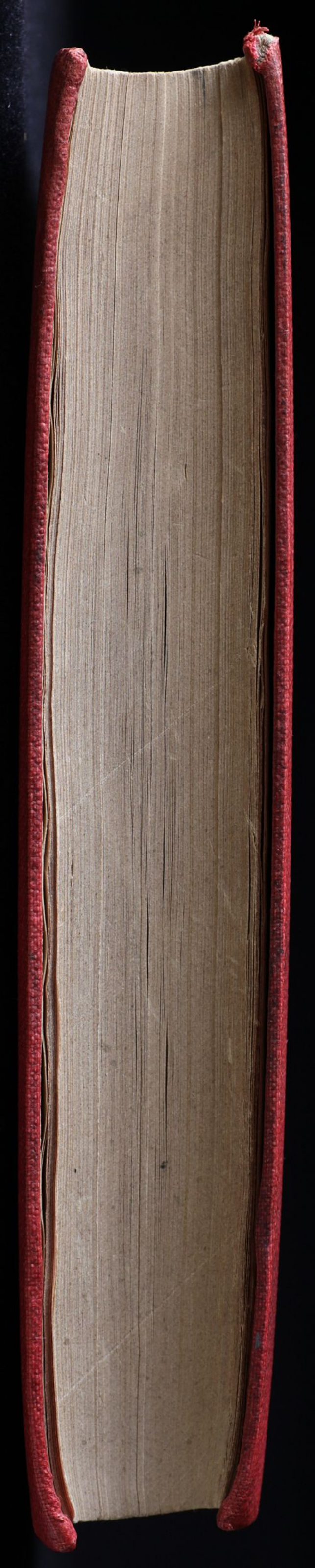
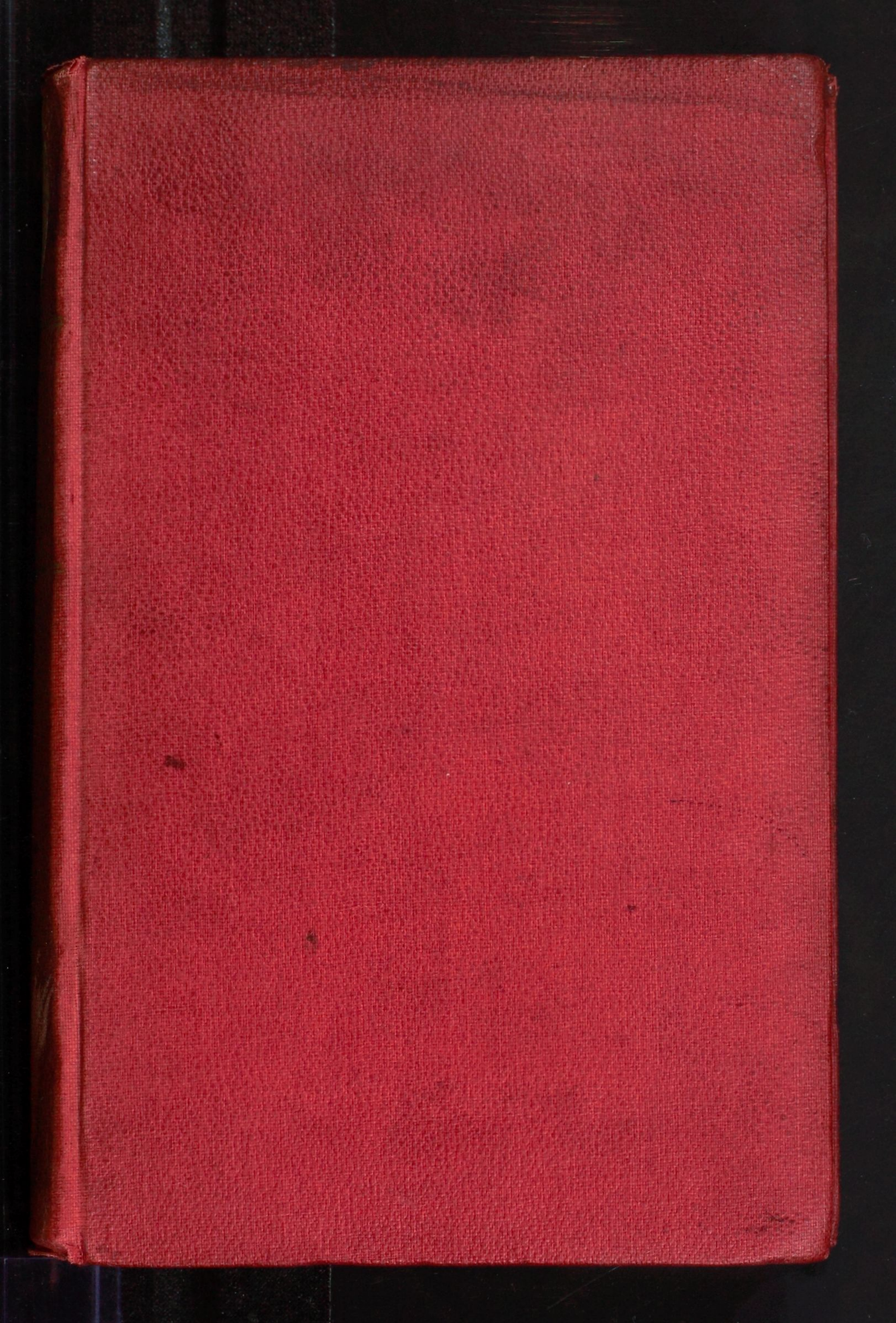
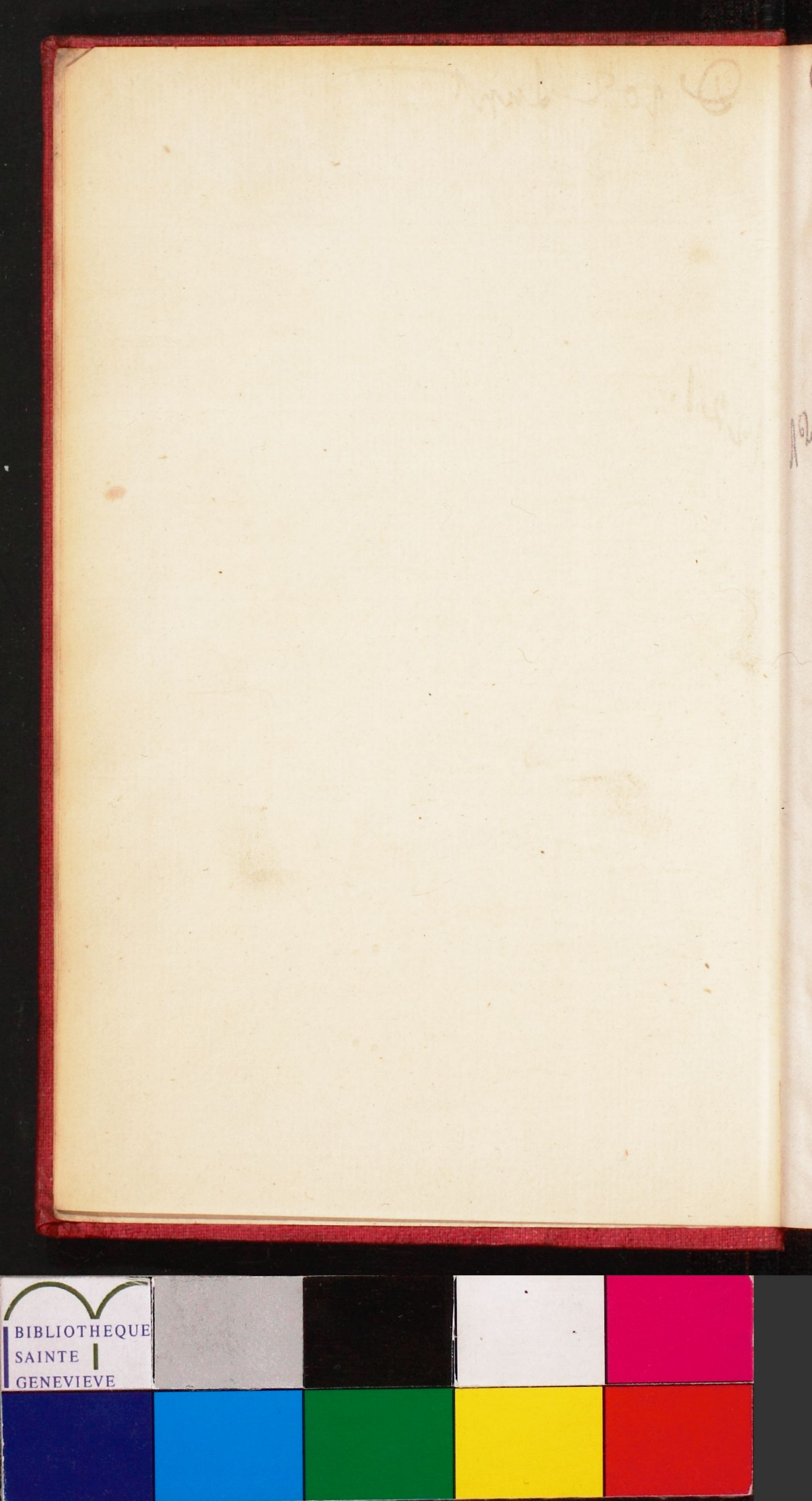

D
102
Supp
R. P. FABER
LE PIED
DE LA CROIX
PERSON






BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

LE
PIED DE LA CROIX

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

BETHLÉEM, ou le Mystère de la Sainte Enfance. 4e édition. 2 vol. in-18 jésus. 6 fr.

— Abrégé du même ouvrage. 1 vol. in-18 jésus. 3 fr. 50

LE PRÉCIEUX SANG, ou le Prix de notre Rédemption. 6e édition. 1 vol. in-18 jésus. 3 fr. 50

CONFÉRENCES SPIRITUELLES. 7e édition. 1 vol. in-18 jésus. 3 fr. 50

Dans ce livre, qui traite des questions pratiques de la vie spirituelle, l'esprit d'observation, l'originalité et la verve de l'auteur de *Tout pour Jésus*, se font remarquer plus que dans aucun autre de ses ouvrages. Jamais il n'a pénétré à cette profondeur les plis et replis de la conscience, qui souvent s'ignore, s'abuse ou s'égare, faute de réflexion, de lumière ou de bonne direction.

LE PIED DE LA CROIX, ou les Douleurs de Marie. 9e édition. 1 vol. in-18 jésus. 3 fr. 50

LE CRÉATEUR ET LA CRÉATURE, ou les Merveilles de l'amour divin. 8e édition. 1 vol. in-18 jésus. 3 fr. 50

TOUT POUR JÉSUS, ou Voies faciles de l'amour divin. 24e édition, très-compacte. 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.

LE SAINT-SACREMENT, ou les Œuvres et les Voies de Dieu, suite à *Tout pour Jésus*. 6e édition. 2 vol. in-18 jésus. 6 fr.

—Abrégé du même ouvrage. 1 fort vol. in-18 jésus. 3 fr. 50

PROGRÈS DE L'AME DANS LA VIE SPIRITUELLE. 10e édition. 1 vol. in-18 jésus. 3 fr. 50

DE LA DÉVOTION AU PAPE. 8e édition. In-18. 30 c.

DE LA DÉVOTION A L'ÉGLISE. 5e édition. In-18. 30 c.

LA BONTÉ (*Extrait des conférences spirituelles*). Nouvelle édition. 1 vol. in-18 jésus. 60 c.

CONSIDÉRATIONS SUR SAINT JOSEPH, patron de l'Église universelle (*Extrait de Bethléem*). In-32. 75 c.

GAUTIER. — Esprit du P. Faber (*Extrait de ses œuvres*). 1 vol. in-18 jésus. 3 fr. 50

BOWDEN (le R. P.). — Vie et lettres du P. Faber. 2 vol. in-18 jésus. 6 fr.

Imprimerie D. BARDIN, à Saint-Germain.

R50

LE
PIED DE LA CROIX

OU

LES DOULEURS DE MARIE

PAR

LE R. P. F.-W. FABER
Docteur en Théologie,
Supérieur de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri (de Londres).

> Tanto dolore compassa est Virgo, ut inexplicabile sit linguæ angelicæ, et solus Jesus dicere potuit qui solus potuit maternos penetrare dolores.
>
> S. Bernardin de Sienne.

Dixième Édition



PARIS
BRAY ET RETAUX, LIBRAIRES-ÉDITEURS
82, RUE BONAPARTE, 82

1877

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Le présent traité a été ébauché pour la première fois à Saint-Wilfrid, pendant l'été de 1847, il y a plus de dix ans. Il a cependant été, depuis, plusieurs fois revu et plus d'une fois refondu entièrement. Néanmoins sa forme actuelle n'a pas été définitivement arrêtée avant le printemps de 1855; car, jusqu'alors, l'auteur n'était pas certain que ses idées sur la sainte Vierge fussent exactement conformes à celles d'une rigoureuse théologie. Il y a quelque temps que ce traité, complétement achevé, est entre les mains de l'auteur. L'état de préparation dans lequel étaient ses matériaux pour un ouvrage sur la Passion lui faisait une nécessité de reconnaître d'abord quelle partie de ce sujet serait destinée aux *Douleurs,* et de quelle manière; et il a jugé qu'il vaudrait mieux

composer d'abord et livrer à l'impression le volume qu'il offre aujourd'hui au public, avant de continuer d'écrire son ouvrage sur la Passion, afin que l'harmonie définitive entre les deux livres pût être plus complète. Mais, comme le temps n'était pas encore arrivé de publier le livre des *Douleurs,* à la place qui lui avait été d'abord fixée dans la série des ouvrages projetés par l'auteur, ce livre avait été mis de côté jusqu'à ce que son tour fût venu.

Il y a maintenant douze ans que l'auteur est devenu membre de l'ordre ancien des Servites, et qu'ainsi il se trouve obligé d'encourager, autant qu'il est en lui, la dévotion aux Sept-Douleurs, et il n'a jamais oublié cette obligation. Quand l'Oratoire de Londres fut fondé, en 1849, le Rosaire des Sept-Douleurs fut adopté comme l'une de ses pratiques publiques et caractéristiques, et d'autres moyens furent employés avec succès pour propager cette dévotion. Il y a lieu de croire que les grâces et les bénédictions ont accompagné l'humble apostolat de cette pratique si chère à notre sainte Mère.

Nous soumettons le présent traité, avec une grande défiance, au jugement de ceux qui aiment l'honneur

de la sainte Vierge et l'accroissement de son culte; nous avons, toutefois, l'espoir qu'ils éprouveront, en le lisant, moins de déception que l'auteur n'en a éprouvé en l'écrivant, qu'ils ne seront pas poursuivis, comme il l'a été sans cesse, par un idéal impossible à atteindre, et qu'ils ne ressentiront pas la peine qu'il ressentait lorsqu'après avoir parlé de Marie le mieux qu'il lui était possible, il craignait toujours d'en avoir si mal parlé, qu'il lui semblait qu'il eût été préférable de n'en rien dire du tout. La pensée de l'amour qui a inspiré ces efforts est cependant une sorte de compensation pour l'imperfection des résultats qu'il a obtenus.

Oratoire de Londres.
Fête de saint Thomas de Cantorbéry,
1857.

LE
PIED DE LA CROIX

CHAPITRE I.

LE MARTYRE DE MARIE.

La beauté de Jésus est inépuisable. Comme la vue de Dieu dans le ciel, elle est toujours variée, et pourtant toujours la même; elle est toujours chère comme une joie ancienne et familière, et pourtant toujours un objet de surprise et de rafraîchissement pour l'esprit, comme si elle était, en réalité, toujours nouvelle. Jésus est beau toujours, beau partout, lorsqu'il est défiguré par les tourments de la Passion, aussi bien que dans les splendeurs de la résurrection, parmi les horreurs de la flagellation aussi bien qu'au milieu des charmes indescriptibles de Bethléem. Mais, par-dessus tout, Notre-Seigneur est beau dans sa mère. Si nous aimons Jésus, nous devons aimer Marie. Il faut que nous connaissions la Mère pour connaître le Fils. Comme il n'y a pas de véritable dévotion envers l'humanité sainte du Sauveur sans la foi en sa divinité, ainsi n'aurions-nous qu'un amour insuffisant pour le Fils si nous le séparions de sa Mère, si nous laissions celle-ci de côté comme un simple instrument que Dieu a choisi de la même manière qu'il eût pu choisir une chose inanimée, dont on ne regarde ni la sainteté ni la convenance morale. Or, c'est notre tâche de chaque jour d'aimer Jésus de plus en plus. Les années suivent les années; l'antique

succession des fêtes revient à son tour; les divisions bien connues de l'année chrétienne nous atteignent, font sur nous leur impression et poursuivent leur cours. Combien de fêtes de Noël, de Semaines-Saintes, de Pentecôtes, n'avons-nous pas vues passer, marquées chacune par quelque événement qui les a gravées comme des dates dans notre esprit! Quant à ces fêtes, nous avons passé celle-ci dans un endroit, celle-là dans un autre, les premières dans de certaines circonstances, les dernières dans d'autres. Quelques-unes d'entre elles, grâce à Dieu! ont été distinguées par de remarquables effusions de cœur, dans la vie intérieure, de manière à modifier ou à fortifier notre dévotion, et à influencer notablement nos relations secrètes avec Dieu. Les fondements de nombreux édifices, qui ne s'élevèrent au-dessus du sol que beaucoup plus tard, avaient été jetés alors presque inaperçus. Toutefois, quels qu'aient été les changements vus ou opérés par ces fêtes, elles nous ont toujours trouvés occupés à une seule et même œuvre, savoir, à nous efforcer d'aimer Jésus de plus en plus : et, à travers tous ces changements et toute cette persévérauce à notre œuvre unique, notre expérience nous disait avec raison que nous n'avançons jamais plus rapidement dans notre amour pour le Fils, que quand nous passons par la Mère, et que ce que nous avons édifié le plus solidement en Jésus est ce qui a été édifié avec Marie. Nous ne perdons pas notre temps en cherchant Jésus si nous allons d'abord à Marie, car il est toujours avec elle, toujours en sa demeure. L'obscurité des mystères de notre Sauveur se change en clarté quand nous l'approchons de la lumière de Marie, lumière qui est aussi celle de son Fils. Marie est la route abrégée pour arriver à Jésus. Elle a les *grandes entrées* auprès de lui. Elle est son Esther, et les réponses aux pétitions que sa main présente sont promptes et complètes.

Mais Marie est un monde que nous ne pouvons embrasser d'un seul coup d'œil. Nous devons nous dé-

vouer à des mystères particuliers. Nous devons mettre à part certaines régions de ce monde de grâce et concentrer notre attention sur elles. Nous devons les examiner et les décrire avec exactitude avant de passer à d'autres, et alors nous apprendrons beaucoup, tandis qu'une vue générale nous aurait empêché d'en prendre une connaissance suffisante, et de remplir nos âmes de spirituelles richesses, richesses tout à la fois de science et d'amour, qui nous rapprocheront éternellement de Notre-Seigneur par une union plus intime avec lui. Comme la volonté bénie de Dieu persévère à nous conserver la vie, et à nous retenir, pour ses miséricordieux desseins, au milieu de cet accablement et de cette affligeante possibilité de pécher, déterminons-nous du moins à ne nous occuper que de Dieu, car nous avons appris depuis longtemps qu'il n'y a pas vraiment d'autre occupation qui en vaille la peine. Il y a encore, même dans la sombre étendue de ces tristes déserts du monde, des milliers d'édens où nous pouvons travailler au bruit des eaux vives, et converser avec Lui aux heures fraîches du jour; et nous pouvons errer d'un éden à l'autre selon que la faiblesse ou la force de notre amour nous y pousse. Quant à présent, enfermons-nous dans le jardin des douleurs de Marie. C'est un des plus chers paradis de Dieu; nous ne pouvons y travailler que sous l'ombre de sa présence et lorsque l'amour de Jésus a merveilleusement pris possession de nos âmes. Car l'amour de Jésus est dans l'air pur de ce jardin, dans les émanations du sol labouré, dans l'odeur des fleurs, dans le bruissement des feuilles, dans le chant des oiseaux, dans l'éclat du soleil, dans les bruits tranquilles des cascades qui jaillissent des rochers. Pour l'amour du Seigneur, c'est là que nous nous renfermerons quelque temps comme dans un cloître, et le monde dans lequel nous sommes de peu d'importance, et qui est même moins pour nous que nous ne sommes pour lui, cessera pendant une saison de nous trouver à notre poste.

La loi de l'Incarnation est une loi de souffrance. Notre-

Seigneur fut l'homme des douleurs, et c'est par ses souffrances qu'il a racheté le monde. Sa Passion ne fut pas un mystère détaché du reste de sa vie, elle en fut seulement la fin et le dénoûment convenables. Le Calvaire ne fut pas différent de Bethléem et de Nazareth : il les surpassa en puissance, mais il ne pouvait en différer en nature. Les trente-trois années tout entières furent passées dans une souffrance continuelle, quoique variée dans son espèce et dans son intensité. Cette même loi de souffrance, qui appartient à Jésus, touche tous ceux qui l'approchent; elle les enveloppe en proportion de leur sainteté et en réclame l'entière possession. Les saints Innocents n'étaient dans les conseils de Dieu que les contemporains de Notre-Seigneur, et cette ressemblance suffit pour les plonger dans une mer de souffrances. C'est pour cela qu'ils durent périr si jeunes dans les bras de leurs mères désespérées, pour recevoir en récompense les couronnes et les palmes éternelles; heureux échange, magnifique fortune promptement faite et si merveilleusement assurée! La même loi enveloppera chacun des apôtres sur lesquels sera tombé l'ineffable choix du Verbe incarné. Ce sera une croix pour Pierre et son frère, une épée pour Paul, des pierres pour Jacques; ce sera le couteau qui écorchera Barthélemy, et pour Jean l'huile bouillante et les longues années d'une attente pénible. Quelle qu'en soit la forme extérieure, c'est toujours une souffrance intérieure. Elle les a suivis dans toutes les contrées, elle les a couverts de son ombre dans toutes leurs vicissitudes. Elle marchait avec eux sur les routes romaines, comme si elle eût été leur ange gardien. Elle accompagnait leurs galères sur les eaux orageuses de la Méditerranée. Ils étaient apôtres, ils devaient ressembler à leur Maître, ils devaient entrer dans le nuage, dans l'obscurité de l'éclipse qui les attendait au sommet de leur calvaire, à Rome ou à Bactres, en Espagne ou aux Indes. La même loi a environné les martyrs de tous les âges. Leurs passions ont été de vivantes ombres de la grande Passion, et le sang qu'ils

répandirent mêla ses flots au précieux sang de leur Rédempteur, le roi des martyrs. Il en fut de même des saints, qu'ils aient été évêques ou docteurs, vierges ou matrones, laïques ou religieux; un amour extraordinaire, une grâce extraordinaire les ont toujours atteints sous la forme d'une épreuve extraordinaire, et d'une extraordinaire souffrance. Eux aussi devaient être plongés dans le nuage, et en sortir avec un visage rayonnant, parce qu'ils avaient vu, et vu de près, la face du Crucifié. Il en a été ainsi pour tous les élus, chacun dans sa mesure. Il ne faut pas du moins qu'ils s'écartent des bords du sombre nuage qui doit, en passant, les couvrir de son ombre, peut-être plus d'une fois, pour assurer le salut de leurs âmes, en leur donnant une ressemblance suffisante avec leur Maître. Que devons-nous donc penser de la mère de Jésus, qui, de toutes les créatures, s'approcha le plus près de lui?

Il n'y a pas lieu de s'étonner si Marie souffrit plus que personne, après Jésus. L'immensité de ses douleurs ne sera pour nous ni un scandale, ni une surprise; ce sera plutôt la conclusion naturelle de tout ce que nous savons du grand mystère de l'Incarnation. L'étendue de ses souffrances mesurera la magnificence de l'amour de son Fils pour elle. La profondeur de ses peines sera le plus sûr moyen de sonder l'abîme de son amour pour son Fils. L'immense océan de ses douleurs mesurera la grandeur de sa sainteté. C'est la hauteur de sa divine maternité qui élèvera ses souffrances jusqu'à celles de la divine Passion. Exempte du péché, elle semblera presque soumise à la même loi vivifiante de l'expiation. L'union de la Mère avec le Fils rendra inséparables la Compassion de Marie et la Passion de Jésus, malgré les mille raisons qui les distinguent si manifestement l'une de l'autre. La femme revêtue du soleil sera enveloppée de tous côtés par la brillante obscurité de cette terrible destinée que Jésus daigna d'abord fixer, et ensuite accepter comme la grande loi de son incarnation. Nous devons être préparés à trou-

ver que ces douleurs de Marie surpassent la portée de notre imagination, et qu'elles sont au-dessus de toute description. Nous pouvons seulement les contempler avec les instruments que la foi et l'amour nous fournissent, et observer la beauté et l'étrangeté de tant de phénomènes que nous ne pouvons qu'imparfaitement comprendre. Nous pouvons ainsi particulièrement accroître notre dévotion à la Passion, dont plusieurs régions inconnues sont momentanément éclairées pour nous, par le contact des douleurs de Marie, de même que, dans l'occultation de Jupiter, cette lumineuse planète, en touchant la portion obscure de la lune, projette, comme une révélation, une ligne momentanée de lumière le long du bord invisible de l'astre de la nuit, et prouve ensuite, par sa disparition, la réalité de ce que nous ne pouvons voir[1].

Mais, avant de demander à saint Jean l'Évangéliste de nous tenir par la main, et de descendre avec nous dans les profondeurs de ce cœur brisé, que lui, le saint du Sacré Cœur, connaissait mieux que les autres, il nous faut jeter un coup d'œil général sur les douleurs de la sainte Vierge; c'est ainsi que nous nous familiarisons d'abord avec le plan général de la géographie d'un pays, avant d'essayer d'en connaître les détails. Il y a sept points sur lesquels il nous est nécessaire d'avoir quelque instruction avant de pouvoir étudier avec avantage les mystères distincts de ses éminentes douleurs. Il faut que nous connaissions, du moins autant qu'il est en notre pouvoir, l'immensité des douleurs de Marie, que nous sachions pourquoi Dieu les a permises, quelles en ont été les sources, ce qui les caractérise, comment Marie put se réjouir en elles, comment l'Église les met sous nos yeux, et quel doit être l'esprit de notre dévotion

[1] On appelle *occultation*, en astronomie, l'éclipse d'une étoile ou d'une planète autres que le soleil ou la lune, par la lune ou par une autre planète. La planète Jupiter est très-brillante, et présente, lorsqu'elle est *occultée* par la lune, les phénomènes remarquables auxquels l'auteur fait ici allusion. (*N. du T.*)

envers elles ; ce sont là autant de questions auxquelles il faut répondre, et les réponses, quoique imparfaites, seront pour nous une sorte d'introduction au sujet.

I

Immensité des douleurs de la sainte Vierge.

Quand nous réfléchissons aux moyens de décrire, le mieux possible, les douleurs de Marie, nous reconnaissons de plus en plus qu'elles sont en réalité indescriptibles. Nous n'en voyons que l'apparence extérieure, et il n'y a point de signes par lesquels cette apparence même puisse être représentée. Celui qui jette les yeux sur le vaste océan Atlantique voit une immense quantité d'eau qu'entoure de toutes parts un blanc horizon; mais cette vaste étendue d'eau ne dit rien, ni de la vie aux formes variées et nombreuses qu'elle renferme dans son sein, ni des jardins maritimes et enchantés, remplis d'herbes aux vives couleurs, des bois de pourpre, des épais buissons d'un vert doré, des grottes creusées dans de fantastiques rochers et couverts d'arbres jaunes, semblables au palmier touffu, que baignent les flots bleus, ni des herbes luisantes, tachetées, que leur grandeur rapproche des arbres, et qui forment des échappées semblables à celles d'un parc, ni des lieues et des lieues de forêts aux teintes rosées où fourmille la vie sous des aspects étranges, magnifiques et jusqu'à présent inimaginables. Ainsi en est-il de l'océan de douleurs qui roule sur les profondeurs secrètes du cœur immaculé de la Mère de Dieu. Ce que nous en voyons nous remplit d'étonnement, et cependant il indique à peine ce qui est au-dessous. A quoi donc alors chercherons-nous à comparer ses peines? De saints hommes ont essayé de le faire, et ils l'ont fait en l'appelant la *corédemptrice* du monde; ils ont dit de ses douleurs, qu'elles se sont mêlées avec le précieux sang, et n'ont fait avec lui qu'un

seul sacrifice pour les péchés du monde. Il y a une vérité profonde et solide cachée sous ces grandes paroles, et cependant on pourrait les comprendre dans un sens qui leur enlèverait leur caractère de vérité. Elles sont les expressions d'une dévotion excellente, qui s'efforce de donner à la faiblesse de notre intelligence une idée véritable des grandeurs de Marie. Elles sont exactes, elles ne sont point exagérées, et cependant elles demandent d'être énoncées avec circonspection, et ont besoin d'une explication attentive. Nous les examinerons dans le neuvième chapitre; et, dans le reste de ce traité, nous nous avancerons vers notre but par une autre route, non-seulement parce que nous n'osons nous confier à une pareille manière de procéder, mais encore parce que, autrement, nous agirions contre nos habitudes et nos prédilections; et en matière de dévotion, ce qui ne vient pas naturellement, ne persuade pas. C'est pourquoi, tout en cherchant à nous approcher de la hauteur de notre sujet, nous préférons rester en deçà du but, plutôt que le dépasser, plutôt que de rendre les objets indistincts par une lumière trop forte, et de déplaire par le manque de vérité, comme un peintre inhabile qui force les couleurs d'un soleil couchant. Nous arriverons à la fin au même but, d'une manière non-seulement plus conforme à notre faiblesse, mais encore plus propre à gagner la confiance de nos lecteurs.

La première chose donc qui nous frappe dans les douleurs de la sainte Vierge, c'est leur immensité, non dans son sens littéral, mais dans le sens que nous donnons ordinairement à ce mot, en l'appliquant à des choses créées. C'est aux douleurs de Marie que l'Église applique ces paroles de Jérémie [1] : « Vous tous qui passez, voyez et considérez s'il est une douleur semblable à ma douleur. Qui comparerai-je avec toi, ô fille de Jérusalem? A qui t'égalerai-je pour te consoler, ô fille de Sion? car ta douleur est grande comme une mer. Qui est-ce qui te

[1] Lament., I et II.

guérira? » On représente l'amour de Marie comme un feu que des eaux abondantes ne pourraient éteindre, et c'est de la même manière que les saints et les docteurs de l'Église ont parlé de la grandeur de ses douleurs. Saint Anselme dit[1] : « Quelle qu'ait été la cruauté exercée sur les corps des martyrs, elle était légère, ou plutôt elle n'était rien, comparée à la cruauté de la passion de Marie. » Saint Bernardin de Sienne[2] dit que la douleur de la sainte Vierge a été si grande que, si elle était divisée et partagée entre toutes les créatures capables de souffrir, celles-ci périraient à l'instant. Un ange révéla à sainte Brigitte[3] que si Notre-Seigneur n'avait pas soutenu miraculeusement sa Mère, elle n'aurait pu conserver la vie pendant son martyre. Il serait facile de multiplier de semblables passages tirés tant des révélations des saints que des écrits des docteurs de l'Église.

Mais ce qui montre surtout l'immensité des douleurs de Marie, c'est qu'elles surpassèrent tous les martyres. Non-seulement il n'y eut jamais aucun martyr, quelque prolongées et compliquées qu'aient été ses tortures, qui égalât jamais Marie en souffrance, mais les agonies réunies de tous les martyrs, avec leur variété et leur intensité, n'approchèrent pas de l'angoisse de sa passion. Nul homme réfléchi ne parlera jamais légèrement du mystère de la peine corporelle; peut-être à cet égard, sa propre expérience le ferait rougir et le rendrait sage. C'est en grande partie par la souffrance corporelle que le monde a été racheté; et n'est-ce pas principalement par le même moyen que nous sommes nous-mêmes maintenant sanctifiés? C'est la justice infaillible de Dieu qui place sur la tête des martyrs cette couronne particulière, et cette couronne appartient à ceux qui, dans l'héroïsme de leur patience à souffrir les tourments phy-

[1] De Excell. Virg., cap. v.
[2] Ap. Novatum, I, 359. De même Sinischalchi, dans sa Préface à ses *Dolori di Maria*, p. xx.
[3] In sermone angelico ap. Revelat. S. Birgittæ, t. xvii.

siques, ont sacrifié leur vie pour Jésus-Christ. Mais, à l'égard même de l'angoisse corporelle, Marie a surpassé les martyrs. Son être tout entier a été abreuvé d'amertume; les glaives qui percèrent son âme ont atteint tous les nerfs et toutes les fibres de son corps, et nous pouvons à peine douter que ce corps, exempt de péché, avec ses perfections exquises, n'ait été délicatement formé pour souffrir plus que tous les autres, excepté celui de son Fils. En outre, pour ce qui concerne les martyrs, il y avait longtemps qu'ils regardaient leur chair comme leur ennemie et un obstacle placé sur leur route vers le ciel, ils l'avaient punie, mortifiée, subjuguée jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la regarder avec une sorte de pieuse haine. Le corps de Marie était sans péché. C'était une mine merveilleuse, la substance la plus pure, la plus sublime que le monde connût, d'où étaient sortis la chair sacrée et le précieux sang de Notre-Seigneur, et elle ne pouvait rien connaître de cette vengeance pleine de délices avec laquelle la sainteté héroïque triomphe dans les souffrances de la chair. Mais quel est le grand soutien des martyrs dans leurs tortures? C'est que leurs esprits sont remplis de lumière et d'éclat; c'est que leurs regards intérieurs sont fixés sur Jésus, dont la beauté et la gloire les fortifient. C'est là ce qui éteint les feux ou les rend aussi agréables que le souffle tiède des vents du printemps; c'est là ce qui fait que les verges paraissent si molles et si douces, et que les coups de fouet réjouissent le cœur comme le vin; c'est là ce qui émousse le tranchant de l'acier sur les chairs séparées et les fibres ensanglantées. Ce que les martyrs ont en eux est plus fort que ce qui est au dehors. Ce n'est pas que leur agonie ne soit réelle, mais c'est qu'elle est tempérée, contrebalancée, presque métamorphosée par le secours qu'ils tirent de leurs âmes, au moyen de l'infusion de grâce et d'amour dont leur généreux Maître les inonde en ce moment. Mais où l'œil intérieur de Marie cherchera-t-il une consolation? Il faut que son œil spirituel jette ses regards là où son œil corporel est déjà fixé. Il est dirigé

sur Jésus et c'est cette vue même qui fait sa torture. Elle voit sa nature humaine, et elle est la Mère, la Mère au-dessus de toutes les autres mères, aimant comme jamais mère n'aima, comme toutes les mères ensemble ne pourraient aimer si elles pouvaient unir leurs myriades d'amours dans le plus énergique et le plus indicible des actes. Il est son Fils, et quel Fils! et de quelle merveilleuse manière! il est son trésor et son tout. Quelle source de misères aiguës, vives, mortelles, incomparables il y avait dans cette contemplation! Et cependant il y avait encore bien plus que cela : il y avait la nature divine du Sauveur.

Nous parlons des mères qui font de leurs fils des idoles, c'est-à-dire qui les adorent en mettant la créature à la place du Créateur, en les regardant comme leur fin dernière et leur vraie béatitude, en leur donnant ainsi leurs cœurs, qu'elles n'ont droit de donner qu'à Dieu. C'est là ce que Marie ne pouvait faire, quoiqu'elle le pût, dans un autre sens. Car Jésus ne pouvait être une idole, et cependant il devait être adoré comme le Dieu éternel. Personne ne vit cela comme Marie; nul ange ne rendit à Jésus un culte aussi sublimement humble qu'elle le fit; nul saint, pas même la tendre Madeleine, ne se prosterna jamais aux pieds de Jésus avec une si mortelle angoisse, avec un amour si compatissant. Oui, il est Dieu, et Marie l'a vu à travers l'obscurité de l'éclipse. Mais alors le sang, les crachats, les taches de boue, les plaies repoussantes, les meurtrissures livides et tachetées, que signifiait tout cela sur une personne réellement et éternellement divine? Il est inutile de songer à donner un nom à une misère telle que celle qui submergeait l'âme de Marie. Jésus, la joie des martyrs, est comme le bourreau de sa mère. Deux fois au moins, pour ne pas dire trois, il l'a crucifiée : une fois par sa nature humaine, une autre fois par sa nature divine, si en réalité le corps et l'âme ne firent pas deux crucifiements de la seule nature humaine. Nul martyre ne fut jamais égal à celui-là, et l'on ne saurait lui comparer aucun nombre

donné de martyres. C'est une somme de douleurs, que des unités matérielles, indéfiniment ajoutées ensemble et multipliées les unes par les autres, ne pourraient jamais former; c'est une question de genre aussi bien que de degré, et les douleurs de Marie étaient d'un genre qui a seulement certaines affinités avec d'autres genres de douleurs, mais qui est simplement sans nom, si ce n'est celui que lui donnent les fidèles enfants de l'Église : les douleurs de Marie.

Les souffrances de la sainte Vierge peuvent être aussi appelées immenses à cause des proportions qu'elles ont avec ses autres qualités. Car l'immensité même doit, à sa manière, avoir des proportions. Si Marie devait ressentir la douleur dans sa perfection, si, après Jésus et à cause de Jésus, elle devait avoir la prééminence de la douleur, alors ses souffrances doivent avoir été proportionnées à sa grandeur. Mais elle était la Mère de Dieu! Qui comprendra l'élévation de cette grandeur? Saint Thomas a essayé de le faire, et il a dit que la Toute-Puissance même n'aurait pu imaginer une grandeur plus élevée. Cette Toute-Puissance a fait le plus possible, quoiqu'elle n'ait pas de limites, quand elle imagina et établit la dignité de la divine maternité. Que sommes-nous, comparés à un saint, ou un saint comparé à l'ange le plus élevé, ou le plus élevé des anges à Marie? Peut-être sommes-nous plus près, et il y a lieu de supposer que nous sommes beaucoup plus près de Michel ou de Raphaël que ces anges ne le sont de Marie; cependant, il est difficile, même pour une âme forte, de concevoir combien nous sommes loin de ces redoutables intelligences, de ces saintetés incompréhensibles pour nous. Une douleur proportionnée à nos forces, à nos grâces, et même mesurée avec indulgence, peut être quelque chose de si terrible, que nous éprouvons le vertige en pensant à ce que Dieu pourrait demander de nous. Que peuvent donc souffrir sans périr ces esprits qui ont quitté le monde d'une manière coupable, et qui sont tombés avant le temps, alors qu'ils n'avaient point en eux les

racines de l'éternité? Maintenant, dans leur demeure, séjour du désespoir, ils ont à souffrir, mais non au delà de leurs forces; et qui peut penser à leurs souffrances sans abriter ses pensées en Dieu, dans la crainte de quelque malheur inconnu? Cependant l'âme de Marie était aussi immortelle, aussi indestructible que ces esprits et beaucoup plus forte; et son corps fut soutenu miraculeusement par cette même Toute-Puissance qui confère une résurrection impérissable. Ce fut peut-être même ce sacrement auguste, non consommé en elle et qui est en nous tous la semence d'une résurrection glorieuse, dont le miracle la conserva debout et vivante au pied de la croix ensanglantée. Quelle a donc dû être la douleur proportionnée à la grandeur de Marie, à la grandeur de la Mère de Dieu, à sa force immense et à son effrayante capacité pour la souffrance? Si nous nous arrêtons pour réfléchir, nous verrons combien nos pensées sont impuissantes ici.

Mais il fallait que les souffrances de la sainte Vierge fussent aussi proportionnées à sa sainteté. Les épreuves des saints ont toujours été analogues à leurs mérites, qu'elles égalaient en degré, et auxquels elles se liaient d'une façon particulière. Si les douleurs de Marie ont été l'œuvre de Dieu et ont agi pour lui; si elles ont été méritoires et ont ressemblé de près à celles de Notre-Seigneur; si les douleurs de la Mère ont été jointes à celles du Fils d'une manière inséparable, quoique subordonnée; si elles ont été remplies d'actions surnaturelles et ont multiplié les grâces de Marie, elles devaient être alors conformes à l'excellence de son âme et proportionnées à sa sainteté. Mais ce calcul des mérites de Marie est depuis longtemps une question insoluble, non qu'une ombre de doute s'y glisse, mais le manque de chiffres pour l'écrire, de facteurs pour faire ces gigantesques multiplications, est un obstacle insurmontable. La sainteté de la Mère de Dieu n'était pas absolument illimitée, et c'est la moindre chose qu'on puisse dire à ce sujet. Si donc nous jetons à la hâte un coup d'œil sur

le nombre de ses grâces, sur leur espèce et leur degré; si, commençant à l'Immaculée Conception, nous faisons, pour ainsi dire, un calcul jusqu'à l'Incarnation, nous servant des signes des anges, parce que ceux des hommes nous manquent depuis longtemps, et si nous réfléchissons à la manière dont nos signes tombent dans l'infini, ou à peu de chose près, au moment de l'Incarnation; si nous contemplons avec stupeur et confusion, comme nous sommes obligés de le faire, la rapidité de l'indéfinissable grâce qui, durant trente-trois ans, fut semée d'une foule de mystères infinis, nous pourrons nous former une idée, non du total de sa sainteté, prête à supporter une somme proportionnée de douleurs au pied de la sainte Croix, mais de l'impossibilité de concevoir clairement une telle sainteté. De sorte que nous nous éloignons avec l'impression la plus accablante, mais c'est une impression comme surnaturelle, semblable à une croyance, à la vue de l'énorme fardeau de souffrances qu'exigeait une telle sainteté, afin d'en atteindre le niveau, afin de la féconder, de la mûrir et de la compléter, de la couronner et de l'accroître par une autre infinité.

Nous ne pouvons douter que les douleurs de Marie n'aient été proportionnées à ses lumières. La connaissance aiguise toujours la douleur; la sensibilité en augmente la violence. La plupart du temps, lorsque nous souffrons, nous connaissons à peine la moitié de notre malheur actuel, parce que nous en comprenons à peine plus de la moitié. Et, en général, nous n'avons pas non plus la pleine possession de nous-mêmes. Une partie de notre être demeure comme privée de sentiment sous le coup qui nous atteint, et toute cette partie de notre âme est en nous un refuge pour la sensibilité et l'état de veille de l'autre partie. Un enfant pleure à la mort de sa mère; mais, hélas! que de temps il faut pour enseigner à l'en fant et même à l'homme ce que signifie la perte d'une mère! Or, l'être tout entier de la sainte Vierge était rempli de lumière; non-seulement une raison et une

intelligence de la dernière perfection éclairaient toutes ses facultés, dont l'exercice démontrait l'excellence; mais sa vie intérieure se passait au sein d'une atmosphère surnaturelle d'air et de lumière. Dans ses douleurs, cette lumière devint pour elle une torture. Nous avons le droit de supposer que personne, excepté notre Sauveur lui-même, ne comprit jamais parfaitement la Passion ni ne put en embrasser toutes les horreurs dans tout ce qu'elles ont de hideux et de terrible. L'intelligence qu'en eut Marie est la seule qui approchât de celle de son Fils, par une conséquence naturelle de cet excès de lumière céleste qui brillait constamment sur son âme exempte de péché. Nous n'avons que des idées étroites sur la lumière que Dieu peut répandre dans les vastes intelligences des anges, nous comprenons encore moins tout ce qu'il en peut verser dans l'âme si grande et si pure de sa sainte Mère. De là viennent les difficultés singulières que nous trouvons dans la théologie de la *Vision béatifique*. Ce que la cécité est pour les aveugles et la surdité pour les sourds, l'ignorance l'est pour nous. Nous n'en pouvons comprendre l'opposé. Nous cherchons à deviner et nous nous formons les images les plus fausses. Nous marchons à travers les ténèbres, et la lueur du crépuscule est tout ce que notre faible vue puisse supporter. La lumière nous est pénible, nous embarrasse, trouble nos pensées et nous fait courir au hasard. Chez les saints eux-mêmes, une lumière trop soudaine a le même effet que sur nous; elle les aveugle en partie jusqu'à ce qu'ils aient appris à supporter les opérations pénétrantes et extatiques de la grâce. Ceci nous rappelle ce qu'un pieux écrivain, probablement par suite d'une révélation, a dit de Notre-Seigneur : le soir, après avoir été frappé violemment par la main d'un soldat armé d'un gantelet, ses yeux étaient si affaiblis qu'ils ne pouvaient supporter la lumière, à tel point que la clarté du soleil lui causait les plus vives souffrances, et qu'il marchait à travers les rues d'opprobre en opprobre, de violence en violence, comme un homme ébloui et qui

ne peut voir son chemin qu'imparfaitement. L'ignorance est tellement notre atmosphère naturelle, qu'il n'y a rien de plus difficile à concevoir pour nous qu'un excès de lumière spirituelle et que les splendeurs de l'intelligence. Ainsi donc, ici encore, l'étendue des douleurs de la sainte Vierge nous échappe, parce que nous n'avons pas les moyens de mesurer l'étendue des lumières surnaturelles auxquelles elles étaient proportionnées et avec lesquelles elles s'accroissaient peut-être simultanément.

La multitude des douleurs de Marie est également impossible à mesurer. Chaque regard de Jésus enfonçait plus profondément les glaives dans l'âme de sa Mère. Chaque son de sa voix aimée, en l'élevant bien haut sur les ailes de l'amour maternel, était en même temps rempli d'une amertume qui pénétrait Marie aussi profondément et aussi douloureusement qu'était grande la joie qu'il apportait. Chaque action de Jésus causait à Marie une multitude de peines dans lesquelles le passé et l'avenir se mêlaient en une prévision unique et terrible, toujours présente à son âme. Chaque acte surnaturel qui se produisait dans son cœur, et de tels actes s'y produisaient sans cesse, était une nouvelle douleur. En effet, soit qu'elle apprît quelque chose de nouveau sur Jésus, soit qu'elle répondît à quelque nouveau témoignage de l'amour de son Fils, ou qu'un nouvel amour s'élevât en elle, que son union avec Jésus devînt plus étroite, que son esprit s'illuminât, qu'elle ressentît un ravissement dans ses affections, ou enfin que sa pitié acquît une nouvelle ardeur, dans toutes ces opérations, plus notre Sauveur lui devenait cher et précieux, plus elle se sentait le cœur déchiré par les douleurs inexprimables de la cruelle et ignominieuse Passion. Sa vie avait été pleine de grands événements qui se succédaient avec rapidité; alors aussi la multitude de ses douleurs augmentait à chaque instant, simplement par la vie de la grâce qui animait son cœur. Ces peines s'accumulaient comme des flots de peuple qui, dans une grande cité, vont grossissant la foule de tous côtés et la poussent çà et là. Elles

étaient indépendantes des événements extérieurs, dont l'enchaînement dans le temps et l'espace retient dans certaines limites la douloureuse plénitude de la vie humaine. On pourrait les comparer à une création perpétuelle. Elles se créaient elles-mêmes, mais elles ne se créaient pas de rien; elles tiraient leur origine de l'éminente sainteté de Marie, et plus encore, de l'infinie beauté de son Fils. S'il est au delà de notre pouvoir de compter les afflictions de la sainte Vierge, quelle a dû en être la violence, quand elles se concentrèrent comme un poids sur un point unique de ses affections et se répandirent à chaque moment de tous côtés sur son âme, avec une étonnante diversité de souffrances, que nous ne pouvons nous imaginer aisément? Nous n'avons pas besoin de craindre pour elle. Celle qui était aussi calme que si elle n'eût pas été une créature au moment de l'Incarnation ne peut perdre la paix pour aucune autre autre cause; mais combien cette paix n'a-t-elle pas dû être amère! *In pace amaritudo mea amarissima!*

Il y a encore un autre vrai sens dans lequel les douleurs de Marie furent immenses, c'est qu'elles étaient au delà de ce que la force humaine peut endurer. Elles dépassèrent la mesure de la force naturelle de la vie. C'est l'opinion unanime des pieux auteurs qui ont écrit sur la sainte Vierge, opinion appuyée sur les révélations des saints eux-mêmes, que c'est par un miracle que Marie conserva la vie sous la pression de ses intolérables souffrances. En cela comme dans tant d'autres choses, elle participa aux dons de Notre-Seigneur durant sa Passion. Or, cela est vrai de la sainte Vierge, non-seulement durant les horreurs du Calvaire, mais pendant tout le cours de sa vie. La prévision qu'elle eut de ses douleurs, du moins depuis le moment de la prophétie de saint Siméon, fut si vive et si réelle, que sans un secours particulier de la toute-puissance de Dieu, son âme eût été séparée de son corps. Elle n'aurait pu vivre sous une ombre si intense. Elle n'aurait pu respirer dans des ténèbres si épaisses. Elle aurait été suffoquée dans les eaux

profondes où son âme était continuellement plongée. Il était impossible que la raison d'une si parfaite créature fût troublée; il ne se pouvait pas que la paix fût jamais chassée d'un cœur si étroitement uni avec Dieu. Mais sa belle vie aurait pu être et aurait été certainement éteinte par l'excès de la douleur si Dieu n'eût opéré un miracle perpétuel pour la conserver; de même que pendant toute sa vie elle fut sur le point de mourir par excès d'amour, et, qu'en effet, elle mourut d'amour lorsqu'arriva le moment fixé par son Fils, et qu'il retira d'elle le secours extraordinaire qui l'empêchait de mourir. Quelle a donc dû être cette douleur qui réclamait un miracle constant pour empêcher le corps de se séparer de l'âme, de cette âme sans péché, où le remords ne pouvait entrer, où le doute ne vint jamais troubler le jugement, si ce n'est pendant les trois jours de l'absence de Jésus, de cette âme où régnait une paix continuelle au milieu de la tranquillité et de la subordination de toutes les passions?

Sous le rapport de leur réalité, les douleurs de la sainte Vierge dépassèrent la mesure de la plupart des réalités humaines, tant de la raison que du sentiment. Dans nos douleurs, il y a ordinairement beaucoup d'exagération. L'imagination les double presque toujours. Si nos souffrances viennent d'autrui, nous les attribuons à une malveillance qui n'a jamais existé. Nous imaginons des motifs qui ne sont jamais entrés dans l'esprit de ceux auxquels nous les supposons. Nous jetons, sans raison, une lumière vive et inégale sur de petits incidents qui sont probablement tout à fait étrangers au mal que nous souffrons. Ou bien, si nous éprouvons quelques dommages, nous nous en représentons les conséquences bien au delà de la simple vérité; nous leur donnons des proportions qui sont, aux inconvénients réels de ces pertes, ce qu'un enfant qui porte une lanterne est à l'ombre énorme qu'il projette, sans s'en douter, sur le mur opposé. La faiblesse et l'activité combinées de notre imagination enveloppent notre douleur dans un nuage d'erreur, et ce nuage est encore grossi par un sot entête-

ment qui nous porte à rejeter les consolations, à refuser de prêter l'oreille à la raison, à nous laisser aller à une indolence et à un abattement coupables, et à interrompre le cours ordinaire de nos occupations et de nos devoirs. Dans cet entêtement et dans cette faiblesse, nous trouvons une sorte de plaisir, qui nous aide grandement à supporter nos maux. Mais, dans les souffrances de la sainte Vierge, tout était entièrement vrai. Ses douleurs s'élevèrent dans des régions si hautes, que nous ne pouvons nous en former que les plus vagues idées. Elles penétrèrent jusque dans ces profonds abîmes de l'âme que nous ne pouvons explorer, parce qu'il ne s'en trouve pas de semblables en nous-mêmes. Elles étaient accrues par la perfection inappréciable de la nature de Marie, par sa grâce surabondante, par la beauté parfaite et surtout par la divinité de Jésus. Chacune de ces causes, qui accroît les douleurs de Marie, leur donne une telle grandeur, que notre vue limitée ne peut plus les embrasser. Mais, pour Marie, qui possédait le recueillement, le calme le plus parfait, chacune de ses souffrances était complétement réelle, parfaitement comprise dans tous ses effets, héroïquement acceptée avec l'entière intelligence, soit de leur actualité, soit de leur étendue. Sa nature physique, exempte des ravages de la maladie et de la désorganisation qui suit le péché, était remplie de la plus énergique vitalité; elle se distinguait par les plus délicates susceptibilités, par la plus tendre et la plus vive sensibilité; elle était douée enfin de la capacité la plus exquise et la plus étonnante pour souffrir. Aussi n'y avait-il rien en elle, soit dans sa raison, soit dans ses sentiments, qui pût amortir un seul des coups qu'elle recevait. L'habitude ne rendait pas ses douleurs plus supportables; elles n'en étaient pas moins distinctes pour être continuelles. Aucune d'elles n'était locale; elles se faisaient sentir par tout son être; elles étaient douées, pour ainsi dire, d'une circulation rapide et d'une acuité brûlante dont l'angoisse pénétrante atteignait à la fois toutes les parties de son corps et de son âme, sans

affecter d'une manière particulière, même pour un instant, telle ou telle faculté. Au milieu de la quiétude ineffable qui lui était propre, ses douleurs ne lui accordaient aucune trêve; elles ne la quittaient jamais, ne s'endormaient jamais, ne lui donnaient jamais de relâche. Nuit et jour leurs rugissements se faisaient entendre autour des murailles de la cité de son âme. Nuit et jour leurs traits enflammés tombaient comme la pluie sur cette châsse sacrée. Nulle douleur dont la cruauté lui fût épargnée, ou dont l'amertume lui restât inconnue. Elle en connaissait parfaitement la valeur, et n'éprouva jamais aucune de ces surprises qui, parfois, nous jettent inopinément, et sans que nous nous en rendions bien compte, au milieu des plus grandes épreuves. Il n'y avait pas de succession dans les douleurs de Marie, parce qu'elles étaient toutes fixées en elle, comme les flèches de saint Sébastien, et que leurs pointes empoisonnées s'envenimaient toutes à la fois. Cette réalité des douleurs de Marie est effrayante. C'est là un de leurs caractères que nous ne devons pas oublier lorsque nous cesserons d'en parler, autrement nous ne comprendrions que très-imparfaitement ce qui doit suivre. Assurément c'est là une réalité immense, et telle qu'on n'en saurait trouver hors de Jésus et de Marie ! c'est une autre participation aux abîmes de la Passion.

Mais ces douleurs de Marie ont eu quelque part dans la rédemption du monde; et par là elles ont encore un caractère d'immensité qui leur est propre. Toutefois, c'est là un sujet que nous examinerons plus tard d'une manière étendue. Il nous suffira maintenant de dire que, par suite des desseins de Dieu, Marie fut associée à la Passion, afin que ses douleurs s'ajoutassent aux souffrances de Notre-Seigneur; il en fut ainsi, non sans motifs, mais, comme cela arrive dans toutes les choses divines, dans un dessein réel et mystérieux. Ajoutons à cela que, comme la Mère et le Fils ne peuvent en aucune façon être séparés durant les trente-trois années de la vie du Sauveur, bien moins encore peuvent-ils l'être

sur le Calvaire où Dieu les a réunis d'une manière si frappante et si inattendue.

Nous n'avons pas besoin de parler de la beauté vraiment artistique et idéale des douleurs de Marie. C'est là le caractère essentiel de toutes les œuvres divines. La Compassion forme une partie de la grande épopée de la création; le caractère pathétique et les tristesses de cette Compassion ne doivent pas être séparés des terreurs sublimes et sacrées de la Passion du Verbe incarné. Mais ce n'est pas une poésie touchante que nous voulons rechercher ici; c'est plutôt une piété simple et un accroissement direct d'amour pour Marie, et de dévotion pour son Fils. Si nous désirions de voir prononcer une sentence de bannissement pour tout ce qui n'est que sentiment ou sensibilité dans la religion, ce serait assurément en ce qui concerne la sainte vierge Marie. Marie est une grande réalité de Dieu, et le sentiment tend à nous dérober la réalité des choses, parce qu'il change la substance en imagination, la solidité en élégance, et qu'il pare si bien l'extérieur, que nous venons à douter s'il existe réellement un intérieur. L'excellente beauté du martyre de Marie peut donc se présenter à nous, nous transporter dans les airs, nous arracher de douces larmes et calmer l'agitation de nos cœurs; mais, dans le but de chercher de pareils effets, ne sortons pas de la route toute de doctrine et de dévotion que nous nous sommes tracée. Cependant, si les choses artistiques peuvent en quelque façon augmenter l'amour pur que nous avons pour Dieu, qu'elles soient les bienvenues.

II

Pourquoi Dieu permit les souffrances de Marie.

Pouvons-nous maintenant demander pourquoi Dieu permit les souffrances de Marie? Est-il respectueux de nous livrer à une telle recherche? Toutes les choses

faites avec amour sont faites respectueusement. Si nous cherchons à savoir, ce n'est pas que nous doutions, ni que nous demandions à Dieu de nous rendre compte de ses actes, ni que nous nous croyions le droit de savoir; mais nous nous informons pour acquérir de nouvelles connaissances, et pour les changer en un nouvel amour. Peut-être n'y a-t-il pas une seule œuvre de Dieu dont tous les motifs nous soient connus ou soient à la portée de notre intelligence, s'il ne daigne nous en instruire. Les œuvres que Dieu accomplit émanent de profondeurs infinies. Mais l'expérience nous montre que plus nous savons plus nous aimons; et c'est pourquoi nous portons nos investigations sur beaucoup de choses que l'amour nous donne seul le droit et le courage d'approfondir. Pourquoi Dieu permit-il les souffrances de sa Mère, d'une mère qu'il aimait d'une manière inexprimable, qui était sans péché, qui n'avait rien à expier par la pénitence, et dont les larmes n'étaient nullement nécessaires au Sang précieux, capable d'opérer seul la rédemption du monde? Les raisons que nous voyons à la surface du sujet sont celles-ci. C'était à cause de son amour pour elle. L'amour peut-il rien donner qui soit meilleur que lui-même? Or, en Jésus tout était souffrance. Même dans les grandeurs terrestres, les hautes destinées ne sont-elles pas des destinées de glorieuses souffrances et d'épreuves extraordinaires? Et combien tout n'est-il pas humain et terrestre, quoique éminemment céleste, dans les trente-trois années! La même loi qui enveloppe Jésus, enveloppe Marie. Elle ne pouvait avoir un plus ardent désir que celui-là dans son âme paisible. Mais cette loi est une loi de souffrance, de sacrifice, d'expiation, d'ignominie, et d'une abjection qui touche presque à l'anéantissement. Elle eût été un simple instrument plutôt qu'une mère, si elle eût été séparée de toutes ces choses, si elle fût restée, comme un paysage tranquille et sans élévation qu'éclaire le soleil, étrangère à la glorieuse tempête du Calvaire, nouveau Sinaï, bien plus ardu et plus terrible que l'ancien. N'en

est-il pas encore ainsi, même de ceux qui sont loin de Jésus, en comparaison de celle qui en était si près? N'est-ce pas l'usage de son amour de se manifester par des croix? Jésus quitta le ciel parce que la souffrance était comme un paradis pour lui, un paradis exclusivement terrestre; et s'il l'aime tant, ce paradis, il peut bien s'attendre à ce que ceux qui l'aiment lui-même aimeront aussi cet éden de souffrances. Les grandes grâces sont les chaînes de montagnes formées par les soulèvements souterrains de la douleur[1]. Les martyrs ont des couronnes qui leur appartiennent de droit. Marie devait-elle être privée de ces couronnes? L'excès de l'amour de Jésus ne devait-il pas être également pour elle un excès de souffrance? Mais à quoi bon perdre tant de paroles quand il suffit de faire appel à nos instincts chrétiens? A quoi ressemblerait Marie sans souffrance? Cette idée n'implique rien moins que la disparition de la Madone du sein de l'Église. Une incarnation exempte de douleurs aurait entraîné à sa suite une mère également exempte de douleur; mais l'enfant de Bethléem, soumis à la souffrance, a enchaîné sa Mère dans les mêmes liens de douleur qui l'enchaînaient lui-même. La violence du martyre de Marie vient de la perfection de l'amour filial de Jésus pour elle.

L'accroissement des mérites de la sainte Vierge est une autre raison de ses souffrances; car les mérites ne s'accumulent jamais plus vite que dans la souffrance. La qualité de Mère de Dieu n'aurait pas été une raison pour que Marie fût élevée dans le ciel, sans la grâce sanctifiante qui précéda et suivit la dignité de la maternité divine. La grandeur de cette dignité est pour nous une preuve de la grandeur de la grâce, parce que, dans les desseins de Dieu, ces deux choses sont inséparables. Ainsi, la dignité que nous voyons est pour nous le signe

[1] L'auteur fait allusion à l'opinion des savants qui supposent que les grandes chaînes de montagnes du globe terrestre sont la suite de soulèvements produits par les révolutions intérieures de notre planète. (*N. du T.*)

de la grâce que nous ne voyons pas. L'élévation de Marie doit dépendre de ses mérites, et ses mérites doivent être acquis par une longue carrière de souffrances. Oh! qui dira la multitude des ravissements qui remplissent actuellement le Ciel, et l'âme surtout de notre Mère bien-aimée, et dans lesquels elle reconnaît les récompenses spéciales de chaque douleur séparée, la couronne spéciale de chaque action surnaturelle? Et, malgré le prodigieux excès de la récompense, elle en discerne en détail la correspondance avec chaque douleur particulière; elle voit comment ces récompenses sont nées pour ainsi dire de ses douleurs, quoique d'une façon surnaturelle. Car la grâce n'est pas autre chose que la gloire. C'est seulement la gloire dans l'exil, tandis que la gloire est la grâce dans la patrie. La grâce est le solide trésor; la gloire en est seulement la joie et le triomphe; de sorte que cette grande compassion de Marie est arrivée à la gloire par la route ordinaire et légitime du royaume des cieux. Soixante-trois ans de joies extatiques n'auraient jamais, dans l'ordre actuel des desseins de Dieu, élevé ce trône maternel à une si extraordinaire proximité de Dieu. La Reine du ciel devait nécessairement être traitée comme une reine, pour qu'elle pût en tenir le rang d'une manière plus légitime et plus élevée lorsque le jour de son avénement serait arrivé. Le triomphe de l'Assomption était dû à l'amertume de la Compassion.

Il y a toujours une apparence de cruauté dans les hautes destinées. La fortune traîne ses favoris au travers des épées nues. La haute destinée de Marie n'est pas exempte de cette apparence de cruauté, et ce qui paraît si cruel c'est la nature divine de son Fils. C'est le résultat de l'infinie perfection de Dieu qu'il doit nécessairement se chercher lui-même, et être à lui-même sa propre fin. Ainsi Dieu est la dernière fin de toutes les créatures, et il n'y a pas d'autre fin véritable dans le monde que lui. C'est donc une partie de sa magnificence, une partie de son profond amour, que toutes choses aient été faites pour lui, et que sa gloire soit supérieure à toute autre

chose. La plus grande miséricorde de Dieu envers ses créatures est de leur permettre de contribuer à sa gloire, et de le faire d'une manière intelligente et libre. Bien considérée, la créature ne peut avoir de félicité plus grande que celle d'augmenter la gloire de son Créateur.

Voilà la seule vraie satisfaction tout à la fois pour son intelligence et pour sa volonté, la seule chose qui puisse être pour la créature un éternel repos. Et c'est une autre raison pour laquelle la permission de souffrir fut donnée à Marie : Dieu put ainsi recevoir d'elle plus de gloire, non-seulement que de toute autre créature, mais encore que de toutes les créatures réunies, à l'exception seulement de la nature créée de Notre-Seigneur. Marie eut le merveilleux privilége d'égaler en sa personne toute la création, et de la surpasser même d'une façon excellente et absolue par la louange et par l'adoration, par la gloire et le culte qu'elle rendit au Créateur. Lorsqu'elle avait à gravir des hauteurs effrayantes, situées bien au-dessus de la portée des sentiments et de l'intelligence des saints; lorsqu'elle s'enfonçait dans les torrents profonds de sang et de larmes, et qu'elle traversait ces ondes semées d'écueils et de rochers, Marie était remplie des grâces puissantes qu'exigeait une si merveilleuse correspondance à la volonté divine, mais elle ne reçut jamais de Jésus aucun don auquel elle attachât autant de prix qu'à sa douloureuse Compassion. Non, pour un monde elle n'eût voulu être privée de la moindre circonstance qui pouvait aggraver sa douleur! Dans l'excès même de la plus intolérable de ses afflictions, elle jouissait, dans un esprit d'adoration profonde, de l'inexorable souveraineté de Dieu. C'est Dieu qui était suspendu à la croix, et son Fils était Dieu. C'était le Crucifié pâle, défaillant, faible et sanglant, dont la gloire, plus vaste que le plus vaste Océan qui environne le monde, voulait encore s'abreuver, avec une complaisance incompréhensible, aux torrents de surnaturelle bonté et de sainteté consommée que les glaives acérés de la douleur faisaient jaillir de son cœur immaculé. Ce fut elle, pour ainsi dire, qui paya la dette que

les saints avaient contractée envers Jésus pour sa Passion, et qu'ils n'auraient jamais pu acquitter. Marie au pied de la croix, c'était le monde en adoration; car quelle autre créature adorait alors Jésus dans ses abaissements?

Et toute cette cruauté d'un Dieu avare de sa gloire, cette soif infinie de posséder ses créatures, était pour Marie la perfection des délices et le suprême exercice de la royauté, tandis que de la part de son divin Fils, c'était l'ineffable effusion de l'amour dont elle recevait les torrents depuis la nuit de l'Incarnation. L'Église serait autre chose que ce qu'elle est si le culte de Marie dans ses douleurs ne formait une partie de sa beauté, de ses trésors et de son pouvoir auprès de Dieu. Nous pouvons penser avec moins de trouble et de découragement à notre insolvabilité devant la Passion de Notre-Seigneur bien-aimé, lorsque nous pensons à la douleur avec laquelle cette Mère l'adora, douleur qui ne ressemble à nulle autre, si ce n'est à celle de son Fils.

Nous aussi nous avons notre place dans ces douleurs. Marie doit souffrir pour l'amour de nous, aussi bien que pour l'amour de son Fils. Ne doit-elle pas être, en effet, la Mère de consolation, le refuge des affligés? Il faut donc qu'elle descende dans les profondeurs de toutes les douleurs que peut ressentir le cœur humain. Autant qu'une simple créature peut le faire, il faut qu'elle les mesure toutes et qu'elle les éprouve toutes, sans en excepter même la douleur qui vient du péché, auquel nous sommes sujets et dont elle est exempte. Il faut qu'elle connaisse le poids de nos fardeaux et le genre de misère que chacun d'eux traîne à sa suite. Ce doit être pour elle une science que de mesurer avec certitude les consolations qu'exigent nos faibles cœurs au milieu de leurs différentes épreuves, et de reconnaître ce qui soulage et calme nos souffrances dans les mille circonstances diverses et dissemblables où nous les éprouvons. Notre-Seigneur ne nous a pas rachetés de nos péchés par une apparition brillante dans les cieux, par une vi-

sion passagère de la croix aperçue des verts sommets du Thabor dans la splendeur éloignée du firmament, ni par une absolution prononcée une fois pour toutes sur les hauteurs du Carmel, en vue de la mer et de notre occident lointain. Ce n'était pas sa volonté que la Rédemption fût aussi facile que la Création, facile pour lui, du moins, car pour nous elle l'est d'une manière merveilleuse. Il accomplit notre salut durant de longues années, avec des souffrances infinies, dans des abîmes d'ignominie, par l'effusion de son sang et par les inexprimables amertumes de son âme. Il gagna notre salut, il le mérita, il lutta pour l'obtenir et il ne réussit que par les prodiges de sa Passion. Il n'était pas nécessaire que tout cela arrivât, sans doute : une parole, une larme, un regard aurait pu l'accomplir; il eût même suffi d'un acte de la volonté de Dieu, avec ou sans incarnation. Mais ce n'était pas son bon plaisir qu'il en fût ainsi. Dans sa sagesse infinie, il ne voulut pas s'appuyer seulement sur sa puissance infinie, et il choisit une autre voie.

Il en est de même de Marie. Elle n'est pas créée tout d'un coup Mère des affligés, comme par des lettres de noblesse. Elle ne devient pas la consolatrice de ceux qui souffrent, par un simple décret émanant de la volonté divine. Il eût pu en être ainsi, mais il en est autrement. Sa qualité de Mère des hommes est comme une longue et pénible conséquence de sa divine maternité. Pour l'acquérir et la mériter, elle a travaillé, elle a souffert, elle a supporté les plus énormes fardeaux de douleurs et elle l'a enfin obtenue sur le Calvaire. Ce n'est pas qu'à proprement parler, elle pût mériter cette qualité comme Jésus mérita le salut du monde, puisque cette qualité n'est qu'une partie du salut mérité par le Sauveur. Mais elle la mérita autant que le pouvait une créature, et c'est lorsqu'elle s'approchait du but, que Dieu vint par sa grâce au devant d'elle. Combien donc n'était-il pas nécessaire pour nous que Dieu permît à Marie de souffrir! Que serait l'océan des douleurs hu-

maines sans cette espèce de clarté lunaire qu'y répand Marie? L'Océan, avec les nuages sombres et épais qui s'abaissent sur lui, ne diffère pas plus des magnifiques plaines de verdure ou des flots qui rejaillissent au soleil sur des rochers, que la triste étendue des chagrins successifs de la vie, sans la douce et attrayante lumière qu'elle reçoit de l'amour de Marie, ne diffère de notre vie présente placée à l'abri de son trône maternel. Combien de pleurs n'a-t-elle pas déjà essuyés de nos yeux? Que de larmes amères ne nous a-t-elle pas fait trouver douces? Et puis, la vieillesse arrive, le cercle de ceux que nous aimons se rétrécit chaque année, la maladie, la mort nous attendent. Combien n'avons-nous donc pas encore à demander aux trésors de consolations que renferme le cœur immaculé de Marie? Ce fut avec l'entière satisfaction de ce Cœur, et pour notre bonheur, que Dieu lui permit de souffrir, afin qu'elle en devînt plus réellement la Mère des affligés, car en s'appesantissant sur elle, ses douleurs allégent à chaque instant les nôtres. Que la mesure des souffrances que nous pouvons endurer est petite, et combien grand fut le poids des douleurs qu'elle put supporter, et comme elle les supporta royalement!

Notre-Seigneur a été notre réconciliation et notre exemple. Il a racheté le monde uniquement par son précieux sang. Ses mérites seuls nous ont sauvés. Ses prérogatives, comme Rédempteur, ne sont partagées par personne. Il fallait que sa Mère fût rachetée, aussi bien que le reste des hommes, quoiqu'elle dût l'être d'une manière différente et plus sublime, préventive et non réparatrice, par l'incomparable grâce de l'Immaculée Conception, et non par la régénération après un état de chute. Cependant, c'était la volonté de Notre-Seigneur que sa Mère, sa coopération, son consentement, ses grâces, ses souffrances, fussent tellement mêlés avec l'œuvre de la Rédemption, que nous ne pussions les en séparer. Il voulut que la Compassion de Marie fût liée à sa propre Passion. Et, en effet, sans la Compassion, sa Passion eût été différente de ce qu'elle

fut réellement. C'est ainsi qu'il semble soumettre Marie à la même loi d'expiation que lui-même, afin qu'on pût dire avec vérité, en plusieurs sens, qu'elle prit part à la Rédemption du monde. Mais si ce que nous venons de dire est vrai de Jésus-Christ, considéré comme victime expiatoire, œuvre pour la perfection de laquelle l'union de la nature divine avec la nature humaine était nécessaire, cela est encore plus vrai du Christ considéré comme notre exemple. Avec la grâce de son Fils, Marie devenait la plus capable de partager cette fonction avec lui, et, parce qu'elle n'était qu'une simple créature, une créature purement humaine, cette fonction nous touchait de plus près. Aussi pouvons-nous peut-être supposer que Dieu permit les douleurs de Marie pour qu'elle nous servît d'exemple d'une manière plus excellente. La douleur caractérise plus ou moins toute vie humaine, et tout en renfermant en elle les moyens particuliers d'union avec Dieu, elle dérange et trouble plus que toute autre chose nos relations avec lui. La douleur attaque notre confiance en Dieu, et il n'y a point de véritable adoration sans confiance. Elle fait naître des tentations contre la foi, ou elle trouve en elles une certaine parenté lorsqu'elles se présentent. Elle nous conduit à une sorte d'humeur et d'insolence à l'égard de Dieu, fautes qui viennent des abîmes mêmes de notre nature, de ces mêmes abîmes d'où émanent pourtant aussi l'adoration et l'amour qu'elles combattent secrètement, et dont elles réussissent souvent à prendre la place. Nous reconnaissons que cette insolence est un véritable phénomène de la nature créée, à la manière surprenante avec laquelle Dieu justifie l'irrévérence de Job, et trouve un péché digne de châtiment dans les critiques de ses amis, tandis que lui, le scrutateur des cœurs, ne voit dans les plaintes hardies du patriarche rien qui porte atteinte à l'intégrité de sa patience, et qu'il les voit, au contraire, en harmonie avec le respect et l'amour qui lui sont dus. Endurer les douleurs est peut-être l'œuvre la plus élevée, la plus ardue que nous ayons à accomplir, et il est

en grande partie dans les desseins de Dieu que la somme des douleurs que nous devons endurer s'accroisse avec le degré de sainteté qui nous rend capables de les supporter. Il faut que nous supportions la douleur d'une manière naturelle, lors même que nous la supportons d'une manière surnaturelle. Ce n'est pas être saint que d'avoir l'âme insensible ou difficilement impressionnable, même lorsque ce manque de sensibilité résulte de ce que les intérêts religieux se sont emparés d'elle et l'ont placée dans une abstraction plus élevée. Assurément, la spiritualité nous empêche de ressentir plusieurs douleurs, et nul ne prétendra qu'une telle insensibilité ne soit, sous beaucoup de rapports, un privilége. Mais il ne faut pas la confondre avec une héroïque patience à supporter les souffrances. Pour être héroïque dans cette matière, il faut que le cœur sente jusqu'au vif, que l'amour divin enfonce plus cruellement et plus profondément les traits qui nous blessent. Or, en tout ceci, Marie est notre exemple, un exemple purement humain, un exemple qui, d'ailleurs, a produit par le fait de tels résultats de sainteté éminente et de grâces surnaturelles dans l'Église, que nous pouvons sans crainte hasarder la conjecture que ce fut là une des raisons pour lesquelles Dieu permit l'excessif martyre de la sainte Vierge.

Nous oserons encore suggérer une autre raison de ses douleurs. Comme la Bible est une révélation parlée, de même Marie est, dans un certain sens, une révélation symbolique ; Dieu se sert de Marie comme d'un instrument destiné à rendre claires beaucoup de choses qui, autrement, seraient restées dans l'obscurité. C'est une idée familière aux théologiens de regarder la sainte Vierge comme une sorte d'image de la très-sainte Trinité. Comme fille du Père, mère du Fils et épouse du Saint-Esprit, elle représente faiblement, sans doute, puisqu'elle est une créature, mais avec vérité, néanmoins, les relations des trois personnes divines. Elle est pour ainsi dire un lac aux eaux tranquilles et transpa-

rentes, au sein duquel les merveilleux attributs de Dieu et les hauteurs des cieux, malgré leur éloignement, se réfléchissent d'une manière distincte et fidèle. Nous connaissons mieux la miséricorde de Dieu, sa condescendance, son intimité avec ses créatures, ses voies particulières, grâce à la lumière qu'il a fait briller sur Marie, que nous n'aurions pu le faire autrement, et par là, nous comprenons mieux aussi ce que nous connaissons ou que nous aurions pu connaître par d'autres moyens. Ainsi, les perfections de Dieu en lui-même, sa manière d'agir avec ses créatures, le mode sous lequel se manifestent ses grâces réparatrices, la possibilité de la sainteté, la fécondité d'invention de l'amour divin, la manière dont Dieu forme les saints, sa conduite sur l'Église, sa société intérieure avec les âmes qui le cherchent; voilà autant de choses écrites sur Marie, comme des inscriptions hiéroglyphiques faciles à déchiffrer à la lumière de la foi par l'intelligente pénétration de la piété. Ainsi, Dieu l'a revêtue de ses douleurs, comme pour en faire une révélation complète du grand mystère de la souffrance. Il a fait briller en elle cette doctrine féconde, que la souffrance, lorsqu'il s'agit des choses divines, est la véritable conséquence de l'amour. Marie n'avait commis aucun péché pour lequel elle dût souffrir; elle n'avait pas de châtiment à subir pour la chute d'Ève; elle n'était pas comprise dans la loi du péché. Dans l'ordre des desseins du Ciel, Marie était prévue avant le décret qui permit le péché. Elle n'avait pas non plus de monde à racheter. Tout son sang, cette source si douce du précieux sang, n'aurait pu laver un seul péché véniel, ni sauver l'âme d'un seul enfant nouveau-né, exempt de péché actuel à expier. Elle était simplement plongée dans une mer d'amour ineffable; c'est pourquoi le déluge de la douleur passa sur son âme et y pénétra justement, de même que les fleuves aux flots turbulents vont naturellement se jeter dans la mer. Ses souffrances ferment pour jamais la bouche à la plainte. C'est avec

une douce violence et une force de persuasion irrésistible qu'elles imposent silence à tous les enfants affligés du Père céleste. Les saints ne peuvent douter plus longtemps que la souffrance ne soit la grande ressemblance avec le Christ. Au sein de notre extrême bassesse, nous, dont la patience est un tissu tellement mince qu'il était déjà presque usé même lorsqu'il était neuf, nous apprenons non-seulement à nous taire, mais à souffrir avec douceur ; nous pensons même avec joie qu'un temps viendra où nous aimerons ces souffrances qui sont comme une monnaie d'or avec laquelle Dieu paye notre amour.

III

Les sources des douleurs de la sainte Vierge.

Nous pouvons maintenant nous occuper de notre troisième recherche. Quelles étaient les sources des douleurs de la sainte Vierge ? Par les sources, ce ne sont pas exactement les causes que nous entendons, mais plutôt les motifs intimes de sensibilité qui se trouvaient dans son cœur et qui donnèrent à ses douleurs leur amertume distinctive. Lorsqu'une mère perd son fils unique, cette perte est par elle-même assez amère ; mais elle doit son caractère et son intensité à des circonstances qui éveillent dans le cœur de la mère des sentiments particuliers. L'enfant était si beau que sa perte paraît presque impossible à supporter, ou bien, il promettait tant sous le rapport moral et intellectuel, il est mort si jeune, ou encore, il y avait quelque chose qui, humainement parlant, aurait pu être fait si aisément pour empêcher sa mort, ou bien encore il y avait peut-être dans les circonstances où se trouve la famille quelque combinaison particulière qui rendait précisément à ce moment le coup d'une telle perte plus sensible qu'il ne l'eût été en tout autre temps ; ces circonstances, ainsi que d'autres qu'on pourrait multiplier à l'infini, sont comme des

centres d'une amertume particulière, autour desquels la douleur s'amasse, pénètre, s'étend, se gonfle et s'envenime bien au delà de la mesure de l'affliction réelle. Cependant toutes ces choses sont pour la mère affligée les réalités les plus cruelles, et ne se bornent pas à augmenter ses chagrins d'une manière imaginaire ou purement sentimentale. En ce qui concerne la sainte Vierge, rien ne pouvait, à cause de Celui dont les souffrances causaient les siennes, aller au delà de l'affliction réelle. Au contraire, la douleur humaine, la douleur même de Marie ne pouvait égaler la véritable cause de sa souffrance. Néanmoins, il y avait aussi dans son cœur des centres autour desquels ses chagrins se rassemblaient pour ainsi dire en plus grand nombre, lui étaient plus pénibles et produisaient des élancements plus violents qu'ailleurs. Ce qu'il nous faut maintenant considérer, ce sont ces centres, ces sources spéciales d'amertume continuelle ; mais en même temps nous ne devons pas oublier que les perfections du cœur de Marie dépassent tellement la portée de notre intelligence, qu'il s'y trouvait sans doute plusieurs sources de douleurs poignantes pour elle que nous ne pouvons apprécier, que nous ne pouvons même nous imaginer ; nous ne devons pas oublier que, pendant que nous traversons un pays qui nous est connu, il faut songer aux régions situées au delà, régions encore inconnues et dont la découverte est peut-être une des nombreuses occupations pleines de délices réservées au ciel.

La première des sources de douleurs pour Marie était la pensée qu'elle ne pouvait mourir avec Jésus. Il n'y a guère de mères qui, dans de semblables circonstances n'eussent vivement désiré la mort. Pour un cœur brisé, la mort est préférable à la vie ; et, lorsque la mort n'est pas une séparation, mais une union non interrompue, une union transférée de cette terre désolée dans le sein de notre Père céleste, quelle mère affligée ne la considérerait pas comme une inexprimable faveur ? Il en est ainsi au plus haut degré pour Marie. Jamais un fils ne

fut aussi cher à sa mère terrestre que Jésus ne le fut à Marie ; jamais un fils ne fut aussi bon, aussi beau, aussi aimé, aussi véritablement fils, qu'il ne le fut pour sa mère. Les droits du père et de la mère se concentraient à la fois dans le cœur de Marie, de sorte que Jésus était deux fois son Fils, doublement son Fils. Qui pourrait décrire les attraits de son humanité sacrée ? qui pourrait dire comment l'amour de Marie s'enracina dans les profondeurs de son cœur maternel ? En outre, il était Dieu; et il lui avait obéi pendant trente-trois ans, dans une union d'amour si ravissante que Marie en aurait mille fois perdu la vie s'il ne l'eût soutenue, non en modérant la douce véhémence de son amour, mais en fortifiant son cœur par sa toute-puissance. Il partait. Le soleil divin se couchait dans une mer de sang, parmi les nuages effrayants de l'ignominie. Pouvait-elle jamais l'oublier ? Jusqu'à la fin, le Calvaire devait être dans son cœur. Ce devait être un de ces souvenirs que le temps ne peut jamais affaiblir, une de ces horreurs que la distance rend plus horribles lorsque notre vue peut les embrasser sans que leur excès amène la confusion. Mais quand bien même il en serait autrement, Jésus ne serait plus auprès d'elle, et pourquoi alors vivrait-elle ? Pourquoi vivrait-elle donc ? Le soleil de sa vie était éteint. C'était une fin plus véritable pour elle que ne l'eût été la fin du monde. C'étaient des ténèbres inconcevables et qui pouvaient même paraître absolument impossibles, car, comment le monde pouvait-il continuer d'exister sans Jésus ! Lorsque notre Sauveur ferma les yeux, on put croire que toutes les bénédictions étaient retirées de la terre et que toute la splendeur en allait être couverte d'une ombre froide et glacée. Quand les doux accents de sa voix ne furent plus entendus, assurément toute la nature allait garder un silence que rien n'eût interrompu, sans les cris affreux du peuple en délire qui devaient continuer à se multiplier et à se répéter à jamais au travers de l'espace. La terre devait avoir Pierre ; Marie devait avoir Jean. L'un devait être l'apôtre

du monde, et l'autre l'apôtre de la Mère. Mais Jésus allait partir.

On peut se demander non-seulement pourquoi Marie devait vivre, mais encore comment elle vivrait. Lui était-il possible de vivre sans Jésus? Non, sans doute, ô tendre Mère, si ce n'est par le secours de la toute-puissance. Que l'amour de Marie doit avoir été prodigieux pour obéir à la volonté de son Fils sur le Calvaire, à cette volonté qui lui prescrivait la séparation, à cette volonté qui l'obligeait à prolonger sa vie pendant quinze mortelles années d'un incompréhensible martyre! Elle l'avait une fois prié de changer l'eau en vin, et il lui avait répondu que son heure n'était pas encore venue; néanmoins, suivant le désir de Marie, le miracle avait été accompli sans qu'elle eût besoin de renouveler sa prière. C'est ce que, sur le Calvaire, elle ne pouvait guère avoir oublié; cette prolongation de quinze années de vie était conforme à la volonté de Jésus; mais si, pour un moment, Marie manifestait une volonté contraire, la mère aurait-elle à supplier longtemps son Fils mourant? Une parole, un regard suffisait. Pourquoi demeure-t-elle en repos? L'aime-t-elle plus maintenant qu'elle ne l'aimait à Cana en Galilée? Est-ce un amour plus grand de rester et de faire la volonté de Jésus que de s'en aller avec lui et de jouir de sa beauté? Est-elle plus sainte maintenant qu'elle ne l'était alors! Car la sainteté, à mesure qu'elle s'accroît, perd sa propre volonté dans la volonté de Dieu. Ces deux faits sont certains, et c'est en grande partie le résultat de ses douleurs. D'autre part, descendue comme son Fils dans les abîmes de la douleur, n'en a-t-elle pas été, pour ainsi dire, enchantée? de même que Jésus désire de plus grandes souffrances et qu'il éprouve comme un regret divin de l'insuffisance même des excès du Calvaire, ainsi Marie désire souffrir davantage, et Jésus lui donne ce que son Père ne lui accorde pas à lui-même, une autre Passion de cent quatre-vingts mois. Il faut aussi se rappeler que ne pas mourir avec Jésus était pour Marie une douleur spéciale que nous ne pouvons

apprécier, que nous ne pouvons que contempler de loin. Son union avec Jésus lui était si habituelle, si étroite et si essentielle, qu'elle était devenue sa vie; et maintenant, dans le plus important de tous les actes, elle n'allait pas pouvoir lui être unie. Elle allait différer de lui, lorsqu'elle désirait le plus vivement de lui ressembler. Bien plus, ce manque d'union devait entraîner une véritable séparation, et qui pourrait apprécier ce que cette séparation était pour Marie? Cependant, son amour eut la prérogative de souffrir plus longtemps que Notre-Seigneur et de lui survivre dans les souffrances pendant un laps de temps presque égal à la moitié de celui qu'il avait vécu. Nous trouvons qu'avancée bien loin dans la sainteté la plus éminente, à peine fut-elle jamais plus intimement unie à son Fils que losqu'elle le laissa partir sans elle.

Une autre source de douleurs qui accroissait l'amertume des souffrances de Marie, était la connaissance qu'elle avait que ses propres douleurs augmentaient celles de Jésus, et faisaient même partie de ce que son agonie avait de plus cruel. Parmi les souffrances de son Fils, il n'y en avait pas une pour l'allégement de laquelle elle n'eût voulu donner des mondes. Nul opprobre n'était infligé à Jésus sans percer l'âme de Marie, sans faire saigner son cœur. Lorsque les coups et les blasphèmes, les insultes, les moqueries et les mauvais traitements se multipliaient contre Notre-Seigneur, chaque nouvelle violence paraissait à Marie la limite de ce qu'elle pouvait supporter; il lui semblait que la mer de ses douleurs n'attendait qu'une goutte de plus pour se précipiter sur les sources de sa vie et les emporter dans une effroyable inondation. Et cependant elle sentait que la vue de son cœur brisé, sans cesse présente aux yeux de son Fils, était plus terrible pour lui que la flagellation, que la couronne d'épines, que les crachats et les soufflets. Elle était devenue, pour ainsi dire, le principal bourreau de son Fils bien-aimé. Plus elle l'aimait tendrement, plus elle s'attachait affectueusement à lui, plus elle suppor-

tait volontairement ses souffrances, plus profondément aussi leur pointe acérée pénétrait dans l'âme de Jésus. Elle savait tout cela, et cependant il n'était pas en son pouvoir de restreindre ses propres douleurs; sa sainteté même les rendait mille fois plus grandes. En vain s'efforçait-elle de les réprimer; l'effort qu'elle faisait était une angoisse; un visage calme, une attitude ferme, des yeux sans larmes, n'eussent pu cacher à Jésus les abîmes secrets du cœur immaculé de sa Mère. Qui pourra dire les tortures que souffrait ainsi ce généreux dévouement? O cruauté apparente de l'amour immense, qui avait voulu que Marie fût une partie intégrale et prééminente de la cruelle Passion du Sauveur! Qu'il connaissait bien la plénitude des grâces qui était en Marie! quelle confiance parfaite il avait dans l'immensité de sa sainteté! La vie n'avait pas été pour Jésus sans joies, et même sans joies terrestres. Sa Mère avait été tout un monde de douceur pour l'Homme de douleurs; et maintenant, dans son amour pour Dieu, dans son amour pour sa Mère, dans son amour pour nous, il change toutes ces eaux douces en un océan de la plus âcre amertume pour lui-même, et y étanche sans cesse sa soif au milieu des mystères variés de sa terrible Passion. Il connaissait si bien l'amour de Marie, il en calculait si exactement le courage, qu'il n'hésita pas à placer sur elle une croix dont le poids approchait si fort du poids de la sienne. Mais ce qu'était tout cela, malgré la conformité du cœur de Marie à la volonté de son Fils, et quel excès de misère, quelle douleur sans égale en résultait, nous sommes impuissants à le dire. Lorsqu'il s'agit des douleurs de Marie, près du rivage même, la mer est bien profonde.

Mais Marie doit-elle être simplement passive? Si, par la volonté de son Fils, elle doit être une partie de sa Passion, n'est-il pas permis à Marie de penser que la tendresse de son amour apportera, en réalité, quelque soulagement aux souffrances de son Fils? Elle a été trop près du Verbe incarné pour ne pas comprendre l'étrange

union de la peine la plus vive avec la plus vive joie, qui fut l'état régulier de l'âme sacrée de Jésus sur la terre; et l'amour d'une telle mère, amour plus profond que les sources mêmes de l'affliction, ne pouvait-il pas devenir une source de joie pour le cœur de son Fils? Le dévouement héroïque de la Mère doit assurément causer au Fils la plus délicieuse satisfaction. Et cependant nous nous hasardons à supposer qu'il n'en fut pas ainsi. Les analogies de la Passion nous semblent toutes indiquer le contraire. Jésus éloigna de sa nature inférieure la béatitude sensible résultant de la vue lumineuse de Dieu ; il se dépouilla et se détacha d'une manière merveilleuse de tout ce qui aurait pu le consoler. Le délaissement de son Père était un abîme dans lequel il se proposait de descendre ; il ne put guère permettre à l'amour de sa Mère d'être pour lui une aide et une consolation. Il est difficile de croire qu'il eût conservé, pour l'éclairer au sein de ses ténèbres, la plus grande joie terrestre que son humanité sacrée ait jamais connue. En effet, il y aurait eu là un défaut d'harmonie avec la Passion, avec cette désolation si complète et si sombre dont Jésus s'entoura, et qui fut la plus vaste, la plus terrible des solitudes de l'âme que l'homme connut jamais, plus terrible pour lui, le Sauveur sans péché, que ne l'avait été pour Caïn la terre inhospitalière avec toutes ses formes et ses ombres de terreur, lorsque, les mains teintes de sang et le cœur endurci, il la vit s'étendre devant ses pas, quoique torturé par les remords. Non, Marie ne pouvait penser qu'à cette heure-là son amour pût soulager le cœur sacré de son Fils. Mais ne pouvait-elle donner aucun soin maternel à Jésus? Hélas! ses soins ne pouvaient être autres que ne l'avaient été autrefois ceux de la mère des Machabées. Les épines faisaient couler lentement et péniblement le sang dans les yeux de Jésus, et Marie ne pouvait s'approcher pour essuyer le sang de Celui dont la fonction spéciale est pour toujours d'essuyer les larmes de tous les yeux. Les lèvres de Jésus sont desséchées par la soif, décolorées, crevassées; mais elle ne peut hu-

mecter un seul instant, avec son voile humide, les lèvres de ce Fils, dont le sang ne cessera de rafraîchir désormais, pour des milliers d'âmes, les feux du purgatoire. Cette tête endolorie et qui n'a aucun coussin pour s'y reposer, cette belle tête, pour Marie, la plus belle des choses créées, s'appuie-t-elle en arrière, les épines s'y enfoncent; s'incline-t-elle en avant, tout le corps est suspendu aux clous. Que ne peut-elle soutenir dans ses mains maternelles cette tête si chère et l'y laisser reposer quelques instants jusqu'à ce qu'il meure ! Non ! il n'y a alors, ni pour Marie, ni pour Jésus aucun soulagement. O Mère ! ne dérobez à votre Fils aucun joyau de sa parfaite Passion ; mais voyez combien à chaque instant il étend généreusement pour vous les limites de l'océan de vos douleurs ! Cependant c'est pour Marie une troisième source de douleur de ne pouvoir alléger la Passion de son Fils.

Ce fut pour elle une autre cause d'affliction particulière d'être témoin oculaire de la Passion. Les révélations de saints personnages nous apprennent que, quoique la sainte Vierge ait été absente corporellement pendant les souffrances de Gethsémani, elle assistait en esprit et elle suivait intérieurement les phases variées de l'agonie de Notre-Sauveur avec une mystérieuse et surnaturelle sympathie. Elle était corporellement présente à la flagellation, à l'*Ecce homo,* sur le chemin de la croix, pendant tout le temps du crucifiement. Il nous paraît très-probable que Marie n'entra pas dans les maisons d'Anne et de Caïphe, mais qu'elle resta à la porte et qu'elle entendit non-seulement les insultes, mais encore les coups qui furent donnés à Jésus, et qu'elle ressentit pendant ce temps une douleur toute particulière de sa séparation d'avec son Fils. Cependant c'était une chose affreuse pour une mère, surtout pour une mère éminemment sensible et si tendrement aimante, d'avoir à suivre son unique enfant à chaque pas de ce drame sanglant. C'eût été un horrible martyre pour Marie de passer ces heures retirée dans l'appartement des femmes d'une

maison orientale, d'entendre les cris éloignés de la multitude furieuse ou d'écouter les tristes nouvelles apportées de moment en moment. Cependant il eût été plus facile de s'y recueillir pour souffrir dans la paix et la tranquillité. D'autres du moins auraient pu passer ce temps en prière avec plus de calme. Mais il n'en était pas ainsi pour Marie. Son Fils était Dieu. Il était meilleur pour elle d'être auprès de lui. Plus on est près de Dieu, mieux cela vaut toujours pour nous tous, mais pour la Mère de Dieu, plus que pour tout autre. Quoique son union avec le Dieu invisible fût continuelle dans tous les temps et dans tous les lieux, néanmoins Marie priait mieux en voyant Jésus. En outre, elle n'avait pas la salutaire distraction qu'ont les femmes chrétiennes dans leur affliction. Elle n'était pas partagée entre l'Enfant chéri qui lui était ravi et le Dieu très-saint qui lui infligeait ce coup. Sa douleur et sa religion ne suivaient pas deux chemins différents; l'Enfant souffrant et le Dieu très-saint n'étaient qu'un seul et même objet; c'était là ce qui faisait l'unité accablante de ses douleurs. Il fallait donc que Marie s'avançât et suivît les pas de Jésus ; qu'elle mouillât ses pieds dans le sang qu'il avait laissé derrière lui. Il fallait qu'elle écoutât le bruit affreux des coups de fouet qui fendaient l'air; qu'elle en comptât les marques; qu'elle laissât pénétrer dans son cœur la variété des sons qu'ils produisaient et qui lui causaient de mortelles angoisses quand ils tombaient sur l'une ou l'autre partie du corps sacré de son Fils. Il fallait que Marie vît Jésus dérisoirement appelé *roi des Juifs et des gentils.* Lorsque Pilate, moitié, par une indigne pitié, moitié par une impitoyable dérision, l'abandonna à la foule, Marie seule adorait la majesté royale de son Fils, au moment où elle était presque anéantie elle-même par la violence de sa douleur. Il lui fallut entendre sur le Calvaire les lugubres coups de marteau qui enfonçaient les clous et dont les sons amortis par la tendre chair des mains et des pieds de Jésus transperçaient son âme. Il lui fallut écouter les sept belles paroles prononcées sur la croix

par le Christ, comme s'il eût chanté lui-même son hymne funèbre; ces paroles d'une mélancolie si suave, qu'elle eût pu suffire pour arracher l'âme vivante de Marie de son corps faible et souffrant. Toutes ces choses étaient terribles. Cependant Marie était une vraie mère. Elle n'eût pas consenti un seul instant à ce qu'il en fût autrement. C'était là une portion de la royale sublimité de son cœur. Mais ce fut pour elle une indicible aggravation de souffrance. Il est vrai que toutes ces circonstances étaient présentes à ses yeux dans la plus claire des prévisions, du moins depuis la prophétie de saint Siméon. Mais la sensation est quelque chose de plus que la prévision, et quelque chose qui en diffère. Les sens trahissent l'assistance que donne la raison. Ils interrompent cette tranquillité intérieure dans laquelle les plus sombres visions peuvent prendre possession de l'âme sans la troubler. La vue trouble ce recueillement qui est notre attitude et notre force lorsque nous souffrons. Elle empêche l'âme de se tenir sur ses gardes, ou l'oblige à des efforts pénibles pour y rester, et conserver le courage nécessaire. De plus, les sens sont spécialement affectés par la vue, par les sons et par les atteintes de la douleur; ils pénètrent la chair et la font frissonner de douleur; ils torturent les nerfs, glacent et brûlent le sang tour à tour, percent le cerveau comme des poignards, et serrent comme dans un étau le cœur bouleversé. Ce fut le spectacle même de la Passion qui fit que le martyre de Marie eut lieu dans son corps aussi bien que dans son âme. Voilà ce qui en fit quelque chose de plus que le douloureux épuisement physique dans lequel l'excès d'un effort mental laisse le corps, parce que ce spectacle mit chaque membre à la torture et fit de chaque pulsation un instrument de douleur.

Nous trouverons une autre source des douleurs de Marie dans sa vue distincte et son appréciation du péché. Nous ne pouvons douter qu'indépendamment de l'impeccabilité [1] et de la splendeur de la raison de Marie,

[1] « La croyance de l'Église, dit Bergier (*Dict. de Théol.*), est que

Notre-Seigneur ne lui permît de participer en quelque mesure à cette connaissance surnaturelle du péché, de son excessive malice, et à la haine adorable qu'il excite en Dieu, connaissance qui distinguait Jésus, et qui donna aux souffrances de sa Passion leur véritable caractère. Ce fut la vue du péché qui crucifia l'âme de Jésus au jardin des Oliviers. Ce fut le fardeau du péché qui le renversa par terre. Ce fut le calice de la colère de son Père qu'il pria ce Père céleste, avec tant de tristesse, d'éloigner de lui. Nous lisons que sainte Catherine de Gênes tombait en défaillance quand il plaisait à Dieu de lui montrer en vision l'horreur réelle d'un seul péché véniel. Il ne pouvait y avoir de défaillance pour Marie. Elle était trop forte, trop parfaite, trop accomplie pour de pareilles faiblesses. L'usage de sa raison, qui avait commencé au moment de son immaculée conception, et qui n'avait jamais été interrompu un seul instant depuis, ne pouvait être convenablement suspendu par aucune léthargie, par aucun évanouissement. Mais on doit nécessairement supposer que, quels que fussent les dons surnaturels accordés à sainte Catherine de Gênes, ou à d'autres saints pour voir le péché, les dons de cette sorte accordés à la sainte Vierge surpassèrent ceux des autres plus qu'on ne saurait le dire. En vérité, quand nous considérons d'un côté le rôle que la vue si pénétrante du péché joua dans la Passion de Notre-Seigneur, et de l'autre, la *communication d'attributs*, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui eut lieu entre la Passion et la Compassion de Marie, nous sommes obligés de supposer que notre tendre Mère fut douée d'une considérable partie de cette vue, si étonnante et si accablante en Jésus. Personne n'estima comme Marie l'innocence saus tache de la victime. Personne n'apprécia si bien la beauté et la subli-

la sainte Vierge a été exempte de tout péché par une grâce particulière ! mais ce privilége s'appelle plutôt *impeccance* qu'*impeccabilité*. » Nous avons préféré cependant ce dernier mot, parce que le premier n'est pas ordinairement employé, et parce qu'il nous a paru mieux rendre l'idée d'exemption absolue de péché. (*N. du T.*)

mité de sa bonté. Personne non plus ne sonda comme elle l'ingratitude de ceux qu'il avait instruits, nourris, guéris, consolés avec une patience si désintéressée et une affection si pleine d'égards. Personne ne sentit d'une façon plus poignante les excès de barbarie commis dans les heures cruelles de la nuit du jeudi saint et de la matinée du lendemain. Quand toutes ces pensées furent réunies en une seule, avec quelle clarté soudaine Marie ne vit-elle pas l'étendue, la variété, l'intensité, la malignité du péché spécial de la Passion! Mais elle voyait encore davantage. A ses regards apparaissait, sur les épaules courbées de son Fils, la vision hideuse, épouvantable, gigantesque, des péchés du monde entier! Ce n'est pas tout; elle voyait encore jusqu'aux hauteurs de la divinité de Jésus; elle voyait que c'était véritablement Dieu que tout ce péché atteignait, attaquait, couvrait d'opprobres et frappait de mort; et il semble qu'une lumière immense émanant d'un autre univers plus divin ait brillé au moment de la Passion, et ait répandu de si vives clartés sur le péché, que nul autre que Jésus ou Marie n'aurait pu les soutenir et les supporter. Que ne pouvons-nous mieux exprimer ce qu'était la douleur causée par cette éclatante lumière! mais cela nous est impossible. Pourrions-nous vivre si Dieu nous montrait à nous-mêmes tels que nous sommes? Il faut que nous soyons devenus immortels avant que l'heure de notre jugement arrive. Mais les péchés du monde entier, qui se concentraient dans la Passion, Marie les voyait tout entiers, et l'agonie qu'elle en éprouva lui fit souffrir mille morts intérieures.

Il n'est pas facile de dire quel a été le point culminant, quelle a été la plus profonde blessure de la Passion. Les instruments de la Passion n'étaient pas tous matériels. Il s'y trouvait des lances, des clous, des marteaux, des épines et des fouets invisibles. Ils étaient intellectuels et moraux aussi bien que physiques. Et, sous ces trois natures, les instruments de torture étaient à la fois nombreux et variés. Chacun d'eux pénétrait jusqu'au vif. Nul

d'entre eux ne doit être considéré comme supérieur ou subordonné à d'autres. Chacun d'eux avait à sa manière sa prééminence. Tous s'élevèrent trop haut pour que nos yeux puissent les suivre. Mais il n'est pas facile de dire lesquels d'entre eux, s'il y en eut, s'élevèrent en Jésus à de plus grandes hauteurs que les autres. La Passion fut un excès d'excès. Tout ce qui lui appartient était en excès. C'est là, en grande partie, ce qui l'empêche d'être rabaissée à une simple épopée de souffrances humaines, indépendamment même de la divinité du Christ. Mais il s'y trouve des choses que nous pouvons concevoir comme plus douloureuses que d'autres ou comme produisant des blessures dans des endroits plus sensibles. Il y en a une dans la participation de laquelle nous reconnaîtrons une sixième source des douleurs de Marie. C'est l'ingratitude prévue que témoigneront les fidèles pour la Passion de notre Sauveur. La Mère de l'Église, la Reine des apôtres, la voit tout entière dans son cœur. En effet, à ses yeux se déroule un immense panorama d'indifférence au sujet du péché pardonné, de rechutes dans le péché mortel, de péchés véniels se répandant comme des hordes innombrables sur toute l'âme et dévastant ce paradis de Dieu, de négligences venant de la froideur du cœur, d'imperfections contre la décence, de vie sciemment éloignée de la mortification, de dégoût pour les choses spirituelles, de l'usage trop libre et trop insouciant de ces grands sacrements qui coûtèrent si cher à notre Sauveur, de caractère jaloux et soupçonneux, d'une tiédeur révoltante se masquant sous une tiédeur vaniteuse, et de ce nombre infini d'êtres pusillanimes parmi lesquels un saint s'élève çà et là, d'une manière à peine perceptible, comme un palmier au milieu des nuages que forment les sables du desert. Et ce n'était pas tout à fait là une vision de l'avenir. Où était Pierre? Pleurait-il à l'abri de quelque grotte hors des murailles, dans l'abondance de la grâce qu'il avait nouvellement reçue? Où était André, lui qui devait être le modèle de tous les amants de la Croix? Où était Jacques,

dans le diocèse duquel son Maître était alors crucifié? Il y avait la tendre Madeleine, il y avait le cœur sublime de Jean, il y avait Marie elle-même pour représenter le monde sur le Calvaire. Hélas! quand même, depuis ce jour, tout être baptisé eût dû être un saint aussi grand qu'un apôtre, la Passion pour cela eût-elle cessé d'être sensible, et, après tout, mal récompensée? Mais, s'il ne devait pas en être ainsi, du moins ceux qui aiment Jésus l'aimeront avec ardeur. Tous ceux qui doivent être sauvés seront des saints, des saints avant d'arriver au Ciel, des saints qui n'auront pas besoin de passer à travers la mer de feu située sous la terre, des saints même pendant leur séjour ici-bas. Non : des créatures dont le cœur ne s'attache à Dieu qu'à demi en s'approchant des sacrements à de rares intervalles, les hommes qui ne fréquentent les églises que les jours de fête, et qui, comme des animaux entêtés et stupides, hésitent sottement indécis entre le pasteur et le mercenaire, donnant leur amour aux plaisirs du monde, et leur crainte à Dieu quand il fait entendre son tonnerre; des êtres qui jouissent sans mesure, sur la terre, de la vie et du temps, et qui cherchent à saisir l'éternité quand ils sont sur leur lit de mort; voilà ceux qui doivent avoir pour père le Crucifié? Oh! pour le cœur généreux et héroïque de Marie, c'était là un spectacle aussi douloureux que la Passion elle-même tout entière! Elle voyait, au-dessus du côté percé et saignant de Jésus sur la croix, le cœur du Sauveur abattu à cette vision, et ce spectacle donnait son propre cœur en proie à un accablement et à un dégoût indicibles.

Mais que dirons-nous de la vue de ceux qui devaient se perdre? Songez à la valeur de chaque goutte de sang! Et que parlons-nous de gouttes? Marie glisse dans le sang. Il a dégoutté sur ses mains et les a couvertes lorsqu'elle embrassait la croix. Le sang s'étend comme une longue traînée de pourpre entre le pied de la croix et la colonne de la flagellation. Les racines noueuses des oliviers de Gethsémani en sont rougies en plus d'un endroit.

Voyez les étoiles innombrables, cette poussière lumineuse répandue au milieu de la nuit sur la voûte brillante des cieux; un seul des coups de fouet que reçut Notre-Seigneur les aurait toutes rachetées, si elles étaient toutes tombées mille fois. Que serait-ce donc s'il y avait six mille coups de fouet! Quel calcul de l'infini de la Rédemption! Et tout ce sang, tous ces coups de fouet ont été donnés pour chaque âme en particulier; chaque âme possède pour elle-même et sans partage ces rédemptions infinies, et cependant, que d'âmes perdues pour l'éternité! Voilà le prix que le Christ a payé, et il s'en voit dérober la valeur! Si une seule âme pour laquelle toute cette Passion a été subie à dessein et avec intention dans un appareil tel que l'univers n'en avait jamais vu auparavant, et par un sacrifice si inconcevable, offert à Dieu par Dieu lui-même, si une seule âme, disons-nous, avait dû périr pour l'éternité, et triompher, par ses offenses, de l'amour de son Sauveur; si une seule âme avait dû dessécher par les feux ardents de l'enfer les océans de ce sang divin, quelle angoisse pour le sacré cœur de Jésus! Cette vue aurait pu lui arracher un plus grand cri que celui qui s'échappa du cœur tendre et déchiré de Jacob, lorsqu'on présenta à ses regards la tunique de Joseph couverte de taches de sang. Quelle douleur souffrit-il donc, puisque non-seulement une seule âme, mais des millions et des millions de millions devaient se perdre? Quelle douleur, même si l'on pouvait douter, si nous n'étions pas certains que parmi les fidèles autant d'adultes se perdent qu'il y en a qui se sauvent? Eh bien! suspendu à la croix, Jésus ne se repentit pas d'endurer son supplice. C'est là tout ce que nous pouvons dire. Mais il souffrait un autre crucifiement invisible et beaucoup plus cruel que celui du bois, du fer, du sang, du titre dérisoire que nous voyons. C'était le crucifiement d'un cœur déjà crucifié, supplice causé par la pensée de la multitude innombrable de ceux qui se détacheraient de lui, qui cesseraient d'être ses membres et se perdraient; de ceux que l'envie triomphante et la

rage de Satan sépareraient de lui cruellement, et en démembreraient d'une manière irremédiable. *On ne brisa pas ses os,* mais les os de son âme furent tous brisés par cette cruelle Passion intérieure. Dans cette sombre agonie, dans ce calice particulier, Marie eut aussi sa part; et, si en ce moment elle put distinguer ce que cette pensée lui faisait souffrir à cause de son immense amour pour Jésus, de ce qu'elle lui faisait souffrir à cause de son immense amour pour les âmes, alors elle vit deux abîmes séparés et effrayants, dans lesquels, à demi morte d'angoisse, il lui fallait entrer volontairement malgré l'horreur qui l'en éloignait.

Telles furent les sept sources des douleurs de Marie, au-dessous desquelles était la source principale, la source de toutes les autres, c'est-à-dire la beauté incomparable de notre bien-aimé Sauveur lui-même. C'était elle qui rendait chaque souffrance si vive et si douloureuse. C'était elle qui aggravait tout, mais ne pouvait rien exagérer, parce qu'elle ne pouvait rendre rien plus grand qu'elle-même. Marie ne connaissait pas même toute cette beauté, qui était incompréhensible, absolument incompréhensible en elle-même. Mais ce qu'elle en connaissait est tellement au-dessus de nous et au delà de notre portée, que nous ne pouvons nous-mêmes le comprendre. Cependant nous pouvons dire de grandes paroles sur la beauté de notre Sauveur, nous pouvons en avoir des pensées qui surpassent toutes les paroles; et, si même les pensées viennent à manquer, nous pouvons pleurer, verser des larmes dans un céleste attendrissement. Nous pouvons être consumés par l'amour et mourir de la beauté de Jésus; nous parviendrons ainsi au séjour de Marie, mais nous n'atteindrons pas encore à l'intelligence qu'elle avait de l'infinie beauté de Jésus. Dans les profondeurs et dans les abîmes incommensurables du cœur de Marie, cette beauté était un océan qui, parfois, se soulevait, débordait dans d'autres mers situées au-dessus, et en remplissait les ondes d'une amertume insupportable.

IV

Caractères distinctifs des douleurs de la sainte Vierge.

Comme on pouvait s'y attendre, les caractères distinctifs des douleurs de la sainte Vierge ont un rapport étroit avec les sources d'où elles tirent leur origine; ces caractères doivent maintenant devenir l'objet de nos recherches. Quoiqu'ils doivent plus tard ressortir d'une manière vive et claire, lorsque nous considérerons les douleurs l'une après l'autre, il est nécessaire d'en saisir, dès à présent, comme une vue générale, afin de se former une juste idée du martyre de Marie dans sa complète unité. Lorsque nous aurons une fois envisagé ce martyre en son entier, nous en comprendrons mieux les détails merveilleux qu'un examen plus rapproché nous fera découvrir. Le premier des caractères particuliers des douleurs de Marie, fut qu'elles durèrent toute sa vie ou à peu près. On s'accorde généralement à croire que la sainte Vierge ignora jusqu'au moment de l'Incarnation qu'elle dût être la mère de Dieu. Jusqu'à ce moment donc, il peut se faire que par un don de prophétie elle ait prévu confusément que sa vie devait être une vie de grandes souffrances et de patience héroïque; toutefois, ses douleurs particulières ne pouvaient alors se présenter à elle d'une manière distincte. Mais lorsqu'elle portait dans son sein le Verbe éternel fait chair, un grand changement dut s'opérer en elle. Elle était unie à Dieu d'une manière si inexprimable, elle avait une intelligence si profonde et si juste du mystère de l'Incarnation, une telle lumière était répandue pour elle sur les profondeurs des prophéties hébraïques, qu'il est impossible de douter que la Passion de Jésus ne se présentât à ses regards, avec les trente-trois années de pauvreté, de peines, d'abaissement, et qu'elle ne vît d'avance, du moins dans ses principaux traits, sa propre Compassion.

C'est là le moins que nous puissions penser à cet égard, mais ce que nous en pensons s'étend en réalité beaucoup plus loin Nous ne pouvons suivre ici les écrivains qui font commencer les douleurs de Marie au moment de la prophétie de Siméon. Assurément, il se peut qu'à ce moment Dieu ait voulu présenter à ses regards d'une manière plus distincte le tableau entier de l'affligeant avenir et qu'il ait voulu faire briller cette vision devant elle sous des couleurs plus vives. Que les paroles de Siméon aient été l'instrument divin qui produisit un changement dans l'âme de Marie, c'est là une chose plus que probable. Mais il semble à peine respectueux envers elle de penser que, durant les neuf mois de son union intime avec le Verbe incarné, Marie ne comprit pas sa mission de souffrances et de sang, ni les lois de l'expiation et de la rédemption, et qu'elle n'eut pas la certitude de boire largement à la même coupe que son Fils. En tout cas, à compter du moment de la prophétie de Siméon, si ce n'est depuis celui de l'Incarnation, les souffrances de Marie ne discontinuèrent plus jusqu'à la fin de sa vie. Comme celles de Jésus, elles étaient sans cesse présentes à ses yeux. Elle ne connut point ces intervalles de calme qui donnent quelque trève aux maux dont nous sommes accablés. Une ombre inévitable et uniforme s'étendait sur son chemin. Les plus sombres destinées des hommes sont inégales, et il y a du soulagement dans cette inégalité. La douleur qui s'attache à nous de la manière la plus étroite nous fait quelquefois sentir moins fortement son étreinte. Les nuages cèdent de temps en temps à la force du soleil, ne fût-ce que durant un court intervalle. Le malheur, qui parfois poursuit un homme durant tout le cours de sa vie, semble en de certaines occasions se fatiguer de le persécuter et se tourne dans une direction opposée, comme s'il renonçait à sa proie, ou lui accordait au moins le temps de respirer. Mais la sujétion de Marie à la douleur était rivée sur elle comme avec le fer. Elle ne se relâchait jamais, ne se calmait jamais, ne lui accordait aucune trève. Elle faisait partie de sa vie, et la

fin de sa vie put seule la débarrasser de cette union inséparable. La Passion ne fut pas la triste fin d'une belle vie ni un obscur coucher de soleil, après une journée où s'étaient succédé tour à tour la lumière et les ténèbres, ni une tragédie isolée de soixante-trois années traversées par les vicissitudes ordinaires de la vie humaine. Ce fut une partie d'un tout conséquent avec ses antécédents, un épaississement des ténèbres, il est vrai, mais une partie des ténèbres de toute une vie qui, à cet égard du moins, n'avait pas connu de lumière. C'est là ce que nous devons avoir sans cesse présent à l'esprit, si nous voulons nous former une idée juste des douleurs de Marie. Ces douleurs furent moins des événements séparés que la continuation d'une vie soumise à une espèce de charme, d'une vie que le ciel avait enveloppée dans une loi singulière de souffrances en jetant sur quelques-uns de ses abîmes une lumière plus vive que sur d'autres.

Les douleurs de la sainte Vierge non-seulement durèrent toute sa vie, mais encore s'accrurent continuellement; plus la vue des souffrances lui devenait familière, plus elle en éprouvait la réalité, et plus terribles aussi elles lui apparaissaient. Cet accroissement de souffrances ne semble pas incompatible avec l'immensité de sa science, et il n'en affaiblit pas l'éclat. Ces douleurs donnèrent des traits nouveaux, des peines nouvelles, de nouvelles profondeurs et de nouvelles facilités à ses continuelles méditations, exactement comme elles font encore pour les nôtres, quoique à un degré bien inférieur. Plus nous occupons notre esprit des mystères de l'Incarnation, plus nous acquérons de lumière sur ce qui les concerne. Plus nous montons, plus l'horizon s'étend. Plus nos yeux s'accoutument à la douce obscurité, plus nous nous apercevons qu'il est impossible de sonder la profondeur de l'abîme. Qu'a donc dû être tout cela pour Marie, dont le regard pénétrant et fixe était si différent de nos méditations précipitées et distraites, dont la méditation dura sans interruption pendant des années, et

dont le cœur était si vivement intéressé au sujet de ses pensées? D'ailleurs, plus l'accomplissement des mystères approchait, plus ils paraissaient terribles à Marie; plus l'ombre qu'ils jetaient devenait épaisse, plus ils lui inspiraient d'effroi. Quand les premiers vents de la tempête commencèrent à souffler sur son cœur, elle y pressa son Jésus. Il lui semblait plus beau que jamais; mais il n'y avait pas d'espoir. Une mer immense et sans port était autour d'elle. Elle n'avait pas d'autre refuge que ce vaste océan : telle était la volonté de Dieu. Pendant ce temps-là Jésus devenait plus beau de jour en jour. Les douze premières années s'écoulèrent produisant des fruits d'amour et de beauté célestes dont le nombre défie tout calcul humain. Puis vinrent dix-huit années, pendant lesquelles chaque parole, chaque regard, chaque acte de soumission étaient remplis de mystères divins. La vie de Marie était presque tout entière passée d'elle en Jésus, en Jésus, qui était devenu si entièrement sa lumière, sa vie, son amour, son tout. Ensuite vinrent les trois années du ministère public du Sauveur, et l'on eût dit que le nouveau-né de Bethléem, que l'enfant de Nazareth n'était rien en comparaison de ce prédicateur de l'amour dont les paroles, les œuvres et les miracles parurent charger le monde de plus de beauté surnaturelle qu'il n'en pouvait porter, de sorte que les hommes se précipitèrent en fureur pour éteindre cette lumière qui les blessait de son trop vif éclat. A mesure que croissait la beauté de Jésus, l'amour de Marie croissait également, et, avec son amour, son agonie; ces trois choses avaient une croissance continuelle, majestueuse et rapide. La beauté infinie des trois années du ministère de Jésus semblait devoir rendre impossibles pour Marie les souffrances de la Passion. Par la beauté seule de la prédication du Sauveur, par ses larmes humaines, par ses veilles sur les montagnes, par ses pénibles voyages, par sa faim et sa soif, par sa douce patience, par la persuasion de ses miracles et la sagesse merveilleuse et séduisante de ses paraboles, ne paraissait-il pas que le monde

pût être racheté sans les cruelles souffrances du Calvaire? Il n'y a qu'un mot à dire ici, mais ce mot renferme des volumes : c'est que Jésus était devenu, pour Marie, une habitude à laquelle elle ne pouvait être arrachée sans cesser de vivre. Ainsi, une cause de douleur s'ajoutait en elle à une autre, une pensée excitait l'autre, une affection rendait l'autre plus vive, et c'est ainsi que ses douleurs s'accrurent plus vite que ne croissent les plantes de nos jardins pendant l'été, et d'autant plus rapidement que le temps se rapprochait davantage.

C'est encore un caractère particulier des douleurs de Marie, qu'elles étaient plutôt dans son âme que dans son corps. Ce n'est pas que son corps fût exempt de douleurs terribles et spéciales; nous l'avons déjà reconnu, mais, comparées à celles de l'âme, ces douleurs n'étaient rien. Les unes étaient en dehors de toutes proportions avec les autres. La souffrance physique est pénible à supporter, si pénible que, quand elle arrive à un certain point, elle semble intolérable. Elle étend ses mains sur notre vie, qui semble vouloir se retirer devant ce contact. Personne ne peut regarder la souffrance corporelle comme une chose insignifiante. Qu'elle est légère, cependant, si on la compare à la souffrance de l'esprit! Même pour nous, l'agonie de l'âme est bien plus terrible que les tortures du corps. Et cependant, comparés à la sainte Vierge, nous sommes si grossiers, si matériels, que nous sommes presque des créatures d'une espèce différente. Plus l'âme est pure et délicate, plus son agonie est cruelle. Que doivent donc avoir été les souffrances d'une âme qui, comme celle de Marie, était un vaisseau immaculé de grâce? Nous n'avons pas de mesure pour calculer l'étendue de ce qu'elle a éprouvé. Sa capacité pour la douleur dépasse notre intelligence. Tout ce que nous en savons, c'est qu'elle a laissé bien loin derrière elle tout ce que l'homme éprouva jamais; c'est que les deux cœurs de Jésus et de Marie s'élevèrent dans un monde de souffrances à eux, où nul autre cœur de chair ne peut les suivre. Les souffrances de Marie

étaient le martyre renversé, car les angoisses qu'elle ressentait avaient leur siége dans son âme, et débordaient sur sa chair sympathique en la torturant et en la brûlant, tandis que chez les martyrs, l'âme versait un baume adoucissant dans les plaies de la chair, et que le ciel brillait avec plus d'éclat en eux, que ne brillait en dehors la flamme des bûchers ou l'œil des bêtes féroces. En ceci Marie se distingua même de Jésus sous certains rapports. En effet, l'âme de Jésus fut crucifiée à Gethsémani, et son corps sur le Calvaire. Aucune plaie ne fut faite sur le corps de Marie, pas une goutte de sang ne fut tirée de ses veines. Le corps et le sang de Jésus étaient venus de Marie, et c'était assez que ce corps et ce sang souffrissent pour lui et pour elle. Ce caractère parfaitement intérieur des douleurs de Marie, si souvent indépendant des circonstances extérieures, et dont la juste appréciation exige un discernement spirituel, doit être toujours présent à l'esprit, comme l'un des caractères les plus marqués de ses douleurs.

Si nous osions penser un moment à ce que la théologie appelle la *circumincession* des trois personnes divines [1], à la manière dont chacune d'elle existe dans les autres, nous serions emportés bien au dela des prérogatives de Marie, à cause de la distance infinie qui se trouve entre le Créateur et la créature. Néanmoins, l'idée de cetté éminente unité nous soustraira à nos pensées peu élevées, et nous conduira plus près d'une juste appréciation de l'union qui existe entre Jésus et sa Mère. Le cœur de l'un semblait être dans le cœur de l'autre. La beauté de Jésus attirait Marie hors d'elle-même. Les intérêts de son Fils étaient les siens propres. Les dispositions de Jésus devenaient celles de Marie. Elle pensait avec lui, sentait avec lui, et, autant qu'il était possible, s'identifiait avec lui. Elle ne vivait que pour lui. La vie de Marie était pour Jésus un instrument dont il pouvait

[1] Les Pères ont donné le nom de *circumincession* à l'existence intime des trois personnes divines l'une dans l'autre, malgré leur distinction. D'autres ont adopté le mot *inexistence*. (*N. du T.*)

disposer selon sa volonté. Dans cette union, Marie était quelquefois Mère; elle donnait son cœur tout entier à son Fils, se réjouissait de tout ce qu'elle était, de tout ce qu'elle avait, de tout ce qu'elle pouvait faire ou souffrir, tout simplement parce qu'elle avait autant à lui sacrifier. Quelquefois, c'était comme si Marie eût été l'enfant, et celui-ci le père, tant elle s'appuyait sur lui, tant elle lui obéissait parfaitement, tant elle était éloignée d'avoir une pensée qui ne fût pas celle de son Fils, même une pensée qui eût été pour lui. C'était à lui de penser et de disposer, à elle de suivre, de servir, de compatir, de se conformer à lui, et de l'adorer avec son amour. Nous lisons des choses merveilleuses sur les saints et sur leur union avec Dieu; mais il n'y eut jamais d'union comparable à celle de Jésus et de Marie. Elle était unique en degré et en nature; elle ne ressemblait qu'à elle-même; elle ne ressemblait à nulle autre union, si ce n'est à celle dont nous apercevons de loin la vérité enveloppée d'une ombre transparente, l'union de la très-sainte Trinité. Or, Marie vivait plus réellement de cette vie en dehors d'elle-même, qu'elle ne vivait de sa propre vie; ou, pour parler plus justement, cette vie en dehors d'elle-même, cette vie en Jésus, était pour Marie plus intérieure, plus réellement sa propre vie que l'autre; et ce fut un des caractères particuliers de ses douleurs, qu'elles étaient moins en elle-même qu'en celui qu'elle aimait beaucoup plus qu'elle-même. Il y a des douleurs humaines qui ont une faible ressemblance avec celles de Marie : leurs ombres ont traversé le cœur des pauvres veuves alors que leur premier né, atteignant déjà glorieusement l'âge d'homme, avait été assailli et vaincu par la mort. Mais nulle mère n'a senti comme Marie, parce que nulle n'a vécu dans une union aussi étroite avec l'objet de son amour, parce qu'aucune n'a eu un pareil objet, à la fois divin et humain, lui appartenant, et qu'elle pouvait aimer d'un amour qui n'eût pas besoin de se distinguer de l'adoration même.

Un autre caractère particulier des douleurs de Marie,

c'est qu'elles étaient d'une grande variété; en même temps qu'elles étaient intérieures, et qu'elles étaient ressenties, toutes réunies dans un seul endroit, dans son cœur. Ce n'était là, du reste, que la conséquence du fait qu'elles étaient intérieures, ce qui est la cause d'un genre de souffrance tout à fait particulier. Lorsque les instruments de torture passaient d'un membre du martyr à un autre, il y avait presque du soulagement dans cette vicissitude. Nous savons presque tous ce qu'est la violence de la souffrance lorsqu'elle se concentre sur un seul nerf, surtout lorsque cette violence dure pendant des heures, des jours ou même des semaines. C'est là une agonie différente des souffrances qui se déplacent, et même de celles dont les élancements douloureux sont si difficiles à supporter. Mais, si d'un membre ou d'un nerf nous transportons au cœur la pression uniforme de la douleur, la souffrance qui en résulte doit être incalculable. La variété des douleurs de Marie était presque infinie. Les deux natures de Jésus, sa nature divine et sa nature humaine, donnaient lieu à une diversité sans nombre de souffrances; elles en multipliaient les motifs et en augmentaient l'amertume. Les peines corporelles de la Passion, les souffrances mentales, la profonde abjection, les cris, les visages et les pensées visibles même de la multitude qui entourait Jésus, étaient autant de différents genres de souffrances pour Marie. Et puis l'unité complète de ses affections sans partage ajoutait immensément à ses douleurs. Elle n'aimait qu'un seul être, sur lequel se concentraient toutes les causes de son martyre. Il n'y avait dans son cœur nul autre objet qui pût détourner quelque portion de sa douleur et la distraire de son accablante fixité. Que les cris de son enfant sont doux au cœur de celle qui vient de devenir veuve! Quelle éloquente distraction, plus délicieuse que ne le serait la voix d'un ange! Oh! ce cri est semblable à une grande grâce venue du ciel, et quelle puissance il a pour alléger en partie le poids du fardeau! Mais Marie n'avait point de distractions à ses maux. Quoique innombrables, ils

se réunissaient comme en une seule pointe surnaturelle, unique et multiple à la fois, et ils perçaient de toute leur force le centre même de sa vie, le magnifique sanctuaire de son cœur tout aimant.

Mais cela n'est pas tout. Non-seulement Marie n'avait pas d'autres objets, d'autres devoirs, d'autre amour, qui pussent la distraire dans son malheur ; mais, en réalité, ce qui aurait dû naturellement alléger ses peines, ne servait qu'à les envenimer et à les empoisonner. Ce qui aurait dû être la lumière était pire pour elle que les ténèbres d'Egypte. Ce qui aurait dû donner la vie était à son égard capable de causer la mort. La bonté de Notre-Seigneur aiguisait d'une manière particulière chacun des traits qui perçaient le cœur de sa Mère. C'était la sainteté de Jésus qui rendait sa mort si terrible. L'amour du Sauveur pour Marie, amour qui, par sa nature, était pour elle plus qu'une consolation, amour qui était sa vie même ; voilà ce qu'il y avait de plus cruel dans sa Compassion. Si Marie eût moins aimé Jésus, ou si Jésus eût moins aimé Marie, les douleurs qu'elle éprouva n'auraient pas été si loin au delà de toute comparaison humaine. Ce que chaque torture avait d'extrême était dû précisément à l'amour qu'éprouvait Marie. Mais la divinité de Jésus, la splendeur secrète de sa nature glorieuse et impassible ne pouvait-elle soutenir la tête fatiguée de Marie ? O le plus cher de tous les dogmes de la foi ! Combien de cœurs souffrants, d'esprits abattus, d'âmes troublées par les tempêtes, au milieu du naufrage général qui les entourait, se sont reposés sur toi, et, comme sur une couche molle et agréable, ont goûté la paix alors que tout était trouble au dedans, au dehors, au-dessus et au-dessous !

Pour combien de milliers d'âmes cette doctrine n'a-t-elle pas été comme la visite d'un ange qui ordonnait à la tempête de s'apaiser, et qui rendait moins dur le lit même de la mort ! Ne sera-t-elle rien pour celle qu'elle touche de plus près qu'aucune autre des créatures de Dieu ? Rien ? Oh ! loin de là ; cette doctrine sera pour

elle un nouvel abîme de douleur humaine, inconnu jusqu'alors, et dans lequel elle s'enfoncera à des profondeurs incommensurables, sans en trouver le fond. Cette doctrine l'enveloppera dans la souffrance, et la montrera gisante et délaissée sur un vaste océan de douleurs. Dans le martyre de Marie, chaque chose semblait suivre la loi des contraires. Celles qui, d'elles-mêmes, eussent allégé son fardeau, étaient comme des mains homicides qui la retenaient avec une force cruelle sous les eaux ténébreuses. Trop forte pour être suffoquée, elle n'en souffrait qu'avec plus de violence. Sans doute, parmi les douleurs humaines, il s'en trouve qu'on peut comparer à celle-ci, mais aucune d'elles n'a jamais approché de celles de Marie.

Une souffrance sans sympathie est un rare phénomène sur cette terre d'égoïsme. Mais où Marie trouvera-t-elle de la sympathie pour la sienne ? Il n'y a qu'un seul être au monde qui puisse la comprendre, et c'est lui qui, par ses souffrances, lui inflige toute cette douleur. Elle lui donnera plutôt toute sa compassion que d'en chercher en lui. Il faut qu'elle souffre en secret. Saint Joseph la connaissait bien, mais il ne la connut jamais parfaitement. Son cœur est un mystère, même pour saint Jean, quoiqu'il ait été initié aux secrets du Sacré Cœur. Et cet apôtre lui-même a besoin de l'amour de Marie pour se tenir debout au pied de la croix de son Maître. Il n'est pas probable que, pendant les dix-huit années, Jésus et Marie s'entretinssent beaucoup de leurs douleurs futures, ou cherchassent quelque sympathie dans leur mutuel amour. Il nous semble plus probable qu'ils ne s'entretinrent jamais de ce sujet. La sympathie de Marie pour Jésus était d'ailleurs réellement un culte. C'était de l'amour, il est vrai, un amour maternel plein de tendresse ; cependant c'était aussi une adoration différente de toute sympathie ordinaire pour le chagrin. Quand elle revint lentement du saint sépulcre, le vendredi soir, elle rentra dans un monde où il ne se trouvait pas une âme pour la comprendre, pas même la sainte et

tendre Madeleine. C'étaient les ténèbres sans un rayon de lumière, une solitude pleine de terreurs une vie qui n'avait plus pour elle aucun attrait, ni un seul lieu de repos pour son cœur brisé. Elle se renferma dans ses douleurs, et les endura en silence pendant que son âme en était torturée. Il n'y avait personne qui pût faire plus que de soupçonner le vide douloureux qui battait comme un pouls désordonné dans ce cœur maternel.

Tels furent les caractères distinctifs des douleurs de Marie, et à quoi servent les paroles qui ont été dites, si ce n'est à ajouter une ombre encore plus obscure à ce tableau déjà si sombre ? Que penserons-nous donc de ce dernier caractère de ses douleurs qui étonnait tant saint Bernard, la patience tranquille avec laquelle Marie les supporta ? Qui sera jamais capable d'oublier, après avoir médité sur notre sainte Mère, la tranquillité céleste de ses paroles lors de l'Annonciation : « Voici la servante du Seigneur ? » Le même calme continue, lors même que son cœur est déchiré au pied de la Croix. Excepté dans l'état d'une très-grande sainteté, et même dans ce cas l'exception n'a pas toujours lieu, la patience dans les peines implique une idée de froideur ou d'insensibilité. Nous ne pourrions guère aimer une personne dont la tranquille égalité ne serait jamais troublée par aucune affliction. L'amour de Dieu avait pour effet chez les saints de rompre le charme de la douleur. Cet amour forme une distraction et une compensation à la fois, et rend ainsi plus facile la patience. Mais pour Marie, c'était précisément dans son amour pour Dieu que consistait l'excessive amertume de son agonie. Si donc nous nous représentons l'affreux tourbillon de misères, le fardeau énorme de douleur et le surcroît de peines surnaturelles que Marie avait à endurer, et comment tout pesait d'une force irrésistible sur son cœur solitaire, c'est avec étonnement que nous verrons tout cela se briser contre sa tranquillité, comme la vague vient se briser en écumant contre un énorme promontoire, qui fait rejail-

lir les vagues furieuses et terribles sur sa base frémissante sans être renversé. Ainsi en était-il en Marie. Elle n'était pas insensible comme le froid granit. Au contraire, la tempête la pénétrait, s'insinuait dans chaque repli de cette vaste nature, remplissait jusqu'à les faire déborder toutes les puissances qu'elle possédait pour la souffrance, et abreuvait d'amertume toutes ses facultés et toutes ses affections. Cependant rien ne put troubler la tranquillité de Marie. Sa paix intérieure était semblable au calme des profondeurs de l'Océan, lorsque la tempête en bouleverse la surface. Mais cette tranquillité n'était pas pour Marie un refuge contre l'insensibilité de la souffrance. Elle la rendait plutôt apte à souffrir davantage. Le calme permettait à la douleur de pénétrer plus irrésistiblement dans chaque partie de son être. Et il n'y avait chez Marie ni éclats, ni soupirs bruyants, ni sanglots entrecoupés, ni de vaines paroles pour exprimer la plainte. A plus forte raison n'y avait-il pas ce que n'aurait jamais imaginé un amant intelligent de la Mère de Jésus, sans les images que des tableaux inexacts et peu théologiques ont tant de fois offerts à nos regards, ni ces attitudes forcées de douleur, ni ces contorsions qui eussent altéré la vénérable beauté de son visage, ni ces mains qui se tordent d'une manière efféminée, ni ces cheveux épars. On ne saurait non plus se la représenter étendue par terre comme une personne accablée d'une mortelle angoisse, ni défaillante ayant besoin d'un bras pour la soutenir, que ce fût celui de Jean ou celui de Madeleine; on ne peut imaginer en elle aucune suspension de cette glorieuse raison dont le sommeil même n'avait pas interrompu le magnifique exercice depuis le premier moment de l'Immaculée Conception. Livrons aux flammes, dans notre amour indigné, ces ignorantes et irrespectueuses représentations, et chassons loin de nous les odieuses images que le mérite et la beauté de ces peintures peuvent avoir laissées dans nos esprits. Marie se *tenait debout* au pied de la croix; voilà le tableau si grand dans sa simplicité que nous trouvons dans l'É-

criture, voilà l'exacte vérité, et le peintre est le propre époux de Marie, le Saint-Esprit. Et c'était l'image de cette femme debout et calme que l'un de ses enfants les plus tendres, saint Bernard, contemplait dans une amoureuse admiration. C'est là ce qu'il y a d'attrayant dans les apparitions que nous font connaître les révélations de Marie d'Agréda et dans le portrait que nous ont tracé les visions de la sœur Emmerich. Les instincts de la religieuse espanole étaient même plus vrais que ceux de l'âme artistique de l'extatique Allemande. Nous ne devons donc jamais éloigner de notre esprit la pensée de cette tranquillité de Marie au milieu de ses douleurs. Il n'y avait chez elle rien d'extravagant, rien de désordonné, rien de dramatique, rien de passionné, rien de démonstratif, rien d'excessif; elle gardait la dignité la plus calme, la plus royale, la plus tranquille, non comme un doux paysage à l'approche de la nuit ou comme le sommet d'une montagne éclairée par la lune, ni comme aucune autre image prise dans le poëme de la nature; elle demeurait tranquille selon son rang et son degré de perfection, comme la nature divine de Notre-Seigneur, pendant que les tourments de la passion foulaient aux pieds sa nature humaine et allaient la faire mourir. La tranquillité de Marie était comme le reflet de celle de Jésus. C'était une des nombreuses participations à sa personne que Jésus accordait à Marie dans ses heures ténébreuses.

V

Comment la sainte Vierge a pu se réjouir dans ses douleurs.

Après avoir considéré les caractères distinctifs des douleurs de la sainte Vierge, nous devons nous occuper d'une particularité qu'il est nécessaire d'avoir toujours présente à l'esprit, savoir : l'union de ces douleurs avec la plus grande joie. La sainte Vierge révéla elle-même

à sainte Brigitte que ses douleurs étaient constamment accompagnées d'un torrent de céleste joie. Mais en vérité, il n'en pouvait être autrement. Serait-il, en effet, possible qu'une créature raisonnable, exempte de péché, existât autrement que plongée dans la joie? La béatitude est la vie de Dieu, et c'est de cette vie que sortent les torrents de délices qui inondent toute la création. C'est le péché seul qui amène la douleur, et si les péchés des autres peuvent affliger l'innocent, ils ne peuvent jamais exercer d'influence sur cette joie permanente et profonde que l'union avec Dieu doit nécessairement produire. D'ailleurs, il n'y a pas de mérite où il n'y a pas d'amour. Si les douleurs de la sainte Vierge n'avaient pas tiré leur origine de son amour et n'en avaient pas été animées, elles n'eussent pas été méritoires. Mais l'amour était la cause réelle de ces douleurs. De l'excès d'amour venait l'excès de la souffrance. Or, il est incontestable que l'amour ne peut exister sans délectation. L'amour est par lui-même et essentiellement une joie, et la grandeur de la céleste joie de notre Mère doit avoir été proportionnée à la grandeur de son amour. S'affliger et se réjouir à la fois sont choses possibles, même pour nous, dont le péché a troublé la vie intérieure et l'a rendue irrégulière et désunie; c'est ce que nous avons tous éprouvé, quoique notre nature sensible soit un champ de bataille où les combats sont promptement terminés et où l'une ou l'autre des passions opposées reste bientôt maîtresse du terrain. Mais c'est en Jésus et en Marie qu'eut lieu cette union parfaite de la plus extrême joie avec la douleur la plus vive; elle fut un état permanent de leur vie terrestre. C'est un des plus remarquables phénomènes de l'Incarnation, phénomène qui a semblé être, dans la nature inférieure de Notre-Seigneur, comme une sorte de reflet ou d'image de l'union des deux natures dans une seule personne. C'est là aussi un des caractères particuliers auxquels il a fait amplement participer sa Mère. Dans sa Passion, il a restreint sa divinité dont il ne voulait pas que la lumière et la gloire

pénétrassent sensiblement sa nature humaine. Bien plus, il plaça pour ainsi dire la main devant cette vision béatifique due à son humanité sacrée et qui resta sans nuage devant son âme dès le premier moment de son incarnation; et il ne voulut pas permettre que sa nature sensible fût renfermée dans cette sphère de félicité qui eût émoussé ses souffrances et éteint le feu de sa grande agonie. De même, et selon la mesure qui lui en avait été départie, la sainte Vierge, dans les profondeurs de son âme, fut remplie de joie à cause de son union intime avec Dieu, encore que cette joie eût une sphère propre et qu'il ne lui fût pas permis de se découvrir avec son vaste monde de lumière, de manière du moins à bannir toute douleur du cœur de Marie! Et comme nous l'avons déjà dit, la joie de la sainte Vierge, loin d'alléger ses souffrances, la faisait probablement souffrir encore davantage. Mais il faut toujours nous rappeler qu'il n'en était pas de Marie comme des martyrs. Ils chantaient au milieu du feu et se réjouissaient à la vue des lions et des tigres, parce que leurs âmes restaient intactes et pleines de joie pendant que leur chair était déchirée et leurs os brisés. Mais chez Marie, c'était l'âme qui souffrait le plus, et la joie et la douleur la divisaient contre elle-même. C'était quelque chose de plus semblable aux mystères divins : c'était une vraie participation aux caractères particuliers de Jésus, un partage de l'âme en deux parties, sans que sa simplicité en fût troublée, une division sans sédition, une plaie qui était une nouvelle vie, un combat où tout était paix et harmonie. O Mère! nous ne pouvons dire comment cela était, mais seulement que cela était ainsi. Vous étiez toute joie; si près de Dieu, comment auriez-vous pu être autrement? Vous étiez toute douleur, et pouviez-vous être autrement dans ces abîmes ténébreux de la Passion? Et votre douleur n'avait aucun pouvoir sur votre joie; mais votre joie avait du pouvoir sur votre douleur, elle la rendait plus cuisante et lui donnait une plus pénétrante amertume. Heureuse créature! la douleur vous écrasait, et soudain

une joie semblable à celle du ciel s'appuyait sur votre fardeau et le rendait dix fois plus lourd à porter.

Cependant nous rendons à peine justice aux douleurs de Marie, quand nous disons qu'elles n'avaient pas d'influence sur ses joies. Sans doute elles les accroissaient; elles étaient pour la sainte Vierge des sources de nouvelles délices qu'elle n'avait jamais connues auparavant, ou de nouveaux degrés de joies anciennes et habituelles. Non que sa joie et sa douleur fussent comme deux océans sans communication et sans mélange dans son âme, sans flux et reflux de sympathie. Loin de là, nous pourrions dire en un certain sens que la douleur et la joie de Marie étaient identiques, car ses joies étaient des douleurs et ses douleurs étaient des joies. Elles auraient pu être l'une et l'autre selon la double vie qui a été propre. Par le fait, il y avait dans ses douleurs beaucoup de motifs de joie, et d'une joie telle que le plus grand et le plus heureux des archanges du ciel ne l'a pas en lui. Si nous considérons longtemps les ténèbres du Calvaire, nous voyons jaillir une brillante lumière de son centre le plus sombre. Qu'y trouverons-nous en somme, si ce n'est une magnifique réparation de l'honneur divin? Lorsque Michel, le visage resplendissant de sainteté et des joies du triomphe, chassa du ciel l'audacieux Lucifer, il se réjouit moins de l'honneur de Dieu que ne le fit Marie. Elle à qui il avait été donné de sonder si profondément les abîmes du péché, et qui, dans l'esprit de Gethsémani, avait goûté quelque chose de la colère du Père, elle pouvait se réjouir dans la satisfaction de la justice divine plus que ne purent jamais ni les anges ni les saints. Celle qui avait vécu trente-trois années avec Jésus et qui avait reçu de lui un désir ardent pour l'honneur de son Père, pouvait trouver des abîmes de félicité dans la réparation de cet honneur, des abîmes que toutes les créatures ensemble n'auraient jamais pu découvrir. Il y a quelquefois dans nos cœurs une faible parcelle de cette joie, et nous savons à quoi elle ressemble, mais nous ne pourrions le dire même quand nous voudrions. Oh! quand

serons-nous dans la patrie où cette joie sera notre nature inaltérable!

Il y avait aussi de la joie dans cette immense sagesse dont Dieu avait doué la sainte Vierge, à cause de la sagesse divine qui se manifestait à elle dans le plan tout entier de notre Rédemption. Il n'y avait pas un abîme d'ignominie qui ne fût illuminé par plusieurs des perfections divines et qui n'en reçût la plus splendide clarté. Il n'y avait pas, dans la Passion, une de ces horreurs physiques dont une foi sans amour s'éloigne avec dégoût, qui ne fût revêtue pour Marie d'une étrange beauté émanant des trésors de la pensée et de la volonté de Dieu. La science de l'Incarnation ne se montra jamais, même à Marie, avec une si étonnante, une si séduisante clarté que dans sa Compassion, avec tous ses motifs, toutes ses possibilités, ses propriétés et ses convenances. Le spectacle dont elle fut témoin aurait suffi pour entretenir à jamais les adorations des neuf chœurs des anges.

Il y avait aussi de la joie dans la prévision qu'avait Marie de l'exaltation de Jésus. Elle le voyait déjà à la droite du Père; elle voyait son Humanité sacrée placée sur le trône comme l'objet le plus digne d'une adoration éternelle. A ses yeux, les nuages brillants du jour de l'Ascension étaient étrangement entremêlés avec les ténèbres de la sombre éclipse du Calvaire. Elle voyait ces pieds dégouttants de sang qui s'élevaient dans les airs, chacun avec ses stigmates glorieux semblables aux nuances rosées du soleil. Elle entrevoyait les anges avec leur blancheur éclatante, s'agitant au milieu des chevaux de ces barbares centurions étrangers. Les ténèbres de l'abîme mettaient en relief l'éclat de l'Exaltation, comme un lointain chargé d'orages fait ressortir avec une lumière plus vive les objets brillants placés sur le premier plan d'un tableau.

Pour Marie, il y avait en même temps de la joie dans sa participation à la joie de Jésus; car ce cœur défaillant avait en lui un océan de joie, une joie que nul autre

ne pouvait partager sur la terre, si ce n'est sa Mère, parce que nul autre ne pouvait la comprendre. Si la part de Marie en était distribuée entre la multitude innombrable des élus, nous en aurions tous plus que nous ne pourrions supporter. C'était aussi une joie d'une espèce particulière de voir Jésus payant alors d'une façon merveilleuse les glorieuses prérogatives qu'il lui avait données. Quand le précieux sang vint arroser et teindre les lis de sa main virginale, elle le reconnut et l'adora comme le prix de son Immaculée Conception. Pouvait-elle voir ce mystère et ne pas aimer Jésus alors dix mille fois plus qu'elle ne l'avait aimé jusqu'à ce moment? Or, l'élan de l'amour doit être suivi d'un élan d'allégresse.

Il est impossible de ne pas se réjouir des opérations de la grâce dans nos âmes. Chaque augmentation de la grâce est un présent d'une Personne divine, un contact avec Dieu, une union plus intime et plus parfaite avec lui. Si nous étions plus calmes, plus graves, moins occupés et moins précipités dans notre vie spirituelle, nous sentirions cette opération plus que nous ne le faisons. Combien donc la sainte Vierge n'a-t-elle pas dû se réjouir des actes magnifiques et surnaturels que ses douleurs ne cessaient de lui faire produire ! Tant de foi et d'espérance, tant de courage et de soumission, un si grand amour de la souffrance, un si grand esprit de sacrifice, une adoration si intelligente, une union si incomparable avec Dieu ! Chacune de ces royales magnificences aurait pu produire un saint, et laisser encore en réserve une somme prodigieuse de mérite. Il y avait aussi de la joie, qui n'en conviendrait? dans la pensée que sa Compassion serait un don si riche pour nous, qu'elle nous gagnerait tant de grâces, qu'elle nous donnerait de si grands exemples, qu'elle exciterait tant de dévotion, qu'elle nous conduirait si près de Jésus, qu'elle nous remplirait d'un esprit plus sage et nous inspirerait une adoration plus profonde. Telles sont les sept joies émanées des douleurs mêmes de Marie. Elles pourraient être multipliées à l'infini, mais elles sont suffisantes pour

notre amour; elles sont plus que suffisantes pour que nous les comprenions dans leur plénitude.

VI

Manière dont l'Église met devant nos yeux les douleurs de la sainte Vierge.

Telle est l'idée générale que nous pouvons nous faire des douleurs de Marie. L'Église les met devant nos yeux comme une partie de l'Évangile, comme l'un des faits de l'Évangile, et comme un objet de dévotion spéciale. Dans son *Journal de Marie,* Marchese rapporte une tradition ancienne qui ferait remonter jusqu'aux temps apostoliques la dévotion aux douleurs de la sainte Vierge. Quelques années après la mort de Marie, pendant que saint Jean l'Évangéliste pleurait encore sa perte et qu'il lui tardait de revoir son visage, il plut à Notre-Seigneur de lui apparaître dans une vision, accompagné de sa Mère. Les douleurs de Marie et ses visites fréquentes dans les saints lieux de la Passion, étaient naturellement un sujet de pieuse contemplation pour l'Évangéliste, qui avait veillé sur les qunize dernières années de la vie de la sainte Vierge; et, comme une réponse à ces continuelles méditations, il l'entendit demander à Jésus d'accorder quelque faveur spéciale à ceux qui garderaient dans leur mémoire le souvenir des douleurs qu'elle avait endurées. Notre-Seigneur répondit qu'il accorderait quatre grâces particulières à tous ceux qui pratiqueraient cette dévotion. La première serait une contrition parfaite de tous leurs péchés, quelque temps avant leur mort; la seconde, une protection particulière à l'heure de la mort; la troisième consisterait en ce qu'ils auraient les mystères de la Passion gravés profondément dans leur esprit; enfin, la quatrième serait une efficacité particulière accordée aux prières de Marie en leur faveur. Au septième livre de ses Révélations, sainte Bri-

gitte rapporte qu'elle eut, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, à Rome, une vision qui lui montra l'immense prix attaché dans le Ciel aux douleurs de Marie. Il fut accordé à la bienheureuse Benvenuta, dominicaine, d'éprouver dans son âme la douleur que souffrit la sainte Vierge durant les trois jours de l'absence de Jésus. La bienheureuse Véronique de Binasco eut, touchant cette dévotion, plusieurs révélations, dans l'une desquelles, comme le rapportent les Bollandistes, Notre-Seigneur dit que les larmes versées sur les douleurs de sa Mère lui étaient plus agréables que celles qui étaient répandues sur sa propre Passion. De même, dans son *Histoire des Servites,* Gianius raconte que, lorsqu'Innocent IV fut élévé à la chaire apostolique, il éprouva quelque alarme au sujet de l'ordre nouveau des Servites de Marie. Vers cette époque, l'Église avait été troublée par plusieurs sectes remplies d'imposture, comme celles des Pauvres de Lyon, des soi-disant Hommes apostoliques, des Flagellants et des disciples de Guillaume de Saint-Amour, et le pape voulait s'assurer si les Servites, récemment établis près de Florence, n'étaient pas du même genre que celle-là. Il chargea en conséquence saint Pierre le martyr, dominicain, d'examiner cette matière. La sainte Vierge apparut à ce religieux dans une vision. Il vit une montagne élevée, couverte de fleurs, éclairée par une vive lumière, et au sommet de laquelle la Mère de Dieu était assise sur un trône, tandis que des anges apportaient devant elle des guirlandes de fleurs. Ils lui présentèrent ensuite sept lis d'une extrême blancheur qu'elle plaça un instant sur son sein, et qu'elle tressa ensuite en forme de diadème et posa sur sa tête. Ces sept lis, suivant l'explication qu'elle en donna à Pierre, étaient les sept fondateurs des Servites, auxquels elle avait elle-même inspiré la pensée d'instituer l'ordre nouveau en honneur des douleurs qu'elle avait souffertes dans la Passion et la mort de Jésus. Un jour que sainte Catherine de Bologne était à pleurer amèrement sur les douleurs de la sainte Vierge, elle vit tout à coup près d'elle

sept anges qui pleuraient aussi, et qui joignaient leurs larmes aux siennes. Il serait facile de remplir un volume des visions et des révélations touchant les douleurs de Marie. Le lecteur les trouvera surtout en abondance dans deux livres faciles à se procurer : le *Journal de Marie*[1], de Marchese, et le *Martyre du Cœur de Marie*[2], de Sinischalchi ; le premier de ces deux écrivains était oratorien, le second était Jésuite.

Cette dévotion a reçu de l'Église la plus haute sanction, car elle entre dans le Missel et dans le Bréviaire. Deux fêtes distinctes sont établies en l'honneur de ces douleurs : l'une tombe en septembre, et l'autre le vendredi de la semaine de la Passion. Le Rosaire des Sept Douleurs et plusieurs autres dévotions, ont été dotés d'indulgences abondantes. Parmi ces dévotions, on peut mentionner l'hymne du *Stabat Mater*, une heure passée à une époque quelconque de l'année, en méditation sur les Douleurs, un exercice en l'honneur du cœur souffrant de Marie, sept *Ave*, avec le *Sancta Mater, istud agas ;* un autre exercice pendant les dix derniers jours du carnaval, et une heure ou une demi-heure de prière le jour du vendredi saint, ou les autres vendredis de l'année. Rien ne manque donc à la sanctification de cette dévotion, et l'Église n'a épargné aucun moyen pour y inviter ses enfants.

Elle a, toutefois, choisi particulièrement sept des douleurs de Marie pour notre dévotion plus spéciale. Elle les a fait entrer dans l'office divin sous forme d'antiennes, et elle en a fait les sept mystères du Rosaire des Douleurs. Ce sont : la Prophétie de saint Siméon, la Fuite en Égypte, les Trois jours de l'Absence, la Rencontre de Jésus portant sa croix, le Crucifiement, la Descente de la Croix et la Sépulture de Jésus. Ainsi, par une certaine manière de les diviser, trois de ces douleurs appartiennent à l'enfance de Notre-Seigneur, et quatre à sa Passion. Ou bien, l'une couvre sa vie tout

[1] Diario di Maria.
[2] Martirio del Cuore di Maria.

entière, deux son enfance, et quatre sa Passion. Ou bien encore, l'une d'elles met devant nos yeux les trente-trois années tout entières : deux concernent Jésus enfant; deux, Jésus souffrant; et deux, Jésus mort. Ces sept douleurs sont donc des modèles mystérieux des autres douleurs si nombreuses de Marie, et peut-être trouverons-nous aussi qu'elles sont des types de toutes les douleurs humaines possibles. Les sept chapitres qui suivent auront donc pour objet de considérer ces sept douleurs l'une après l'autre, en employant, dans leur investigation, la même méthode simple et facile. Chaque douleur nous présentera quatre points à considérer : premièrement, les circonstances du mystère lui-même; secondement, ses particularités; troisièmement, les dispositions dans lesquelles la sainte Vierge se trouvait; et quatrièmement, les leçons que nous avons à en tirer. Un neuvième chapitre sera ajouté sur la Compassion de Marie, afin d'expliquer la relation qui existe entre la Compassion et la Passion, afin de reconnaître si la Compassion eut aucune part dans la rédemption du monde, et de faire comprendre le véritable sens de l'expression extraordinaire de *corédemptrice*, et d'autres semblables, qu'on trouve dans des auteurs recommandables qui ont écrit sur les grandeurs de Marie.

VII

Esprit de la dévotion aux douleurs de la sainte Vierge.

Il semble cependant nécessaire, avant de terminer ce chapitre, de dire quelque chose sur l'esprit de cette belle dévotion populaire. Elle produit dans nos âmes une tendresse extrême pour Notre-Seigneur, tendresse unie à la plus profonde vénération. Jésus réclame de nous l'adoration due à sa divinité. Il exige une foi exempte de doute en sa bonté et en l'abondance de sa grâce de rédemption. Il attend de nous la conviction

que notre unique espérance est en lui, et par suite, il demande comme service raisonnable et nécessaire l'accomplissement de nos devoirs envers lui, et l'obéissance à ses commandements. Mais Jésus demande beaucoup plus. Il a quelque chose de bien plus à cœur. Il demande notre tendresse; il désire que nous lui présentions sans cesse nos cœurs; il voudrait nous gagner et nous unir à lui par les liens de l'affection la plus familière et la plus intime. Il voudrait nous faire identifier nos intérêts avec les siens, et concentrer en lui toutes nos sympathies. Il voudrait que sa pensée remplît nos yeux de larmes et enflammât nos cœurs d'amour, son nom devrait être la plus douce harmonie que nous connussions; ses paroles devraient être la loi de toute notre vie. Il désîre, en quelque sorte, que nous oubliions la somme exacte de nos obligations actuelles envers lui. Et, en effet, que servirait de nous les rappeler, lorsque nous savons qu'il est au delà de notre pouvoir de nous en acquitter? Il voudrait que nous agissions avec lui spontanément, généreusement, abondamment, avec les instincts de l'amour, et non comme si la vie de la foi était un esprit de commerce, une balance de justice, un devoir de reconnaissance, ou le calcul prudent d'un intelligent intérêt personnel. Nous devrions nous attacher à Jésus comme un enfant s'attache à sa mère; nous devrions nous suspendre à son cou comme à celui d'un ami dont l'absence nous est insupportable. Nous devrions le garder tendrement dans nos pensées, comme font quelquefois les hommes qui vivent avec un tendre chagrin, devenu pour eux la douce et paisible lumière de toute leur vie. Or, les douleurs de la sainte Vierge, en tenant continuellement la Passion de Jésus devant nos yeux, possèdent une vertu spéciale pour produire en nous cette tendresse. Lui, qui doit être aimé infiniment de toutes les manières, nous l'aimons d'une manière toute spéciale lorsqu'il est réfléchi dans le cœur de sa Mère; et, quoiqu'il nous soit absolument nécessaire de contempler la Passion de Notre-Seigneur dans

toute la nudité des circonstances barbares et de l'ignominie révoltante qui l'accompagnent, condition sans laquelle nous ne pouvons jamais avoir une idée juste de la malice du péché, cependant la Passion, vue à travers Marie, a une vertu qui fait que nous nous oublions nous-mêmes, et qui nous remplit tranquillement de la plus affectueuse tendresse et de la sympathie la plus aimante envers Notre-Seigneur. Les émotions que fait naître la Passion en elle-même, sont nombreuses et vives ; mais l'esprit de tendresse règne sur les douleurs de Marie d'une manière exclusive et souveraine.

De cette tendresse provient une grande haine du péché. Si Dieu nous donnait à choisir pour nous-mêmes l'un de ces dons si grands et si extraordinaires qu'il a accordés à ses saints, nous ne pourrions mieux faire que de demander cette haine vive et puissante du péché, qu'ont ressentie quelques-uns d'entre eux. C'est un don qui est à la racine de toute perfection, et qui forme la vigueur surnaturelle de toute persévérance. C'est à la fois la plus sûre et la plus efficace de toutes les grâces spéciales. La dévotion aux douleurs de la sainte Vierge nous est d'un grand secours, tant pour acquérir, comme une habitude, la haine du péché, que pour mériter cette haine comme une grâce. La désolation causée par le péché dans le cœur de la Mère immaculée, et la réflexion que les douleurs de Marie n'étaient point, comme celles de Jésus, la rédemption du monde, nous remplit d'horreur, de pitié, d'indignation et de remords. Il ne s'y trouve rien pour nous distraire de cette pensée, tandis qu'il s'en trouve dans le sacrifice de Notre-Seigneur, qui accomplit ainsi sa grande œuvre en satisfaisant à la justice de son Père, en méritant l'exaltation de son humanité sacrée, et en devenant lui-même le père de l'innombrable multitude des élus. Le cœur de la Mère du Sauveur saigne simplement parce qu'elle est sa Mère ; et ce sont nos péchés qui le font saigner si cruellement. Nous sommes nous-mêmes une partie de l'ombre formée par l'éclipse qui passe, accompagnée de tant d'obscu-

rité, sur la vie sans tache de Marie. Nous ne pouvons jamais nous empêcher de penser au péché, aussi longtemps que nous voyons ces sept glaives qui, semblables à une gerbe terrible, s'élèvent du fond même de ce sanctuaire du cœur brisé de la Mère du Sauveur.

Cependant, dans les douleurs de Marie, et même dans cette horreur du péché, il y a aussi quelque chose qui fait que nous nous oublions nous-mêmes, sans aucun péril pour notre humilité. La contemplation de ces douleurs fait naître en nous un vif désir de la conversion des pécheurs. Il semble qu'en raison de ce qu'elles ont été le travail propre de la Reine des apôtres, elles excitent en nous des instincts d'apostolat. Que ce soit là une grâce secrète qu'elles communiquent, ou que ce soit un résultat naturel du sujet de cette méditation, il est certain que la contemplation des douleurs de Marie est, pour les âmes des missionnaires, une dévotion favorite[1]. Le malheur de perdre Jésus, l'angoisse intolérable d'une séparation, quelque courte qu'elle fût, les ténèbres et la tristesse qui règnent là où il n'est pas, ce sont là autant de figures remarquables dans chacune des sept séries de ces douleurs mystérieuses. Et combien sont éloignés de Jésus les pécheurs, les hérétiques et les païens! Comme ils se sont égarés loin de la vie du Calvaire! Combien nombreuses, et combien précieuses, de tant de manières, sont ces âmes égarées! Quelle misère sans fond que le péché! Et, pour nous, quelle misère que ces voix joyeuses et ces visages radieux, qui ne s'inquiètent pas de l'avenir, mais qui s'avancent en chantant dans le chemin d'une sombre éternité, comme s'ils se rendaient à un joyeux festin de noces! Qui pourrait voir ces malheureux malades sans désirer ardemment de les guérir? Et puis, c'est le péché qui causa toute la Passion, qui causa toutes ces souffrances! Peut-être un cœur, dans l'ardeur de l'amour, s'oubliera-t-il lui-même, et pensera pour un instant, qu'en prévenant le péché, il peut épargner

[1] Voyez l'Essai de l'Auteur sur les *Missions catholiques à l'intérieur*.

quelque peine à notre bien-aimé Sauveur. Est-ce là une erreur? N'y a-t-il là aucune réalité? D'une manière ou d'une autre, ce cœur s'occupera de la réparation, et il n'y a pas de réparation égale à la conversion d'un pécheur. Et les brebis égarées seront placées aux pieds de Marie; elle les soulèvera doucement et les placera dans les bras étendus de l'heureux Pasteur. Nous nous asseoirons et nous pleurerons de joie, parce qu'il nous aura été permis de faire quelque chose pour Jésus et Marie; et nous ne demanderons pas de grâces pour nous-mêmes, mais nous chercherons pour eux seuls la gloire, l'amour et la louange.

Celui qui croît en dévotion pour Marie, croît en toutes sortes de bonnes choses. Son temps ne peut être mieux employé; son éternité ne peut être assurée d'une manière plus infaillible. Mais la dévotion est, en somme, plutôt un résultat de l'amour que de la vénération, quoiqu'elle ne soit jamais détachée de celle-ci. Et il n'y a rien dans la sainte Vierge qui exerce plus notre amour que ses douleurs. Remplis à la fois de délices et de craintes, nous couvrons nos yeux de nos mains lorsque la brillante lumière de son Immaculée Conception éclate sur nous dans sa céleste splendeur. Nous sondons avec crainte et étonnement les profondeurs de sa divine maternité. La vaste étendue de sa science, la sublimité de sa sainteté, la singularité de ses prérogatives, nous remplissent d'une admiration joyeuse unie à une crainte respectueuse. Nous éprouvons une véritable félicité en voyant que toutes ces choses appartiennent à notre propre Mère, à celle dont l'amour pour nous ne connaît point de bornes. Mais nous nous fatiguons à lever sans cesse les yeux pour contempler la voûte éclatante du ciel. Les bords argentés des nuages font souffrir nos yeux, qui s'abaissent et se reposent en contemplant les verts gazons de la terre. La lune est belle, quand elle dore de ses teintes rosées le bleu profond qui l'entoure; mais sa lumière, pour nos cœurs que la terre redemande toujours, est plus belle encore quand elle tombe comme

une pluie tranquille sur les campagnes, les forêts et les fleuves, ou sur les ondulations de l'immense Océan : car, après tout, la terre est un séjour qu'on peut aimer. Ainsi, lorsque la théologie nous développe son enseignement sur les grandeurs de notre Mère dans ces mystères sublimes, notre dévotion, à cause de son infirmité même, éprouve une sorte de tension nerveuse. Oh ! comme, après une longue méditation sur l'Immaculée Conception, l'amour s'échappe de chaque pore de nos cœurs, à la pensée de cette Reine qui semble n'être plus une mortelle, et qui se tient debout au pied de la croix, le cœur brisé et les mains tachées de sang ! O Mère ! nous demandons avec instance d'avoir de vous des pensées plus humaines ; nous voudrions vous sentir plus près de nous. Nous pouvons pleurer de joie en songeant à la grandeur de votre trône ; mais les larmes que nous versons ainsi ne sont point comme celles que nous pouvons verser avec vous sur le Calvaire : elles ne nous reposent pas autant. Quand nous revoyons votre doux et triste visage où se peint la douleur maternelle, les pleurs qui coulent sur vos joues, votre calme au milieu de maux si grands, et le manteau bleu qui nous est connu depuis si longtemps, il semble que nous vous ayons retrouvée après vous avoir perdue, et que vous soyez une Marie différente de cette grande merveille que les cieux admirent ; il nous semble du moins que vous soyez plutôt une mère pour nous sur le sommet peu élevé du Calvaire, que lorsque vous gravissez les hauteurs inaccessibles du Ciel ! Voyez comme l'affection des enfants s'échappe, avec un nouvel amour, des replis jusqu'alors inconnus de leurs cœurs ; ils entourent, comme d'un fleuve, leur mère qui vient de devenir veuve, et ils semblent ainsi lui fournir des larmes inépuisables, et la protéger, par une large frontière d'amour, contre les attaques de nouvelles calamités. La demeure de la douleur est toujours une demeure d'amour. C'est ce qui a lieu en nous à l'égard des douleurs de Marie. Une des mille fins de l'Incarnation fut que Dieu consentit à venir nous trouver, et condes-

cendit à la faiblesse de l'humanité, qui retombait toujours dans l'idolâtrie, tant il lui était difficile de regarder toujours en haut et de contempler fixement les fournaises inaccessibles de la divine lumière. Il en est de même des douleurs de Marie comparées à sa grandeur. La nouvelle force de foi et de dévotion, que nous acquérons par la contemplation de la splendeur céleste de Marie, nous donne de nouvelles facultés pour aimer; et tous nos amours, le nouveau comme l'ancien, se rallient autour d'elle dans son agonie au pied de la croix de Jésus. Là, l'amour pour Marie devient plus vif. C'est là le lieu de notre naissance; c'est là que nous sommes devenus ses enfants. Elle a souffert tout cela à cause de nous. L'exemption du péché ne nous est pas commune avec notre Mère; mais la douleur nous est commune. Voilà ce que nous partageons avec elle, ce qu'il y a de commun entre elle et nous. Nous nous assiérons donc avec elle, nous pleurerons avec elle, et nous nous remplirons de plus en plus d'amour, sans oublier sa grandeur; oh! jamais assurément! mais en gravant dans nos cœurs, avec la plus tendre prédilection, le souvenir de son sublime martyre.

Quelle est la vie qui est sage, si ce n'est celle qui recommence toujours les trente-trois années de Jésus? Que faisons-nous autrement que dissiper le temps, encombrer le monde, et prendre sur la terre une place à laquelle les hommes n'ont pas droit? Nous devrions toujours nous occuper de l'un ou de l'autre des mystères de Jésus, y retremper nos pensées, et agir conformément à leur esprit. Les dispositions intérieures de Notre-Seigneur sont la grande science pratique de la vie, et la seule science qui transportera les produits du temps dans l'éternité. Le moyen que nous devons employer pour apprendre et pour pratiquer cette science, est de méditer sur les mystères de Jésus, ou d'y assister personnellement par la foi, dans l'esprit de Marie. Il faut que cette imitation de Marie soit l'attitude des chrétiens pendant toute leur vie. Marie lisait continuellement dans le Cœur

sacré de Notre-Seigneur. Élle voyait habituellement, comme dans un miroir placé devant elle, toutes ses dispositions intérieures, qu'elles regardassent soit son Père, soit elle-même ou nous. Quelquefois Jésus couvrait ce miroir d'un voile; mais, d'ordinaire, cette vision était constamment devant les yeux de Marie. Ainsi le rapportent les révélations de la B. Marie d'Agréda. Mais, quand bien même il n'en eût pas été ainsi, qui peut douter que Marie comprît Jésus comme nul autre ne pouvait le faire, et qu'elle fût avec lui dans une union plus étroite et plus réelle que ne put l'être aucun saint? Personne ne peut donc douter que la conformité des sentiments de Marie avec ceux de Jésus, dans tous ses mystères, ne fût extrêmement parfaite, et très en rapport avec sa sainteté consommée. Nous devons donc étudier le cœur de Marie; nous devons nous efforcer d'entrer dans ses dispositions. Une vie intérieure, imitée de la sienne, tout imparfaite et défigurée que soit nécessairement la copie, est la seule qui soit à l'abri d'une foule d'illusions. Nulle part nous ne pouvons pénétrer plus profondément dans le cœur de Marie, ni être aussi sûrs de nos découvertes, que dans ce qui concerne ses douleurs. Elles nous ouvrent, en outre, un champ plus vaste par la participation à l'esprit de Jésus; car, bien que la joie de notre Sauveur fût immense et perpétuellement béatifique, sa vie cependant se distingua plutôt par la douleur que par la joie. La douleur avait, en quelque sorte, plus d'intimité avec lui que la joie. La joie était la compagne des trente-trois années de sa vie; la douleur en était le caractère, l'instrument, la force intime, et servait à manifester leur but. Ainsi, une participation à l'esprit de Jésus par l'esprit de Marie, est le véritable esprit de la dévotion aux douleurs de la sainte Vierge. Ceux qui vivent depuis des années au milieu de leurs ombres paisibles, peuvent dire comment elles sont en elles-mêmes une espèce de révélation.

Mais, lorsque nous parlons de l'esprit de cette dévotion, nous ne devons pas omettre de parler aussi de son

efficacité. Nous ne devons pas nous attacher exclusivement aux effets spirituels qu'elle produit en nous, sans nous souvenir de son efficacité réelle auprès de Dieu. A cet égard, une dévotion peut différer d'une autre. L'une d'elles peut être plus agréable à Dieu, quoique toutes lui soient agréables; Dieu peut promettre à l'une des prérogatives qu'il n'a pas promises à l'autre. Or, il y a peu de dévotions auxquelles Notre-Seigneur ait promis plus qu'à celle-ci. Au-dessus d'elle se tient suspendue une nuée véritable de visions, de révélations, et, comme une conséquence naturelle, une nuée d'exemples des saints. La nature même de cette dévotion montre qu'il en doit être ainsi. Nous savons quel moyen puissant de grâce est la sainte Vierge, et il faut que notre dévotion envers elle prenne sa forme, pour la plus grande partie, d'après ses afflictions ou ses joies. Or, dans ses joies, comme le dit saint Sophrone, la sainte Vierge est simplement la débitrice de son Fils, tandis que, dans ses afflictions, c'est lui qui est, dans un certain sens, son débiteur. Saint Méthodius, le martyr, nous enseigne la même doctrine. Aussi, pour employer des expressions dont de saints écrivains se sont servis avant nous, oserons-nous dire que, par ses douleurs, Marie a placé Notre-Seigneur sous une sorte d'obligation, d'où elle tire un droit et un pouvoir d'impétration dans lequel la justice entre elle-même pour quelque part. Cependant, lorsque nous pensons au Cœur sacré de Jésus, à l'immensité de son amour pour Marie, et à la grande part de sa Passion causée par la vue des souffrances de sa sainte Mère, nous ne pouvons, même en écartant l'idée d'obligation, douter un moment de l'extrême pouvoir de persuasion que possède, auprès de Jésus, la dévotion aux douleurs de Marie, dévotion qu'il a lui-même commencé à pratiquer; dévotion qui était en réalité une partie importante de sa Passion à jamais bénie. Nous attirons à nous Jésus, du moment que nous commençons à penser aux douleurs de sa Mère. Il se trouve d'avance,

dit saint Anselme, avec ceux qui méditent sur les souffrances de sa Mère. Et n'avons-nous pas besoin d'appui au ciel? Quelle grande œuvre nous avons à accomplir dans nos âmes, et combien peu nous l'avons avancée jusqu'à présent! Quels faibles avantages nous avons jusqu'ici remportés sur notre passion dominante, sur notre péché habituel! Que notre esprit de prière est superficiel; que notre esprit de pénitence est puéril et timide; que nos moments d'union avec Dieu sont passagers! Nous manquons de vigueur, de résolution, de constance, de fermeté et d'une aspiration plus hardie. En un mot, notre vie spirituelle manque de force. Et voici une dévotion si solide et si efficace, qu'elle a été calculée éminemment pour nous donner cette force, tant par ses résultats virils sur l'âme, que par son influence réelle sur le cœur de Notre-Seigneur. Qui, en regardant les saints, et en voyant ce qui a été fait en leur faveur, ne ferait pas tous ses efforts pour cultiver en lui-même cette dévotion?

Dans les affaires de ce monde, la constance vient avec l'âge, mais qui n'a éprouvé qu'il n'en est pas ainsi dans les choses spirituelles? Hélas! la ferveur est la constance en cette matière, et la ferveur n'est que trop souvent de peu de durée; quand nous avons persévéré pendant quelques années, nons nous trouvons fatigués. La familiarité entraîne avec elle l'esprit de négligence. Nos habitudes se déjoignent; c'est comme un engrenage usé, et, comme une machine détraquée, la vie devient inégale et fausse. Aussi, trouvons-nous que plus nous persévérons longtemps, plus nous avons besoin de constance. Car nous avions compté sur la force de l'habitude et espéré que l'âge amènerait la maturité dans sa perfection, et c'est tout le contraire qui arrive. Dans les actions faciles à faire et dans les talents méprisables, dans les indignes complaisances, dans notre grande indulgence pour nous-mêmes, en un mot, dans toutes les choses qui ne sont pas d'une réelle valeur, le pouvoir de l'habitude est as-

sez fort; on peut même s'y fier entièrement. Mais, dans les choses d'une plus grande importance, lorsqu'il s'agit de faire des efforts, de gravir, de combattre, de souffrir avec patience, de persister, nous paraissons devenir plus incertains, plus capricieux, plus irréguliers, plus faibles que nous ne l'étions auparavant. Une faiblesse pire que celle de la jeunesse revient en nous; elle est pire, parce qu'elle est accompagnée de moins d'espoir; pire, parce que le temps aurait dû guérir notre ancienne faiblesse et que c'est lui maintenant qui en amène une nouvelle; pire, parce qu'elle nous rend moins inquiets, car nous nous sommes affermis dans la pensée que nous tentions trop quand nous étions jeunes, et que la prudence nous indique un niveau moins élevé, où l'air est plus doux et meilleur à respirer. Et puis quelques-uns parmi nous ne sentent-ils pas que le monde a plus d'attraits pour nous lorsque nous vieillissons? Il devrait en être autrement, mais il en est ainsi! cela vient de la tiédeur. La vieillesse désapprend bien des choses; mais les maux fondent sur elle quand elle désapprend la vigueur, quand elle désapprend l'espérance! Le repos est une grande chose, c'est le grand besoin de la vieillesse; mais il ne faut pas que nous nous couchions avant notre temps. Ah! combien de fois l'ardente jeunesse a choisi le monde pour son lit en atteignant la maturité, et lorsqu'à la fin le monde s'est retiré de dessous elle, où est-elle tombée? Si nous vivons uniquement dans le cercle énervant de l'amour domestique, si surtout nous vivons dans le tourbillon du monde, il faut que nous vivions avec Jésus, dans l'esprit de Marie, ou nous sommes perdus. Voilà ce que nous apprendrons en augmentant notre dévotion à ses douleurs; lorsque nous nous coucherons pour reposer, nous saurons que ce ne sera que pour un moment, et que nous ne devons pas nous endormir. Que cette histoire si pathétique, que les destinées de l'humanité ont placée devant les regards des hommes, retentisse à nos oreilles et frappe à la porte de nos cœurs,

et elle deviendra pour nous une source continuelle de sainteté suprême. La torpeur nous deviendra impossible; l'oubli des choses surnaturelles nous sera inconnu; nous sentirons que le repos nous serait agréable pendant quelque temps, mais nous dédaignerons cette tentation. Marie nous enseignera à nous *tenir debout* au pied de la Croix.

CHAPITRE II.

LA PREMIÈRE DOULEUR.

Prophétie de saint Siméon

Il semble que nulle part, dans l'Ancien Testament, nous n'approchions si près de Dieu que dans le livre de Job. Nulle part, il n'est d'une façon plus terrible enveloppé de mystères ; nulle part, il n'est plus redoutable dans ses conseils touchant les enfants des hommes ; et cependant nulle part il n'est plus clairement et plus tendrement notre père. C'est parce que ce livre décrit le mystère de la souffrance qu'il est si humain et qu'il semble nous conduire si loin dans les choses divines. C'est parce que cette souffrance est l'épreuve extrême de la créature, que celle-ci s'y repose plus complétement dans les bras du Créateur. Les calamités de Job sont, à l'Ancien Testament, ce que la Passion de Notre-Seigneur est au Nouveau, et l'un a été à dessein l'ombre de l'autre. En parlant des douleurs de la sainte Vierge, nous nous rappelons la touchante peinture des amis de Job quand ils apprirent ses afflictions et vinrent le visiter. « Mais, ayant de loin levé leurs yeux, ils ne le reconnurent point, et ayant jeté un grand cri, ils pleurèrent ; ils déchirèrent leurs vêtements, ils jetèrent de la poussière en l'air pour la faire retomber sur leur tête ; et ils demeurèrent assis à terre, avec lui, pendant sept jours et sept nuits ; et nul d'eux ne lui dit aucune parole ; car ils voyaient que sa douleur était extrême. » Ils savaient que le silence est la meilleure consolation. Il n'y avait rien qui pût

toucher autant le cœur de l'affligé que de voir ses amis apprécier l'excès de sa détresse. Quand enfin ils parlèrent, alors ils irritèrent; le charme de leur douce et silencieuse présence avait disparu. La sympathie dégénéra en discussion, une discussion qui ne pouvait amener de conviction devait nécessairement finir par des reproches. Ils s'enveloppèrent plus que Job lui-même « dans de maladroites sentences. » Mais le silence des amis de Job était encore moins merveilleux que le silence de Jésus sur la croix; car la profonde souffrance de Jésus était un martyre intérieur et distinct, à cause des douleurs de sa Mère; il ne lui dit pas une parole, excepté celle par laquelle il la confia à saint Jean. Pas une maxime de la sagesse céleste, pas une expression de tendresse filiale, rien qui témoignât que Jésus voyait et qu'il sentait les souffrances de sa mère, aucune bénédiction pleine de grâce et de force ne vint frapper l'oreille de Marie pendant que le Sauveur était suspendu à la croix. En vérité, elle n'en avait pas besoin; elle voyait le cœur de Jésus, elle comprenait son Fils; elle était en ce temps merveilleusement accoutumée aux voies de Dieu. Le silence de Jésus était la manifestation de son respect pour les douleurs maternelles, de même que le silence de Marie était la magnificence des souffrances qu'elle endurait. Le silence était, en effet, une chose merveilleuse chez Jésus et Marie. Ce fut presque le seul entretien qu'ils eurent ensemble pendant trente-trois ans. Mais le silence de Jésus était le silence d'un cœur plein; et c'est comme une part de cette plénitude que nous devons lui demander quand nous méditons sur les douleurs de Marie. Nous ne pouvons pas y penser convenablement, à moins qu'il ne daigne nous aider à atteindre à la vérité. Tout ce que nous demandons est une étincelle du feu qui brûlait en Jésus durant ces heures silencieuses; une étincelle serait suffisante pour incendier nos cœurs et nous consumer de l'amour le plus vif pour le reste de nos jours mortels. Lui qui est notre modèle en tout le reste doit aussi l'être dans sa sympathie avec Marie. Comme

dans tout le reste de la sainteté, c'est Jésus lui-même qui nous enseigne la dévotion à la sainte Vierge et par ses préceptes et par ses exemples.

Quarante jours s'étaient écoulés depuis la nuit où les anges avaient fait entendre leurs chants. Pendant ce temps-là Marie et Joseph étaient entrés profondément dans les mystères divins; les bergers avaient adoré l'Enfant nouveau-né; les trois rois avaient déposé leurs offrandes mystiques à ses pieds et la nouvelle étoile s'était effacée dans la splendeur nocturne des cieux. Le monde avait poursuivi sa route comme à l'ordinaire. Il y avait, chaque matin, des nouvelles politiques à Rome, chaque matin des discussions philosophiques dans les écoles d'Athènes. Les caravanes allaient et venaient par les portes de la ville blanche de Damas, et le soleil brillait sur les sinuosités de l'Oronte à Antioche. Les officiers impériaux préparaient leurs registres et leurs listes à Bethléem, et Joseph et Marie n'étaient que des unités dans le compte des taxes provinciales. Suivant le cours ordinaire des choses et conformément à la loi, le premier janvier, Jésus, pour la première fois, avait versé son sang. Combien d'événements s'étaient passés depuis le vingt-cinq décembre! Depuis ce jour-là, le Créateur était visible dans sa propre création, quoique ce fût presque sous terre, dans une sorte de grotte ou d'étable naturelle. Le deuxième jour de février était arrivé. Joseph et Marie, avec l'Enfant, quittent le lieu où ces quarante jours s'étaient envolés aussi rapidement qu'une vision céleste; ils tournent autour de la lisière de la colline étroite sur laquelle est bâtie la cité. Les vignes taillées qui couvrent les coteaux escarpés ont à peine commencé à verser leurs larmes printanières par la blessure que leur a faite le couteau du vigneron. Mais les champs de blé où Ruth glana sont verts, et le soleil brillant d'un printemps précoce luit sur les roches grises qui avoisinent la tombe de Rachel. On aperçoit les toits de la sainte cité avec le glorieux temple qui brille au-dessus de tout ce qui l'entoure. C'est vers ce temple,

son propre temple, que se dirigeait l'Enfant-Dieu, devenu visible aux hommes.

Marie avait passé douze années de son innocente vie dans les dépendances du temple. Là elle avait extérieurement consacré à Dieu sa virginité, qu'elle lui avait vouée dès le premier moment de son Immaculée Conception. Là elle avait médité sur les saintes Écritures et appris les secrets du Messie; elle revenait au temple vierge encore, et pourtant, ô mystère de grâce! elle y revenait Mère avec son Enfant. Elle venait pour être purifiée, elle qui était plus pure que la neige du Liban, que n'a foulée le pied d'aucun être vivant; elle venait présenter son Enfant à Dieu, et faire au Créateur ce dont aucune créature n'était capable, un don parfaitement égal à lui-même. Quand le second temple fut bâti, les anciens du peuple élevèrent leurs voix et pleurèrent, parce que sa gloire n'était pas égale à la gloire du premier; mais le premier temple n'avait jamais vu un jour comme celui qui commençait maintenant à poindre sur le temple d'Hérode. La gloire du Saint des Saints n'était qu'un symbole de la gloire réelle que Marie portait alors au temple dans ses bras. Mais elle avait deux offrandes avec elle : elle en portait une et Joseph l'autre; Marie portait son Enfant, et Joseph portait la paire de tourterelles ou de jeunes colombes pour la purification. Plusieurs les virent passer. Mais il n'y avait rien de singulier en eux, rien qui pût attirer particulièrement les regards de ceux qui les voyaient. Il en est toujours ainsi là où Dieu se trouve. Maintenant qu'il est visible, il est, en vérité, aussi invisible qu'il fut jamais, excepté pour la foi et l'amour.

D'autres personnes s'approchaient du temple pour les sacrifices du matin; parmi elles se trouvait le vieillard Siméon, dont les fleurs du tombeau couronnaient la tête vénérable; il avait survécu à ses propres jours, ainsi qu'aux hommes, aux choses, aux sympathies, aux associations de son temps. Il n'avait aucun rapport avec l'esprit de l'époque; il était supérieur à la vaine politique

de ce temps; il ne prenait aucune part aux luttes et aux disputes des Pharisiens et des Saducéens. Le monde lui semblait devenir de jour en jour plus pervers et plus insupportable; c'était un séjour de moins en moins hospitalier pour lui, de moins en moins tolérable pour l'âme fatiguée. Mais il y avait une chose qu'il lui tardait de voir depuis longtemps. Il désirait que le ciel fût différé pour lui, pourvu qu'il pût jouir de cette vue sur la terre, pourvu qu'il pût voir le Christ! Dieu lui avait promis qu'il en serait ainsi : « Il avait reçu du Saint-Esprit la promesse qu'il ne verrait pas la mort avant d'avoir contemplé le Christ du Seigneur. » Il venait ce jour-là au sacrifice du matin. Y venait-il avec une prévision claire, ou avec de spirituels pressentiments, ou avec un feu extraordinaire dans le cœur? Qui pourrait le dire? Il y avait encore, ce matin-là, dans le temple, une autre personne, une veuve âgée de quatre-vingt-quatre ans, la fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Elle avait quitté jadis les oliviers de la plaine d'Acre, et les bords de la mer occidentale. L'esprit de prophétie demeurait en elle. Elle n'avait pas besoin de venir au temple, car elle ne le quittait jamais, « servant Dieu nuit et jour avec des jeûnes et des prières. » Marie et Joseph viennent d'entrer avec l'Enfant. Quels préparatifs Dieu n'a-t-il pas daigné faire pour cette solennité dans le temple, le deuxième jour de février! Que de grâces ont été accordées au vieillard Siméon pour le sanctifier! Quelles longues années d'austérités Anne n'a-t-elle pas vécu, à quelle hauteur ses prières ne se sont-elles pas élevées? Il s'est fait plus de travail dans l'âme de Joseph qu'il n'y en avait eu dans la création du monde. Marie est le trophée d'élite de la divine magnificence. Des volumes de commentaires ont été écrits sur ses dons, ses grâces et sa beauté intérieure, et cependant combien peu en savons-nous! Puis, voici le Verbe Incarné que les anges silencieux du temple adorent avec crainte et tremblement, lorsqu'il franchit le seuil de sa maison terrestre. N'y avait-il pas d'éclair dans l'œil de l'Enfant,

quand il prit possession de son temple? Les lumières ne s'éteignirent-elles pas dans le Saint des Saints, alors que le Saint par excellence était de l'autre côté du voile, siégeant royalement, comme sur un trône, dans les bras d'une Mère mortelle?

Marie fit ses offrandes, « et accomplit tout ce qui était ordonné par la loi du Seigneur. » Car l'esprit de Jésus était un esprit d'obéissance; et, quoique l'éclat d'une innocence angélique parût sombre à côté de la blancheur de la pureté de Marie, elle obéit à la loi de Dieu dans la cérémonie de la purification, et avec d'autant plus d'empressement que cette cérémonie servait à cacher les grâces qu'elle avait reçues. Mais elle portait aussi dans ses bras la vraie tourterelle, afin d'agir pour Jésus, « suivant la coutume de la loi. » Elle plaça Jésus dans les bras du vieux prêtre Siméon, comme elle l'a fait depuis en vision à tant de saints, et une lumière extraordinaire brilla dans l'âme de Siméon. Affaibli par l'âge, il entoure son Dieu de ses bras; il porte tout le poids de son Créateur, et cependant il ne fléchit pas. La vue du visage de cet Enfant n'était rien moins que la gloire des cieux. Le Saint-Esprit avait tenu sa promesse. Siméon voyait et tenait même en ce moment dans ses bras « le Christ du Seigneur. » O bienheureux prêtre! affaibli, épuisé par l'âge, fatigué par tes longues années, pendant lesquelles tu as attendu « la consolation d'Israël, » prolongeant ta vie dans des jours qui n'étaient pas en harmonie avec ton esprit, comme il en fut, après toi, pour saint Jean l'Évangéliste; assurément celui qui te créa, celui qui doit bientôt te juger, celui que tu entoures si tendrement de tes bras doit avoir envoyé la force de sa toute-puissance dans ton cœur; autrement tu n'aurais jamais pu supporter le déluge de joies qui, dans ce moment, inonda ton esprit. Regarde-le encore. Vois ces lèvres vermeilles qui prononceront dans si peu de temps ta sentence de vie éternelle. Allume ton cœur au feu de ces petits yeux. C'est le Christ! Que de prophéties s'accomplissent en ce moment! C'est à présent

que l'histoire du monde trouve son accomplissement. La couronne est placée sur la création. Ce que des patriarches, des rois et des prophètes ont pendant tant de siècles désiré voir, c'était, après tout, la beauté de ce visage d'Enfant. Tu as vu le Christ. Tout est dans ce mot. Cette vue était le ciel. La terre n'a plus rien à faire avec toi. Elle ferait bien de se dérober soudain sous tes pieds, et de te laisser tomber dans le sein du Dieu infini, ton Père et celui de ce Fils unique dont la beauté peut te faire mourir de la plus douce et de la plus belle des morts.

Il est pénible pour Siméon de se séparer du doux fardeau qu'il porte ; dans cette extrême vieillesse les souffles de l'inspiration remplissent son âme, et, au milieu du silence du temple, il chante son *Nunc dimittis*, comme Zacharie avait chanté son *Benedictus*, et Marie, son *Magnificat*. Tous les siècles répéteront ce cantique, qui renferme toute la poésie chrétienne de l'âme fatiguée de la vie. Il donne une voix au détachement céleste et à la sainteté des innombrables élus. Pour les cœurs de millions de fidèles, c'est la lumière du soir après les heures laborieuses du jour. Les dernières complies que l'Église doit chanter avant la nuit qui verra le jugement commencer et apparaître le Seigneur du côté des feux de l'Orient, seront remplies de la suavité mélodieuse du tendre cantique de Siméon. Joseph même fut alors ravi dans une extase de sainte admiration. Marie *s'émerveilla* des paroles si profondes, si belles, si vraies de Siméon ; car elle savait mieux que personne que son enfant était réellement la lumière du monde. Quand elle s'agenouilla, dans son humilité, pour recevoir la bénédiction du vieux prêtre, celui-ci avait-il encore Jésus dans ses bras, et faisait-il au-dessus d'elle, avec l'Enfant, le signe de la croix, comme aux bénédictions chrétiennes, ou Marie avait-elle Jésus dans ses bras, le tenant aux pieds de sa propre créature pour recevoir une bénédiction ? Quoi qu'il en ait été, quel merveilleux mystère ! Mais quelle étrange bénédiction pour toi, heureuse Mère immaculée ! car

voici une poésie de Siméon bien différente des éclats de lumière qu'il faisait jaillir tout à l'heure ! Voici d'autres sons pour l'oreille dé Marie, les sons terribles de la sombre prophétie que le Saint-Esprit inspire au vieux prêtre ; et nous penserions volontiers que Siméon tenait Jésus dans ses bras, quand il la prononça, à cause de la manière même dont il commence : « Cet Enfant est né pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël, et pour être en butte à la contradiction : une épée transpercera ton âme, afin que les pensées de plusieurs soient dévoilées. »

Siméon gardait le silence ; mais il se fit un changement inexprimable dans l'âme de Marie. Peut-être apprit-elle alors ce qu'elle n'avait pas su auparavant. Mais il est plus probable que cette connaissance lui vint seulement d'une autre manière. Cependant, c'était un changement, une opération de la grâce, une nouvelle sanctification, une œuvre immense de Dieu. Une vision claire et détaillée de toutes ses douleurs, spécialement de la Passion tout entière, avec ses moindres circonstances, se grava instantanément dans son âme, et son cœur immaculé fut comme inondé d'une mer d'afflictions surnaturelles tout à la fois par leur nature et par leur intensité. Il semblait que cette vision vînt du visage même de Jésus, dont le regard pénétrant gravait dans l'âme de Marie la terrible apparition. Elle vit le propre cœur de Jésus sans voile avec toutes ses dispositions intérieures. C'était comme si le mystère de l'Incarnation s'opérait encore en elle, mais d'une manière différente. Elle s'élevait à de nouvelles hauteurs de sainteté, et entrait dans une autre vaste région de son apanage, comme Mère de Dieu. Elle était la même Marie, et cependant différente de celle qui, il n'y a qu'un instant, était entrée dans le temple. Mais il n'y eut pas de surprise dans ce changement prodigieux ; pas de tressaillement, pas de faible crainte, pas d'agitation d'esprit. Sa paix inébranlable devint plus calme à cause même du monde d'amertume qui y avait pénétré. La lumière du monde avait jailli

d'en haut dans les bras de Siméon, dans le chant de Siméon, puis étaient venues des ténèbres plus profondes, plus épaisses, plus palpables que celles d'Égypte. De la clarté du soleil de Bethléem, Marie se trouva tout à coup transportée au milieu des ombres de l'éclipse du Calvaire, et elle demeura calme comme auparavant, avec une dignité sans étonnement, avec la tranquillité d'un amour inexprimable, avec la force de la plus divine union, malgré le glaive qui perçait son cœur brisé, et qui, après y être resté quarante-huit ans, devait la faire mourir d'amour, lorsque Jésus l'arracherait de la blessure.

Elle entendit Anne revenir dans le temple, et reconnaître Jésus comme son Dieu. Elle entendit les paroles que la vieille prophétesse dit sur lui à ceux qui *attendaient la rédemption d'Israël*. Marie fut attentive à ce que les moindres choses ordonnées par la loi fussent fidèlement accomplies; et alors avec Joseph et l'Enfant, elle revint sur ses pas dans les vertes vallées de Galilée et dans les rues en pentes rapides de la ville solitaire de Nazareth; elle revint avec le glaive, le glaive tranchant du Saint-Esprit dans son cœur. Depuis qu'elle avait quitté sa demeure, au mois de décembre, que de choses s'étaient passées! Mais le soleil couchant brille sur Nazareth et dore ses chaumières blanches, comme si rien n'était changé depuis le commencement. Oh! que la nature invariable paraît cruelle à un cœur que le changement est venu frapper!

Tel est le mystère de la première douleur de la sainte Vierge. Passons maintenant à la considération de ses particularités. Le temps auquel cette douleur arriva, et l'action qui occupait alors Marie, sont également remarquables. Elle venait de faire à Dieu un don égal à lui-même. Jamais une telle offrande n'avait été faite depuis la création du monde, et il ne pourra jamais y en avoir une semblable, à moins de la recommencer. Par là, Marie avait surpassé toutes les adorations des anges, et elle savait bien qu'en rendant Jésus à son Père, elle

se séparait de son Fils. Sa récompense fut immédiate : ce fut une inexprimable douleur pour toute sa vie. Telles sont les voies de Dieu. La première douleur nous révèle un des principes les plus universels et les plus surnaturels qui caractérisent les rapports de Dieu avec les Saints. Les afflictions terrestres sont les racines des joies célestes. Une croix est une couronne commencée. La souffrance est plus chère aux saints que le bonheur, à cause de la similitude qu'elle leur donne avec le Christ. Ils ont ses goûts, ses inclinations; ils sont altérés de souffrances, parce qu'il se trouve dans la souffrance quelque chose de favorable à leur union avec Dieu. La douleur éteint les lumières trompeuses du monde; et l'obscurité est la lumière par laquelle nous pouvons le mieux discerner Dieu spirituellement. D'ailleurs, l'immensité de la douleur, et la manière instantanée avec laquelle elle suivit l'oblation de Marie, fait voir l'éminente sainteté de notre Mère bien-aimée. Dieu proportionne la croix de Marie aux forces qu'elle avait pour la porter. Il n'y avait pas non plus de raison pour la différer. Elle n'avait pas besoin de préparation ni d'une suite graduelle de grâces inférieures, ni d'échelle ascendante de croix moins grandes. Tout un monde de douleurs aurait pu fondre sur Marie tout d'un coup. Elle était prête à les recevoir, plus ferme que les collines qui entourent Jérusalem. Oh ! qui aurait jamais rêvé que le courage humain pût ressembler autant à la Toute-Puissance divine !

A compter de ce moment, chaque action de Marie devint pour elle une souffrance ; chaque source de joie, une fontaine d'amertume. Il n'y avait pas dans son âme de retraite où l'amertume ne pénétrât. Chacun de ses regards sur Jésus, chaque mouvement du divin Enfant, chaque parole qu'il prononçait, — tout remuait, animait, étendait l'amertume qui était en elle. Le cours du temps même était amertume, car elle voyait Gethsémani et le Calvaire amenés par le fleuve qui s'approchait. Quelque naturelles ou accidentelles que fussent les postures et les attitudes dans lesquelles Marie voyait Jésus,

elle y trouvait une ressemblance frappante avec les choses qui devaient arriver dans la Passion. C'était pour elle une étude constante de la Passion, un modèle qu'elle avait toujours sous les yeux. Quand un outil de charpentier pressait la paume de la main de Jésus, Marie entrevoyait la plaie du clou. Il lui semblait parfois que le front blanc de son Enfant avait une couronne de taches pourprées là où les épines devaient être posées plus tard. Les poiriers épineux qui formaient les haies des jardins de Nazareth lui rappelaient toujours la couronne d'épines. La Passion était devenue, pour Marie, une inévitable vision. Elle était toujours devant elle. Elle ne pouvait en détourner les yeux; elle ne pouvait regarder, ni à droite, ni à gauche, sans que l'apparition de ce soleil couchant, baigné dans une pourpre sanglante, vînt remplir toute l'étendue de son horizon. Il n'y eut jamais une transformation si étrange de la vie. Chaque chose y était transformée en amertume. Les joies les plus vives devenaient les chagrins les plus cuisants, et cette transformation s'opérait de la manière la plus parfaite lorsque le soleil brillait de son plus grand éclat, et que le cœur de la Mère s'épanouissait à sa lumière et à sa chaleur vivifiante. Nous ne pourrions supporter pendant cinq minutes les souffrances que Marie endurait alors; et les siennes durèrent toute sa vie. Elle appartenait à la douleur, qui avait comme entraîné sa vie dans ses sombres eaux. La vie de Marie était cachée dans le cœur de Jésus, au milieu de formes obscures, d'ombres effrayantes; ses regards pénétraient dans d'horribles gouffres de péché, découvrant les tonnerres et les éclairs de la colère divine, la fureur des démons rebelles, des excès de cruautés humaines, et une vive image des instruments de la Passion.

Mais la vie ordinaire devait toujours continuer son cours; les devoirs ordinaires devaient toujours s'accomplir. Ni trêve, ni dispense n'étaient accordées à Marie. Il est rare que l'extrême pauvreté soit un abri, même contre le plus extrême chagrin. Et, dans sa vie, les dif-

ficultés de la pauvreté furent portées au dernier degré. Tout ce qu'elle pouvait épargner allait directement aux pauvres. Marie et Joseph étaient obligés de gagner leur vie. Et il fallut que Jésus partageât leur travail, quand il fut assez avancé en âge. Maintenant, réfléchissons : quand le chagrin nous est arrivé, pliant nos épaules sous le faix, quand un cher défunt gît défiguré dans le silence de la chambre mortuaire, nous essayons de nous agiter dans la maison comme de coutume, de donner nos ordres, de prendre ou de sembler prendre intérêt à une foule de choses, et de paraître calmes. Cela réussit-il ? N'est-ce pas justement ce qui brise le cœur plus que tout le reste ? Oh ! oui, nous préférerions rester en repos : nous voudrions que le globe cessât de tourner, et faire trève complète avec tous les devoirs du monde, jusqu'à ce que nous nous soyons reposés dans nos pleurs et qu'ensuite nous nous soyons relevés de nous-mêmes pour vaquer à nos occupations. Cependant, Dieu ne nous a touchés que du bout du doigt, tandis que ses deux mains, plus lourdes que mille mondes, tenaient Marie abaissée dans la poussière. Cependant, elle ne s'exempta d'aucun devoir ; elle mit aux choses ordinaires le même degré de zèle et d'attention qu'en pouvaient réclamer les choses les plus importantes. Elle paraissait occupée partout, attentive à tout, avec un esprit libre et dégagé. Elle allait tirer de l'eau au puits ; elle nettoyait la maison, préparait les aliments, et filait le lin. Chaque chose était faite en son temps, et mise à sa place. Mais le glaive était là à l'endroit le plus sensible du cœur. Il se remuait à chaque pas, et ses nerfs se contractaient, et tout son être frissonnait d'angoisse. Et cela ne dura pas seulement une semaine, jusqu'à ce que celui qui était mort fût inhumé, que l'herbe verte du tertre eût commencé à se balancer au-dessus, et que le temps, dans sa course, fît tomber de ses ailes la guérison sur l'âme que la douleur avait brûlée et desséchée. Oh ! non, celui que Marie venait de perdre ne fut jamais mis en terre. Il était là vivant devant elle, et c'était précisément sa vie, à lui, qui était

pour elle une mort continuelle. Quelle vie! travailler, être active, recueillie, dévouée sous un fardeau aussi accablant! son chagrin était tout intérieur. Elle était obligée de renoncer à la satisfaction de l'épancher au dehors. Elle aurait paru avoir perdu la raison, et aurait été traitée de folle, si elle eût permis à son chagrin de se montrer. Ses pensées même avaient l'amertume de l'absinthe; mais il ne fallait pas qu'elle parlât. Qui l'aurait comprise, si elle eût parlé? Elle ne devait pas pleurer, à moins que ce ne fût en secret, et au milieu de la nuit; car pourquoi aurait-elle pleuré sans cause apparente? Elle avait la nourriture, le vêtement; elle avait Joseph pour époux, et Jésus pour Fils. L'été arrivait, remplissant la fraîche vallée de verdure et d'abondance. Située loin des grandes routes, Nazareth était environnée de paix et de tranquillité. Pourquoi Marie s'attristerait-elle? La terre n'avait jamais vu un chagrin comme le sien, un chagrin aussi grand, un chagrin d'une telle nature.

Le temps n'apportait point de soulagement à Marie, la vision était toujours présente à ses yeux dans sa fidélité terrible. Et c'était toujours la même vision. Il n'y avait même pas dans cette douleur la triste consolation qui résulte de la variété. Cette âme si grande pouvait évoquer à chaque instant toutes les impressions qu'elle avait jamais reçues; elle pouvait les voir sans cesse présentes en foule à son œil intérieur, et il y avait en elle aussi peu de succession dans les idées que le comporte l'imperfection d'un esprit créé. Ainsi pour Marie le passé était le présent, l'avenir était un second présent, et le présent était un troisième présent. La grandeur de sa science se convertissait en un pouvoir incalculable de souffrir. La clarté de ses perceptions était comme une lame acérée dans sa chair et dans son âme. Il y avait quelque chose de terrible dans l'immutabilité, et, en un sens, dans l'infinité de la vision. Car l'habitude ne la lui rendait pas plus familière; au contraire, la vision devenait plus vive, son tranchant devenait plus affilé et plus pénétrant; il y avait une perpétuelle nouveauté dans

cette uniformité d'images. Des abîmes s'ouvraient sans cesse à l'œil clairvoyant de son âme, comme les éclaircies qui se font dans une grosse nuée d'orage ; et chacun de ces abîmes reculait les limites de sa faculté de souffrir beaucoup plus loin qu'auparavant. Qui peut penser que Marie ait pu éprouver quelque soulagement? L'imagination aurait-elle pu en suggérer quelqu'un? Aucun! aucun! La beauté de Jésus, nous le savons, poussait sans cesse le glaive de Siméon dans l'âme de la sainte Vierge. C'était un marteau qui s'élevait et qui retombait presque à chaque pulsation des artères du saint Enfant. La lumière du monde traversait sans cesse la maison ; mais, chose étrange! elle jetait de terribles ombres sur Marie, elle qui en était le plus éclairée ; et plus Marie se réjouissait, plus ses souffrances devenaient intolérables. Ainsi s'écoulaient ses jours à Nazareth et au milieu des splendides bazars d'Héliopolis.

C'était une occupation suffisante pour Marie de penser à ses chagrins. C'était une cruelle distraction d'avoir à accomplir ses actions ordinaires et ses devoirs domestiques de tous les jours. Ne savons-nous pas par expérience que presque toutes les distractions sont cruelles, même lorsque l'intention de ceux qui nous les procurent est bonne? Nous aimerions mieux pleurer que de recevoir des consolations. Nous serions plus tôt consolés, si ceux qui nous aiment voulaient seulement nous laisser méditer sur notre affliction pendant quelque temps. Mais Marie avait à s'occuper d'autres douleurs que des siennes, de douleurs qui non-seulement causaient les siennes, mais encore qui les absorbaient et qui les lui faisaient oublier au point de se les rappeler à peine : les douleurs de Jésus. Cependant cela n'était pas un allégement aux maux de toute sa vie. Au contraire, c'en était une aggravation. Chaque douleur en était ravivée comme par un double aiguillon, elle se doublait ainsi, et, en se répercutant comme un écho dans deux cœurs, elle les faisait souffrir tous les deux à la fois. Ce que Marie souffrait dans le cœur de Jésus surpassait de beaucoup ce

qu'elle souffrait dans le sien. Et toute cette mystérieuse opération continua secrète et cachée pendant de longues années. Marie ne cherchait point de sympathie; elle ne se plaignait pas. Elle était aussi tranquille que le Ciel, lorsque les cantiques des anges cessent de s'y faire entendre.

Quelle vie que celle qui commence par un brisement de cœur! Telle devait être celle de la Mère de Dieu, et la cause en était dans une étroite union avec Jésus. Le cœur brisé toute sa vie! Et qu'est-ce que la vie? Que représente ce mot? Quelle étendue d'expériences variées, quelle multitude de pensées, quelle foule d'actions compliquées, quelle accablante continuité, quel cercle fatigant des quatre saisons, quelle rapide lenteur du temps, chaque chose si longue à venir, et venant avant son temps! Et pour Marie, la vie avait une puissance intérieure, une largeur, une profondeur, une énergie si incomparables! Le cœur brisé toute la vie...! Et qu'est-ce qu'un cœur brisé? Cela n'est pas fort commun; mais nous pouvons dire ce qu'est un cœur souffrant ou un cœur blessé! Nous avons même continué à vivre quand notre cœur a été écrasé une fois. Ce ne fut qu'une souffrance momentanée : la roue de la vie passa par-dessus, et tout fut fini. Cependant survivre à cette douleur nous parut un sensible miracle. Mais qu'est-ce qu'un cœur brisé? Et une vie avec un cœur brisé pendant toute sa durée, presque depuis le commencement! O Marie! vous êtes la Mère de Dieu, c'est pourquoi vous le savez.

Mais si nous considérons attentivement la première douleur, nous verrons qu'elle contient cinq douleurs distinctes, cinq plaies séparées. D'abord dans l'offrande que Marie avait faite à Dieu, elle avait offert Jésus à la mort, de sa libre et propre volonté. Étrange effet de la grandeur de l'amour d'une mère. Cependant c'était par amour qu'elle avait fait cette offrande; c'est par amour pour Dieu, par l'amour le plus saint, le plus pur, le plus désintéressé. Car celui qui était son Fils était Dieu aussi, et celui qui était Dieu était aussi la victime. Mais avait-

elle pu prevoir tout ce qui était renfermé dans cette offrande? Oui, assurément, elle avait tout prévu. Rien ne lui avait échappé. Nul acte ne pouvait être plus intelligent ni mieux mûri que celui de l'offrande que Marie avait faite. Et quand de longues années d'une douleur accablante vinrent en outre ajouter leur poids sur son cœur brisé, la pensée seule de renoncer à son sacrifice eût semblé à Marie pire que le Calvaire; car c'eût été une infidélité envers celui qu'elle adorait si tendrement. Mais elle avait donné son Fils; elle l'avait livré à la mort. Elle l'avait possédé pendant neuf mois. Il n'y eut jamais de créature si riche ni plus comblée de tant de bénédictions. C'est alors que l'une de ses premières pensées avait été de porter son Fils, au delà des montagnes de Juda, à Élisabeth et à Jean. Pendant ce temps-là elle désirait voir le visage de son enfant, contempler la lumière de ses yeux, entendre le son de sa voix enfantine, l'entourer de ses bras et presser son trésor, le trésor du monde, le trésor du Père, sur son sein. Elle était sa mère humaine, et son cœur était la plus exquise humanité. Puis elle s'était éveillée de son extase, et Jésus était là couché sur le sol, dans la nuit de Noël, et étendant ses petites mains vers elle comme si ses bras étaient sa demeure, et ils l'étaient en effet. Il n'y avait que quarante jours qu'elle le possédait. Son amour maternel ne commençait pas encore à se rassasier, quoique pendant tout ce temps il se fût nourri des perfections de Jésus. Il s'en fallait même plus, pour que cet amour fût satisfait, que lorsqu'elle avait vu son Fils pour la première fois. Quarante jours, pas seulement mille heures, s'étaient écoulées; et voilà qu'elle le donnait, qu'elle le livrait à la mort, et le glaive de Siméon était entré profondément dans son cœur pour lui montrer quel abîme se trouverait désormais placé entre elle et Jésus. Elle ne pouvait plus le posséder tranquillement. Elle ne pouvait empêcher la Passion. Jésus appartenait aux pécheurs; il appartenait à la colère de son Père; il était une victime qu'elle avait à garder jusqu'à ce que l'heure du sacrifice

fût venue. Quel office à remplir pour une mère ! C'est là ce qui résultait pour Marie de sa qualité de Mère de Dieu.

Mais si Marie avait ainsi abandonné Jésus à la cruauté de sa divine mission, elle pouvait d'autant moins supporter les contradictions des autres à l'honneur de son Fils, à son bonheur ou à sa doctrine. Siméon avait parlé de contradictions. Quoi ! le monde entier ne sera-t-il pas à ses pieds? S'il doit mourir, puisque Dieu a décrété que sans effusion de sang il n'y aurait point de rémission des péchés, au moins jusqu'à l'heure de sa mort les hommes se suspendront à ses lèvres, le suivront partout où il ira pour se nourrir de ses paroles divines. Les pécheurs se convertiront partout. Les jours des saints et la terre promise reviendront pour le peuple choisi. Et quand il aura expiré sur la croix, le monde entier se hâtera de confesser sa royauté et viendra en foule dans l'Église qu'il aura fondée. Non ! il ne devait pas en être ainsi ; elle le savait. Mais qu'y avait-il donc à contredire en Jésus ? Il était la beauté, il était la vérité, il était l'amour, il était la douceur même. Qui voudrait être irrespectueux envers lui ? Qui voudrait contredire la vérité, la vérité éternelle? Or, Marie voyait que tout cela allait ariver. Jésus le lui avait montré en lui-même, lorsqu'il lui avait dévoilé les secrets de son âme. Depuis cette heure jusqu'au jour où il accomplit ses destinées, il n'y eut pas un sombre regard jeté sur l'adorable visage de Jésus, pas une froide parole, pas un malentendu volontaire, pas une brusque réplique, pas une familiarité inconvenante, pas une raillerie irrespectueuse, pas une cruelle imprécation, pas un affreux blasphème, qui ne pénétrassent jusqu'au cœur de Marie et ne lui fissent éprouver la plus poignante douleur. Les cris et les hurlements que faisait entendre à Jérusalem la multitude altérée du sang de Jésus, retentissait nuit et jour dans le cœur maternel de Marie. Ce devaient être là les prémices de cette magnifique oblation qui eut pour effet d'élever Marie à des hauteurs presque divines. Les hommes ne voulurent pas

apprécier cette oblation. Ils ne voulurent pas la comprendre. Ils la dédaignèrent, la raillèrent, la contredirent, la traitèrent avec cruauté. Personne ne l'a encore comprise, soit dans le ciel, soit sur la terre, excepté le Père éternel, à qui Marie la fit. Lui seul connut le prix de ce qu'elle donna, le prix de Jésus, du Verbe incarné. Le connaissons-nous? C'est impossible, car si nous le connaissions, notre vie ne serait pas ce qu'elle est. Il y a une science que la pratique suit toujours; c'est la science qui connaît par la sainteté, et non pas seulement par l'emploi de l'intelligence.

Hélas! pauvre Mère! son cœur n'offre plus que des blessures, dont l'une s'ouvre dans l'autre, des blessures qui doivent durer toute sa vie, et qui, comme les stigmates des saints, saignent sans jamais s'envenimer. Ceux qui contredisent Jésus apprendront, sans doute, à la fin, à reconnaître la grandeur de leur erreur. Ils reviendront à lui comme des brebis égarées qui retournent au bercail. Ils seront un jour eux-mêmes le triomphe de sa grâce rédemptrice. De Jésus émanent la grâce, la douceur, les attraits et la guérison. Sa beauté, enfin reconnue, enveloppera comme d'un charme ceux qui le contredisaient. Ainsi la souffrance causée par toute cette contradiction peut être supportable. Mais non! le glaive de Siméon, comme l'épée du chérubin qui garde l'entrée du paradis terrestre, *lance des flammes et se tourne çà et là. Positus in ruinam multorum,* placé pour être une occasion de chute pour plusieurs, pour leur chute complète, leur perte irréparable! Jésus doit-il perdre à jamais quelqu'une de ses propres créatures? Doit-il même les éloigner de lui par l'éclat de sa lumière, par la divinité même de sa beauté? Doit-il exister des âmes pour lesquelles il eût mieux valu qu'il ne fût jamais venu! O pensée cruelle, la plus cruelle de toutes! Plus Marie méditait sur la Passion, plus longtemps elle l'avait présente tout entière à ses regards, plus aussi elle convoitait les âmes avec une tendre avarice, plus elle avait faim et soif de la moisson de la Passion, et elle devint la

Mère des pécheurs parce qu'elle était la Mère du Sauveur, la Mère qui le céda volontairement à la mort après l'avoir possédé seulement pendant quarante jours à Bethléem. La pensée de la multitude innombrable de ceux qui devaient être sauvés, était celle qui ressemblait le plus à un allégement à la douleur sans consolation qu'éprouvait Marie. Mais elle ne devait pas même s'appuyer sur ce semblant de consolation. Oh ! il était terrible pour Marie de penser que son enfant si beau devait en un certain sens devenir un exterminateur; qu'il ne devait pas être seulement un Sauveur, mais une loi de vie qui serait une sentence de mort pour quelques-uns, et même pour un grand nombre. Entre Dieu et le monde qu'il avait créé il y avait une grave affaire d'engagée. Jésus était une pierre de touche. Les hommes avaient à opter pour l'un ou l'autre parti, d'une manière plus distincte, plus intelligente. Dieu était fatigué de leurs péchés, fatigué d'attendre qu'ils revinssent vers lui. La grandeur même de cette dernière miséricorde annoncée depuis si longtemps par les prophètes, en rendait le mépris plus fatal et plus irréparable. Le salut des hommes allait alors acquérir, à certains égards, plus de ressemblance avec celui des anges. Leur épreuve devenait plus divine, et par conséquent plus décisive. Rejeter Jésus, c'était se perdre éternellement, et cependant le *rejeté des hommes* était un des noms mêmes que l'Écriture lui donnait. Si quelque chose eût pu être difficile pour la foi de Marie, c'eût été le fait que Jésus devait être la ruine de tant d'âmes; sa foi, en acceptant héroïquement cette adorable vérité, en rendait le tranchant plus affilé, et la pointe plus acérée, afin qu'elle pénétrât plus profondément dans son cœur.

A cause de notre nature imparfaite, une impression que nous recevons dans notre esprit en affaiblit une autre. Nous ne pouvons nous occuper de plusieurs choses à la fois. Les chagrins mêmes, lorsqu'ils arrivent en foule, se neutralisent les uns les autres jusqu'à un certain point. Les grandes afflictions nous absorbent, et si alors de pe-

tites peines nous arrivent, elles ne se font guère plus sentir à nous que les gouttes d'une pluie d'orage. Nous avons la conscience de leur présence, mais la souffrance qu'elles nous causent est à peine distincte. Il n'en était pas ainsi chez Marie, avec les perfections de sa nature non déchue; elle se possédait complétement elle-même, et embrassait tout à la fois. Il n'y avait dans son esprit aucune confusion, parce qu'il n'y avait aucun manque d'équilibre. Son esprit recevait, appréciait et transmettait distinctement les nuances de douleur les plus délicates et les plus multiples, à son exquise sensibilité. Et il en était ainsi lors de la prophétie de Siméon. La malédiction encourue par la terre natale de Marie, pour avoir rejeté Jésus, était un chagrin distinct et amer. Toutes les gloires de l'histoire passée de la Judée, depuis l'Exode jusqu'aux Machabées, s'élevaient dans l'esprit de Marie. Son cœur se gonflait à la pensée des vicissitudes tantôt tristes, tantôt glorieuses de son peuple. Elle songeait aux tombeaux des Saints et des Prophètes parsemés sur les collines. Son œil traversait les champs de bataille, où l'épée de l'homme avait vengé si souvent la majesté de Dieu. C'était la terre promise, pleine de variété et de beauté, qu'éclairait, à l'exclusion de toute autre terre, la lumière brillante du choix mystérieux de Dieu. C'était l'Orient sacré s'avançant jusqu'au rivage de la mer, et faisant face à ce grand Occident qu'il devait d'abord convertir, puis civiliser, et enfin glorifier. Ce n'était pas un simple sentiment de patriotisme qui agitait le cœur de Marie. Ce pays était le séjour terrestre de la vérité céleste, lorsque le reste du monde était étendu à l'ombre glaciale des ténèbres spirituelles. Elle ressemblait plutôt à un sanctuaire qu'à une région de la géographie de la terre. Il s'y trouvait à peine une montagne qui n'eût été témoin de quelque miracle, à peine une vallée à laquelle quelque promesse ne fût attachée. Aux rives de son fleuve, aux rivages de sa mer intérieure, flottaient suspendus des nuages de poésie sacrée. Un véritable réseau de prophéties s'étendait sur tout le pays, sur toutes les

localités de ses diverses tribus, dont les vertus et les fautes n'étaient pas étrangères à la géographie des régions qui leur avaient été départies. L'aspect particulier du pays était la source des images de la Sainte-Écriture, et allait bientôt devenir quelque chose de plus, à cause de l'enseignement de Jésus. Et puis, il y avait Jérusalem. Le Dieu grand, lui-même, aimait cette cité; il l'aimait presque comme s'il eût été un homme, d'une affection humaine. Il la chérissait dans son cœur, avec autant de tendresse et d'ardeur qu'aucun Hébreu méditant sur elle sous les saules qui bordaient le fleuve de Babylone. Du sommet de la montagne des Oliviers, Jésus pleura sur Jérusalem, comme si son cœur allait se rompre. Malheureuse cité! belle cité! elle était le trophée de tant de miséricordes, de tant de tendresses divines, de tant de victoires de l'amour divin. Elle était le tabernacle de la gloire visible du Très-Haut. Les doux parfums des sacrifices s'y élevaient sans cesse. Et alors, le sang adorable de Jésus allait y apporter la désolation; et les flammes des Romains et les ravages du temps allaient presque faire disparaître jusqu'aux vestiges de ces lieux saints. Ce qui faisait pleurer Jésus, ce qui lui faisait éprouver les sentiments d'une mère qui voudrait abriter ses petits sous ses ailes, doit avoir été pour Marie la source de la plus extrême affliction. Le glaive de Siméon n'avait pas même oublié ces circonstances! O douce Mère! votre Fils et vous-même vous devez causer la perte de Juda, la contrée choisie, si longtemps éprouvée, les délices du monde. Vous qui ne devez être rien que l'heureux canal de l'amour de Dieu pour la terre, il faut vous résigner à être également un instrument de sa colère. Vous aussi, ô Mère de miséricorde, n'êtes-vous pas, même jusqu'à ce jour, établie pour la ruine de plusieurs, tant dans l'ancien Israël que dans le nouveau? Ah! la volonté de Dieu est douce, même lorsqu'elle est terrible dans ses conseils sur les enfants des hommes!

Ce portrait de Jésus, et des conséquences de sa venue, n'était pas tout à fait tel qu'une mère l'aurait désiré, si

la nature avait été chargée de le peindre. Le soleil aurait été sans nuages. Les ombres du paysage devaient-elles être si sombres, si multipliées? Autour de l'enfant Jésus, que devait-il y avoir, si ce n'est la lumière et la joie, une miséricorde sans mélange, une paix continuelle, les dernières ombres de la nuit dissipées et glorieusement fondues en nuances dorées dans le soleil levant? Il vient avec l'unique intention d'aimer, et voilà que la conséquence immédiate de sa venue est la contradiction qui se termine par la perte éternelle de plusieurs âmes, la dévastation de sa patrie terrestre, et la dispersion de son peuple choisi. Mais si Marie avait eu besoin d'enseignement, le sang des saints Innocents lui aurait servi de leçon pour lui montrer à quoi doivent s'attendre ceux qui s'approchent de Jésus, et dans quelles lois obscures et mystérieuses ils sont enveloppés. Maintenant, du moins, si la venue de Jésus ne doit pas accumuler exclusivement la louange et l'adoration pour l'unique attribut de la clémence divine, la justice de Dieu y trouvera sa gloire. En tout cas, toutes choses seront pour la grande, la plus grande, la très-grande gloire de Dieu. Oui! assurément, mais non entièrement, comme on aurait pu s'y attendre. La mission de Jésus était une possibilité infinie de gloire pour Dieu; mais ce qu'elle avait d'infini s'arrêtait à la possibilité. Dieu ne devait obtenir que l'ombre du tribut de gloire qui lui était du pour avoir envoyé son Fils. La volonté des hommes devait réussir à l'en frustrer de toutes manières. Leur malice devait avoir un tel effet, qu'il y aurait en réalité une apparence d'insuccès dans tout le plan de la rédemption. Dans un temps à venir, il serait possible aux théologiens de parler comme si la rédemption de Marie, dans l'Immaculée Conception, était la grande œuvre, l'œuvre au moins suffisante de la grâce de la Rédemption. La douceur même, l'humilité et la facilité de Jésus à pardonner, seraient comme des pierres d'achoppement dans le chemin de la gloire de son Père. Bien plus, les choses mêmes qui, parce qu'elles étaient si divines, au-

raient dû produire le plus de fruits pour la gloire de Dieu, deviendront l'occasion d'un plus grand outrage à la divine Majesté, que les pécheurs n'auraient pu en commettre sans l'Incarnation. Hélas! comme les ténèbres s'épaississent autour du berceau même de l'Enfant! Par une étrange combinaison qui paraît contre nature, Noël est absorbé par le temps de la Passion. O mère infortunée! voici cinq plaies en une seule. Vous avez offert votre Fils à la mort; son apparition sera le signal de contradictions sans nombre qui s'élèveront contre lui; il est établi pour la ruine totale de plusieurs; à cause de lui, la contrée et le peuple seront maudits; il rendra les hommes capables de profaner la gloire de Dieu plus que toutes les générations ne l'ont fait auparavant. Malheureuse Mère! de quel côté tournerez-vous vos regards? Jésus lui-même, enfant, a autour de son cœur la couronne d'épines qu'on doit voir un jour sur sa tête; est-elle moins cruelle sur le cœur que sur la tête? Quant aux pécheurs, leur salut ne doit pas être assez universel pour former quelque compensation à tant de douleurs. Quant à Dieu, il s'en faut de beaucoup qu'il y ait un libre essor à sa gloire; il obtient une grande gloire, sans doute, mais aussi, il y a une impiété inouïe qui trouve ses voies et ses moyens dans l'excès même de l'amour paternel du Créateur.

Telles furent les particularités de la première douleur. Il n'est pas nécessaire de parler longuement sur les dispositions avec lesquelles Marie l'endura. D'une part, on s'en est déjà fait une idée par ce qui a été dit précédemment; de l'autre, plusieurs d'entre elles sont tellement au-dessus de notre compréhension, si difficiles à distinguer au milieu de l'éclat éblouissant de la beauté intérieure de la *fille du Roi*, que nous ne savons qu'en dire. On pourrait écrire un livre sur la beauté intérieure de Marie, et, dans les jours présents, il aurait grand besoin d'être écrit. En attendant, nous nous arrêterons à trois grâces, que la sainte Vierge mit en œuvre à un degré héroïque dans cette première douleur. La première con-

sistait en ce que Marie reconnaissait, d'une manière pratique, la souveraineté de Dieu. On ne peut douter que ce ne soit là l'idée fondamentale de tout culte. Il n'y a point à faire des conditions avec Dieu; les obligations sont toutes d'un même côté. C'est lorsque notre soumission est complète que notre liberté est parfaite. Dieu est le maître. Quand il s'agit de Dieu, il n'y a pas à mettre en dcute la justice ni la bonté. L'essence de la sainteté consiste à reconnaître avec enthousiasme cette souveraineté. Notre prérogative est dans notre responsabilité. C'est par là que nos cœurs se remplissent d'un amour sublime pour Dieu. Lorsque le soleil brille, il est comparativement aisé de parler de la sorte, et même de s'imaginer qu'on le croit. Mais, lorsque les ténèbres s'accumulent; que les chagrins ne nous laissent pas de répit; que les portes du Ciel semblent fermées aux prières; que l'injustice humaine fait de nous ses victimes; que la méchanceté humaine nous foule aux pieds quand nous sommes tombés; que l'amour humain nous trahit, et que la face de Dieu se détourne de nous, alors il est difficile de reconnaître la souveraineté absolue de Dieu dans son imposante irresponsabilité; il est difficile de le faire de tout notre cœur et avec une noble constance, sans désir de déchirer le voile qui couvre ses raisons mystérieuses; sans l'ombre d'envie de détourner quelque peu la main qui semble s'appesantir si cruellement sur nous. Nous tenons tout de Dieu, qui ne le sait? Tout bien vient de lui; tout bien doit aller à lui. Sa gloire est la seule signification de tout bien; sa volonté est la loi, et la seule loi. Les lois qui sont éternelles le sont parce que celui dont elles émanent est éternel : elles le manifestent sans l'obliger. C'est la nature des choses, comme nous la disons : or, cette nature des choses, qu'est-elle, si ce n'est le caractère de Dieu? Tout cela est très-clair, quand la lumière est là. Heureuses les natures pour lesquelles, pendant toute la vie, un rayon de soleil illumine cette grande vérité de la souveraineté de Dieu! Mais écoutez les cris d'angoisse de Job, ces cris qui font encore retentir les

rochers d'Édom, pour que le monde entier les entende. A côté de la patience sublime et des cris de douleur résignée de cet homme que Dieu nous a donné comme un type de sainteté, placez la silencieuse patience de la Mère de Dieu, son cœur paisible, s'enrichissant de gloire et de beauté, et presque béatifié par un sentiment extatique de la souveraineté suprême de Dieu. Parmi les créatures, il ne peut y avoir de magnificence égale à la perfection de l'obéissance. L'Homme-Dieu était si épris de la beauté de l'obéissance, qu'il s'y attacha pendant trente ans, et s'en réserva à peine trois pour sauver le monde; même pour accomplir cette œuvre, il ne fit que changer la forme de son obéissance. Et ce vieux monde pervers, pourquoi chancelle-t-il ainsi et devient-il comme fatigué de lui-même, si ce n'est à cause du manque de cet esprit de soumission dans lequel, seul, consiste la béatitude terrestre?

Par cette douleur, la sainte Vierge entra parfaitement dans tous les desseins de Dieu sur Jésus, sur elle-même et sur nous. Dans les livres de spiritualité, on nous dit souvent que nous devons entrer dans les desseins de Dieu sur nous, ou nous conformer aux dispositions intérieures de Jésus. Depuis le dix-septième siècle, ce langage est devenu universel chez les écrivains spirituels, qui expriment ainsi une vérité ancienne sous une forme nouvelle, une forme adaptée au changement qui s'est opéré dans l'esprit moderne. Tâchons de fixer un sens précis à ce langage. Chacun a une certaine manière de considérer les choses, surtout celles qui le concernent. Chacun a un point de vue particulier. C'est là la raison pour laquelle les hommes peuvent si rarement s'accorder parfaitement sur les choses les plus ordinaires; à peine le peuvent-ils sur les faits mêmes; cela montre combien ce point de vue particulier est intime et personnel à chaque individu, et combien il sert à fixer, et, pour ainsi dire, à stéréotyper son caractère. Or, ce point de vue naît d'une foule de causes, des dispositions personnelles, de celles des parents, des impressions d'en-

fance, des circonstances locales et des souvenirs de jeunesse, et surtout de l'éducation. Presque chaque famille, chaque maison, a un caractère qui lui est propre, et qui n'est jamais mieux reconnu et apprécié que par autrui. La même chose est vraie des communautés religieuses, des grandes villes, et, enfin, des nations mêmes. Nous reconnaîtrons que, pour la plupart du temps, les faiblesses et l'indignité de notre caractère se fortifient par cette particularité. Il y a nécessairement de la petitesse dans tout esprit particulier, que ce soit un esprit de famille, un esprit de parti, un esprit de communauté ou un esprit national. Lorsqu'il s'agit de l'individu, il y a même nécessairement de l'égoïsme. C'est de notre point de vue que nous sommes capables de nous former une idée exagérée de nous-mêmes; c'est lui qui affermit notre vanité et nous la fait regarder comme raisonnable et juste; c'est lui qui est la mesure au moyen de laquelle nous jugeons les autres; c'est de lui que viennent tous les malentendus. Il est donc évident que, dans l'œuvre de la vie spirituelle, cette forteresse doit, sinon être détruite, et la destruction est une œuvre rare dans la sainteté, mais du moins être prise, saccagée, et munie d'une nouvelle garnison. Comment cela se doit-il faire?

Détournons nos regards de nous-mêmes pour les tourner vers Dieu. Dieu a aussi son point de vue qui, en lui, est essentiellement vrai. Il a sa vue du monde, des vicissitudes de l'Église, de certaines maximes de vie, des vocations, des devoirs, des péchés. Il destine chacun de nous à une œuvre particulière, et il nous donne le nombre et le genre de grâces nécessaires pour nous rendre capables d'accomplir cette œuvre. Il nous donne la lumière jusqu'à un certain point, et non au delà; la grâce en une certaine mesure, et non davantage; il nous la donne d'une certaine sorte, et non d'une autre. Il a sur nous ses desseins, qui se rapportent tant à notre caractère naturel qu'à notre correspondance surnaturelle à la grâce divine. Il a des desseins particuliers touchant notre sainteté. C'est là le fondement sur lequel repose toute

direction spirituelle. Il est pour nous d'une immense importance de savoir ce que sont les desseins particuliers de Dieu, qui sont surtout visibles dans les opérations de la grâce sur nos âmes. Mais nous ne pouvons voir nous-mêmes ces opérations ni en porter un jugement sûr ou du moins définitif, à cause du trouble, de la confusion que cause notre amour-propre. C'est pourquoi nous nous plaçons sous la conduite des hommes qui, à cause de leur caractère sacerdotal, ont en eux un don particulier, et qui, pour obtenir la lumière, adressent à Dieu des prières auxquelles il répond d'une manière spéciale, afin de les aider dans leur responsabilité et de récompenser notre obéissance.

Nous pouvons reconnaître immédiatement plusieurs des desseins de Dieu sur nous, les plus importants, parce qu'ils sont généraux et qu'ils résultent de ce qu'il est Dieu. Lorsque nous sommes parvenus à les connaître, le premier pas à faire est d'entrer en eux, c'est-à-dire de bannir de notre esprit les dispositions qui y ont rapport, pour les remplacer par celles qui viennent de Dieu. Cela ne se fait pas tout d'un coup, mais par degrés, d'abord dans une chose, puis dans une autre, et nous arrivons ainsi à voir les choses du point de vue de Dieu. Nous les regardons de son point de vue, oubliant ou dédaignant le nôtre. Ce sont les intérêts de Dieu, ou les principes surnaturels qu'il nous a inculqués, ou les révélations qu'il nous a faites de sa volonté qui règlent ce point de vue, et non nos affections et nos répugnances, et non nos goûts naturels ou notre caractère acquis. Cela nous émancipe des petitesses de famille, des petitesses de communauté, des petitesses nationales, et surtout des petitesses personnelles. Cette œuvre n'implique rien moins qu'une complète révolution intérieure. Elle crée le nouvel homme; elle est la ressemblance de Jésus, elle est la mort mystique de nous-mêmes. Mais nous passons par des temps de lutte terrible avant d'atteindre au but. C'est une transformation longue et difficile, qui se fait au milieu de bien des écarts, bien des accès rétrogrades,

bien des moments d'engourdissement et de lâcheté. Il faut passer par des souffrances aiguës et excessives, car c'est une opération qui atteint notre nature jusqu'au vif.

En Marie, cette opération déifiante fut complète. Elle était due à ses grâces immenses, ainsi qu'à la proximité perpétuelle de Jésus. La prophétie de saint Siméon, sans manifester pour la première fois à la sainte Mère l'ensemble des desseins de Dieu à l'égard de Jésus, d'elle-même et de nous autres pécheurs, le présenta cependant d'une manière formelle à son acceptation. Comme elle avait été appelée formellement à donner son consentement à l'Incarnation, de même elle était alors appelée d'une manière positive à entrer dans ces desseins de Dieu, à en faire les siens propres, et à se les adapter par une sainteté héroïque. Nous avons déjà vu que ces desseins n'étaient nullement tels que le cœur d'une mère dût naturellement les désirer. Ils entraînaient de terribles sacrifices; ils élevaient à des hauteurs où la simple humanité pouvait à peine respirer; ils plongeaient dans des océans de douleur surnaturelle; il y a même, dans la souffrance de cette première douleur, quelque chose que nous oserions presque appeler contre nature, non-seulement à cause de la relation dans laquelle elle plaça la Mère à l'égard du Fils, mais encore à cause de la part faite à la libre volonté de la Mère. Marie entra héroïquement, dans ces desseins de Dieu, avec la plus parfaite intelligence qu'une créature en pût avoir. Un vaisseau ne peut entrer à pleines voiles dans le port avec plus de dignité calme ni plus de grâce irrésistible, que Marie ne passa de la nature, de la terre et d'elle-même, dans le sein profond de son Père céleste.

La troisième disposition que nous remarquerons dans la générosité de Marie est l'acceptation de cette douleur. Quand il s'agit de nous, la générosité dans les choses spirituelles doit souvent se mesurer par le degré de répugnance et de lutte à travers lesquelles la vertu s'est ouvert un passage. Mais il n'en fut pas de même de la sainte Vierge. Comme il en est de notre générosité na-

turelle, ainsi en était-il de sa générosité surnaturelle. d'autant plus gracieuse qu'elle naissait sans effort, sans douleurs d'enfantement, de l'abondance de son cœur. Tout venait spontanément, sans délais ni calculs. Il n'y avait pas de combat à soutenir : car où serait le combat dans une nature aussi soumise à la grâce dans ses replis les plus secrets que l'était celle de Marie? En conséquence de la grandeur de la grâce, ce qui était surnaturel lui venait aussi facilement que ce qui nous est naturel; or, c'est dans cette promptitude instantanée, qui se fait à peine apercevoir, que consistent les charmes de la générosité parmi nous. La souffrance et la répugnance sont deux idées différentes. Marie souffrit extrêmement, mais il n'y eut pas de rébellion dans sa nature inférieure. Il eût pu y en avoir, mais il n'y en eut pas. Une telle rébellion eût été incompatible avec la grandeur de son union avec Dieu. Ce qui eut lieu en Notre-Seigneur dans le jardin de Gethsémani n'a rien qu'on puisse y comparer chez sa Mère. Elle n'avait pas à boire le calice du péché ni le calice de la colère du Père, mais seulement une coupe d'amertume que Jésus lui présentait aux lèvres pour toujours. Pouvait-elle lutter avec lui, même pendant un instant? Pouvait-il y avoir la moindre atteinte à la conformité de Marie avec la volonté de Jésus, lorsqu'il était lui-même son échanson? Dans son agonie au jardin des Oliviers, nous devons supposer une sorte de séquestration de la nature divine, du moins en ce qui concerne ses principaux effets sur la nature humaine qui lui était unie. Bien plus, nous devons supposer comme une désertion miraculeuse de la portion inférieure de la nature humaine de Jésus, par ses facultés humaines les plus élevées, afin qu'il pût arriver à ce conflit prodigieux qui eut lieu dans son âme sainte, à cette rébellion apparente et momentanée et cependant extrêmement mystérieuse, de sa volonté inférieure contre sa volonté supérieure. Mais, à coup sûr, cela est un caractère particulier de Jésus. C'est une partie du salut du monde. C'est en Jésus une sublimité dont Marie n'est

pas capable sans abaissement. Cette particularité se rapporte au péché et à la justice irritée du Père. C'était la révolte de la pureté de Jésus contre tout ce qu'avaient de répugnant les iniquités sans nombre dont il allait se revêtir. C'était le point culminant de la magnificence de son sacrifice. En Marie, c'eût été simplement la déchéance passagère de sa sainteté consommée, sans la sainteté ni la dignité de la Rédemption. Nous ne pouvons donc l'admettre pour un seul instant. La tranquillité de Marie en eût été troublée, l'intégrité de sa nature parfaite en eût été pour ainsi dire désunie; et, en même temps qu'il y eût eu plus de la femme dans la Mère sublime de Dieu, Marie fût descendue à un niveau moins élevé et eût ressemblé davantage à l'un des saints. La volonté de Marie, qui avait paru un moment dans le mystère de l'Incarnation, s'abîma ensuite dans les profondeurs de la volonté de Dieu et ne reparut plus jamais. Au milieu de la mer, au sein d'un calme profond, une vague, s'élevant de la surface des ondes qui s'agitent, se couronne d'une nuance argentée, est éclairée par la lumière, puis retombe silencieusement dans l'abîme, sans laisser aucune trace, aucun vestige. Il en fut ainsi de la volonté de la sainte Vierge. Dans l'Annonciation, Dieu avait évoqué cette volonté qui, après avoir brillé un moment, se retira de nouveau en lui et ne reparut plus. Pour celle qui voyait Dieu souvent, qui était plus unie avec lui qu'aucun saint ou aucun ange ne le fut jamais, qui avait plus de grâce que tout le reste du monde, qui était plus glorieuse que les bienheureux dans leur gloire, qui n'avait pas de volonté séparée de celle de Dieu, pouvait-il en être autrement? Non! La générosité de notre sainte Mère consistait dans la promptitude spontanée et dans le calme parfait de sa conformité à la douce volonté de Dieu. Elle qui, dans l'Incarnation, avait donné sans effort tout ce que Dieu lui avait demandé, donna aussi sans effort tout ce qui résultait de ce premier consentement.

Mais considérons maintenant les leçons que cette pre-

mière douleur nous enseigne. Elle fut un malheur de toute sa vie. Même dans un monde déchu, le malheur n'est pas exempt de mystère. Il ne devrait véritablement pas y avoir de malheur, car le monde entier n'est-il pas partout plein de Dieu, et le malheur peut-il exister près de Dieu? Si nous considérions avec bienveillance ceux qui nous entourent, combien de bonté reconnaîtrions-nous en eux! Le péché est facilement pardonné à ceux qui s'en repentent sincèrement. La grâce est donnée avec prodigalité. Il existe aussi une somme presque incroyable de véritable joie, et la peine et la souffrance se changent promptement en sainteté. Malgré tout cela, le malheur du monde est réel. Sur la terre presque chaque âme est un sanctuaire de secrète affliction. Chez quelques-uns, le chagrin est récent; chez d'autres, il est ancien : pour un nombre immense d'hommes, le malheur dure littéralement toute la vie, et il n'y a contre lui de refuge possible que par la porte de la mort. Chez quelques-uns, il vient de ce qu'ils ont d'abord embrassé une carrière qui ne leur convenait pas. Chez d'autres, il a pour cause la méchanceté, l'inconduite de ceux qu'ils aiment ou le défaut d'entente mutuelle. Dans d'autres cas, les hommes ont à supporter pour leur religion des souffrances qui, par suite de la cruauté d'autrui, durent jusqu'à la fin de leur vie. Il n'est pas rare que le malheur ait sa cause dans les caractères des hommes, dans leurs péchés, ou dans quelques conséquences qui en découlent. De temps à autre, il est le fardeau d'un cœur brisé, d'un cœur qui, ayant été chargé d'un poids trop pesant, s'est rompu, et a ainsi perdu son élasticité et le pouvoir de secouer loin de lui son chagrin. Le temps n'apporte pas de remède à une souffrance semblable. Le cœur brisé saigne dans la main du Père céleste. Celui-ci le consolera; nul autre ne le pourrait faire. On est étonné de voir combien les consolations humaines sont superficielles. Les eaux brillent tellement au soleil, que nous ne voyons pas le fond sablonneux qui s'élève presque jusqu'à la surface. Nous le croyons situé profondément

jusqu'à ce que nous ayons une fois essayé de puiser de l'eau, et que nous ayons alors appris ce qu'il en est, en tirant autant de sable que d'eau.

Maintenant, comment agirons-nous en face de cette affliction de toute la vie ? Des abîmes de sa première douleur, que Marie nous l'apprenne. Ses afflictions durèrent toute sa vie. Ce fut là le caractère particulier dont les marqua la première douleur. Marie souffrit sans chercher de consolation ; elle souffrit sans avoir besoin de s'appuyer sur la sympathie humaine ; elle souffrit en silence ; elle souffrit dans la joie. Mettons cela à part, non comme inimitable, car un temps viendra où nous serons capables d'imiter même de telles choses ; mais mettons-le à part comme étant maintenant au delà de notre portée. Mais Marie n'éprouve aucune souffrance qui ne soit unie à la Passion de Jésus. Nous pouvons, dans une certaine mesure, rendre nos afflictions semblables aux siennes en les unissant aux douleurs de Notre-Seigneur. Si notre douleur vient du péché, à coup sûr elle ne peut ressembler à celle de Marie ; mais elle peut être facilement, et d'une manière aussi agréable à Dieu, unie à la Passion de Notre-Seigneur. Il n'en méprisera pas l'offrande. La mesure de nos chagrins ne doit pas même s'accroître par le fait qu'ils sont la conséquence du péché. Heureux sont ceux que le Père punit dans cette vie et traite comme ses fidèles enfants ! Comme Marie, il faut que nous soyons aimants, doux et patients à l'égard de ceux qui nous causent quelque chagrin, et, versant des larmes sans chercher à les retenir et sans éprouver de honte, il faut que nous posions notre tête sur le sein de Notre-Seigneur pour penser avec calme à Dieu et au ciel. Ce n'est pas une légère consolation pour ceux qui gémissent pendant toute leur vie, que de savoir que la sainte Vierge a aussi gémi pendant toute sa vie. Prenons courage. Regardons en face notre grande douleur, et disons-lui : « Vous avez résolu de ne point vous séparer de moi avant que je descende dans la tombe ; soyez donc pour moi un second ange gardien ; soyez une ombre de Dieu, qui empêche

les rayons brûlants du monde de dessécher dans mon cœur les sources de la prière. » Chacun de nous, même quand il n'a pas une affliction qui dure toute sa vie, a un ange gardien de cette sorte. Nous pouvons ne pas avoir une seule affliction, mais plusieurs. Elles peuvent venir comme des sentinelles pour monter la garde l'une après l'autre, à mesure que se termine chaque veille de cette nuit terrestre. Le malheur ressemble à un monde caché et souterrain. Nous marchons dessus continuellement, sans le connaître, et nous paraissons désobligeants et indifférents les uns envers les autres, lorsque dans nos cœurs nous ne le sommes pas en effet. Quelle consolation c'est donc pour nous de songer que la vie de Jésus, ainsi que celle de Marie, fut une vie de malheur caché et incessant ! C'est pourquoi nous pouvons chercher avec confiance la Mère des douleurs, et la prier d'être la mère de notre douleur. Jésus a un amour spécial pour les malheureux. Le jour le plus long a un soir, le travail le plus rude a sa fin, et la peine la plus vive son repos éternel plein de contentement.

Nous tirons encore une autre leçon de la première douleur de Marie, c'est que l'usage le plus élevé que l'on puisse faire des dons de Dieu est de les lui rendre. Rien ne nous appartient réellement en propre, si ce n'est notre péché. Dieu est jaloux de tout ce qui ressemble en nous à un sentiment de maître et de propriétaire, même touchant les dons de la nature ; mais, à l'égard des dons de la grâce, cette jalousie est mille fois plus grande. Il faut que nous fassions de lui le dépositaire de ses propres dons, parce que nous ne savons pas en faire un usage convenable. Il faut que nous soyons comme les enfants qui prient leur père de garder les petits trésors qu'il leur a lui-même donnés. Agissons de même envers les dons de Dieu. Ils sont plus à nous sous sa garde que sous la nôtre. Tout ce qui accroît notre sentiment de dépendance à l'égard de Dieu est doux, sûr, vrai, juste, et ce qu'il y a de meilleur pour nous. En outre, Dieu est la fin pour laquelle toutes choses nous ont été données.

Rien de bon n'est destiné à rester avec nous, sous peine de perdre de sa qualité et de se gâter. Chaque créature est un canal par lequel les choses retrouvent leur chemin vers Dieu, aussi sûrement que le sang retrouve son chemin vers le cœur par des détours sans fin, et remplit ses fonctions sans s'arrêter nulle part, ce qui rendrait le corps malade, mais en continuant à couler, et à couler rapidement pour l'animer et lui donner la vie. D'ailleurs, notre humilité est toujours en péril si nous retenons un don de Dieu, ne fût-ce même que pendant le temps nécessaire pour le regarder en face, l'aimer, et puis y penser avec plaisir lorsqu'il a disparu. Il faut que nous rapportions tout à Dieu. Voilà le secret pour être saint. La grâce vient, les tentations cèdent, de grandes choses se font, et l'amour est tout en joie. L'amour-propre voudrait bien chanter sa partie, mais sa voix est étouffée par le bruit des louanges divines : qu'il se fâche et qu'il se taise, nous n'y faisons nulle attention. Mais pourrions-nous continuer toujours notre heureux concert? Oui, assurément, car les grâces nous arrivent sans cesse; elles sont sans fin comme la foule des rues, qui s'éclaircit quelquefois, mais qui ne disparaît jamais entièrement. Ainsi nous pourrions sans cesse louer Dieu et toujours lui renvoyer, après les avoir baisés avec humilité, les dons et les grâces qu'il nous avait envoyés. Outre cela, Dieu et ses dons sont deux choses tout à fait différentes. Il feint quelquefois de vouloir nous surprendre, afin d'éprouver notre amour. Il nous envoie quelque don céleste et nous épie pour voir si nous en faisons notre bien suprême, si nous nous y reposons, non comme s'il nous appartenait ou même comme s'il appartenait à Dieu, mais plutôt comme si c'était Dieu même. Mais l'âme qui aime véritablement ne peut jamais tomber dans une telle méprise. Elle ne songe pas plus à rester sur un des dons les plus précieux de Dieu, pour se reposer, que l'on ne songe à prendre la vague mouvante de la mer pour se coucher et s'endormir. Il faut qu'une telle âme atteigne à Dieu, à rien en deçà.

Elle ne cesse de lui rendre ses dons, comme si elle protestait continuellement que, tout nécessaires qu'ils sont, ils ne sont pas Dieu lui-même et ne peuvent le remplacer.

Il y a encore une autre leçon à tirer de cette première douleur, c'est qu'en ce monde l'affliction est la récompense de la sainteté. Elle est pour les élus sur la terre ce que la vision béatifique est pour les saints dans le ciel, c'est-à-dire la présence même de Dieu, sa manifestation, sa récompense infaillible. Il ne faut donc pas nous étonner si de nouveaux efforts pour servir Dieu amènent à leur suite de nouvelles afflictions. Suivant les principes surnaturels de la vie spirituelle, il doit en être ainsi. Si nous sommes capables de les supporter, ces afflictions viendront tout d'abord. Si elles tardent, c'est le signe que Dieu mesure notre faiblesse. Nous ne devons pas craindre qu'elles soient disproportionnées à nos forces. Dieu ne frappe pas ses coups au hasard. Nos croix sont pesées scrupuleusement par la sagesse divine ; l'amour divin les travaille, afin de les rendre moins rudes et plus légères. Mais nous ne pouvons avoir de bonheur réel dans la dévotion si nous sommes sans épreuves. Nous n'avons pas de preuve que Dieu nous accepte : pas de garantie contre les illusions. On sait que les étoiles sont toujours à la même place dans le ciel, mais, selon les états différents de l'atmosphère, elles semblent beaucoup plus éloignées qu'à d'autres moments, ou bien elles paraissent beaucoup plus rapprochées et ressemblent à des larmes de lumière prêtes à tomber sur la terre. Il en est ainsi de Dieu. La joie le fait paraître éloigné, tandis que l'affliction le rapproche et le fait comme habiter en nous. Lorsque les afflictions surviennent, nous sentons instinctivement leur liaison avec les grâces qui les ont précédées, de même que les tentations ont souvent en elles quelque chose qui nous rappelle les victoires passées. Elles arrivent l'une après l'autre, frappant des coups répétés sur nos pauvres cœurs d'un air si modeste et si céleste à la fois, que, sous leur déguisement transparent, il est aisé de reconnaître des

anges. Lorsque nous les touchons, et même lorsque leur pointe acérée nous perce, nous sentons que nous tenons presque dans nos mains notre persévérance finale, tant elles sont des témoignages solides de notre adoption, tant il y a de grâces importantes dans leur présence, et tant est grand l'héritage de grâces qu'elles nous laissent en nous quittant. Un cœur sans afflictions est comme un monde sans révélation; il ne voit Dieu qu'à la faible lueur du crépuscule.

De plus, il faut que notre affliction nous appartienne en propre. Il ne faut pas nous attendre à ce que d'autres que nous la comprennent. C'est une des conditions de la véritable affliction, qu'elle soit mal comprise. L'affliction est la chose la plus individuelle du monde. Nous ne devons donc nullement nous attendre à rencontrer une sympathie égale à ce que nous souffrons. Ce sera déjà beaucoup si elle est convenable, quoique imparfaite. C'est une chose bien triste de s'être appuyé sur la sympathie, et de trouver que nous sommes trop pesants pour elle, quand nous avons tant de douleurs à porter. Il nous est alors bien difficile de nous relever. Le cœur découragé s'affaisse sur lui-même. Il a épuisé ce qui lui restait de forces en cherchant à atteindre le lieu de son repos, et maintenant, que lui reste-t-il, qu'un abattement qui rouvre toutes ses blessures, et l'affligeante conviction que le chagrin lui est moins supportable qu'il ne l'était auparavant? Il vaut donc mieux garder nos afflictions aussi secrètes que nous le pouvons. Une sympathie inopportune nous irrite et nous fait pécher. Une sympathie insuffisante laisse le membre malade retomber rudement à terre. Le refus de sympathie excite en nous une espèce de désespoir qui éclate en plaintes. Dieu sait tout; il y a dans cette pensée des volumes de consolation. Dieu dispose tout; de cette simple vérité émane assez de lumière pour éclairer toutes les ténèbres. Nos cœurs sont remplis d'anges lorsqu'ils sont pleins d'afflictions. Qu'elles soient donc nos compagnes, et poursuivons notre route en souriant tout

le jour et en répandant autour de nous une douceur telle qu'il n'est permis qu'aux affligés d'en répandre, et Dieu nous comprendra quand nous irons à lui. Qui saurait mieux consoler que ceux qui sont aussi affligés ?

Nous devons également nous attendre à ce qu'il en soit de nous, en quelque mesure, comme il en était de Marie ; nos afflictions seront alimentées par nos joies mêmes. Dieu nous envoie les joies avant les afflictions pour préparer nos cœurs ; mais les joies elles-mêmes renferment comme des prophéties d'afflictions à venir. Ces terreurs saintes, ces pressentiments étranges, cette vague attente d'un mal qui s'approche, d'où vient qu'elles accompagnent si souvent les joies, si ce n'est qu'elles en sont les ombres ? Et, en effet, c'est ordinairement le point lumineux de la vie qui en détermine la partie obscure. De toutes sortes de manières étranges les joies se changent en chagrins, tantôt soudainement, tantôt graduellement. Quelquefois ce que nous attendions comme une joie arrive sous la forme d'un chagrin. Quelquefois la possession d'une joie change celle-ci en tristesse comme si elle avait été frappée de la baguette d'un enchanteur. D'autres fois, une joie qui avait été sans mélange jusqu'à la fin, nous laisse en partant le chagrin derrière elle ; elle n'avait cessé de tenir ce chagrin caché sous son manteau, et nous ne l'y avions point soupçonné. Ou bien encore lorsqu'un chagrin est devenu plus calme, lorsque la nouveauté de son aiguillon semble usée par le temps, par la patience et par la distraction que nous apportent nos devoirs, une joie nous arrive et nous fait sourire à son entrée dans notre âme, mais une fois là, elle se rend aussitôt à la fontaine des douleurs, réveille les eaux qui dormaient, creuse la source plus avant et soulève la terre alentour pour faire couler plus abondamment les eaux amères. Il y a peu de personnes qui n'aient senti la peine renaître et se raviver ainsi par l'arrivée de la joie. Mais, à dire vrai, dans un monde où nous pouvons pécher, dans une lutte où nous perdons si souvent Dieu de vue, dans un séjour qui

est plutôt un exil qu'une demeure, toutes les joies sont alliées aux afflictions ; ce sont, pour ainsi dire, des afflictions en habits de fête. La joie, c'est la vie sous une forme qui ne lui appartient pas. La douleur, c'est la vie sans déguisement, c'est la vie sous sa forme véritable. Néanmoins, dans la douleur, il y a la plus vraie, la plus céleste de toutes les joies, parce qu'elle nous détache du monde et nous attire vers Dieu avec une autorité calme, persuasive et irrésistible. Le lever du soleil de la grâce dans l'âme est plein de nuages, de doutes et de présages incertains, malgré les éclats de la magnifique lumière qui éclaire de toutes parts ce ciel encore en désordre. Mais lorsque l'astre est monté jusqu'au sommet de sa course au milieu du jour, tous les nuages se sont fondus dans l'azur sans que l'on sache comment. Car changer les joies en afflictions, c'est la tâche douce et sûre de la terre ; changer les afflictions en joies, c'est l'œuvre véritable du ciel et de cette hauteur de la grâce qui est déjà le ciel sur la terre.

Il se trouve encore une autre leçon dans la première douleur. D'une manière ou d'une autre, il faut que nous entrions tous dans cette douleur pendant la vie. Le caractère particulier de la douleur de Marie est que Jésus en fut la cause. Mais cela n'est pas particulier à l'affliction de Marie. Jésus sera pour chacun de nous une cause de sainte douleur. Il y a sur la terre une foule de choses heureuses qu'il nous faut sacrifier pour Jésus, ou, si nous n'avons pas le courage de le faire, il aura la bienfaisante cruauté de nous les enlever. La persécution est un mot qui a beaucoup de significations, elle doit arriver infailliblement à chacun de ceux qui aiment Notre-Seigneur. Elle peut venir de la langue méchante des mondains, ou des soupçons, de la jalousie et des jugements de ceux que nous aimons. Dans le cercle paisible des affections de famille et sous le même toit, elle vient souvent de mains qui nous la rendent difficile à endurer ; et à cause de la religion, il y a souvent bien de la misère là où un visiteur accidentel ne voit autre chose

que l'édification d'un amour mutuel. A-t-on jamais laissé quelqu'un servir Jésus selon ses désirs? Il serait vain de l'espérer. Pour la femme, l'amour du mari s'y oppose. La mère arrache ses enfants des bras du Sauveur. Le père regarde d'un œil soupçonneux les droits de Dieu, et, jaloux du Créateur, il traite avec dureté un enfant qui, d'ailleurs, ne lui a jamais donné une heure de peine dans sa vie, et envers qui il n'avait jamais été sévère jusque-là. Le frère laisse s'affaiblir en lui la force de l'affection fraternelle, et apporte l'âpreté des jugements du monde dans le cercle sacré de la famille, si Jésus ose mettre le doigt sur sa sœur. O misérable, misérable monde! Et ce sont toujours les bons qui sont les plus âpres en pareil cas. Pénétrons bien de ces pensées nos esprits et nos cœurs. En dehors de nous, outre cette inévitable persécution, Notre-Seigneur nous entourera d'épreuves et de croix, pour conserver notre grâce et pour l'augmenter. Plus nous l'aimerons, plus il en viendra en foule. Bien plus, notre amour pour Jésus nous entraîne souvent dans des afflictions, sans que nous sachions à peine comment. Il nous conduit presque dans des fautes, dans des imprudences dont nous avons à nous repentir. Tout à coup, surtout lorsque nous sommes fervents, le sol s'éboule sous nos pieds, nous tombons dans une fosse, et si nous regardons le passé, notre chute semble inexcusable, et cependant comment a-t-elle eu lieu? Et que se passe-t-il aussi dans l'âme? N'existe-t-il pas des peines dans l'amour? ces peines ne sont-elles pas plus communes que les joies? Et puis il y a la peine encore plus grande de ne pas sentir notre amour, de sembler le perdre, de le sentir nous échapper pour toujours. Il y a aussi des épreuves intérieures, qui font souffrir une mort cruelle à notre amour-propre, et une purification par le feu qui s'opère sur la partie la plus intime de notre âme et lui fait souffrir la plus douloureuse agonie. Il y a encore les maux dans lesquels l'amour de Jésus nous fait tomber en nous persuadant de renoncer au monde, d'éteindre toutes les lumières

par lesquelles la terre avait réjoui nos cœurs, de rompre des liens, de fuir les affections, de nous livrer à une vie triste et pénible, et après nous avoir conduits là, il nous quitte. Dieu nous dérobe son visage. Toute vue de l'autre monde nous est cachée. De même qu'au coucher d'un soleil d'automne, aussitôt que l'extrême bord de cet astre a disparu sous l'horizon, on voit, auprès des rivières, dans les vallées boisées, dans les pâturages où paissent les troupeaux, dans les prairies que les faucheurs viennent de laisser, s'élever comme par enchantement un épais brouillard blanc qui aveugle, ainsi en est-il de l'âme; aussitôt que la face de Dieu a disparu, les péchés passés, lugubres fantômes, s'échappent des sépulcres où l'absolution les avait déposés; les imperfections présentes, des tentations inconnues, l'impossibilité de la persévérance, tout cela s'élève en même temps, et enveloppe l'âme dans une désolation sombre et glaciale qu'aucun astre ne peut percer, et c'est beaucoup alors si une faible lueur blanche nous dit que la lune brille quelque part. Qui ne connaît tout cela? Il n'y a pas à nous en troubler. Elles ne sont pas sur nous maintenant, mais, soyons-en certains, elles reviendront dans leur temps. Ainsi Jésus est en nous une cause d'affliction, il est en nous un signe qui doit être contredit; en nous il est établi pour l'élévation et la chute de plusieurs.

Telles sont les leçons que nous donne la première douleur, et, comme l'affliction qu'elle renfermait, ce sont des leçons de toute la vie. Retournons maintenant avec Marie à Nazareth. Les anges pleins d'étonnement et de respect pour sa douleur accompagnent ses pas. Peut-être est-ce là leur première leçon dans la science profonde de la Passion. Ainsi la mère portant son enfant continua sa route dans les rues de Sion, au delà des collines, et à travers les vallons situés près des ruisseaux, jusqu'à ce qu'elle arrivât au verdoyant bassin de Nazareth! Et ils étaient tout l'un pour l'autre. Et qui pourrait dire quel langage muet ils parlaient, quand le cœur

de l'enfant battait contre le cœur de la Mère, en douleur et en amour? Et chacun était plus cher à l'autre qu'auparavant, comme nous leur étions peut-être aussi plus chers nous-mêmes; car l'ombre du Calvaire était déjà tombée sur la Mère et sur le Fils, et ils aimaient cette ombre, et c'était nous qui la répandions.

CHAPITRE III.

DEUXIÈME DOULEUR.

La Fuite en Égypte.

La fuite en Égypte a toujours été, dans l'Eglise, un sujet fécond pour la poésie et pour l'art, tandis qu'elle a été, pour les âmes religieuses, une source abondante de larmes et de contemplation. Non-seulement ce mystère est en lui-même d'une extrême beauté, mais les gentils se sont plu à le regarder, après l'Épiphanie, comme le commencement des opérations de Notre-Seigneur sur eux. Jésus s'enfuit de chez son peuple pour aller chercher un refuge dans une contrée païenne ; il consacre par sa présence la terre même qui avait été la plus grande ennemie historique de son peuple, et qui était, pour ainsi dire, le véritable type de toutes les ténèbres de l'idolâtrie. Parmi ces gentils environnés de ténèbres, il trouve une demeure paisible, où les persécutions ne viennent pas troubler le calme de sa vie d'enfant; les idoles tombent de leurs autels à mesure qu'il marche; une vertu secrète s'avance dans la riche vallée du Nil pour l'inonder et s'étendre au loin dans ses plaines de sables brûlés; elle sanctifie toute cette région, et la met à part comme un sanctuaire futur, un désert en fleur, désolation changée en un paradis peuplé de saints. Les Pères du désert passeront en proverbe même parmi les grandeurs de l'Occident chrétien; ils seront un phénomène que les hommes ne se lasseront jamais d'admirer, une discipline vivante, une école permanente, dans la-

quelle toutes les générations à venir des saints catholiques viendront s'instruire et prendre leurs degrés. Aussi, l'Occident païen s'est-il plu à accumuler les traditions touchant la fuite en Égypte, le séjour dans cette contrée et le retour.

Si la paix n'existe pas dans la ville retirée de Nazareth, où la trouverons-nous? Les regards d'un pouvoir jaloux, rendus plus pénétrants par le discernement subtil d'une crainte égoïste, découvriront-ils le saint Enfant parmi les nombreux enfants de ce village écarté? L'esprit du mal y aura l'œil, soyons-en sûrs; la paix n'est l'héritage ni de Jésus ni de Marie. Il est vrai que Jésus est le prince de la paix, mais ce n'est pas d'une paix telle que la rêve la terre. Marie n'est revenue chez elle que depuis peu de temps; son cœur est brisé; elle a besoin de se reposer; le repos viendra la trouver à l'heure ordinaire, mais autrement qu'on aurait pu s'y attendre. Au milieu de la nuit, le Seigneur apparut pendant son sommeil à Joseph, le gardien sur la terre des trésors les plus précieux du ciel, et lui ordonna de se lever, de prendre l'Enfant et sa Mère, et de s'enfuir en Égypte. Les trois Rois étaient retournés en Orient sans faire savoir à Hérode s'ils avaient trouvé le roi nouveau-né et sans lui dire qui il était. Hérode leur avait commandé de revenir le trouver, mais l'Écriture ne nous dit pas qu'ils eussent promis de le faire; ou, s'ils l'avaient promis, l'ordre de Dieu, qu'ils reçurent en songe, annula la promesse qu'ils avaient faite. Cependant la tyrannie ne devait pas être ainsi frustrée, et, de peur de manquer son but, elle noya Bethléem dans le sang par le massacre des Innocents. O Marie, voyez quelle sœur cruelle vous avez été pour ces pauvres mères de Bethléem, qui vous avaient vue, le soir de Noël, errer sans asile dans les rues, pendant qu'elles caressaient peut-être leurs petits enfants à leurs portes! Quel concert de gémissements s'éleva du sommet étroit de cette colline, tandis que le sang coulait à flots dans les ruisseaux des rues en pente rapide! C'était la loi de l'Incarnation, la loi qui envelop-

pait le doux Jésus, et qui commençait son œuvre. Seigneur bien-aimé ! son grand amour pour nous avait déjà brisé le cœur de sa Mère. Cet amour remplissait alors de désolation les heureux foyers de Bethléem et en marquait de sang leurs portes inhospitalières. Et tout cela afin de conserver Jésus pour le Calvaire, où il devait, avec des souffrances mille fois plus cruelles, répandre son précieux sang pour nous.

La nuit était sombre et tranquille au-dessus de la petite ville de Nazareth quand Joseph partit. Nul commandement de Dieu ne fut jamais exécuté par le plus grand saint, ni par l'ange le plus zélé, avec autant de promptitude que celui-ci le fut par Marie. Elle entendit les paroles de Joseph, et elle lui sourit en silence pendant qu'il parlait; il n'y eut en elle ni trouble, ni précipitation, quoiqu'elle éprouvât toute la crainte d'une mère. Elle prit son trésor pendant qu'il dormait, et partit avec Joseph à la froide lumière des étoiles; car sa pauvreté avait peu de préparatifs à faire. Elle quittait de nouveau sa maison; la terreur, les difficultés, le désert et le séjour chez les païens étaient présents à ses yeux, et elle fit face à tout avec la calme angoisse d'un cœur déjà brisé. Çà et là le vent de la nuit s'agitait dans les figuiers dépouillés de leur feuillage, en courbant leurs branches devant le ciel brillant, et, de temps en temps, un chien de garde aboyait, non parce qu'il entendait les fugitifs, mais par suite de l'inquiétude nocturne des animaux. Mais, de même que Jésus était venu comme un Dieu, ainsi il s'en allait comme un Dieu, sans être remarqué et sans que son absence parût causer un vide. Personne ne semble moins manquer sur la terre que Celui de qui elle dépend tout entière.

Le chemin qu'ils prirent n'était pas celui que la prudence humaine leur aurait indiqué; ils retournèrent sur la route de Jérusalem, qu'ils avaient suivie si peu de temps auparavant. Mais en évitant la cité sainte, ils passèrent près de Bethléem, comme si le voisinage de Jésus devait répandre la bénédiction sur ces enfants qui, dans

l'ignorance du sort cruel qui les menaçait, reposaient encore chaudement dans les bras de leurs mères; ils arrivèrent ainsi à la route qui conduit au désert, Joseph marchant le premier, comme l'ombre du Père éternel; ils franchirent la frontière de la Terre promise, et ils s'avancèrent jusqu'à ce que l'œil les perdît de vue et qu'ils ressemblassent à des taches sur le sable du désert. Deux créatures avaient à porter le Créateur dans le désert et prenaient soin de lui au milieu du sable pierreux de ces gorges sans eau. Le lever et le coucher du soleil, l'éclat du midi et la lueur de minuit, l'orbe de la lune, et le hâle enflammé, se renouvelèrent pour eux pendant bien des jours dans le désert. Cependant ils continuaient leur route. Pendant la nuit, ils avaient à souffrir du froid, et pendant le jour, ils étaient brûlés par un soleil contre lequel il n'y avait pas d'abri; ils n'avaient que peu de vivres et souffraient souvent de la soif; ils savaient qui ils portaient, et ne cherchaient pas de miracles pour alléger leur charge.

Une antique tradition rapporte qu'ils s'arrêtèrent un soir dans une caverne de voleurs; ils y furent reçus avec une hospitalité rude, mais bienveillante, par la femme du chef de la troupe. Peut-être était-ce l'affliction qui la rendait bonne, car il en est souvent ainsi chez les femmes. Elle avait un bel enfant, la vie de son âme, le seul être doux et innocent, au milieu de la vie coupable et sauvage qui l'entourait, et cet enfant était blanc comme la neige. Hélas! il ne l'était que trop, car cette blancheur était celle de la lèpre. Mais elle ne l'en aimait que davantage, et elle le pressait plus tendrement sur son sein, comme le font les mères; à cause de son infortune, cet enfant était plus que jamais pour elle la vie et la lumière. Marie et Jésus, la femme du voleur et l'enfant lépreux ensemble dans la caverne, à la tombée de la nuit! Quel lieu convenable pour le Rédempteur! Quel gracieux symbole de l'Église qu'il a fondée! Marie demanda de l'eau pour laver Notre-Seigneur, la femme du voleur lui en apporta et Jésus y fut lavé. La bonté, en

ouvrant le cœur, ouvre également les yeux de l'esprit. La femme du voleur aperçut quelque chose de remarquable dans ses hôtes. Qu'il y eût une lumière autour de la tête de Jésus, que le Saint-Esprit parlât par la voix de Marie, ou que la présence seule de tant de sainteté l'affectât étrangement, c'est ce que nous ne savons pas; mais, rempli d'amour et d'une sorte de foi, le cœur de la mère devina; la terre connaît bien cette faculté de deviner que possède le cœur maternel. Elle prit l'eau dont Marie s'était servie pour laver Jésus, y lava son petit lépreux Dimas, dont la chair devint tout à coup aussi rose et aussi belle que l'œil d'une mère pouvait le désirer. De longues années s'écoulèrent; l'enfant dut quitter les bras de sa mère; il accomplit des actions d'audace enfantine sur les sables du désert; enfin Dimas fut assez âgé pour se joindre à la troupe, et quoiqu'il ait semblé avoir conservé en lui jusqu'à la fin quelque chose du cœur de sa mère, il mena cependant une vie de violence et de crime, et à la fin, Jésus le vit amené prisonnier dans l'enceinte des murailles de Jérusalem. Attaché à la croix, consumé par la fièvre, au milieu d'une brûlante agonie, il fut assez pervers pour dire des paroles de mépris à l'Innocent qui souffrait à côté de lui. Jésus demeurait silencieux, et Dimas, le regardant, vit en lui quelque chose de céleste, quelque chose d'étranger à un criminel, et de tel, peut-être, que ce que sa mère avait vu dans la caverne, trente-trois ans auparavant. C'était l'enfant dans le bain duquel sa lèpre avait été guérie. Pauvre Dimas! la lèpre que tu as maintenant est plus dangereuse; elle aura besoin de sang au lieu d'eau! L'opération de la foi fut prompte en lui. Peut-être son cœur était-il semblable à celui de sa mère, et la foi y était en quelque sorte naturelle; il comprend la scène du crucifiement, les railleries, les outrages, les blasphèmes, la prière du Christ pour ceux qui le persécutent, et le regard miséricordieux jeté sur lui par Jésus mourant. C'en est assez; alors et sur le lieu même, il faut qu'il professe sa foi; car les prières de la sainte Mère

s'élèvent d'en bas, et le pécheur est enveloppé dans un véritable nuage de miséricorde. Seigneur ! souvenez-vous de moi lorsque vous entrerez dans votre royaume ! Voyez comme il avait promptement dépassé quelques-uns même des apôtres ! Il était attaché sur la croix pour mourir, et il savait que ce n'était pas dans un royaume terrestre qu'on se souviendrait de lui. Tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis ! le paradis pour l'hospitalité de ta caverne, infortuné jeune larron ! Et Jésus mourut, et la lance ouvrit son cœur, et le sang qui s'en échappa tomba comme une douce ondée sur les membres du larron mourant, et, quoique sa mère de la caverne ne fût point là, sa nouvelle Mère était au pied de la croix, et elle l'envoya, après son premier-né, dans le paradis, pour être le premier de cette famille innombrable de fils qui devaient entrer dans la gloire par ce sang précieux.

Plusieurs siècles auparavant, le peuple juif, après sa délivrance de la servitude d'Égypte, avait erré dans ces mêmes lieux. Les sables gris, les rochers rougeâtres du désert, ses plaines parsemées de pierres, ses régions de rare verdure, ses côtes voisines de la mer, et ses puits renommés chez les pasteurs, avaient été le théâtre de prodiges tels que le monde n'en avait pas encore vu. Jamais le Créateur n'était intervenu si visiblement, ni si longtemps de suite, en faveur de ses créatures. Le camp tout entier, avec sa nuée et sa colonne de feu, sa marche en forme de croix, avec Éphraïm, Benjamin et Manassès, portant les restes de Joseph, son église mobile, embellie des dépouilles de l'Égypte, était un miracle permanent. Sur le mont Sinaï, Dieu avait fait entendre son tonnerre d'en haut, versant sur tout le monde, à travers ce peuple Hébreu errant, la lumière glorieuse et la foi fondamentale de l'unité de Dieu, doctrine qui, de l'austère grandeur du désert, arrivait au monde de la manière la plus convenable. C'est là qu'avaient été donnés ces commandements de morale céleste, sous lesquels nous vivons aujourd'hui, et qui

seront, jusqu'au jugement, la règle de vie des hommes, la règle dont le juge se servira pour fixer la destinée de chacun. Dans notre enfance chrétienne, nous avons erré avec les Juifs dans ce désert silencieux, et nous y avons appris la crainte de Dieu. Dans leur pèlerinage, nous avons vu un symbole du nôtre. Il nous semblait presque que nous prenions part nous-mêmes à leurs vicissitudes. Les noms des puits et des lieux de repos résonnent encore à nos oreilles comme ces vieux refrains appris dans notre enfance, et que nous ne pouvons plus oublier. Alors le Créateur lui-même, dans la réalité de l'enfance humaine, errait à travers ce désert historique, et renversant l'Exode, il allait faire de l'Égypte sa demeure, chassé de la terre délectable des anciens Chananéens par le peuple même qu'il y avait guidé au moyen d'une colonne de feu, par le peuple dont il avait livré les batailles, dont il avait gagné les victoires, et dont il avait établi les tribus, chacune dans la portion de territoire conforme à son caractère. Marie était là avec son *Magnificat*, au lieu de Miriam et de son joyeux cantique au bord de la mer; et il y avait un autre Joseph, plus grand et plus cher que le saint patriarche d'autrefois, car celui-ci avait sauvé la vie des hommes en ménageant le pain de l'Égypte, tandis que le nouveau Joseph devait garder, dans la même Égypte, le pain vivant de la vie éternelle. Et les deux Joseph avaient traversé ce même désert.

Que les pensées de Jésus et de Marie ont dû être admirables, lorsqu'ils erraient sur cette scène des miséricordes passées de Dieu, des jugements et des grandeurs d'autrefois! Nous pouvons, dans nos méditations, les suivre avec respect, mais il serait à peine respectueux d'écrire nos conjectures. C'était un voyage de difficultés et de fatigues. A la fin, ils atteignirent aux rivages de la mer Rouge, et ils virent les eaux qui les séparaient de l'Égypte. Nous aurions de la peine à supposer que leurs pas ne consacrèrent point le lieu précis de l'Exode, quelque part qu'il fût. De là, il est très-probable qu'ils

suivirent la côte, tournèrent le golfe par Suez, et se dirigèrent vers Héliopolis, qui, pendant quelques années, allait être véritablement la Cité du soleil. La tradition parle d'arbres qui courbaient leur tête, en inclinant leurs tiges flexibles et abaissant leurs couronnes de verdure et leurs longs éventails pour abriter la Mère et l'Enfant. Elle parle aussi des images bizarres des dieux païens qui tombaient, comme Dagon, de leurs piédestaux, quand le vrai Dieu passait. Là, sur les rives de ce fleuve antique où Moïse fit ses miracles, au milieu d'idolâtres ignorants, dans la gêne et la pauvreté, demeurèrent les étrangers Hébreux, pendant sept années, pendant cinq années, ou deux années et demie, selon l'opinion de différents auteurs, Joseph continua d'exercer son métier de charpentier, et Marie contribuait sans doute au soutien de la modeste famille, tandis que Jésus développait de jour en jour ses grâces enfantines, plus délicat et plus beau mille fois dans sa beauté humaine que le plus frais lotus à la corolle de neige qui fut jamais bercé sur le sein du Nil.

Durant ces années, la cité égyptienne fut le centre du monde. Le jardin d'Éden n'était rien en comparaison d'elle, pour la beauté et les richesses. Les anges s'y rassemblaient en foule pour admirer et pour adorer. Là, quoique les hommes l'ignorassent, arrivaient les prières du monde entier, ses soupirs, ses secrètes espérances. Là arrivaient aussi les voix de la peine et de la douleur d'Héliopolis elle-même; elles frappaient l'oreille, l'oreille humaine d'un Dieu, dans la rue voisine ou dans la même maison. Des actes surnaturels de sainteté consommée et d'un prix infini émanaient nuit et jour de l'âme humaine de Jésus, avec plus d'abondance que le plus haut débordement du Nil, et méritaient des grâces qui eussent été capables de fertiliser tout le désert d'un monde déchu. Le cœur de Marie aussi était plein de beauté durant ces années. Sa sainteté s'élevait continuellement; son union avec Dieu, plus étroite déjà qu'aucun terme de la théologie mystique ne saurait l'ex-

primer, devenait de plus en plus étroite; de sorte que la Mère semblait presque identifiée avec le Fils, malgré toute l'infinité qui demeura toujours entre eux, comme entre le Créateur et la créature. Les douleurs de Marie s'accroissaient aussi. Il y avait toujours dans son cœur l'affliction de sa première douleur, affliction qui devait durer toute sa vie, et à laquelle s'ajoutaient les nouvelles peines que cette seconde douleur, la Fuite en Égypte, avait nécessairement amenées à sa suite. La sombre Égypte connut-elle la grande lumière qui brillait sur les rives de son fleuve fameux? Les prêtres, malgré eux, offraient-ils leurs sacrifices au soleil avec moins de foi, alors que Jésus était tout près, qu'il sentait l'odeur des sacrifices, qu'il entendait leurs adorations insensées, lui qui avait créé le soleil, qui l'avait tiré du néant, qui l'avait doué de ses influences fécondes, qui l'avait établi comme un foyer, pour que l'éther doré, en s'y allumant, se transformât en chaleur et en lumière; qui en avait fait le centre de régions de vie si vastes et si reculées, le centre de si magnifiques phénomènes s'étendant bien loin au delà de planètes encore inconnues, et qui avait créé toutes ces merveilles avec son incompréhensible sagesse? Des soupçons ne traversaient-ils pas les esprits les plus réfléchis de la multitude, lorsqu'ils se réunissaient dans les cérémonies ignobles de ce culte avilissant des animaux, alors que le Créateur avait revêtu une nature créée, et qu'on pouvait le voir et l'entendre sur la terre? Quelque rayon de vérité, quelque trouble salutaire doit, à coup sûr, avoir atteint plusieurs âmes, comme la douce contagion de la présence de Jésus et de Marie. Car sont-ils jamais proches sans qu'aucune bénédiction s'ensuive? Mais tous ces mystères du séjour en Égypte sont divinement enveloppés dans la vie cachée.

C'est ainsi que s'écoulèrent les années qui avaient été fixées; et quand Hérode fut mort, un ange du Seigneur apparut à Joseph pendant son sommeil, disant : « Lève-toi, prends l'Enfant et sa Mère, et va dans la terre d'Is-

raël. Car ils sont morts, ceux qui cherchaient la vie de l'Enfant. » Joseph se leva avec la même promptitude qu'autrefois. Il n'y eut point de retard. Personne, à Héliopolis, ne se souciait de les retenir. Ils étaient trop obscurs; ils étaient libres d'aller et de venir comme il leur plaisait. Les étoiles de la nuit versaient leurs rayons tremblants comme des traits déliés de lumière sur le sein du Nil, lorsqu'ils commencèrent leur course errante vers leur patrie. Ils revirent les eaux de la mer Rouge. Encore une fois le vent de nuit du désert soupira autour d'eux, lorsqu'ils s'étendirent pour se reposer sur les sables. Une fois encore leurs regards furent charmés à la vue des collines et des murs des vignobles de Juda, la terre aimée que Dieu avait choisie. Néanmoins, la croix ne devait pas être éloignée tout d'un coup. Le temple de Jérusalem les attirait naturellement vers lui. Mais Joseph connaissait le prix du trésor qu'il était chargé de garder; et, lorsqu'il eut appris qu'Archélaüs régnait à la place de son père, il eut peur d'y aller. Dans sa crainte, il chercha sans doute la lumière au sein de la prière; un avertissement surnaturel lui vint pendant son sommeil, et il reçut l'ordre de se retirer en Galilée. Ainsi, le long voyage se prolongea jusqu'à ce qu'enfin leur ancienne demeure, à Nazareth, les reçut tous trois.

Tel fut le mystère de la seconde douleur. Il embrassa un laps de temps incertain, car nous ne devons pas restreindre cette douleur à la Fuite seule. Épiphane pensait que Notre-Seigneur était âgé de deux ans lorsqu'il s'enfuit et qu'il resta en Égypte durant deux années. Nicéphore fixe la durée de ce séjour à trois années. Barradius l'étend à cinq ou six années, et Ammonius d'Alexandrie à sept. Maldonat ne l'étend pas à plus de sept années ni à moins de quatre. Baronius conclut, d'après des considérations variées, que Notre-Seigneur s'enfuit dans sa première année et retourna dans sa neuvième, après avoir ainsi donné sept années entières à l'Égypte. Suarez penche vers la même opinion, quoiqu'il dise que rien de positif ne peut être décidé à cet égard. Le nombre de

sept années est aussi celui qui est le plus généralement admis parmi les fidèles. Cette douleur nous présente trois objets différents de dévotion : la Fuite, avec toutes ses craintes, ses difficultés et ses fatigues; le Séjour, avec son sentiment de l'exil et la société des idolâtres; et le Retour, avec les particularités résultant de ce que Jésus avait grandi en âge et en taille. Une pieuse contemplation peut, suivant la disposition de l'esprit, passer de l'une à l'autre de ces trois divisions de la seconde douleur. Mais, pour la comprendre dans son unité, il faut que nous la considérions comme un drame en trois actes : la Fuite, le Séjour et le Retour, par lesquels, comme nous le verrons tout à l'heure, elle devient une double douleur.

Nous pouvons donc maintenant passer de la partie narrative du mystère à la considération des traits particuliers de cette douleur.

La première chose à remarquer, c'est que, comme Siméon avait été l'instrument de la première douleur, de même Joseph fut l'instrument de la seconde. Cette dernière circonstance était bien propre à affecter le cœur aimant de Marie. Il y a une certaine apparence de cruauté à nous envoyer les afflictions par l'intermédiaire de ceux que nous aimons. Shakspeare dit que le premier porteur d'une mauvaise nouvelle se charge d'une mission désagréable. Ainsi, c'était à la fois une douleur pour Joseph d'apporter un nouveau chagrin à Marie, et c'en était une pour elle de la recevoir de lui. Le monde a souvent été glorifié par des exemples héroïques d'affection conjugale. Plusieurs de ces exemples nous ont été transmis par l'histoire, comme des phénomènes remarquables trop précieux pour la sagesse et la consolation du genre humain pour être oubliés. Dans les profondeurs plus intimes de la vie privée, l'affection conjugale est un feu pur qui brûle toujours. Mais jamais le mariage n'environna de sa sanction divine un amour conjugal aussi pur, aussi vrai, aussi vif que celui qui existait entre Joseph et Marie. Jamais il n'y eut une telle unité, une

telle identité, une vie autant en dehors de soi-même et de l'un en l'autre, qu'elle l'était en eux. C'était la perfection même de l'amour naturel. Après l'amour naturel de Marie pour Jésus, la terre n'a jamais vu un autre amour tel que celui qui existait entre Joseph et Marie, à moins que ce ne fût aussi l'amour de Joseph pour le saint Enfant. Mais, outre cet amour naturel, il y en avait, dans le cœur de Marie, un autre qui était surnaturel, et l'amour surnaturel est non-seulement plus profond, mais plus tendre que l'amour naturel. Il met en jeu les capacités profondes du cœur humain bien autrement que l'affection naturelle ne le peut faire. Pour Marie, Joseph était l'ombre du Père éternel, le représentant de son époux céleste, le Saint-Esprit. Elle voyait en lui, avec une clarté imposante et la tendresse la plus respectueuse, deux personnes de la très-sainte Trinité. Lorsqu'elle voyait Jésus dans les bras de Joseph, c'était pour elle un mystère trop profond pour être exprimé par la parole : les larmes seules pouvaient l'exprimer. Et puis, la sainteté éminente de Joseph était continuellement devant les yeux de Marie, et elle était initiée à ces opérations de la grâce qui, dans l'âme de Joseph, furent sans doute plus grandes que chez tout autre saint; car c'étaient les grâces de celui qui était le maître de la maison de Dieu. Ainsi, pendant que la seconde douleur donnait à Marie l'occasion d'exercer son obéissance envers celui qui lui avait été donné pour maître, ce n'était pas pour elle une légère aggravation de cette douleur, qu'elle lui arrivât cette fois par l'intermédiaire de Joseph.

Elle y trouvait encore une plus grande aggravation dans le fait que sa souffrance semblait venir moins directement de Dieu, et plus de la méchanceté des hommes, que cela n'avait eu lieu dans la première douleur. Autrefois c'était une prophétie, une révélation que Dieu lui faisait de l'avenir, et dont il lui donnait une vision claire qui devait l'accompagner sans cesse; maintenant il faut entrer en contact avec la violence dont Jésus devait être la victime, et le Calvaire, en touchant Marie pour la pre-

mière fois, la glace jusqu'au cœur. Dans notre sphère limitée de souffrances, à coup sûr nous devons tous avoir éprouvé plus de peine à recevoir une croix lorsqu'elle nous venait non directement de Dieu, mais par les mains de nos semblables. Et non-seulement c'est là une peine de plus, mais il semble que ce soit précisément le point pénible. Nous nous imaginons, sans doute en nous faisant souvent illusion, que nous aurions porté notre croix avec patience et avec joie, si elle nous était venue tout entière de Dieu. Mais il y a quelque chose qui déshonore la croix dans sa transmission par les mains d'autrui. Elle devient ainsi une épreuve, non-seulement pour notre patience, mais encore pour notre humilité. Il n'y a rien d'humiliant à sentir le poids de la toute-puissance de Dieu s'imposant par lui-même, avec l'intervention seule des causes inanimées et secondaires. Il n'y a rien d'humiliant dans la mort d'un enfant chéri, dans la perte d'une sœur aimée, dans la dispersion d'une famille par la mort, ni dans la désolation de notre demeure par quelque terrible accident. L'humilité n'est pas l'effet immédiat, direct et que les catastrophes divines produisent dans l'âme. Mais lorsque Dieu nous punit par l'injustice des hommes, par les basses jalousies d'autrui, par les soupçons indignes d'amis incrédules, ou par un amour quelconque non payé de retour, alors les natures les plus courageuses reculent et refusent la croix si elles le peuvent. Il est vrai que la raison leur dit que Dieu est réellement la source de l'affliction, et que celle-ci vient de lui, même lorsqu'elle coule à travers autrui. Mais rien, si ce n'est une humilité extraordinaire, ne fera de ce précepte de la raison une conviction pratique. Même avec des causes inanimées, il y a quelque chose de cette répugnance que nous avons à nous soumettre à l'affliction. Si une mère apprend la mort de son fils, son âme se remplit d'amertume, mais aussi de résignation, lorsqu'elle est chrétienne. Mais des nouvelles plus complètes surviennent. Cette mort a été le résultat d'un simple accident, et ne fût pas arrivée s'il y eût eu le plus

léger changement dans les circonstances qui l'ont accompagnée; si elle n'était pas arrivée dans le temps et dans le lieu même où elle est arrivée, elle n'aurait pas pu arriver. Éloignez quelque négligence innocente, ou imaginez la moindre prévoyance ordinaire, et la mère pourrait encore à cette heure presser entre ses bras son fils dans toute la fleur de la jeunesse. La mort a été si exceptionnelle, qu'il est extrêmement rare que les circonstances se combinent comme elles l'ont fait alors. Elles semblent s'être à dessein, comme une fatalité, réunies pour le faire périr. Ah! ce voile n'est-il pas assez mince pour que l'œil d'un chrétien discerne notre Père céleste à travers? N'y a-t-il pas un baume qui rend la mort moins cruelle, dans la pensée qu'elle a été amenée avec une intention de bonté si manifeste? Regardez cette mère chrétienne et voyez. Sa résignation a presque disparu. L'austère foi est tout ce qui lui reste pour la soutenir dans sa douleur. Les larmes se sont échappées de nouveau. Elle a rompu le silence et fait entendre ses plaintes. Elle s'est tordu les mains, elle a abandonné ses occupations et demeure assise en pleurant sur le bord du chemin. Elle a raconté si souvent son histoire, que cette histoire a grandi dans son esprit. Chaque fois qu'elle l'a racontée, une teinte légère d'exagération y est entrée, tellement que la mort de son fils est devenue pour elle un mystère pénible, une injustice inexplicable, un coup qui ne saurait être supporté, et qui est manifestement intolérable. C'est ainsi que l'action des créatures rend les sources de nos afflictions plus amères, trois fois plus amères.

Mais il y a encore quelque chose de plus dans l'impatience avec laquelle nous souffrons l'intervention des créatures dans nos infortunes. C'est la confiance, profondément enracinée dans nos âmes, que nous avons en la justice de Dieu, et qui est le fondement de tout ce qu'il y a de plus viril dans notre vie. Il semble que ce soit notre nature de supporter les coups de Dieu, il y a même quelque chose de consolant dans le sentiment

de sa présence près de nous, que révèle l'acte de la punition. Notre être tout entier croit à l'infaillibilité de l'amour de Dieu et demeure tranquille, même lorsqu'il est mécontent. Aucune idée de cruauté n'est suspendue autour de cette pensée de Dieu, quoique nous sachions qu'il a créé l'enfer. Mais tout visage créé a quelque chose de cruel. Il y a dans chaque œil quelque chose qui nous avertit de ne pas nous y fier entièrement; peut-être pouvons-nous nous y fier beaucoup, mais non au plus haut degré. L'idée que nous sommes à la merci de cette cruauté nous fait reculer devant la douleur qui semble venir directement des mains des créatures. Notre sentiment de sécurité est détruit. Nous ne savons pas jusqu'où les choses iront. Chose étrange ! il semble que nous connaissions tout, lorsque nous sommes sous l'étreinte du Dieu inscrutable, mais que si des créatures ont mis leurs mains sur nous, il y ait au dernier plan, des objets effrayants, des mondes d'injustice encore inconnus, des abîmes souterrains, de tristes possibilités d'injustice, le tout grossissant et se multipliant comme des ombres. Entre les sentiments que nous éprouvons, au milieu des infortunes qui nous viennent directement de Dieu, et celles qui nous arrivent par les hommes, il y a la même différence que celle qui existe entre les sentiments d'un criminel impopulaire, au bruit des cris sauvages de la multitude qui demande son sang à travers les murs épais de sa prison qu'il sait être imprenable, et sa terreur quand il est dans la rue exposé aux outrages du peuple dont les regards cruels sont fixés sur lui, alors que la faible garde qui l'entoure doit céder à la première attaque. Dans le premier cas, il a à faire face au calme réfléchi de la justice; dans le second, il a à braver la barbarie indéfinie des sauvages. David même, dont le cœur était selon le cœur de Dieu, ressentit profondément cet effroi. Après qu'il eut fait le dénombrement de son peuple, et que Dieu lui eut laissé le choix de son châtiment, il répondit : « Je suis dans une grande perplexité, mais mieux vaut que je tombe dans les mains

du Seigneur, car ses miséricordes sont nombreuses, que dans les mains des hommes.» Et ainsi il choisit la peste. Qui ne sent en effet que le Dieu immuable est plus aisé à fléchir que les cœurs de chair de ceux qui sont pécheurs comme nous ? Il change ses desseins plus facilement que l'homme. Quand Dieu se tient entre nous et le monde méchant, nous nous sentons en sûreté, et nous gémissons, mais avec calme, reposant notre tête sur ses pieds, même lorsque nous sommes assis à terre dans la désolation. Mais quand le monde impitoyable est lui-même sur nous, nous sommes dans un état plus digne de pitié que la brebis tondue, le vent du nord désole en liberté la plaine dépouillée. C'était là ce que Marie éprouvait. Toute clôture tombe autour d'elle. Le mur qui avait été debout entre la dureté réelle du monde et le cœur brisé de Marie, s'écroule. Les agitations croissantes de son martyre l'affligent d'autant plus, quoique le courant de sa tranquillité intérieure continue à couler sans précipiter son cours.

C'en est assez sur la manière dont cette seconde douleur vint à Marie. Mais la part qu'y eut saint Joseph ne s'arrête pas là; elle s'étend à toutes les années qu'embrasse cette douleur. Joseph était vieux, et son âge avait besoin de repos. Il demeurait dans une atmosphère de calme, qui semblait le mieux convenir aux grâces dont il était prévenu, et qui leur permettait de se développer librement, comme le magnifique feuillage qui, selon les voyageurs, croît dans les îles où les vents ne règnent presque jamais. Sa vie était une vie de tranquillité extérieure aussi bien qu'intérieure. La hâte, la précipitation et le manque de régularité lui étaient étrangers. Il unissait la modestie virginale à l'amour le plus fervent. Il était simple comme Jacob, méditatif comme Isaac, et menait uue vie de foi profonde, bien au-dessus de la surface des tempêtes de l'âme, comme Abraham. Il ressemblait, ou du moins la pensée en vient naturellement, il ressemblait à Adam, rempli de douceur et de sainteté, et jouissant, avant sa chute, de la paisible familiarité de

Dieu. C'était une fleur qui eût dû s'épanouir dans quelque lieu situé en dehors de la terre, ou être enlevée et transplantée dans l'antique Éden de l'innocence de l'homme. Oh ! combien le cœur de Marie débordait d'amour et d'admiration pour ce trophée des grâces de Dieu les plus douces et les plus suaves ! Mais elle devait l'entraîner dans la tempête. Elle devait le jeter au milieu de la foule de la vie, dans cette foule grossière, rude, précipitée, brutale, et voir son esprit si doux, meurtri, blessé, épuisé par la lutte. Combien convenait mal à son âge le froid et le chaud, le vent et l'humidité du désert ! De quel effroi ses yeux ne furent-ils pas frappés à la vue des visages sauvages et féroces des Arabes, et de la sombre expression de ceux des Égyptiens !... et que sa voix se trouve étrangement mêlée aux leurs ! Marie sentait dans son cœur chacune de ces choses, ainsi que beaucoup d'autres et de pires au sujet desquelles nous ne savons rien, mais avons beaucoup à conjecturer. La vue seule de Jésus, la pensée seule du péril de l'Enfant, la rendaient capable de le supporter. Et puis, comme une fleur transplantée dans un nouveau climat, Joseph répandait une telle lumière, de si doux parfums, tant de fleurs nouvelles, tant de différents fruits. Son âme était plus belle que jamais, et avec l'éclat de sa beauté, croissait la force de l'amour de Marie, et avec cet amour, chaque épreuve, chaque chagrin, chaque incommodité de son aimable vieillesse, devenait une affliction plus vive et un chagrin plus profond qu'auparavant.

Mais Marie était véritablement enfermée dans un cercle de douleur. De Joseph elle reportait ses regards sur Jésus. Son union avec lui devenait une habitude surnaturelle pleine de précieux résultats pour son âme. Cette union amenait à sa suite des effets rapides de sainteté, ornait Marie de perfections extraordinaires, elle opérait constamment ce que le rude langage de la théologie mystique appelle une *transformation déifique*. Nous ne pouvons nous former une idée juste de ce qu'elle était. Mais il y a des moments où nous saisissons dans

nos âmes une lueur passagère de ce que la présence habituelle du Saint-Sacrement a fait pour nous. Nous nous apercevons non-seulement qu'elle a eu une certaine action sur chaque vertu et chaque grâce que Dieu peut nous avoir données, mais qu'elle nous a changés, qu'elle a accompli un travail dans notre nature, qu'elle nous a imprégnés de sentiments et d'instincts qui ne sont pas de ce monde, et qu'elle a évoqué ou créé en nous de nouvelles facultés auxquelles nous ne pouvons donner un nom, et dont nous ne pouvons définir les fonctions. La manière dont un prêtre dit l'office ou l'étrange rapidité de sa messe sont une énigme pour ceux qui restent hors de l'Église. Ils sont tout à fait incapables de comprendre combien il y a de réalité dans la vue de Dieu que le catholique trouve dans le Saint-Sacrement ; ils ne peuvent comprendre combien de sa part toute affectation de lenteur et de solennité, toute prétention à l'effet, en un mot, toute préoccupation des autres ou de soi-même, serait un pur oubli de Dieu, et du saint tremblement qui est dû par toute créature à son auguste présence sur nos autels. Cette expérience peut nous donner une idée vague de ce que la présence de Jésus avait produit en Marie. Combien donc ne devint-elle pas plus sensible touchant les souffrances de Jésus ! Le changement que sa présence opérait en elle, ajoutait chaque jour une nouvelle susceptibilité à sa douleur. Elle voyait pour lui des épreuves dans de petites choses, qu'hier peut-être elle avait à peine discernées ; car, si son amour s'accroissait, ses lumières devaient s'accroître aussi, puisque, dans les choses divines, la lumière et l'amour se correspondent inséparablement. De même que dans notre mesure restreinte, notre tendresse et notre perception touchant la majesté offensée de Dieu s'accroissent avec nos progrès dans la sainteté et la délicatesse plus raffinée de notre conscience, ainsi les facultés que possédait Marie de se sentir blessée dans ses sentiments envers Jésus, se développaient chaque jour à un degré étonnant.

Mais ce n'était pas tout. Il y avait un changement en Jésus aussi bien qu'en Marie, et, comme l'autre, ce changement était une nouvelle source qui alimentait le fleuve de ses douleurs. Jésus n'était pas une vision stationnaire, pas plus que la présence du Saint-Sacrement, qui vit, qui agit, qui croît, qui déploie ses attraits, qui se manifeste, et qui, dans son immutabilité, change autant que l'adoration du ciel, dont les vastes intelligences des anges ne se fatiguent jamais. Ainsi, le saint Enfant répandait constamment une lumière nouvelle et développait sans cesse une nouvelle beauté. C'était un trésor inépuisable de charmes surnaturels. Il semblait toujours que Marie l'eût connu parfaitement tout d'abord, et que cependant elle ne fît que commencer à le connaître. Dans son amour pour lui, il y avait comme un mélange d'habitude et de surprise, qui ne ressemblait à aucune affection terrestre; car bien qu'elle pressentît comme par un instinct prophétique comment il agirait dans telle circonstance donnée, elle était en même temps tout à fait sûre que, l'action arrivant, il s'y trouverait quelque trait inattendu, quelque surprise divine. C'est ainsi qu'en Marie les délices de l'étonnement se mêlaient toujours à celles de l'habitude. Ses facultés d'observation et la plénitude de son intelligence doivent aussi avoir été vivifiées par la rapidité et l'expansion de son amour. Rien ne lui échappait. Pour elle, rien ne manquait de signification. S'il y avait des abîmes dont il était impossible de mesurer la profondeur, du moins devenait-elle de plus en plus habile à les sonder. Jésus était une révélation, et, par conséquent, il faisait naître la science aussi bien que la foi. Même pour nous, apprendre Notre-Seigneur et croire en lui sont deux choses différentes. Quelle leçon que celle que nous enseigne Jésus lui-même! c'est une leçon divisée en un million de sciences, une leçon pour l'étude de laquelle l'éternité est comme une université où les meilleurs parmi nous ne finiront jamais leur cours ni ne prendront jamais leurs degrés! Cette leçon, Marie l'apprenait mieux que ne

peuvent le faire les anges dans le ciel. Le mérite de la grâce que révélait Notre-Seigneur était infini, le prix de ses actes de chaque jour était infini, la satisfaction de chacune de ses moindres souffrances était infinie, tellement que dans tous ces abîmes infinis de la seconde douleur, Marie trouvait trois longues époques, je dirais presque trois éternités, pour apprendre la beauté de Jésus et pour élever son propre amour au niveau de sa science. Il y avait d'abord le désert, ensuite l'Egypte, et puis encore le désert. Et toutes ces lumières accumulées, cette sensibilité, cette beauté, ces grâces, ces attraits, toutes ces qualités si propres à exciter l'amour ne servaient qu'à rendre plus tranchant le glaive de Siméon. Le résultat de chacune d'elles, le résultat de toutes, le produit de leur combinaison était réellement une immensité de douleur.

Il y a deux manières de combattre le chagrin. L'une se trouve dans la retraite de nos propres demeures, dans le secret de nos cœurs souffrants, avec la présence de Dieu autour de nous sans que rien vienne nous distraire. Mais, dans les circonstances les plus favorables, ce n'est pas là une tâche facile. Le cercle ordinaire des devoirs domestiques est pesant et plein d'ennui ; et, quand même l'affliction serait maîtresse du choix de ses épines, elle n'en serait guère plus supportable ; il semble toujours que les croix ne nous conviennent pas, et que, dans le cas où nous nous trouvons, il y ait quelque aggravation particulière qui justifie au moins un certain degré d'impatience. Mais le combat est beaucoup plus rude à soutenir lorsqu'il nous faut aller à la rencontre de l'ennemi, affronter la présence et les voix des hommes, au milieu d'un public impitoyable, recevoir notre affliction des mains de nos semblables et sentir le poids de leur malice. Dans un pareil cas, ce n'est pas que nos occupations extérieures soient une distraction désagréable pour nos chagrins ; ce n'est pas simplement que notre douleur nous fasse sentir que nous avons le droit de nous dispenser du tracas de ces occupations, mais notre travail extérieur lui-même est affliction. Nous allons

chercher la peine. Nous quittons l'abri de notre demeure tout exprès pour aller à sa rencontre. Nous faisons de notre mieux pour que la souffrance nous prenne à notre désavantage, lorsque nous ne sommes pas sur nos gardes, au milieu d'une multiplicité de choses à faire, et lorsque nous avons à regarder de plusieurs côtés à la fois. Et cela ne dépend pas de notre choix. C'est une simple nécessité. Des deux combats que nous avons à livrer à la douleur, celui-ci est de beaucoup le plus pénible à soutenir, et celui dans lequel il est le moins probable que nous remportions la victoire. En passant de la première douleur à la seconde, l'affliction de la sainte Vierge passa d'un combat plus facile à un autre plus difficile, si toutefois le mot de combat peut s'accorder avec une tranquillité toute céleste. La nouvelle affliction réclamait l'obéissance extérieure et non le simple assentiment d'une générosité intérieure. Elle avait auparavant souffert dans le sanctuaire de son âme ; maintenant les fatigues personnelles, les privations extérieures et le rude travail entrent dans sa douleur. Ceux qui savent apprécier la timidité d'une sainteté extrême auront quelque idée de ce que ce changement en lui-même, et considéré à part d'autres circonstances aggravantes, infligeait à la nature délicate de notre sainte Mère.

Il n'est pas rare que les personnes qui commencent à mener une vie sainte éprouvent, presque malgré elles, une sorte de mépris pour les pratiques extérieures de la religion. Elles peuvent être trop bien instruites pour tomber dans quelque opinion erronée à ce sujet ; mais, malgré tout, le sentiment dont nous parlons est en elles et s'y manifeste pendant quelque temps dans plusieurs petites circonstances. Les habitudes de la piété intérieure sont comparativement nouvelles pour elles, et, comme elles ont le sentiment récent du peu de mérite de la dévotion extérieure lorsqu'elle est séparée de l'autre, elles s'exagèrent l'importance des choses intérieures et les regardent sous un jour trop exclusif. Il y a quelque chose de si délicieux, c'est là la seule expression convenable,

dans les premières expériences de notre union intime avec Notre-Seigneur, que, faute de pratique, la foi ne le voit pas comme elle verra un jour dans les observances communes et dans les cérémonies du culte extérieur de l'Église. Mais lorsque l'âme croît en sainteté, il s'y produit une réaction; la prière vocale reprend l'importance qui lui est propre. On voit que les sacrements sont des choses intérieures. Le calendrier de l'Église laisse une impression plus profonde sur notre dévotion. Les chapelets, les scapulaires, les indulgences et les confréries, font dans nos âmes un travail d'apprentissage, un travail intérieur et profond. A la fin, pour une sainteté éminente, les choses extérieures sont simplement les vases remplis jusqu'aux bords, dans lesquels Jésus a changé l'eau en vin, et qu'il se plut à verser continuellement dans l'âme. Pour un saint, une seule rubrique a en elle une vie qui le jette en extase ou qui le transforme tout d'un coup en un saint plus grand qu'auparavant[1]. Pour un commençant inexpérimenté, il n'y a peut-être rien de moins intelligible en sainte Thérèse que sa dévotion à l'eau bénite. On peut comprendre sa doctrine de la prière, de la quiétude, plus facilement que son recours continuel à l'eau bénite et les grandes choses qu'elle en dit. De tout cela, il résulte qu'il y avait dans la seconde douleur de la sainte Vierge une particularité que nul autre qu'un saint ne saurait pénétrer complétement, et un saint même ne saurait la pénétrer complétement, car il faut nous rappeler que c'est de Marie qu'il s'agit. Nous voulons parler de la privation des avantages spirituels au milieu du désert et en Égypte. Il n'y avait pas là de temple, probablement pas de synagogue. Il ne s'y faisait pas de sacrifices, si ce n'est ceux qui étaient en abomination et en horreur à l'âme de Marie. Il n'y avait pas autour d'elle l'atmosphère ineffable de la vraie religion; mais, au contraire, les ténèbres repoussantes et la réu-

[1] Nous pouvons citer pour exemple la conduite de saint André Avellino dans la Semaine Sainte.

nion décourageante de la plus abjecte incrédulité et du culte dégradant des plus vils animaux. Pour Marie, c'était là une désolation terrible. L'éminence de sa sainteté ne l'engageait pas à se dispenser des secours les plus ordinaires de la grâce, mais bien à s'y attacher avec une appréciation plus intelligente. La sainteté ne lui enseignait pas à se tenir debout ou à marcher en prenant pour soutien ou pour guide les observances extérieures, mais plutôt à leur donner de plus en plus tout le poids de ses vertus. Elle se sentait d'autant moins capable de se dispenser des petites choses, qu'elle était plus richement douée des grandes. Elle était parvenue plus clairement et plus profondément que tout autre à cette grande vue des saints, que, dans les choses spirituelles, une grâce n'en remplace jamais une autre ni ne fait l'opération d'une autre. Une piété moins éclairée ne voit pas de différence entre *succéder* et *remplacer*, et perd ainsi de son respect pour les choses dont elle n'aperçoit plus le côté divin. Comme la contemplation la plus élevée retrouve son chemin à travers les trésors de méditation qu'elle a accumulés, pour en revenir presque à la simplicité indistincte de la première prière de l'enfant à genoux, de même rien n'est plus étonnant que de voir comment, dans leur sublimité, les saints reviennent toujours à la sage petitesse et aux trivialités enfantines de leurs premiers commencements. Les embarras de la spiritualité sont seulement les symptômes de l'imperfection. Nous traversons le fleuve pour arriver au pays de Chanaan. D'abord l'eau est basse; elle devient plus profonde à mesure que nous avançons; mais elle redevient basse près de l'autre rive, et s'élève en pente douce vers le rivage céleste. C'était donc à coup sûr une vive souffrance pour Marie d'être privée des observances extérieures de la religion. Son esprit regrettait les dépendances du temple avec sa foule d'adorateurs, les fêtes antiques qui ramenaient chacune à son tour le spectacle émouvant et délicieux du cérémonial de la loi, et la voix des antiques Écritures hébraïques qui se faisait entendre dans la chaire

du lecteur de la synagogue. La présence de Jésus, au lieu de remplacer ces choses pour Marie, ne servait qu'à lui faire désirer plus ardemment ces cérémonies que lui-même, tant d'années avant d'être son enfant, avait établies et prescrites sur le mont Sinaï. Nous ne pourrons apprécier justement ce chagrin particulier de Marie, mais nous devons nous le rappeler. Pour l'apprécier, il nous faudrait l'exquise sensibilité de Marie, il nous faudrait, comme elle, un vif besoin des choses de Dieu et une présence visible de Jésus pour changer ce besoin en faim dévorante.

Il arriva un jour à un voyageur qui avait vécu longtemps parmi les scènes et les bruits de la vie asiatique, et dans les oreilles duquel la plainte musicale de la voix du muezzin, partie de la galerie du minaret, et traversant la cité pendant la nuit, ou lorsqu'elle se réveillait au bruit du jour, avait presque effacé le souvenir des cloches chrétiennes, il arriva, disons-nous, à ce voyageur de remonter le cours du Danube en partant de la mer Noire, et de ne pas s'arrêter avant d'avoir atteint les frontières de la Transylvanie. Il débarqua dans un village écarté, et entendit les cloches, dont le carillon étrangement familier dominait un chant rustique; puis il vit un clerc avec une croix brillant au soleil, puis quelques bannières grossières, de jeunes filles vêtues de blanc et portant des cierges, une troupe de garçons aux visages chrétiens, tenant à la main des branches d'aubépine ou de quelque arbre à fleurs blanches, et enfin un prêtre couvert d'une pauvre chape, et qui marchait sous un dais plus pauvre encore, portant Jésus avec lui pour bénir les rues du village le jour de la Fête-Dieu. A ce spectacle, le cœur du voyageur se remplit d'une lumière, d'une émotion, d'une agitation et d'une peine vive et douce, qui lui donnèrent une idée bien éloignée de la réalité, mais une idée, cependant, de ce que Marie éprouva en Égypte. Tel fut l'effet que produisit en ce voyageur la première vue des choses saintes aux portes de la chrétienté, lorsqu'il venait d'être soustrait à l'in-

fluence des scènes étranges de la loi mahométane. Il voyait alors seulement ce qu'il avait perdu; ce que Marie perdait était actuel.

Mais ce n'étaient pas seulement ses propres sentiments religieux qui étaient blessés par le culte faux et odieux qui l'entourait. Elle pleurait sur les âmes que ce culte perdait, sur des âmes qui ne connaissaient pas de sagesse plus parfaite, et dont l'ignorance était jusqu'à un certain point innocente, mais dans lesquelles ce culte frappait de mort le sens moral, viciait la conscience en rendant ses jugements faux et en corrompant son intégrité. C'était un système d'enchantement barbare qui tenait ce peuple antique comme dans un filet, et qui l'embarrassait dans ses iniquités, de manière qu'il ne pouvait s'échapper. C'était une organisation vaste, complète et nationale, et comme un fleuve silencieux qui entraînait ce peuple dans des ténèbres éternelles, d'une manière aussi irrésistible qu'un soliveau descend le cours du Nil. Et cependant quelle glorieuse intelligence brillait sur les noirs visages d'un grand nombre! Quelles grâces cachées, quelles dispositions à la douceur et à la bonté tremblaient presque dans les voix de plusieurs! Et, pendant tout ce temps, Marie tenant dans ses bras, sur les rives du fleuve, Jésus, le Sauveur du monde, l'amant le plus tendre des âmes, qui aurait bu tout entier le fleuve des âmes, si elles l'eussent laissé faire! Pourquoi ne leur prêchait-il pas sur-le-champ, lui dont l'esprit ne connaissait d'autre développement que celui qui lui faisait acquérir les connaissances qu'il possédait déjà d'une autre manière? Pourquoi ne laissait-il pas briller aussitôt sa lumière sur eux? Dans le délai, n'y avait-il pas en apparence quelque chose de cruel et d'inexplicable, de même que dans la lenteur de l'Église à convertir les païens? Et ce n'étaient pas seulement toutes ces âmes de l'Égypte qui pesaient sur le cœur de Marie comme un cauchemar, c'était aussi la gloire de Dieu. Une seule parole de Jésus pouvait réparer tout cela, et cette parole ne fut pas prononcée. Si le mal était pénible à supporter

pour Marie, ce n'était pas précisément qu'il y eût rien d'insolite dans la volonté de Dieu. Elle avait trop souvent honoré les quatre mille ans pendant lesquels Jésus n'était pas venu, pour ne pas comprendre le mystère des délais divins. Ce mal lui était pénible à supporter à cause de la destinée de cette terre qui renfermait un si grand nombre d'âmes, à cause de l'immense multitude que le limon du Nil nourrissait et engraissait pour une fin si peu assurée.

Les grandes choses paraissent petites auprès de celles qui sont démesurément plus grandes qu'elles. Il en est ainsi des éléments nombreux des douleurs de Marie. Des circonstances, dont chacune ferait un véritable poëme tragique dans une sphère plus commune, se rassemblent en foule, d'une manière presque imperceptible, autour des chagrins si grands de la sainte Vierge, et ces chagrins percent les nuages de la tempête et disparaissent à nos regards. Nous ne devons cependant pas les oublier. Nous devons les laisser s'accumuler de la manière même qu'elles s'accumulèrent dans le mystère actuel. Il y a, dans l'exil, bien des souffrances sur lesquelles nous n'avons pas besoin de nous appesantir ici. Ce sont des souffrances qui ôtent au cœur toute sa force, et un fardeau qui devient plus lourd à mesure que chaque année qui s'écoule ajoute son poids à celles qui l'ont précédée. On ne saurait s'habituer à l'exil. Chaque jour, il devient de moins en moins une habitude. Le fer est toujours dans l'âme; il y est toujours brûlant; il y cause des blessures terribles toujours béantes, qui ne peuvent se guérir. La pauvreté est partout pénible à supporter, mais où elle est le plus pénible, c'est sur une terre étrangère où nous n'avons pas de droits, à peine même le droit à la sympathie. Alors la terre nous porte parce que nous y posons nos pieds et que nous marchons; mais c'est là tout ce qu'elle fait pour nous : elle nous porte comme un chameau porte sa charge, parce qu'il lui est plus difficile de s'en débarrasser que de la garder. C'est seulement parce que le sol est plus miséricordieux que

les hommes, qu'une terre étrangère ne rejette pas avec impatience de ses champs de blé l'étranger et le mendiant. Il y avait aussi quelque chose d'affreux et d'inexprimable dans la solitude complète de Marie parmi les personnes de son propre sexe. Elle était bien plus solitaire au sein de la foule d'Héliopolis que Thaïs la pénitente ou Marie d'Égypte ne peuvent l'avoir été dans les retraites sauvages de la silencieuse Thébaïde. Et puis, elle si frêle, si faible, si inconnue, si jeune mère, fleur si délicate, sur laquelle les vents violents auraient à peine dû souffler! Cette pensée est effrayante; mais Dieu était avec elle, dira-t-on. Oui, regardez-le, il est plus faible même que sa jeune Mère. Et Joseph, sa douceur était contre lui, et si âgé, si infirme, si peu habitué à se plaindre, de quelle protection était-il contre l'oppression de ces Égyptiens aux visages barbares? Le Prophète pleurait sur la vigne de Sion, parce que les haies en étaient renversées. Qu'eût-il dit en voyant la sainte Famille, ce vivant paradis, dépourvue de tout abri en Égypte, et dépourvue à ce point?

Il nous faut passer à de plus grandes choses. Il semble qu'il n'y ait rien de contraire aux perfections de la sainte Vierge à supposer que, dans sa seconde douleur, la crainte, qui appartient à la nature humaine, et que Notre-Seigneur lui-même éprouva dans son âme très-sainte, avait reçu le pouvoir d'exercer son action sur Marie. S'il en eût été autrement, nous aurions à nous la représenter comme une créature à part, n'appartenant ni à la famille des anges ni à celle des hommes, comme une gloire de Dieu, non-seulement unique, ainsi qu'elle l'est en effet par sa qualité et par sa sainteté, mais encore éloignée de la sphère de l'humanité. Nous aurions à imaginer que les dons qu'elle avait reçus faisaient pour elle ce que ne faisait pas pour Notre-Seigneur sa nature divine, c'est-à-dire qu'ils la faisaient cesser d'être femme, tandis que, malgré sa nature divine, Jésus était réellement homme. Alors Marie ne serait pas un exemple pour nous, et l'idée de la douleur serait en elle une

chose si étrange et si déplacée, qu'elle paraîtrait fictive et sans réalité, une simple doctrine symbolique ou une belle allégorie de l'Incarnation. On ne peut donc guère douter que la crainte n'ait été une des principales souffrances de la Fuite en Égypte. Il y a peut-être à peine une passion qui exerce sur l'âme son pouvoir d'une manière plus tyrannique que ne le fait la crainte ou une impression mentale plus étroitement liée avec la souffrance physique. La crainte nous arrive comme un esprit qui survient à l'improviste, et qui s'élance sur nous, sans que nous sachions comment, de quelque caverne inconnue dont nous ne connaissons pas la place. Nous ne pouvons nous préparer contre son arrivée, car nous ignorons quand nous devons l'attendre. Nous ne pouvons résister quand elle arrive; car, en nous touchant, elle s'empare de nous, et sa seule présence est déjà la victoire. Elle couvre d'une ombre des cieux sans nuage, et glace les rayons mêmes du soleil; elle souffle au travers de nous comme un vent qui pénètre et qui glace nos facultés les plus vitales; elle paralyse presque notre pouvoir d'agir, de sorte que, sous son influence, nous ressemblons à des hommes qui voient et qui entendent, mais qui sont incapables de parler ou de se mouvoir. Si la crainte n'était pas un sentiment éminemment passager, qui se produit en vertu de son agitation même, elle nous ferait perdre d'abord toute la liberté de notre volonté, et ensuite les lumières de notre raison. Toujours est-il que sa présence dans l'âme est accompagnée tantôt par un trouble qui est pire que la souffrance, et dont la continuation, à ce qu'il nous semble, serait incompatible avec la vie, tantôt par une angoisse si douloureuse, qu'elle paraît toujours sur le point de devenir intolérable. Ce n'est pas une souffrance, c'est une torture. N'est-il pas rare que nous ayons trouvé la réalité des maux aussi intolérable que l'attente terrible qui les avait précédés? La terre ne produit pas une douleur, la justice humaine n'a pas inventé un châtiment à l'égard desquels cela ne soit vrai.

Nous avons maintenant à nous représenter les effets de ce sentiment sur la sensibilité inexprimable de l'âme de la sainte Vierge, et, en même temps, au milieu de sa sainteté incomparable. Son union avec Dieu est toujours continuelle; la tranquillité qui résulte de cette union n'est jamais troublée. Le sanctuaire est assailli, mais non profané. La crainte habite son enceinte, mais la barrière n'en est pas forcée. Marie savait parfaitement que le Calvaire devait venir, et elle savait combien il était encore éloigné. Elle n'ignorait donc pas que son enfant ne devait pas alors périr par la main d'Hérode. Cependant, la crainte, sans obscurcir les lumières de son esprit, pouvait détruire en elle le sentiment de la sécurité. Car, dans la crainte, les pensées peuvent être en elles-mêmes justes et judicieuses, mais elles restent isolées; elles sont stériles; elles n'ont pas de conclusion. N'est-ce pas là justement ce que le livre de la Sagesse dit de la crainte[1], que ce n'est autre chose «que le trouble de l'âme qui se croit abandonnée de tout secours, et moins elle attend de soulagement au dedans d'elle, plus elle grossit, sans les bien connaître, les sujets qu'elle a de se tourmenter?» D'ailleurs, Notre-Seigneur peut alors avoir tenu son cœur voilé pour Marie. Il n'allait pas mourir, il est vrai; mais que d'autres abîmes de misère pouvaient être ouverts, sans qu'elle les vît, aux pieds mêmes de Marie! Puis, il y a tant de choses qui ne font pas mourir et qui sont pires que la mort! Les souffrances possibles sont inépuisables, même dans le sort limité de l'homme. La Mère pouvait être séparée du Fils. A ses propres yeux, Hérode pouvait le donner à une autre : qu'étaient les ténèbres de l'Égypte ou même l'éclipse du Calvaire comparée à une si affreuse séparation? La connaissance qu'avait Marie de l'avenir n'embrassait pas tout, malgré sa vaste étendue, ou, du moins, elle pouvait être incertaine qu'il en fût ainsi. Il pouvait y avoir des dangers inattendus, comme les Trois jours d'Absence. Ne pou-

[1] Chap. XVII.

vait-elle pas alors craindre la venue de quelques-uns d'entre eux?

Jusqu'à quelles extrémités une sainteté semblable à celle de Marie pouvait-elle éprouver de la terreur? Trembla-t-elle à la vue des voleurs qui traversaient le désert dans l'éloignement? Quand le vent inquiet de la nuit s'éveillait soudainement dans les cimes des palmiers, ou dans les tresses tombantes de l'acacia, comme un murmure indistinct de voix humaines, Marie avait-elle peur? Les yeux noirs des Égyptiens l'effrayèrent-ils, lorsqu'ils se fixèrent d'un air investigateur sur l'Enfant? La crainte lui fit-elle hâter ses pas, trompa-t-elle sa vue, se joua-t-elle cruellement de son oreille défiante? Ne serra-t-elle pas plus d'une fois son enfant contre son sein dans une étreinte convulsive, faisant intérieurement le vœu de ne jamais se séparer de lui qu'en cessant de vivre? Sentit-elle résonner à l'ouïe de son esprit éclairé les lamentations des mères de Bethléem, ou bien les cris aigus et déchirants des petits innocents volaient-ils après elle sur les vents du désert? Vous le savez, ô notre Mère! Nous ne devons pas oser le dire. Mais qui pourrait douter que la crainte fit éprouver à Marie les plus terribles souffrances, en faisant du désert et de l'Égypte un Gethsémani de plusieurs années? Assurément ce fut l'ombre des ténèbres égyptiennes qui tomba sur elle, et quoique, à l'égard de Marie, nous ne puissions prendre à la lettre ce que l'Écriture dit de ces antiques ténèbres de l'Égypte, cependant elles nous donnent une idée vague et indéfinie de ce que souffrit la sainte Vierge, la seule qu'il soit désirable ou respectueux d'en prendre. « Étant alors tout abattus d'un même sommeil dans cette effroyable nuit qui leur était survenue du plus profond des enfers, ils étaient effrayés, d'un côté, par ces spectres qui leur apparaissaient, et de l'autre, par la défaillance même de leur esprit, par des craintes soudaines et inattendues, dont ils se trouvaient surpris. Que si quelqu'un était tombé, il demeurait renfermé sans liens dans cette prison de ténèbres. Car, soit que ce fût un

laboureur, ou un berger, ou un homme qui travaillait aux champs, qui eût été surpris, il se trouvait dans une nécessité et un abandon inévitables, parce qu'ils étaient tous liés par une même chaîne de ténèbres. Le vent qui soufflait, le concert des oiseaux qui chantaient agréablement dans les branches touffues des arbres, le murmure de l'eau qui coulait avec impétuosité, le grand bruit que les pierres faisaient en tombant, la course des animaux qui se jouaient ensemble sans qu'ils les pussent apercevoir, les hurlements des bêtes féroces, ou les échos qui retentissaient du creux des montagnes; toutes ces choses, en frappant leurs oreilles, les faisaient mourir d'effroi. Car le reste du monde était éclairé d'une lumière très-pure, et s'occupait à son travail sans aucun empêchement. Eux seuls étaient accablés par cette profonde nuit, image des ténèbres qui leur étaient réservées, et ils étaient devenus plus insupportables à eux-mêmes que leurs propres ténèbres[1]. »

Mais la partie la plus affligeante de la seconde douleur de Marie reste à dire, et personne ne saurait la dire comme elle devrait l'être. Nous la comprendrions si nous avions une révélation du cœur de Marie; mais même alors nous ne pourrions l'exprimer par des paroles. C'était un mélange de la peine la plus vive, de sentiments blessés, de détresse si grande qu'elle semblait inattendue, d'horreur qui désirait ne pas croire ce qu'elle voyait; en même temps que Marie sentait comme l'écrasement simultané de tous les amours de son cœur immaculé. Ce tourment venait de ce que dans sa seconde douleur Marie voyait clairement la haine des hommes contre Jésus. Enfant plein de beauté, qui faisait entrer dans sa chair comme dans un fourreau les grandeurs pénétrantes de Dieu! Y eut-il jamais rien de si attrayant, de moins haïssable que cet Enfant béni? Pourquoi les hommes se tournaient-ils ainsi contre lui? Pourquoi les regards des rois perçaient-ils les voiles de

[1] Sagesse, chap. XVII, 13-20.

son innocente obscurité comme des lynx féroces, et pourquoi étaient-ils altérés de la faible source de son sang, comme s'il était une proie pour leurs appétits sauvages? Innocent, faible, silencieux, suppliant et si beau! et les hommes le chassent de leurs retraites comme s'il était un monstre cruel, tyrannique, sanguinaire, et qu'ils sentissent pour lui la répulsion que font éprouver les grandes iniquités et les crimes commis dans l'ombre! Marie savait combien Jésus était beau, et savait, par conséquent, combien était inexprimable le sacrilége de ce cruel exil de cette poursuite homicide qui ne se fût point arrêtée là, si Dieu ne lui eût soustrait sa victime. Marie savait aussi que Jésus était Dieu, qu'il était le Créateur venu parmi ses créatures; et, quoiqu'il ne soit pas encore intervenu au milieu des hommes, qu'il ne leur ait pas même encore parlé, mais qu'il les ait seulement regardés avec son doux visage, ils sont tourmentés par l'inquiétude; ils le trouvent un fardeau pour eux, quoique celle qui le porte à travers tout le désert puisse attester qu'il est plus léger que l'air, ou que, du moins, son amour maternel le lui fasse trouver tel; enfin ils le forcent à fuir devant eux avant qu'il puisse marcher. Tel était donc l'accueil que Dieu attendait depuis quatre mille ans! Ciel miséricordieux! l'amour divin n'est-il pas une chose réellement incroyable?

Toutes les affections de ce cœur maternel étaient brisées à la fois. Si les hommes avaient simplement évité Jésus et se fussent tenus éloignés de lui, Marie en eût éprouvé une souffrance intolérable. S'ils étaient passés près de lui avec indifférence, comme s'il n'eût été d'aucun intérêt pour eux, mais qu'il eût été seulement, comme leurs sens le leur disaient, un homme vivant, accroissant d'une unité, et d'une pauvre et vulgaire unité la population du monde, cela même aurait causé à Marie le chagrin le plus vif. Voir les hommes ne pas connaître Jésus, se méprendre sur lui, ne pas l'apprécier, c'eût été là pour le cœur de Marie une épine que

rien n'aurait pu en arracher. Mais Jésus était haï, et il passait comme un point sur le désert, spécialement pour le peuple qu'il aimait le plus de tous ceux qu'il était venu sauver. Elle l'aimait de plusieurs amours, parce qu'elle l'aimait en conséquence de plusieurs droits et sous plusieurs titres. Elle était blessée séparément et cruellement dans chacun de ces amours. Elle était la créature et la Mère de Jésus. Elle l'aimait de l'affection naturelle la plus vive parce qu'elle l'avait porté dans son sein. Son amour s'était merveilleusement accru en même temps que se développait la beauté de Jésus, et à mesure qu'elle le connaissait mieux. Elle l'aimait d'un amour surnaturel, non-seulement à cause de la sainteté dont il était rempli, mais encore à cause de sa propre sainteté, attirée par celle de Jésus. Elle l'aimait comme le Sauveur et le Rédempteur du monde. Elle aimait avec une adoration parfaite sa nature divine et la Personne du Verbe éternel. Plus loin, qu'est-ce que l'amour pourrait chercher, où pourrait-il atteindre? Mais elle aimait aussi d'un enthousiasme qui était pour elle une seconde vie, la gloire de Dieu, son exaltation par ses créatures, et l'honneur de la Majesté divine. Elle aimait la très-sainte Trinité, de tous les amours que les saints aient jamais connus, avec complaisance, congratulation, désir, condoléance, imitation, estime. Or, Jésus était le vrai but auquel tendaient toutes ces gloires de Dieu, le trophée auquel elles étaient suspendues, la source d'où elles coulaient, l'aliment unique qui pouvait les rassasier, le prix égal à leur valeur, le moyen, le seul moyen par lequel Marie pouvait les aimer comme elle le désirait. Il n'y avait pas une chose chère au cœur de Dieu qui ne fût outragée et blessée dans cette tentative contre la vie de Jésus, dans cette haine contre ce Fils que Dieu avait envoyé. Et les innombrables blessures de l'objet éternel de son amour passaient sur l'amour ardent de Marie terribles comme les stigmates des saints.

Ce n'était pas tout. Marie aimait les hommes. Leurs épouses ni leurs mères ne les aimèrent jamais comme

elle les aimait. Jamais missionnaire ne brûla d'autant d'amour pour les âmes. Elle avait à cœur tous les intérêts des hommes et les intérêts de chacun d'eux. Elle eût voulu mourir pour sauver le moindre d'entre eux, si le sacrifice limité d'une simple créature eût pu mériter leur salut. Par amour pour eux, aussi bien que par amour pour Dieu, elle eût souffert mille tortures pour épargner à l'un d'eux un seul péché. Mais qu'est-il besoin de plus de paroles? Elle allait leur donner Jésus. Elle s'y était résolue. Bien plus, elle le leur avait donné virtuellement. Oh! que les hommes la blessaient alors dans son amour payé d'ingratitude, dédaigné, et, pour ainsi dire, rejeté sur elle! Elle frémissait en voyant quels abîmes de ténèbres, quelle séparation de Dieu manifestait cette haine contre Jésus, et une sorte d'horreur sainte passait sur elle à cette manifestation si terrible de la puissance et de la malice des mauvais esprits. Ils ne savaient pas encore que Jésus fût Dieu, mais leurs instincts les attiraient autour de sa grâce et de sa sainteté par une sorte d'aimant qu'ils ne comprenaient pas, et qui, cependant, les rendait furieux. Et les hommes mêmes, les hommes dont le Verbe avait pris la nature, les hommes pour qui Jésus devait mourir, les hommes dont Marie devait être la mère, et même les tribus choisies d'Israël étaient comme possédés de ces mauvais esprits, ils se laissaient guider par eux et leur obéissaient, sans savoir combien de mal ils faisaient. Oh! ne sentons-nous pas comment, du plus brisé de tous les cœurs brisés, la Mère de miséricorde prononçait d'avance la douce et toute-puissante prière de son Enfant : Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font?

Or, la seconde douleur de la sainte Vierge, comme nous l'avons déjà dit, n'était pas un mystère passager. Ce n'était pas une action complète une fois terminée; elle embrassa un long espace de temps; elle dura pendant des années. Pendant toutes ces années, Marie eut à souffrir toutes ces peines. Outre le séjour de sept années en Égypte, qui avait agrandi jour par jour la plaie

dans le cœur de l'exilée, cette douleur fut une double douleur. Elle eut son écho, car le Retour fut une sorte d'écho de la Fuite. Il y eut la même route accablante à parcourir, les mêmes fatigues, les mêmes privations et plusieurs des mêmes dangers. Cependant la crainte était moins grande, ou plutôt elle s'était absorbée dans un plus grand objet, la vie de l'Enfant, quoiqu'elle eût encore en même temps d'autres objets moins importants. Il y avait toutefois dans le Retour quelques circonstances aggravantes qui le distinguaient de la Fuite. L'âge de Jésus était une cause de difficulté particulière pour Marie et Joseph. Il était dans sa huitième année, trop jeune pour marcher, trop âgé et trop lourd pour les bras de sa Mère. Ils seraient obligés d'acheter quelque bête de somme, ce qui augmenterait les fatigues de saint Joseph dans le désert, ou bien il leur faudrait porter tour à tour leur précieux fardeau, lorsque Jésus aurait permis aux conséquences naturelles de la fatigue ou aux blessures causées par le sable brûlant, ou aux plantes épineuses du désert d'exercer leur action sur lui et de lui ôter la possibilité de continuer sa marche. L'âge plus avancé de saint Joseph était aussi dans le Retour un trait que Marie n'oubliait jamais un seul instant. Le travail l'avait courbé, tandis que les années, et surtout des années d'inquiétude récente, avaient laissé leur empreinte sur sa face vénérable. Il se fatiguait aisément, car sa force était bientôt épuisée ; et Jésus aide moins ceux qui sont près de lui à porter leur croix qu'il n'aide ceux qui sont plus éloignés. L'âge de Jésus apportait aussi à Marie, comme d'ordinaire, de nouveaux motifs pour l'aimer et un accroissement continuel de son ancien amour, et tout cela augmentait ses angoisses. En outre, elle et Jésus étaient alors sur la route du Calvaire vers lequel leurs visages étaient tournés. Cette pensée put-elle jamais la quitter pendant tout le temps du Retour ? Et sur les frontières de la Terre-Sainte, la crainte les surprit de nouveau ; ils se détournèrent de Sion et revinrent dans leur retraite de Nazareth. L'Écriture dit : Il n'y a point

de paix pour les méchants. Hélas ! lorsque nous portons nos regards sur le monde, nous sommes tentés de nous écrier que c'est plutôt pour les bons qu'il n'y a point de paix.

De ces particularités de la seconde douleur, nous pouvons maintenant passer aux dispositions dans lesquelles la sainte Vierge l'endura. On peut tirer plus d'une conclusion de ce qui a déjà été dit. Mais il y a trois points sur lesquels nous devons spécialement diriger notre attention. Le premier est l'absorption généreuse de Marie dans les souffrances des autres. Il semblerait que son cœur fût placé dans les cœurs des autres pour sentir, pour aimer, pour souffrir, pour être torturé. Lorsque nous passons en revue les incidents de cette seconde douleur, il ne nous arrive jamais de penser pour un moment combien Marie eut souvent froid et faim, combien elle eut à souffrir du vent, combien elle fut privée de sommeil, combien de fois elle se blessa les pieds, combien elle eut à endurer de fatigues d'esprit et de corps ; nous ne voyons en rien de tout cela les éléments de ses douleurs intimes : c'étaient des souffrances que nous, ses enfants, nous ne pouvons pas oublier, et, comme souffrances, ces choses faisaient partie de ce qu'elle avait à endurer. Mais nous croirions porter atteinte à son honneur si nous les faisions entrer en ligne de compte comme des sujets sur lesquels elle s'arrêtait ou dont elle se plaignait, ou auxquels elle fît attention. Ses douloureuses sympathies s'étendaient partout. Elles se répandaient sur Joseph ou se concentraient sur Jésus. Elles s'étendaient en humbles réparations sur toute la majesté de Dieu, ou bien elles débordaient comme un déluge sur toute la terre, et plongeaient toutes les âmes humaines de chaque génération dans un bain de pleurs et d'efficace compassion. Les sympathies de Marie étaient partout, excepté dans ses propres misères. Elles étaient pour chacun, excepté pour elle-même. Elles semblaient naître sans effort. Elles se produisaient naturellement en elle, parce qu'elle agissait avec grâce, comme si la

grâce était sa nature. De même que la lune réfléchit la lumière du soleil sans la moindre peine pour elle-même et embellit la terre sans aucun effort, ainsi Marie réfléchit Dieu, ainsi elle éclaire et brille sans effort, presque à son insu, comme s'il lui appartenait simplement d'être lumineuse et belle, et qu'il n'y eût là rien qui dût étonner.

Une autre disposition de Marie dans sa seconde douleur était sa vive sensibilité touchant les intérêts de Dieu blessés par le péché. C'est là comme un sens nouveau que la sainteté développe dans l'âme ; plus nous avançons dans la sainteté, plus il devient subtil. La portée de la vue de l'âme est plus étendue, tandis qu'en même temps ses perceptions sont plus exactes et plus détaillées. Son ardeur s'augmente lorsque la grâce s'accroît, et par une conséquence naturelle, son pouvoir de nous faire souffrir s'accroît pareillement. Chez les grands saints, ce sens devient complétement une passion, et s'empare à la fin de leur vie tout entière. Cependant on ne saurait guère établir une comparaison entre cette sensibilité développée chez les saints et celle qui existait chez la Mère de Dieu. Elle était attirée dans un cercle divin et menait une vie divine. Elle avait avec la Majesté divine une sorte d'unité, une unité spirituelle qui lui donnait le droit de prendre part aux affaires de Dieu, le droit d'être uniquement intéressée dans ses intérêts, une sorte de participation réelle à la sensibilité de sa gloire, telle que n'en peut posséder nulle autre créature. Marie est une personne de la maison, et, par conséquent, elle sent d'une autre manière que toute personne du dehors, quelque chère et quelque proche qu'elle nous soit. La prière de Marie n'est pas une simple intercession ; elle a comme une juridiction sur le sacré Cœur et sur la volonté de Dieu, qui fait de sa prière une chose différente de l'intercession des saints. Tous les élus travaillent, de concert avec Jésus, à multiplier les fruits de sa Passion ; mais Marie a reçu une coopération indéfinissable dans la rédemption du monde, et la coopération des saints ne

peut s'y comparer que comme on compare leur sympathie pour la Passion de Notre-Seigneur avec la Compassion de la sainte Vierge. Si les souffrances de saint Paul dans sa chair [1] « suppléaient aux choses qui manquaient dans les souffrances du Christ, pour son Corps, qui est l'Église, » que doit-on dire des douleurs de Marie ? Ces considérations, si elles ne peuvent donner à notre pesanteur spirituelle une idée juste de la sensibilité de la sainte Vierge pour la gloire de Dieu, nous rendront du moins aptes, lorsque nous nous étonnerons de la sublimité de cet instinct chez les saints, à nous rappeler que la sensibilité de Marie s'élevait à une telle hauteur que les saints eux-mêmes n'en ont pas d'idée.

Même pour nous, au fond des vallées profondes où la recherche miséricordieuse de la grâce nous a découverts, il y a un sujet d'inexprimable tristesse dans la manière dont Dieu est exclu de sa propre création. Nous considérons maintenant le mystère de la fuite du Créateur loin de ses créatures. N'y a-t-il pas quelque chose d'aussi terrible dans la fuite des créatures loin de leur Créateur, fuite dont nous sommes continuellement témoins ? Quand la foi nous a ouvert les yeux, quelle scène le monde nous présente ! Partout Dieu poursuit de son amour ses créatures, ses créatures coupables ; mais c'est pour les sauver et non pour les punir. Il n'y a pas dans le monde une retraite, pas un asile secret de la pauvreté, pas un séjour du péché, pas un lieu malséant pour une si haute Majesté, où Dieu ne suive ses créatures et ne les contraigne presque à recevoir ses dons immenses. Plus rapide que l'éclair, plus puissante que l'Océan, plus universelle que l'air, sa compassion se répand et se multiplie avec magnificence sur tout le monde qu'il a créé. Partout les hommes s'enfuient pour échapper à cette généreuse, à cette miséricordieuse et tendre poursuite. Il semble que le grand objet de leur vie soit d'éviter Dieu, que le temps soit un répit accordé

[1] Coloss., I, 24.

à la nécessité de la présence de Dieu dans l'éternité, et que Dieu n'ait pas le droit d'intervenir pendant le temps; il semble que l'espace ait été expressément donné aux créatures pour qu'elles puissent se tenir éloignées de leur Créateur. Les enfants mêmes s'enfuient de toutes leurs forces loin de Dieu, comme s'ils comprenaient ce sujet tout aussi bien que les hommes faits, et qu'ils eussent pris leur parti là-dessus d'une manière aussi déterminée. Dieu parle, il prie, il supplie, il crie, mais ils courent toujours. Il redouble la clarté des rayons de soleil qu'il leur envoie, afin de gagner leurs cœurs par l'excès de son indulgence paternelle; mais ils courent. Il répand sur eux des ombres et des ténèbres, afin de les rendre sensés et sages; mais ils courent. Il veut les avoir. De grandes grâces sont jetées sur leurs âmes comme les pierres que la fronde lance avec rapidité, et ils tombent. Mais, en un instant, ils sont debout et continuent leur fuite. Ou si Dieu les atteint alors, parce qu'ils sont trop blessés pour se relever sur-le-champ, ils le laissent seulement laver le sang et la poussière de leurs blessures, les baiser tendrement sur le front, et puis ils recommencent à fuir. Dieu, cependant, ne veut pas qu'on déjoue ses desseins, et il se cachera dans l'eau d'un sacrement et fera sa douce proie des enfants avant qu'ils aient l'usage de la raison. C'est bien; mais ensuite il faut qu'il les fasse mourir s'il veut les garder; sinon, presque avant de pouvoir marcher, ils s'enfuiront loin de lui. Et qu'est-ce que ce tableau comparé à la vision qui était sans cesse devant les yeux de notre sainte Mère?

Mais plaçons le monde devant nous et voyons quel aspect il présente. Si, à cette vue, notre faible amour pour Dieu s'irrite, que doit avoir souffert Marie? Car ce qui irrite notre faiblesse doit avoir été pour elle la douleur la plus profonde et la plus immense. Dieu vient trouver le monde qu'il a créé, et le monde ne se meut pas; il ne le peut pas; il est situé à des profondeurs immenses au-dessous de Dieu et n'a point d'issue. Dieu vient sous les traits d'une miséricorde incroyable dans

ses merveilles, mais sa beauté semble ne pas avoir d'attraits pour le monde. Il s'approche davantage; alors il faut bien que le monde fasse quelque chose, mais il devient de glace devant les regards de Dieu. Dieu peut avoir d'autres mondes, plus fertiles, plus accessibles pour lui que celui-ci. Dans les tropiques spirituels où habitent les anges, Dieu serait peut-être bien accueilli; mais il ne l'est pas ici : ce monde est comme le pôle septentrional de son univers; Dieu a versé son sang sur ce monde sans en pouvoir fondre la glace. Ce monde est ingouvernable, innavigable, inhabitable pour Dieu; Dieu ne peut en rien faire; il ne peut qu'y laisser son soleil se jouer en prismes brillant plus qu'ailleurs dans les glaciers, commander à la lune d'y briller dans sa pâle beauté, ou remplir le ciel aux longues nuits des lueurs d'une aurore dont les Esquimaux, enterrés dans leurs huttes, ne daigneront pas admirer les splendeurs. La seule différence est que le pôle matériel remplit sa fonction, qui est de produire de la glace sous toutes les formes imaginables; tandis que nous autres hommes, nous sommes tellement accoutumés à notre propre froideur, que nous ne savons pas combien nous avons froid, et que nous nous imaginons être la zone tempérée de l'univers créé par Dieu.

Si Dieu entre dans ce monde, les choses n'en vont guère mieux. Il est triste de penser, et plût au ciel que ce fût aussi incroyable, combien il y a d'hommes en ce monde qui sont séparés de Dieu au point de rendre presque un miracle nécessaire pour que la grâce s'insinue dans leurs âmes. Considérez cette infinité de beaux commencements, de pieuses intentions, de saints désirs, de luttes zélées, d'aspirations ardentes, et voyez avec quelle tyrannie les soins de la vie l'emportent sur tous ces intérêts de Dieu. Voici des âmes qui sont retenues loin de lui par des arrangements de famille; il leur faut vivre loin des moyens de la grâce, ou elles sont jetées au milieu des mauvais exemples, ou elles sont obligées de prendre part à des distractions contraires à leurs goûts,

ou elles sont placées dans l'alternative, soit de juger leurs parents, soit d'émousser leur sensibilité pour Dieu, ou elles sont engagées dans des mariages mal assortis, ou forcées de s'exposer aux ambitieuses tentations de positions mondaines, ou bien enfin leur vocation religieuse est maltraitée. Dieu ne doit pas pouvoir agir à sa guise, il ne le veut pas. De son côté, il ne veut pas faire de miracle et les âmes se perdent. Combien y en a-t-il encore qui soient séparées de Dieu par les affaires d'argent? La religion des orphelins est mise en péril par des exécuteurs testamentaires qui n'ont pas la foi; des fortunes sont laissées sous des conditions qui, sans une grâce héroïque, empêchent la conversion. Le lieu de la demeure est fixé par la gêne, et il arrive que l'incapacité spirituelle en est la suite; des questions d'éducation sont décidées d'une manière préjudiciable par des motifs pécuniaires, comme l'est aussi le choix d'une profession. Le manque d'argent est une barrière pour la liberté de beaucoup d'âmes qui, autant que nous pouvons en juger, feraient usage de cette liberté pour le service de Dieu; les arrangements locaux même séparent les âmes de Dieu. On se trouve dans la nécessité de vivre pendant une partie de l'année dans un endroit où l'on ne peut recevoir régulièrement les sacrements, ou bien l'on est obligé de se mêler souvent avec des personnes d'une autre croyance, ou bien encore de se mettre en avant pour obtenir une influence politique; il arrive aussi que des jeunes gens doivent renoncer à leurs habitudes d'œuvres de miséricorde, imparfaitement formées dans une grande cité, qui, après tout, est un plus vrai sanctuaire de Dieu que la verte et innocente campagne. Combien de personnes aussi, sans qu'il y ait de leur faute ni de celle d'autrui, sont séparées de Dieu par les conséquences temporelles de quelque malheur! Les familles se dispersent; les âmes sont emprisonnées dans des occupations qui ne leur conviennent pas et dans des emplois défavorables, et il en résulte une foule de difficultés religieuses auxquelles il est réellement impossible d'é-

chapper. On peut dire, après tout, que l'excellence de la religion est intérieure. Mais à combien d'âmes cet esprit intérieur est-il donné? Assurément, ce n'est pas une des grâces ordinaires de Dieu. Et qu'il y a peu de personnes réellement intérieures qu'on ne voie déchoir quand les secours publics de la grâce diminuent pour elles! D'autres encore sont séparées de Dieu par des mesures irréparables qu'elles ont prises elles-mêmes d'une manière coupable ou autrement. Il semble qu'une fixité éternelle se soit insinuée dans quelques décisions temporelles. Alors les âmes ne peuvent plus rien pour elles-mêmes. Elles ne peuvent être tout à Dieu, quand même elles le voudraient, à moins qu'il ne leur communique quelques-unes des grâces extraordinaires des saints les plus avancés dans les voies mystiques. Nous avons besoin ici de nous rappeler, pour notre consolation, que s'il y a des mesures irréparables, il n'y a rien d'irremédiable dans la vie spirituelle. Qui pourrait vivre en croyant le contraire? Le pouvoir qu'ont les hommes de séparer de Dieu leurs semblables est effrayant. Quel exercice pour un esprit ardent qui a un sens vif de l'injustice et un amour droit et sincère pour les âmes, d'avoir à travailler pour elles sous la pression d'un grand système public, de l'organisation et des institutions d'un pays qui n'a pas la foi! de voir une âme suspendue sur le bord du précipice de la grande question éternelle, de voir clairement que la bienveillance la plus ordinaire et la moindre bonté pourraient la sauver, et de ne pouvoir mettre en œuvre ni l'une ni l'autre! Ce sont comme des couteaux qui s'enfoncent dans la chair et qui causent d'intolérables douleurs. Nous n'avons pas le droit de faire appel à l'équité; en réalité, l'équité n'est peut-être visible qu'à notre propre point de vue. Il peut se faire que nous n'obtenions justice qu'en la demandant comme un privilége et comme une grâce. Pour l'amour des pauvres du Christ, insistons auprès de Dieu, afin qu'il multiplie et qu'il prolonge notre patience! Ainsi dans le monde entier, — dans toutes les classes, surtout dans les plus élevées, — la création est pour ainsi

dire séparée de Dieu, et sa bonté ne peut s'exercer, à moins qu'il ne renverse ses propres lois et qu'il n'ait simplement recours à sa toute-puissance. Il y a dans les circonstances une tyrannie qui ressemble presque à une nécessité de pécher. Il faut une définition de la foi pour nous assurer qu'une telle nécessité est heureusement impossible. C'est là une vérité que nous sentons tous et qui nous blesse jusqu'au vif. Tantôt cette tyrannie nous abat, tantôt elle nous irrité, selon qu'elle agit sur les inégalités de notre faible grâce. Multipliez tout cela jusqu'à ce que les chiffres viennent à manquer, grossissez-le jusqu'à ce que la masse remplisse l'espace et s'étende au delà, et alors vous aurez une idée des sentiments exquis de la sainte Vierge touchant l'honneur de la divine Majesté.

Il y avait encore dans la sainte Vierge une autre disposition à laquelle nous devons faire attention. Sa charité pour les pécheurs était proportionnée à son horreur du péché. Pendant que d'un côté elle s'attristait sur l'amour de Dieu dédaigné et sur la maigre moisson de gloire qu'il devait recueillir, elle n'éprouvait aucun sentiment d'amertume contre les pécheurs. Elle ne ressentait pas de colère pour leurs fautes, mais elle était malheureuse pour l'amour d'eux, à cause des conséquences de leurs fautes. Elle ne les condamnait pas dans son cœur, elle les plaignait seulement. Le péché était clair et hideux à ses yeux, quand elle le voyait s'élever contre l'honneur de Dieu; mais, quand elle le voyait dans le pécheur, l'horreur qu'elle en avait se fondait comme dans un déluge de compassion. Son zèle n'était pas jaloux de venger, par des jugements effrayants et par des châtiments proportionnés, l'outrage fait à la Majesté divine; il cherchait plutôt à réparer l'outrage par la conversion du pécheur. Elle croyait mieux consulter les intérêts de la justice de Dieu en favorisant l'exercice de sa miséricorde. Il y a, en vérité, une sorte de respect dû aux pécheurs, quand nous les considérons, non dans leurs péchés, mais simplement comme ayant péché et comme étant les objets d'une sollicitude divine. C'est la manifestation

de ce sentiment dans les hommes apostoliques qui attire les pécheurs vers eux et qui les conduit ainsi à leur conversion. Le dévouement de Notre-Seigneur envers les pécheurs remplit d'un sentiment particulier les cœurs de ses serviteurs. Et quand les pécheurs viennent à se repentir, la marque de la divine prédilection dans la grande grâce qu'ils reçoivent est une chose plus digne d'admiration, de respect et d'amour que le péché n'est une chose digne de haine dans le pécheur. Dans toutes les institutions réformatrices, c'est le manque d'un respect surnaturel pour les pécheurs qui est la cause de l'insuccès, et c'est l'abondance de ce respect qui est la cause du succès. Quand Notre-Seigneur essayait de convertir, c'était toujours par des regards de bonté, des paroles d'amour, par une indulgence même qui paraissait approcher du relâchement. Il ne convertissait pas en rebutant. S'il rebuta Hérode et les pharisiens, c'est qu'il ne daignait pas essayer de les convertir; il les laissa tranquilles, et c'est pour cela qu'il leur parla sévèrement. Tels étaient les sentiments de la sainte Vierge dans la vue du péché que sa seconde douleur apportait devant elle. Elle n'avait pas de colère contre les hommes; elle les aimait, elle était si compatissante pour eux, qu'elle semblait plutôt considérer leur sort comme malheureux que comme coupable. Son amour s'accroissait en proportion de leurs péches, de même que la mesure de la vie de Notre-Seigneur semble avoir été la plénitude de l'iniquité du monde. A quelque degré que s'élevassent leurs péchés, son amour était toujours plus grand. On peut dire qu'il n'y a rien en quoi les instincts de la sainteté soient plus singuliers que la manière dont un cœur sanctifié considère les pécheurs. Elle atteste plus infailliblement que toute autre chose une secrète communion avec Jésus, une union secrète et tendre avec Dieu, une juste intelligence et comme un heureux contact avec le sacré Cœur. Ce sont toujours les saints contemplatifs qui ont aimé le plus les pécheurs, plus même que les saints actifs qui ont employé leur vie à les convertir. N'est-ce

pas là la raison de la nécessité de l'élément contemplatif pour former un apôtre complet ?

Mais la douleur que nous considérons contient encore beaucoup de leçons pour nous-mêmes. En effet, le séjour en Égypte est un tableau complet de la manière dans laquelle Dieu, Notre-Seigneur, le Saint-Sacrement, la Foi et les saints se trouvent dans le monde. Là, la vie parmi les choses communes est rendue merveilleuse par un esprit intérieur; là est la compagnie de Marie et de Joseph; là sont les trois sœurs évangéliques, le travail, la pauvreté et le détachement; là est la mystérieuse retraite qui, en apparence, du moins, ne dérobe rien aux yeux des hommes; là est l'exil, et un exil en Égypte; là est l'amour de Dieu dans sa suprême souveraineté; enfin, là Notre-Seigneur est dans le monde comme un petit enfant, de même que Dieu est invisible dans sa propre création, malgré l'éclat de ses perfections infinies; de même aussi que Notre-Seigneur est invisible dans son Église et dans le Saint-Siége, malgré tous ses triomphes; de même que le Saint-Sacrement est invisible, malgré la lumineuse théologie écrite sur ce sujet. Ainsi encore est la Foi dans les intérêts qui se heurtent et les grandeurs de la civilisation moderne, malgré ses vieilles conquêtes historiques et sa propagation actuelle de chaque jour; ainsi sont les saints dans les bas-fonds de la vie où la publicité ne peut les découvrir malgré les miracles qu'ils opèrent. Ils sont tous dans le monde comme de petits enfants. Nous-mêmes, nous formons une partie du tableau. Là est le grand fleuve du Nil traversant comme un songe l'antique et tranquille Égypte; là sont les pyramides, les monuments de la grandeur païenne; là sont les déserts de sable, les campagnes au riche limon, que l'inondation renouvelle tous les ans, les bocages de palmiers, et la vie bigarrée du bazar oriental, puis Jésus, Marie, Joseph quelque part. L'allégorie est complète. Tel est le monde, notre terre natale. Dieu y est caché et tout nous y devient étrange, quoique né du même sol; car la grâce a réussi d'une façon singulière à faire de

nous des étrangers. Nous attendons patiemment pour accomplir l'œuvre de Dieu, et nous comptons les années. Il en viendra une qui sera la dernière. Elle nous conduira dans la patrie, et nous jettera aux pieds de Dieu, et comme nous aurons été tout à lui dans l'exil, Dieu sera tout à nous dans notre demeure éternelle. Il sera.... O miséricorde infinie! pardonnez cette expression, car n'êtes-vous pas déjà tout à nous?

Outre la leçon que contient cette allégorie, il y en a d'autres que nous devons avoir à cœur de comprendre. D'abord, il faut apprendre à sympathiser avec Jésus, surtout dans les souffrances que nous lui avons nous-mêmes causées. La religion est un amour personnel de Dieu et c'est notre obéissance qui atteste la sincérité de cet amour. L'amour en est l'âme, la valeur, et la signification. Pour être vraiment religieuses, nos âmes doivent vivre dans une atmosphère particulière qui leur soit propre; une atmosphère enchantée, dans laquelle le monde ne puisse respirer, où, par conséquent, il ne puisse pénétrer. Il faut que nous ne puissions pas respirer hors d'une atmosphère de prière. Il faut que l'âme ait à elle un monde d'espérances et de craintes, un partage particulier de goûts et de sympathies, d'instincts et de pressentiments qui lui soient propres, des attractions et des répulsions qui lui appartiennent exclusivement. Il ne suffit pas de croire à un grand nombre de doctrines, ou de garder certains commandements. Ces choses sont essentielles, mais elles ne sont pas tout; elles sont la chair et le sang, mais l'amour est l'âme même. Or, le principal moyen de créer cette atmosphère enchantée autour de nous, c'est la dévotion aux mystères de Notre-Seigneur. La sainte Vierge s'est sanctifiée dans cette douleur par sa sympathie avec Jésus. La vénérable Jeanne de Jésus-Marie, franciscaine, méditant sur la fuite de Notre-Seigneur en Égypte, entendit soudainement un grand bruit comme d'hommes armés qui couraient, qui s'entre-choquaient et poursuivaient quelqu'un; et, peu après, elle vit un beau petit enfant, tout

palpitant de fatigue, qui courait à elle avec une grande vitesse, et criait : « O Jeanne ! secourez-moi, et cachez-moi. Je suis Jésus de Nazareth, je cherche à échapper aux pécheurs qui veulent me tuer, et qui me persécutent comme Hérode autrefois. Je vous en supplie, sauvez-moi ! » Le but important auquel nous devons aspirer, est d'avoir continuellement à notre pensée les mystères de Notre-Seigneur, surtout sa Passion et son Enfance. Gardons-nous de penser à ces mystères comme à quelque histoire passée, qui peut seulement nous faire éprouver des impressions poétiques et sentimentales, et posséder pour nous des attraits particuliers. Il doit en être de ces mystères comme s'ils étaient vivants, comme s'ils se passaient de nos jours et s'accomplissaient continuellement sous nos yeux, comme si, enfin, nous y étions nous-mêmes acteurs. Telle est la différence qui se trouve entre les mystères du Verbe incarné, dans le Nouveau Testament, et les glorieuses manifestations de Dieu dans l'Ancien. Ces dernières sont nos leçons ; les premières sont notre vie. Ils ne restent pas simplement écrits pour briller avec éclat, ils vivent, ils se montrent pleins d'attraits, ils donnent de la force, ils contiennent des grâces, ils transforment. La vitalité de l'Incarnation les a pénétrés. Voilà la raison secrète de la préférence accordée à l'Ancien Testament par l'hérésie, parce qu'il convient mieux à son tempérament. Ceux qui n'ont pas le Saint-Sacrement, et qui ont détrôné Marie, ne comprennent pas le sens de l'Incarnation. Pour eux, l'Évangile est une belle histoire, peu de chose au delà. Mais l'Exode est beaucoup plus romantique, plus émouvant, plus glorieux. Il en est de même de la conquête de Chanaan, du règne de David, et du patriotisme sublime des prophètes. Voilà pourquoi l'enthousiasme que les catholiques sentent pour les incidents de l'Évangile, les hérétiques l'éprouvent pour l'histoire de l'Ancien Testament. Mais, chez les premiers, c'est plus que de l'enthousiasme : c'est la vie de leur religion, le souffle de leur sainteté, la présence sans fin et la vision de leur

Sauveur bien-aimé. Ainsi, par une méditation assidue, par un amour qui s'afflige ou par un amour qui se réjouit, nous devons poursuivre notre route dans les mystères de Jésus, nous les assimilant, vivant en eux, sentant avec eux, jusqu'à ce que leur simple caractère historique se soit agrandi de toute la réalité d'un culte, et que le cœur de Jésus batte pour ainsi dire dans les nôtres comme une autre vie meilleure et surnaturelle.

Une autre leçon que nous enseigne encore cette douleur, c'est que la souffrance, quand Dieu le veut, est meilleure que des avantages spirituels extérieurs. Il fut permis à sainte Véronique de Binasco, augustine, d'accompagner en esprit Jésus et Marie dans leur fuite en Égypte, et, lorsque le voyage fut terminé, Notre-Seigneur lui dit : « Ma fille, tu as vu par quelles fatigues nous avons atteint cette contrée ; apprends par là que personne ne reçoit de grâces sans souffrir. » Nous comprenons cela. Mais quand la souffrance s'oppose aux moyens de la grâce, quand sa présence entraîne la perte de nos avantages spirituels extérieurs, il pourrait en paraître autrement. Se soumettre alors avec joie à la souffrance renferme quelque chose de plus qu'une soumission ordinaire. Il faut un grand exercice de la foi pour croire que la souffrance, parce qu'elle est la volonté de Dieu, vaut mieux pour nous que la continuation même des avantages spirituels. Être religieux, c'est la question de notre salut éternel, et l'expérience nous a amplement démontré l'importance de la régularité dans nos exercices spirituels. Un jour pour Dieu, qu'est-ce autre chose que la conclusion légitime d'une matinée passée avec Dieu ? Aussi bien des personnes appuient leur vie entière sur leur messe quotidienne, et celle-ci la leur fait traverser comme il faut jusqu'à la fin. Y a-t-il sur la terre un être plus dépourvu qu'une âme qui, après une longue habitude de la communion fréquente, s'en trouve privée soudainement pendant longtemps ? D'ailleurs, combien de gens voyons-nous qui deviennent meilleurs par la souffrance ? N'en endurcit-elle pas beaucoup ?

Guilloré dit que la maladie détourne plus de personnes qu'elle n'en sanctifie. C'est là une parole bien dure ; retranchons-en quelque chose, il y restera assez de vérité pour nous remplir d'une extrême tristesse. Le cardinal de Bérulle, parlant des souffrances intérieures et des épreuves de l'esprit, dit qu'il avait connu beaucoup d'âmes éminentes, et qu'il en avait seulement vu une qui n'eût pas rétrogradé sous leur influence. Il n'était pas homme à exagérer. Et cependant, malgré toutes ces paroles et ces expériences terribles, nous devons accueillir la souffrance, de la part de Dieu, comme meilleure que les heures de prière, meilleure que les sacrifices de chaque jour, ou que les sacrements célestes. Nous pouvons porter un regard de désir et de vif regret sur toutes ces choses, mais sans manquer de soumission à la volonté de Dieu. C'est là une dure leçon à apprendre. Qui ne se rappelle la première fois qu'elle lui fut donnée ? Qu'elle semblait inquiétante ! Les choses ordinaires paraissaient inintelligibles. La conscience avait comme de nouveaux arrangements à prendre vis-à-vis d'un grand nombre de questions. Jamais une direction spirituelle ne nous était plus nécessaire qu'en ce moment où nous en étions le plus privés. Disons que notre souffrance était une maladie. De combien de choses notre douleur nous dispensait-elle, et quelle douleur était assez grande pour nous dispenser de toutes choses ? Nous avions plus d'épreuves, il nous était demandé davantage à cause de notre souffrance, et il semblait que les moyens de la grâce pour conserver le secours intérieur étaient diminués. Certaines parties de notre être qui, en santé, nous avaient semblé pleines de force et de grâce, étaient alors mises à l'épreuve, comme des ressorts que l'on tire et laisse partir en tous sens, tellement qu'un grand nombre se brisent. C'était une époque pénible. Les chagrins fondent toujours sur un homme affligé, comme des bêtes timides qui n'osent attaquer leur proie avant qu'elle soit blessée. Ainsi, nous avions à supporter davantage dans le temps où nous avions moins de force

pour résister aux épreuves. C'était une affligeante leçon, apprise dans la frayeur et l'incertitude, féconde en ennuis et en larmes. Mais, pendant ce temps-là, nous l'apprenions, et, si le souvenir en est maintenant effacé et affaibli par les péchés véniels qui la défigurent malheureusement partout, néanmoins notre défiance de nous-mêmes en a été accrue. Nous nous sommes approchés plus près de Dieu ; nous avons fait des progrès dans la vie intérieure, nous sommes devenus plus vrais, parce que nous avons été plus intérieurs, et nous avons senti en nous un surcroît de force, parce que la grâce était mieux établie en nous.

La conduite de la sainte Vierge dans sa seconde douleur nous enseigne, en outre, que c'est quand nous souffrons le plus nous-mêmes, que nous devons le plus aspirer à compatir aux maux des autres. C'est là le moyen de gagner les grâces particulières de la souffrance. La grâce et la nature ont presque toujours des desseins opposés. C'est parce que Moïse avait le caractère le plus violent, qu'il devint le plus doux des hommes. Ainsi l'affliction nous renferme naturellement en nous-mêmes et nous concentre sur elle, tandis que la grâce nous oblige à être plus réfléchis parce que nous souffrons, à sortir de nous-mêmes et à verser sur les autres, comme une libation devant Dieu, toute la tendresse et la pitié que la nature nous ferait prodiguer sur nous-mêmes. Si nous nous détournons de nous - mêmes quand nous sommes affligés, il en résulte comme un agrandissement du cœur et comme une dilatation de toutes nos facultés ; il s'y trouve en même temps quelque chose de si particulièrement agréable à Dieu, que lorsque nous agissons ainsi par un motif surnaturel, et pour imiter Notre-Seigneur, il semble nous récompenser instantanément par les grâces les plus magnifiques. Nous asseoir auprès du lit d'un pauvre malade quand nous sommes nous-mêmes abattus intérieurement par la maladie, que notre pouls est agité, que notre tête bouillonne et que la douleur donne à nos paroles le vague qui résulte or-

dinairement du manque d'attention ; ou encore écouter pendant des heures les plaintes légères d'un cœur malade, tandis que nous gémissons secrètement en nous-mêmes sous un fardeau bien plus lourd ; ou répandre la oie et la lumière par l'accent de notre voix, par nos regards, par nos manières, par notre sourire sur ceux qui dépendent de nous, quand de graves soucis tourmentent secrètement nos cœurs, que de tristes craintes, que des prévisions inquiétantes et des soupçons traversent notre esprit comme des spectres hideux : tels sont les grands coups de filet du commerce de la grâce. Ils amènent sûrement au port les vaisseaux qui viennent des Indes célestes, chargés de richesses inconnues et de raretés étrangères. Une heure d'une telle œuvre égale souvent un mois de prière, et qui ne connaît la valeur énorme d'un mois de prière? D'ailleurs c'est le manque de cet effort d'abnégation qui fait que la douleur sanctifie généralement beaucoup moins que les principes chrétiens ne nous l'auraient fait espérer. Quand nous souffrons, il semble que nous regardions la souffrance comme une sorte de dispense de l'exercice de la charité. Nous croyons pouvoir alors légitimement nous aimer nous-mêmes. Nous pensons que nous devons alors recevoir plutôt que donner. Mais en réalité il n'y a pas de temps où nous puissions légitimement nous aimer nous-mêmes, car, comme le dit saint Paul : « Le Christ n'a pas cherché à se satisfaire lui-même. » S'il y avait un moment où il fût permis de ne pas avoir d'amour pour les autres, ce serait au moment de la mort, parce qu'alors notre amour est dû à Dieu. Le *soi* n'a de place nulle part dans l'amour. Quand l'amour touche le *soi*, il devient ou un devoir ou une indignité. Il est vrai que l'affliction nous conduit dans la solitude, mais ce n'est pas dans une solitude égoïste et dépourvue de charité. Elle nous guide doucement loin du monde, comme théâtre de mondanité, mais non loin du monde comme champ d'amour mutuel et de dévouement. Quand les saints gardent secrets leurs chagrins, c'est sans doute

principalement parce que l'amour aime les secrets qui ne sont connus que de lui seul et de son objet, et que l'amour divin est le plus timide et le plus caché de tous les amours. Les saints craignent que Dieu, dans sa tendre jalousie, n'estime pas ce que les autres connaissent; ils craignent que la sympathie des autres n'enlève cette fleur céleste que la peine ne garde qu'aussi longtemps qu'elle est inconnue. Nous pouvons être assurés d'ailleurs que la charité est une autre raison de leur discrétion. Ils ne veulent pas répandre la douleur dans le monde, où il n'y en a déjà que trop. Ils ne veulent pas étendre la contagion. Si la souffrance cachée est plus dure à supporter que la souffrance révélée aux autres, ne doivent-ils pas être ambitieux d'aimer la souffrance? Si cela dépendait d'eux, leurs chagrins particuliers ne supprimeraient pas un seul sourire sur la terre. Le pèlerin fatigué soupire quand il a à gravir une colline escarpée et raboteuse au moment où il est déjà prêt à défaillir d'épuisement. Il en est ainsi du pauvre affligé, courbé sous son fardeau, quand on lui montre Jésus et Marie dans leurs douleurs, et qu'on lui dit qu'il doit souffrir comme eux. Comment pourrait-il en être autrement? Notre douleur se mesure sur notre sympathie pour les autres. Le ministère actif, joyeux, tranquille, discret, que nous exerçons envers les autres doit être le signe invariable de notre martyre.

La Fuite en Égypte nous enseigne encore que nous ne devons pas discuter les voies de Dieu, soit dans nos propres souffrances, soit dans les chagrins de ceux que nous aimons. Dieu aurait pu épargner Marie de beaucoup de manières. Presque chaque circonstance de sa seconde douleur paraît aggravée sans nécessité. Même sans miracle, que de consolations eussent pu lui être accordées! Aurions-nous donc été surpris si la Toute-Puissance était intervenue pour opérer des miracles dans un cas pareil à celui-là? Il y a souvent, chez les personnes religieuses, quelque chose qu'il est très-difficile de définir, et qui ressemble à de l'irrévérence sans en être en effet, assu-

rément. Des personnes qui ont l'habitude de la prière, sans l'étendre avec assez d'exactitude et de recueillement aux autres actions du jour, de manière à les saturer de l'esprit de prière, s'accoutument involontairement à une sorte de familiarité avec Dieu, qui n'est pas entièrement respectueuse envers lui. Elles pensent que si elles prient Dieu plus que les autres, elles doivent en savoir plus sur lui que les autres. Cependant il n'en est nullement ainsi. La prière n'est pas le *tout* de la spiritualité ; elle n'est pas en *elle-même* la partie la plus solide de la dévotion. La prière a besoin d'opérations ultérieures pour acquérir de la solidité. Il y a des hommes vertueux chez qui la prière est réellement la partie la moins solide de la spiritualité. Il y a des exercices plus intérieurs que la prière, et dans lesquels l'âme apprend plus de Dieu et apprend plus vite. Non que ces choses puissent survivre à la discontinuation de la prière ou exister sans elle ; mais ce ne sont pas des prières. Ces personnes, chez qui la prière est une pratique spirituelle presque exclusive, s'établissent ainsi avec Dieu dans une sorte d'intimité, et surtout si leur prière est une prière de sentiment, elles s'accoutument à penser à Dieu et à elles-mêmes en même temps, non à Dieu seul, à penser à Dieu en elles plutôt qu'à Dieu en lui-même. Les résultats de cette habitude se révèlent dans les temps d'affliction, et particulièrement dans les temps d'épreuve intérieure. La soumission de ces personnes n'est pas instantanée. Elles voudraient bien entretenir Dieu de leurs chagrins afin qu'il les persuade au moins, si elles ne peuvent le persuader elles-mêmes. Il faut ainsi que Dieu les flatte jusque-là. Elles veulent bien accepter la croix que Dieu s'est accordé avec elles à leur imposer, mais elles la refusent quand elle vient sans qu'elles aient été consultées ; ou du moins elles satisfont la nature en se plaignant avec dignité à Dieu de ce qu'il a fait, et en insistant d'une manière assez libre et hardie sur les grâces nouvelles par lesquelles il doit les dédommager de ce nouveau fardeau. Dans le fait, c'est discuter les voies de Dieu, et par là perdre la

candeur enfantine de la sainteté. Les hommes n'ont pas le droit d'*assaillir* Dieu, même par l'impétuosité de leurs prières : leur affaire est d'adorer. Autrement le charme de la soumission disparaît en eux, et ils perdent tout droit à une union plus intime avec Dieu. Les eaux de la grâce perdent leur profondeur; l'esprit de prière devient faible, tracassier, et enclin à la plainte. Tout cela parce que, dans leurs prières, ils se sont accoutumés à être quelque chose devant Dieu au lieu de n'être rien. Il est triste de voir combien les personnes pieuses sont disposées à cette sorte d'irrévérence à l'égard de Dieu. Ne pourrait-on pas attribuer à cette disposition le petit nombre des saints?

Mais, là même, il y a quelque consolation. Dieu connaît notre faiblesse; nous croyons que personne ne peut la comprendre aussi bien que nous, mais Dieu la connaît infiniment mieux; il exerce, à notre égard, l'indulgence la plus incroyable et la plus inimaginable tolérance. Malheur à nous, si nous osons nous excuser nous-mêmes, quand ce serait mille fois moins que Dieu ne nous excuse! Mais nous avons encore une autre leçon à apprendre. Nous passons la plus grande partie de notre vie, pour ainsi dire, en Terre-Sainte, dans la tranquillité et chez nous; nous vivons, soit dans la sainte Cité, dans les dépendances du Temple où nous pouvons aller commodément, soit dans la pieuse retraite de Nazareth, ou auprès de l'eau bleue qui bat le rivage du lac tranquille de Génézareth. Mais quelquefois il nous faut descendre en Égypte pour acheter le blé salutaire de la tribulation, qui est la meilleure subsistance de nos âmes. Quelquefois nous devons fuir loin de la présence des hommes ou des machinations des démons. Or, quoi que nous soyons, en quelque lieu que nous habitions, nous avons toujours Jésus avec nous. Il n'y a aucun temps, aucun lieu qui ne lui convienne. Il n'y a pas de ténèbres dont il ne soit la lumière, pas de lumière dont il ne soit l'éclatante splendeur. Hélas! faut-il qu'une vérité si douce au souvenir soit si aisément oubliée! Et cependant, qui

ne l'oublie, qui ne l'oublie pour toujours? Marie pouvait-elle oublier Jésus, quand elle le portait dans ses bras? Pourquoi donc l'oublier? Pourquoi nous détourner d'un tel compagnon? Comment pouvons-nous être si près de lui et nous tourner si rarement vers lui? Que de pesants fardeaux la pensée de Jésus rendrait plus légers! Il y a une liberté opiniâtre qui nous déplaît à nous-mêmes, qui laisse après elle l'abattement, et qui serait douce si elle était retenue captive et si nous sentions les bras de Jésus nous entourer. Il y a des frissons dans notre cœur que nous n'éprouverions pas, si nous sentions Jésus se reposer doucement contre lui. Il y a une solitude qui fait appel à la tentation pour se distraire de ses horreurs, et que la compagnie de Jésus changerait en un entretien irréprochable, en cantique et en joie. Il est facile de quitter Jésus si nous le laissons courir près de nous sur le sable et si nous oublions sa présence; mais si nous le portons dans nos bras, comme le font Marie et l'amour, il faudrait bien du courage et bien de la méchanceté pour déposer notre fardeau sur le sable, et nous éloigner de gaieté de cœur. Il est toujours avec nous, et toujours comme un enfant, en partie pour que notre fardeau soit plus léger, en partie pour que l'amour vienne plus facilement, et en partie pour que la petitesse de Jésus soit plus en rapport avec la nôtre. Il n'y a qu'un seul vrai symbole de l'âme chrétienne; nous ne devons jamais le représenter autrement à l'œil de notre esprit : dans les ténèbres et dans la clarté, sur les bords bien-aimés du Jourdain ou sur le rivage du sombre Nil, c'est vraiment, et pour toujours, une Madone et son Enfant.

Telle est la seconde douleur, la Fuite en Égypte. Pour qui ce mystère n'a-t-il pas été une dévotion d'enfance? A combien de pieuses imaginations ne s'est-il pas mêlé de bonne heure? Il a été un type de vie pour nous; c'était la poésie avec la prière, une prière dont la réalité était augmentée par sa propre poésie. Ah! il rappelle d'anciennes années, aussi bien que d'anciennes larmes;

car on dirait qu'il réveille même nos chers défunts d'autrefois. Des souvenirs enfantins, de précoces commencements dont Dieu a pris soin, des fleurs qui ont porté des fruits de grâce, un amour divin, quelquefois terni, mais jamais perdu, et des pas distincts faits dans la connaissance de Jésus. Tous ces souvenirs, éclairés par la suave lumière de notre innocente enfance, se groupent doucement autour de ce beau mystère de Jésus et de Marie. Des temps reviennent où, de loin, il nous semble que Jésus et nous nous n'ayons été qu'un seul être, où sa mère et la nôtre se confondent indistinctement dans une seule forme, et parlent avec une seule et même voix. Et puis, il y a le coucher du soleil dans la solitude, le grand cercle qui darde ses derniers feux à l'horizon désert, et dont la lumière se reflète dans les yeux de Joseph; il y a Jésus dormant sur les genoux de sa mère, le disque de la lune dans le ciel, le puits où l'eau scintille, le palmier qui soupire, et la nuit qui respire lourdement sur les sables en feu. Mais les morts ne reviennent pas. Il y avait jadis, dans le tableau, des figures qui y manquent maintenant. Les années nous volent en passant. Un par un, hommes et choses disparaissent. Dieu seul ne manque jamais.

CHAPITRE IV.

ROISIÈME DOULEU

Les Trois Jours d'Absence.

La Mère sans l'Enfant, c'est là, assurément, un bien grand changement dans les douleurs de la sainte Vierge. Bethléem avait eu ses douleurs, Nazareth de plus grandes encore, et, sur le Calvaire, le flot s'éleva à sa plus grande hauteur. Mais, dans tous ces lieux, la Mère était avec son Enfant. Il y avait donc de la lumière, même dans les ténèbres. Dans cette troisième douleur, les Trois Jours d'Absence, il n'en fut pas ainsi. Quand nous voulons représenter notre sainte Mère, par rapport à ses grâces particulières, comme dans l'Immaculée Conception, nous la peignons sans son Enfant, regardant le ciel, comme pour montrer qu'elle était une créature sur laquelle le ciel répandait par torrents la grâce émanée du Créateur. Quand nous désirons la voir telle qu'elle est pour nous, comme la Mère par les mains de qui le Fils se plaît à faire passer ses grâces, nous la représentons aussi sans son Enfant, les yeux baissés vers la terre et les mains répandant la lumière et la fraîcheur sur le monde. Mais, dans l'Écriture, il y a deux tableaux de la sainte Vierge sans Enfant, et ces images n'ont pas de rapport avec celles dont nous venons de parler. L'une est celle de sa troisième douleur, au moment où, dans un étonnement douloureux, elle parcourt Jérusalem pour découvrir Jésus; et l'autre est celle de la septième douleur, quand elle revient, à la nuit tombante, du

Saint-Sépulcre à la grande Cité, laissant derrière elle l'objet de son amour enseveli dans sa demeure de roc. Ainsi les ressemblances de la Passion s'entremêlent de plus en plus avec la Sainte Enfance. Elles s'y mêlent surtout dans cette troisième douleur, qui, aussi bien à l'égard de Jésus qu'à l'égard de Marie, est un des plus grands mystères des trente-trois années. Cependant, il nous touche simplement comme concernant la douleur de Marie.

Le calme de la vie de Nazareth n'était interrompu que par les devoirs de la religion, qui apportaient de nouvelles bénédictions à la sainte demeure, et en augmentaient la tranquillité. D'après la loi, les Juifs étaient obligés d'aller à Jérusalem trois fois par an pour adorer Dieu, à moins qu'ils n'en fussent légitimement empêchés. La première fois était à la Pâque, ou fête des pains sans levain, instituée en mémoire de la sortie d'Égypte, et correspondant à notre fête de Pâques. C'était la plus grande de toutes. La seconde fois était à la fête des Semaines, ou la Pentecôte. La troisième était à la fête des Tabernacles, la fête de l'allégresse et de la reconnaissance, qui devait être célébrée quand « on avait terminé la moisson et la vendange. » Joseph se rendait chaque année à toutes ces fêtes. Les femmes n'étaient pas liées par cette loi, et quelques saints contemplatifs ont dit que, tandis que Joseph allait à Jérusalem trois fois par an, Marie y allait avec Jésus seulement une fois à la Pâque ou fête des pains sans levain. Cinq années s'étaient écoulées depuis le retour d'Égypte, et Jésus avait douze ans. Cette année-là, comme le récit de l'Évangile nous l'apprend, il se rendit à Jérusalem, pour la Pâque, avec Marie et Joseph, et, d'après la tradition, il fit la route à pied. Dans l'esprit de ces trois personnes, il ne pouvait y avoir qu'une seule pensée. Il est probable que saint Joseph avait connaissance des mystères de la Passion aussi bien que la sainte Vierge, et il fut révélé à Jeanne-Marie de la Croix que saint Joseph, avant de mourir, reçut la faveur d'éprouver dans une mesure convenable

toutes les peines de la Passion, d'une manière semblable à ce que nous lisons des autres saints, parmi lesquels il s'en est trouvé à qui il a été accordé de participer ainsi à l'un des mystères de la Passion, ou à tous. Ainsi, de même que la dernière Pâque était toujours devant les yeux de Notre-Seigneur, de même elle n'était jamais oubliée par Marie ni par Joseph. Elle se présentait surtout vivement à eux chaque fois qu'ils se rendaient à Jérusalem. Lorsqu'ils poursuivaient leur marche sur les collines, à travers les vallons, sur les routes blanches qui s'étendaient comme un fil sur les vertes montagnes, le Calvaire, avec ses trois croix, se détachait sur le ciel comme le but réel de leur voyage. Mais tout n'était pas toujours clair pour la sainte Vierge. De même que Notre-Seigneur voilait quelquefois à sa vue les opérations de son Cœur sacré, ainsi quelquefois l'avenir cessait d'être présent pour Marie, et elle cessait de comprendre tout le mystère du présent. Elle se reposait de tout sur Jésus, et c'était pour elle une joie que chaque chose appartînt à son Fils, et que rien ne fût à elle. Car, qu'est la créature, autre chose que le vide rempli par le Créateur? Ainsi, conformément à la volonté de Dieu, notre sainte Mère ne pensait guère que, tandis que le Calvaire de son Fils était encore bien éloigné, le sien était tout proche.

Combien son amour pour Jésus s'accrut dans ce voyage à Jérusalem ! La pensée de la douloureuse Passion s'unissait dans son cœur à la vue de l'Enfant de douze ans qui était devant ses yeux extérieurs, et l'amour s'élevait en elle comme une mer. A chaque moment il lui paraissait infiniment plus précieux qu'il ne l'avait été le moment d'auparavant, tellement qu'il lui semblait qu'elle ne faisait que de commencer à l'aimer convenablement, et cependant, le moment d'après, son amour s'augmentait encore. Elle savait bien, elle avait toujours su qu'elle ne pourrait jamais l'aimer comme il méritait d'être aimé. Supposons quelque chose qui nous semble dépasser toutes les possibilités, supposons mille Marie, elles n'auraient jamais pu aimer Jésus digne-

ment. Il y avait aussi dans le Créateur approchant de l'adolescence quelque chose de plus que dans le Créateur enfant. L'enfance, encore privée du secours de la parole, sa faiblesse, la contradiction palpable et visible entre cet état et les éternelles perfections de Jésus, donnaient à ce quelque chose le caractère mieux marqué d'un mystère. La nature humaine était tranquille, passive et cachait la nature divine. Les actions qu'on voyait étaient les simples actions mécaniques de la vie humaine. Elles en étaient comme la végétation spontanée. Les opérations de la raison parfaite, dont les perfections inexprimables existaient depuis le premier moment de la conception, sans qu'elles fussent soumises à la loi du développement, ces opérations étaient invisibles. C'était là un mystère évident, et les choses sont en quelque sorte moins mystérieuses quand elles s'annoncent ouvertement comme des mystères. Mais dans l'adolescence de Jésus, la volonté humaine devenait plus apparente. Il s'y faisait peut-être des révélations d'un caractère humain tout particulier. L'esprit donnait une expression appréciable à la physionomie. Il y avait une manière de marcher, de faire agir les mains, et beaucoup d'autres choses qui rendaient l'adolescence plus définie, plus personnelle que l'enfance. Le cœur d'une mère ne laisse passer aucune de ces remarques sans les apprécier. Elles sont les aliments de l'amour maternel, au moment précis où la première indépendance de l'adolescent est une épreuve après la douce dépendance de l'enfant. Mais il faut nous rappeler ce qu'étaient toutes ces choses en Jésus, afin de bien juger de ce qu'elles étaient pour la sainte Vierge. Qui peut douter qu'il y eût une beauté spirituelle qui répandait son éclat sur tout ce qu'il faisait, une grâce céleste qui respirait dans toutes ses actions et qui captivait à toute heure par de nouvelles surprises le cœur de la Mère ? Mais, par-dessus tout, ces choses faisaient ressortir merveilleusement la nature divine. Il semble que ce soit là une contradiction ; mais si nous réfléchissons, nous verrons que, plus la volonté

humaine était manifestée, plus il y avait de développement et d'action dans la nature inférieure, plus aussi la gloire de la personne divine devait se révéler elle-même en vertu de l'union hypostatique. Quand le mystère demeurait immobile dans le silence de l'enfance, il était adoré comme dans un sanctuaire; mais quand il se mouvait, qu'il parlait, qu'il travaillait et qu'il voulait dans les actes et les mouvements sans nombre de la vie de chaque jour, il s'avançait pour ainsi dire en dehors de son sanctuaire et se montrait aux hommes. Il dardait des yeux de Jésus, il parlait par ses lèvres; la musique s'en échappait par la voix de Jésus; il se trahissait dans la démarche de Jésus; il distillait de ses doigts « la myrrhe la plus précieuse. » Toute la vie extérieure de Jésus fut lumière et parfum, lorsque son enfance fut passée, que le jour de son adolescence eut commencé et que les ombres se furent retirées. Il agissait pendant tout le jour, et ses actions avaient en elles l'empreinte ou le parfum de la volonté humaine d'une personne divine; c'est pourquoi elles coulaient « comme la fontaine des jardins, comme la source des eaux vives qui coulent du Liban en abondance. » Est-il étonnant alors que Marie atteignit les portes de Jérusalem dans cette douzième année, moins capable que jamais de se passer de Jésus, et qu'elle sentit qu'il était de plus en plus impossible à son cœur de vivre loin du sien?

Ils atteignirent Jérusalem avant le commencement de la semaine des Azymes; et pendant ce temps, ils firent leurs dévotions dans le Temple, visitèrent les pauvres et les malades, et accomplirent les autres œuvres accoutumées de miséricorde. Il serait impossible de compter les merveilles surnaturelles qui émanèrent de ces trois personnes terrestres pendant la semaine des Azymes et s'élevèrent jusque devant le trône de la très-sainte Trinité. Qui oserait comparer aucun saint avec Joseph? Dans quelle étonnante union avec Dieu, dans quelles flammes d'amour héroïque, dans quels abîmes d'humilité semblables à ceux de Marie ne demeura pas Joseph,

cette ombre du Père éternel, en honorant toujours par l'ombre qu'il répandait l'auguste majesté et la personne terrible et adorable dont il était le représentant! Des générations de saints hébreux avaient monté ces marches du Temple et avaient fait des offrandes de prière et de louange plus agréables que tous les parfums aromatiques brûlés pendant des siècles devant Dieu. Cependant qu'étaient toutes leurs adorations réunies auprès d'une seule prière de Marie, de ses hymnes de louange ou de son *Magnificat* récité une seule fois? Mais lorsque Marie et Joseph s'agenouillèrent ensemble dans le Temple, toute la sainteté créée, celle des anges et des saints resta en arrière, comme perdue dans le lointain. Plus d'un bon vieillard, dans ces temps-là, pensaient sans doute aux jours de David et à l'océan d'adoration qui, dans ses glorieux psaumes, montait continuellement et sans jamais tarir; ils pleuraient peut-être en pensant combien étaient dégénérés les temps modernes comparés aux anciens, et les modernes adorateurs à côté de ces grands prophètes et de ces chantres inspirés de l'antique Israël. Ils ne se doutaient guère de la gloire incomparable des cœurs de Jésus et de Marie. Mais combien le mystère devient plus profond quand le Dieu éternel s'agenouille entre Marie et Joseph, lui dont le nom est ineffable, et qui est alors âgé de douze ans, douze années humaines comptées par le retour des saisons et par les phases de la lune! Les cantiques continuèrent-ils dans le Ciel quand le Verbe incarné pria sur la terre? Tous les anges ne se couvrirent-ils pas de leurs ailes, et ne demeurèrent-ils pas dans la crainte et le silence pendant que la prière du Dieu coégal s'élevait devant le trône, faisant disparaître dans l'ombre les pauvres prières des créatures? Et Marie, et Joseph, cessèrent d'élever leurs prières vers le trône qui est dans le Ciel ou vers la sainte présence annoncée par le voile; mais, prosternés et ravis en extase, ils adorèrent l'Éternel placé entre eux deux, et confessèrent, dans une muette reconnaissance, la redoutable divinité de l'Enfant dont la parole

arrachait presque leur âme à son tabernacle terrestre. Aucun temple reçut-il jamais pareille consécration? N'était-il pas étonnant que la terre continuât à tourner dans l'espace comme auparavant; que le soleil se levât et brillât comme à l'ordinaire; que la lune, montant derrière les collines, argentât la partie de la terre qu'elle éclairait, et descendît de nouveau à l'horizon opposé, sans que ces globes témoignassent, même par un sourire, qu'ils eussent quelque sentiment de ce qui se passait? N'était-il pas plus étonnant encore que Jérusalem vaquât à ses affaires et ne sentît pas instinctivement qu'il lui arrivait quelque chose de plus merveilleux que les triomphes de David ou que la cour splendide de Salomon? Un fils de David, « plus grand que Salomon, » plus ancien que le jour d'Abraham, était parmi la foule; c'était celui qui pouvait détruire le Temple et le rebâtir en trois jours, un enfant de douze ans, beau à voir, mais qui n'était, pour Jérusalem, que l'un des nombreux enfants que les mères avaient amenés à la fête dans ses anciens murs et dans son sanctuaire historique.

Mais la semaine des Azymes s'acheva. La multitude s'était, selon la coutume, rendue en foule dans la cité sainte, comme il arrive de nos jours à Rome pendant la fête de Pâques. Chaque tribu avait envoyé ses adorateurs. Il en était venu des villages les plus méridionaux de Siméon, du partage de Ruben au delà des montagnes d'Abarim, de Manassès au delà de la rivière, des rivages d'Aser, ou de la contrée d'où le Liban voit Nephthali à ses pieds. Suivant la coutume, la multitude se formait en groupes séparés en quittant Jérusalem à des heures différentes, les hommes ensemble et les femmes ensemble. Ils partaient dans l'après-midi, les hommes par une porte, les femmes par une autre, pour se réunir au lieu de repos de la première nuit. Par ce moyen, on évitait la confusion. Tous ceux qui étaient étrangers à Jérusalem quittaient la cité sans amener des scènes, qui n'auraient guère été appropriées à un temps si solennel et qui auraient été si inconvenantes, surtout après les

occupations religieuses de la semaine écoulée. Les routes ne s'encombraient pas non plus tout d'un coup, mais cette immense multitude se dispersait tranquillement en ordre et avec calme. Ce fut ainsi que Marie et Joseph furent séparés durant la première journée de leur voyage, qui n'était en réalité que le voyage d'une après-midi. Ce fut ainsi qu'une occasion se présenta à Notre-Seigneur de se séparer d'eux sans être aperçu; de sorte que quand les femmes, à la caravane desquelles Marie appartenait, furent réunies à leur porte particulière, Jésus ne s'y trouvait pas. Mais les enfants pouvaient aller aussi bien avec leurs pères qu'avec leurs mères. C'est pourquoi, sans doute, Jésus était avec Joseph. Il manquait à Marie, mais il était doux de penser pour elle combien, pendant ce temps, il remplissait le cœur de Joseph de flots de joie et d'amour. Il fallait que Marie apprît de bonne heure à ne pas être égoïste au sujet de Jésus, car un jour viendrait où il lui serait enlevé. Hélas! ce jour était arrivé, jour qu'elle n'avait pas soupçonné, et Jésus avait disparu. Elle continua son voyage, et, comme les révélations des saints nous l'apprennent, comme, d'ailleurs, les voies ordinaires de Dieu nous auraient amenés à le soupçonner, le Saint-Esprit inondait son âme d'une douceur inaccoutumée, préliminaire habituel d'une épreuve extraordinaire. Ses pensées étaient doucement distraites de l'absence de Jésus. Elle était absorbée en Dieu, foulait le sol, suivait le sentier, et ne répondait que machinalement aux questions qui lui étaient adressées. Son âme était comme réchauffée dans les fournaises de l'amour divin pour devenir capable de supporter l'épreuve qui allait venir.

Les ombres du soir étaient tombées sur la terre avant que les deux troupes d'hommes et de femmes se fussent rencontrées au lieu du repos. Joseph attendait Marie, mais Jésus n'était pas avec lui. Le cœur de Marie défaillit en elle avant qu'elle parlât. Joseph ne savait rien, son humilité se serait étonnée si Jésus l'eût accompagné de préférence à sa mère; il avait supposé que Jésus était

avec Marie et n'avait pas été inquiet. Le tumulte de la halte, les cris de la foule, les préparatifs du repas du soir, le déchargement des bêtes de somme qu'on menait ensuite à l'abreuvoir, rien n'arrivait à leurs oreilles; ils se trouvaient soudainement seuls, seuls parmi la multitude, plus seuls que deux cœurs n'avaient jamais été depuis le soir où le soleil s'était couché sur Adam et sur Ève, leur montrant les montagnes du paradis comme des portiques d'or désormais infranchissables. Joseph était écrasé jusqu'à terre; la lumière s'éteignit dans le cœur de Marie et fut suivie d'une désolation plus terrible que jamais saint n'en a connu. Que signifiait cet événement? Jésus parti! C'était pour Marie une idée plus difficile à concevoir que ne l'avait été le mystère de l'Incarnation. Si l'univers avait cessé de tourner, c'eût été moins surprenant; si les trompettes du Jugement avaient sonné, le cœur de Marie n'aurait pas frémi comme alors. Ils s'informaient parmi leurs parents et leurs connaissances si Jésus était avec eux; car beaucoup d'entre eux aimaient l'Enfant avec des aspirations de cœur dont ils ne se rendaient pas compte. Marie et Joseph s'informaient, mais Marie savait que c'était inutile; elle connaissait trop bien Jésus pour ne pas être certaine que s'il avait été dans la compagnie, il serait depuis longtemps venu rejoindre sa mère; ce n'était pas un accident si vulgaire qui dût rompre l'union de son cœur avec celui de Jésus. Elle sentait que la profondeur de sa misère n'allait pas être aussi superficielle : un abîme s'était ouvert, et un vent froid s'en échappait et glaçait chaque recoin de son âme. Ils continuèrent leurs recherches; ils ne reçurent que des réponses négatives, variées seulement par différents degrés de sympathie. Ils avaient fini de prendre des informations, et une nuit profonde était survenue; le soleil s'était couché pour un côté du globe et s'était levé pour l'autre, mais ce que l'hémisphère de la nuit ne cachait pas, ce que l'hémisphère du jour ne voyait pas, c'étaient deux cœurs plongés dans une misère aussi extrême que l'étaient

ceux de Marie et de Joseph. Il y avait cette nuit-là beaucoup de douleurs sur la terre, il n'y en avait pas comme celle de Marie ; il y a eu beaucoup de nuits, depuis lors, avec leur belle obscurité parsemée d'étoiles, et beaucoup d'incroyables douleurs sans une seule étoile de consolation ; mais il n'y a pas eu de douleurs comme celle de Marie. Les étoiles auraient cessé de briller si elles avaient eu des cœurs ; les ténèbres auraient versé des larmes de sang, au lieu de rosée, pour s'associer à l'angoisse et à l'abandonnement de cette nuit mémorable. Quand toute l'Égypte retentit soudainement, au milieu de la nuit, des gémissements affreux que causait la mort des premiers-nés, et que le fleuve troublé sembla précipiter son cours loin des sons intolérables et déchirants de la douleur humaine, les innombrables cris qui se réunirent en une seule voix épouvantable, comme si la terre elle-même eût exhalé des plaintes depuis les Cataractes jusqu'au Delta, ces cris ne pouvaient révéler un poids de misère tel que celui qui pesait à cette heure sur le seul cœur de Marie.

Marie et Joseph retournèrent vers la ville sainte, seuls, silencieux et marchant dans les ténèbres. Leurs pieds étaient blessés et fatigués ; mais que leur importait ? leurs cœurs étaient plus fatigués et plus blessés encore. Les ténèbres qui régnaient dans l'esprit de Marie étaient plus profondes que celles qui couvraient les collines. Quand même la lune de Pâques n'aurait pas brillé alors, ils auraient vu la lueur blanche de la route ; mais nulle route pour sortir de sa douleur, nulle route ne se montrait au cœur de Marie. Tout le passé n'avait-il pas été, non pas un songe assurément, mais une chose transitoire ? Marie ne devait-elle plus voir Jésus ? avait-il pour toujours cessé d'illuminer le cœur de sa Mère ? venait-il de voiler à jamais pour elle son propre cœur, ce cœur si beau dont le voile avait été relevé pour elle depuis douze ans, ce cœur dont elle avait vu tous les mystères, lu tous les secrets, et dans la vie duquel elle avait vécu presque continuellement ? Était-elle indigne de lui ? elle

savait qu'elle l'était. Est-ce pour cela qu'il l'avait laissée? cela n'était pas de lui. Mais Marie ne voyait pas les choses comme auparavant, et cela pouvait bien être. Était-il retourné vers son Père, abandonnant sans le racheter le monde qui ne voulait pas de lui? Non! c'était impossible; il n'avait pas encore payé le prix de son Immaculée Conception. Les tyrans sommeillent rarement : Si Archélaüs avait épié l'occasion pour se saisir de Jésus, Hérode pouvait avoir laissé cette charge à son fils comme un legs de son artificieuse politique. Peut-être s'était-elle méprise sur la date du Calvaire, et cette date était-elle alors arrivée? Son enfant n'était-il pas suspendu sur une croix en ce moment même, dans les ténèbres, sur quelque montagne hors de l'enceinte de la ville? Quelle agonie dans ces ténèbres inaccoutumées de son âme! Elle avait auparavant vu en esprit toute la Passion. Comment l'événement avait-il eu lieu? n'y était-elle pas? elle ne peut se le rappeler, elle ne peut se souvenir de rien; en elle, il n'y a que des ténèbres qui couvrent tout. Peut-être en ce moment, Jésus meurt-il sans elle, verse-t-il son sang, et elle n'est point auprès de lui! Quelle agonie! Est-il allé à la mort sans le lui dire, à dessein et par bonté? Oh! non, une bonté si cruelle aurait été contraire à l'union de leurs cœurs. Mais cette séparation même, sans une parole, puis cette obscurité intérieure dans laquelle il a enveloppé son âme, comment cela s'accorde-t-il avec l'union de leurs cœurs? Ah! il n'y a pas de certitude sur laquelle on puisse alors s'appuyer, si ce n'est la certitude qu'il est Dieu. Cette douleur même lui montre qu'elle ne doit rien conclure de ce qui est arrivé auparavant; il semble que le passé n'a pas nécessairement prophétisé l'avenir. Quelle souffrance pour Marie de ne pouvoir comprendre le passé! L'obscurité soudaine, après une clarté excessive, frappe comme un coup de foudre; l'âme de Marie voudrait voir, mais elle est voilée et atteinte d'une cécité qui se joue d'elle. Rien ne lui est laissé maintenant, excepté ce qui ne fut jamais enlevé des profondeurs de son âme, le don

de la paix. Oh! combien les eaux de l'amertume s'élevèrent silencieuses des abîmes infinis de cette paix! cette amertume souterraine (et qui ne la connaît pas après l'avoir sentie une fois!) cette amertume nous laisse son goût pour toute la vie.

Peut-être était-il allé dans le désert pour rejoindre cette merveille de sainteté érémitique, le jeune fils de Zacharie, Jean, que plus tard on devait appeler le Baptiste? Jean faisait son noviciat, dans cet âge si tendre, parmi les bêtes sauvages, vivant seul, tourmenté par la faim, en proie à la chaleur et au froid, au vent et à la pluie, se préparant pour sa mission, se préparant à être le précurseur de Jésus dans sa prédication. Le Fils de Marie était-il allé rejoindre Jean pour partager son noviciat? Elle aurait su qu'il n'en était pas ainsi, si elle avait pu voir aussi clairement que de coutume; mais le tourment de ses ténèbres intérieures c'était de ne plus sembler comprendre Jésus; et c'était là la seule lumière dont elle eût besoin. Outre cela, tout le reste du monde aurait pu être obscur pour elle, et elle aurait pu porter son fardeau facilement. Mais ne pas comprendre Jésus était, dans son martyre, une variété à laquelle elle n'avait jamais songé. Cependant la plupart des mères n'éprouvent-elles pas un tourment semblable quand leurs enfants, au milieu de nouvelles épreuves, dans des situations dont ils n'ont pas encore l'expérience, et au moment où ils ont le plus besoin de leur ancienne union avec le cœur de leurs mères, leur retirent néanmoins leur confiance enfantine, vivent dans leurs propres cœurs, et portent des mystères écrits sur leur front? Il y a des cœurs pour qui cette peine est bien vive; mais on ne peut la comparer à celle qu'éprouva Marie quand l'adolescent de Nazareth commença de paraître différent de l'enfant de Bethléem. Peut-être était-il allé à Bethléem visiter son propre sanctuaire; mais pouvait-il avoir à y faire des choses liées à la Rédemption du monde? Et s'il y était allé seulement parce que cela lui plaisait, était-ce conforme à sa manière ordinaire d'a-

gir? Marie restait dans la plus grande perplexité. Quelques heures auparavant, elle aurait répondu Non ! avec la plus grande confiance. Maintenant, elle n'était pas si certaine; son humilité même lui donnait plus d'incertitude que les ténèbres seules ne l'auraient fait. Tout cela s'accordait si peu avec son caractère! Il pouvait faire alors ce qu'il voulait, quelque chose qu'il fît serait sans doute une action sainte. Or, il pouvait tout faire, aussi loin que l'intelligence que Marie avait de Jésus pouvait aller. Mais s'il était allé seulement pour satisfaire sa dévotion, Jésus n'aurait-il pas préféré être accompagné de ses parents? En outre se serait-il absenté pour son plaisir sans les en avertir, sachant combien serait terrible pour eux la peine que leur causerait son absence? Marie ne pouvait pas être sûre qu'il n'eût pas agi ainsi; car pourquoi s'était-il absenté? pourquoi causer cette peine? S'était-il donc soustrait à leur autorité? mais il n'a que douze ans! Encore une fois, s'il avait agi ainsi, n'aurait-il pas parlé? Elle ne saurait le dire; elle ne peut rien dire, elle ne sait rien. Seulement, il est Dieu. Le cœur meurtri de Marie ne peut que se résigner et saigner silencieusement; elle est crucifiée dans les ténèbres comme Jésus le sera un jour; il l'a abandonnée comme son Père l'abandonnera lui-même un jour. Poursuis ta route, pauvre Mère fatiguée, délaissée, abandonnée! La première lueur du jour a atteint les tours de Sion : traînes-y ton inexplicable fardeau d'affliction, Fille admirable du Très-Haut.

Pendant ce temps-là, où est Notre-Seigneur? à Jérusalem. Nous savons quelque chose de ce qu'il y faisait. L'Écriture nous en rapporte la partie la plus étrange; les révélations des saints nous découvrent ce que nous aurions pu deviner comme probable. Il avait prié longtemps dans le Temple; puis il était allé aux assemblées des docteurs et des anciens, et là il les avait trouvés s'efforçant de détourner le sens des prophéties anciennes et d'imaginer un messie glorieux, guerrier, triomphant, politique, qui devait accomplir la délivrance po-

litique de son peuple opprimé. C'est là qu'il voit le grand obstacle à l'admission de sa doctrine et au mystère de l'Incarnation. Il faut que cet obstacle soit renversé. Il faut du moins que ceux qui ont des oreilles pour entendre soient appelés à entendre la vérité. L'œuvre de Jésus est celle de son Père céleste. Ainsi donc il se met modestement en avant comme pour adresser des questions. Sa douceur gagne tous les cœurs. Lorsqu'il parle, les docteurs les plus graves sont suspendus à ses lèvres. Il présente ses objections avec douceur, suggère un sens merveilleux à des prophéties profondes, amène ceux qui l'écoutent à reconnaître que leurs opinions ne sont pas soutenables, et tire d'eux la vérité spirituelle comme une leçon qu'il recevait lui-même, et non comme une sagesse nouvelle qu'il répandait en eux. Combien de cœurs ne prépara-t-il pas ainsi pour lui-même, et de combien de vocations apostoliques ne peut-il pas avoir alors jeté indirectement les fondements! Quand Pierre convertit des milliers d'hommes par un discours, quand il offrit mille âmes à chacune des trois personnes divines, la première fois qu'il prêcha, une grande partie de l'ouvrage ne pouvait-il pas avoir été déjà fait par la doctrine qui avait découlé des questions de l'Enfant de Nazareth? Pendant ces trois jours, comme nous l'apprennent quelques saints, Notre-Seigneur avait mendié son pain de porte en porte, afin de pratiquer une pauvreté plus grande encore que celle qui le pressait à Nazareth. Par ce moyen, il avait donné des aumônes aux pauvres. Il avait aussi visité les riches; il avait rempli des fonctions serviles auprès d'eux; il leur avait fait entendre des paroles de bonté et les avait attirés vers Dieu. Pendant la nuit, il avait dormi sur le sol nu, le long des murs des maisons. La terre au moins ne pouvait guère refuser un lit à celui qui l'avait tirée du néant. Ainsi, le Créateur de toutes choses, privé maintenant des soins de sa mère, vivait d'expédients dans son propre monde, comme un jeune mendiant âgé de douze ans. Oh! sur combien de

nuances de la vie notre Maître béni n'a-t-il pas semé la consécration de ses souffrances !

Nous ne pouvons douter que Marie et Joseph, quand ils entrèrent le matin dans Jérusalem, ne soient allés d'abord au Temple pour appeler la bénédiction de Dieu sur ce fardeau de douleur qui les courbait jusqu'à terre. Ils n'étaient pas non plus sans espoir d'y retrouver Jésus. Durant tout le jour, ils parcoururent péniblement les rues de Jérusalem. Marie examinait les passants comme elle ne l'avait jamais fait auparavant; mais Jésus ne paraissait nulle part. Ils demandaient partout des renseignements. Quelques uns les écoutaient patiemment, mais avec froideur, d'autres avec mauvaise humeur, comme si on les dérangeait; d'autres étaient bons et sensibles, mais ils n'avaient rien de consolant à apprendre. Une femme demanda à Marie de lui faire le portrait de son enfant, et avec quelle fidélité Marie ne le fit-elle pas ! Hélas ! cette femme avait vu un jeune garçon, mais il ne ressemblait pas à Jésus. Elle n'eût jamais pu l'oublier si elle eût une fois eu le bonheur de le voir. D'autres faisaient naître un espoir qui s'évanouissait aussitôt. Puis, sur la douleur de Marie, venait se placer un monde de bons avis qui ne rendaient pas son fardeau plus léger. Pourquoi ne le cherchait-elle pas ici ? Pourquoi ne le cherchait-elle pas là ? Bonnes âmes ! elle l'avait cherché partout. Elle l'avait cherché comme les mères cherchent leurs enfants égarés; et il n'y a guère de lieux qui soient oubliés dans une semblable recherche. Puis, quelqu'un avait fait une aumône à un jeune garçon qui n'était pas très-différent de la description que Marie donnait de Jésus, et dont la beauté et les manières avaient fait une vive impression sur la personne qui l'avait vu. Mais celle-ci ne pouvait rien dire de plus. Toutefois c'était là un rayon de lumière pour Marie. Il était clair qu'il n'y avait pas dans le monde deux jeunes garçons qui pussent répondre à cette description qu'elle donnait. Ensuite, une autre femme, en ouvrant le matin la porte de sa maison,

avait vu un jeune garçon couché par terre sous l'auvent. Elle ne l'avait vu qu'un instant, mais elle savait qu'il était beau et qu'il avait les cheveux blonds. Une autre avait vu un jeune garçon semblable à celui dont parlait Marie; il partageait un pain dans la rue entre deux mendiants, mais on n'avait pas remarqué de quel côté il s'en était allé. Il était donc hier à Jérusalem, s'il n'y était plus aujourd'hui. Mais une autre personne l'avait vu le matin même auprès d'un malade. Il y avait là plus de lumière. Marie pouvait se faire montrer où demeurait la personne malade. Elle la vit et lui parla. Elle entendit la pauvre affligée décrire les manières attrayantes de l'enfant qui l'avait soignée, sa voix, ses yeux, ses saintes paroles qui avaient fait couler les larmes des yeux de la malade, et fait sentir à son âme l'étrange présence de Dieu que l'enfant avait laissée après lui. Le cœur de Marie brûlait. Elle écoutait avidement chacune de ces paroles. C'était Jésus. Ce ne pouvait être aucun autre. Mais de quel côté était-il venu? Où était-il allé? La malade ne pouvait le dire. Elle ne savait rien. Il était venu et parti. Pendant qu'il était avec elle, elle était si absorbée en lui, qu'elle n'avait pas songé à lui faire de questions. Et le soleil descendait à l'occident; il disparut entièrement, les ombres tombèrent et le calme de la nuit enveloppa Jérusalem; mais Jésus n'était pas retrouvé. La journée avait été fatigante; ni Marie ni Joseph n'avaient encore mangé. Ils étaient affamés de l'Enfant. Un cœur brisé a moins besoin que les autres de sommeil et de nourriture. A l'extérieur, la nuit était sombre, mais dans l'âme de Marie, la nuit était plus sombre encore.

Que ce fût après trois jours entiers durant lesquels Marie resta, pour ainsi dire, ensevelie dans ces affreuses ténèbres, ou que ce fût le troisième jour au matin, toujours est-il que Marie et Joseph allèrent au Temple pour mettre de nouveau leurs douleurs devant le Seigneur. Ils entrèrent par la porte orientale. Or, près de cette porte était une salle spacieuse, une sorte d'académie dans laquelle les interprètes de la loi siégeaient, répon-

daient aux questions, décidaient sur des points douteux et réglaient les discussions. Dans sa défense devant Félix, saint Paul parle de cet endroit, lorsqu'il dit qu'on ne l'avait pas trouvé disputant dans le Temple. C'était aussi là, aux pieds de Gamaliel, que le grand apôtre des Gentils avait appris les traditions de la loi. Joseph et Marie avaient à passer près de l'entrée de cette académie. Ce n'était pas un lieu où il était probable qu'ils trouvassent ce qu'ils cherchaient. Mais l'oreille de Marie avait saisi un son auquel il lui était impossible de se méprendre. C'est la voix de Jésus. Ils entrent. Les docteurs regardent l'Enfant avec un mélange de crainte et de plaisir. Il n'y a jamais eu jusqu'alors un tel docteur au milieu d'eux. Joseph et Marie s'étonnèrent aussi. Marie n'avait pas encore entendu ce ton de la voix de Jésus ni vu la même lumière dans ses yeux. A sa présence, elle adora du fond de l'âme : mais elle avait des droits sur cet Enfant qui étonnait les Sages et les Anciens de la nation. Elle aurait voulu se prosterner devant lui, mais elle savait que ce n'était ni le lieu ni le temps. De sorte qu'elle s'avança et lui dit : « Mon Fils, pourquoi en avez-vous ainsi agi avec nous ? Voilà votre père et moi qui vous cherchions, étant fort en peine. » Jésus pouvait bien le voir sans que Marie le dît. Il pouvait voir les ravages que le chagrin avait faits sur le visage de Marie. Il pouvait l'entendre dans sa voix faible et tremblante. Il pouvait le voir dans la faiblesse qui faisait presque succomber Marie sous ses transports de joie. Mais il n'avait besoin ni de le voir ni de l'entendre. Il n'avait jamais été éloigné d'elle. Il avait reposé dans le cœur de Marie pendant tout ce temps-là. Il lui avait mesuré exactement la quantité de force physique et de grâce céleste dont elle avait besoin pour supporter ses peines. Le propre cœur de Jésus avait été crucifié avec celui de Marie ; mais le mystère n'était pas encore accompli. Il leur dit : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé aux affaires de mon Père ? » Il a ôté le glaive de Siméon et enfoncé le sien. Pourquoi Marie l'avait-elle cherché ?

Oh ! pensez à Bethléem, au désert, à l'Égypte et à Nazareth ! Pourquoi l'avait-elle cherché ? Pauvre mère ! eût-elle pu faire autrement que de le chercher ? Comment eût-elle pu vivre sans lui ? Il y avait mille raisons pour qu'elle le cherchât. Nie-t-il les droits de sa Mère ? Va-t-il les lui enlever, et précisément au milieu de la joie qu'elle éprouve à le retrouver ? Des droits ! mais ils étaient un don de lui. Il pouvait les retirer s'il lui plaisait. Mais sa chair, son sang, son cœur qui battait, n'étaient-ils pas dans un certain sens ceux de Marie ? Non ! ceux de sa Mère étaient plutôt ceux de Jésus. Mais le droit qu'elle avait de l'aimer, le Créateur lui-même peut-il enlever ce droit à la créature ? Non ! ce droit est inaliénable. Il faudrait que la création fût anéantie pour que ce droit fût détruit. S'il va se séparer d'elle maintenant, à la porte orientale du Temple, elle, porte d'Orient véritable, elle l'aimera néanmoins comme auparavant, et non-seulement comme auparavant, mais mille fois davantage. Ce regard, ce ton, lorsqu'il était au milieu des docteurs, ils ont pénétré jusqu'au fond de l'âme de Marie. Pour elle, c'étaient des révélations absolues de Dieu.

Les ténèbres sont-elles dissipées ? Loin de là ! Jésus vient de les épaissir momentanément par ses paroles. « Ils ne comprirent point ce qu'il leur disait. » Mais il ne va pas quitter Marie. Il s'est occupé dans Jérusalem des affaires de son Père céleste. Maintenant les mêmes affaires le ramènent à Nazareth. Et lui, encore plus beau, et Marie, encore plus sainte, et Joseph, plus près de Dieu que jamais, et plus ressemblant à l'ombre du Père éternel depuis le dernier obscurcissement, ils se remettent en chemin pour Nazareth, où durant dix-huit années consécutives, avec les visites annuelles à Jérusalem, Marie jouira de la présence sanctifiante de Jésus, et le travail de Jésus dans l'atelier montrera que les affaires de son Père céleste et celles de son père terrestre étaient les mêmes. Ces dix-huit longues années, pour Marie, c'était voir le libre et magnifique Océan après avoir gravi quelque sombre montagne. « Et il s'en alla ensuite avec eux,

et vint à Nazareth, et il leur était soumis; et sa Mère conservait toutes ces choses dans son cœur. »

En décrivant le mystère de cette troisième douleur, nous avons déjà dit beaucoup de choses sur les particularités qu'elle renferme. Néanmoins, il faut que nous nous étendions maintenant davantage sur ses traits caractéristiques. En premier lieu, elle fut la plus grande de toutes les douleurs de la sainte Vierge. Cela venait en partie de ce que cette douleur entraîna pour Marie une séparation d'avec Jésus, et en partie d'une réunion d'autres circonstances que nous allons examiner tout à l'heure. Nous lisons dans la vie de la bienheureuse Benvenuta de Bojano, dominicaine, que pendant qu'elle souffrait de la maladie qui ne lui permit pas de se coucher pendant plusieurs années, mais la força de rester assise sur une chaise, elle se mit à contempler la douleur de la sainte Vierge durant les trois jours d'absence. Elle désirait participer à cette affliction, d'autant plus qu'elle avait été elle-même accoutumée à la douleur pendant toute sa vie, qu'elle l'avait même cherchée, qu'elle avait désiré avoir une mauvaise santé, et qu'elle fuyait toute espèce de joie. Elle pria donc avec ardeur Notre-Seigneur et sa Mère de lui accorder la grâce d'éprouver en elle-même la douleur de la sainte Vierge. Et voilà qu'une dame sainte et vénérable lui apparut, avec un bel et gracieux enfant, qui se mit à marcher dans la chambre en se tenant près de sa mère. L'aspect et la conversation de cet enfant remplirent Benvenuta d'un bonheur suprême; mais, lorsqu'elle voulut toucher l'enfant, il s'éloigna d'elle, et lui et sa mère disparurent soudainement. Alors un violent chagrin s'empara de son âme; il continua en s'accroissant sans cesse, et l'affligea si profondément qu'elle ne trouvait de consolation à rien; et il lui semblait que son corps et son âme allaient se séparer. C'est pourquoi elle fut obligée de prier la sainte Vierge de la secourir; car elle ne pouvait plus endurer son chagrin. Au bout de trois jours, la sainte Vierge lui apparut avec son Fils dans ses bras, et lui dit : « Vous

avez demandé d'éprouver la douleur dont j'ai souffert par la perte de Jésus; et ce n'est qu'une partie de cette douleur que vous avez éprouvée. Mais ne demandez plus de telles choses, parce que votre faiblesse ne vous permettrait pas de vivre avec une telle agonie[1]. » La septième douleur, la sépulture de Jésus, approche seule en violence de cette troisième douleur. Mais, par plusieurs raisons, elle fut beaucoup moins vive. Toutes les deux entraînèrent la séparation de Marie d'avec Jésus; mais, lors de la sépulture, Marie savait que Jésus ne pouvait plus souffrir. Elle comprenait ce mystère. Elle triomphait dans l'accomplissement de la grande œuvre de la rédemption du monde. Elle pouvait compter les heures jusqu'au moment de la résurrection. Dans cette troisième douleur, elle avait perdu Jésus et elle ne savait pas pourquoi; elle ignorait où il était et ce qu'il pouvait souffrir. Elle était plongée dans d'épaisses ténèbres spirituelles, et Dieu semblait l'avoir tout à fait abandonnée. Aussi, les tortures de son cœur n'atteignirent-elles jamais à un degré plus intolérable que durant ces trois jours, pas même au milieu des horreurs de la Passion.

La perte de Jésus aurait été, dans toutes les circonstances, la plus cruelle douleur pour Marie, une douleur qu'il nous est impossible, avec notre faible grâce et notre amour encore plus faible, d'apprécier avec quelque justesse. Il faudrait que nous eussions le cœur de Marie pour ressentir le chagrin de Marie. Mais la circonstance particulière qui, dans les trois jours d'absence, rendait la perte de Jésus si terrible pour Marie, c'étaient les ténèbres dans lesquelles son âme était plongée comme dans un abîme. Elle, qui jusqu'alors avait été toute lumière, était devenue toute ténèbres. Elle ignorait comment Dieu agissait en elle; elle avait à agir, et ne pouvait comprendre les circonstances dans lesquelles elle agissait. Ce n'était pas seulement le contraste avec le passé qui rendait le présent si difficile à supporter. La

[1] Marchese, Diario, 31 octobre.

nuit descendue sur elle était, par elle-même, une angoisse intolérable. Toujours fixée en Jésus, elle n'avait jamais su jusqu'alors combien elle s'était appuyée sur lui ; et il s'était retiré d'elle. Elle ne découvrait pas l'avenir; le passé était terni à ses yeux, et ne lui donnait pas de lumière; le présent était plein de perplexité, accompagnée d'une douloureuse angoisse de cœur et de l'amertume de l'esprit. La sœur Marie d'Agréda rapporte qu'alors les anges mêmes cessèrent leurs entretiens avec Marie, de peur de l'éclairer touchant la perte de Jésus. Il ne peut y avoir aucun doute que ces ténèbres de Marie ne fussent produites par une opération divine. Pour trouver quelque chose de semblable, il faut que nous cherchions dans ces inexprimables épreuves intérieures qu'ont traversées quelques-uns des plus grands saints, en nous souvenant que si elles étaient envoyées aux saints comme une purification de leur esprit, pour le cœur immaculé de Marie, cette épreuve ne pouvait être, pour ainsi dire, qu'une nouvelle et merveilleuse sanctification ajoutée à celles qui l'avaient précédée : car l'esprit de Marie n'avait pas besoin de purification. L'œuvre semblable dont l'accomplissement exigeait de longues années chez les saints, pouvait, dans l'âme de la sainte Vierge, s'accomplir en trois jours, non-seulement à cause de ses perfections, qui permettaient à la grâce d'opérer plus rapidement et sans l'ombre d'un obstacle, mais encore parce que les opérations divines dans l'âme ont à peine besoin d'aucun laps de temps. Qui ne sait comment dans les songes, dans les accidents, dans des moments de grandes souffrances, le temps paraît comme miraculeusement comprimé? De longues années de la vie passée défilent dans un ordre distinct, régulier et clair devant l'âme qui semble réfléchir avec intelligence sur chacune d'elles, et cependant tout cela n'a duré que le temps d'un éclair. De même, nous avons des apparitions d'âmes du purgatoire, qui se plaignent des longues années durant lesquelles leurs amis les ont laissées dans les flammes, sans messes ni prières, tandis que le soleil

du jour qui a éclairé leur mort n'est pas encore couché. On nous enseigne que le jugement particulier, qui nous attend à la fin de la vie, n'occupera qu'un moment. D'ailleurs, une seule action paraît quelquefois accomplir l'œuvre de plusieurs années, même à l'égard de la formation des habitudes. Ceci est vrai surtout des actions héroïques, telles que le sacrifice d'Abraham. La même chose peut arriver dans la profession d'un religieux. Il peut y avoir quelque chose de la même nature dans la grâce spéciale des différents sacrements. Y a-t-il quelqu'un, parmi nous, qui ne se souvienne d'avoir senti quelque opération de la grâce d'une rapidité merveilleuse, et qui semblait à peine demander une succession de temps, tant elle était instantanée, tandis qu'elle était une véritable suite ou succession de différents degrés? Ainsi, dans l'âme parfaite de Marie, déjà élevée, par la grâce et l'union, à une hauteur si sublime, ces ténèbres divines de trois jours peuvent avoir produit les effets les plus étonnants, effets que nous ne pouvons décrire, parce que l'élévation de Marie, même auparavant, s'étendait bien au delà de notre vue. Ces ténèbres sont une particularité de la troisième douleur; aucune autre des souffrances de la sainte Vierge n'y participe au moindre degré.

Il nous est impossible de dire, avec quelque degré de certitude, quand ces ténèbres cessèrent. Mais nous n'inclinons pas à y rapporter le fait que Marie ne comprit pas les paroles de Jésus dans l'académie du Temple. Nous regarderions plutôt ce fait comme une particularité séparée de cette troisième douleur, particularité qu'on pourrait attribuer à d'autres causes, et comme une preuve de l'influence que cette affliction exerça sur la nature. Il se peut, il est vrai, que les ténèbres se soient dissipées graduellement, à compter du premier moment où Marie vit Jésus. Nous nous hasarderons cependant à conjecturer qu'elles se dissipèrent entièrement dès le moment où Marie retrouva Jésus, tandis que quelques-unes de leurs conséquences persistèrent encore. Il est possible aussi

que la faiblesse et la fatigue que Marie avait à peine senties, parce que ses ténèbres et sa douleur absorbaient tous ses sentiments, se fissent alors sentir à elle, et se découvrissent par degrés sous l'influence de ce passage soudain du chagrin à la joie, de la même manière que nous le lisons de quelques saints, à la suite d'une longue extase. Les théologiens ont expliqué, par diverses raisons, pourquoi la sainte Vierge ne comprit pas les paroles de Jésus. Rupert pense qu'elle les comprit, mais que, par humilité, elle agit et parut comme si elle ne les comprenait pas. Mais cette explication n'est pas satisfaisante, à cause de la difficulté de les accorder avec les paroles directes de l'Évangile. Stapleton pense que l'excès de la joie de Marie, en retrouvant Jésus, agit sur son esprit de manière qu'elle ne put comprendre les paroles de son Fils, exactement comme, par une cause contraire, c'est-à-dire par l'excès de la douleur, les apôtres ne purent comprendre plus tard ce que Notre-Seigneur dit au sujet de sa propre mort. Mais on saurait à peine établir une parité entre notre bienheureuse Mère et les apôtres; et la conséquence qu'on en tirerait serait difficile à admettre, excepté sur de bonnes autorités, d'autant plus que ce serait représenter la tranquillité de la sainte Vierge comme ébranlée, et l'usage de sa raison troublé pendant un certain temps, troublé même quand parlait celui dont la voix apaisait les vents et calmait les flots. Denys-le-Chartreux assigne des limites à l'ignorance de la sainte Vierge. Il dit qu'elle savait que Jésus ne parlait pas de Joseph, mais de son Père éternel; qu'il faisait allusion à l'œuvre pour laquelle il était venu dans le monde, et que, conformément à la nature humaine dont il s'était revêtu, il fallait qu'il s'occupât toujours de cette œuvre, mais que les circonstances du temps, du lieu et de la manière, n'avaient pas encore été révélées à Marie. Cette supposition, qui est plus honorable pour la sainte Vierge que celle de Stapleton, repose sur l'opinion que les trente-trois années et la Passion se dévoilèrent graduellement à Marie par des révélations successives. Nous

avons, dans tout le cours de cet ouvrage, supposé que Marie connaissait tout, ou presque tout, depuis le commencement : hypothèse qui s'accorde mieux avec les visions et les révélations des saints contemplatifs.

Suarez suggère deux hypothèses. Selon lui, Marie comprenait bien que Jésus parlait de son Père céleste, mais elle ne savait pas exactement ce qu'étaient les choses particulières, relatives à la science divine, pour lesquelles Jésus avait quitté Joseph et sa Mère; ou bien encore, Marie n'était pas tout à fait certaine que Notre-Seigneur ne voulût parler de l'intention qu'il aurait de hâter le temps de sa manifestation au monde, qui ne devait pas avoir lieu autrement avant sa trentième année. De sorte, ajoute-t-il, qu'il n'y aurait pas eu en Marie d'*ignorance privative,* mais seulement absence de la connaissance de quelques particularités qui n'étaient pas nécessaires à la perfection de sa science. Mais, s'il en était ainsi, nous inclinons plutôt à rapporter cet état de la sainte Vierge à la continuation de ces ténèbres divines par lesquelles Dieu l'avait visitée. Saint Aelred, et quelques autres, soutiennent que les paroles de Jésus formaient une espèce de synecdoche[1], et, qu'ainsi, elles ne s'appliquaient qu'à saint Joseph et non à la sainte Vierge, de la même manière que l'évangéliste dit que les deux larrons blasphémèrent sur la croix, tandis qu'en réalité, suivant quelques commentateurs, il n'y en eut qu'un seul qui le fit. Ainsi, d'après saint Aelred, la sainte Vierge comprit les paroles de Jésus et les conserva dans son cœur, afin de pouvoir les enseigner dans la suite aux apôtres. Mais on pourrait répliquer qu'il n'est pas certain qu'un seul des larrons ait blasphémé; au contraire, l'opinion qu'ils le firent tous les deux est la plus commune. En outre, par son interprétation, saint Aelred semble prendre, avec les paroles de l'Évangile, des libertés qui seraient à peine justifiables sans l'autorité, beaucoup plus grande, de la tradition. D'autres pensent que

[1] La *synecdoche* est une figure de rhétorique par laquelle on fait entendre le moins en disant le plus, et réciproquement. (*N. du T.*)

les mots : *ils ne comprirent pas*, s'appliquent à l'auditoire qui se trouvait dans l'académie, et nullement à la sainte Vierge et à saint Joseph. Mais cette opinion n'a pas grande valeur. Les fidèles ont toujours trouvé de la difficulté et du mystère dans ce passage, ce qui n'aurait pas eu lieu si cette interprétation eût été claire et naturelle. Novatus pense que, par une permission spéciale de Dieu, Marie ne comprit pas immédiatement les paroles que Jésus avait prononcées, mais qu'elle parvint à les comprendre en les méditant dans son cœur. Il trouve cette interprétation plus conforme aux paroles de l'Évangile, et découvre un trait de ressemblance avec ce qui se passa dans l'esprit de Marie, dans la manière dont les saints qui avaient le don de prophétie prévoyaient souvent l'avenir, non par une lumière prophétique directe, mais en comparant une lumière avec une autre, et en tirant de cette comparaison des conclusions nouvelles. Cependant, on ne voit pas clairement ce qu'il y a à gagner à cette supposition. Personne ne voudrait nier que la sainte Vierge ait possédé tous les dons qu'ont possédés les saints; mais pourquoi supposer gratuitement qu'aucune des imperfections qui accompagnaient, chez les saints, l'exercice de ces dons, ait été attachée à Marie, outre celles qui lui appartenaient nécessairement comme à une créature ?

Hasardons-nous à ajouter une autre conjecture au grand nombre de celles que les théologiens ont faites sur ce sujet. Ne peut-on pas supposer que chaque accroissement de sainteté dans la sainte Vierge était accompagné d'un accroissement proportionné de sa science ? Dans une nature parfaite et non déchue comme celle de Marie, il n'est pas aisé de concevoir que ces deux opérations fussent séparées; chez l'être qui a péché, la dureté de cœur peut être éloignée par degrés sans qu'il y ait exacte proportion dans l'éloignement des ténèbres de l'esprit : la lumière et l'amour, quoique toujours corrélatifs, ne sont pas, chez les pécheurs, dans l'état parfait où ils sont chez les innocents. Ainsi, nous supposons

que les ténèbres mystiques que Dieu envoya comme une épreuve spirituelle sur l'âme de Marie, donnèrent naissance à des actes si héroïques d'amour et d'union, qu'elles l'élevèrent à des hauteurs prodigieuses de sainteté, au-dessus de ces sommets élevés sur lesquels elle se tenait auparavant. Nous supposons qu'entre Marie, quittant la porte du Temple à la fin de la semaine des Azymes, et Marie y entrant le matin où elle trouva Jésus, il y avait plus de différence surnaturelle qu'il n'y en eut jamais entre un saint dans sa sainte jeunesse et le même saint dans sa vieillesse beaucoup plus sainte encore. Il ne pouvait y avoir de révolutions en Marie, parce qu'il n'y avait en elle rien à détruire, rien à renverser; il n'y avait qu'à surajouter. Mais les additions nouvelles pouvaient être assez immenses ou assez rapidement accumulées, ou conférées d'une manière assez instantanée pour produire un changement que nous appellerions une révolution dans toute autre créature que la sainte Vierge. C'est là, sans doute, ce qu'entendent les théologiens lorsqu'ils parlent de sa première sanctification, de sa seconde, de sa troisième sanctification, et ainsi de suite. Ils ne veulent pas nier qu'elle méritât toujours la grâce, et qu'ainsi elle crût toujours en grâce; mais que l'Immaculée Conception, l'Incarnation, la Descente du Saint-Esprit ou la Mort de Marie furent, pour parler ainsi, des époques de création dans la sanctification de la sainte Vierge, époques qui ne suivaient pas les lois de la croissance commune. Nous regarderions les ténèbres intérieures des trois jours d'absence comme une époque de ce genre.

Mais quel rapport y a-t-il ici avec le fait que Marie ne comprit pas les paroles de Jésus? Il nous faut monter pendant quelque temps jusqu'aux plus hautes régions de la théologie mystique; il y a une science si élevée qu'elle touche aux confins de l'ignorance. C'est le lieu où ce qui est humain approche de ce qui est divin; c'est à une hauteur inexprimable, mais qui n'est pas inaccessible, puisqu'un petit nombre de saints et les séraphins y ont

atteint. Peut-être la sainte Vierge atteignit-elle à une plus grande hauteur ; mais comme il y a des limites au pouvoir des créatures, la sainte Vierge atteignit aux plus reculées de ces limites et put plonger ses regards dans les abîmes divins qui étaient situés au delà. Là les ténèbres sont l'excès de la lumière, et la science est ignorance, non-seulement parce que langage n'a pas de vaisseaux qui puissent contenir ses définitions, ni la pensée de moules pour formuler ses idées, mais aussi parce que les yeux de l'âme sont fermés et que l'on touche à Dieu. Ce que l'esprit voit, c'est qu'il ne sait pas, qu'il ne peut savoir, qu'il est submergé, que sa lumière est une clarté merveilleuse et indistincte, que le savoir s'est perdu dans l'amour, et que l'amour vit caché dans la jouissance. Les mêmes mots font naître des idées différentes dans des esprits différents. Si nous disons que la lune tourne autour de la terre, le paysan nous comprend, mais le savant comprend notre proposition d'une manière différente, parce qu'il la comprend d'une manière plus étendue. Peut-être un ange la comprendrait-il encore d'une autre manière. Ainsi, les paroles que Notre-Seigneur prononça dans le Temple ne furent pas comprises par les docteurs, parce qu'ils ne savaient pas qui était son Père, ni ce qu'était son affaire, ni pourquoi son Père ne devait pas le chercher parce qu'il s'était tenu éloigné pour faire l'œuvre de son Père. Saint Joseph ne les comprit pas, parce que, quoiqu'il sût sans doute que Jésus parlait de son Père éternel, et de la rédemption du monde, qui était l'affaire de son Père, il ne savait pas de quelle partie de cette œuvre Jésus voulait parler, ni pourquoi c'était une raison pour qu'il les eût quittés sans les en avertir. Marie ne les comprit pas, parce que, pour elle, chacune de ces paroles sortait de quelque abîme inimaginable de la sagesse divine, transportant l'œuvre de l'Incarnation bien avant dans les conseils éternels de l'Esprit divin, étendant immensément la portée de la vue de la sainte Vierge, sans toutefois lui présenter des images distinctes, l'attirant plus étroitement dans les replis de la

sagesse divine, jusqu'à ce qu'elle touchât presque ce qu'elle voyait et cessât ainsi de voir, l'élevant enfin à ce dernier point de la connaissance où une ignorance divine est la consommation de la science de la créature. C'étaient les paroles elles-mêmes qui empêchaient Marie de les comprendre, parce qu'elles la transportaient dans une région où l'intelligence s'anéantit pour se changer en quelque chose de meilleur, à cause de la proximité de Dieu. C'étaient les ténèbres précédentes qui avaient transporté la vie de l'âme de Marie au point où cette ignorance divine était possible. Telle est, en toute humilité, la conjecture que nous nous hasardons à faire pour expliquer cette difficulté. Notre sainte Mère sait combien d'ignorance et de déraison peut s'y trouver; mais elle ne dédaignera pas une conjecture dont le motif est l'amour et dont le but est son plus grand honneur.

Il y a, dans cette troisième douleur, une particularité qui est en parfaite harmonie avec les traits mystérieux que nous en avons déjà mentionnés. La première douleur avait été infligée à Marie par Siméon, et la seconde par Joseph; la troisième lui était infligée par Jésus lui-même, sans aucune intervention des créatures. C'est là un point très-important à remarquer lorsqu'on médite sur la troisième douleur. D'un certain point de vue, cette circonstance la rendait plus aisée à supporter, mais d'un autre point de vue, elle la rendait plus pénible. Marie trouvait plus de motifs pour se résigner à son affliction, tandis que la peine en elle-même était plus cruelle. Ce que Dieu condescend à faire lui même est non-seulement mieux fait que la créature ne peut le faire, mais encore est fait d'une manière très-différente. Non-seulement il y a plus grande fécondité en résultats, mais les résultats en sont d'une autre sorte et portent une empreinte différente. Les paroles de Dieu, lorsqu'il les dit lui-même à l'âme, sont substantielles et créatrices; elles effectuent ce qu'elles expriment, et l'effectuent simplement parce qu'elles sont prononcées. Aussi y a-t-il quelque chose

d'extrêmement redoutable dans l'action immédiate du Créateur sur l'âme de la créature. C'est un contact divin qui nous presse sans aucun intermédiaire, même sans celui de la chair qui appartient à l'âme qu'il touche; c'est une opération spirituelle ayant quelque chose de tranchant et d'acéré, et qui ne ressemble à nulle autre. C'est à cause de cela que l'action directe de Dieu sur les âmes des saints est beaucoup plus sanctifiante que ne l'est la persécution des créatures, ou la peine des austérités, ou la pression de la providence extérieure de Dieu. Cette action a aussi le trait caractéristique qui appartient à l'ordre le plus élevé des miracles, c'est-à-dire qu'elle est instantanée dans ses effets. C'est pourquoi, lorsque l'intention de Dieu dans son action immédiate est de causer la souffrance, il faut qu'elle atteigne son but d'une manière dont la pensée nous fait trembler. Il est effroyable de contempler une chose créée, qui a été tirée du néant par la Toute-Puissance dans l'unique but d'infliger la torture. Tel est le feu de l'enfer, et l'action mystérieuse de ce feu sur des âmes dégagées de leurs corps, tant dans l'enfer que dans le purgatoire. Qui pourrait y penser sans frémir ? Il ne remplit aucune fonction bienfaisante; il n'y a nul résultat indirect dans lequel il s'égare et dans lequel, pour ainsi dire, il se repose; il a été créé pour torturer; ce n'est point un élément détourné de sa fin première, il a son but, et s'y tient: toute l'éternité, il brûlera sans relâche. Multipliez, rendez plus profonde et plus étendue, condensez la masse sur laquelle ce feu est destiné à agir, et il sera prêt à exercer son action sur cette masse, sans se détourner, sans éprouver de tension, sans s'affaiblir; il sait ce qu'il a à faire, et il le fait avec une vérité terrible, avec un succès irréprochable. Et cependant le feu n'est qu'une cause secondaire. Que doit donc être le contact de Dieu lui-même, et ce contact infligeant la souffrance sous l'impulsion de l'amour ? Oh! il y avait plusieurs martyres en un seul dans les trois jours d'absence! Nous ne sommes pas dignes de les raconter ni de les concevoir. Que les

créatures se tiennent à l'écart, ou plutôt qu'elles restent rapprochées et prosternées pendant que Dieu fait ce qu'il veut de l'âme de sa Mère. Cependant, la nature créée n'est pas en Marie étrangère à ce martyre ; car la Mère naturelle était crucifiée dans son propre cœur par le Fils qu'elle avait porté. Les deux natures de Jésus s'étaient réunies pour faire souffrir Marie : la beauté du visage de Jésus, la lumière de ses yeux, les attraits de son cœur humain faisaient souffrir à sa Mère les tortures et l'angoisse quand elle pensait à la perte qu'elle avait faite ; tandis que, comme Dieu, Jésus la visitait par ces effrayantes épreuves intérieures, qui, comme nous l'avons vu, formaient la partie principale de la troisième douleur. Il serait inutile de parler ici d'océans de douleur ; des infinités exprimeraient mieux notre inhabileté à en parler.

Lorsque Marie vient à prendre sa place légitime dans nos esprits, nous trouvons en elle beaucoup de choses dont la portée est différente de ce qu'elle serait chez l'un des saints. L'idée de Marie, telle que nous l'apportent les Évangiles interprétés par la théologie catholique, n'est pas dans notre esprit une vue purement intellectuelle. Quoique cette idée soit, dans un sens, une conclusion théologique, cependant elle est quelque chose de beaucoup plus que cela ; elle est un produit de la foi et de l'amour, et elle a pénétré en nous par l'habitude de la prière. Ainsi, au-dessus de la connaissance des mystères de l'Évangile, il y a dans l'âme du pieux croyant une appréciation, une conception, une vue réelle instinctive et presque intuitive de Jésus et de Marie, qui a sa certitude, ses associations, ses perceptions et ses analogies propres. Il est vrai que l'esprit individuel donne à ces choses quelque couleur et quelque consistance ; cependant lorsque, dans la popularité d'écrits variés, dans l'esprit des dévotions, dans les contemplations des saints, et d'une autre manière, de telles idées atteignent à une sorte d'universalité, elles deviennent le sens des fidèles, et expriment la vraie idée catholique. Le soin

de cultiver en nous de justes sentiments touchant Notre-Seigneur et sa Mère, est évidemment une chose de grande importance, à cause de sa liaison nécessaire avec la sainteté, et de l'influence que ce soin exerce sur notre adoration du Saint-Sacrement, sur diverses autres dévotions et sur l'esprit dans lequel nous observons les grandes fêtes de l'Église. Maintenant que nous avons dans nos esprits une idée claire et fixe sur Marie, certaines choses que nous entendons ou que nous voyons nous étonneront et nous frapperont comme invraisemblables. Si elles ne reposent pas sur l'autorité de la foi, mais qu'elles soient simplement les vues de quelque prédicateur, l'enseignement d'un livre ou la contemplation de quelque saint isolé, nous les écartons comme ne convenant pas, parce que nous avons plus de confiance, et avec raison, dans notre vue de la sainte Vierge, qui est devenue une partie de notre vie spirituelle, que dans le prédicateur, le livre ou le saint particulier. Nous ne les condamnons pas, peut-être n'aimons-nous pas même à en différer; seulement nous laissons de côté. Mais si ce qui nous étonne nous vient par l'autorité de l'Eglise, alors il faut que nous réformions l'idée qui est dans notre esprit; il faut que nous nous attendions à trouver dans ce qui nous surprend quelque signification profonde et inaccoutumée. Or il y a, dans cette troisième douleur, une ou deux choses de ce genre qui doivent être énumérées parmi ses particularités.

D'abord il ne nous paraît pas conforme au caractère de la sainte Vierge qu'elle ait permis à sa douleur de lui arracher aucune démonstration extérieure de chagrin. Non-seulement elle montra sa douleur par sa conduite extérieure, mais elle dit à Jésus qu'en le cherchant, Joseph et elle-même avaient été fort en peine. Elle le lui dit presque d'un ton de reproche. Or les saints ont supporté les plus grandes afflictions dans un silence complet, héroïque et surnaturel. Cette manière d'agir a toujours été un trait caractéristique chez eux. Ils ont désiré que nul autre que Dieu ne connût leurs afflictions. La

sainte Vierge était-elle inférieure à aucun des saints relativement à ce don du silence? Au contraire, le silence était une de ses grâces les plus remarquables. La tradition dit que les trois habitants de la sainte maison de Nazareth ne parlaient presque jamais. Les doux entretiens célestes, que nous avons pu nous figurer comme une partie de la vie de la sainte Famille, n'ont eu lieu que dans notre imagination, ils n'ont pas existé. Il y régnait un silence plus profond que dans une solitude de larmes ou dans une maison de Chartreux où les vents des Alpes mugissent à travers les corridors et ébranlent les fenêtres, tandis que tout le reste est silencieux comme la tombe. Les paroles de Jésus étaient très-rares. C'est là la raison pour laquelle Marie les conservait dans son cœur, parce que, comme des trésors, elles étaient rares autant que précieuses. Si nous réfléchissons, nous verrons qu'il ne pouvait guère en être autrement. Dieu est très-silencieux. En ce qui concerne Marie, le récit de l'Évangile confirme la tradition. Le petit nombre des paroles de Marie qui s'y trouvent rapportées est étonnant. Qu'elle soit en mouvement ou en repos, elle y apparaît comme une belle statue dont la beauté est le seul langage. Cela est si frappant que quelques saints contemplatifs ont supposé que, dans son humilité, Marie avait commandé aux évangélistes de supprimer, en ce qui la concernait, tout ce qui n'était pas absolument nécessaire à la doctrine de Notre-Seigneur. Saint Jean, qui vécut le plus avec la sainte Vierge, ne dit presque rien d'elle; saint Marc ne fait mention d'elle qu'une seule fois, et seulement d'une manière indirecte. Sans nul doute aucun saint ne pratiqua le silence comme elle le fit. Son silence envers saint Joseph en est une preuve merveilleuse. Mais comment eût-elle pu n'être pas silencieuse? Une créature qui avait vécu si longtemps avec le Créateur ne pouvait parler beaucoup; son cœur était plein; son âme était réduite au silence. Elle était avec Jésus depuis douze longues années, de longues années relativement à la formation des habitudes, quoiqu'elles

eussent passé pour Marie comme une extase sainte, pleine d'un douloureux amour. Elle avait porté Jésus dans ses bras. Elle avait veillé sur lui pendant qu'il dormait. Elle lui avait donné sa nourriture; elle l'avait regardé dans les yeux. Il lui avait sans cesse dévoilé son cœur. Elle avait ainsi appris à le comprendre. Toutes les similitudes avec Dieu étaient passées dans l'âme de Marie. Nous savons combien Dieu est silencieux. Entre le Créateur et la créature, dans des relations telles que celles qui existaient entre Jésus et Marie, le silence, mieux que les paroles, était un langage. Qu'auraient pu faire les paroles? qu'auraient-elles pu dire? Elles n'auraient pu porter le poids des pensées de la Mère, encore moins celui des pensées du Fils. Parler aurait été un effort, une condescendance, une descente de la montagne, de la part de Marie aussi bien que de Jésus. Et pourquoi descendre? Saint Joseph n'en avait pas besoin. Lui aussi demeurait bien haut parmi ces montagnes de silence, trop haut pour qu'aucune voix, je dirais presque le moindre écho de la terre pût retentir jusqu'à lui. Il n'avait pas besoin, comme la multitude, que la verte montagne, la plaine ou le rivage de la mer de Génézareth, lui servissent d'école. Quant à Notre-Seigneur, même dans le temps de son ministère, qui était le *temps de parler*, comme la vie cachée était le *temps de se taire*, il était très-silencieux. De quelle manière remarquable saint Jean, le disciple du sacré Cœur, ne nous donne-t-il pas cela à entendre à la fin de son Évangile! Le texte lui-même résonne comme s'il y avait moins d'exagération à y parler de paroles qu'à y parler d'œuvres. « Or, il y a encore beaucoup d'autres choses que Jésus a faites; et si on les rapportait en détail, je ne crois pas que le monde même pût contenir les livres qu'on en écrirait. » Parlait-il des trente-trois années, ou bien finissait-il son Évangile, comme il l'avait commencé, par les actes éternels du Verbe?

Mais n'en devient-il pas plus surprenant que la sainte Vierge se soit permis cette démonstration de sa douleur,

cette démonstration extérieure et presque faite d'un ton de reproche? Il y a là, en effet, quelque chose de très-mystérieux. D'après le livre de Job nous savons à quelle hardiesse dans les plaintes, à quelle apparence inconvenante de familiarité et d'amour, Dieu permet à ses créatures de se livrer. Il semble même éprouver du plaisir et trouver de l'adoration dans ces expressions franches qui surgissent des dernières profondeurs de la nature qu'il a lui-même formée. C'est là la consolation de l'affligé, lorsqu'il pense à Dieu. Mais rien de tout cela ne saurait s'appliquer à Marie. Les paroles de plainte furent-elles un acte héroïque d'humilité par lequel elle exprimait la douleur de Joseph en s'unissant à lui? Il peut en avoir été ainsi. Un pareil acte était digne de Marie; mais il y a une vérité si grande dans les paroles de l'Évangile, que nous n'aimons pas à amoindrir l'exactitude de leurs sens par des interprétations telles que celle-ci, à moins que nous n'y soyons forcé par une nécessité évidente. Nous ne connaissons que quelques-unes des paroles de la sainte Vierge. Nous désirerions que ces paroles renfermassent quelque signification sur ce qui la concernait. Les paroles qu'elle prononça étaient-elles destinées à nous faire comprendre la souffrance extrême de la troisième douleur, sans impliquer chez Marie aucun besoin ni aucune satisfaction lorsqu'elle exprima sa plainte? Nous trouvons dans l'Évangile quelques exemples à l'appui de cette supposition; ainsi, lorsque Notre-Seigneur priait et qu'une voix vint du ciel, il dit à ses disciples que c'était pour eux qu'il avait prié son Père afin de le glorifier. Mais cette interprétation présente la même difficulté que la dernière. Assurément il y avait de l'humilité dans les paroles de la sainte Vierge; et c'était en unissant la grande mais bien inférieure douleur de Joseph avec la sienne. Les paroles qu'elle prononça nous révèlent, il est vrai, la grandeur de son affliction, mais c'est par leur propre vérité et dans leur acception littérale. C'était l'excès de son angoisse qui lui arrachait ces merveilleuses paroles, non

dans l'excitation d'un changement soudain de sentiment, mais dans une parfaite tranquillité et dans une possession d'elle-même non interrompue. Et il n'y avait là non plus aucune imperfection. L'idée d'imperfection ne se présente qu'avec l'idée de disproportion. Si nous nous plaignons, c'est parce que nous sommes faibles. Notre douleur est hors de proportion avec notre force, et ainsi, sans être aucunement à blâmer, nous préférons une plainte, et notre plainte vient d'une imperfection qui n'est pas coupable. Les saints souffrent et ne se plaignent pas, parce que leur force intérieure est proportionnée à leur douleur, et leur silence est une perfection. Mais il y a encore un degré plus élevé. La parole, dans la détresse de la créature, est son recours nécessaire vers le Créateur. La plainte adressée aux créatures est la plainte ; mais la plainte faite à Dieu est une adoration. Les douleurs des saints ne se sont jamais étendues aussi loin qu'ils pouvaient souffrir ; mais nous supposons qu'il en a été autrement des souffrances de Marie dans sa troisième douleur. Elles dépassèrent non-seulement le pouvoir, mais les droits du silence. Elles entraînèrent la nature de Marie jusqu'aux dernières limites de sa faculté de souffrir, quelque sublime et vénérable que fût cette nature. Elles la forcèrent à faire ce qui était proportionné à leur violence, c'est-à-dire à chercher le dernier refuge de la créature en ouvrant entièrement son cœur au Créateur. La perfection de Notre-Seigneur, dans sa nature humaine, atteignit à son plus haut point dans une parole. Son silence était, sans doute, une adorable perfection, mais il y avait encore plus de sublimité dans ce cri qui s'échappa de ses lèvres : mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? C'est alors que sa Passion atteignit aux dernières limites de son humanité. C'est ainsi que notre Mère bien-aimée eut sa passion à la fin de l'enfance de Jésus, et sa Compassion en même temps que la Passion de Notre-Seigneur, à la fin du ministère public. Les ténèbres de la troisième douleur furent le Gethsémani, la perte de Jésus fut le cru-

cifiement de l'âme de la sainte Vierge ; la plainte de Marie fut son cri sur la croix, quand le tourment de la croix finissait. Il en était alors pour Marie, comme il devait en être plus tard pour Jésus.

Il y a encore, dans la troisième douleur, une chose qui nous frappe, comme s'accordant peu avec ce que nous savons d'ailleurs de la sainte Vierge : c'est qu'elle ait osé questionner Notre-Seigneur sur les raisons de sa conduite. Au milieu de son amour pour Jésus, la pensée toujours dominante dans l'esprit de la sainte Vierge, le souvenir qui ne s'endormait jamais, le fait qui était son adoration, c'était la divinité de Jésus. C'est à cela, en effet, qu'était due la grandeur de l'amour de Marie. Il paraît très-vraisemblable que Notre-Seigneur avait en réalité manifesté sa nature divine à Marie; mais, dans tous les cas, la sainte Vierge voyait sans cesse par la foi la divinité de Jésus. C'était la chose proéminente qu'elle contemplait continuellement en lui. Il semblerait donc impossible qu'elle le questionnât. Son humilité et son intelligence le lui défendaient également. Elle l'avait fait une fois, immédiatement avant de consentir à l'Incarnation. Mais elle avait adressé sa question à un ange, et non à Dieu; et d'ailleurs, ces jours-là étaient passés. Pourquoi donc alors semble-t-elle demander à Jésus, et cela en public, de s'expliquer et de se justifier de ce qu'il avait fait? Les paroles de Marie, rapportées par les Évangiles, n'ont rien ailleurs qui leur ressemble. Elles sont à part et comme en relief, appelant l'attention, et cependant pleines de mystère. L'esprit de Marie n'était pas troublé par les ténèbres intérieures de son âme. Il n'avait jamais été troublé par elles; le mot troublé n'est pas ici le mot convenable. D'ailleurs, ces ténèbres s'étaient dissipées aussitôt que Marie avait revu Jésus. Ce n'était pas au milieu des transports de joie qui, en cet instant, pénétraient de toutes parts dans son âme, que Marie parlait sans se rendre compte de ce qu'elle disait, de même que Pierre sur le Thabor, quand il parlait de dresser trois tentes. Ni la joie ni l'affliction ne firent jamais

même vaciller la balance de la tranquillité de Marie. Il n'y eut jamais de conflit en elle; la lutte aurait profané son cœur immaculé. Il ne serait pas exact de dire que Marie eût besoin de savoir. Sa science était si vaste qu'elle était absolument sans désir de s'accroître, du moins en tant qu'elle était simplement une science et non l'accompagnement béatifique d'un amour qui s'augmentait sans cesse. La science de Marie était telle que celle qui convenait à son excellence comme Mère de Dieu. Elle savait non-seulement tout ce qui lui était dû, non-seulement tout ce qui lui était convenable, mais tout ce qui pouvait agrandir ses perfections dans les limites d'une créature. Chaque chose en Marie avait ses limites. En elle chaque chose était vaste, mais limitée. Sa beauté avait ses limites. Elle restait une créature; aussi sa science était-elle parfaite et n'avait-elle d'autre imperfection que celle qui est inévitable dans tout ce qui est créé. Dieu seul est illimité, Dieu seul a l'omniscience, Dieu seul a la perfection absolue, indépendante et intrinsèque. Pourquoi alors Marie questionna-t-elle ainsi Jésus? Il faut que nous nous hasardions respectueusement à faire une conjecture. Marie agit ainsi par une impulsion du Saint-Esprit, par une attraction de Jésus lui-même, par une volonté qu'elle lisait dans le Cœur sacré de Jésus. Marie venait d'être élevée à une nouvelle hauteur de sainteté; elle avait été attirée plus près de Dieu. Le temps de la hardiesse suit les grandes grâces, comme le temps des grandes grâces suit les grandes épreuves. La piété adore familièrement, lorsqu'elle est en contact actuel avec Dieu. Nous voyons cela dans les saints; mais que sera le phénomène analogue dans la sainteté de Marie? C'est que Jésus invitait sa Mère à le revendiquer lui-même, à faire valoir ses droits et son autorité sur lui, et tout cela en public devant les docteurs. C'est ainsi qu'il voulut proclamer solennellement qu'elle était sa Mère et qu'il voulut l'honorer devant tous, tandis que ceux qui entendaient ne savaient guère tout ce qu'impliquait cette proclamation royale. De même qu'il fallait une grâce im-

mense à saint Joseph pour rendre son humilité capable de gouverner son Dieu et de lui donner des ordres, ainsi fallait-il alors à Marie une grâce immense pour qu'elle fît valoir ses droits sur Jésus. Mais elle le fit avec le même calme et la même simplicité qui avaient présidé à son consentement à l'Incarnation; et, en ce moment, elle était placée sur une autre montagne plus élevée que celle qui, un moment auparavant, servait de piédestal à sa grâce merveilleuse. La gloire de l'obéissance, le triomphe de l'humilité, la magnificence de l'adoration, tout cela était dans la question hardie de la sainte Mère.

Il nous faut aussi mentionner, comme une particularité de cette troisième douleur, qu'elle fut une des principales souffrances de Notre-Seigneur, et peut-être même plus que sa principale souffrance. Il y avait, au dix-septième siècle, une religieuse de l'ordre de la Visitation, à Turin, qui vivait dans l'état de l'union la plus parfaite avec Notre-Seigneur. Son nom était Jeanne-Bénigne Gojos. Elle avait une dévotion spéciale pour l'humanité sacrée de Jésus-Christ, et la forme particulière de sa spiritualité consistait dans l'offrande de toutes ses actions au Père éternel, en union avec celles de Jésus. Il avait été révélé que c'était là la dévotion particulière de Marie et de Joseph sur la terre, *amoureüse invention*, disait-elle, par laquelle ils avaient gagné des grâces immenses. En repassant dans son esprit les mystères variés des Trente-Trois années de Notre-Seigneur, elle se sentit attirée d'une manière surnaturelle à unir son âme avec lui dans le mystère des Trois jours d'absence. Cela devint son occupation intérieure jusqu'à ce qu'il plût enfin à Notre-Seigneur de lui révéler, à ce sujet, quelques-uns des secrets de son sacré Cœur. Il lui dit que, dans la troisième douleur de Marie, il avait plus souffert que dans toutes les autres peines qu'il avait éprouvées pendant toute sa vie. Car, dans l'affliction de sa Mère, affliction causée par la séparation, il voyait comprise la douleur qui devait être pour elle le martyre sur le Calvaire, et, de même que là, le corps et l'âme de Marie auraient été séparés

par l'agonie de la douleur, s'il ne les eût retenus ensemble par sa toute-puissance; ainsi, durant les Trois jours d'absence, son amour tout-puissant avait tenu Marie et Joseph unis à sa personne, et la violence de leur douleur était si grande que, sans ce secours secret, ni l'un ni l'autre n'eussent pu continuer à vivre. Il ajouta encore que leur douleur était réellement incompréhensible, et que personne que lui-même ne pouvait la comprendre[1]. Méditons là-dessus sans oser y rien ajouter.

Les hauteurs de la théologie mystique, sur lesquelles nous a conduits cette troisième douleur, ne doivent cependant pas nous faire omettre quelques autres considérations qui se rapprochent davantage de notre propre niveau. Il n'est pas besoin de chercher une gradation dans les choses divines. Les petites choses ne deviennent pas plus petites à côté des grandes quand la présence de Dieu se voit dans les unes et dans les autres. C'est pourquoi nous avons le droit de remarquer cette particularité des Trois jours d'absence. Si nous pouvons parler ainsi, la douleur que ressentit alors Marie la rendit capable de mieux comprendre combien sont misérables ceux qui sont dans le péché.

La sainte Vierge devait être la mère de miséricorde et le refuge des pécheurs. Elle devait les aimer comme jamais mère n'aima son enfant innocent. Elle devait être un sanctuaire tellement fortifié par l'amour, que la Toute-Puissance elle-même pût à peine en arracher les victimes dues à sa justice. Ce n'était donc pas assez pour Marie d'avoir une vision merveilleuse du péché, il fallait qu'elle sût ce qu'éprouvaient ceux qui avaient malheureusement péché. Mais comment cela devait-il être? Qu'est-ce que le péché avait à faire avec elle? Il devait à la fois lui ôter son enfant et lui en donner une multitude d'autres. L'ombre du péché était tombée dès le commencement sur la joie de son cœur, n'épargnant ni celui qui était sa joie vivante et qu'elle voyait se mouvoir autour

[1] Vie, p. 453.

d'elle dans la maison de Nazareth, ni cette joie intérieure qui était sa vie. Du reste, en Marie, le péché n'avait rien à faire; il ne l'avait jamais traversée. Le décret par lequel il avait été prévu ne la concernait pas; elle avait été décrétée auparavant. Elle ne voit que trop la malice du péché, lorsqu'elle regarde Jésus, et sait que le péché causera sa mort. Mais comment devinera-t-elle les sentiments des pauvres pécheurs, tout en conservant toujours son âme pure? C'est au moyen de sa troisième douleur. Le péché est la perte de Jésus. C'est là une misère qu'elle connaît maintenant. Le péché est la perte de Jésus, une fois possédé. Marie avait aussi cette expérience : là se trouvait l'aiguillon. L'incertitude à laquelle elle était en proie, pendant que les ténèbres surnaturelles demeuraient sur son âme, cette incertitude, qui la fit douter si sa propre indignité n'avait pas éloigné d'elle Jésus, lui fit éprouver quelque chose qui, au moins, approchait de la terreur de celui dont la grâce s'est retirée, et qui a, par sa propre faute, perdu Notre-Seigneur. Alors, du moins, Marie peut connaître la nature de cette douleur. Mais, perdre Jésus après l'avoir une fois possédé et ne pas sentir cette perte, y être même complétement indifférent, la reconnaître et n'en avoir nul souci, — voilà, après ce que Marie avait éprouvé, ce qui lui révéla, de la manière la plus lamentable, la détresse si grande, la privation si cruelle que ressent le malheureux pécheur! Désormais, si Marie mesure le péché par le Calvaire, elle mesurera son amour pour les pécheurs par la douleur des Trois jours d'absence; et n'avons-nous pas déjà dit que cette douleur fut la plus grande de toutes celles de Marie?

Mais il y eut encore une autre particularité dans cette douleur. Elle fit ce à quoi on n'eût jamais pu s'attendre; elle fit éclore dans le cœur de Marie un nouvel amour pour Jésus, l'amour de ce que nous avons perdu et pleuré, puis retrouvé. L'affection n'a pas de plus grande consécration que celle-là; c'est une fleur qui croît très-communément sur les douleurs humaines, mais dont

toutes les variétés sont d'une beauté éminente. Voici une mère penchée sur le chevet de son enfant qui se meurt : son cœur est sur le point de se briser. Pût-elle arrêter cependant la main de Dieu, elle ne le ferait pas, tant sa volonté est conforme à celle d'en haut. Mais son cœur! Oh! la soumission de la volonté refoule violemment sur ce cœur l'affliction tout entière. La fleur se fane : elle la voit, sous ses yeux, se flétrir d'heure en heure. La science humaine a déclaré qu'il n'y avait plus d'espoir; mieux valait déclarer qu'elle manquait de confiance en elle-même. Il est inutile de parler à une mère de la perte de tout espoir; c'est un langage qu'elle ne comprend pas. La douleur de la mort est dans son âme; mais elle espère toujours. Elle a fait son sacrifice à Dieu; mais elle espère toujours. Nul autre n'espère, mais elle espère. C'est l'espérance seule qui empêche, et tout juste, son cœur de se briser. Mais il se fait un changement sur le visage de l'enfant; il semble que la vie soit près de l'abandonner. La mère voudrait presque révoquer son sacrifice; mais elle ne le fait pas. Elle est la fille de Dieu aussi bien qu'elle est la mère de son enfant. Elle le voit retomber en arrière, ses yeux se ferment, et son faible poids creuse l'oreiller un peu plus profondément. Est-ce la mort? C'est la mort pour le cœur de la mère; et l'espérance s'enfuit, et le monde s'écroule sous ses pieds; ce n'est plus le sol qui la soutient : c'est le bras du Père céleste. Mais pour l'enfant, ce n'est pas la mort; c'est le sommeil, c'est l'espérance. Encore quelques jours, et, faible, pâle, silencieux, l'enfant est couché sur les genoux de sa mère, souriant faiblement en la regardant; il pourrait parler, mais on ne le lui permet pas. Le silence de ce sourire est une musique si délicieuse pour le cœur de la mère! Mais aime-t-elle son enfant comme elle l'aimait auparavant? Oh! non! c'est un nouvel amour. Elle est maintenant deux fois sa mère, parce que son Père céleste le lui a donné deux fois. Quelques-uns de nous ont été deux fois les enfants de leurs mères, et Marie doit être maintenant deux fois une mère pour eux, parce que

leur mère terrestre n'est plus. Pauvre mère terrestre! Qu'es-tu donc, comparée à Marie? qu'est ton enfant, comparé à Jésus? Aussi, n'avons-nous pas de moyens pour comprendre le nouvel amour que ressent cette Mère bénie pour le Fils, que le Père éternel lui a maintenant donné deux fois. Nous avons dressé nos petites échelles, nous avons établi les comparaisons de nos amours les plus doux, mais nous ne pouvons monter au sommet. En vérité, si Marie eut des croix nombreuses dans sa troisième douleur, elle en sortit aussi avec de nombreuses couronnes, dont la plus précieuse était une nouvelle manière d'aimer Jésus.

Telles furent les particularités des Trois jours d'absence. Puisse notre Mère chérie nous pardonner d'avoir tenté de sonder les profondeurs de cette douleur que Notre-Seigneur lui-même a déclarées incommensurables! Marie a promis que ceux qui « donneraient des lumières sur elle posséderaient la vie éternelle. » Les efforts que nous avons faits avec amour ne resteront donc pas entièrement sans récompense. Mais il faut que nous passions maintenant des particularités de ce mystère aux dispositions dans lesquelles Marie a souffert. La grande disposition qui dura en Marie pendant sa troisième douleur, fut un mélange de désir ardent et de détachement qu'il nous est impossible de comprendre. Un pareil mélange de ces deux sentiments ne pouvait exister qu'une seule fois dans le monde, et dans une seule créature, la Mère choisie de Dieu. Marie désirait ardemment retrouver Jésus, parce qu'elle était sa mère. Elle désirait sa présence sensible à cause de sa beauté visible. Ce désir était d'autant plus ardent chez Marie, que ses pensées n'étaient pas habituées à séparer l'Éternel de l'Enfant. Pourquoi eût-elle mis un terme à sa dévotion ou rendu son adoration moins simple, en désunissant par la pensée ce que Dieu avait uni, ce qu'il avait uni par les liens si serrés de l'union hypostatique? Mais, en désirant avec une telle ardeur, Marie agissait avec une parfaite conformité à la volonté de Dieu. Elle pratiquait la difficile

vertu du détachement au degré le plus héroïque qui ait jamais été connu, et cela non point par froideur, mais le cœur brisé. Le désir de Marie n'était accompagné d'aucune sorte de détachement, lorsqu'il avait pour objet Dieu lui-même ou la nature divine de Jésus. Le détachement a pour objet les créatures, et le détachement des dons créés de Dieu est une vertu encore plus élevée. Mais le détachement qui a Dieu pour objet est une horreur qui n'appartient qu'à l'impénitence et à l'enfer. Après Marie et Joseph, et peut-être après saint Jean Baptiste, saint Pierre aima probablement Notre-Seigneur plus qu'aucune autre créature, plus même que les ardents séraphins, et après lui saint Jean, le disciple que Jésus aimait. Mais dans l'amour des apôtres, tout profond, tout ardent et tout glorieux qu'il était, il y avait quelque chose qui n'était pas entièrement parfait. Il s'y mêlait quelque alliage terrestre. Il était « utile que le Seigneur s'en allât. » Il était nécessaire à leur complète sanctification que sa précieuse présence sensible leur fût enlevée. Or, les opérations de la grâce purifient les imperfections, non-seulement en les chassant de l'âme, mais en les remplaçant par quelque don important ou par la présence particulière de Dieu. Ce don qu'elles laissent dans l'âme et qui la purifie, n'est pas inséparable de la purification elle-même; quoique, en fait, les deux choses vont toujours ensemble chez les saints. La sainte Vierge n'avait rien à purifier. Elle n'avait pas pour Jésus de tendresse purement naturelle qui ne fût déjà absorbée par la tendresse surnaturelle, et sanctifiée par celle-ci. Rien d'indigne, rien de terrestre dans son amour. Mais la soustraction de la présence sensible de Jésus donna peut-être à Marie le même don qu'en reçurent les apôtres, sans que ce don renfermât pour elle la vertu purifiante dont elle n'avait pas besoin : et il se peut, qu'en proportion de son excellence, Marie ait alors reçu ce don à un degré plus élevé que ne le reçurent les apôtres. Ainsi, comme dans sa troisième douleur, Marie avait trouvé un nouvel amour pour Jésus, la grâce de cette

douleur pouvait être d'élever immensément plus haut tout son amour pour Notre-Seigneur, de rendre cet amour plus digne, quoique infiniment éloigné, des mérites de son objet. Or, il en est ainsi d'un grand nombre des grâces de la sainte Vierge. Elles s'avancent à travers le désert inconnu de l'infini. Elles ne peuvent jamais atteindre à l'autre extrémité, car il n'en existe pas. Cependant, elles s'approchent plus près de Dieu.

Nous avons déjà remarqué une autre des dispositions de la sainte Vierge, savoir : son extrême humilité dans le Temple. En effet, chaque moment des Trois jours d'absence faisait naître chez Marie les actes d'humilité les plus étonnants. Quand son âme se vit entourée d'une nuit profonde, sa tranquillité au milieu de ténèbres si propres à la troubler, et qui cependant ne le firent pas, était l'effet de sa grande humilité. La crainte que Jésus ne l'eût quittée à cause de l'indignité qu'elle se supposait, était aussi le fruit de cet abaissement qui, en exagérant même ses défauts, s'approche davantage de la vérité divine. Mais l'humilité de Marie fut surtout éprouvée et triomphante, lorsqu'elle proclama en public ses droits sur Jésus, aux pieds duquel elle eût voulu tomber pour l'adorer comme la seconde personne de la très-sainte Trinité, ce qu'elle fit, nous dit Marie d'Agréda, aussitôt qu'elle fut arrivée hors des portes de Jérusalem, loin de la vue des hommes. Son silence lorsque Jésus fit sa réponse, qui n'était pas en réalité une réponse, mais qui ressemblait à un reproche étrange dans la bouche d'un enfant de douze ans, le silence de Marie, disons-nous, était la continuation de la même humilité merveilleuse. Tout cela est bien d'accord avec ce que nous savons d'ailleurs de notre Mère bien-aimée. Tout cela, nous nous y attendions et nous le reconnaissons. C'est l'image qui nous est familière; et nous respirons plus à l'aise que tout à l'heure, lorsque nous gravissions avec effort ces hauteurs élevées qui ne sont pas réservées à des créatures telles que nons. Marie nous étonne toujours. Il y a pour nous de douces surprises dans ses grâces les plus

communes; la beauté en est à la fois si héroïque et si agréable! Cette beauté est bien loin de nous, mais elle ne paraît pas si éloignée. Elle nous tente. Il nous semble que nous pouvons y atteindre. Du moins, elle nous attire vers elle et nous montre ainsi la meilleure route sur laquelle nous puissions marcher. N'est-il pas bien étrange qu'en trouvant Dieu nous devenions plus humbles, même lorsque par là nous nous sentons ravis, et que nous nous sommes élevés plus haut? L'humilité est le parfum de Dieu; c'est le parfum que laisse derrière lui celui qui ne peut s'humilier parce qu'il est Dieu. C'est l'odeur, la marque, le signe, que le Créateur laisse sur la créature quand il l'a pressée pendant un moment. Il faut que l'humilité soit une loi du monde de la grâce, puisque nous la trouvons dans Marie, dans les saints, et, d'une manière très-faible et presque imperceptible, en nous-mêmes. Peut-être est-elle inséparable de Dieu. Par elle, nous découvrons dans l'Ancien Testament le Très-Haut, celui qui est incommunicable. Par elle, nous découvrons Jésus dans le Nouveau Testament. La gloire de l'humilité est dans la nature humaine de Notre-Seigneur, sur laquelle la pression de la nature divine demeura toujours. C'est cet inévitable parfum que Dieu laisse derrière lui qui l'empêche de nous dérober entièrement ses traces. C'est « la myrrhe, l'aloès et la cannelle de ses maisons d'ivoire. » Marie l'a maintenant retrouvé, et elle s'est reposée dans la vallée d'humilité la plus basse et la plus fleurie, et le parfum de Dieu a parfumé ses vêtements, ses « vêtements enrichis d'or, parés de divers ornements[1]. »

Une autre disposition de la sainte Vierge dans sa troisième douleur était sa résignation, qui simplifiait pour ainsi dire, par une souffrance unique, les afflictions variées et nombreuses qui s'y trouvaient renfermées. Il n'y a absolument aucune disposition de l'âme, aucun don, aucune grâce, pour supporter le malheur, qui puissent être comparées à la simplicité. La simplicité amène à sa

[1] Psaume 44.

suite la droiture du cœur et des yeux. Elle ne s'étonne pas; elle ne se précipite pas; elle ne se laisse pas distraire par plusieurs choses. Elle est accompagnée d'une sorte de discrétion, dont on ne se rend pas compte, et qui est très-utile dans les temps d'affliction. L'oubli de nous-mêmes est la leçon la plus pénible et la plus nécessaire que nous ayons à apprendre en temps de trouble, et, en cela, la simplicité nous mène à moitié chemin. En outre, la simplicité fortifie notre foi en tenant nos regards doucement fixés vers Dieu, et presque sans effort. Il est dans la nature de la simplicité d'être trop maîtresse d'elle-même pour être prise à l'improviste par ces tentations subtiles qui nous assaillent dans l'affliction, et qui, sous prétexte de prudence ou d'un bien plus grand, nous détournent artificieusement de Dieu pour nous faire reposer sur des créatures. La simplicité est entourée d'un cercle de lumière, même dans les ténèbres, comme la lune qui brille à travers un brouillard. S'il n'y a pas alors assez de lumière pour guider la marche, il y en a du moins assez pour garantir contre les surprises. Telle était la simplicité de notre Mère bien-aimée. Et cette simplicité avait à lutter contre une effrayante complication de douleurs. Il y avait d'abord la cruelle souffrance dont le propre est de distraire et d'égarer. La souffrance semble diviser notre nature en nombreuses fractions dont chacune vit et apporte sa douleur. Il y avait en outre, chez Marie, la souffrance corporelle due à l'affliction intérieure ainsi qu'à la fatigue, à la faim et au manque de repos. S'asseoir et mourir aurait été aisé, si cela lui eût été permis. Mais il y avait à travailler, à penser, à projeter, à considérer, à se mouvoir, et l'activité était presque insupportable dans une conjoncture telle que celle où elle se trouvait : et c'était ce moment-là que Dieu choisissait pour l'accabler d'une manière surnaturelle par des épreuves intérieures. Elle se trouvait dans les ténèbres. Un changement soudain semblait être survenu dans la vie de son âme. Elle combattait, non contre un seul mal, mais contre un grand

nombre; non contre un mal qu'elle sût où trouver ou comment braver, mais contre des incertitudes, des conjectures, des soupçons, une cruelle perplexité, une ignorance inaccoutumée, et des ténèbres qui la déconcertaient, qui venaient à l'encontre de ses pensées, et les refoulaient en elle. Marie souffrait tout cela en un seul et même temps. Et cependant, sa volonté ne cessa d'être plus calme qu'un lac pendant l'été. Comme le lac repose dans le sein de la verte vallée, ainsi sa volonté reposait dans le sein de Dieu. Elle ne fut jamais agitée. Ni premier mouvement, ni souffle irréfléchi d'amour-propre, ne rida jamais, même d'une manière imperceptible, la surface argentée de ses eaux. Ce calme était dû à la simplicité. Pendant soixante-trois années de la vie de Marie, cette vertu accomplit bien des merveilles; mais, à part le moment de l'Incarnation, rien ne peut être comparé à l'amoureux silence des Trois jours d'absence. Il semblait, et sans doute ce ne pouvait être qu'une apparence, que la perte de son Fils eût conduit Marie à se reposer plus profondément dans le sein du Père.

Quoique cette troisième douleur soit située en grande partie sur des hauteurs qui nous sont inaccessibles, elle est, néanmoins, si pleine de leçons pour nous, qu'il est difficile de faire un choix parmi les enseignements qu'elle nous donne. Elle nous enseigne d'abord que la perte de Jésus, quelque courte qu'en soit la durée, est le plus grand de tous les maux. C'est là ce qui était presque intolérable, même pour la sainte Vierge, et Jésus ne nous est pas plus nécessaire qu'il ne l'était pour elle, parce qu'il est absolument nécessaire à toutes les créatures; seulement il est pour nous d'une nécessité plus pressante, à cause de notre faiblesse et de nos péchés. La grandeur de l'affliction de Marie est pour nous une mesure visible de la grandeur du mal. Et cependant, hélas! combien peu le sentons-nous! Que de bonheur ne voyons-nous pas dans des hommes qui ont perdu Jésus, ignorant presque leur perte, plus souvent encore indifférents à cette perte lorsqu'ils la connaissent? Nous aurions pensé

que la perte de Jésus était en elle-même un mal si effroyable que rien ne pouvait l'aggraver, et cependant ne pas comprendre la grandeur de notre perte est un signe d'une misère encore plus grande. C'est une triste chose assurément que la voix du monde soit plus agréable à nos oreilles que la voix de Notre-Seigneur. Si le monde est si misérable, si haïssable, c'est par cela même qu'il ne possède pas Jésus. Jésus n'appartient pas au monde. Jésus a refusé de prier pour le monde. Notre amour pour le monde est une véritable déclaration de guerre contre Jésus; ainsi l'a déclaré Notre-Seigneur. C'est une chose qui fait défaillir nos cœurs que de regarder le monde et de savoir qu'il est étranger à Jésus. C'est pour nous comme la vue désolée de bruyères stériles ou de tristes marécages. C'est une région que nul soleil ne peut dorer, lugubre pendant le jour le plus brillant, et plus hideuse encore quand elle est éclairée par le soleil. Il en est ainsi du monde parce qu'il ne possède pas Jésus. Il en est ainsi de nous suivant la proportion dans laquelle nous sommes amis du monde, ou en paix avec lui. Jésus et le monde sont incompatibles. N'y a-t-il pas de quoi nous effrayer? Les plaisirs, la gaieté, la mode, le luxe, osons-nous, même en pensée, supposer tout cela dans le cœur de Jésus? Sourirait-il en entendant des paroles mondaines? Désirerait-il plaire à ceux qui l'entourent, et qui ne se donnent pas la moindre peine pour plaire à son Père? Chercherait-il à se rendre populaire dans la société, à rester dans de bons termes avec ceux qui ne se soucient pas du seul intérêt qu'il a lui-même à cœur; chercherait-il à tenir ses principes à l'écart, non-seulement par amour du silence et par réserve, mais dans la crainte de causer quelque gêne à autrui, et de porter atteinte à cette politesse de relations sociales, qui tient lieu de charité? Hélas! le péché est un mal; l'excès du plaisir est un mal; donner à Dieu la seconde place est un mal; adorer le riche est un mal; endurcir nos sentiments chrétiens pour nous accoutumer aux frivolités mondaines et à des conversations

très-légères et très-peu charitables, c'est un mal. Mais du moins ce sont là des maux qui ne portent pas de masque. Nous savons ce que nous faisons. Nous renonçons à Jésus avec la pleine connaissance de notre sacrifice. Nous optons pour un parti, nous choisissons notre lot en connaissance de cause. Mais le désir de plaire! voilà le danger pour une personne pieuse. L'idée par elle-même implique déjà une totale séparation du Christ. A quoi désirons-nous plaire en effet? Au monde qui est l'ennemi de Jésus. A qui désirons-nous plaire? A ceux qui ne se soucient pas de plaire à Dieu, et dans lesquels Jésus ne met pas sa complaisance. En quoi désirons-nous plaire? Dans des choses, des conversations et des entreprises qui n'ont pas de rapport avec Dieu, qui n'ont pas le parfum de Jésus-Christ, qui n'ont pas de tendances religieuses. Quand désirons-nous plaire? Au temps où nous faisons le moins pour Jésus-Christ, alors que la prière, la foi, l'espérance, la charité et une douleur permanente du péché seraient les plus inopportunes. Où désirons-nous plaire? Dans les lieux où Dieu paraît moins qu'ailleurs, où chaque circonstance reflète sur nous l'image du monde comme la lumière d'un lustre. Cependant, nous ne voyons aucun mal. Nous voulons que tout soit comme il faut, poli, inoffensif, simplement que Dieu soit tenu discrètement à l'écart. Dieu a dit que lui-même et Mammon ne peuvent demeurer ensemble. Et jusqu'à un certain point, nous forçons Dieu à demeurer avec l'idole. Il faut qu'à la fin il se tienne en paix avec le monde, et qu'il apprenne à se mouvoir à côté de lui dans sa propre sphère sans empiétement, sans dispute. Chose terrible! l'enfer ne se trouve-t-il pas déjà dans cette seule tentative? Et cependant combien peu les hommes le soupçonnent! C'est comme un miasme malfaisant qui se répand dans l'air et qui n'affecte pas d'abord les poumons. Mais les lumières commençent à s'obscurcir, puis elles s'éteignent l'une après l'autre, et nous restons dans les ténèbres, incapables d'échapper, atteints que nous sommes déjà

par la léthargie et la suffocation. En d'autres termes, des principes élevés s'abaissent peu à peu, ou nous les gardons pour les grandes occasions, telles que le carême ou la société d'un prêtre. Puis, nous commençons à ressentir vivement l'ennui que nous cause la conversation de ceux qui sont chrétiens avant tout, nous déclarons qu'ils sont indiscrets, et, après avoir par là satisfait notre conscience, nous les louons plus que jamais, parce qu'au moyen du jugement circonspect que nous avons prononcé sur eux, nous avons écarté ce qui, en eux, nous mettait mal à l'aise, et nous endormons ce que notre conscience conserve d'inquiétude par la vivacité de louanges auxquelles nous avons, par avance, ôté toute valeur en les contre-balançant. Ensuite la pensée nous vient que c'est un devoir pour nous de rester bien avec le monde, même dans l'intérêt de Dieu. Mais être bien avec le monde, c'est presque être ses amis. Alors commencent les symptômes des deux vies distinctes qui vont se passer en nous. Mais nous ne voyons pas nous-mêmes ces symptômes. Puis des sentiments d'inquiétude naissent en nous, et enlèvent le plaisir que nous trouvons en certaines personnes, en certaines choses, en certains livres, en certaines conversations. Nous nous réveillons et nous nous représentons d'une manière intellectuelle l'avantage qu'il y a à être doux, à ne pas offenser et à rester dans de bons termes avec le monde. Cette idée nous console, et tout recommence pour nous à bien aller, et les bénédictions de Dieu, ses bénédictions spirituelles s'évaporent et s'éloignent de nous, de nos enfants, de nos demeures, de nos cœurs et de tout ce qui nous entoure, par degrés et presque imperceptiblement. Mais le soleil de la prospérité brille si éclatant, que nous ne voyons pas le brouillard que produit l'évaporation qui s'élève de la terre et se retire dans le ciel. Peut-être ne nous éveillerons-nous plus jamais à la lumière. Le désir de plaire a des propriétés soporifiques. Nous sommes entraînés ainsi sans jamais soupçonner jusqu'où le courant nous éloigne de Dieu. Nous pouvons

mourir sans connaître notre état : mais nous le connaîtrons après la mort, immédiatement après.

C'est ainsi que nous pouvons perdre Jésus de trois manières. Nous pouvons nous séparer brusquement de lui par le péché; nous pouvons nous éloigner de Jésus, tranquillement et doucement, en confessant que les attraits du monde sont plus grands que les siens; nous pouvons nous retirer de Jésus, lentement et par degrés insensibles, le visage toujours tourné vers lui, de la même manière que nous nous retirons de devant un monarque, et cela parce que Jésus n'est pas en nous un principe fixe, tandis que le désir de plaire est pour nous ce principe. Mais si nous avons perdu Jésus d'une de ces trois manières, le péché, la mondanité, le désir de plaire, et que Jésus nous réveille par sa grâce, que devons-nous faire? La troisième douleur de Marie nous l'enseigne. Notre perte doit être une douleur pour nous. Nous devons, comme Marie, chercher celui que nous avons perdu. Il pourra permettre que nous ne le retrouvions pas immédiatement, et cela est fort probable, mais nous devons tout quitter, afin de poursuivre notre recherche; il faut que toutes les autres choses y soient subordonnées; il faut qu'elles attendent et qu'elles cèdent. Il ne faut pas que nous soyons précipités dans notre recherche : il ne faut pas courir, il faut marcher; nous ne trouverons pas Jésus, si nous courons. Nous ne devons pas faire de choses violentes, même contre nous-mêmes, quoique nous l'ayons bien mérité. Ce n'est pas le moment de faire de nouvelles pénitences. La perte de Jésus est une assez grande pénitence, maintenant que nous l'avons reconnue. Nous devons être doux, et la douleur nous donne la douceur. Notre recherche doit être aussi une recherche douloureuse, comme l'était celle de Marie. Nous devons chercher Jésus avec des larmes, mais non avec des cris; avec un cœur brisé, mais calme. Nous devons le chercher dans l'endroit convenable, dans Jérusalem, dans le Temple, c'est-à-dire dans l'Église, dans les sacrements et la prière. Jé-

sus n'est jamais parmi nos parents; il ne se cache jamais dans les douceurs innocentes de nos paisibles foyers : c'est là une parole dure, mais cette troisième douleur l'a dite. Telles sont les conditions d'une recherche efficace. Ce fut ainsi que Marie chercha Jésus, ce fut ainsi qu'elle le retrouva. Nous devons avoir du courage. Chaque chose a son remède. La mondanité même peut se guérir, et pourtant si, parmi nos maladies, il en est une qui soit presque incurable, c'est surtout celle-ci. Quand même toute notre vie n'aurait été qu'un désir de plaire, et que ce poison aurait imprégné chacune de nos pensées, de nos paroles, de nos actions, de nos regards et de nos omissions, nous ne devrions pas, néanmoins, nous décourager. Si le changement d'habitude est trop difficile, changeons d'objet : mettons Jésus en place du monde. Qui a jamais connu des personnes plus entièrement à Dieu que quelques âmes qui appartenaient autrefois totalement au monde, et qui semblent lui avoir appartenu d'autant plus, qu'elles sont maintenant tout entières à Dieu.

Cependant nous devons aussi, comme cette douleur nous l'enseigne, nous tenir sur nos gardes contre une tentation qui nous assaillira probablement dans notre recherche. Nous perdons bientôt le sentiment de notre culpabilité, lorsque nous nous sentons redevenir meilleurs; c'est une conséquence de notre nature superficielle. Nous ne nous serons pas avancés bien loin dans notre recherche de Jésus, sans nous sentir disposés à attribuer sa perte, non pas tant à notre propre faute, qu'à quelque épreuve mystérieuse et surnaturelle que Dieu nous envoie, et dont l'arrivée est, par elle-même, un signe de notre vertu. Nos cœurs, que nous sentons brûler douloureusement pour Notre-Seigneur, ne peuvent pas être assurément les mêmes cœurs qui, quelque temps auparavant, nous semblaient pouvoir vivre satisfaits sans Jésus. Le changement de sentiment n'a pas été soudain ou marqué, donc il ne peut être nouveau. C'est ainsi que nous raisonnons. Hélas! la vérité est que notre propre

inconstance est si grande, que nous ne pouvons y croire nous-mêmes, excepté au moment même de notre changement, et quand nous le voyons de nos yeux. Ne nous faisons pas de vaines illusions au sujet des châtiments surnaturels; ils sont rares, et rares surtout pour des personnes telles que nous. Nous avons péché, et nous en sommes punis; et voilà tout. C'est notre châtiment d'avoir à chercher celui qui demeura jadis avec nous, et qui ne nous quitta qu'à regret. Soyons sûrs que tout ce qui nous concerne est très-ordinaire. Nous avons perdu Jésus, non dans les ténèbres mystiques de l'âme, mais dans la faiblesse d'un cœur mondain. Nous le retrouverons, non dans une vision, ni dans une opération puissante et intérieure de la grâce, mais en reprenant nos anciennes prières, et en fréquentant de nouveau les sacrements. C'est en cela que le mauvais esprit trompe beaucoup de personnes. Elles cherchent à voir Notre-Seigneur d'une manière plus frappante qu'elles ne l'avaient vu auparavant. Ainsi, elles vont jusqu'à lui, ne le reconnaissent pas, et passent outre. Il n'arrive pas souvent que les hommes retournent sur leurs pas pour poursuivre une recherche. Mais si ces âmes dont nous parlons ne le font pas, tout le monde ne voit-il pas qu'elles ont devant elles un désert où elles pourront mourir, mais qu'assurément elles ne traverseront jamais? Marie aurait pu penser que la perte de Jésus était une épreuve surnaturelle, et elle aurait pensé juste; mais elle pensa que cette perte avait eu lieu par sa propre faute, et, par là, elle atteignit à une vérité beaucoup plus élevée.

Il est vrai qu'il y a pour nous une perte de Jésus, qui n'est pas tout à fait de notre faute, et qui est autant une épreuve qu'une punition. Ce n'est pas qu'il soit perdu, mais il nous voile sa face. Nous croyons que nous l'avons perdu parce que nous ne le voyons pas. Cela nous arrive mainte et mainte fois dans la vie spirituelle; et, si nous y faisons bien attention, il est certain que nous découvrirons l'action de quelque loi dans ces disparitions. Nous viendrons à connaître les circonstances dans

lesquelles elles arrivent, celles qui en règlent la durée, et qui accompagnent le retour de Jésus à nos yeux. Car il fait tout avec ordre, poids et mesure, — plus encore, s'il était possible, dans le monde de nos âmes que dans le monde matériel. Dieu a sa voie avec chacun de nous, et il est important que nous la connaissions en ce qui nous concerne; mais, avec tous, ses voies sont un système qui a ses lois et ses périodes, et qui est aussi régulier dans ses déviations, aussi ponctuel dans ses catastrophes que dans la paix et l'harmonie de son mouvement. Il n'y a peut-être pas de moyen infaillible pour savoir quand la disparition de Jésus arrive par notre faute. Peut-être cette cause s'y trouve-t-elle toujours jusqu'à un certain point par notre faute. Si c'était seulement une épreuve, si nous étions sûrs que ce ne fût qu'une épreuve et qu'il n'y eût pas de notre faute, elle cesserait d'être très-efficace. Même dans ce cas, nous ne devons pas être passifs; alors même nous devons nous affliger, alors même nous devons chercher. Il ne faut pas attendre que Jésus revienne à nous, il faut que nous le cherchions et que nous découvrions où il est. Mais, jusqu'à ce que nous l'ayons trouvé, ne cherchons de consolation ni dans nos guides, ni dans nous-mêmes, moins encore dans la sympathie des créatures ou dans les consolations de la terre. Dieu seul est notre vraie consolation. Ce serait la plus triste des choses de pouvoir éprouver d'autre consolation que celle de le retrouver. Voilà ce que la troisième douleur nous enseigne; car elle reflète à la surface les relations de l'âme avec son Sauveur et Seigneur, sans que les profondeurs qui sont au-dessous produisent aucune confusion.

Il y a une espèce d'égoïsme dans les sentiments avec lesquels nous nous éloignons du lit de mort quand l'œuvre effrayante est terminée. Nous éprouvons un sentiment de calme et de repos qui, au premier moment, ressemble presque à une jouissance personnelle; mais il n'en est pas ainsi, ou du moins pas plus que notre nature ne peut l'éviter. C'était une angoisse de voir une

personne aimée souffrir horriblement, de la voir lutter contre la sombre ennemie, et d'être incapable de l'aider, si ce n'est par des prières que nous étions trop distraits pour faire convenablement, si ce n'est que Dieu accepte comme prière les vœux charitables de l'affligé. Tant de choses dépendaient de la lutte, tant d'intérêts étaient dans la balance; cela faisait mal au cœur d'y penser, plus mal encore à voir le bassin tantôt monter, tantôt descendre à cette heure terrible. Maintenant tout est fini; aussi loin que notre vue peut s'étendre, bien fini, heureusement fini, bien pour l'éternité. Le corps de celui que nous aimions ne peut plus nuire, l'âme est acceptée. Et comme il n'y a plus rien pour l'affliger ni pour le harasser, il n'y a plus rien qui puisse tourmenter notre amour pour lui. C'est un beau changement pour lui, un changement consolant pour nous. Nos cœurs sont pleins et débordent : c'est la dilation du vrai repos. Tels sont nos sentiments quand nous voyons Jésus et Marie sur le seuil de la maison de Nazareth, réunis de nouveau, leurs deux cœurs ne faisant qu'un sur le rivage de cette vaste et tranquille mer de dix-huit années durant lesquelles ils ne se sépareront plus. Le cœur de Marie est toujours brisé, il ne faut pas qu'il cesse de l'être; mais il bat dans un autre cœur qui ne la quittera plus pendant des années, et il y a dans sa douleur cette lumière calme et pensive d'un beau soir, au lieu des ténèbres, de la course errante et de la fatigue des Trois jours d'absence. Marie a retrouvé Jésus. C'est la paix aussi bien pour nous que pour elle. En vérité elle est digne d'envie maintenant à cause de ses joies, même au milieu de la multitude de ses douleurs.

CHAPITRE V.

QUATRIÈME DOULEUR.

Rencontre de Jésus portant sa croix.

Nous voici arrivés dans un monde nouveau depuis la dernière douleur; Bethléem et Nazareth restent en arrière. Nous avons dit adieu aux scènes de la sainte enfance, de l'adolescence et de la vie cachée. Le ministère des trois années est passé. Il y a vingt et un ans d'écoulés depuis les Trois Jours d'absence. Le cœur immaculé de Marie a traversé depuis lors un monde de mystères, toujours dans une joie surnaturelle, mais toujours avec une douleur incessante dans son âme. Désormais nous resterons à Jérusalem qui est le théâtre des quatre dernières douleurs, comme elle l'a été aussi de deux des trois précédentes. Nous sommes arrivés au matin du Vendredi Saint, à la rencontre que fit Marie de Jésus portant sa croix, rencontre qui est comptée comme la quatrième douleur.

Mais pour comprendre ce mystère, il faut que nous jetions un regard en arrière sur les vingt années précédentes. Marie change continuellement quoique dans une seule et même direction. Sa vie est une ascension sans fin vers le ciel. Elle croît toujours en sainteté, parce qu'elle croît toujours en amour. Elle croît toujours en amour, parce que Jésus croît toujours en beauté. Ainsi chaque douleur la trouve tout à la fois moins et mieux préparée : moins préparée parce qu'elle

aimait Jésus davantage et que c'était en lui qu'elle souffrait, mieux préparée parce qu'une sainteté plus forte peut porter des croix plus lourdes. Nous avons vu auparavant combien les accroissements de l'amour de Marie depuis le retour de l'Égypte jusqu'à son entrée dans Jérusalem quand elle alla à la douzième pâque de Notre-Seigneur, avaient augmenté sa capacité pour la souffrance. Ainsi la merveille de sainteté que nous avons laissée dans la maison de Nazareth, avec Jésus retrouvé, est bien différente de celle que nous allons accompagner de cœur sur le chemin de la croix. Cette quatrième douleur n'était pas en elle-même égale à la troisième, mais elle tomba sur une plus grande capacité de souffrance.

La beauté du paradis terrestre que Dieu avait planté de ses propres mains, et où il venait, à l'heure de la brise du soir, converser avec ses créatures non déchues, n'était qu'une ombre bien faible de la beauté de la maison sainte durant les dix-huit années de la vie cachée de Notre-Seigneur. Nous ne pouvons nous faire une idée de tous les mystères qui s'accomplirent dans ce cloître céleste. Les paroles y étaient rares; cependant durant dix-huit ans elles furent ce que, dans notre langage humain, nous appellerions innombrables. Le silence même y était une source de grâces. Il s'y trouvait des myriades d'actions admirables dont une seule avait une valeur si infinie qu'elle aurait pu racheter le monde. Durant ces dix-huit années un incommensurable univers glorifiait Dieu jour et nuit ; les magnifiques espaces célestes avec leurs lois majestueuses, les vastes orbes déserts avec leur travail intérieur de matière inorganique et leurs époques presque interminables de vie inanimée, la terre avec tous ses habitants, les adorateurs du vrai Dieu épars au milieu des ténèbres variées de ses diverses régions, l'élite des générations passées reposant dans le sein d'Abraham et dans les limbes des pères, les petits enfants, la foule innombrable des esprits qui peuplent les différentes demeures au-dessous de la surface de la terre, les

âmes en adoration au milieu des flammes du purgatoire : tout cela agissait de concert pour augmenter la gloire du Très-Haut. Le vaste monde des anges surtout, peuplant l'incommensurable étendue de l'espace rendant sans cesse au Dieu qu'ils contemplent clairement, avec les yeux de leur intelligence, un culte de la plus exquise perfection. Mais l'univers entier n'était rien auprès de la sainte demeure de Nazareth ; une heure de cette vie dépassait tout le reste dans la balance des siècles, et non-seulement le dépassait en comparaison mais de tout l'infini. Le centre de toute la création spirituelle ou matérielle était là dans le village le plus écarté peut-être de l'obscure Galilée. Pourquoi ce centre était-il là ? c'est qu'en toutes choses, les centres de Dieu déjouent les calculs de la science des hommes.

Dans un certain sens Marie semblait être le centre de ce point central de toute la création. Car si Jésus était le centre pour Joseph, pour Marie et pour les troupes innombrables d'anges étonnés qui se trouvaient en adoration autour de lui, Marie semblait être le centre de Jésus, ce qui est bien plus grand encore. Jésus était venu pour racheter un monde entier, et ne s'était accordé que trente-trois ans pour cette œuvre gigantesque. Douze années avaient été données à Marie. Quelques bergers s'étaient prosternés devant Jésus, trois rois orientaux avaient baisé ses pieds, Siméon l'avait tenu dans ses bras, Anne l'avait béni, des infidèles égyptiens s'étaient émerveillés à sa vue, les habitants de Nazareth pensaient qu'il n'était pas un enfant ordinaire. A part cela, le monde ne savait rien de lui. C'était simplement un des nombreux enfants de la Galilée. Il s'était donné à Marie. Les douze années s'écoulèrent et s'achevèrent dans le plus étrange mystère de douleur. Il semblait que ce fût pour Marie une sorte d'initiation dans quelque région élevée de sainteté sans nom. A compter de ce mystère commence une période de dix-huit années, durant lesquelles Notre-Seigneur paraît se dévouer exclusivement à Marie et à Joseph. Il est comme un

maître des novices pour Marie, et la sainte Mère fait comme un long noviciat à la suite duquel elle fera sa profession de foi sur le Calvaire. Cette période de dix-huit années ne pouvait être une perte de temps. Elle ne pouvait être disproportionnée à l'œuvre du ministère public de Jésus, ni à la souffrance de sa Passion. Elle était en harmonie avec sa sagesse, qui était infinie. De même que le ministère des trois années fut le temps des Juifs, et la Passion notre temps, les dix-huit années furent le temps de Marie.

Ne serait-ce pas une tâche impossible à remplir que d'essayer un calcul approximatif de cette somme d'amour que ces années produisirent dans le cœur de Marie? La beauté spirituelle de l'âme humaine de Jésus, la contagion de son exemple céleste, l'attrait de toutes ses actions, l'efficacité de ses paroles surhumaines, la vue de son cœur sans voile, les visions de sa Nature divine et de la Personne du Verbe accordées de temps en temps étaient toutes autant de sources de grâces substantielles inondant à toute heure l'âme de Marie. Sans une assistance spéciale, elle n'aurait pu vivre dans un voisinage si rapproché de Jésus. Elle n'aurait pu survivre à cette opération plus qu'angélique de sanctification. Sa vie n'aurait pas pu continuer avec son amour. S'il y avait quelque chose qui ressemblât à un répit, si nous pouvons parler ainsi, dans l'essor de l'âme de Marie qui ne cessait de s'élever à une plus grande hauteur, c'était quand Jésus entourait Joseph de son amour et ornait de grâces nouvelles et incomparables cette âme, qui, par sa grandeur, surpassait déjà tous les saints. Dix-huit années avec Dieu, sachant qu'il était Dieu, pendant dix-huit ans sans voir, entendre, toucher Jésus, être touché par lui, et gouverner le Créateur de l'univers! Serait-il possible au langage de dévoiler les mystères d'une telle époque? Quel est le plus imitable des attributs de Dieu, pour nous ses créatures? Chose étrange! c'est sa sainteté. Ainsi que Notre-Seigneur lui-même le déclare, nous devons être parfaits comme

Dieu est parfait. Le résultat que ces dix-huit années produisirent dans l'âme de Marie fut donc la sainteté, et, par conséquent, l'amour. Mais par quelles voies, de quelle manière, par l'infusion de quels dons ce résultat eut-il lieu? et quelle en fut la rapidité, si prodigieuse que nul mortel ne peut s'en former une idée, si ce n'est Marie et Joseph, sur l'âme desquels Dieu demeurait, pour ainsi dire, comme en un lieu de repos? Si l'amour appartenait seulement aux anges et aux hommes, nous serions obligés de lui donner un autre nom lorsqu'il atteint à des hauteurs telles que celles jusqu'où il s'éleva en Marie. Mais Dieu lui-même est l'amour. Ainsi nous avons à nous mouvoir dans un espace infini. Et nous pouvons donner à la sainteté de Marie le nom d'amour, sans crainte d'enlever à cette sainteté rien de sa plus grande sublimité. Si notre sainte Mère ne pouvait se séparer sans peine de Jésus à la porte de Jérusalem, il y a dix-huit ans, comment ce monde nouveau d'amours différents pour Jésus qu'elle possède dans son cœur lui permettra-t-il de se séparer maintenant de son Fils? Le seul sens dans lequel on doive entendre que chaque douleur de Marie dépasse celle qui l'a précédée, c'est qu'ayant plus d'amour à torturer, la dernière venue a un plus grand pouvoir pour faire souffrir. Elle a tant de pouvoir que la Toute-Puissance doit veiller sur notre sainte Mère pour retenir la vie dans ce cœur précieux qui lui est plus cher que tout le reste du monde.

Les dix-huit années finissent et les trois années du ministère commencent. On ne sait pas jusqu'à quel point la sainte Vierge se trouvait avec Jésus pendant son ministère public. Il est très-probable qu'elle ne fut jamais longtemps séparée de lui. Mais l'Écriture ne nous donne aucun témoignage décisif sur ce point, et les saints contemplatifs diffèrent d'opinions. Il semble très-vraisemblable que Marie ne se sépara pas réellement de Jésus. S'il fut permis à Marie de suivre Jésus pendant sa Passion, nous pouvons difficilement supposer qu'elle fut

jamais bien éloignée de lui durant son ministère. Il commença ses miracles, par suite de l'intercession de Marie, à Cana en Galilée, et quand, dans une occasion racontée par l'Évangile, elle vient le chercher, pour ainsi dire, avec les droits d'une mère, le sens du récit nous conduirait à supposer que, d'un côté, Marie n'était pas continuellement avec Jésus, et que, d'un autre côté, quoique ce ne fût pas pour elle une chose ordinaire d'aller le retrouver, il lui arrivait de le faire quelquefois. Nous ne saurions nous empêcher de supposer que Marie connut en toute circonstance, soit en esprit, soit par les révélations des anges, ou par quelque canal humain, toutes les paroles et toutes les actions de Jésus, durant les trois années de son ministère. On ne peut guère supposer que les paroles de son Fils soient notre propriété, qu'elles soient accessibles à chacun de nous, sans avoir été également le partage de Marie, et un moyen pour elle de grande sanctification.

Pour Marie, le ministère des trois années fut comme une nouvelle révélation de Jésus. Elle le vit sous plusieurs points de vue, sous lesquels elle ne l'avait jamais vu auparavant. Chaque modification qui se produisait en Jésus, quelque vulgaire qu'elle pût être en apparence, ne pouvait réellement l'être; elle était pleine de merveilles de beauté et de grâce. C'était pour l'amour de Marie un nouvel aliment qui produisait aussi des changements dans l'amour qu'il faisait naître dans le cœur de la Mère. Dans l'enfance de Jésus, elle l'avait vu, pour ainsi dire, dans une vie immobile, elle l'avait vu, de même que la fontaine laisse sourdre l'eau, produire des mystères célestes avec une passivité apparente, quoiqu'il ne les produisît pas à son insu. Dans l'adolescence, les merveilles de l'activité de Jésus s'étaient développées. Le cœur de Marie était de nouveau captivé par la grâce de son Fils. Mais il était avec ceux qu'il connaissait, à qui il se confiait, et qu'il aimait d'une manière inexprimable. Il était à la fois le sujet et le souverain dans la sainte demeure. On peut dire qu'il y eut

plus de différence entre le ministère de Jésus et sa vie cachée, qu'il n'y en avait eu entre celle-ci et son enfance. Jésus avait alors à agir dans le monde, à y être Dieu sans paraître cependant montrer de singularité, à s'adapter à une foule de nouvelles positions et à s'adresser à des classes variées d'auditeurs. Ainsi, tantôt il mûrissait graduellement la vocation des apôtres, tantôt il maniait la multitude, ou bien encore il calmait les douleurs ou il réprimandait le péché; tantôt il développait les Écritures et déroulait au petit nombre choisi les replis cachés de ses profondes paraboles; tantôt avec une sagesse calme et facile, il éludait les piéges des ennemis qui essayaient de l'embarrasser dans ses discours. Chaque jour amenait ses changements, ses attitudes, ses positions, ses variétés; chaque point de la nature humaine de Jésus se découvrait; chaque jour se produisaient des grâces infinies. C'était comme trois années d'une musique céleste dont les sons enchanteurs s'élevaient et s'affaiblissaient tour à tour, se changeaient et s'entremêlaient, cessaient et recommençaient, s'enroulaient et se déroulaient sans fin. C'était une combinaison indescriptible de douceur et de force, de sagesse et de simplicité, d'indulgence et de sainteté, d'humanité et de divinité. Il n'y avait pas et il ne pouvait y avoir un trait, un son, un geste, un regard dans la conduite du Créateur incarné qui ne fût en soi-même tout à la fois une révélation pour Marie, ainsi que pour les anges, dans un degré inférieur, et qui ne fût en même temps un abîme impossible à approfondir, que l'œil seul de leur auteur pouvait sonder. Ces années de la vie publique de Jésus furent plus belles que l'enfance, plus merveilleuses que la vie cachée. Les effets doivent en avoir été étonnants sur Marie.

Nous ne nous formerons jamais de Marie une idée qui approche de la réalité, si nous ne donnons au ministère des trois années la place qui lui est due dans l'œuvre progressive et prodigieuse de sa sanctification. Les périodes de cette sanctification furent plus merveilleuses

que les jours de la création, et sont marquées aussi distinctement. L'Immaculée Conception, avec ses quinze années de mérites croissants, en fut le premier jour. L'Incarnation avec les douze années de l'Enfance occupèrent le second. Les Trois Jours d'absence, avec les dix-huit années de la vie cachée, remplirent le troisième. Les Trois années du ministère occupèrent le quatrième. La Passion fut le cinquième. Les quarante jours de la vie ressuscitée, avec la descente du Saint-Esprit, remplirent le sixième. Puis, vient le septième, le sabbat de Notre-Seigmeur, après qu'il fut monté au ciel, et qu'il se fut assis à la droite de son Père, laissant, pendant quinze années, le vaste monde de la sainteté de Marie continuer à se mouvoir, de même que le monde matériel, avec le secours de son intervention permanente, de sa providence vigilante et de sa présence réelle, mais sans que ses mains travaillassent à cette œuvre, comme elles le faisaient auparavant. Puis, vient le terme de la sanctification de Marie, sa mort glorieuse, la douce sentence prononcée en sa faveur, son heureuse résurrection et le second avénement de Jésus, avec ses anges, pour recevoir Marie dans les cieux. Nous ne pourrons jamais apprécier les grâces de notre Mère bien-aimée, si nous séparons et disjoignons les sept jours de sa Genèse spirituelle.

Nous devons donc considérer le ministère des Trois années comme un temps tout à fait particulier, durant lequel, sous l'influence des adorables changements de Jésus, l'amour de Marie allait croissant, comme il ne l'avait peut-être jamais fait auparavant. Il semble qu'on s'éloigne de la réalité, quand on parle d'une nouvelle largeur, d'une nouvelle profondeur et d'une nouvelle hauteur à l'égard de ce qui dépassait, depuis longtemps, toute mesure, même angélique. Depuis des années, l'amour de Marie s'était élevé si près de Dieu, que les limites et les proportions de cet amour sont rendues confuses à nos faibles yeux par la splendeur éblouissante de la proximité du Très-Haut. Néanmoins, nous

devons continuer à nous servir du même langage, bien que nous connaissions à peine les choses dont nous voulons parler. Marie arriva à Béthanie, le jeudi de la semaine sainte, aimant Jésus d'un amour qui surpassait de beaucoup les trésors de tendresse que les dix-huit années de la vie cachée avaient amassés dans son cœur. Saint Joseph était mort, et, quoique l'amour de Marie pour lui, tout ardent qu'il était, ne fût pas une diversion à son amour pour Jésus, mais qu'il en fût plutôt une variété et un surcroît, cependant cette mort eut en quelque sorte sur elle une influence semblable à celle qu'exerçaient tous les changements, c'est-à-dire que son amour pour Notre-Seigneur s'en accrut. Les apôtres avaient pris la place de Joseph. Marie connaissait tous les desseins secrets de grâces que Notre-Seigneur avait sur chacun d'eux. Elle voyait parfaitement comment il agissait avec eux dans la variété de leurs vocations, de leurs dons, et de leurs caractères. C'était un modèle pour elle, qui devait être un jour la Reine des apôtres. Son amour pour eux multipliait aussi d'une certaine façon son amour pour Jésus. Dans cette période de la vie de Marie, comme dans les autres, chaque action que faisait Jésus était une nouvelle source d'amour pour le cœur maternel. Ses discours, ses paroles, son enseignement secret, ses austérités, ses prières, ses larmes, ses miracles, ses voyages, ses fatigues, sa faim, sa soif, les contradictions qu'il avait à essuyer,—chacune de ces choses était un inépuisable abîme d'amour. Il en fut ainsi jusqu'à la veille de la Passion. Cet accroissement incalculable d'amour était, d'après notre point de vue, une faculté de souffrir accrue dans la même proportion. Ainsi, la fin du ministère arrive, et les facultés du cœur de Marie sont plus merveilleuses que jamais.

On pourrait croire que nous nous sommes écartés de la douleur qui est devant nous ; mais, en réalité, il n'en est pas ainsi. Les Sept douleurs ne sont pas sept mystères séparés, et nous ne pourrions les comprendre, si nous les considérions ainsi. Elles ont une unité qui leur

est propre, et si, en les séparant, nous détruisons cette unité, leur signification nous échappe. Elles comprennent les trente-trois années tout entières. Chacune de ces douleurs dépend, pour sa vérité, sa profondeur, son intensité, son caractère particulier, d'une portion inséparable de ces années. La beauté de Jésus s'accroît. La grâce s'élève proportionnellement dans l'âme de Marie. L'accroissement de la grâce y est celui de l'amour. La grâce y atteint à un certain point connu de Dieu, fixé par lui, où elle est capable de porter un certain poids, de supporter une somme donnée de douleurs qui s'élèvent et la sanctifient ; et, à ce point, comme par l'opération d'une loi, une des douleurs arrive et saisit la grâce et l'amour des temps précédents : années de la sainte Enfance ou jours dévorants de la Passion, elle condense cette grâce et cet amour en une sainteté plus solide et plus sublime que jamais ; elle s'envole, emportant l'âme de la sainte Mère, avec une force semblable à celle de tous les anges, et elle la place sur quelque nouvelle hauteur bien loin de celle où elle était auparavant. Ainsi, chaque douleur est pour Marie une sanctification distincte, un renouvellement, une transfiguration, un autre degré d'union divine. Puis le procédé recommence. La grâce et l'amour s'accumulent encore une fois avec une accélération et une grandeur proportionnées à la nouvelle hauteur où se trouvait Marie, jusqu'à ce qu'une fois encore dans les conseils de Dieu, ils atteignent le point où une autre douleur vient accomplir son œuvre magnifique. Ainsi, nous avons aussi deux principes de comparaison par lesquels nous pouvons mettre en contraste les douleurs l'une avec l'autre. D'abord, elles diffèrent en elles-mêmes. Chacune d'elles a son excès particulier, comme les souffrances de Notre-Seigneur dans la Passion ; et ainsi, chacune d'elles a sa propre perfection et sa propre prééminence. Elles sont toutes également parfaites, mais c'est d'une perfection différente et appropriée à chacune d'elles. La nature d'excès dans l'une peut causer une plus grande souf-

france que la nature d'excès d'une autre. C'est ainsi que nous appelons la troisième douleur, la plus grande. Dans ce sens, les douleurs ne s'élèvent pas par degrés, comme les assises d'une pyramide se surpassent graduellement en devenant de plus en plus aiguës. Mais, il y a un second sens dans lequel elles le font. Chaque douleur, quand elle arrive, tombe sur un plus grand amour, et aussi sur un amour qui a souffert davantage, et par conséquent, sur une plus grande capacité pour la souffrance. De cette manière, chaque douleur est pire que celle qui la précède ; et elles renferment successivement, à un plus haut degré, le terrible pouvoir de causer des angoisses jusqu'à la fin, jusqu'à la sépulture de Jésus, jusqu'à ce que la possibilité des maux semble être épuisée, jusqu'à ce que les abîmes de la douleur sanctifiante contenue dans le monde immense de l'Incarnation aient été desséchés par l'absorption du seul cœur immaculé de la Mère du Verbe incarné. Voilà l'unité des douleurs de Marie ; et chaque douleur signifie réellement, non ce qu'elle paraît être par elle-même, mais ce qu'elle est dans la situation et l'ordre des trente-trois années.

On peut dire que la Passion commence le jeudi de la Semaine-Sainte dans la maison de Lazare, à Béthanie. Marie, comme on pouvait s'y attendre, ouvrit la longue série de douleurs, époque grande en elle-même, quoique courte en durée. Jésus-Christ était entré dans Jérusalem le dimanche des Rameaux, dans la modestie de son triomphe bien connu. Il avait passé ce jour en enseignant dans le Temple, aussi bien que le lundi et le mardi suivants; mais il retournait à Béthanie tous les soirs, personne à Jérusalem n'ayant le courage de lui offrir l'hospitalité, parce que ceux qui gouvernaient étaient irrités contre lui à cause de la récente résurrection de Lazare, et que pas un de ceux qui avaient crié *Hosanna!* le dimanche n'osait se mettre personnellement en avant, de peur de s'attirer par là l'attention et le ressentiment du Prince des prêtres. On suppose que Jésus

passa le mercredi en prière sur le mont des Oliviers, et qu'il vit les élus de tous les âges du monde défiler devant lui en longue procession, tandis qu'il priait en particulier pour chacun d'eux. Pendant ce temps, Judas préparait sa trahison, de concert avec les chefs du peuple. On suppose aussi que notre adorable Sauveur passa dehors la nuit du mercredi en prière dans les retraites de la sainte colline. Le jeudi matin, il se rendit à Béthanie pour dire adieu à sa Mère et pour obtenir son consentement à la Passion, comme il l'avait fait autrefois pour l'Incarnation. Non que ce consentement fût nécessaire dans le premier cas, comme il l'avait été dans le dernier, mais il convenait à la perfection de son obéissance filiale. La sœur Marie d'Agréda décrit dans ses révélations cette scène attendrissante. Jésus s'agenouilla devant sa Mère en lui demandant sa bénédiction ; Marie, refusant de bénir son Dieu, tomba à genoux en l'adorant comme son Créateur. Jésus insista ; tous deux restèrent à genoux, et enfin la Mère bénit son Fils, et le Fils bénit sa Mère. Qui pourrait douter que Jésus n'enrichit aussi d'une bénédiction spéciale sa Madeleine bien-aimée, la première et la plus favorisée de toutes les filles de Marie ? Il retourna ensuite à Jérusalem, où sa Mère le suivit, accompagnée de Madeleine, afin de pouvoir participer au divin sacrement. Cette nuit-là eut lieu la dernière cène, la première messe, le premier sacrifice non sanglant de Notre-Seigneur, qui devait être suivi le lendemain par le terrible sacrifice du sang.

Par une grâce miraculeuse, Marie assista en esprit à l'agonie de Jésus dans le jardin ; elle vit le cœur de Notre-Seigneur entièrement dévoilé à ses yeux et ressentit en elle-même, selon sa propre mesure, une agonie semblable. Elle voit la trahison de Judas consommée, malgré ses ardentes prières pour cette âme malheureuse. Puis le rideau tombe ; la vision s'obscurcit ; elle reste pendant quelque temps dans l'angoisse de l'incertitude. Avec la courageuse et douce Madeleine, elle s'avance à travers les rues. Elle essaye d'entrer dans les deux mai-

sons d'Anne et de Caïphe ; mais elle est repoussée comme elle l'avait été à Bethléem trente-trois ans auparavant. Elle entend la voix de Jésus ; elle entend aussi le bruit des coups qu'on donne à son Fils bien-aimé. Jésus est mis en prison pour la nuit. Saint Jean paraît et conduit notre sainte Mère dans la maison où la dernière cène a eu lieu. Elle est présente à toutes les horreurs de la matinée suivante. Elle entend le bruit de la flagellation ; elle voit Jésus attaché à la colonne et ceux qui l'entourent arrosés de son sang. Elle entend les doux gémissements, les bêlements presque imperceptibles de l'Agneau sans tache ; elle les entend, et le Tout-Puissant lui ordonne de continuer de vivre. Elle a vu en esprit, si ce n'est corporellement, les gardes d'Hérode se moquer de l'Éternel. Elle a vu les scélérats célébrer, dans la salle des gardes, le douloureux couronnement du Roi Tout-Puissant. Elle a vu les yeux de Celui qui voit tout couverts d'un bandeau, et le rebut du peuple pliant dérisoirement le genou devant Celui qui doit un jour prononcer le jugement suprême. Elle a élevé les yeux vers les degrés de la salle de Pilate, et elle contemple, toujours beau, quoique défiguré, son Fils, ressemblant plutôt à un ver qu'à un homme, tant il avait été foulé aux pieds et mutilé, tant les bourreaux avaient détruit la forme humaine par leurs atrocités. Elle entendit dire à Pilate : « Voilà l'homme ; » et en vérité il était nécessaire d'attester que Jésus était homme, lui qui, s'il eût été seulement un homme, n'aurait pu survivre après avoir été comme écrasé sous la triple pression que son Père, les démons et les hommes lui avaient infligée ; puis s'élevait sur la place, encombrée d'une immense multitude, ce cri sauvage de réprobation blasphématoire proféré par le propre peuple de Jésus. Ce cri résonne encore à nos oreilles, il retentit encore dans l'histoire, et même dans le paisible séjour du ciel, il frappe encore l'oreille de la Mère, qui l'entendit alors dans toute la sauvage horreur de sa réalité. C'est après cela que Madeleine conduit Marie à sa demeure, où Jean doit aller

porter la nouvelle de la sentence quand elle sera prononcée.

Nous paraissons dire ces choses tranquillement, presque froidement. Hélas! il est inutile de dire beaucoup de paroles. D'ailleurs, quelles pourraient être ces paroles? Pour le cœur de Marie, pour sa sainteté, pour sa douleur, chaque minute de ces heures fut plus longue que des gerbes de siècles attachées ensemble dans quelque révolution séculaire du système du monde. Chaque mystère séparé, chaque coup de la flagellation, chaque fragment d'action ou de souffrance que nous pouvons détacher de la masse était d'une valeur, d'une importance, d'une étendue, d'une réalité plus grande, et bien plus grande que si, à chaque moment, un nouvel univers eût été tiré du néant avec ses millions de millions d'étoiles, et eût été peuplé d'êtres mille fois plus beaux que les anges. C'est comme si le cours de toute la nature et le temps eussent été accélérés, et que toutes choses eussent été poussées avec la rapidité de la pensée vers le but indiqué par Dieu. Une terreur étrange s'empare d'un enfant à la vue d'une machine gigantesque et inconnue; ainsi nous frappe la vue de la sainteté de la sainte Vierge, alors que cette sainteté, comme un globe colossal animé d'une effrayante rapidité, s'ouvre un chemin à travers les ténèbres, les blasphèmes et le sang. Son âme pouvait-elle être encore la même que celle qui avait quitté Béthanie la veille après midi seulement? Le saint dans le rayonnement de sa gloire, et le malade au pâle visage qui se plaint sur son lit de mort, ne sont pas plus différents que la Mère d'hier ne diffère de celle d'aujourd'hui, quoiqu'elle soit certainement la même. Elle vient d'atteindre le point de sa quatrième douleur. Elle est maintenant prête à rencontrer Jésus portant sa croix.

Enfin saint Jean retourne à la maison avec la nouvelle de la sentence et d'autres renseignements. Notre Mère bien-aimée a le cœur brisé, et cependant, toujours calme et comme rayonnante d'une lumière divine, elle

se prépare à sortir avec Madeleine et l'apôtre. Et celui-ci, qui connaît les divers chemins, conduit Marie à l'extrémité d'une rue où elle pourra rencontrer Jésus sur la route du Calvaire. Mais a-t-elle assez de force pour une telle rencontre? Non, par elle-même; mais elle a autant de force pour rencontrer Jésus qu'il en a pour poursuivre sa route; car Marie a Jésus en elle, elle possède en elle les espèces non consommées de la sainte Eucharistie. C'est seulement avec Jésus que nous pouvons rencontrer Jésus. Il en était de même pour elle. Nous le prenons comme un viatique, puis nous allons le trouver comme notre juge. Marie reçut aussi Jésus comme un viatique, mais dans un sens particulier, et elle alla à sa rencontre quand il était condamné et sur le chemin de la mort. Ce fut ce sacrement non consommé qui la soutint pendant ce brisement de cœur surhumain qui devait durer encore douze ou quinze heures. Si cette merveilleuse conjecture, que nous ne croyons pas, était vraie, savoir que ce fut au moment où les espèces de l'auguste sacrement furent consommées en lui que Notre-Seigneur s'écria : « Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné? » nous pourrions estimer la force que cet adorable sacrement fournit à la sainte Vierge.

Toutes les rues sont remplies d'une foule dont le flot se dirige vers le Calvaire. Au coin des rues, des hérauts sonnent de la trompette et proclament la sentence devant le peuple attroupé. Marie s'enveloppe de son voile. Jean et Madeleine appuient leurs cœurs brisés sur le sien, car ils sont défaillants et malades. Quel voyage pour une mère! Elle remarque à peine les rues, mais leurs ombres jettent dans son âme l'obscure réminiscence de la Pâque qui avait eu lieu vingt et un ans auparavant, et les trois jours cruels qui l'avaient suivie. Elle a pris sa place, silencieuse et calme. Elle ne tremble même pas. Quelques larmes coulent comme d'elles-mêmes, de ses yeux. Mais ses joues ne sont-elles pas rouges? Oui, car ses larmes sont des larmes de sang. Le cortége paraît. Le haut cheval du centurion ouvre la

marche et montre le chemin. La trompette fait entendre des sons plaintifs. Les femmes regardent à travers le treillis des fenêtres. Marie voit tout, les deux larrons, les croix, et cependant elle ne voit qu'un seul objet, Jésus. Quand il s'approche, la paix devient plus profonde dans son cœur. Il n'en pouvait être autrement; Dieu s'approchait et la paix marchait devant lui. Jamais amour maternel ne s'est assis sur un trône pareil à celui du cœur de Marie. Son angoisse était inexprimable. Dieu seul, qui connaît le nombre des grains de sable de la mer, la connaît. Voici que Jésus est arrivé près de Marie, il s'arrête un instant; il lève la seule main qu'il a de libre, et essuie le sang de ses yeux. Est-ce pour voir Marie? C'est plutôt pour qu'elle puisse le voir, pour qu'elle puisse voir son regard rempli de tristesse et d'amour. Elle s'approche pour l'embrasser. Les soldats la repoussent rudement. O douleur! Et elle est pourtant sa mère! Ainsi repoussée, elle chancelle un moment, puis elle redevient calme; elle fixe ses regards sur Jésus, et Jésus regarde aussi Marie. O chaîne divine! ô embrassement sacré! ô torrent d'amour! ô débordement de douleur! A-t-il donc moins de force qu'elle? Voyez, il chancelle, accablé sous la charge de sa pesante croix, et tombe; on entend le bruit sourd et lugubre de sa chute, comme le bruit que fait un arbre en tombant. Marie le voit. Le Dieu du ciel et de la terre est gisant dans la poussière. Des hommes s'approchent, semblables à des bouchers qui entourent une bête qui vient de s'abattre; ils le frappent du pied, et le battent en proférant d'horribles blasphèmes contre lui, et ils le relèvent avec une férocité cruelle. C'est la troisième chute de Jésus. Marie le voit. Voilà ce cher fils qu'elle portait dans ses bras à Bethléem. Mais elle ne peut rien pour lui. Elle ne peut s'approcher davantage. La Toute-Puissance retient avec force le cœur de Marie. Dans une paix bien au-dessus de l'intelligence de l'homme, Marie suit lentement son Fils vers le Calvaire. Madeleine et Jean, égarés par la douleur, suivent aussi; il semble qu'une grâce de force

émane pour eux du manteau bleu de la sainte Vierge et leur donne le courage de vivre avec des cœurs brisés. La quatrième douleur est accomplie ; mais, hélas ! nous ne voyons que l'extérieur des choses.

Quoique cette douleur semble n'être qu'un degré dans la Passion, elle a néanmoins des caractères fortement marqués. Le fait seul que cette douleur ait été choisie par l'Église comme une des sept douleurs de Marie, implique qu'elle a une significatiou propre et spéciale. Pour Notre-Dame, c'était l'arrivée actuelle d'un mal longtemps redouté. C'était l'accomplissement d'une vision qui avait été devant ses yeux pendant des années, durant le sommeil et durant la veille. C'est la première de ses douleurs qui se sépare des mystères de la Sainte Enfance et qui appartient à la seconde constellation des afflictions de Marie, celles de la Passion. Il y a une souffrance particulière dans l'arrivée d'une infortune que nous attendions depuis longtemps. Il semble qu'on n'y soit plus préparé, parce qu'on l'est depuis trop longtemps. Nous avons tout imaginé d'avance. Nous avons disposé les circonstances qui accompagnent la douleur, dans l'ordre et la position qui nous conviennent. Nous avons songé mainte et mainte fois à ce que nous penserions, à ce que nous dirions, à ce que nous ferions. Nous avons pour ainsi dire étudié l'attitude dans laquelle nous avions l'intention de recevoir le coup. Nous n'avons rien oublié, nous avons pourvu à tout. Nous avons pris notre parti. L'affliction que nous attendons est devant nous comme un tableau, et quoique nous ayons déjà bien souffert dans cette attente, l'habitude a presque émoussé le dard de notre douleur avant qu'elle arrive. Mais elle vient. Ah ! cruel caprice du mal ! Il n'a pas observé une seule de toutes nos règles. La douleur n'est pas venue par le vrai chemin, ni au vrai moment, ni avec l'arme véritable ; elle ne nous a pas frappés à la vraie place, et elle n'a aucune ressemblance, pas l'ombre d'un air de famille avec le roman d'infortune auquel nous nous étions préparés. Elle nous a pris à l'impro-

viste. Elle nous a déconcertés entièrement, et nous nous sentons au moins autant maltraités par cela même que par le mal que nous attendions.

D'ailleurs, la tension de l'esprit et du corps que nous nous sommes donnée afin de pouvoir supporter la souffrance, nous rend particulièrement sensibles à la peine, et nous reconnaissons que nous n'avons pas, pour la supporter, la moitié de ce courage héroïque que nous avions résolu de montrer. Il y a beaucoup d'hommes qui affrontent courageusement le châtiment ou la mort quand ils viennent à l'heure indiquée; mais s'ils sont différés, les forces de l'âme, qui se sont comme concentrées pour l'heure fatale, tombent, se dispersent et souvent s'amollissent d'une manière extraordinaire. Et cependant, comme un poëte l'a dit avec raison, pour nous, simples mortels, « toutes choses sont moins terribles qu'elles ne le paraissent; » au lieu que, dans ce qui concerne les douleurs de la sainte Vierge, la réalité dépasse de beaucoup l'attente la plus terrible. En effet, la réalité lui apporta, jusqu'à la dernière, les peines cruelles qu'elle avait prévues, et, comme marque de leur présence, elle en amena encore un grand nombre d'autres auxquelles son âme n'avait pu se préparer, même avec la prévision si claire qu'elle possédait. La douleur qui avait régné au-dessus de toutes ses autres douleurs pendant trente-trois ans, venait enfin de se présenter à elle dans les rues de Jérusalem. Cette douleur venait pour accomplir l'œuvre de Dieu, et elle l'accomplit, comme les instruments de Dieu le font toujours, d'une manière surabondante.

Il y a une grande différence, même dans la sainte Vierge, entre la vue actuelle et la prévision, entre la réalité et l'imagination. Il existe dans la réalité une force, une vivacité qu'on ne saurait prévoir. Il y a l'imprévu de l'ordre dans lequel les circonstances sont groupées. Le moment précis de l'affliction, son action même, encore éloignés de l'âme, rendent la pression de la douleur moins poignante que lorsqu'aucun intervalle ne la

sépare plus de nous. En outre, il y a dans le contact actuel de l'infortune une vie, une manifestation, une individualité qui appartient à chaque infortune par elle-même, qui en est inséparable, et qui n'est partagée par aucune autre douleur, quelle qu'elle soit. C'est ce qu'on peut appeler la personnalité de la douleur. Hélas ! nous la connaissons tous, chacun dans notre mesure. Bien des fois elle nous a réduits à l'extrémité. C'est toujours la partie insupportable de ce que nous avons à supporter. Il n'est pas nécessaire d'avoir vécu longtemps pour être capable de savoir par expérience qu'il n'y a pas d'identité dans la douleur; il n'y a que des ressemblances. Nous n'avons jamais eu deux chagrins semblables. Chacun d'eux avait son caractère propre, et c'est par ce caractère qu'il nous blessait le plus. Il en était ainsi pour notre tendre Mère. Ses douleurs étaient déjà dans son esprit même avant leur arrivée, et elles lui étaient pénibles à supporter; mais quand elles vinrent à la vie, qu'elles jaillirent de son âme, et qu'avec le glaive de Siméon elles lui fendirent le cœur, ces douleurs se montrèrent bien différentes, aussi différentes que la veille l'est du sommeil, ou la vie de la mort.

Une autre aggravation de l'affliction de Marie dans sa quatrième douleur était due à la connaissance que sa vue augmentait les souffrances de Notre-Seigneur. Dans la douleur précédente, Jésus avait été, pour ainsi dire, l'exécuteur; maintenant, c'était elle qui était le sien. De ces deux maux, quel était le plus pénible à supporter? Y a-t-il une mère tendre qui n'aime mieux être affigée par son fils que de l'affliger elle-même? Quel doit donc avoir été ce sentiment dans Marie qui surpassait toutes les tendresses maternelles par la tendresse et le dévouement de son profond amour? Qu'a-t-il dû être pour celle dont le Fils était Dieu? Chaque outrage qui avait été fait à Jésus, chaque coup de fouet qui était tombé sur sa chair sacrée, avait été pour Marie une torture au delà de toute comparaison. Elle avait été pénétrée d'horreur à la pensée de la cruauté et du sacrilége

dont tous, prêtres, juges, soldats, bourreaux, peuple, s'étaient rendus coupables en prenant part à ces atrocités. Et voilà qu'elle-même faisait partie de leur nombre. Elle ajoutait au fardeau de Jésus. Elle faisait plus que doubler le poids de la lourde croix qu'il portait. La vue du visage de Marie avait été pour Jésus mille fois plus cruelle que la terrible flagellation de la colonne. C'était la vue de sa Mère qui l'avait jeté par terre une troisième fois. Quel nom donner à une douleur semblable? Elle ne pourrait être que déshonorée par les comparaisons que nous fourniraient les annales de la douleur humaine. Quelques personnes ont parlé de la rencontre de Thomas Morus et de sa fille dans les rues de Londres. Mais que résulte-t-il de cette allusion? On ôte toute sa beauté et son pathétique à cette scène touchante de l'histoire d'Angleterre, sans atteindre au niveau de la douleur dont nous parlons, ou en n'y atteignant que pour la dégrader. C'était là une des douleurs nécessaires auxquelles Marie devait être soumise. Elle devait contribuer à aggraver les souffrances de son Fils, et de toutes les peines qu'endura Jésus, la plus cruelle fut celle qui lui vint de sa Mère. Cette quatrième douleur était le premier exercice de ce terrible office, si nouveau pour elle, car elle n'avait jamais auparavant causé de peine à Jésus. Mais telle était la volonté de Dieu, cette volonté qui est toujours douce dans sa plus extrême rigueur, toujours aimable quand même la chair, le sang et l'esprit reculent épouvantés pour échapper à l'embrassement dont elle les entoure. C'était cette volonté qui conduisait le cortége au Calvaire, cette volonté qui restait sur le Calvaire comme un nuage lumineux, cette volonté qui était comme une autre couronne d'épines autour de la tête de Jésus, une croix sur ses épaules, un glaive dans le cœur de sa Mère, et qui faisait du cœur de la Mère un glaive enfoncé dans celui du Fils. Jamais saint eut-il à se soumettre à une volonté divine semblable à celle qui s'imposait à Marie? Jamais saint montra-t-il une telle soumission à la volonté divine qui se pré-

sentait à lui? Marie monte au Calvaire, avec un calme courageux, pour aider à égorger son cher Fils de Bethléem.

Il y avait aussi dans cette quatrième douleur un chagrin qui était nouveau pour Marie, et qui lui faisait éprouver à un degré incomparable la souffrance aiguë que la vue du sacrilége cause aux saints. Elle voyait Jésus dans les mains des autres, qui pouvaient le toucher et s'approcher de lui, tandis qu'elle en était éloignée. Combien elle désirait essuyer avec son voile le sang qui était sur le visage de son Fils, partager sa chevelure en désordre, éloigner doucement cette cruelle couronne, soulever la croix de dessus ses épaules, et voir si son propre cœur brisé ne lui donnerait pas assez de force pour porter ce fardeau en la place de Jésus! Oh! il y avait des services sans nombre pour lesquels cette chère victime de nos péchés avait besoin de la main d'une Mère! Et songez à la plénitude des droits que Marie avait sur Jésus, plus qu'aucune mère n'en avait eu sur son fils depuis le commencement du monde! Jésus lui-même les avait reconnus. Il les lui avait fait revendiquer ouvertement dans le Temple. Mais ces hommes ne connaissaient pas plus la Mère de Dieu, que ne la connaissent les hérétiques. D'ailleurs, ceux qui avaient foulé son Fils aux pieds n'auraient guère tenu compte des droits de Marie. Dans les jours de Bethléem et de l'Égypte, la joie de Marie avait été de toucher Jésus, lorsqu'elle s'acquittait de son office maternel. Son amour pour lui était devenu si grand, qu'il ne pouvait s'exprimer que par une vénération craintive, et c'était le contact du corps sacré de Jésus, qui pénétrait l'âme de Marie comme d'un frisson de vénération. Des saints ont tressailli de joie à l'autel en tenant le Saint-Sacrement dans leurs mains, au point de s'élever dans l'air et de se balancer comme une branche d'arbre pendant l'été, dans les palpitations de leur extase. Par quel nombre faudrait-il multiplier cette joie pour la rendre égale à celle de Marie? Si elle n'enviait pas à Joseph les embras-

sements de son enfant, c'est qu'elle aimait Joseph de toute la sainte ardeur de l'affection conjugale, et qu'elle satisfaisait encore son propre amour en laissant son époux jouir à son tour des caresses de Jésus. Pour Marie, cette joie avait été toujours nouvelle, et jamais l'habitude ne l'avait affaiblie. Sa vénération ne faisait au contraire que s'accroître. Le souvenir de ces heureux moments se présentait alors à l'esprit de Marie, et les vagues de la douleur battaient contre son cœur, comme si elles allaient l'emporter. Elle avait vu les hideuses mains du bourreau saisir la tête et les épaules de Jésus. Elle avait vu le pied poudreux du soldat coupable frapper la chair meurtrie de Jésus. Elle avait vu secouer brutalement le bois de la croix contre la tête sacrée de son Fils, et enfoncer encore plus avant dans sa tête la pointe des épines. Sainte Catherine de Gênes eut besoin d'être soutenue par Dieu lui-même, pour ne pas mourir, lorsqu'il lui montra en vision la malice réelle d'un seul péché véniel. Qu'eût-ce été, si de ses yeux ainsi éclairés spirituellement, elle eût vu la malice qui ose fouler aux pieds le Saint-Sacrement dans les égouts des rues? L'amour de tout un pays chrétien se soulève d'une commune émotion pour réparer ces horribles sacriléges. Ceux qui n'ont été que trop indifférents à leurs propres péchés se mortifient alors par le jeûne et se refusent quelques douceurs pour multiplier leurs aumônes. C'est là l'impulsion d'une foi loyale et de l'amour qui vit toujours en réalité au fond du cœur de tous les croyants, malgré toutes les apparences contraires. A dire vrai, le sentiment que fait naître en nous la vue du sacrilége ressemble à une souffrance corporelle. Il semble alors que nous ayons été nous-mêmes cruellement maltraités. Des hommes pieux, tant parmi les religieux que parmi les séculiers, ont offert leur vie en réparation d'un sacrilége, et se sont réjouis lorsque Dieu daignait en accepter l'offrande. Mourir pour le Saint-Sacrement, ce serait là une fin douce et glorieuse, et plus douce que glorieuse, à cause de la satisfaction qu'elle causerait à notre amour!

Mais le sacrilége qui se commettait ce jour-là dans les rues de Jérusalem ! La douleur de Marie est réellement inimaginable. Elle eût voulu souffrir mille morts pour réparer ce sacrilége. Mais, hélas ! Mère chérie, il faut que vous viviez, ce qui est pour vous une condition pire que la mort, et il faut que votre vie soit votre réparation ! Tous les maux que d'autres trouvent dans la mort, vous les trouverez dans la vie, avec bien d'autres encore. Pour vous, ce serait une joie aussi grande que l'affliction de vos sept douleurs réunies, si vous pouviez ne plus vivre après trois heures de l'après-midi de ce vendredi. Mais entre vous et la mort, il y a une barrière, il y a la toute-puissance de Dieu. Il faut donc que vous vous contentiez de votre sort, comme vous l'avez toujours fait, que vous portiez envie au larron converti, et que par amour pour nous vous consentiez à vivre !

Un retour de l'une des plus cruelles souffrances de la Fuite en Égypte, se trouvait à un degré plus élevé qu'alors, dans la quatrième douleur de Marie : c'était la terreur. Nous nous figurons toujours Marie comme très-rapprochée de Dieu, quoique cependant infiniment éloignée de lui, comme le doit être la créature qui est le plus près de la divinité. Cette habitude que nous avons est bonne, parce qu'elle est dans la vérité. Mais nous ne devons pas oublier que le cœur de Marie avait la tendresse de la femme au plus haut degré ! Et représentons-nous ces milliers de figures barbares qu'elle voyait dans les rues de Jérusalem, remplies d'une foule immense. Les bêtes sauvages du désert eussent été moins effroyables. Une multitude où les femmes mêmes, et peut-être les enfants, avaient une soif de sang portée jusqu'au délire, et poussant des cris tels qu'une populace en démence peut seule en faire entendre ! Leurs voix étaient les hurlements mêmes des enfers, un mélange des sons les plus épouvantables, un assemblage de rage et de haine, de passions homicides, de blasphèmes, d'imprécations et d'un feu terrible qui torturait ces cœurs enflammés des plus féroces passions. Le spectacle qui se

présentait aux yeux de Marie, les sons qui frappaient son oreille, lui faisaient ressentir l'agonie de la terreur. Elle était seule, sans abri et sans compagnons. Car elle était bien la compagne de Jean et de Madeleine, mais ils n'étaient pas des compagnons pour elle. Que n'est-elle dans la solitude du désert, avec ses terreurs invisibles, bien plus aisées à supporter que cette multitude agitée d'hommes possédés du démon. Ils la touchent, ils lui parlent, ils la coudoient. Remarquable par son manteau bleu, elle est poussée çà et là par les flots de cette foule qui se meut, comme un débris de naufrage sur les eaux sombres et troublées de la tempête. Elle est séparée de Jésus, qui va périr au milieu des vagues de ce peuple turbulent. Il est englouti. Elle ne peut étendre la main pour le sauver. La mère des Machabées contempla courageusement les pompes terribles et le cruel apparat de l'iniquité légale qui allait la priver de ses enfants; son nom est, à juste titre, conservé dans l'Histoire sacrée, et mieux encore dans les cœurs chrétiens. Mais, ces visages et ces cris;—la terre ne vit jamais, ni n'entendit jamais rien de si terrible; les créatures possédées du démon poursuivant de leurs huées leur Dieu vaincu! Et, pour Marie, tout cela avait une réalité, une signification qu'il ne pouvait avoir pour nul autre. Assurément la souffrance de la crainte ne fut jamais éprouvée plus vivement qu'elle ne le fut alors par Marie, le jour du Vendredi Saint; et les nombreux calices qu'elle avait bus pendant la nuit précédente et toute cette matinée, la rendaient, suivant le cours ordinaire des choses, moins capable de résister à ce violent assaut de la terreur. Sa crainte avait bien moins elle-même pour objet, que Jésus. La crainte de Marie, aussi bien que son amour, était dans le cœur de Jésus plutôt que dans le sien propre. La connaissance qu'elle avait de la divinité de Jésus, ne faisait qu'accroître la terreur qu'elle éprouvait. En effet, c'était justement là ce qui empêchait l'horreur de cette scène d'être surpassée par aucune autre que le monde eût jamais vue, ou pût ja-

mais voir. Le jour du jugement sera moins terrible que ne l'a été le Vendredi Saint. C'est même ce qu'il y eut d'horrible dans ce Vendredi, qui rendra la pompe du dernier jugement si facile à endurer, si calme, si pleine de douce vénération. O Mère chérie, ce dernier jour vous dédommagera de la terreur du jour actuel; car vous verrez votre Fils dans toute la paisible grandeur de sa gloire humaine, avec ses plaies rayonnantes, qui illumineront tout le globe de la terre étonnée, et vous reviendrez de la vallée de Josaphat avec une famille d'autres enfants qui ne peuvent se compter que par millions de millions, et qui seront dans le ciel votre éternelle possession, acquise par vous dans les terribles mystères de ce grand Vendredi!

Comme nous l'avons dit auparavant, il appartenait à la perfection du cœur de Marie qu'un élément de sa douleur n'en absorbât ni n'en neutralisât aucun autre. Elle sentait chacun d'eux aussi complétement que s'il eût été simplement la douleur entière. Il la possédait sans qu'elle pût être distraite de cette possession. Chaque trait était comme s'il eût été la physionomie entière, le visage vu de face, de chaque douleur, et paraissait dans son cœur exprimer seul la plénitude du mystère. Ainsi la terreur ne détruisait aucune des circonstances affligeantes de cette quatrième douleur. Comme ce sentiment ne troublait pas la paix en Marie, de même il ne causait pas de confusion dans ses autres sentiments, ni n'émoussait sa susceptibilité. C'est toujours là un des caractères des douleurs de Marie, qui les place au delà de toute comparaison. Ainsi, dans l'occasion présente, c'était pour elle un surcroît de douleur qu'à l'exception de saint Jean, les apôtres ne suivissent pas leur Maître à la mort. Les grâces de chacun d'eux se présentaient alors à l'esprit de Marie; elle se rappelait les particularités de la vocation et toute la tendresse minutieuse et la généreuse indulgence de la part de Jésus, que cette vocation attestait; elle voyait les paroles de la Sagesse éternelle tomber pendant ces trois années dans l'âme des

apôtres, en leur communiquant les vérités les plus sublimes, avec la bonté touchante d'affectueuses admonitions; elle voyait comment la toute-puissance s'était placée elle-même dans leurs mains par le don des miracles. Comme Marie, mais pendant moins d'années, eux aussi s'étaient nourris de la grâce et de la beauté de Jésus. Ils connaissaient l'expression merveilleuse de son visage vénérable; le son de sa voix leur était familier; le contact de ses mains, le regard de ses yeux, le sens même de son silence plein d'amour, tout leur était connu. Les charmes de Jésus les avaient attirés dans le cercle de son attraction; elle avait été pour eux une seconde naissance, une vie nouvelle, un ciel anticipé. Pour employer la phrase de Notre-Seigneur, ils étaient rentrés dans le sein de leurs Mères, et étaient, pour la seconde fois, nés de Marie, frères de Jésus, images de Jésus. Marie savait qu'après la dignité de Mère de Dieu, le monde ne renfermait pas de vocation aussi élevée que celle des apôtres du Verbe. L'éternelle Sagesse était venue sur la terre, et, de tous ses millions d'âmes, elle n'en devait choisir que douze qui connaîtraient ses secrets, qui réfléchiraient son image, qui tiendraient ses pouvoirs dans des vaisseaux de chair, et accompliraient l'œuvre qu'elle avait commencée. Les apôtres étaient plus que des anges; car aucun ange n'avait jamais porté au genre humain des messages tels que ceux qui leur étaient confiés, excepté la secrète annonciation de Gabriel à la Mère divine. Ils étaient des rois comme il n'y en avait jamais eu auparavant; car non-seulement ils devaient conquérir la terre entière, mais leurs trônes étaient préparés autour de celui du grand Juge. Aux yeux de leur Maître, le sang d'aucun martyr n'était plus précieux que celui des apôtres; aucun docteur n'a jamais atteint à leur science; aucune vierge n'a égalé leur pureté, soit que ce fût la pureté de l'innocence ou celle de la pénitence; nul confesseur n'a jamais confessé Jésus-Christ autant qu'eux, ou ne l'a confessé plus courageusement; aucun évêque n'a employé les clefs du

ciel plus libéralement, plus discrètement, d'une manière plus irréprochable que les apôtres. Nul Souverain Pontife ne veut permettre qu'on l'appelle du nom de Pierre, parce que nul autre n'a porté la tiare du monde aussi glorieusement ou avec autant de douceur que cet apôtre. Et ces autres Christs, brillants des dons qu'ils avaient reçus, enrichis par les grâces, ces âmes choisies de tout l'univers, ce nouveau paradis planté par Dieu; — où sont-ils maintenant? Pierre était caché sur le mont des Oliviers, pleurant amèrement sa chute. Il n'alla au Calvaire que dans le cœur de son Maître et dans celui de Marie; son amour n'était pas comme celui de Marie; il ne pouvait supporter la vue des souffrances de Celui qu'il aimait beaucoup plus que les autres ne l'aimaient; le repentir et la honte même de sa chute le rendaient moins capable de supporter une si grande douleur. Les autres apôtres étaient cachés; ils s'étaient enfuis de Gethsémani, et étaient dispersés, en proie au chagrin, à l'incertitude et à la pitié, tandis que la force de leur amour livrait un combat douteux à la timidité de leur désespoir. Ils ont laissé Jésus seul à fouler le pressoir. Lorsqu'il sera ressuscité, il ira les trouver avec son ancien amour, avec plus que son ancien amour, et ils n'entendront sa douce voix leur dire aucune parole de reproche, et ils ne verront aucun regard de reproche dans l'œil de Marie abandonnée. Jean seul est là, attiré par l'amour de son Sauveur pour lui, plutôt que poussé par son propre amour pour Jésus.

L'absence des apôtres était une cruelle aggravation à la douleur de Marie. C'était pour elle une triple plaie; elle la blessait dans son amour pour Jésus. Marie savait quelle profonde blessure cette absence faisait dans le cœur sacré de Notre-Seigneur; elle voyait comment, bien plus que par la cruelle flagellation et le barbare couronnement, son Bien-Aimé était tourmenté par le cruel abandon de ceux qu'il avait plus aimés que le reste des hommes; elle pouvait presque sonder l'angoisse que Jésus en ressentait. En outre, son propre amour pour

Jésus subissait un cruel martyre en le voyant ainsi délaissé par ceux que leur office même aurait dû conduire au calvaire; par ceux qui auraient dû être les témoins du crucifiement de Jésus aussi bien que de sa résurrection. Il y avait là quelque chose d'inattendu, quoique connu d'avance. Il en est toujours ainsi de l'ingratitude; c'est un couteau dont le tranchant est si affilé que nous ne pouvons nous empêcher de tressaillir lorsqu'il nous blesse, quelque longue et douloureuse qu'ait été notre préparation. Nous excusons facilement les hommes qui pensent, quoique à tort, qu'ils sont les victimes de l'ingratitude; et ainsi nous reconnaissons la violence de leur chagrin. Mais l'abandon des apôtres blessait aussi Marie en elle-même. Son propre amour pour les apôtres lui faisait apprécier l'amour qu'ils avaient pour elle. C'était un amour vrai et ardent; elle le savait. Pourquoi donc Jean était-il seul avec elle dans cette rencontre avec son Fils chargé de la croix dans ce triste pèlerinage au Calvaire? Un cœur brisé comme celui de Marie ne pouvait se passer d'aucun amour qui lui appartenait légitimement, et lorsque l'amour de Jésus pour elle faisait naître dans son âme l'amertume plutôt que la consolation, elle pouvait moins se passer d'un amour qui eût été simplement une joie, un repos, une consolation. Mais elle ne devait pas s'attendre à cet amour; c'est à elle de consoler et non de recevoir les consolations. Son Fils était venu pour servir et non pour être servi. Il faut qu'elle participe à ce sublime office; il faut qu'elle vide son cœur de toute consolation pour la répandre sur le reste des hommes, et qu'elle garde pour elle-même ce qui lui appartient spécialement, ce que nul autre qu'elle ne peut recevoir, le poids inouï de son excessive douleur. Il lui eût été quelque peu plus aisé de monter sur le Calvaire avec les apôtres autour d'elle. Et cependant, par amour pour eux, elle était contente que Jean fût seul auprès d'elle, contente que les autres fussent exempts de ce qui les aurait si fort accablés. Néanmoins, leur absence infligeait à son cœur une troisième blessure,

par l'amour qu'elle-même avait pour les apôtres. Leur faiblesse était pour son amour une douleur cruelle, qui luttait cependant avec celle que lui causait la pensée de tout ce qu'ils eussent souffert s'ils eussent été présents, comme le montrait leur faiblesse même. Elle s'affligeait encore en songeant combien ils s'affligeraient un jour eux-mêmes de n'être pas demeurés avec Jésus jusqu'à la fin ; elle gémissait de ce qu'ils se préparaient tant de regrets pour n'avoir pas été témoins de ces effroyables mystères. Il n'y avait aucune douleur dans le cœur de l'un d'eux qu'elle n'éprouvât dans le sien ; car ils avaient pris en elle la place de Joseph, et elle répandait sur eux l'amour qu'elle avait répandu sur lui. Joseph avait été avec elle dans ses trois premières douleurs ; pourquoi les apôtres étaient-ils absents de la quatrième ? Et lorsqu'elle se faisait cette question, un torrent d'amour merveilleux, mais inutile, pour son époux qui n'était plus, s'échappait des sources de son cœur. Combien sont étonnantes les inventions de la souffrance produites dans le cœur par l'amour !

Mais Judas était presque à lui seul une douleur spéciale pour Marie. Les révélations des saints nous apprennent quelles prières ardentes Marie avait faites pour cette âme misérable. Elle lui avait prodigué toutes sortes de bontés, comme s'il eût été pour elle plus que Pierre ou que Jean. Elle l'avait vu avec une horreur inexprimable suivre les degrés qui l'avaient conduit à la consommation de sa trahison. Elle avait vu de quelle horreur ce péché pénétrait le cœur de Jésus, et combien il eût fallu de flagellations pour faire éprouver à Notre-Seigneur autant de souffrances que celle que lui avait causée un seul baiser du traître en brûlant ses lèvres sacrées. Pendant quelque temps il semblait que Judas fût pour Marie plus même que Jésus, tant elle avait essayé de secourir l'apôtre prêt à faillir, et d'empêcher qu'il n'accomplît son épouvantable péché. D'ailleurs, nul ne pouvait connaître aussi bien que Marie l'immensité de ce péché. Quelles ruines, quels ravages ne voyait-

elle pas dans les gloires divines, à la lumière du cœur de Jésus ! C'est comme si elle eût été un témoin de la chute de Lucifer des hauteurs du ciel jusqu'à la profondeur inconcevable de l'abîme, qui est maintenant la demeure misérable et maudite de l'ange déchu. Quelque terrible que fût la pensée qu'un apôtre pût trahir Jésus, il y avait encore quelque chose de plus injurieux pour l'honneur du Sauveur, dans ce qu'après s'être souillé d'un crime si noir, Judas désespérait de la miséricorde de son Maître, et doutait de l'infinité de son amour. Marie avait donc perdu une âme. Elle avait perdu un de ceux qui formaient sa famille si peu nombreuse. Jésus n'était pas le premier fils qu'elle dût perdre. Cette grande âme apostolique, ornée de dons semblables à ceux de tout un royaume d'anges, couronnée des splendeurs de la plus belle vocation de la terre, sanctifiée par le choix spécial de Jésus et par les prodigalités de son amour, avait péri dans le naufrage le plus effrayant et le plus désespéré. Il restait à Marie même certaines choses à apprendre : c'était là sa première leçon dans la perte des âmes. Si nous ressemblions davantage aux saints, nous comprendrions quelque chose de cette leçon. La Passion commençait par perdre l'âme d'un apôtre, et finit par sauver l'âme d'un pauvre misérable larron. C'est ainsi que Dieu établit ses compensations.

Mais nous avons maintenant à ajouter des horreurs physiques à l'agonie de l'esprit et du cœur. Elles commencent dans la quatrième douleur et forment un de ses caractères les plus remarquables. Il y a peu de personnes qui aient lu un livre sur la Passion, duquel elles n'aient désiré voir retrancher quelque chose. Ce désir n'avait pas pour cause la faiblesse de leur foi, mais la répugnance d'un goût naturel qui n'a pas été complétement rectifié par l'amour surnaturel, dont saint Paul divise d'une manière si expressive l'unique objet en deux : Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. Un amour vraiment pénitent ne s'effraye pas de la contemplation de ces terribles réalités que le Fils de Dieu condescendit

à subir pour nous, et dans les horreurs desquelles nos péchés l'ont poussé. Quand notre adoration ne peut absorber la sentimentalité ou la revêtir d'un nouveau caractère, c'est un signe que nous manquons du vrai sens du péché aussi bien que du véritable amour pour Notre-Seigneur. Tout n'est pas bien dans une âme qui détourne son œil intérieur du crucifiement pour le fixer sur l'agonie secrète et mentale de Gethsémani, parce que les trois heures de celle-ci sont exemptes des atrocités terribles des trois heures de l'autre. Le respect ne nous permettra pas d'agir ainsi avec la Passion de notre Sauveur, ni avec les douleurs de la sainte Vierge. Le cœur brisé de Marie fut comme rassasié d'horreurs physiques. C'était là une partie de sa sanctification. Pendant tout ce jour-là, elle s'ouvrit une route à travers ces horreurs, en réprimant les sentiments de sa nature. Pour tout au monde, elle n'eût pas voulu que l'une d'elles lui fût épargnée.

C'était une chose terrible pour une mère de parcourir les rues en marchant sur le sang de son propre fils ; d'avoir ses propres pieds rougis par le précieux Sang, et de sentir la perte de Judas toute récente dans son âme affligée. Elle voyait cette trace rouge que Jésus laissait derrière lui, et que la multitude mêlait avec la boue en la teignant d'une nuance sombre. Ce sang était sur leurs chaussures et sur leurs vêtements. Il avait rejailli jusque sur les degrés des portes de leurs maisons et sur les jambes du cheval du centurion. Personne ne s'en inquiétait. Nul cœur n'était touché. Personne ne soupçonnait le mystère céleste que les anges contemplaient dans une stupeur silencieuse. Il fallait que Marie aussi marchât sur ce sang. C'était presque fouler aux pieds son propre cœur. Elle devait marcher sur ce sang qu'elle adorait. Ce sang qui colorait la boue des rues, qui tachait les pavés, qui s'attachait avec la boue aux vêtements de la multitude, ce sang était uni à Dieu d'une manière hypostatique. Ce sang méritait la plénitude de l'adoration divine. Marie l'adorait à chaque pas. Il n'y avait pas un endroit

teint de ce rouge sombre, pas un vêtement déposé cette nuit-là dans un vestiaire et marqué des taches de ce sang, sur lesquels une foule d'anges ne se penchassent, et auprès desquels ils ne dussent rester jusqu'au moment de la Résurrection. A coup sûr, c'est là un mal inexprimable sur lequel le cœur ne doit méditer qu'en silence.

Dans cette douleur, nous devons aussi remarquer d'une manière particulière ce qui a été observé auparavant, l'union en Marie de l'horreur du péché et d'une cruelle angoisse à cause du malheur des pécheurs. Elle en voyait quelques-uns qui portaient les mains sur Notre-Seigneur, ou qui le poursuivaient de leurs cris, dans la plus complète ignorance et sans le moindre soupçon de l'œuvre terrible à laquelle ils coopéraient. C'étaient des pécheurs endurcis par l'impiété, qui péchaient presque comme ils respiraient l'air ou remuaient leurs membres. Alors surtout que les âmes commençaient à lui appartenir, Marie souffrait à la vue de toute ignorance de Dieu. Mais l'ignorance d'une conscience endurcie était pour Marie une souffrance trop grande pour les larmes, un phénomène qu'elle eût ardemment désiré de voir disparaître de la face de la terre. Où trouver le remède à de pareilles ténèbres? L'éternelle vérité les regardait alors en face, et l'aveuglement n'était que plus profond. Et puis, il y en avait d'autres dont la malice était plus intelligente, qui satisfaisaient sciemment quelque mauvaise passion, la haine de la pureté peut-être, le dépit du mensonge contre la vérité, l'envie qu'excite toujours une douceur céleste et héroïque, la vengeance politique, une colère depuis longtemps amassée contre celui qui les avait censurés, le simple amour de la cruauté, ou l'accès de fureur que l'odeur du sang cause chez l'homme aussi bien que chez la bête sauvage. Tout cela, Marie le voyait. Elle tremblait à l'horreur de cette vue. Elle était frappée au cœur, à la pensée de cet Agneau doux et irréprochable, contre qui se concentraient toute cette fureur et cette cruauté. Son cœur était en même temps en proie à l'angoisse la plus cruelle, à cause de son amour pour

les pécheurs eux-mêmes. Elle n'aurait pas prié, comme Jacques et Jean voulaient le faire, pour que le feu du ciel descendît sur le village samaritain. Elle ne désirait pas de jugements. Elle aurait cherché à empêcher, par ses prières les plus saintes et les plus efficaces, la venue d'un ange de destruction. Il faut qu'elle ait ces âmes. Elle a perdu Judas et demande à être consolée. La lumière de la foi sera versée dans ces esprits où règnent les ténèbres. Sur ces âmes tachées de sang, ce même sang adorable coulera et coulera encore, mais ce sera en de douces et fécondantes absolutions. Le Saint-Sacrement sera déposé sur ces langues qui blasphèment. Marie travaillera péniblement pour ces âmes jusqu'à ce qu'elles renaissent dans le Christ. Ainsi elle monte aussi au Calvaire avec une œuvre à accomplir. Regardez bien son cœur ! Il accomplira sa tâche. Il n'y a guère de choses que la sainteté de la douleur humaine ne puisse faire, et Dieu semble la traiter comme une puissance égale à la sienne. Mais ici, dans notre sainte Mère, quelle sainteté ! quelle douleur !

Alors, comme si le contraste même l'eût évoquée, se présentait à l'esprit de Marie la vision la plus claire de la ravissante enfance de Jésus. Il est vrai que, dès le commencement, sa vie avait été troublée par une affliction continuelle. Néanmoins, combien paisibles et doux lui paraissaient les anciens jours de Nazareth, ou même les brises du soir sur les rives lointaines du Nil, comparés à la violence, au bruit et à l'effusion de sang de cette terrible Passion ! Autrefois, lorsqu'elle entourait Jésus de ses bras, elle pressait à la fois sur son sein sa douleur et son amour. Elle avait eu de doux entretiens avec Jésus. Jésus n'appartenait qu'à elle seule, car pour elle Joseph était véritablement un autre elle-même. Maintenant elle avait fait don de Jésus, non-seulement en pensée, et dans la tranquillité d'une intention héroïque, mais en réalité. Non-seulement il était dans les mains des autres, mais il était éloigné des siennes. Chacun pouvait s'approcher de lui, excepté elle. Elle seule avait perdu ses droits. Chaque

action de la sainte Enfance se représentait aux yeux de Marie dans un cruel contraste avec la scène qui se passait dans les rues de Jérusalem. Marie se rappelait comment elle avait lavé Jésus, comment elle l'avait couvert de vêtements, comment elle l'avait nourri, endormi, comment elle s'était agenouillée, et l'avait adoré pendant qu'il dormait, quoiqu'elle sût bien que même alors il pouvait la voir. Chacune de ces choses avait son contre-pied d'une exactitude terrible dans le chemin de la croix. La terre, le sang et d'ignobles crachats souillaient le visage, les mains et les pieds de Jésus. Sa chevelure, dont des poignées avaient été arrachées, était tachée de sang coagulé, mêlée et en désordre. Sa tunique s'attachait douloureusement au sang coagulé de ses plaies. Hélas! qu'étaient devenues ces ablutions de son Enfance, et les services respectueux de sa tendre Mère? Nous y reviendrons dans la sixième douleur; combien alors les circonstances seront changées! Ils ont une fois arraché ses vêtements de ses plaies, et les ont fait saigner de nouveau. Ils le feront encore sur le sommet du Calvaire. Ce n'était pas ainsi que Marie ôtait les vêtements de Jésus dans le paisible sanctuaire de Nazareth. Depuis le soir du jour précédent, Jésus n'avait eu d'autres aliments que les péchés des hommes et un véritable festin d'ignominie. Il était accablé par le manque de sommeil, mais il ne dormira plus jamais. Marie pensait aux larmes qui coulaient en silence sur les joues de Jésus, dans les jours de son Enfance. Pourquoi n'avaient-elles pas racheté le monde et lavé tous les péchés, puisque leur prix était infini? Combien, à cette heure, la mémoire maternelle était active à former des comparaisons et des contrastes, dont il n'y avait pas un seul qui n'accrût la misère de l'heure présente! Pouvait-elle être une simple mortelle, elle qui montait au Calvaire avec tant de calme et de conformité à la volonté de Dieu, et ne permettant pas à son cœur brisé de laisser exhaler le moindre souffle de sa tranquillité? Oui, elle était mortelle, mais elle était aussi la Mère de l'Éternel, et les cœurs qui aiment savent seuls

comment ces deux choses se contrarient l'une l'autre, et sont vraies en même temps.

Telle fut la quatrième douleur. Examinons maintenant les dispositions dans lesquelles Marie l'endura. D'abord, il faut remarquer la générosité de l'oblation faite, qui, une fois faite, ne se rétracte plus. Au milieu de la multitude des pensées qui, dans toutes les douleurs de Marie, traversèrent son esprit, sa volonté demeure calme. Marie était si complétement revêtue de sainteté, de la tête jusqu'aux pieds, qu'il ne lui arriva même jamais de penser que son fardeau pût être allégé, ses angoisses adoucies ou les circonstances disposées d'une manière plus tolérable. Lorsque nous nous abandonnons à Dieu, nous nous livrons pour endurer plus que nous ne pouvons prévoir. Lorsqu'il disait qu'il pourrait boire le calice de son divin Maître, Jean n'avait pas compté sur les longues années de sa pénible attente dans l'exil de la vie. Il en est ainsi pour nous tous; nous trouvons que ce que Dieu exige en réalité de nous est plus que nous n'avions semblé promettre. Plus Dieu nous aime, plus il devient exigeant. Il nous traite comme si nos cœurs étaient magnanimes à un plus haut degré qu'ils ne le sont, et par sa grâce il les rend tels. La sainte Vierge mesurait mieux que personne l'eût jamais fait la grandeur et l'étendue de son oblation. C'était là ce qui rendait son affliction continuelle beaucoup plus réelle et plus vive qu'elle ne l'eût été chez un prophète ou chez un saint, à cause de leur simple prévoyance. Néanmoins, quoiqu'elle connût tout, elle ne voyait pas toute la réalité. Probablement elle ne pouvait pas embrasser dans une seule vue, quelque claire qu'elle fût, cette lente pression que le cours du temps fait éprouver au cœur affligé. Ainsi, dans sa totalité, dans la disposition des circonstances, dans la combinaison de ses détails, leur pression réunie, et les longues années de leur durée, aussi bien que dans les impressions actuelles des sens, la douleur de Marie n'était pas plus que ce qu'elle avait entendu promettre, parce qu'elle avait entendu pro-

mettre tout, parce qu'elle avait eu l'intention de se donner au Seigneur comme un holocauste, une victime complète; mais cette douleur était peut-être plus grande qu'elle ne l'avait vu en réalité au moment de sa promesse. Marie est une créature; nous avons besoin de nous le rappeler, car la magnificence de sa sainteté fait qu'il nous arrive souvent presque de l'oublier. Saint Denis dit qu'il aurait à peine su que Marie était une simple créature, si on ne le lui eût appris.

Or, cette considération rend encore plus étonnante la générosité sans regrets de l'offrande de Marie. Si elle n'était prise inopinément dans aucune de ces offrandes, cependant elle sentait de nouvelles choses s'avancer vers elle; elle s'enfonçait dans des abîmes plus profonds que ce qui lui avait été révélé. L'horreur actuelle du présent éteignait une partie de la lumière qui l'avait éclairée pour descendre dans les abîmes, lorsqu'elle les avait explorés seulement dans les angoisses de son esprit; et cependant elle continuait à s'avancer avec calme. Dieu était bien accueilli par Marie dans tout ce qu'elle souffrait; il l'eût été également dans de plus grandes souffrances, si sa toute-puissance eût jugé à propos de retremper le cœur de la sainte Vierge pour lui faire supporter un feu plus ardent. Une seule fois, un cri lui était échappé; c'était dans un moment terrible; c'était dans le grand temple de la nation, devant les docteurs du peuple. Mais ce cri, le Créateur lui-même l'avait arraché à Marie, en partie parce qu'il désirait verser sur elle un monde de grâces, en partie parce que son oreille devait se complaire dans l'adoration merveilleuse qui s'y trouvait renfermée. Job s'est sanctifié par la patience de ses plaintes. Pour nous, qui sommes si bas, combien la vertu de Job semble facile à imiter, si nous la comparons à la patience généreuse de Marie dans ses souffrances! Même de grands saints ont commencé à s'enfoncer dans les eaux quand ils étaient appelés, comme Pierre, à marcher sur la surface. Et nous-mêmes, au milieu de nos faibles souffrances, combien il nous est difficile de res-

ter fidèles à Dieu, de ne pas nous détourner de lui et de ne pas chercher notre repos dans les créatures, en leur demandant de faire entendre à nos oreilles des consolations qui soient pour nous comme un répit à l'oppression que nous fait éprouver la proximité de Dieu! Notre persévérance ne ressemble-t-elle pas à un combat où la grâce et le temps s'élancent l'un contre l'autre, au hasard de gagner ou de perdre, de donner ou de recevoir le dernier coup quand sonnera la dernière heure? Mais les saints, qui sont les plus indulgents pour les autres, ne sont-ils pas ceux qui ont été les plus durs pour eux-mêmes? N'est-ce pas toujours celui qui est le moins mortifié qui est le plus enclin à censurer? Ceux qui s'abaissent le plus ne sont-ils pas toujours ceux qui ont à s'abaisser de plus haut? C'est ainsi que pour nous, qui rampons dans la poussière, tremblants, effrayés, désespérés, Marie ne sera qu'une meilleure mère, à cause de la sublimité de sa générosité, toujours élevée au-dessus des nuages, toujours couronnée de la lumière éternelle.

Il faut observer aussi la fermeté avec laquelle la sainte Vierge contenait sa douleur. Heurtée et coudoyée par la foule, elle semblait impassible; aucun de ses gestes ni de ses mouvements ne trahissait la plus légère émotion intérieure. Quand les hommes la repoussent loin de Jésus et s'interposent cruellement entre les embrassements de la Mère et du Fils, elle ne montre aucune impatience dans ses manières, aucun ressentiment sur sa figure; nulle plainte ne s'échappe de ses lèvres; elle est parfaitement maîtresse de son âme. Les mouvements des bienheureux, en la présence visible de Dieu dans le ciel, ne peuvent être plus réguliers que ne l'étaient les siens. Saint Ambroise s'est étendu longuement sur cette qualité éminente de Marie. Cependant, il ne faut pas représenter notre sainte Mère comme une belle et froide statue, qui ne descendait jamais de son piédestal, comme si elle était de marbre céleste, et non de chair et de sang.

Des statues n'ont pas le cœur brisé. Ce calme imper-

turbable de la conduite de Marie venait de la sublimité de sa sainteté, qui avait pour cause, dans une grande mesure, la violence de sa douleur. Chez Marie, l'excès de la souffrance se changeait en un excès de calme, qui paraissait surhumain uniquement parce que ce qui est complétement, parfaitement et exclusivement humain, ne se voit nulle part qu'en Marie. Telle est l'image que nous devons toujours nous former de la sainte Vierge. Elle est femme, vraie femme, mais non une simple femme. Nous la dégraderions de beaucoup dans nos esprits si, pour tracer son image avec plus de facilité ou produire plus d'effet, nous nous hasardions à exagérer en Marie l'élément féminin au delà de ce que nous le montrent les Évangiles. Il est aisé de défigurer l'image de Jésus. Quand les hommes parlent de sa compassion pour les pécheurs, ils introduisent souvent dans leur récit une sentimentalité qui est bien éloignée de la douceur calme de l'Écriture; ils croient le rapprocher de nous en le rendant aussi semblable à nous-mêmes que la science le leur permet, et, pendant tout ce temps-là, ils creusent un abîme infranchissable entre lui et nous, et l'éloignent à des milliers de lieues. Malheureusement, il est encore plus facile d'abaisser ainsi la sainte Vierge, car elle n'a pas de divinité pour la sauver. Une Marie toute féminine n'est pas la Marie de la Bible; elle n'est pas non plus simplement une ombre de Notre-Seigneur, et ses mystères ne sont pas une répétition des siens. Si nous nous efforçons d'établir quelque parité, même en conservant des degrés, entre elle et Notre-Seigneur, nous ne faisons que toucher à tort à Notre-Seigneur, sans élever réellement Marie. Elle n'avait pas deux natures; sa personne n'était pas divine; elle n'était pas le Rédempteur du monde; elle ne s'est pas revêtue de nos péchés; la colère du Père ne s'est point appesantie directement sur elle; son innocence n'était pas l'impeccabilité de Jésus; sa Compassion n'était pas la passion de Jésus; son Assomption n'était pas l'Ascension de Jésus. Elle demeure à part; elle a son propre sens, sa propre signification;

elle est une grandeur distincte dans la création de Dieu. On ne peut lui comparer personne; Jésus ne peut être mis en parallèle avec elle ni elle avec lui. Elle remplit la place d'un vaste monde dans l'univers de Dieu, mais la place qu'elle remplit n'est pas celle de l'humanité sacrée de Jésus et n'y ressemble même pas; elle est Marie; elle est la Mère de Dieu; elle est elle-même; elle se rapproche de Dieu, et cependant elle est en tout point créature; elle est sans péché, et cependant entièrement humaine; humaine en personne et non divine, humaine par nature et non divine. Ceux qui la représentent comme l'ombre ou comme une pâle copie de Notre-Seigneur changent ainsi son sexe et abaissent la réalité; ils se méprennent sur la grandeur réelle de Marie autant que sur la magnificence particulière de l'Incarnation. Ainsi arrive-t-il que si, pour peindre ses afflictions avec des couleurs plus vives, nous exagérons ce qui en elle est féminin, nous atteignons au même résultat que ceux qui persistent à vouloir trouver en elle toutes sortes de fausses égalités avec son Fils, c'est-à-dire à une image aussi indigne que mensongère de Marie. Elle est plus semblable au Dieu invisible qu'au Dieu incarné. On pourrait la comparer avec plus d'exactitude avec ce qui est purement divin qu'avec ce qui est divin et humain tout ensemble. Elle est une créature revêtue du soleil éternel, comme saint Jean la vit dans l'Apocalypse; elle est la copie créée la plus parfaite du Créateur; comme l'union hypostatique lie d'une manière littérale le Créateur et la créature, de même Marie, la créature divinement parfaite et pure, est comme le cou qui relie le corps entier des créatures à leur tête divine incarnée. Marie a sa propre place et son sens propre dans le système de l'univers; elle ne ressemble à nulle autre; nulle autre créature ne lui ressemble. Ce à quoi elle ressemble le plus, c'est au Créateur incompréhensible. Ainsi, de ces trois éléments dont l'idée de Marie se compose dans notre esprit, l'élément féminin, l'élément de l'union hypostatique et l'élément divin, c'est ce dernier qui semble dominer sur les autres, tandis que

tous les trois sont mêlés ensemble d'une manière si inextricable que nous ne pouvons en détacher un seul sans faire injure à la vérité.

Il ne faut pas non plus que nous omettions de mentionner ici l'union des douleurs de Marie avec celles de Notre-Seigneur. Nous avons déjà parlé de cette union, mais un trait nouveau et très-significatif de cette disposition de la sainte Vierge se présente dans la quatrième douleur. Il nous est accordé une si miséricordieuse union entre Notre-Seigneur et nous-mêmes, entre le Rédempteur et ceux qui ont été rachetés, que nous pouvons, non en simple imagination ou comme par une opération intellectuelle de la foi, mais en réalité, unir nos souffrances à celles de Notre-Seigneur, et les rendre ainsi méritoires pour la vie éternelle. Ce qui distingue surtout les saints de nous, c'est que cette union était en eux plus parfaite. Des théologiens disent que la grande différence entre la condition des bienheureux dans le ciel et celle des élus sur la terre est que, sur la terre, l'âme s'unit à Dieu par la pratique de plusieurs vertus, tandis qu'au ciel Jésus-Christ est l'unique vertu des bienheureux, le lien qui les unit au Père. Il a été accordé à quelques saints, dans une certaine mesure et par un don tout à fait particulier, de jouir par anticipation, sur la terre, de cette particularité céleste, et d'être revêtus d'une manière tout à fait extraordinaire de l'esprit même de Jésus. On dit que le cardinal de Bérulle avait le don de communiquer à un degré subordonné cet esprit aux âmes qu'il dirigeait. Assurément aucun saint, ni même tous les saints réunis, ne possédèrent jamais l'esprit de Jésus d'une manière si voisine de l'identité que sa sainte Mère. Aussi, dans toutes les douleurs qu'elle eut à endurer, Marie souffrit-elle dans l'union la plus inexprimable avec Jésus. Mais dans sa quatrième douleur, la réalité invisible de la vie spirituelle semble remonter à la surface et passer dans les faits extérieurs, dans l'actualité de la vie extérieure et sensible. Les souffrances de Marie et celles de Jésus devinrent presque

impossibles à distinguer les unes des autres, presque identiques dans le fait aussi bien que dans le sentiment, dans la réalité aussi bien que dans la foi, dans la patience à souffrir aussi bien que dans l'amour. C'étaient les souffrances de Jésus qui faisaient souffrir Marie; elle souffrait de la même manière qu'il souffrait. Les dispositions de Jésus étaient celles de Marie; c'était même plutôt en lui qu'elle souffrait qu'en elle-même. Les souffrances de l'un étaient celles de l'autre; elles étaient celles de Marie seulement comme étant celles de son Fils. Et les souffrances de Marie faisaient souffrir Jésus; elles étaient pour lui les plus cruelles de ses propres souffrances; il souffrait en elle comme elle souffrait en lui; ils échangeaient leurs cœurs ou vivaient dans le cœur l'un de l'autre pendant tout le temps de la route de Jésus vers le Calvaire. Marie semblait avoir dépouillé sa personnalité, et être devenue pour Jésus une seconde capacité multipliée pour la souffrance. Jamais union ne fut plus complète; jamais auparavant la vie intérieure et mystique de l'âme, et la vie extérieure et présente des faits tangibles n'avaient été si identiques. Pour exprimer cette union, nous n'aurions pas de termes qui ne confondissent en même temps la Mère dans le Fils, et qui ainsi ne fussent contraires à la vraie doctrine, contraires à la foi et à la vérité.

En parlant des particularités de cette quatrième douleur, nous avons déjà vu combien l'horreur qu'elle ressentait à la vue et au moindre son du péché, était unie, dans l'âme de la sainte Vierge, avec la tendresse la plus inexprimable pour les pécheurs. Mais, dans nos méditations, nous ne devons pas oublier d'assigner à ce sentiment la place qui lui est propre parmi les dispositions de Marie. C'est seulement pour méditer plus facilement que nous traitons séparément de deux choses qui, en réalité, ne sont jamais désunies, c'est-à-dire des particularités de chaque douleur, et des dispositions dans lesquelles la sainte Vierge les supportait. Ces deux fleurs

croissent sur la même tige, et sont souvent la même fleur sous des noms différents.

Dans sa quatrième douleur, notre sainte Mère avait encore une autre disposition, qui était un effet de sa sainteté éminente. Dans l'étendue de l'affliction qui pesait sur elle avec tant de force, et qui, comme nous pouvons le présumer, était si variée dans ses objets, elle ne voyait rien que Dieu seul dans le foyer lumineux de son âme. Toutes les causes secondes disparaissaient dans cette lumière. Elles étaient englouties dans la vue unique que Marie avait de la cause première. Il n'y avait ni Pilate, ni Hérode, ni Anne, ni Caïphe; mais Dieu seul, avec sa douce et irrésistible volonté qui découlait de lui-même, et qui remplissait tous les replis et tous les recoins où, autrement, quelque chose d'humain eût peut-être été visible. Si cependant les causes secondes étaient présentes, c'était de loin, au dernier plan, couvertes par le nuage gracieux et doué des intentions miséricordieuses de Dieu, ou bien derrière les vapeurs que ses rayons et sa chaleur soulèvent toujours quand elles tombent sur la terre. C'est là la grande unité de vision que les saints cherchent continuellement avec effort, et à laquelle ils atteignent à peine, même au milieu des nombreux prodiges de leur sainteté, à la fin d'une longue vie d'exercices ascétiques et d'épreuves surnaturelles. C'est une grâce avec laquelle Marie avait commencé et dont elle avait toujours fait usage; et, dans cette douleur, cette grâce fut soumise à une épreuve spéciale, parce que l'affliction tenait beaucoup plus de la vie extérieure et était produite par une foule beaucoup plus grande de circonstances et d'agents extérieurs, que cela n'avait eu lieu dans aucune autre des douleurs précédentes. Si en Marie l'exercice de toutes les vertus était héroïque, souvent il était plus qu'héroïque, il était divin. Ainsi, maintenant, dans cette vision unique de Dieu seul, il y avait une ombre de son occupation sainte et éternelle avec lui-même, occupation qui appartient à

celui qui ne peut avoir d'autre fin que son adorable Personne elle-même. Peut-on s'étonner que tant de douceur, tant de patience, tant de soumission, tant de tendre amour pour les pécheurs, tant d'ineffable effusion d'amour sur Jésus, vînt d'une grâce dont les racines étaient si profondes, et qui s'élevait si haut dans les montagnes de Dieu lui-même ?

Cette quatrième douleur nous donne aussi de nombreuses leçons pour nous-mêmes. Toutes les douleurs de Marie nous ont conduits jusqu'ici à travers d'étranges réalités ; car c'est le propre de l'affliction, plus que toutes les autres choses de la vie humaine, plus même que l'amour, de donner une solidité particulière aux choses qui l'entourent. Mais ici la réalité devient plus grande. Les objets réels prennent plus de consistance encore en faisant partie de ce dernier et terrible drame dans lequel le salut du monde fut accompli au prix incalculable de la souffrance, de l'ignominie et de l'agonie. Ces trois fontaines de l'Humanité sacrée furent vidées et mises à sec par ce qu'en tira pour les péchés des hommes la justice la plus miséricordieuse. Dans le corps de Jésus, les abîmes de la douleur furent vidés, dans son esprit toute la possibilité de l'ignominie, dans son âme les profondeurs de l'agonie intellectuelle et morale. Nous avons vu les souffrances de Marie passer presque dans celles de Jésus, et celles de Jésus revenir à Marie. Avons-nous une participation à cette réalité ? Oui, nous en avons une d'où devraient couler sans cesse les sources brûlantes de la dévotion. Nous étions nous-mêmes une partie des douleurs de notre Mère, parce que nous étions une partie réelle de la Passion de notre Sauveur. Ainsi ces douleurs cessent d'être pour nous de simples faits historiques. Ce ne sont pas de simples dévotions qui nous attirent parce qu'elles sont touchantes. Ce ne sont pas seulement de beaux pathétiques tableaux par lesquels l'Écriture sacrée se plaît à rehausser parfois les aimables mystères de l'Incarnation et à revêtir d'un nouvel intérêt ce qui déjà échauffe notre foi et ravit

notre amour. Nous nous sommes fait sentir dans ces douleurs dont nous avons nous-mêmes été une partie. Nous y étions alors des agents, et nous n'en sommes pas maintenant simplement spectateurs. Il y a une culpabilité qui s'attache à nous ; or la douleur qui vient du péché et de la honte est autre chose que celle qui vient d'une pitié gratuite ou d'une compassion affectueuse, et elle agit autrement que cette dernière sur nos relations avec notre sainte Mère. En effet, elle change notre position. Elle fait de notre dévotion une partie de notre pénitence, au lieu d'un libre sentiment de notre propre choix religieux ou de pieuse fantaisie. Il y a dans le culte des dévotions où nous pouvons nous laisser guider par le goût ; mais celle dont nous parlons est une dévotion à laquelle nous engagent la justice et le devoir. L'amour qui vient après avoir reçu le pardon sait ce qu'il a à faire. Madeleine se dresse à jamais devant nous dans l'Église, pour nous dire que nous devons aimer beaucoup, nous à qui il a été beaucoup pardonné. Nous avons été cruels pour notre Mère, et quand nous l'avions blessée et que l'arme était encore dans nos mains, elle nous a pressés sur son sein. Sans nous laisser attendrir, nous lui infligions injure sur injure, et pour chaque injure elle nous donnait de l'amour, de l'amour nouveau, toujours de l'amour. Sept fois nous avons blessé son cœur. Sept fois nous avons pris part à ses principaux mystères d'affliction. Sept fois nous nous sommes tournés contre elle quand elle nous aimait comme jamais mère n'avait aimé auparavant. Mais septante fois sept fois seraient encore loin d'exprimer la somme des grâces qu'elle a obtenues pour nos âmes stériles et ingrates. Ah ! si dans les jours de ses douleurs, nous avons été pour Marie une réalité, le moins que nous devions n'est-il pas de faire que ses douleurs soient maintenant une réalité pour nous ?

Chaque matin nous recommençons la vie. Nous sortons de nos demeures pour rencontrer un nouveau jour à son passage dans l'éternité. Ce jour a beaucoup à nous dire et beaucoup à entendre de nous ; il porte son récit

à Dieu, au coucher du soleil, et sa parole est entendue, et la mémoire de son message conservée jusqu'au jour du Jugement. Ne serait-ce pas un jour stérile que celui dans lequel nous ne rencontrerions pas Notre-Seigneur? Car n'est-ce pas là le véritable but de notre vie? Si le jour est destiné à être éclairé par le soleil, il n'est qu'un demi-jour, ou plutôt il est la nuit quand le soleil matériel y brille seul; quand le Soleil de justice, portant sur ses ailes la santé spirituelle, ne se lève pas aussi sur nous. Nous allons à la rencontre de Jésus dans chaque action de la journée; mais il nous faut la quatrième douleur de Marie pour nous avertir que nous ne devons nous attendre que rarement à le rencontrer, si ce n'est avec une croix, et une croix nouvelle. Quand nous sommes dans l'affliction, Jésus lui-même « s'approche et marche avec nous, » comme il le fit avec ses disciples sur la route d'Emmaüs. C'est là le privilége de l'affliction. L'affliction est pour Notre-Seigneur un attrait auquel il peut rarement résister. Pourvu que nous ne cherchions pas d'autre consolation qu'en lui, il ne manque pas de s'approcher de nous et de nous consoler lui-même. Oh! si des âmes inconsidérées savaient seulement quelles grâces elles manquent d'obtenir en racontant leurs chagrins et en laissant à leurs semblables le soin de les consoler, combien les saints se multiplieraient dans l'Église de Dieu! Nous lisons la vie des saints personnages, et nous nous demandons avec étonnement comment ils ont jamais pu parvenir à un tel degré d'union avec Dieu, tandis que nous soupçonnons peu que nous avons eu assez d'affliction pour nous conduire encore plus loin qu'eux; mais que nous n'avons pas voulu attendre Jésus, et que si ce n'est pas à lui que nous confions d'abord nos peines, il enverra peut-être ses anges nous consoler, mais ne viendra pas lui-même. Mais quand nous prenons l'initiative, quand nous allons nous-mêmes au-devant de Jésus, quand nous agissons ainsi par nos promesses dans la prière, par notre profession ouverte de piété, par notre vocation ecclésiastique, par

notre profession religieuse, par les œuvres de miséricorde auxquelles nous nous livrons habituellement, alors c'est toujours avec la croix que nous rencontrons Jésus. Pourquoi alors sommes-nous si étonnés que des croix nous arrivent ? S'il en est si souvent ainsi, ne voyons-nous pas que c'est une loi, une loi du royaume de la grâce, et que ne pas l'apercevoir c'est perdre la moitié de ses bénédictions en manquant d'une prompte obéissance ? Nous nous mettons dans les bras de notre Père céleste, ne sachant pas ce qui va venir, sachant seulement que ce qui va venir sera au-dessus de ce que nous pourrions supporter sans le secours de Dieu ; restons donc où nous sommes alors, et ne nous laissons pas entraîner par surprise à rétracter l'offrande que nous avons une fois faite. Quelle croix rencontrerons-nous aujourd'hui ? Nous ne le savons pas ; quelquefois nous ne pouvons le deviner. Mais nous savons que si nous rencontrons Jésus, nous rencontrerons une croix, et que le soir nous trouvera avec ce fardeau sur nos épaules. Rappelons-nous seulement cette particularité invariable de ces rencontres, et alors, si nous sommes respectueusement prudents à promettre, nous serons aussi respectueusement fermes à tenir nos résolutions.

Quelques hommes rencontrent Jésus, et se détournent. Quelques-uns l'aperçoivent de loin, et prennent aussitôt une autre route. D'autres arrivent près de lui, et s'élancent dans le précipice qui est à côté, comme si Jésus était un ange de destruction qui obstruât le chemin. Il y en a qui passent à côté de lui, en feignant de ne pas le connaître. Jésus, chargé de sa croix, a parcouru aujourd'hui des milliers de routes sur la terre ; mais bien peu lui ont fait un honorable accueil. La foi et l'amour ont rendu quelques hommes trop timides pour passer à côté de lui et l'éviter, mais ils ont discuté avec lui au sujet de la croix, et ils ont pleuré tout haut quand il a persisté à vouloir les en charger. D'autres le suivent avec l'humeur chagrine d'une obéissance servile ; ils traînent leur croix qui, en se heurtant contre les pierres, les blesse encore

davantage, et ils tombent ; mais leurs chutes ne sont pas en union avec les trois chutes de Jésus sur l'antique chemin de la Croix. Il y en a bien peu qui se prosternent avec l'empressement d'une joyeuse surprise, qui baisent les pieds de Jésus, qui ôtent la croix de dessus ses épaules, la placent presque avec enjouement sur les leurs, marchent à côté de Jésus en chantant des psaumes avec lui, et sourient tout en chancelant sous leur fardeau. Mais, pour ceux-là, que le soleil couchant de ce jour est beau ! « Ils le contraignent de s'arrêter, en lui disant : Demeurez avec nous, car le soir commence à venir, et le jour est sur son déclin. Et il entre avec eux. » C'est là ce que nous devrions faire. Le pouvons-nous ? Non ! mais nous pouvons l'essayer, et alors Jésus le fera en nous. Mais il nous *rencontre* avec la croix. Cela implique beaucoup. Cela implique qu'il faut que nous nous détournions de notre ancienne route, et que tout le chemin que nous avions parcouru avant de rencontrer Jésus n'était qu'une dissipation de nos forces et qu'un voyage sans fruit. Nous ne pouvons porter nos croix que d'une manière, c'est-à-dire tournées vers le ciel. Elles tiennent nos visages tournés dans cette direction. Elles nous poussent vers le haut de la colline ; si nous descendions, elles nous renverseraient, tomberaient lourdement sur nous, et nous tueraient. Les visages de tous ceux qui portent leurs croix sont tournés d'un seul côté. L'extrémité, qui est destinée à entrer dans la terre, se dirige vers la terre ; la traverse de la croix qui est sur nos épaules, regarde le ciel et s'y dirige, quelque peu fermes que nous soyons, de même que l'aiguille aimantée qui, toujours tremblante, fidèle et respectueuse, se dirige vers le pôle. Ne laissons donc pas l'occasion nous échapper, mais prenons sur-le-champ notre croix, tournons-nous et suivons Jésus ; car c'est ainsi seulement que nous ferons partie de la procession des prédestinés.

Mais la quatrième douleur de Marie nous apprend encore davantage. Elle nous enseigne qu'un long repos est le terrain qui fait face à de grandes croix. Des croix

extraordinaires suivent une tranquillité extraordinaire. Plus grande est maintenant la paix, plus grande sera bientôt la croix. C'est là une de ces leçons qui sont connues de tous, sans que personne se les rappelle. Sur trente-trois ans, vingt et un ans s'écoulèrent entre la dernière douleur de Marie et la Passion. Combien de fois la même chose ne nous arrive-t-elle pas à nous-mêmes? Elle nous arrive, en partie, parce que Dieu nous donne quelque temps pour respirer, afin que nous fassions le mieux possible fructifier les grâces reçues, que nous gagnions ainsi de nouvelles forces, et que nous nous recueillions pour des actions plus grandes; en partie, parce que les grâces passées qui renferment des prophéties et la préparation de grâces encore à venir, exigent du temps pour se développer et s'établir dans l'âme. Sa croix nous arrive aussi à la fin de ces temps de tranquillité, pour consolider les grâces que nous avions reçues, pour que l'âme en acquière une possession permanente, et pour les couronner avec la croix, qui est l'unique récompense en deçà du tombeau. Une grâce qui n'a pas été comprimée, fixée, mûrie par l'affliction, semble à peine nous appartenir, si ce n'est comme chose éventuelle ou transitoire. C'est tout au plus un revenu, et non un capital. Le raffinement de la douleur est le dernier progrès de la grâce, qui, après cela, devient de la gloire par le fait seul de sa conservation. Celui qui oublie la venue de la croix prodigue son repos. Il manque aux fins pour lesquelles le calme lui avait été envoyé, et se rend moins capable de porter la croix quand elle arrivera, qu'il ne l'aurait été s'il y avait été préparé. C'est pendant ces longues saisons de tranquillité qu'arrivent, dans la vie spirituelle, la plupart de ces méprises dont les conséquences sont presque irréparables. Quelquefois nous croyons avoir atteint la hauteur de la grâce qui nous était destinée, et, en conséquence, nous persistons à y rester, malgré les inspirations que nous ressentons pour des choses plus élevées, et auxquelles nous résistons, prenant de salutaires attraits

pour des tentations dangereuses. Nous pouvons ainsi détruire tout le plan de notre sanctification. Quelquefois nous nous imaginons que notre tranquillité est due à la nonchalance, à la fatigue, au manque de ferveur. Nous négligeons les opérations de la grâce qui se poursuivent dans nos âmes au-dessous de la surface de ce calme apparent; nous nous retirons, par un fatal effort, de la carrière dans laquelle nous étions destinés à courir, et nous adoptons une vie spirituelle d'après un type et une forme à nous. Il est moins dangereux d'être sans direction spirituelle dans les temps de progrès, de trouble et de changement, que pendant ces longues saisons de paix comparativement exempte de tentation. Il ne pourrait y avoir en nous de tiédeur, de confiance en nous-mêmes, de rechutes, d'oisiveté, si nous nous rappelions seulement que notre repos apparent n'est simplement que le silence qui précède l'arrivée d'une grande croix; car, dans une telle pensée, notre temps de tranquillité serait pour nous, à la fois une période de repos en Dieu, et, en même temps, de préparation ardente et craintive à quelque nouvelle manifestation de Celui qui, nous le savons, éclatera sur nous comme une tempête pour éprouver sérieusement notre mérite.

Cette quatrième douleur nous prépare encore à une autre épreuve qui n'est nullement rare dans l'expérience de la croix. Il semble que nous n'ayons jamais un plus grand besoin de la présence consolatrice et des paroles de bonté de Notre-Seigneur, que lorsqu'il vient de nous charger d'une autre croix. La nature gémit en nous sous ce fardeau, et se sent abattue. Si, au même moment notre vie surnaturelle devient aussi une croix pour nous, comment la supporterons-nous? Et cependant nous avons presque tous éprouvé cette collision d'une croix extérieure avec une croix intérieure. Nous rencontrons Jésus; il nous donne nos nouvelles croix sans nous adresser une parole, et même, en apparence, sans une bénédiction. Souvent l'expression de son visage ne nous dit rien. Nous sommes comme des serviteurs vis-à-vis

d'un maître; nous avons simplement à exécuter ses volontés sans autres instructions qu'un signe. Nulle confidence, nulle parole d'encouragement, nulle marque qu'il soit content ou mécontent de nous, aucune marque que nous lui rendions service en acceptant cette nouvelle croix, aucune preuve qu'il ne soit pas indifférent à ce que nous la portions on non. Nous n'avons réellement qu'à accomplir un acte d'obéissance matérielle. Jésus ne pourrait nous traiter autrement, si nous n'étions que de simples machines. Et puis, lorsque cette froide et sèche cérémonie, qui a consisté à placer sur nous la nouvelle croix, est terminée, quelquefois Jésus marche à côté de nous sans nous regarder ou sans nous dire une seule parole, comme si nous étions des esclaves qui portent son fardeau, et que nous fussions indignes de son attention. Il est occupé de ses propres pensées, ou bien il craint qu'en se montrant tant soit peu communicatif, il ne nous enfle d'orgueil et ne nous porte à nous oublier nous-mêmes. Bien plus, après nous avoir passé son fardeau, comme un homme délivré d'un grand poids, il continue à marcher légèrement, d'un pas trop rapide pour que nous puissions le suivre, chargés comme nous le sommes. Nous ne pouvons pas marcher du même pas que lui. Peut-être a-t-il l'intention de nous laisser en arrière, à notre place, comme des inférieurs. Peut-être regarderait-il comme une trop grande liberté de notre part de chercher à l'atteindre. D'un autre côté, il peut penser que nous manquons de diligence et de respect, si nous nous traînons trop loin en arrière. Puis il s'éloigne hors de vue, sans nous dire quelle route prendre; nous arrivons à des chemins qui se croisent, et nous sommes dans la perplexité. En outre, comme un supérieur qui en a l'habitude, il fait tout cela si naturellement, et, en apparence, avec tant d'insouciance, que nous ne pouvons deviner s'il a l'intention de nous éprouver, ou s'il agit ainsi par indifférence, mécontentement, ou dédain. Cela arrive au moment même où il nous a donné plus de travail à faire et des charges plus lourdes

à porter. C'est ainsi que Marie rencontra Jésus ; cette rencontre se fit en silence ; Jésus continua de s'avancer jusqu'à ce que Marie l'eût perdu de vue ; et il se rencontrèrent de nouveau au Calvaire. Il n'y a pas dans ce chemin un seul pas que nous ne soyons quelquefois obligés de faire. C'est une épreuve particulière à laquelle il n'y a de préparation possible que l'amour. Plus nous aimerons Jésus, plus nous sentirons de confiance dans son amour pour nous ; et, tandis que notre humilité ne sera surprise d'aucune apparence d'indifférence, puisque notre bassesse mérite bien davantage, notre amour nous rendra capables de continuer à nous avancer gaiement et avec calme au milieu de nos souffrances, dans la conviction que le cœur de Jésus et l'expression de son visage parlent d'une manière différente.

Il faut aussi nous préparer à trouver qu'une croix conduit à une autre, et que de petites croix mènent à de grandes. La plupart du temps une croix ne vient pas seule. Les croix se rencontrent dans nos âmes comme à un moment fixe et convenu. Quelquefois, surtout après des intervalles de longue tranquillité et d'inaction apparente de la grâce, nous passons soudainement dans une région de croix, de même qu'à certaines périodes de l'année la terre traverse une région d'étoiles filantes[1]. Ensuite les croix se succèdent rapidement les unes aux autres ; elles viennent tantôt une à la fois, tantôt deux ensemble, ou bien deux ou trois à la fois, de sorte que nous pouvons à peine rester debout. Quelquefois une tempête de croix s'abat tout droit sur notre visage comme une grêle violente, et nous frappe si cruellement que nous pouvons à peine avancer, ou que du moins nous éprouvons la pénible sensation de ne pouvoir le faire. Quelquefois les croix nous atteignent par derrière, et si nous marchons sans précaution, nous trébuchons et nous tombons ; et qui ne sait, hélas !

[1] L'auteur fait allusion aux étoiles filantes qui se montrent ordinairement plus nombreuses vers le milieu des mois d'août et de novembre que dans les autres temps de l'année. (*N. du T.*)

qu'une chute avec une croix sur nos épaules, quoiqu'elle semble plus pardonnable, nous blesse toujours plus grièvement qu'une chute sans croix? C'est la loi la plus cruelle de la vie spirituelle.

Quelques hommes ont à porter une seule croix durant toute leur vie, et d'autres croix ne paraissent pas s'ajouter à celle-là. Mais cela revient au même; car le poids de leur fardeau n'est pas constant. Quelquefois, lorsque nous sommes ainsi chargés de cette croix unique, la route devient plus raboteuse; la chaleur du jour est plus grande; d'autres fois, nous sommes nous-mêmes indisposés, timides et faibles; il arrive encore que, par une sorte de miracle et sans que nous puissions y assigner une cause, la croix devient plus lourde et nous harasse comme elle ne l'avait jamais fait auparavant, et, comme la raison de cette aggravation est cachée, le remède l'est aussi. Cette croix de toute la vie, même lorsque son poids est le plus constant, et qu'elle n'est pas accompagnée d'autres, est de toutes les épreuves la plus pénible à supporter. Il y a tant d'inconstance dans notre nature, que changer un châtiment en un plus dur est un véritable relâche. La satisfaction que nous cause un changement est pour notre nature un bien plus grand que ne l'est le mal qui résulte d'un accroissement de violence dans nos souffrances. Ce qui est terrible pour nous, c'est d'être enchaînés à une uniformité continuelle. C'est en cela que consiste l'héroïsme secret des vœux. Qui n'a, dans la maladie, senti du soulagement lorsque la souffrance a passé d'un membre dans un autre? Il en est ainsi, et d'une manière plus vraie encore, à l'égard des souffrances de l'âme. Il faut que celui qui porte une croix pendant des années, et qui la porte jusqu'au tombeau, soit un des saints cachés de Dieu, ou il faut qu'il reste à un degré de vertu peu élevé et aussi voisin de la tiédeur que cela est compatible avec le salut de son âme.

Mais quelquefois la croix unique de toute notre vie reste sur nos épaules, seulement comme le fondement d'un véritable édifice de croix que Dieu bâtit, renverse

et rebâtit sans cesse sans jamais déplacer la première. Il y a des âmes sur lesquelles Dieu semble continuellement faire des expériences et des essais jusqu'à la fin ; mais il y fait un travail réel. Par là se trouvent réunies dans ces âmes les deux souffrances de la monotonie et du changement. En elles, toutes les époques de la vie sont représentées d'une manière variée par les amas transitoires des croix, tandis que la croix permanente est le fondement profond de toute leur vie. Les hommes pour lesquels il en est ainsi parcourent le monde non-seulement comme des monuments dignes de notre admiration et de notre étonnement, mais comme des sources vivantes de dévotion. Ce sont des hommes puissants; car c'est à l'intercession secrète de telles âmes que sont dus tous les renouvellements spirituels sur la terre. Il n'est pas rare que ces hommes portent pendant un certain temps l'Église entière au sommet de leur croix. Ils sont des monuments de l'amour de Dieu; car en eux nous voyons la révélation complète de cette grande vérité, qui, dans sa mesure, en est une aussi pour les plus petits parmi nous, que la croix n'est jamais un châtiment seulement, mais toujours en même temps une récompense, et que l'abondance de l'amour de Dieu pour chaque âme créée, est mesurée par la quantité des croix qu'elle reçoit.

La quatrième douleur nous enseigne encore une autre leçon. Jésus et Marie suivent une seule et même route ; cette route pourrait-elle être autre que celle du ciel ? Cependant la route qu'ils suivaient passait sur le Calvaire. Nous devons en conclure que nul n'a le visage tourné vers le ciel, s'il ne l'a tourné vers le Calvaire. Dans la vie, que nous le sachions ou non, nous marchons toujours vers une affliction. Au prochain détour de la route nous attend la mort imprévue de quelqu'un que nous aimons, ou la rupture d'un cercle dans lequel notre existence même paraissait enfermée, ou quelque disgrâce sur laquelle nous n'avions jamais compté. Nous avons quelque chose en vue pour l'été prochain, et nous nous réjouis-

sons à la pensée de ce que nous accomplirons alors de bon et d'heureux; mais un lit de douleur nous attend caché sur notre chemin, et le soleil d'été n'éclairera qu'une triste et impuissante convalescence. Les longues nuits d'hiver doivent nous trouver au milieu d'une occupation que nous regrettons d'avoir trop longtemps différée; elle doit amener tant de bien, procurer tant de gloire à Dieu, tant avancer notre propre sanctification. Mais avant que le jour le plus court soit arrivé, tout notre vie est changée. Les circonstances ne sont plus les mêmes. Le bien ne serait plus alors le bien, ou les moyens de le faire se sont échappés de nos mains. La perte de l'occasion est un malheur pour nous; le délai par lequel nons l'avons perdue en est un encore plus grand. Un bien qui peut être fait maintenant, ne peut jamais l'être plus tard. Ce qui serait bien demain, soyez-en certain, ne le serait pas aujourd'hui. Dieu change les choses quand il change les temps. C'est là la raison pour laquelle les hommes qui n'ont pas de ponctualité, et qui ont l'habitude de remettre au lendemain, ne sont jamais saints, qu'ils sont rarement affectionnés et toujours égoïstes. Ainsi la vie s'écoule, et nous construisons nos propres afflictions par notre manque de diligence. La dévotion ne signifie qu'une chose en théologie, elle veut dire promptitude.

Quelquefois cependant nous voyons l'affliction vers laquelle nous marchons. Des deux cas, peut-être celui-ci est-il le plus commun. Nous savons d'une manière presque certaine qu'une maladie nous reviendra à une époque particulière de l'année. Ou bien nous avons à faire un travail inévitable, et l'expérience du passé nous apprend que la souffrance qui en résultera est aussi inévitable que le travail lui-même. Ou bien encore nous nous penchons au-dessus d'une sœur ou d'un enfant dans lequel la phthisie s'ouvre lentement sa route fatale. Une perte dont nous ne pouvons supporter la pensée nous menace sans cesse. Le malheur que nous redoutons peut arriver au printemps prochain ou au printemps de l'année suivante; ou bien ce sera à la chute des feuilles, cette année

ou l'année suivante. Peut-être une forte gelée détruira la fleur cet hiver, ou une artère se rompra cette nuit pendant le sommeil. Voici un fils qui a consacré tout le temps de son âge mûr à une mère veuve et âgée; ou une fille tellement attachée à son père dont la santé décline, que toute sa vie elle n'a jamais pu se délivrer des soins du foyer de son enfance, et que jusqu'à la fin elle est restée plus fille qu'épouse, plus fille que mère. Dans l'un et l'autre cas, le fils et la fille ont devant eux une affliction inévitable, inévitable s'ils vivent eux-mêmes, inévitable selon le cours de la nature. Cette affliction est une œuvre du temps, et d'un temps qui ne peut être long. Dans la plupart des cas ces afflictions prévues sanctifient plus que celles qui ne le sont pas. Couverte d'ombre, la vie devient plus douce; elle devient plus céleste pendant l'éclipse de la terre. L'affliction prévue s'accorde mieux avec les lois ordinaires de la grâce; c'est un procédé moins périlleux que ces terribles surprises qui font les saints comme se fait la monnaie, par un seul coup violent, par une seule et dure pression quand le métal sort du feu. Qu'ils sont heureux, et puissent-ils connaître leur bonheur, ceux qu'une affliction visible attend toujours à quelque distance en avant sur leur route! C'est ainsi que le chemin a été préparé pour la grande majorité des prédestinés.

Ainsi la quatrième douleur renferme tout le mystère de Jésus portant sa croix, et nous enseigne à porter les nôtres. C'est là la sagesse que nous apprenons en contemplant Marie dans les rues de la cruelle Jérusalem. Par l'œil de son âme, Marie voit dans le Temple l'Enfant à la blonde chevelure qu'elle cherchait plus de vingt ans auparavant, tandis que les yeux de son corps sont fixés sur l'Homme pâle, sanglant et souillé de boue, qui marche au supplice au son de la trompette, au milieu du concert des malédictions de la terre. Et nous, qui avons donné à Jésus cette lourde croix à porter, qui avons si longtemps pesé dessus après la lui avoir donnée, comme si notre cruauté n'était pas satisfaite, refuserons-nous de

porter les croix douces et fécondes en grâces qu'il attache sur nos épaules, ces croix si légères, qu'après les avoir portées quelque temps, nous sommes forcés de confesser qu'elles ne pèsent pas? Oh! non! faisons maintenant ce que Marie fit alors, regardons Celui qui est devant nous sur la route, et voyons comme la beauté du sacré Cœur siége avec une douce majesté et un amour plein d'attraits sur ce visage défiguré par la douleur.

CHAPITRE VI.

CINQUIÈME DOULEUR.

Le Crucifiement.

Le monde est un mystère. La vie, le temps, la mort, le doute, le bien et le mal, et l'incertitude qui plane sur notre sort éternel, sont autant de mystères. Quelquefois, ces mystères demeurent brûlants sur notre cœur. Mais le crucifix en est le sens ; il est la solution de tous. Il fait la question et y répond. Le crucifix est la lecture de toutes les énigmes, la certitude de tous les doutes, le centre de toutes les croyances, la source de toutes les espérances, le symbole de tous les amours. Il révèle l'homme à lui-même, et Dieu à l'homme. Il présente une lumière au temps pour qu'il regarde dans l'éternité et se rassure. Le crucifix est doux à voir dans le temps de notre joie ; car il attendrit notre joie sans la réprouver et l'élève sans qu'elle éprouve de tension. Dans la douleur, il n'y a nul objet dont la vue soit pour nous comme celle du crucifix. Il fait sortir nos larmes, il les fait couler plus abondamment, de sorte qu'elles deviennent bientôt plus douces que les sourires mêmes. Il donne de la lumière aux ténèbres ; le silence de sa prédication est toujours éloquent, et la mort est vie en présence de ce grand gage de la vie éternelle. Le crucifix est toujours le même, et cependant il varie toujours son expression de manière à être pour nous, dans toute disposition d'esprit, ce dont nous avons le plus grand besoin, et ce qu'il nous est meilleur d'avoir. Il n'y a pas

lieu de s'étonner si des saints ont embrassé leur crucifix dans de telles extases d'amour satisfait. Mais Marie est une partie de la réalité de ce symbole. La Mère et l'Apôtre restent debout, pour ainsi dire, à travers tous les siècles, au pied du crucifix; ils sont eux-mêmes des symboles de ce grand mystère, de la seule vraie religion, et de ce que Dieu a fait pour le monde qu'il a créé. Nous ne pouvons penser à l'Enfant de Bethléem sans penser à sa Mère ; l'Évangile ne nous laisse pas non plus nous représenter l'Homme sur le Calvaire sans sa Mère. Jésus et Marie ne firent jamais qu'un; mais il y eut entre eux une union particulière sur le Calvaire. C'est à cette union que nous arrivons maintenant, à la cinquième douleur de Marie, au Crucifiement.

Le chemin de la croix était terminé, et le sommet du mont avait été atteint un peu avant midi. Si nous en croyons la tradition, dès lors même le Calvaire était un lieu célèbre, et propre à devenir le sanctuaire d'un monde ; car il passait pour être la place du tombeau d'Adam, l'endroit où le père du genre humain se reposa lorsque la miséricorde de Dieu accepta et termina ses neuf cents années de pénitence héroïque. Tout près de là était la cité de David, qui était plutôt la cité de Dieu; le centre de tant d'histoires merveilleuses, l'objet d'un amour si touchant. La scène qui allait se passer devait découronner la cité reine, mais seulement afin de donner une couronne bien plus glorieuse de lumière, d'espérance, de vérité et de beauté à toutes les cités du monde où le Christ crucifié serait prêché, et où le Saint-Sacrement demeurerait. Peu de temps, une heure peut-être, s'était écoulée depuis la dernière douleur ; de sorte que quelques heures seulement avaient passé entre la quatrième et la consommation de la cinquième. Cependant, en souffrance et en sanctification, c'est là une époque plus longue que les dix-huit années de Nazareth. Pour Dieu, mille années ne sont qu'un seul jour; il n'y a rien en quoi cela soit plus vrai que dans notre sanctification. Ces quelques heures furent remplies par des

mystères si divins, par des faits d'une réalité si frappante, que la durée du temps est à peine un élément dans l'agonie de l'âme de Marie. Elle arrive au crucifiement, plus merveilleuse de grâce, plus miraculeuse dans ses souffrances, que lorsqu'une heure auparavant elle avait rencontré au coin de la rue Jésus chargé de sa croix.

Ils ont dépouillé Jésus de ses vêtements, et la honte que lui fait alors éprouver son état fait frémir sa nature humaine au delà de toute expression. Pour sa Mère, cette indignité était en elle-même une torture, tandis qu'en même temps la vue sans voile du cœur de son Fils était pour elle une horreur et une souffrance que les paroles ne sauraient exprimer. Ils ont étendu Jésus sur la croix, lit plus dur que le berceau de Bethléem, dans lequel il avait d'abord été couché. Il se remet entre leurs mains avec autant de docilité qu'un enfant fatigué que sa mère prépare doucement au repos. Il semble, et en réalité il en était ainsi, faire sa propre volonté, plutôt que la leur. Beau dans son défigurement, vénérable dans son ignominie, le Dieu éternel s'étend sur la croix, les yeux fixés avec douceur sur le ciel. Jamais Marie ne pensa qu'il parût plus digne d'adoration, qu'il fût plus manifestement Dieu que quand il était ainsi étendu et couché sur la croix, victime impuissante, mais volontaire, et elle l'adorait avec la plus profonde vénération. Maintenant, les bourreaux étendent son bras droit et sa main sur la croix. Ils mettent le clou raboteux à la paume de sa main, cette main d'où découlent les grâces du monde, et le premier coup du marteau retentit sourdement au milieu du silence. Le frémissement que lui cause l'excès de la douleur passe dans tous les membres, mais sans altérer la douce expression du regard. Bientôt les coups se succèdent, un faible écho les répète. Madeleine et Jean se bouchent les oreilles ; car pour eux ce son est intolérable ; il leur est plus douloureux que si le marteau tombait au vif sur leurs cœurs. Marie entend tout le bruit. Le marteau tombe sur la vie de son

cœur; car, depuis longtemps, son amour est mort en elle et ne vit plus qu'en Jésus. Elle dirige ses regards vers le ciel. Elle ne peut parler. Que pourraient exprimer des paroles? Le Père seul comprenait l'offrande de ce cœur, brisé tant de fois. Pour Marie, la pose des clous n'était pas une action unique; chaque coup lui infligeait un martyre particulier, comme la main du musicien qui presse tour à tour les clefs de son instrument.

La main droite est clouée à la croix. La gauche ne peut atteindre à sa place. Ils ont mal mesuré la distance du trou qu'ils ont percé pour faciliter le passage du clou, ou bien l'agonie a contracté le corps de Jésus. La scène qui s'ensuivit fut terrible, comme les saints nous la décrivent dans leurs révélations. Les bourreaux tirèrent de toutes leurs forces le bras gauche; mais il ne s'allongeait pas assez. Ils appuient leurs genoux sur les côtes, que cette violente pression fait craquer sans les briser, et, en disloquant le bras de Jésus, ils parviennent à étendre la main jusqu'à sa place. Rien de plus qu'un léger soupir ne s'échappa de la poitrine de Jésus, et la douce expression de ses yeux demeura toujours la même. Mais Marie, qui pourrait s'imaginer l'horreur que ce spectacle, que ce son produisirent en elle? Oh! il y avait là pour elle plus de douleur qu'il n'y en a eu pour faire tous les saints qui ont jamais été canonisés! Le bruit sourd du marteau recommence, changeant de son selon qu'il porte sur la chair, les muscles, ou le bois dur où le clou s'ouvre un cruel passage. Les jambes de Jésus sont aussi tendues avec violence; les pieds sont croisés l'un sur l'autre; ces pieds, qui ont été si souvent blessés et fatigués en marchant à la recherche des âmes, et, à travers la masse solide des muscles frémissants, le clou s'enfonce lentement en faisant souffrir à Jésus une agonie inexprimable, à cause du manque de fixité du pied dans cette position. Il serait inutile de parler de la Mère; il serait vain de la plaindre. Notre compassion ne pourrait être comparée en aucune manière au terrible excès de l'ago-

nie de Marie. Mais Dieu soutint sa créature, et elle continua de vivre.

Maintenant, on soulève la croix et on la dresse avec Jésus couché dessus et ayant toujours la même douceur d'expression dans les yeux; l'instrument du supplice est porté près du trou creusé pour en recevoir le pied. Ils approchent la croix du bord du trou; ils y ont attaché des cordes au moyen desquelles ils lui font prendre une position plus perpendiculaire. Lorsqu'elle est presque dressée, ils en attirent graduellement le pied au-dessus du bord de la cavité, jusqu'à ce qu'elle y tombe d'un bond violent qui disloque tous les os de la victime, et détache presque son corps avec les clous qui le retiennent. Quelques saints contemplatifs font même mention d'une corde liée autour du corps sacré pour l'empêcher de se détacher de la croix, et serrée si cruellement qu'elle entrait dans la chair. Ainsi une horreur surpasse l'autre, fouillant, comme ces feux souterrains qui font trembler la terre, sous les abîmes du cœur anéanti de la sainte Mère, toutes ses facultés surnaturelles de souffrir. Ne comparons la douleur de Marie à aucune autre. C'est une chose à part. Nous pouvons la regarder, pleurer sur elle avec amour, avec un amour de souffrance. Mais nous n'osons la commenter. O Mère affligée! bénie soit la très-sainte Trinité pour les miracles de grâce accomplis en vous à cette heure terrible!

La terre trembla jusqu'à son centre; les êtres inanimés frémirent comme s'ils eussent été doués d'intelligence. Alentour, les rochers se fendirent, les précipices s'ouvrirent tout le long des rivages les plus lointains de la Méditerrance, et le voile mystique du temple fut déchiré en deux par l'agitation de la terre, comme s'il l'eût été par la main de l'homme. A ce moment, ainsi qu'une révélation nous l'apprend, s'élevèrent des dépendances du temple les sons prolongés et plaintifs des trompettes qui annonçaient l'offrande du sacrifice du milieu du jour. et ceux qui en sonnaient ne soupçonnaient guère que la trompette retentissait ce jour-là dans le ciel comme les

trompettes du milieu du jour n'avaient jamais retenti auparavant. Les ténèbres commencèrent à se répandre sur la terre ; car le satellite de la terre pouvait bien éclipser le soleil matériel, lorsque la terre elle-même éclipsait ainsi le Soleil de justice, la Lumière éternelle du Père. Les animaux cherchaient des retraites pour s'y cacher; les chants des oiseaux avaient cessé dans les jardins situés au-dessous du Calvaire; l'horreur pénétrait les âmes des hommes, et les commencements de la grâce, comme l'arrivée incertaine de la première aube du jour, sortaient de ces ténèbres sympathiques pour se glisser dans un grand nombre de cœurs. Chaque moment était un siècle, alors que les hommes étaient environnés de pareils mystères.

La première des trois heures commence, ces trois heures qui étaient des images si frappantes des trois jours pendant lesquels Marie avait cherché son jeune Fils. Au milieu des ténèbres, Marie s'est approchée tout près de la croix; car les autres s'étaient enfuis, saisis tous ensemble d'une terreur panique, assez explicable chez les Juifs si l'on songe à leur foi. Mais les bourreaux endurcis, et les soldats romains habitués à ne pas trembler dans les ténèbres restent près de la croix, et à la faible lueur qui règne alors, ils jouent aux dés les vêtements de Jésus. Leurs paroles brutales et leurs plaisanteries grossières percent le cœur de Marie, car, comme nous l'avons dit auparavant, il appartenait à sa perfection que rien de son affliction ne fût perdu. Tout portait coup; chaque objet lui faisait une blessure particulière et s'emparait d'elle comme s'il eût été la souffrance unique, la circonstance aggravante exclusive. Marie voyait ces vêtements, ces reliques que le monde n'aurait pu payer, entre les mains de misérables pécheurs, qui allaient s'en vêtir d'une manière sacrilége. Pendant trente années, ils avaient grandi en même temps que Notre-Seigneur et ne s'étaient pas usés à force d'être portés, renouvelant le miracle que Moïse mentionne dans le Deutéronome, lorsqu'il nous dit que, durant les

quarante années du désert, les vêtements des Juifs ne furent pas « usés, ni les chaussures de leurs pieds altérées par l'âge. » Maintenant, des pécheurs allaient s'en vêtir et les porter dans je ne sais quels repaires d'ivrognerie et de péché. Et cependant qu'était-ce que cela, sinon un symbole? Un monde impur devait se vêtir tout entier dans la justice et la beauté du Fils de Marie; des pécheurs devaient porter ses vertus, mériter par ses mérites, satisfaire par ses satisfactions, et puiser à volonté dans les fontaines de son précieux sang. De même que Jacob avait été béni dans les vêtements d'Esaü, ainsi tout le genre humain devait être béni dans les vêtements de son Frère aîné.

Et puis, il y avait la tunique sans couture que Marie avait faite pour son Fils, et qui figurait l'unité de l'Eglise de Jésus-Christ. Marie les vit tirer ce vêtement au sort; elle remarqua à qui il était échu. Un de ses premiers services d'amour pour l'Église sera de recouvrer la tunique de Jésus comme une relique pour les fidèles. Ce fut alors que l'histoire de l'Église se présenta aux regards de Marie. Chacun des schismes qui devaient affliger le corps mystique de son Fils était comme un nouveau déchirement dans le cœur souffrant de Marie; chaque hérésie, chaque dispute, chaque péché contre l'unité, en se présentant à l'esprit de Marie, lui causait la plus douloureuse angoisse, là, sur le Calvaire, au moment où le sacrifice vivant était offert, et où l'unité de l'Église de Jésus était achetée à un prix si terrible. Toute cette amertume remplissait l'âme de Marie, sans distraire ses pensées de Jésus pendant un seul instant. De même que de saints pontifes, le cœur brisé par les injures et les maux qu'avait à souffrir l'Église, en ont eu tout leur esprit occupé, sans cependant perdre un instant leur union intérieure avec Jésus, ainsi en était-il alors de Marie, et même d'une manière beaucoup plus remarquable. Ce fut sur le Calvaire qu'elle sentit tout cela d'une façon particulière, de même que c'est pendant le Carême, à la Passion et dans notre dévotion pour la Passion que

nous apprenons à aimer l'Église avec tant de sensibilité et de fidélité.

De nouvelles sources d'afflictions s'ouvrirent pour Marie lorsqu'on fixa le titre sur la croix. Ce titre venait de Pilate; une échelle fut dressée contre la croix, et le titre cloué au-dessus de la tête de notre Sauveur. Chaque coup de marteau causait à Jésus une torture inexprimable, et cette torture avait un écho terrible dans le cœur de Marie. Ce titre lui-même avait de quoi étendre et exciter les souffrances de la Mère de Jésus. La vue du nom sacré inscrit pour le monde entier d'une manière ignominieuse, ce nom qui, pour Marie, était plus doux que toute musique, plus odoriférant que tout parfum, cette vue était par elle-même une douleur. Le nom de Nazareth aussi réveillait en Marie les souvenirs du passé, et, au milieu de l'air obscurci, entourait la croix d'un cercle merveilleux de souvenirs et de contrastes. Partout, dans la Passion, Bethléem et Nazareth se faisaient sentir, voir et entendre, et faisaient continuellement naître une nouvelle douleur dans les abîmes inépuisables du cœur de Marie. Si Jésus était roi, quel trône étrange que celui sur lequel son peuple l'avait placé! Pourquoi ne le reconnaissaient-ils pas pour leur roi? pourquoi attendaient-ils qu'un étranger, un Romain, le proclamât devant eux d'une manière dérisoire? pourquoi ne le laissaient-ils pas régner sur leurs cœurs? Ah! pauvre peuple! combien cela serait plus heureux pour lui, combien de péchés seraient épargnés, combien d'âmes sauvées, combien de gloire gagnée pour Dieu! Roi des Juifs! Plût au ciel qu'il en fût ainsi! Et en réalité il n'était rien moins qu'un roi, mais un roi rejeté, désavoué, déposé, mis à mort! quel poids sur le cœur de Marie! C'était le poids des malédictions que ce peuple régicide avait appelées sur lui-même et qui allaient l'abaisser jusqu'à terre. Marie aurait voulu souffrir de nouveau ses sept douleurs pour annuler cette malédiction et pour réintégrer ce peuple, comme autrefois, dans la prédilection du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Mais il était trop tard. Ils

avaient eu leur jour; ils avaient comblé la mesure de leurs iniquités; elles s'élevèrent ce jour-là jusqu'aux bords du vase, et c'était en partie par leur malice en brisant le cœur de Marie. Mais, du moins, Jésus était reconnu roi par ce cœur, et il y régnait souverainement. Il en était de même pour la tendre Madeleine et l'ardent amour de Jean, et, à cette pensée, Marie les regardait avec une véritable fierté d'amour surnaturel. Jésus brise-t-il donc les cœurs sur lesquels il règne, ou vient-il, par un choix spécial, régner sur les cœurs brisés? Lorsque Marie songeait à ce que c'est que d'avoir Jésus pour roi, lorsqu'elle songeait à la souveraineté non contestée que, par sa propre grâce, il exerçait sur son cœur immaculé, quand elle voyait la munificence de Jésus agrandissant ce cœur, le rendant plus riche que le royaume des anges et des saints les plus parfaits, y établissant un règne sans fin, en faisant son magnifique « palais d'ivoire, » et y prenant ses délices; à ces pensées son cœur débordait sur son Fils, comme si les digues de l'Océan étaient renversées et que les continents fussent inondés par ses eaux; et, chez Marie, chaque issue par où s'échappait l'amour était en même temps le passage d'une cruelle souffrance.

Marie avait assez d'occupation en elle-même; mais l'affliction élargit les grands cœurs comme elle resserre les petits. Marie avait adopté les deux larrons; il lui fallait des enfants; elle sentait alors leur valeur, de même que nous connaissons le prix d'un ami au moment où nous allons le perdre. Son visage mourant nous montre ce qu'il valait, et fait plus d'effet sur nous que n'en faisait l'expression vivante. Marie a, dans sa prière, lutté pour ces deux malfaiteurs, et Dieu lui a accordé de voir commencer l'œuvre de la grâce dans le cœur de l'un d'eux. Cela contente-t-il Marie? Oui! mais de ce contentement particulier, dû à une prière exaucée, c'est-à-dire qu'elle désire davantage, à cause de ce qu'elle a déjà obtenu. Elle ne comptait cela que comme un commencement; elle plaidait, elle insistait. On aurait cru qu'une telle

prière, dans un tel moment, était irrésistible : aussi n'est-ce pas le ciel qui résiste. Les grâces descendent d'en haut comme des troupes d'anges jusqu'au cœur du malfaiteur impénitent; elles voltigent alentour; elles demandent à entrer; elles attendent; elles frappent au cœur de chair; elles le font saigner de douleur, de terreur, de remords. Mais ce cœur était son propre maître; il ne voulut pas s'ouvrir. Si près de Jésus, et être perdu! Cela pouvait bien être incroyable pour Marie, et cependant il en était ainsi. Le larron opposa sa dureté à la douceur de Marie, et il resta vainqueur. Marie peut bien ne pas devenir la reine d'un cœur dont Jésus n'est pas déjà le roi. Mais quelle angoisse inexprimable pour Marie que cette impénitence! Quel destin que celui de cet homme! avoir son visage si près de celui de Jésus, les soupirs de la victime sans tache mourant, pour ainsi dire, dans son oreille comme la brise silencieuse dans les montagnes, le souffle même du Dieu Incarné le touchant, le précieux sang répandu autour de lui comme une inondation et comme s'il y en avait trop pour que les hommes sussent qu'en faire, et, au milieu de tout cela, être damné, changer l'agonie brûlante et suffocante de ce crucifiement pour le feu éternel, être détaché par sa propre volonté du côté de Jésus, et, le moment d'après, appartenir pour jamais à l'enfer! Marie vit devant elle, comme par une échappée, l'éternité de ce malheureux; elle saisit d'un coup d'œil l'horreur particulière de son sort. En voyant la perte de ce pauvre misérable fils, elle laissa s'échapper de son cœur un soupir qui renfermait assez de douleur pour servir de réparation à la majesté outragée de Dieu, mais pas assez pour amollir le cœur du pécheur.

Telles étaient les occupations extérieures, ou plutôt ce qu'on peut appeler les occupations officielles de Marie durant la première heure du Crucifiement. Son occupation tout à la fois intérieure et extérieure avait pour objet ce qui était au-dessus d'elle, ce qui répandait sur elle une ombre au milieu des ténèbres, ce qu'elle sen-

tait plus vivement même que si elle eût pu le voir clairement, — Jésus suspendu à la croix! Nos anges gardiens sont toujours à nos côtés, chargés de mille services invisibles d'amour; ils voient cependant Dieu pendant tout ce temps, et sont entièrement plongés dans cette vue unique et béatifiante; ainsi en était-il de Marie sur le Calvaire. Tandis qu'elle semblait regarder et écouter attentivement les hommes qui se partageaint les vêtements de Notre-Seigneur, qu'elle voyait poser le titre sur la croix, ou qu'elle paraissait s'occuper de la conversion des malfaiteurs, elle faisait toutes ces choses de la même manière que les saints agissent dans l'extase, avec une attention et une exactitude parfaites, bien qu'elle fût retirée bien loin dans la présence de Dieu et cachée dans sa lumière. Une heure entière s'écoula. Jésus demeurait en silence. Son sang était enflammé par la souffrance. Son corps commençait à s'affaisser sur la croix comme si les clous ne pouvaient pas l'y retenir. Pendant tout ce temps-là le sang coulait le long du bois. Jésus devenait de plus en plus pâle. Chaque moment de cette agonie était un acte d'adoration tout à fait digne de Dieu luimême. Jésus était dans une ineffable communion avec le Père. Des mystères surpassant tous les mystères qui avaient jamais eu lieu sur la terre, se poursuivaient dans son cœur alternativement contracté et dilaté par une agonie trop terrible pour que l'humanité eût pu la supporter sans un soutien miraculeux. Le cœur de Jésus avait un soutien divin, mais la consolation divine en était soigneusement tenue éloignée. L'intérieur de ce cœur était clairement dévoilé à l'œil intérieur de Marie dont le cœur participait aux souffrances de celui de son Fils. Elle avait aussi besoin d'un miracle pour prolonger sa vie, et ce miracle fut accompli. Mais il le fut avec le même caractère. D'elle aussi toute consolation fut tenue éloignée. Et ainsi une heure se passa, et la grâce avait créé plusieurs mondes de sainteté à mesure que les longues minutes s'écoulaient lentement une à une, de plus en plus lentement, de même que lorsque nous

sommes malades, l'horloge de minuit semble sonner plus lentement, comme pour nous reprocher notre impatience de l'entendre.

La deuxième heure commença. Les ténèbres s'épaissirent, et il y avait moins de personnes autour de la croix. Plus de jeu de dés, plus d'inscription à clouer. Tout était aussi silencieux qu'au milieu d'un sanctuaire. Alors Jésus parla. Il semblait qu'il eût été occupé à un entretien secret avec le Père, et qu'il fût arrivé à un point où il ne pouvait plus garder le silence. Ses paroles semblent indiquer qu'il avait intercédé en faveur des pécheurs, et que le Père avait dit que le péché du crucifiement était trop grand pour être pardonné. Tel était du moins leur sens pour nos oreilles humaines. Certainement ces paroles sortaient de quelque abîme, de quelque profondeur dans le passé, soit des propres pensées de Jésus, soit de l'excès de ses souffrances, soit d'un colloque avec le Père. Mon Père! pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font! Belle prière sans fin, vraie de tous les péchés et de tous les pécheurs dans tous les temps! Ils ne savent ce qu'ils font. Nul ne sait ce qu'il fait quand il pèche. Une grande partie de la malice du péché consiste en ce que le pécheur sait que cette malice est au delà de toute compréhension. Belle prière aussi parce qu'elle nous révèle le dévouement caractéristique de Notre-Seigneur bien-aimé! Lorsqu'il rompt le silence, ce n'est pas en faveur de sa Mère, ni en faveur des apôtres, ni pour dire une parole de consolation dans sa détresse à cette Madeleine si aimante et aimée si tendrement. S'il parle, c'est pour les pécheurs, pour les plus coupables, pour ses ennemis personnels, pour ceux qui l'ont crucifié, pour ceux qui l'ont poursuivi de leurs cris dans les rues, et qui l'ont accablé des dernières indignités. Il semblait qu'à Nazareth il eût pu aimer sa Mère plus que tout le reste du monde, mais que sur le Calvaire, au moment où son agonie avait fait paraître la réalité la plus profonde et les dernières révélations de son sacré Cœur, il voulût montrer que son prin-

cipal dévouement était pour les pécheurs. Marie se sentait-elle blessée à cette découverte? Fut-ce pour elle une nouvelle douleur que Jésus n'eût pas pensé d'abord à elle? Oh! non; sur le Calvaire l'égoïsme ne pouvait vivre, et Marie n'avait pas de retour sur elle-même. Si son cœur avait laissé échapper un cri au même moment que Notre-Seigneur, il aurait proféré la même prière, et employé les mêmes termes pour s'épancher. Mais les paroles de Jésus firent naître en Marie un nouveau déluge de douleurs. Le son même de la voix de son Fils, au-dessus d'elle, au milieu des ténèbres de l'éclipse, fit défaillir son cœur. La merveille du silence de Jésus et de l'absence de toute plainte était plus touchante maintenant qu'il avait parlé. Les souffrances de Marie semblaient avoir atteint à leurs limites, mais il n'en était pas ainsi. Pour elle, les paroles de Jésus renversèrent les murailles, donnant ouverture à un monde de douleur qui se précipita dans le cœur maternel comme un torrent irrésistible. Le son bien connu de cette voix la perça comme une lance. La beauté même des paroles de son Fils était pour elle une angoisse. N'arrive-t-il pas souvent de même, que les paroles prononcées au lit de mort sont déchirantes parce qu'elles sont si belles, et qu'elles sont pleines d'amour à un degré si incompréhensible? Le cœur brisé de Marie s'agrandit, reçut le monde entier et le baigna dans des larmes d'amour. Pour elle, la parole de Jésus était comme une parole créatrice. De la Mère de Dieu, elle fit aussi une Mère de miséricorde. Aussitôt que les paroles de Jésus furent prononcées, la miséricorde de Marie, plus rapide que le mouvement des rayons du soleil, avait jeté autour du monde un manteau de lumière, en embellissant les régions les plus âpres et en donnant de la clarté aux ténèbres, tandis que la plus incroyable douleur s'accroissait dans la même proportion que l'amour incalculable de Marie.

Les paroles de Jésus sur la croix auraient presque pu par elles-mêmes être une douleur pour la sainte Vierge. Chacune d'elles était plus touchante qu'aucune parole

qui ait jamais été prononcée sur la terre. La beauté incomparable de l'âme de Notre-Seigneur se répand sur chacune d'elles, et, cependant, avec quelle différence! La douceur de sa divinité est cachée en elles et a ravi de siècle en siècle les âmes contemplatives qui ont le mieux aimé Jésus. Si ces paroles nous fournissent sans cesse à nous-mêmes de nouvelles beautés pour nos méditations, que doivent-elles être pour les saints, et, bien au delà, que devaient-elles être pour la sainte Mère de Jésus? Pour elle, chacune d'elles était une théologie, une théologie qui ravissait son cœur et éclairait son intelligence. Elle savait que ces paroles seraient les dernières prononcées par Jésus. Pendant sa vie les paroles de Jésus avaient été rares, et maintenant, en moins de deux heures, il en prononça sept que le monde écoutera et admirera jusqu'à la fin des temps. Pour Marie, ces paroles n'étaient pas isolées. Elles lui en rappelaient d'autres qu'elle n'avait pas oubliées. Il n'y en avait aucune qu'elle eût oubliée. Elle interpréta par d'autres paroles celles que Jésus venait de prononcer; elle en interpréta d'autres par celles-ci, et par là découvrit dans toutes un grand nombre de nouvelles significations. En outre, elle voyait l'intérieur d'où venaient ces paroles qui, par conséquent, avaient alors pour elle un sens plus profond. Mais la beauté toujours croissante de Jésus avait constamment été pour Marie une source d'afflictions de plus en plus abondante pendant tout le cours des Trente-trois années. Il n'était pas probable que cette loi fût abrogée sur le Calvaire. Et n'y avait-il pas quelque chose de parfaitement terrible, même pour l'œil de Marie, dans la manière avec laquelle la beauté divine de Jésus dominait tout et commençait à briller à travers cette éclipse? Il semblait que Dieu allât se mettre à nu parmi les ruines mêmes de l'humanité sacrée, de même que les os de Jésus se montraient à travers sa chair. Mais les paroles ne sauraient exprimer ces choses. Marie éleva son âme à sa dernière hauteur pour atteindre au point d'adoration due à Jésus, et reconnut avec calme que cela était

au delà de ses forces. Son adoration se transforma en flots d'amour que les ombres glacées du Calvaire condensaient en douleur intense dans tout son être, où les moindres ondulations de la voix claire et douce de Jésus allaient se livrer jusqu'au fond de l'âme.

La pensée que notre Sauveur avait le plus à cœur, si nous pouvons parler ainsi de lui sans commettre un manque de respect, c'était la gloire de son Père. Nous ne pouvons guère douter qu'après cette pensée, et au-dessus des affections de la nature créée dont il avait condescendu à se revêtir, ne se plaçât l'amour de sa Mère Immaculée. Parmi les sept paroles de Jésus, il s'en trouvera une, une parole qui suivra l'absolution donnée par Jésus au larron à la prière de Marie, une double parole, par laquelle Jésus parlera à sa Mère, et parlera d'elle. Cette parole aussi sera comme une parole créatrice, créatrice pour Marie, plus créatrice encore pour l'Église de Jésus. Le Sauveur parla avec un amour incommensurable, et cependant, d'une manière si mystérieuse, qu'elle était propre à rendre l'affliction de sa Mère encore plus profonde. Il l'appelle *Femme*, comme s'il avait déjà dépouillé son caractère de fils. Il substitue Jean à sa place; et enfin, il paraît transférer à Jean son propre droit d'appeler Marie sa Mère. Que de choses n'y avait-il pas dans ce fait pour accabler la sainte Vierge par une nouvelle affliction! Elle connaissait bien le sens de ce mystère; elle comprenait que, par ce transfert apparent, elle venait d'être installée solennellement dans son office de seconde Ève, de mère de tout le genre humain. Elle savait que Jésus venait de l'attirer encore plus près de lui, qu'il l'avait fait ressembler à lui-même plus que jamais, et avait rendu leur union plus complète. Il n'y avait plus deux relations de Mère et de Fils; elles s'étaient confondues en une seule. Marie savait que Jésus ne l'avait jamais aimée plus qu'à cette heure, et qu'il ne lui avait jamais donné une preuve plus palpable de son amour, dont cependant aucune preuve ne manquait. Mais chaque preuve nouvelle de l'amour de Jésus était une nou-

velle affliction pour elle; car elle faisait naître en elle plus d'amour, et, avec plus d'amour, comme d'ordinaire, plus de douleur.

Mais cette proclamation faite à Marie, de sa maternité des hommes, quelle étrange annonciation c'était, comparée à l'annonciation de sa Maternité divine! L'heure de minuit, la chambre silencieuse, la prière extatique, l'humble promptitude du consentement, la rapide merveille de l'adorable mystère, — tout cela était maintenant échangé contre le sommet du Calvaire, au milieu de la faible lumière de l'éclipse, avec Jésus suspendu sanglant à la croix. Quelle joie extrême avait accompagné la première Maternité; quelle angoisse intolérable accompagnait la seconde! Et cependant, tandis que Dieu avait envoyé son ange faire la première annonciation, c'était lui-même, de sa douce voix humaine, qui condescendait à faire la seconde. Mais dans l'âme de Marie régna la même tranquillité, dans sa volonté le même empressement de consentement pieux et dévoué. Lorsque nous sommes plongés dans une profonde douleur, toutes les actions que nous sommes forcés de faire, semblent exciter et multiplier notre peine. Alors les mouvements mêmes du corps troublent le calme de l'âme. Une interruption, un bruit extérieur, la scène que rencontrent nos yeux en se levant, tout cela suffit pour ouvrir une brèche et permettre à la masse des eaux amères de se répandre encore une fois sur l'âme. Ainsi, quand Marie dans tout son être s'élança pour recevoir cette parole de Jésus, s'y conformer par un plein consentement, et se ravir à Jésus pour se tourner vers Jean, ce fut comme si, pour notre sainte Mère, toute l'angoisse du crucifiement prenait une nouvelle vie, un redoublement d'activité, une amertume plus puissante, un pouvoir désolateur plus grand. Penser à Jésus, en même temps que c'était alors pour Marie la plus terrible de toutes ses pensées, en était aussi la plus supportable. Elle sentait le plus vivement quand la place de cette pensée était occupée par d'autres Qui n'a pas éprouvé la même chose dans des temps

d'affliction ? Celui que nous avons perdu est l'objet de notre pensée la plus terrible. Et cependant nous sentons une certaine douceur, un certain calme en pensant à lui. Son souvenir soutient notre chagrin. Mais si nous pensons à d'autres personnes ou à d'autres choses, nous ressentons un froid, une inquiétude, un mécontentement plein d'irritation, une diversion importune, qui rendent notre chagrin insupportable. Ainsi Jésus apporta par-dessus tout, dans l'esprit de Marie, l'image des pécheurs. Il détourna les pensées de sa Mère, de lui-même, pour les diriger sur l'Église, sur ses ennemis, sur ses persécuteurs et ses meurtriers. Il la fit sortir, pour ainsi dire, du doux cercle de sa Maternité, et la plaça dans le nouveau centre de sa charge et de ses relations officielles avec le genre humain. Car, lors même qu'il parlait à Marie, et qu'il parlait d'elle, c'étaient toujours plutôt les pécheurs qu'elle-même, qui semblaient avoir la première place dans ses affections. Pour Marie, tout cela était une douleur immense, plus cruelle même qu'aucune des afflictions que cette matinée, si féconde en souffrances, lui eût encore apportée. Ainsi s'écoula la deuxième heure que Jésus passa sur la croix, et cette deuxième heure avait été un siècle de prodiges que des siècles de science angélique et de contemplation séraphique ne sauraient mesurer convenablement. Jésus vivait encore; son sang coulait toujours; son corps devenait encore plus pâle au milieu de l'éclipse; le silence régnait tout alentour, excepté lorsque les belles paroles de Jésus, tremblant légèrement dans l'air, semblaient rendre plus profonds le silence et les ténèbres.

La troisième heure commença, la troisième époque pendant laquelle cette longue douleur agissait sur le vaste monde du cœur de Marie. La première parole de Jésus, pendant cette dernière heure, fut, pour notre sainte Mère, plus cruelle que le glaive de Siméon. Il dit : « J'ai soif. » Il pouvait bien avoir soif. Depuis le calice béni de son propre sang, qu'il avait bu la nuit précédente, rien n'avait passé par ses lèvres, si ce n'est le

vin et le fiel, et cette éponge imbibée de vinaigre, pressée contre sa bouche, et son propre sang qui s'y était introduit en coulant sur ses joues. Pendant ce temps-là, les clous brûlaient, comme le feu, ses mains et ses pieds; ses membres, de la tête aux pieds, étaient tourmentés par les douleurs cuisantes qu'y avaient causées les lanières de la brutale flagellation; de longues épines étaient enfoncées dans sa tête, comme des dards de flamme, et faisaient palpiter son cerveau en y causant l'inflammation la plus intolérable. Tout son sang avait été tiré goutte à goutte, toute la moiteur de son corps s'était échappée, et les fontaines de son cœur étaient sur le point de se tarir. A coup sûr, nous pouvons bien croire qu'il n'y eut jamais de soif semblable à celle de Jésus. Aucun malheureux naufragé n'a jamais éprouvé à un tel point l'agonie de la soif, ni n'a jamais langui et péri avec une langue, des lèvres et une gorge plus sèches et plus brûlantes que celles de Jésus. Et cependant, nous savons que cette seule torture a suffi, chez des hommes robustes, pour renverser la raison de son trône, et que mourir de soif est une des morts les plus horribles que les hommes puissent subir. Nous ne pouvons douter que Notre-Seigneur n'ait éprouvé cette souffrance au delà du point où, sans un miracle, la mort devait arriver. Qu'elle doit avoir été terrible, la pression de cette souffrance physique qui fit pousser une exclamation à cette victime si amoureuse du silence ! S'il fut merveilleux qu'au milieu de tous ses maux Marie n'eût jamais montré un signe de faiblesse féminine, qu'elle n'eût jamais eu aucune défaillance, qu'elle n'eût laissé échapper aucun sanglot, aucun cri, aucun geste désordonné arraché par la douleur, c'est bien maintenant que sa force est doublement merveilleuse. Non-seulement cette exclamation de Jésus fut pour Marie une douleur qui lui déchira le cœur, mais il s'y joignit ce poids que la souffrance humaine, et surtout la souffrance d'une mère ne peuvent jamais supporter, le sentiment de notre impuissance à alléger l'agonie de ceux que nous aimons. Marie jeta sur le vi-

sage mourant de Jésus un regard où la mort était presque aussi profondément marquée que sur ce visage divin. Elle vit les lèvres de son Fils brûlantes, enflées, tremblantes, blanches de cette blancheur de la dernière lutte mortelle, blancheur qui ne ressemble à nulle autre. Mais elle ne pouvait atteindre aux lèvres de Jésus, pas même pour essuyer avec son voile le sang qui s'y était coagulé. Il eût été inutile, et elle le savait bien, de s'adresser aux hommes cruels qui étaient dispersés sur la montagne. Afin d'obtenir une coupe d'eau fraîche pour ces lèvres, à travers quelles nouvelles scènes de douleur n'eût-elle pas désiré passer? Mais cela ne pouvait être. Elle se rappelait comment il avait une fois jeté les yeux sur l'eau froide et brillante du puits de Jacob, désirant, dans sa fatigue et dans sa soif, avoir à boire une gorgée de cet élément qu'il avait lui-même créé, et qu'ensuite il avait oublié soif et fatigue dans son œuvre d'amour en s'occupant à convertir la pauvre Samaritaine. Mais maintenant, et c'était pour Marie une pensée accablante, l'eau était aussi éloignée des lèvres du Sauveur mourant, qu'elle l'était de celles du mauvais riche au milieu du feu éternel, du sein duquel il en avait demandé, ne fût-ce qu'une goutte. Il faut que son Fils bien-aimé endure cette soif. Il s'est plaint enfin de ses tortures physiques. Mais à quoi cela servait-il, si ce n'est à briser de nouveau le cœur de sa mère, et à exciter l'amour et l'adoration d'âmes innombrables à travers la durée des siècles de son Eglise? Pour lui, cette plainte n'amena aucun soulagement. Ce fut par amour pour nous qu'il se plaignit, afin que, même au prix d'une plus grande agonie pour Marie, nous eussions un nouveau motif d'amour pour notre Frère crucifié.

Mais ce n'était pas là la seule soif que cette parole fût destinée à manifester. L'âme de Jésus avait une soif aussi ardente des âmes, que son corps de l'eau du puits. Sa pensée s'étendait sur tous les siècles à venir, et il désirait avec ardeur multiplier la multitude des âmes rachetées. Hélas! nous pouvons mesurer approximativement

le tourment de sa soif physique; mais nous n'avons pas même une ombre qui puisse nous donner une idée de la réalité du tourment qu'endurait son âme. Si l'amour du Créateur pour les créatures qu'il a tirées du néant ne ressemble à aucun amour des anges ni des hommes, si l'espèce en est unique, si le degré en dépasse la portée de notre intelligence, ainsi en est-il de l'amour spirituel pour les âmes que renferme l'âme du Sauveur du monde. L'amour sauveur reste sans terme de comparaison, comme l'amour créateur. De même que les amours de la terre ne sont que des étincelles de l'amour créateur, ainsi les instincts apostoliques, tout le zèle des missionnaires, toute la promptitude du martyre, toute la pénitence qui intercède, et toute l'intercession contemplative, ne sont que de faibles étincelles de cet amour sauveur dont le Calvaire est à la fois le symbole et la réalité. Le tourment de cette soif était incomparablement bien plus cruel que celui de l'autre soif. Marie le vit, et cette vue même la transporta aussitôt, pour ainsi dire, dans un monde nouveau et inconnu de douleurs. Elle vit que cette seconde soif serait presque aussi peu satisfaite que l'autre. Elle vit comment, à ce moment, Jésus contemplait dans son âme la procession sans fin des hommes qui s'avançaient chaque jour, sans interruption, d'une aurore à l'autre, en portant avec eux dans l'enfer le caractère du baptême et le sceau du précieux sang de leur Rédempteur. Voyez! maintenant même, alors que le Sauveur est mourant de soif, le larron impénitent ne veut pas lui donner à boire son âme souillée! Ainsi allait-il en être à jamais. Marie voyait tout cela. Pourquoi Jésus avait-il jamais quitté Nazareth? Pourquoi avait-il traversé tout ce monde de souffrances qui n'étaient pas nécessaires, pour ne réussir à la fin que d'une manière si peu proportionnée à tout ce qu'il avait enduré? La gloire de Dieu, après tout, était-elle le supplice du Calvaire, plutôt que le salut des hommes? Oui! et cependant non! aussi. Non plus que Jésus, Marie ne se plaignait ni d'une seule angoisse, ni d'un seul coup

de lanière, ni d'une goutte du sang qui tachait le front couronné du Sauveur. Comme lui elle avait soif des âmes, et son cœur défaillait en voyant que la soif de Jésus ne serait pas étanchée. O malheureux enfants que nous sommes! Combien de nos âmes n'avons-nous pas tenues éloignées, qui ce jour-là auraient consolé la Mère et le Fils!

Mais Jésus avait à descendre dans un abîme de sa Passion plus profond qu'aucun de ceux qu'il eût sondés jusqu'alors. Marie doit aussi descendre dans cet abîme. La parole que Jésus allait prononcer n'était pas simplement pour nous. La portée en est au delà de nous. Elle vient comme un cri mystérieux et lointain, sorti des profondeurs de l'angoisse spirituelle, et auquel la théologie mystique elle-même ne peut donner aucun nom. C'est Dieu abandonné de Dieu, la créature rejetée par le Créateur, quoique unie à lui par l'union hypostatique, l'humanité sacrée abandonnée de la nature divine à laquelle elle est liée d'une façon inséparable, une nature humaine restée sans personne, parce que la Personne divine, qui ne peut jamais se retirer elle-même, s'est retirée, la seconde Personne de la sainte Trinité désertée par les deux autres! Ces paroles ne sont-elles pas extravagantes? Nous savons simplement qu'elles ne peuvent se réaliser, qu'elles sont simplement impossibles. Cependant, lorsque nous cherchons à exprimer par des paroles le délaissement de Jésus, telles sont les expressions inévitables dans lesquelles nous nous embarrassons. « Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné? » Y eut-il jamais un cri qui appartînt mieux à une créature! Cependant, celui qui le proféra était le Créateur lui-même. Une telle parole ne pouvait donc être prononcée simplement pour nous. Elle était arrachée à Jésus dans l'extrémité de sa torture, par l'esprit même d'adoration. Quelques personnes ont conjecturé que c'était le moment où furent consommées les espèces du Saint-Sacrement qui ne l'avaient pas été jusque-là, et qu'ainsi venait de cesser l'union mystérieuse de Jésus avec lui-

même. Mais cette opinion ne nous paraît pas d'un grand poids. Pourquoi Jésus aurait-il tiré de la consolation et de la force du sacrement de sa chair et de son sang, pendant qu'il exposait l'un et l'autre à des tourments inouïs? Pourquoi se procurer aucune consolation quand il s'appliquait à faire de tout ce qui l'entourait, même du cœur de sa Mère, de nouveaux instruments de torture? Pourquoi sa nature divine, dans le Saint-Sacrement, aurait-elle été pour lui quelque chose de suave et de réparateur dont la perte lui eût arraché un tel cri, lorsque même dans l'union hypostatique, qui était une union incomparablement plus étroite que celle du Saint-Sacrement, il retirait à sa nature humaine les secours de sa nature divine, excepté la seule communication de sa toute-puissance qui lui était nécessaire pour vivre et souffrir davantage ! Le sens des fidèles, cet instinct qui erre si rarement, indique sans hésitation le Père Éternel comme la cause de cette souffrance, et comme celui à qui cette parole était adressée.

Mais y a-t-il de la cruauté en Dieu? Non ! la justice infinie est aussi éloignée de la cruauté que peut l'être l'amour. Cependant c'était le Père, celui qui représente toute bonté, toute indulgence, toute douceur, toute patience, toute paternité dans le ciel et sur la terre, qui choisit le moment de la torture la plus cruelle, celui où la tempête des agonies créées commençait à fondre de la manière la plus impitoyable, parce qu'elle était alors presque épuisée, qui choisit, disons-nous, ce moment pour crucifier de nouveau, du crucifiement intérieur le plus épouvantable, le Fils de ses éternelles complaisances. Avec un effort supérieur, au delà de toute expression, à toute grâce qui fut jamais donnée, si ce n'est à la grâce de Jésus, Marie éleva son cœur vers le Père, joignit sa propre volonté à la sienne dans cette cruelle extrémité, et, aussi bien que lui, dans un certain sens, abandonna son Fils bien-aimé. Elle abandonna le Fils au Père. Elle sacrifia l'amour de la Mère au devoir de la Fille. Elle reconnut le Créateur comme la seule fin dernière de la

créature. Elle avait accompli le même acte au commencement, dans sa première douleur, à la Présentation de Jésus, et cet acte était maintenant consommé. O Mère! jusqu'où les exigences de la gloire de Dieu conduisirent-elles votre cœur magnanime? Elle voyait Jésus abandonné. Elle entendit le cri de l'âme nouvellement crucifiée de Jésus, percée jusqu'au vif par cette nouvelle invention de la justice de son Père. Et elle ne désira pas qu'il en fût autrement. Elle voulut qu'il fût abandonné si c'était la volonté du Père. Et c'était, en effet, la volonté du Père. C'est pourquoi, d'un consentement inébranlable et spontané, elle voulut qu'il fût abandonné. Elle descendrait en ce moment du sommet du Calvaire, si le Père le lui ordonnait. Mais son amour monta jusqu'à une sorte de désespoir pour faire face à cette suprême exigence. Nul n'aurait songé qu'une âme humaine pût contenir autant d'amour qu'elle en répandit alors sur Jésus. Ce cœur était-il donc infini, inépuisable? Il semblait l'être en réalité. Car, à cette heure, il combina, multiplia, surpassa tout l'amour des Trente-trois années, et se précipita dans l'âme de Jésus, comme s'il voulait remplir de lui-même le vide immense que l'abandonnement du Père y avait ouvert. Ce cœur versa tout, excepté l'amertume horrible de son martyre. La chair, le sang, les os, l'âme, tout était devenu douleur violente, douleur pure et sans mélange. Le reste était allé dans le cœur de Jésus, et ce cœur versait alors sur Marie un torrent d'amour qui la submergeait dans un nouvel océan de maux accablants. Et, par un seul et même miracle, Jésus et Marie vivaient encore.

Maintenant, Mère bénie, maintenant que vous êtes placée sur des hauteurs si incroyables de détachement, la fin peut venir. C'en était fait. Tout était terminé, et principalement la création. Elle avait trouvé un terme au tombeau du premier Adam, sous la croix du second. Le Père avait abandonné le Fils. Il faut qu'il aille trouver son Père. Il est impossible qu'ils soient désunis. Les créatures avaient fait ce qu'elles avaient pu. Elles avaient

rempli jusqu'aux bords la coupe des souffrances du Sauveur, et lui, avec un amour miséricordieux, l'avait vidée jusqu'à la lie. Mais il restait encore un châtiment créé, créé par la créature plutôt que par le Créateur, créé principalement par une femme. C'était principalement par une femme. C'était le châtiment de la mort, le fils premier-né de la première Ève. Mais la mort pouvait-elle exercer son empire sur la vie vivante de l'éternité? Ève pouvait-elle punir Dieu? Devait-il hériter du legs amer des délices du paradis? Comment cela pouvait-il être? comment Dieu pouvait-il mourir? que pouvait être la mort pour lui? Il faut cependant que le cœur de Marie s'élève à la hauteur de cette heure redoutable. Tout élevée qu'il est, il faut qu'il s'élève encore plus haut, jusqu'au niveau de ce mystère tout divin. Les Trente-trois années touchent à leur fin. Une nouvelle époque s'ouvre dans l'histoire du monde. La plus magnifique de toutes ses époques va se clore. Pour Jésus, à quoi la mort ressemblera-t-elle? Ah! nous pouvons aussi demander à quoi ressemblera la vie pour Marie lorsque Jésus sera mort. Que sera Marie elle-même sans Jésus? Elle ne levait pas les yeux, mais elle savait que les yeux de Jésus étaient fixés sur elle. Par quel étrange pouvoir les yeux des mourants font-ils tourner vers eux les visages qui étaient tournés d'un autre côté, et les attirent-ils à eux pour que les regards de l'amour puissent voir les derniers moments d'un être aimé? L'œil de Jésus s'arrêtait sur le même objet qui l'avait arrêté au moment de sa naissance, lorsqu'il s'était trouvé couché sur le sol dans un pli de la robe de Marie, tandis qu'elle priait agenouillée, et qu'il levait ses petites maius en souriant pour être pris dans ses bras et pressé contre son sein. C'était d'une autre manière que les bras de Jésus étaient maintenant levés; ils nous invitaient à monter pour nous y jeter, comme des enfants aimants, et pour voir ce que sont les embrassements de l'amour d'un Sauveur. Marie sentit le regard de Jésus, et elle leva la tête pour regarder son visage. Jamais de tels regards ne se rencontrè-

rent ni n'exprimèrent tant d'ineffable amour. Le Père soutenait Marie dans ses bras, de crainte qu'elle ne succombât sous le poids de tant d'amour, et le cri retentissant partit du sommet de la colline, plongeant Marie dans une agonie de silence. La tête sacrée s'affaissa vers elle, l'œil se ferma, et l'âme passa près d'elle comme un éclair et s'enfonça dans la terre, et un vent s'éleva et éloigna le manteau de ténèbres, et le soleil se dégagea de l'ombre de la lune, et les toits de la cité brillèrent d'une éclatante blancheur, et les oiseaux recommencèrent à chanter, mais seulement comme s'ils n'étaient qu'à demi rassurés, et au-dessous de la croix se tenait Marie, mère sans enfant. La troisième heure était passée.

Telle fut la cinquième douleur, avec ses périodes créatrices de sainteté et d'affliction. Pendant toute sa durée, Marie était restée debout, malgré les souffrances atroces du jour précédent, malgré une nuit passée sans sommeil, et une longue matinée remplie de si terribles événements. Toujours forte et sans se laisser vaincre par son extrême fatigue, elle était restée debout, et l'Écriture prend soin de bien remarquer cette posture, comme si ce miracle de courage dans la souffrance était par lui-même une révélation de la grandeur du cœur de notre sainte Mère. C'est pour ainsi dire une récompense pour sa douleur, que nous ne puissions prêcher Jésus crucifié sans que Marie soit présente. C'est quelque chose de différent que nous prêchons, si Marie est absente. Et maintenant elle est seule sur le Calvaire. Il est trois heures de l'après-midi du jour le plus terrible que le monde doive jamais voir.

Il reste encore quelque chose à dire sur les particularités de cette cinquième douleur, quoique dans le récit tout en ait déjà été inévitablement dit par anticipation. Par-dessus tout, le crucifiement a cela de particulier, qu'il était la source et l'origine de toutes les autres douleurs, excepté de la troisième. Cette dernière resta à part. Elle est le crucifiement particulier de Marie, son Gethsémani et son Calvaire. Mais les deux douleurs qui

eurent lieu pendant l'Enfance, et la quatrième qui représente la Passion, ont pour centre le crucifiement. Quant aux Trois jours d'absence, c'est une douleur qui n'appartient pas à l'Enfance, et l'ombre de la Passion ne s'y remarque pas plus distinctement que sur le reste de la vie de Marie. C'était un acte de Jésus lui-même, acte qui en apparence avait une relation spéciale avec sa Mère. La troisième douleur qui précède les dix-huit années de Nazareth, fut aux afflictions de Marie ce que les dix-huit années furent à sa vie en général, quelque chose entre Jésus et elle-même, un mystère d'une espèce différente de ceux dans lesquels lui et elle étaient mêlés dans l'accomplissement de la rédemption du monde. Mais le glaive de la prophétie de Siméon était le crucifiement. La Fuite en Egypte eut lieu pour empêcher la cruauté d'Hérode d'avancer le moment de la mort de notre Sauveur. La Rencontre de la croix était le chemin du Calvaire. La Descente de la croix et la sépulture étaient des douleurs qui découlaient naturellement du Crucifiement avec lequel elles étaient en union indissoluble. Le crucifiement était donc la réalisation de la douleur de toute la vie de Marie. Elle était arrivée à la source. Elle l'avait remontée jusqu'au Calvaire. Ce qui restait était l'eau surabondante, ou plutôt l'eau et le sang qui coulèrent de la montagne et s'imbibèrent au seuil du Tombeau du jardin. Comparées au crucifiement, les autres douleurs, toujours la troisième exceptée, étaient presque comme des distractions et un soulagement qui s'agitaient au-dessus des abîmes sans fond des souffrances de Marie. Le Crucifiement était par lui-même une douleur sans nom et sans pareille. Cette douleur était le centre du système des douleurs de Marie, tandis que l'indépendance de sa troisième douleur découvre l'existence de ce vaste monde, qui est Marie en elle-même, création à part, plus brillante que notre monde et plus chère à Jésus. C'est un globe mystérieux en vue du système où nous sommes; c'est une révélation de tout ce monde de phénomènes, qui est caché à nos yeux dans les dix-huit années de dévouement de Jésus à

Marie. Le mystère des Trois jours d'absence se place au même rang que l'Immaculée Conception, l'Incarnation et l'Assomption, qui appartiennent toutes au monde de Marie, et qui auraient existé, quand même il n'y eût pas eu de péché, quoiqu'elles eussent été différentes de ce qu'elles ont été en effet. Mais cette troisième douleur montre comment le règne du péché, et la nécessité d'une nature passible dans l'Incarnation exercèrent leur influence sur le monde de Marie, comme sur celui de Jésus, et marquèrent les traits de la Maternité aussi bien que ceux de l'Incarnation. Il y a certainement dans l'Évangile peu de mystères que nous comprenions moins que celui des Trois jours d'absence.

Une autre particularité du Crucifiement est la longueur du temps durant lequel le flux de la souffrance resta à son plus haut point sans aucun signe de reflux. Les mystères qui remplirent les trois heures semblent trop diversifiés pour que nous les regardions, du moins jusqu'à ce que nous arrivions à l'abandonnement, comme s'élevant par des degrés quelconques, d'un moindre à un plus grand. Ce sont plutôt des élévations séparées, de hauteur inégale et liées ensemble comme une chaîne de montagnes. Mais le moindre de ces mystères s'élevait à une hauteur si démesurée, qu'il produisait dans l'âme de Marie une incommensurable agonie. L'angoisse de la mort est momentanée. La durée de quelques-unes des plus terribles opérations qui puissent torturer le corps humain excède rarement un quart d'heure. La souffrance portée au delà d'une certaine limite, comme dans la torture au moyen âge, est une mort instantanée, tellement que dans les châtiments humains qui ne sont pas destinés à causer la mort, la main de la science veille sur le pouls du patient. Mais, pour Marie, le Crucifiement forme trois longues heures d'agonie mortelle, heures qui renfermèrent par centaines les formes et les types différents de tortures intolérables, dont chacune était portée au delà des limites de ce que l'homme peut supporter s'il n'est soutenu par

un miracle, et dont chacune se maintint à ce degré surhumain pendant ce temps. Lorsque le mal nous atteint, nous désirons nous coucher, à moins que la folie et le délire ne l'accompagnent et ne nous portent à courir çà et là, à nous tordre, à gesticuler et à gémir. Pendant tout ce temps accablant, Marie se tint debout, sans s'appuyer sur personne, et sans même accompagner ses larmes silencieuses d'un soupir qu'on pût entendre. C'est là une chose difficile à concevoir pour nous. Nous ne pouvons la concevoir que par la prière, et non en l'entendant raconter ou en la lisant.

Une autre particularité du Crucifiement était d'être une épreuve héroïque de la foi incomparable de Marie. Elle avait en elle presque la foi du monde entier lorsqu'elle se tenait, avec Jean et Madeleine, au pied de la croix. Il y avait à peine une parcelle de sa croyance qui ne fût mise à la dernière épreuve dans cette scène terrible et étonnante. Naturellement parlant, la divinité de Notre-Seigneur n'avait jamais été si obscurcie ; surnaturellement parlant, elle n'avait jamais été si manifeste. Était-il possible que le Verbe incarné fût assujetti à de tels excès d'indignités sans égales ? La lumière qui était en lui ne se manifesterait-elle pas une seule fois ? La sagesse du Père devait-elle être, au bruit des blasphèmes et des bouffonneries, ridiculement affublée d'un sac blanc, et tirée çà et là impuissante et dégradée par les gardes d'un roi incestueux ? N'y eut-il pas dans la Passion un point ou plutôt plusieurs points où la limite de ce qui est vénérable et convenable fut dépassée ? Et même dans le récit réservé de l'Évangile, combien de choses n'y a-t-il pas sur lesquelles l'esprit ne peut s'arrêter sans être choqué et sans éprouver un sentiment de répulsion aussi bien que d'étonnement ! Aujourd'hui, à un intervalle de temps si considérable, ces choses n'éprouvent-elles pas notre foi par leur horreur même, ne glacent-elles pas notre sang par leur atrocité meurtrière, ne portent-elles pas notre dévotion à s'éloigner avec répugnance et dégoût de l'affectueuse contempla-

tion des prodiges de cruauté, par lesquels nos péchés secrets et nos turpitudes furent expiés avec tant d'amour et d'ignominie publique? La dévotion à la Passion n'est-elle pas jusqu'à présent la pierre de touche d'une foi faible, d'un amour tiède, d'une pénitence trop indulgente pour elle-même? Marie était plus délicate que nous; elle avait les goûts plus exquis que nous, et cependant elle abreuvait ses regards de toutes ces choses, et son âme en comprenait l'horreur, mieux que nous ne pourrons jamais le faire. Quelle foi devait donc être la sienne!

Les perfections divines souffrirent aussi dans la Passion une étrange éclipse. Le péché était triomphant. La justice était condamnée. La sainteté était abandonnée même par le Très-Saint. La Providence semblait s'être retirée comme par force. Dieu avait été foulé aux pieds et chassé, et les créatures avaient pour elles-mêmes le monde créé; plus encore, elles avaient le Créateur en leur pouvoir. Il n'y avait pas d'intervention divine, précisément au moment où elle paraissait le plus naturelle et le plus nécessaire. Si les hommes pouvaient alors agir à leur guise, à coup sûr ils le pourraient toujours. Dieu paraissait tantôt passif, tantôt cruel. Oh! il fallait une théologie angélique pour rendre la Providence de ce jour-là compatible avec les attributs du Très-Haut! Alors les anges mêmes pouvaient être une épreuve de la foi de Marie. Existe-t-il des êtres tels que les anges? Marie les avait vus si souvent, qu'elle ne pouvait révoquer en doute leur existence. La nuit précédente encore, elle avait vu courbé et en adoration à côté de Jésus, dans son agonie, saint Michel, cet archange glorieux, choisi pour la mission étrange, exceptionnelle de consoler le Fils de Dieu dans sa détresse inconsolable. Mais qu'était devenu leur zèle pour le Verbe incarné, cette grande grâce par laquelle ils avaient tous été établis dans leur persévérance finale? Où étaient les épées à deux tranchants des chérubins qui interdisaient l'entrée de l'Éden à tous, excepté à Hénoch et à Élie? Ah! il y avait des légions

d'anges empressés qui s'avançaient, mais elles étaient toujours rejetées en arrière comme une nuée d'orage qui s'efforce de s'ouvrir un chemin contre le vent; ils étaient pleins de zèle, d'ardeur et de feu, mais le doux regard de Jésus leur imposait une douloureuse obéissance et les refoulait en arrière. En voyant la beauté de Jésus et en sondant la profondeur de sa prière, comme Marie seule pouvait le faire, qui aurait pu croire que la grâce divine eût réellement le pouvoir de convertir des cœurs humains? Jésus était la beauté même de la sainteté. Durant sa Passion les hommes avaient eux-mêmes déchiré tous les voiles dont l'humilité et la réserve pouvaient entourer sa sainteté. Son humilité, sa douceur, sa patience, sa modestie, toutes découvertes et brillant du plus vif éclat, s'exerçaient ouvertement et héroïquement au milieu des outrages les plus grossiers. Et cependant les hommes n'étaient pas gagnés! Il y avait les gardes qui la nuit précédente avaient été renversés en arrière dans le jardin. Il y avait ceux qui s'étaient tenus le plus près de lui pendant la flagellation, ceux qui, comme Pilate, avaient parlé avec lui, ceux qui l'avaient conduit chez Hérode et l'en avaient ramené. Il y avait à son côté le larron impénitent. La grâce émanait continuellement de Jésus. Sa prière efficace était incessante. Marie elle-même intercédait avec ardeur. Et cependant, lorsque se coucha le soleil du Vendredi, qu'elle était maigre la moisson visible que toute cette grâce avait rentrée dans ses greniers! Jamais personne n'eut à marcher pour la foi simple et confiante comme Marie en ce jour-là, il y avait dans son seul cœur assez de foi pour sauver un monde entier.

Une autre particularité de cette cinquième douleur se trouve dans les sept paroles que Notre-Seigneur prononça sur la croix. Si elles percèrent le cœur de Marie comme de sept glaives acérés, si elles atteignirent des profondeurs de l'âme où nos afflictions n'atteignent jamais, ce n'était pas simplement parce que la Mère y reconnaissait les accents bien connus d'un Fils mou-

rant, parce qu'elle y rattachait des souvenirs, et que les circonstances et le silence même leur prêtaient un nouvel intérêt. Ce n'était pas seulement à cause de la beauté suprême des paroles elles-mêmes, qui révélaient, comme la mort le fait quelquefois, une beauté intérieure et imprévue dans l'âme. Ce n'était pas seulement parce que, comme la musique secrète d'une poésie, qui trouve un écho dans l'âme, elles réveillaient en Marie le souvenir d'autres paroles de Jésus, répandaient la lumière sur divers mystères, et jouaient avec habileté sur les différentes touches et les clefs variées des merveilleuses affections d'un cœur auquel elles disaient ce qu'elles ne nous disent pas, et ce que nous ne pouvons même conjecturer. Mais c'est qu'elles étaient les paroles de Dieu, des paroles telles que celles dont il est parlé dans l'Épître aux Hébreux : « Vivantes et efficaces, et plus pénétrantes qu'une épée à deux tranchants ; elles atteignent jusqu'au fond de l'âme et de l'esprit, jusque dans les jointures et dans les moelles, et elles démêlent les pensées et les intentions du cœur [1]. » Telle fut leur opération dans le cœur de Marie ; elles la pénétrèrent comme le son d'une trompette semble pénétrer les retraites de notre ouïe ; subtiles et rapides, elles portèrent la douleur comme par des brèches multipliées, où autrement elle n'aurait pu atteindre. Elle était le cèdre brisé, la flamme qui se partage, le désert ébranlé de Cadès, dans le psaume vingt-huitième. « La voix de l'Éternel est sur les eaux ; le Dieu glorieux fait tonner, l'Éternel est sur les grandes eaux ; la voix de l'Éternel est forte, la voix de l'Éternel est magnifique. La voix de l'Éternel brise les cèdres, l'Éternel brise les cèdres du Liban. La voix de l'Éternel jette des éclats de flamme de feu. La voix de l'Éternel fait trembler le désert ; l'Éternel fait trembler le désert de Cadès. »

Nous avons déjà fait remarquer, entre le Crucifiement et l'Annonciation, une ressemblance qui est une parti-

[1] IV, 12.

cularité de la cinquième douleur. Marie devint notre mère au moment précis où elle perdit Jésus. C'était là, pour ainsi dire, la cérémonie de clôture des Trente-trois années que Marie avait passées avec Jésus dans la communion la plus intime; c'était, en même temps, le début solennel de cette vie de Marie dans l'Église, à laquelle toute âme baptisée est redevable de plus de bénédictions qu'elle ne le soupçonne. Dans la troisième douleur, Jésus avait parlé à Marie avec une dureté apparente, comme si son office de Mère eût été alors éclipsé par la mission dont Jésus avait été chargé par son Père éternel. Dans cette cinquième douleur, il submerge, pour ainsi dire, sa Maternité divine dans une nouvelle maternité humaine. De toutes les paroles que Jésus adressa jamais à Marie, peut-être n'y en eut-il pas deux qui fussent plus remplies de mystères et qui fissent naître une plus profonde douleur dans son âme, que celle qu'il lui avait dite dans le Temple, et que celle qu'il venait de lui dire sur la Croix. Elles sont en parallèle l'une avec l'autre. Avec un amour pour les âmes tel que celui de Marie, amour immensément accru par les événements de ce jour-là, la maternité des pécheurs amenait avec elle une augmentation énorme d'affliction. La multitude des hommes qui erraient alors sans pasteur sur la surface de la terre, la multitude sans cesse croissante de ceux que devaient produire les siècles à venir, Marie les reçut tous dans son cœur. En même temps une lumière surnaturelle lui montrait de la manière la plus claire toute la malice du péché, en même temps elle avait la perception la plus vive du sort malheureux et de la misère profonde des pécheurs dont elle voyait sans nuages la volonté trop efficacement rebelle à la grâce, et à cette vue se joignait la plus profonde appréciation de l'horreur de leur exil éternel au milieu des ténèbres et des flammes de l'enfer. La parole de Notre-Seigneur effectua ce qu'elle exprimait. C'est pourquoi elle fit de Marie la mère des hommes, non-seulement par une proclamation extérieure et officielle, mais

dans la réalité du cœur. Jésus ouvrit dans le cœur de sa mère de nouvelles sources inépuisables d'amour, en sorte qu'elle aimât les hommes comme il les aimait lui-même, et que ce cœur maternel s'approchât d'eux aussi près qu'il l'était du sien. Il se multiplia lui-même, pour ainsi dire, des millions de millions de fois dans les âmes des pécheurs, et donna à Marie assez d'amour pour eux tous. Et quel amour! si constant, si brûlant, si éloquent, si élevé au-dessus de tout amour maternel terrestre, en espérance, en tendresse et en persévérance! Et qu'était ce nouvel amour, si ce n'est une nouvelle faculté pour souffrir? Nous ne pouvons comprendre comme il faut la douleur de Marie au Crucifiement, dans aucune circonstance, simplement parce que cet amour est au-dessus de nous. Nous ne réussirons même nullement à nous en former les idées justes qui sont à notre portée, si nous ne nous rappelons que Marie devint notre mère au pied de la croix, non simplement par sa nomination à cet office, mais par une véritable création de la parole puissante de Dieu, création qui, à ce moment, agrandit le cœur brisé de Marie, le remplit de nouvelles et vastes affections, en causant par là un accroissement incommensurable à ses souffrances. Elle souffrit vraiment les douleurs de l'enfantement lorsque nous naquîmes. Les peines de la malédiction prononcée sur Ève environnèrent d'une manière inexprimable l'âme sans tache de Marie, à cette heure de notre nativité spirituelle.

Nous ne devons pas omettre de compter aussi parmi les particularités de la cinquième douleur ce qu'elle a de commun avec la quatrième, et ce qui forme un contraste si frappant avec la sixième, savoir : l'impuissance où se trouvait Marie d'approcher de Jésus pour lui donner ses soins maternels. La douleur est si mobile dans le cœur humain, que ce qui sera pour Marie un sujet de douleur par la plénitude de sa présence dans la descente de la Croix, est ici une douleur pour elle par son absence. Mais ils ont peu souffert, et trop peu pour leur propre bien, ceux qui n'ont pas appris depuis longtemps

à comprendre cette contradiction. Il est difficile pour une mère de se tenir en repos auprès du lit de mort de son fils. Le chagrin a besoin de s'occuper. Les besoins du malade sont la distraction de sa mère affligée. Il faut que l'oreiller soit rendu plus doux, que les cheveux soient écartés des yeux, que ces gouttes de sueur sur le front soient essuyées, que ces lèvres pâles soient continuellement humectées, que cette main trop blanche soit réchauffée par de légères frictions, que ce rideau soit repoussé en arrière pour donner plus d'air, que ces yeux affaiblis soient garantis de la lumière, que les couvertures trop lourdes soient éloignées de cette poitrine oppressée. Lors même qu'il est évident que le contact le plus léger et le plus doux de ces tendres soins est une nouvelle souffrance pour le malade, la main de la mère a peine à se retenir, car son cœur est dans chacun de ses doigts. Rester tranquille est la désolation de son âme. Elle pense que ce n'est ni l'habileté ni l'expérience de la garde-malade qui inspire ces prescriptions, mais la dureté d'un cœur qui n'est pas celui d'une mère; aussi se révolte-t-elle intérieurement contre l'autorité de cette femme, lors même que la crainte d'être cruelle retient ses mains. Ne faut-il pas que cette écume soit ôtée de la bouche de l'enfant? cette longue boucle de cheveux ne le gêne-t-elle pas en tombant ainsi en travers de son œil et en obstruant sa vue? cette main glacée n'a-t-elle pas besoin qu'on y ramène le sang doucement, tout doucement? Elle oublie que l'œil est vitreux et ne voit plus, que le sang s'est retiré au cœur, et que la main même d'une mère ne peut plus le faire revenir. Elle s'assied donc en murmurant et concentrant toute sa douleur dans son inaction forcée. Pensons à ce que Marie souffrit durant ces trois longues heures au pied de la Croix! Y eut-il jamais lit de mort si gênant, si dur que ce bois grossièrement taillé? Être suspendu par des clous enfoncés dans les mains, tandis que le corps, en s'affaissant, tend de plus en plus, par son propre poids, à être entraîné en bas, y eut-il jamais une posture qui causât de plus

grandes tortures? Où était l'oreiller pour la tête de Jésus? S'il essayait de la reposer contre l'inscription ou contre la croix, la couronne d'épines la renvoyait en avant; si la tête retombait sur la poitrine, elle ne pouvait y atteindre, et tout le poids se reportait en avant des clous. Des ruisseaux de sang, en coulant lentement sur les plaies de Jésus, les irritaient d'une manière si cruelle et y causaient une sensation si pénible qu'elles agitaient tout son corps. Ses yeux étaient importunés par le sang liquide ou à moitié coagulé; sa bouche, haletante de soif, était aussi obstruée par une croûte de sang, que l'haleine semblait humecter de moins en moins. Il n'y avait pas un membre qui ne réclamât la tendre main d'une mère, pas un où son contact n'eût adouci une multitude de douleurs, si elle eût pu y atteindre. O mères! avez-vous un nom par lequel nous puissions appeler cet ardent désir qu'avait Marie de lisser cette chevelure, de nettoyer ces yeux, d'humecter ces lèvres si chères qui venaient de proférer de si belles paroles, de reposer cette tête bénie sur son bras, de soulever ces mains palpitantes et de soutenir quelques instants la plante de ces pieds meurtris et lacérés? Cela ne fut point accordé à Marie; et cependant elle restait là toujours calme, immobile comme une statue, non point par indifférence, ni par stupeur, mais dans cette attitude d'adoration respectueuse et affligée, convenable chez une créature dont le cœur était brisé, et qui sentait le bras même de l'Éternel se placer autour d'elle, la soutenant pour qu'elle vécût, qu'elle aimât, et qu'elle souffrît en silence.

Nous devons aussi nous rappeler que l'abandonnement de Jésus par son Père était pour Marie ce qu'il ne peut être pour nous. Dans les mystères religieux, nous sommes continuellement obligés de prendre des mots pour des choses. Nous parlons de la génération éternelle du Fils et de l'éternelle procession du Saint-Esprit, mais nous ne pouvons pas embrasser la sagesse, l'éclat, l'amour, la tendresse, le pathétique, si nous pouvons hasarder ce mot, qu'impliquent ces actes de la vie divine.

Par conséquent, ces paroles ne nous présentent pas une variété de sensations, de sentiments et d'émotions que nous comprenions bien; nous les concevons seulement par un simple acte d'amour et d'adoration. Cependant, ces paroles ont plus de signification pour les théologiens que pour les chrétiens ignorants, plus pour les saints que pour les théologiens, plus pour les élus dans le ciel que pour les saints de la terre. Mais notre amour devrait être proportionné à notre science, et il en est ainsi dans le ciel. Ainsi, nous ne comprenons que d'une manière confuse le délaissement de Jésus sur la croix, bien qu'il remplisse nos esprits d'une horreur sacrée. Nous voyons plutôt que c'est un mystère, que nous ne voyons en quoi consiste le mystère. Il arrive souvent que c'est l'obscurité même des choses divines qui nous rend capables de les endurer. Qui pourrait vivre s'il voyait réellement l'enfer tel qu'il est, s'il voyait à chaque instant des âmes immortelles y entrer pour l'éternité, afin d'y subir les châtiments les plus affreux et les plus horribles? Nous respirons le doux parfum d'une fleur; et, au même moment, une âme est condamnée. Nous regardons avec crainte et amour l'élévation de l'hostie et du calice, et, en même temps, les portes de cette prison de feu se ferment sur un grand nombre d'âmes. Nous nous étendons sur l'herbe, et nous regardons les nuages, blancs comme la neige, que le soleil frappe de ses rayons et qui se plongent dans le ciel comme dans une mer d'azur, et pendant ce temps-là, l'enfer est au-dessous du gazon que nous foulons aux pieds. A une distance moindre que ce diamètre terrestre qui nous est connu, il est là, vivant, populeux, inexprimable; ses flammes mugissantes et ses innombrables bruits d'agonie sont étouffés par le sol qui couvre une croûte plus rude et cependant à peine fermée. Quelle agonie ce serait là, si nos esprits avaient assez d'étendue pour en comprendre la réalité! Cependant, si nous la comprenions comme il nous arrive de le faire quelquefois pendant un moment, nous ne pourrions continuer à vivre plusieurs heures, si toutefois

nous ne mourions pas sur-le-champ. Car si la malice d'un péché véniel, montrée par Dieu à une sainte, était capable de produire la séparation immédiate du corps et de l'âme sans une miraculeuse intervention de Dieu, que doit être la vue des innombrables énormités de l'enfer, jointes à tout ce qu'a de hideux l'impénitence finale et l'horreur inexprimable de son châtiment? Il en est de même quant à l'abandonnement de Notre-Seigneur; personne ne le comprit comme le fit Marie. Toute la théologie merveilleuse que cet abandon renfermait était peut-être claire pour la sainte Vierge. Du moins elle y voyait ce que nul autre, pas même un ange, n'y pouvait voir. C'est pourquoi, pendant que ce délaissement faisait naître en Marie les émotions variées les plus vives et la plus sensible affection, il la plongeait en même temps dans une nouvelle douleur, en transportant tout d'un coup la Passion de Jésus dans une autre sphère plus terrible.

L'universalité des souffrances de Marie est aussi une autre particularité de la cinquième douleur, et, en cela, elles étaient comme une ombre de la Passion. Qui pourrait compter la variété des douleurs que continrent ces trois heures? Quelle partie de la nature sans tache de Marie n'était pas couverte de souffrances spéciales? Il n'y avait pas une place où une douleur pût être greffée, où la main de Dieu n'en eût inséré une. Elle était aussi complétement submergée dans l'affliction qu'un poisson l'est dans les profondeurs de la mer. L'omniprésence même de Dieu qui l'entourait, était pour Marie une omniprésence de souffrance. De même que les feux qui punissent le péché ont une efficacité si terrible, parce que Dieu a voulu que leur nature fût pénale, ainsi les douleurs surnaturelles de notre sainte Mère sur le Calvaire étaient d'une efficacité si terrible parce qu'elles étaient destinées à porter la souffrance aux dernières limites dans lesquelles la créature pût les supporter, afin que la sainteté de la sainte Vierge, son élévation et ses mérites pussent surpasser ceux de toutes les autres créa-

tures réunies, excepté la nature créée de son Fils. Les sens de Marie n'avaient pas un seul passage par lequel la douleur n'entrât avec force comme des flots qui se pressent dans un canal étroit. Il n'y avait pas une faculté de l'esprit qui ne fût illuminée ou plutôt brûlée par une lumière qui blessait la nature et lui causait de la douleur. Les affections avaient été immolées les unes après les autres au pied du Calvaire, et le prêtre zélé n'avait pas épargné ses victimes. La volonté avait été soumise à la dernière épreuve pour le plus inouï des consentements que la justice dévorante de Dieu eût jamais exigés. L'âme était crucifiée. Le corps était la proie frémissante de l'agonie mentale. Les pieds étaient fatigués à force de supporter le corps debout; les mains étaient teintes du sang de Jésus, et les yeux remplis de son propre sang : «Comment le Seigneur a-t-il couvert de ténèbres la Fille de Sion! Elle ne cesse de pleurer pendant la nuit, et ses larmes sont sur ses joues; il n'y a pas un qui la console de tous ceux qui lui étaient chers. Il a envoyé d'en haut un feu dans mes os qui les a consumés; il m'a châtiée. Il a tendu un rets à mes pieds et m'a fait tomber en arrière; il m'a rendue désolée et languissante pendant tout le jour. Le Seigneur a renversé tous les hommes vaillants que j'avais au milieu de moi. Il a fait venir sur moi le temps qu'il avait marqué pour mettre en pièces mes soldats choisis. Le Seigneur a foulé le pressoir contre la Vierge fille de Juda. C'est pour cela que je pleure et que mes yeux se fondent en eau; car le consolateur qui devait me redonner la vie s'est retiré de moi. Mes enfants sont perdus parce que l'ennemi est devenu le plus fort. Mon cœur est renversé dans moi-même parce que je suis remplie d'amertume. Au dehors, l'épée a détruit, et au dedans c'est comme la mort. O vous tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur. Car le Seigneur m'a foulée comme le raisin, lorsqu'il m'a affligée au jour de l'ardeur de sa colère[1] ! »

[1] Lamentations, I.

Enfin, il y avait en Marie l'incapacité de mourir avec Jésus. Bien souvent l'unique et véritable consolation de l'affligé serait de mourir avec celui qu'il a perdu. Un cœur a été la lumière de notre vie, lumière permanente durant de longues années, au milieu d'une fortune variée, la lumière qui brillait dans le ciel bleu de la prospérité, qui brillait encore davantage dans les sombres nuages de l'adversité. Maintenant cette lumière est éteinte par la mort. Pourquoi survivre? Quel sens la vie peut-elle avoir désormais pour nous? Ce cœur refroidi était le point central de toute avenue. Toutes nos perspectives se terminaient là. Nous n'estimions aucun passé où ce cœur ne fût pas. Nous ne voyions aucun avenir dans lequel ce cœur ne jouât son rôle. Là aboutissaient tous nos plans. C'était le point sur lequel nous avions concentré toutes nos espérances, et maintenant cette base s'écroule et nous tombons sans savoir où nous conduira notre chute. Ah! cette perte est vraiment la fin de notre vie, bien plus réellement que la simple séparation physique de l'âme et du corps. Les apôtres, et surtout Thomas, dont le cœur était prompt et affectionné, désiraient mourir avec Lazare, simplement parce que Jésus aimait beaucoup ce dernier. Oh! assurément nous pouvons tous nous rappeler des jours qui étaient comme la fin du monde pour nous, jours qui ne devaient pas selon nous avoir de lendemain! Nous voyons encore ce lit chargé d'un triste fardeau, ce spectacle sublime de terreur, qui nous transportait à la fin des temps, aux limites du monde, au seuil même de l'éternité. Ce chagrin avait été prévu depuis longtemps, et cependant les paroles ne pourraient exprimer combien il était cruellement inattendu, quand enfin il arriva. Toutes nos espérances et nos craintes étaient là rassemblées comme si le juge venait alors pour nous régler. Les choses ordinaires ne pouvaient après cela poursuivre leur cours, ni les devoirs journaliers se présenter devant nous. Les habitudes étaient rompues. C'était une fin, une fin si cruelle de tant de choses! Il était aussi affreux de n'avoir nulle

perspective devant nous, qu'il l'est de n'avoir pas d'espoir. C'est pourquoi nous désirions nous étendre et mourir sur le même lit, être mis dans la même tombe, quoiqu'il semblât étrange que quelqu'un restât après nous pour nous ensevelir, tant il semblait que ce fût une fin universelle. Telle est l'extrémité cruelle de l'affliction humaine. La douleur de la sainte Vierge était tout autre. La fin des Trente-trois années ne ressemblait à aucune autre fin. Son Fils était Dieu. Tout est là. Pensons après cela à la misère inexprimable de la vie prolongée de Marie quand celle de Jésus fut terminée. Cette douleur ne peut être expliquée ; mais nous pouvons la sentir dans une région plus profonde que celle des paroles ; nous pouvons contempler comme une lumière située au delà de la région où la pensée peut saisir les objets, cette séparation actuelle de Jésus et de Marie, la dissolution de cette union qui avait été le divin mystère du monde pendant toutes ces années merveilleuses et peuplées de miracles. Qui de nous peut dire à quoi ressemble l'affliction quand elle a dépassé le point auquel elle nous tuerait, et que nous ne pouvons plus vivre que par un miracle d'en haut? Telle fut l'affliction de notre Mère quand Notre-Seigneur rendit son âme entre les mains de son Père.

Mais, des particularités de la cinquième douleur, passons aux dispositions dans lesquelles la sainte Vierge l'endura. Décrire ces dispositions est toutefois une tâche impossible. Nous lisons les vies des saints, et nous voyons dans chacun d'eux une sainteté intérieure particulière, quelquefois différente de celle de tous les autres que nous connaissons, quelquefois de même nature que l'esprit d'un autre saint, quelquefois encore, quoique rarement, pouvant se grouper dans des classes nombreuses. Beaucoup des grâces dont on nous parle n'ont pas de noms dans la nomenclature des vertus auxquelles leurs dispositions sont analogues. Nous nous étonnons en lisant la vie des saints. Nous sommes éblouis par les lumières qui ne cessent de briller sur les beautés de la

sainteté, *in splendoribus sanctorum*. Cependant nous savons que ce que nous voyons n'est, pour ainsi dire, rien auprès de ce que nous ne voyons pas. Comme la reine du midi disait de Salomon, la moitié n'en est pas racontée. Tout ce qui vient à la surface est une simple indication des profondeurs qui sont au-dessous, c'est à peine assez pour laisser deviner la beauté intérieure que l'œil de Dieu considère dans l'âme sanctifiée. Mais s'il en est ainsi des saints, combien plus encore cela est-il vrai de la sainte Vierge ! Il est dit d'elle expressément, que la beauté de la fille du roi est tout intérieure, et quand, dans le cantique, Notre-Seigneur décrit cette beauté, il répète deux fois : « Outre ce qui reste caché au dedans. » Il est donc impossible de parler dignement de la beauté intérieure de Marie. A mesure que nous considérons chaque douleur, il devient plus difficile de parler des dispositions qui l'accompagnent. Pour exprimer des choses qui sont extraordinaires, nous sommes obligés d'employer des mots ordinaires et qui ne sont liés qu'à ce qui est ordinaire. La réalité continue à s'élever de plus en plus au-dessus des paroles, jusqu'à ce que celles-ci à la fin nous égarent presque, au lieu d'éclaircir le sujet, et il nous faut répéter les mêmes expressions pour les dispositions qui sont devenues différentes dans le passage d'une douleur à une autre, aussi bien par la nouveauté de leur exercice que par la magnificence croissante de leur héroïsme. Ainsi nous ne pouvons rendre justice à la vie intérieure de notre sainte Mère, car la profondeur et la grandeur de cette vie sont suffisantes pour nous en empêcher. Marie est une de ces visions divines qui se déploient avant le développement de la sainteté, et qui, comme le fait la Vision Bienheureuse elle-même, excite toujours les désirs dans celui qui la contemple, tout en satisfaisant son âme d'une manière inexprimable.

Mais il y a une autre raison de cette difficulté qui porte surtout sur les douleurs de Marie. C'est la puissance de comprendre toute la réalité du présent. Ceci a besoin

d'explication. Il ne nous arrive presque jamais, soit dans la douleur, soit dans la joie, d'embrasser tout le présent simultanément. Nous réalisons pour ainsi dire en détail nos affections et nos joies. Nous y trouvons constamment de nouveaux traits, et y découvrons des particularités qui ne nous avaient pas frappés tout d'abord. En tout ce qui nous arrive, ce qui est implicite dépasse toujours ce qui est exprimé. C'est ce que nous voulons dire quand nous parlons d'une douleur croissante. Ce n'est pas la douleur qui croît, c'est l'appréciation que nous en faisons, et ce progrès tient à l'imperfection de nos esprits. Tout ce que les années déroulent, nous apportent et nous donnent, se trouvait renfermé dans un acte passager, que ce fût une mort, une infortune, ou une disgrâce, au moment même où cet acte eut lieu ; seulement nous étions incapables de l'embrasser tout entier. De là vient que nous paraissons souvent plus héroïques dans la douleur que nous ne le sommes réellement. Nous ne portons de notre fardeau que ce que nous en voyons, et nous n'en voyons qu'une portion. Notre Père céleste le fait descendre sur nous graduellement, en partageant le poids entre sa propre main et nos épaules, jusqu'à ce que l'habitude nous rende capables de supporter la pression entière sans être écrasés. Nous nous livrons entre les mains de Dieu, nous engageant à ce qui est implicite, tandis que nos yeux sont fixés sur ce qui est exprimé. Quoique nous ayons agi un peu à l'aventure, nous parvenons à supporter notre douleur, non tant par notre propre courage que par la grâce de Dieu. Il arrive même quelquefois que nous perdons un ami dont la mort ne nous affecte que modérément. Nous ne voyons pas clairement le vide qu'il a fait en quittant la vie. Les années s'écoulent et les circonstances changent. Tout à coup ou par degrés, nous sentons que notre ami nous manque. Nous ne pouvons nous passer de lui. C'est précisément en ce moment qu'il nous fait défaut, mais il n'est pas possible de le remplacer. Sa perte est irréparable et va devenir bientôt intolérable.

Il nous semble que quelque chose que nous avions à accomplir ne puisse l'être, précisément parce que cet ami était la partie de notre vie nécessaire pour le but que nous nous proposons, et que maintenant il n'est plus ici. Si nous perdons avant la mort un ami faux, cruel, soupçonneux, il ne nous fait jamais faute. Il n'arrive jamais que nous ayons besoin de lui. Nous trouvons qu'il a été toujours en réalité en dehors de notre vie ; il est chassé de notre esprit avec une sorte de triste soulagement à la pensée que tout est fini avec lui, et nous avons la pieuse consolation de nous dire qu'après tout nul amour n'est perdu si à un moment quelconque ou pour quelque objet que ce soit, il est uni à l'amour de Dieu. Mais il n'en est pas ainsi à l'égard d'un ami véritable. Sa perte n'est jamais oubliée. Le souvenir nous en revient sans cesse, et attendrit nos cœurs comme le ferait le contact même de son esprit. Tout cela vient de ce que le présent est trop rempli par la réalité, de sorte que nous ne pouvons rentrer tout d'un coup dans nos âmes. Ainsi nous sommes toujours en arrière avec la vie, ne nous comprenant nous-mêmes et les autres, et Dieu surtout, que lorsqu'il est trop tard. Nous ne pouvons aller aussi vite que le présent, par l'intelligence ou par le sentiment. Nous pouvons seulement le faire par une aptitude spirituelle qui nous excite à agir, à souffrir, et par-dessus tout à nous aventurer sous l'impulsion des instincts de la grâce. C'est ainsi que les douleurs sont pour la plupart moins pénibles à supporter qu'elles ne le semblent ; car nous nous les supportons par degrés, presque à notre insu. Mais il n'en était pas ainsi pour la sainte Vierge. Elle sentait la douleur dans la plénitude de sa présence ; elle l'embrassait dans la tranquillité de sa vaste intelligence. Une douleur se révélait à Marie dans son entier, et pressait ainsi de tout son poids à la fois sur son âme. Ainsi ses douleurs sont plus grandes qu'elles ne le paraissent. Elles croissent en nous ; mais elles ne croissaient pas en Marie. C'est là ce qu'il faut avoir soin de nous rappeler quand nous parlons de ses dispositions dans ses

souffrances. La peine de Marie était d'une nature différente des nôtres, parce qu'elle voyait le présent d'une manière complète dans toute sa réalité ; aussi, ses dispositions, que la pauvreté du langage nous oblige d'appeler des mêmes noms, devraient être agrandies et multipliées de manière à les rendre complétement distinctes.

Après ces explications, nous devons tout d'abord examiner, comme nous avons eu à le faire dans les autres douleurs, la tranquillité de notre sainte Mère. Si nous passons en revue les nombreuses horreurs du Crucifiement, et si nous voyons les divers assauts d'affliction dont l'âme de Marie était le centre, il semblera que le calme était précisément la grâce dont l'exercice devait être impossible. Si nous ne savions que Dieu est la paix éternelle, nous trouverions quelque chose qui est presque déplacé dans une sainteté qui conservait le calme le plus profond à un semblable moment. En nous la vivacité du sentiment est, pour la plupart du temps, accompagnée d'agitation, ce qui fait qu'il nous est difficile de comprendre l'union de la plus cruelle douleur et de la plus délicate sensibilité avec un calme qui semble pour ainsi dire impassible. Parmi les hommes, le calme dans l'affliction n'est qu'une marque d'insensibilité. La paix de la sainte Vierge est comme celle de Dieu ; elle ne se trouble pas aux bruit de dix millions de mondes ; la terrible révolte du péché n'y porte point atteinte et elle demeure maîtresse d'elle-même dans le débordement des flammes les plus brûlantes de l'amour. Rien ne nous découvre d'une manière plus étonnante l'union de Marie avec Dieu que ce calme non interrompu. Où est Dieu, il ne peut y avoir de trouble ; et il n'y avait pas dans la nature de la sainte Vierge un point où Dieu ne fût, et qu'il n'occupât sans partage avec la plus entière souveraineté. De là vient que, pendant qu'une horreur succédait à une autre, il n'y avait dans l'âme de Marie ni épouvante, ni stupéfaction, ni égarement. Lors même que le mystère découvrait les abîmes les plus étranges

de la souffrance, les conseils de Dieu ne semblaient pas prendre par surprise sa créature choisie. Dans quelle présence constante de Dieu cette âme n'a-t-elle pas dû demeurer ! Combien toutes ses facultés n'ont-elles pas dû être exercées pour correspondre aux voies divines à la première vue, et pour y correspondre avec une promptitude si parfaite et avec une dignité si calme ! Combien chaque affection de Marie doit avoir été subordonnée à la puissance instantanée de la grâce, tandis que cette subordination accroissait l'indépendance de ses affections de manière à rendre leurs facultés d'aimer et de souffrir mille fois plus grandes ! Il n'y avait en Marie ni effort, ni lutte, ni pause ; il n'y avait pas signe que sa vie intérieure sentît la pression des circonstances extérieures. La créature allait d'un pas égal avec le Créateur, et les anges étaient émerveillés du repos divin et des magnificences de la dépendance de Marie.

C'est de ce calme que procédait son courage silencieux. Nous devons nous rappeler que, bien que pour Marie, survivre à une si grande douleur fût une chose miraculeuse, cependant sa patience à supporter cette douleur n'était pas un miracle, mais une grâce. Sa vie lui était conservée par la main de Dieu ; mais, au milieu de ses souffrances, elle ne reçut pas de soutien qui, pendant un seul moment, pût diminuer le mérite suprême de sa patience. Il y avait donc là une vertu de force telle, que le plus glorieux esprit dans le chœur des Trônes ne pourrait y atteindre. C'était un courage dont le silence même montrait à la fois la rigueur de l'épreuve et la vraie générosité. Ce silence même était une autre preuve de l'union merveilleuse avec Dieu. Car ceux qui sont le plus avec lui perdent l'habitude de parler et acquièrent, en place, l'habitude surnaturelle d'écouter. Marie ne parlait pas parce qu'elle se reposait en Dieu ; elle ne se recueillait même pas pour souffrir, ni ne préparait son courage pour le combat ; elle laissait le fardeau la surprendre quand il la trouvait ; elle ne hâtait

ni ne ralentissait le pas. Comment une résolution si calme pouvait-elle être en même temps si forte ? C'est une question que notre connaissance limitée sur la sainteté est tentée de faire. La réponse est facile : la force de cette résolution était dans son calme même. Mais si nous comprenons les mots, comprenons-nous la chose ? mesurons-nous dans l'âme de Marie la disposition dans laquelle cette force si grande était unie à la simplicité enfantine d'un calme que rien n'étonnait ?

De la tranquillité de Marie, nous passons à son courage silencieux, de son courage silencieux à sa générosité. Ils sont dans son âme comme de vastes salles où nous n'osons parler qu'à demi-voix de peur d'éveiller les échos, et où nous contemplons, sans faire de questions, les magnifiques trophées suspendus aux murailles. Une créature n'a qu'une volonté à sacrifier à Dieu, et quand elle l'a donnée irrévocablement, quelle autre oblation lui reste-t-il à faire ? Alors toute la générosité n'est que la persévérance dans la première grande générosité, et si la persévérance est une chose plus grande que l'acte ou la disposition dans laquelle nous persévérerons, il en est ainsi seulement dans sa plénitude et non dans chacun de ses degrés séparés. Cependant, il semblait que Marie eût des volontés sans fin à donner à Dieu, et qu'elles vinssent aussi vite qu'elle pouvait les appeler. La volonté divine éprouvait Marie de toutes parts, et partout cette volonté trouvait la plus entière soumission. Il n'y avait en Marie ni manque, ni retard, rien d'inégal ; il y avait certainement un effort. Comment ne fera-t-elle pas d'effort, quand elle est obligée de ne pas rester en arrière de Dieu, surtout quand sa justice terrible pressait les roues de son chariot à travers la mer Rouge de la Passion ? Mais c'était un effort de la paix la plus céleste, de la plus onctueuse adoration. Quand Dieu marchait d'un pas plus rapide, Marie hâtait aussi le sien ; la volonté de Marie se conformait d'autant plus promptement à celle de Dieu, qu'il exigeait d'elle davantage. L'âme de Marie semblait devenir plus infa-

tigable à mesure qu'elle était plus fatiguée, comme les âmes des bienheureux, qui aiment et qui adorent sans fin à mesure qu'elles pénètrent de plus en plus profondément dans la vision de la sainte Trinité.

Mais la pensée même de cette générosité suprême en Marie nous conduit, des dispositions de notre sainte Mère, aux leçons que la cinquième douleur nous enseigne. La quatrième douleur nous a enseigné comment nous devons porter nos croix, la cinquième nous enseigne à leur rester fidèles. Il ne faut pas que nous quittions la croix. Nous ne devons pas descendre du Calvaire avant d'être crucifiés, et que la croix et nous soyons devenus inséparables. Mais le Calvaire est le grand théâtre de l'impatience humaine. Beaucoup ont le courage de gravir la colline, portant bravement leur croix sur leurs épaules. Mais, quand ils arrivent au sommet, ils posent leur croix à terre et descendent dans la cité pour prendre part au reste de la fête avec le peuple. Quelques-uns se laissent dépouiller, mais ils se retirent alors, refusant de se laisser attacher à la croix. D'autres y sont cloués, mais se détachent avant l'élévation de la croix. Quelques-uns supportent le choc de l'élévation, puis descendent de la croix avant que les trois heures soient passées; ceux-ci dès la première heure, ceux-là dans la seconde, d'autres, hélas ! au moment même où la troisième heure est près de sa fin. Hélas ! le monde est plein des déserteurs du Calvaire, et il en est tellement plein que la grâce prudente ou dédaigneuse semble peu s'inquiéter de les arrêter. Car la grâce ne crucifie nul homme malgré lui ; elle laisse ce travail au monde et il le fait traîtreusement et tyranniquement. Les hommes paraissent croire que respirer l'air frais sur le sommet du Calvaire pendant une demi-heure agira sur eux comme un charme; que le crucifiement, comme un bain dans l'eau froide de la mer, leur donnera une ardeur d'autant plus salutaire et leur fera éprouver une réaction d'autant plus sensible qu'il aura duré moins longtemps. Mais malheureusement il n'en est pas ainsi. La douleur est une lente

ouvrière, et le crucifiement une longue affaire. Un arbre prend racine dans un terrain nouveau plus vite que la croix dans un cœur nouveau. Mais tout cela n'est nullement agréable à l'impétuosité de notre nature. Nous voulons bien que notre sanctification ressemble à une opération douloureuse, mais nous désirons que cette opération soit de courte durée; nous ne pouvons attendre, si elle vient sous la forme d'une guérison graduelle. Qui de nous, en essayant de détruire le *moi* dans un de ses moindres détails, n'en a reconnu avec étonnement l'immense et désolante vitalité? Combien n'y a-t-il pas de grands esprits qui ont été loin sur la route de la sainteté avant d'avoir perdu de vue leur sentiment personnel et leur sensibilité blessée! Oh! que la grâce ne reste-t-elle alors pendant nos trois heures entières sur le sommet du Calvaire! Peut-il y avoir un spectacle plus triste sur la terre que celui qui nous montre combien nous manquons souvent et facilement d'atteindre à ces grandes hauteurs du ciel? Combien ces âmes à demi crucifiées, que nous rencontrons dans toutes les sociétés, sont étrangement dévoyées de leur place, tristes monuments de l'impatience de la nature et de la jalousie de la grâce!

Dieu est très-exigeant. Ceux qui l'aiment peuvent parler ainsi sans l'en aimer moins; cette pensée même ne fait qu'augmenter leur amour. Ce n'est pas assez pour Dieu que nous restions sur le Calvaire nos trois heures entières. Quand nous ne sommes pas attachés à notre croix, il faut que nous restions debout. Nous ne devons pas nous asseoir, ni nous coucher, ni nous appuyer sur notre croix, comme si ce qui nous attend là, pour que nous soyons crucifiés, était destiné à nous soutenir. S'agenouiller même, ceci est assez significatif, s'agenouiller n'est pas si bien que se tenir debout. Nous allons là pour souffrir, non pour adorer. Notre souffrance se changera en adoration. Nous ne devons pas adorer notre croix, ou dire de belles paroles à son sujet, ou nous mettre devant elle dans des attitudes sentimen-

tales. Nous devons faire la chose commune de nous tenir debout près de la croix dans une posture virile. Se tenir debout est ce que le cérémonial du Calvaire prescrit. Ici encore, quelle triste scène se présente à nous! Heureux si nous n'y jouons pas un rôle nous-mêmes! Il y a des hommes dont le chemin de la Croix est plein de promesses, et qui, cependant, gâtent tout sur le sommet du Calvaire. Peut-être, s'ils eussent été crucifiés immédiatement, auraient-ils pu bien faire. Mais telle n'était pas la volonté de Dieu. L'attente les a découragés. Leur courage les a abandonnés peu à peu au milieu des crânes hideux qui jonchent les herbes flétries de la montagne. Ils se sont assis, parce que le délai était long. Ou bien ils se sont agenouillés pour demander que la croix pût s'éloigner d'eux. Ames insensées! Cette prière appartient à Gethsémani et non au Calvaire. Nous ne devons pas mettre le commencement où doit être la fin. Ou bien ils s'effrayent à voir les préparatifs, à voir creuser la fosse, à voir mesurer la distance d'une main à l'autre avec tant de négligence apparente, quoique le moindre manque de soin dans cette opération puisse causer une torture infinie; ils s'effrayent à voir aiguiser ces clous émoussés, et puis cet inutile et cruel brandissement du marteau. Quelques-uns refusent d'être dépouillés de leurs vêtements à l'air froid, et ont besoin de l'être presque de force. D'autres sont terrifiés par l'éclipse qui cache les visages amis et les consolations des créatures. Ceux-ci poussent des cris et bondissent dès que le fer froid touche la paume de la première main. Le courage abandonne alors la plupart d'entre eux. Ne vaut-il pas mieux descendre du Calvaire, en confessant franchement notre lâcheté, que de nous conduire avec tant de faiblesse sur le sommet de cette colline sacrée? Oh, non! il vaut beaucoup mieux y rester. Plutôt être crucifié à contre-cœur que de ne pas l'être du tout. Restons debout, si nous le pouvons; si nous ne le pouvons pas, souffrons qu'on nous roule ainsi que des blocs de bois, comme si nous étions morts de peur, et laissons-nous clouer par force,

ou à notre insu. Seulement soyons crucifiés : de bonne grâce, s'il est possible, mais de mauvaise grâce, plutôt que pas du tout.

Pourquoi y en a-t-il tant qui échouent? parce qu'ils ne sont pas silencieux. La patience dépend beaucoup du silence. Les forces s'échappent avec les paroles. C'est seulement à l'aide de la grâce du silence que les saints portent de si lourdes croix. Une croix pour laquelle nous avons reçu de la sympathie, est bien plus lourde qu'elle ne l'était auparavant, ou il peut arriver que la sympathie nous ait énervés de telle sorte que le poids semble plus grand et la plaie plus douloureuse sur nos épaules. Le silence est l'atmosphère propre de la croix, comme le secret natal. Les meilleures croix sont secrètes, et nous pouvons être silencieux sous celles qui ne sont pas secrètes. Le silence crée réellement pour nous une sorte de secret, même en public. Car du moins nous pouvons cacher combien nous souffrons, si nous ne pouvons cacher tout à fait le fait que nous souffrons. Nous pouvons cacher combien de fois nous sommes presque sur le point de succomber sous notre fardeau. Nous pouvons garder pour nous seuls la connaissance de ces particularités individuelles des souffrances qui en sont les pointes acérées, et qui alimentent la sympathie des autres plus que ne le font de plus grandes choses. D'une manière ou d'une autre, la sympathie humaine profane les opérations de la grâce. Elle mêle un élément avilissant à ce qui est divin : le Saint-Esprit s'en éloigne parce que c'est une chose qui « venant de la terre, est toute terrestre. » Le consolateur ne donne ses meilleures consolations qu'aux cœurs inconsolables. Ceux qui cherchent d'abord les créatures doivent se contenter des créatures, car ils auront beau chercher Dieu, ils ne le trouveront pas ensuite. Ceux à qui Dieu ne suffit pas seul, mais qui veulent mêler avec lui la consolation des créatures, ne découvriront jamais leur triste erreur, car pour eux Dieu n'ouvrira jamais ses trésors qui leur montreraient combien il est différent des créatures. Mais tout

cela semble dur à la nature, qui n'a jamais respiré librement sur le sommet du Calvaire. Les hommes ne sont pas à l'aise sur les hauteurs des montagnes. À peine s'y arrêtent-ils, si ce n'est pour admirer la magnificence de la vue, parce que la respiration y est trop difficile. Il est très-pénible d'éloigner de nous toute consolation. Souvent la sympathie semble être justement ce qui rend notre peine supportable. Eh bien ! alors descendons un degré plus bas. Ne la rejetons pas, mais ne la demandons pas. Que la sympathie nous trouve sans que nous la cherchions. Comme va le monde, nous ne mettrons pas en grand péril ce qui est divin dans nos affections, si nous restons simplement passifs en ce qui concerne la sympathie. Mais cet état passif même est pénible. Comment ne serait-il pas pénible quand il fait partie de notre crucifiement ? C'est la plus dure leçon du Calvaire. Appliquons-la-nous, quoique nous la redoutions, et ne nous décourageons pas parce que nous craignons. Qui a jamais fait bien une chose sans avoir redouté de la faire ? Y a-t-il sur la terre une chose digne d'être faite qui ne soit digne aussi d'exciter nos craintes !

Mais il y a une vraie consolation, profondément cachée, il est vrai, et cependant à notre portée, dans ce renoncement à toute consolation humaine. C'est dans les ténèbres de la nature que nous trouvons réellement le voisinage de Jésus. C'est lorsque les créatures sont absentes que nous sommes soutenus dans l'embrassement sensible du Créateur. Les créatures apportent l'obscurité avec elles, partout où elles s'introduisent. Elles nous gênent toujours, interceptent les grâces, cachent Dieu, nous privent des consolations spirituelles, nous rendent languissants et irritables. Elles remplissent tellement nos sens extérieurs, que les sens intérieurs de nos âmes sont incapables d'agir. Nous désirons souvent que notre vie soit plus divine. Mais elle l'est en réalité plus que nous ne le croyons. C'est la douleur qui nous révèle cela. Elle nous environne comme le linceul d'une nuit profonde ; elle resserre graduellement notre

horizon; et le vaste univers se rétrécit pour nous. Il se rétrécit encore : d'abord un objet disparaît, puis un autre. Nous devenons de moins en moins distraits. Notre vie intérieure est mieux éveillée. Notre âme devient forte. Maintenant la ligne de l'obscurité a touché Jérusalem elle-même. Les consolations mêmes de la cité spirituelle ont disparu. C'est à peine si les casques des soldats romains jettent un dernier reflet sur le fond obscur. La verdure de la montagne devient noire. Pendant un instant nous sommes aveuglés. Ensuite par degrés la blanche figure de Jésus se détache au milieu de l'obscurité profonde. Son sang coule chaud sur nos mains quand nous saisissons la croix; car ce n'est pas une apparition : c'est la vie. Nous sommes avec Dieu, notre Créateur, notre Sauveur. Il est tout à nous; il est tel que nous l'a fait l'éloignement des créatures. Il était toujours là, toujours le même dans nos âmes; seulement il était éclipsé par le faux éclat des créatures. Il paraît enfin dans la nuit comme les étoiles. La lune blanche du midi ne nous séduit pas par sa beauté, c'est seulement dans la nuit qu'elle nous charme. De même c'est l'obscurité d'un Calvaire spirituel qui répand sur nos âmes la douce clarté de notre admirable Sauveur.

La guérison de notre cécité spirituelle n'est pas la seule opération que les sens de notre âme subissent sur le Calvaire. Toutes les âmes ont l'ouïe paresseuse à l'égard des sons du monde invisible. L'oreille intérieure s'ouvre sur le Calvaire. Les bruits de Jérusalem montent jusqu'à nous à travers les ténèbres, et peut-être aussi les bruits du travail dans les jardins voisins. Mais ils s'élèvent plutôt comme des avertissements que comme des distractions. Ils nous viennent doucement et indistinctement, et ne troublent pas le silence dans lequel nous supportons nos maux, ni les faibles murmures de la prière. Encore moins étouffent-ils le son clair de la voix de notre Sauveur quand il daigne parler. Ici-bas combien le monde ne nous a-t-il pas rendus sourds par ses bruits tumultueux et n'a-t-il pas harassé

nos esprits par la multiplicité de ses bruits! Nous savions que Jésus était à nos côtés, et cependant nous ne pouvions converser avec lui. Nous éprouvions quelque chose de semblable à ce qui nous arrive lorsque nous essayons d'écouter dans les rues au milieu du fracas des voitures et que nos efforts restent sans succès ou nous font tomber dans des méprises embarrassantes. Le monde, qui va poursuivant sa marche, nous étonne tellement, qu'il nous empêche d'avancer sur la route du ciel. C'est seulement sur le Calvaire que la terre est assez subjuguée pour entrer en concert d'harmonie avec le ciel; car c'est là seulement que Dieu est entendu distinctement, pendant que les bruits mourants du monde murmurent comme une brise, un son qui n'est discordant nulle part, parce qu'il est plutôt l'accompagnement d'un son qu'un son lui-même.

Nous ne voyons que deux objets sur le Calvaire : Jésus et Marie; et de chacun d'eux nous recevons une leçon : l'une touchant notre propre mort, l'autre touchant la mort des autres. Jésus daigne nous enseigner à mourir. S'il a voulu dans son heure suprême avoir sa mère auprès de lui, comment oserons-nous mourir sans elle? En toutes choses nous devons imiter Jésus, quoique ce soit dans une sphère infiniment au-dessous de lui. Mais par-dessus tout il est d'une grande importance pour nous de l'imiter dans sa mort. Si c'eût été bien, Jésus aurait aimé à épargner à Marie cette scène terrible, quoiqu'elle eût peut-être considéré sa propre absence comme une cruelle pitié. Ce fut là sur ce lit de mort qu'elle devint notre Mère. Il n'y a sans doute personne de nous dans la bouche duquel la foi ne mette plusieurs fois par jour cette prière universelle, la prière du pape et du paysan, du docteur et de l'écolier, du riche et du pauvre, du religieux et du séculier : Que la Mère de Dieu nous assiste à l'heure de la mort. Mais il nous faut faire entrer cette demande dans toutes nos prières. Laissons à Dieu, sans les lui prescrire, ni même sans les désirer, le temps, le lieu, la manière de notre mort, pourvu seulement

qu'elle ne soit pas une mort à laquelle nous ne soyons pas préparés, et par-dessus tout une mort à laquelle nous ne nous soyons pas préparés avec Marie. L'heure de la mort est comme un temps de sécheresse ; elle absorbe de grandes grâces. Des vides inattendus s'ouvrent soudainement dans l'âme et engloutissent les années passées, les vieilles habitudes, et mille autres choses dont nous ne pouvons nous passer alors qu'avec peine. Le démon réserve ses armes les plus dangereuses pour la fin. Malheureusement nous ne pouvons mourir deux fois, et comme la première fois nous accable par sa nouveauté, c'est là un péril redoutable. Il y a de grands sacrements pour cette heure-là, mais pas plus grands qu'il n'est nécessaire. Regardez un homme mourant ! voyez comme les absolutions descendent rapidement dans son âme desséchée, de même qu'une pluie d'été dans la terre crevassée. Et cependant la lutte de la vie contre la mort se lit encore dans ses yeux. Ayons Marie avec nous. En conséquence d'un accord durable, d'un engagement indissoluble, que Marie soit présente visiblement ou invisiblement, parlant et agissant, ou agissant sans parler, afin de diriger pour nous un cérémonial si difficile, et cependant d'une si immense importance. Cette grâce vaut bien la peine que nous passions toute notre vie à la demander, si seulement nous obtenons l'objet de notre demande. A quoi sert une bonne vie, si elle n'est couronnée par une bonne mort ? Cependant une bonne vie est le plus sûr moyen en notre pouvoir pour obtenir une bonne mort. Il y a eu peut-être comparativement peu de bonnes morts qui ne soient venues à la fin d'une bonne vie. Et ce petit nombre, ainsi que l'affirme tout le monde croyant, a été dû à Marie. Mais une bonne vie est, de toutes choses, ce qui amènera le plus sûrement Marie près de nous à l'heure de la mort ; une vie de croix la rencontre une fois pour toutes ; les crucifiements appellent pour ainsi dire officiellement sa présence. Si Jésus n'a pas voulu mourir sans Marie, elle ne nous en aimera que davantage si nous refusons de faire autrement.

Quelque longue qu'ait été l'agonie, quel qu'ait été le trouble d'esprit de l'âme qui trépassait, heureux pardessus tout les morts à qui Marie a fermé les yeux !

Telle est la leçon que Jésus nous enseigne au sujet de notre propre mort. Nous recevons de Marie une autre leçon touchant la mort des autres; la voici : c'est que le dévouement envers ceux qui sont à leur dernière heure est un dévouement comme celui de Marie, et très-agréable à son Cœur immaculé. Il n'y a pas un moment du jour ni de la nuit où la pompe terrible de la mort ne continue sa marche. Il y a des personnes comme nous ou meilleures que nous, et que leurs amis ont aimées avec raison, plus que les nôtres ne nous ont jamais aimés, dont l'agonie est pleine de détresse, et pour lesquelles la vision éternelle de Dieu tremble incertaine dans la balance. Peut-il y avoir un appel à notre charité plus éloquent et plus touchant? Quand nous pensons à tout ce que Marie a fait pour chacune de ces âmes, pour celles qui, sans cesse et à chaque instant, fixent leur éternité par la mort, quand nous nous rappelons la longue suite de grâces qu'elle a procurées à chacune d'elles, et par conséquent l'anxiété de son cœur maternel pour leur persévérance finale et leur salut éternel, nous pouvons comprendre jusqu'à un certain point combien le dévouement dont nous venons de parler lui est agréable. Le lit de mort est un de ses lieux de prédilection. Elle semble y exercer une juridiction tout à fait particulière. C'est là qu'elle coopère visiblement avec Jésus à la rédemption du genre humain. Mais elle cherche à nous faire coopérer aussi avec elle. Elle attirerait volontiers nos cœurs avec le sien, nos prières avec les siennes. N'est-elle pas notre Mère à tous? Les mourants ne sont-ils pas nos frères et nos sœurs dans la douce maternité de Marie? Les intérêts de la famille sont en jeu. Nous ne devons pas nous absenter avec indifférence. Nous devons assister en esprit à toutes les morts qui arrivent par tout le monde, à la mort des hérétiques et des païens, aussi bien qu'à celle des chrétiens. Car ils sont aussi nos frères et nos sœurs;

ils ont des âmes; ils ont une éternité à risquer. Marie s'intéresse à eux; et leur éternité est dans un danger plus que double. Combien ceux qui n'ont pas de sacrement n'ont-ils pas un plus grand besoin de prières! Combien la dernière scène de leur vie ne doit-elle pas être plus sombre lorsque la vive lumière de la foi ne l'éclaire pas! Combien les prières ne doivent-elles pas être plus ardentes quand ce n'est pas une grâce ordinaire, mais un miracle de grâce qu'il faut obtenir pour eux! Hélas! ils n'auront pas un seul de nos autres dons; mais du moins ils auront, malgré eux, nos prières affectueuses. Il faut nous rappeler qu'il nous faut mourir aussi. Un jour nous serons dans la même détresse et nous aurons un besoin inexprimable des mêmes prières charitables. On nous mesurera de la même mesure dont nous aurons mesuré les autres. Telle est la règle divine de la rétribution. Rien ne nous préparera un lit de mort plus doux qu'un dévouement de chaque jour pendant toute notre vie à ceux qui meurent journellement. Marie aida de beaucoup de manières mystérieuses son Fils à mourir. Aussi bien pour satisfaire son amour maternel que par la volonté de son Fils, Marie a maintenant assisté des millions et des millions d'hommes au lit de la mort. Elle a à présent une grande expérience, si nous pouvons parler ainsi, et elle est merveilleusement versée dans la science de la dernière heure. Par des pensées suppliantes, par des pratiques pieuses, par de fréquentes aspirations, par les pratiques que l'Église a enrichies d'indulgences, gagnons pour nous-mêmes une fin douce et glorieuse, en suivant partout Marie aux lits de mort sur lesquels elle veille.

Telles sont les leçons que nous recevons de la cinquième douleur. Le Crucifiement ne peut être bien compris sans Marie, parce que sans elle il n'est pas représenté fidèlement. Quel tableau que celui de la grand'-messe de la Rédemption du monde, offerte par Jésus au Père éternel, pendant que des anges sans nombre sont les auditeurs et les spectateurs! Quand l'hostie est élevée, toute la nature inanimée tremble de terreur et d'adoration. La

terre se couvre de ténèbres; ce qu'on doit reconnaître dans tous les siècles comme une marque de la présence de Jésus. Mais quel est le rôle de Marie? Son Cœur immaculé est le vivant autel de pierre sur lequel le sacrifice est offert. Il est le servant, ce cœur brisé dont les palpitations sont les réponses de la liturgie; c'est le *thuribulum* dans lequel la foi, l'espérance, la charité, l'adoration du monde, brûlent comme l'encens devant l'Agneau immolé qui efface les péchés du monde; et enfin le même Cœur immaculé est le chœur, le chœur plus qu'angélique de cette messe redoutable; le silence des souffrances admirables de Marie ne chantait-il pas, en effet, des cantiques secrets et ineffables dans l'oreille ravie de l'Hostie sanglante?

CHAPITRE VII.

SIXIÈME DOULEUR.

La Descente de la Croix.

Les ténèbres de l'éclipse s'étaient dissipées et les vraies ombres du soir commençaient à tomber. La croix se détachait sur le calvaire en face de la lumière que le soleil couchant avait laissée à l'occident derrière. Le spectacle du jour était terminé, la foule des habitants de la cité s'était retirée, et le courant de leurs pensées se portait ailleurs. On ne voyait plus sur le sommet de la montagne que les quelques personnes qui s'étaient occupées à descendre Jésus de la croix, ou qui apportaient de la ville des aromates pour embaumer son corps. Marie était assise au pied de la croix, tenant le corps inanimé de son Fils couché en travers sur ses genoux. Bethléem est-elle revenue pour vous, ô ma Mère! et avec elle les jours de la belle Enfance?

Il y a une grande variété de douleurs humaines. Il est difficile de les comparer les unes aux autres, parce que chacune d'elles a son caractère particulier, et que chaque caractère a comme une éminence de souffrance qui lui appartient, et à laquelle ne participe aucune autre douleur. Aussi peut-il facilement arriver qu'une affliction qui en elle-même paraît moindre qu'une autre, puisse en réalité être plus grande, à cause du temps dans lequel elle arrive, des circonstances qui l'accompagnent, ou de la place qu'elle occupe dans une série d'autres afflictions. C'est là le cas de la sixième douleur, la Des-

cente de la Croix. Elle est l'affliction d'un mal consommé, et, à cet égard, elle diffère aussitôt de la tension cruelle que nous éprouvons en voyant d'avance les maux qui viennent fondre sur nous, ou de la lutte que nous soutenons contre une calamité présente, au moment même où elle accomplit son œuvre. Notre propre expérience ne nous permet pas d'ignorer cette différence. Au moment même où nous souffrons, nous ne nous rendons pas parfaitement compte des efforts que nous faisons. Tout notre être se lève pour faire face à ce que nous avons à endurer. Des facultés de souffrir, que nous n'avions pas soupçonnées jusqu'alors, se découvrent soudainement. Peut-être aussi recevons-nous alors une somme de secours surnaturel plus grande que celle que nous recevrons plus tard. Mais quand la pression a diminué, et que la lutte est terminée, nous sentons l'épuisement de nos forces causé par la douleur.

L'accablement de la douleur, comme la fatigue corporelle, vient quand tout est fini. Nous nous raidissons, pour ainsi dire, et notre cœur commence à souffrir plus sensiblement, dans la tranquillité apparente qui suit le malheur. La réaction se fait sentir par une dépression qui est presque plus pénible à supporter que la souffrance actuelle, moins parce qu'elle est intrinsèquement plus grande que cette souffrance, que parce qu'elle la suit, et qu'étant elle-même l'épuisement de nos facultés de souffrir, elle n'a plus rien pour la soutenir.

Il arrive aussi, la plupart du temps, que par une miséricordieuse cruauté de la Providence, nos devoirs ordinaires ou même quelquefois de nouveaux devoirs auxquels notre douleur a donné naissance, se présentent à nous, et réclament notre énergie et notre attention. Mais c'est là aussi une chose difficile à supporter, bien qu'elle empêche souvent la réaction de la douleur d'aller trop loin. Nous avons rarement un plus grand besoin de la grâce qu'au moment où nous recommençons à nous livrer aux devoirs de notre position, après une interruption causée par une affliction plus qu'ordinaire.

C'est comme si nous recommencions la vie avec désavantage. Nous avons peut-être plus à faire, et voilà que nous sommes moins capables d'action. Nous avons épuisé nos facultés de supporter l'affliction, et au moment précis où la violence de nos maux se dissipe, surviennent de nouveaux devoirs qui, soit par contraste, soit par des rapports, rouvrent nos anciennes blessures; comment endurerons-nous ces nouvelles souffrances? D'ailleurs un chagrin excessif, même lorsqu'il ne dure que peu de temps, semble avoir un pouvoir particulier pour détruire les habitudes. Les choses même les plus difficiles deviennent aisées pour nous, lorsque nous y sommes accoutumés. Mais, après une violente douleur, tout paraît étrange et nouveau. Nous avons perdu notre ancienne facilité. Les objets ont changé de place dans notre esprit. Les choses faciles sont maintenant difficiles à cause de cette nouveauté même. Cependant, la vie est inexorable. Il faut qu'elle continue, et sous les mêmes lois, comme une machine impitoyable qui ne peut sentir, ni, par conséquent, avoir aucune indulgence. Notre mérite est alors soumis à une épreuve plus grande que celle des coups du malheur. Tel fut le caractère de la sixième douleur, et telle fut la place qu'elle occupa dans les douleurs de notre sainte Mère. Pensons au crucifiement et à tout ce qu'il renfermait, et voyons si la réaction de la douleur de Marie ne dut pas probablement être quelque chose dont il nous est impossible de nous faire une idée juste. Tout immense qu'est la sainteté de son cœur immaculé, la douleur peut encore y trouver quelque chose à faire; elle peut élever l'édifice à une plus grande hauteur, aussi bien qu'embellir ce qui est déjà construit.

L'âme de Jésus passa dans la terre au pied du Calvaire, et descendit dans les limbes. Marie était toujours au pied de la croix. Elle comprenait dans toute son étendue le vaste mystère de la séparation de ce corps et de cette âme, la mort du Fils de Dieu. L'âme avait quitté Marie; mais le corps lui restait. Dans la douleur sui-

vante, le corps sera éloigné aussi, et alors la Mère sera réellement seule. Ordinairement Dieu ne se retire pas tout d'un coup. Il épargne la faiblesse de l'âme et la quitte presque insensiblement, après des faveurs spéciales et une union plus intime, de même que le parfum s'exhale du vase qui le contenait. Les deux malfaiteurs sont encore dans leur agonie près du corps inanimé de Jésus. Pour l'un d'eux cette proximité est comme la présence consolante du Saint-Sacrement; il éprouve ce sentiment que nous connaissons si bien dans nos peines, et qui ne ressemble à nul autre. Pour l'autre, il n'y a pas maintenant de consolation; mais il est encore temps pour lui. Marie prie toujours; car elle ne cesse jamais tant qu'il reste à ses plus chères espérances la moindre base sur laquelle elles puissent s'appuyer. Le Jésus vivant n'est pas si éloigné qu'il ne puisse entendre le larron impénitent si celui-ci pousse seulement un cri. Mais le malheureux a fait son choix et il y persiste. La vie qui reste en lui ne fait que profaner à chaque instant le Calvaire.

Le crucifiement est une mort lente, et renferme plusieurs sortes de tourments. Parmi ceux-ci il faut compter la rupture des jambes des patients, qu'on opère soit pour ajouter à la torture déjà infligée, lorsque la durée en est devenue fatigante et sans intérêt pour les ministres de la justice vengeresse, soit par une sorte de pitié féroce, afin de hâter le terme du supplice. C'est pourquoi les bourreaux s'approchent du sommet du Calvaire pour consommer ainsi le châtiment de ceux qu'ils ont crucifiés; ils viennent armés d'un fort marteau ou d'une lourde barre de fer d'un poids suffisant pour fracturer promptement les membres en les frappant. Il était terrible pour Marie d'entendre le sourd craquement de la chair et des os, et les cris d'agonie des misérables suppliciés, dont l'un était aussi le fils de sa seconde maternité, le premier-né de ses prières. Mais des paroles ne sauraient exprimer l'angoisse qu'elle ressentit lorsqu'elle vit les exécuteurs s'approcher du corps de Jésus. La terre ne renfermait rien qui fût,

même de loin, aussi sacré. Quoique mort, ce corps était uni à la divinité, et par conséquent avait droit aux honneurs les plus complets de l'adoration divine. Le toucher avec rudesse était un sacrilége horrible; mais écraser les membres, briser les os était une profanation trop effroyable pour que notre pensée même s'y arrête, trop révoltante pour la religion de Marie. Et son amour pouvait être insensible à cette idée? La vie, il est vrai, s'était retirée; mais le corps inanimé était-il moins digne de tendresse que quand la vie avec sa beauté l'animait? Que les cœurs qui ont pleuré sur des morts répondent. Jamais l'amour ne se répand avec une plus douce tristesse sur des yeux brillants de la vie, qu'il ne le fait sur ceux qui sont fermés par la mort. Pour l'œil de l'amour, le pâle visage est devenu doublement beau. Les grâces des anciennes années se sont placées sur ce visage. Le calme suprême et sans expression qui y règne a un charme particulier. Ces lèvres serrées parlent avec une muette éloquence qui leur appartient. Ce corps glacé répond à notre amour, non-seulement pour lui-même, mais aussi pour l'âme, et nous trouvons qu'il satisfait à cette double dette. Ces restes inanimés, nous les appelons *lui* et non *le corps*, parce que pour notre tendresse ils sont réellement la personne elle-même que nous aimions. Ainsi des mères ont pleuré sur leurs fils, après que la dignité de l'âge mûr avait depuis longtemps mis fin aux caresses; mais maintenant les temps anciens sont revenus; les familiarités de l'enfance sont revenues avec l'impuissance passive plus absolue qu'autrefois; peut-être quelque trait enfantin d'autrefois se retrouve aussi; et le chagrin se repaît doucement de la beauté de marbre de ce cadavre. Qui ne connaît cela? Mais si le commun des affligés, si nous-mêmes, dont le chagrin se distrait si promptement, nous pouvons sentir tout cela avec tant de vivacité, quel doit avoir été l'amour inexprimable de Marie pour le corps de son Fils, de son Fils qui était Dieu aussi? Elle ne parla pas. Sa voix ne rompit pas le silence et ne se mêla pas aux gémissements des malfaiteurs mourants;

mais le silence de sa prière parlait haut dans le ciel. Les hommes brutaux virent que Jésus était mort, et ils renoncèrent à leur dessein. « Ce qui arriva, pour que l'Écriture fût accomplie : Vous ne briserez pas un de ses os. »

Mais il y avait encore une autre parole de l'Écriture à accomplir : « Ils verront celui qu'ils ont percé. » La prière de Marie fera que la première de ces paroles de l'Écriture soit accomplie, mais non qu'aucune douleur soit épargnée au cœur de la Mère. Sa prière fera accomplir la parole de Dieu ; mais elle n'éloignera pas le sacrilége. Cette seconde parole de l'Écriture sera en vérité un des glaives de Siméon. Soit par suite d'un doute sur la réalité de la mort de Notre-Seigneur, soit simplement par suite de la licence d'une autorité peu accoutumée, en un tel temps et dans de tels lieux, à rendre compte de ses propres actes, un des soldats s'approcha et enfonça sa lance dans le côté droit de Notre-Seigneur, à travers son corps et son sacré Cœur ; et aussitôt de la blessure sacrilége s'échappa du sang et de l'eau dont une partie, dit-on, jaillit sur les membres du larron pénitent, comme si c'était un baptême extérieur ou une visible absolution donnée là où la grâce intérieure avait déjà accompli son œuvre céleste. Il serait long de dire de combien d'amour touchant cette blessure du cœur de Notre-Seigneur était la figure et le symbole. Elle a été l'objet de la douce contemplation de saints innombrables. La lance a ouvert un asile, un refuge, un ermitage dans ce cœur blessé pour les âmes de tous les siècles et surtout pour celles de nos derniers jours ; là elles ont trouvé un abri au milieu des afflictions et des épreuves, elles se sont renouvelées au milieu des ennuis de leur exil et se sont mises à couvert loin des querelles et d'un monde méchant. La véritable gloire de la dévotion au Précieux Sang est que cette blessure du sacré cœur montre que Notre-Seigneur bien-aimé versa pour nous chaque goutte de son sang. Pour ces raisons et pour beaucoup d'autres, la blessure faite au cœur de Jé-

sus est l'une de nos plus grandes consolations spirituelles. Mais nous avons à la regarder ici comme une des principales douleurs de Marie.

La pensée du corps inanimé de Notre-Seigneur répand une ombre dans l'esprit, et courbe l'âme dans un sentiment profond de vénération. Ce corps était là suspendu à la croix, à la clarté d'une après-midi du mois de mars, pâle, tout couvert de taches d'un sang noir, et défiguré par des plaies presque innombrables. Il n'y avait sur la terre nul objet aussi sacré. Il était digne de l'adoration la plus divine. Tout alentour, des troupes d'anges invisibles l'adoraient. Toutefois, tandis qu'il était adorable, il était aussi dépourvu de toute puissance. Il semblait que le Saint-Sacrement eût été laissé au sommet d'une montagne sur la vie publique. Cet objet d'un culte divin était la propriété des chefs qui venaient de consommer l'inexprimable péché du crucifiement. Il était, par le fait, au pouvoir de vils exécuteurs qui pouvaient en faire ce qu'ils voulaient, certains qu'aucune ignominie qu'ils pourraient lui faire subir ne serait censurée. C'est une chose vraiment effrayante qu'un objet si sacré fût laissé dans un tel péril, si près du mal, dans une telle probabilité d'outrage effroyable. La Mère était là, le cœur plein d'adoration, mais impuissante comme le corps lui-même. Si elle suppliait, ses supplications ne feraient que suggérer le sacrilége. Elles ne feraient que stimuler la nature brutale de ceux à qui elle s'adresserait. Il était donc là suspendu à la croix, à la disposition du premier venu, la propriété de tous, excepté de sa Mère, de celle qui avait fourni le sang très-doux dont le Saint-Esprit l'avait formé. A ses côtés deux misérables criminels se tordaient dans leur dernière agonie. En bas, la cité était en fête, et se préparait à commencer le repos du sabbat. Mais le corps-victime a déjà commencé son sabbat. Ses tourments ont cessé, et il repose. Les exécuteurs se retirent. Les soldats romains, à cheval, montent et descendent la montagne. Il faut que ce qui reste de l'exécution soit enlevé avant que le sabbat com-

mence. Ce corps n'appartient pas à la croix. Il appartient à un trône sublime et inimaginable placé à la droite du Père éternel. Ici personne ne le sait, excepté sa Mère, et elle se tait; elle reste silencieuse parce qu'elle n'a pas le droit de parler, et parce que ses paroles feraient plus de mal que de bien. Que de fois dans le monde Dieu ne nous effraye-t-il pas par cet abandonnement apparent de lui-même et de tout ce qui lui est le plus cher! Et il semble que c'est la force même de notre amour qui rend notre foi si faible. C'est pour ceux que nous aimons le plus tendrement que nous concevons les craintes les plus vives.

L'amour de Dieu apporte dans le cœur un grand nombre de nouveaux instincts. Tout nobles et tout célestes, ils ne ressemblent nullement à ce que les hommes appelleraient des développements plus beaux et plus héroïques. Pour les apprécier avec justesse, le discernement spirituel est nécessaire. Ils ressemblent si peu à ce que produit la terre, qu'ici-bas ils ne doivent s'attendre à rencontrer que soupçon, mésintelligence et aversion. Au point de vue de la controverse, il n'est pas aisé de les défendre; car notre controverse est obligée de commencer par établir la question, sous peine de ne point partir de la même base. Les axiomes du monde passent couramment dans le monde, mais il n'en est pas ainsi des axiomes de l'Évangile. Aussi le monde a-t-il des procédés particuliers; il nous fait taire en parlant plus haut que nous; il nous juge devant un tribunal où notre condamnation est d'avance assurée; il en appelle à des principes qui sont fondamentaux pour la plupart des hommes, mais qui sont des hérésies pour nous. Nous sommes étrangers, et, comme tels, nous devons en payer la peine. Si nous sommes mal compris, nous n'avons pas le droit de compter sur autre chose, étant, comme nous le sommes, hors de notre patrie. Nous sommes faits pour qu'on se rie de nous; au ciel, nous serons compris. Malheur à ces chrétiens trop faciles que le

monde peut comprendre et tolère volontiers, parce qu'il les voit disposés à faire des compromis !

L'amour des âmes est un de ces instincts que l'amour de Jésus fait naître dans nos cœurs. Pour le monde, cet instinct est du prosélytisme, le simple désir d'augmenter sa faction ; c'est un des développements égoïstes de l'esprit de parti. Tantôt on le flétrit sous prétexte de morale relâchée, tantôt on lui reproche une rigidité pharisaïque ! Car ce que le monde semble le moins soupçonner dans la religion, c'est l'inviolabilité des principes. Mais l'amour des âmes, quelque apostolique qu'il soit, est toujours subordonné à l'amour de Jésus. Nous aimons les âmes à cause de Jésus, et non Jésus à cause des âmes. Ainsi, il y a des temps et des lieux où nous passons de cet instinct d'amour divin à un autre, de l'amour des âmes à la haine de l'hérésie. Ce dernier sentiment offense le monde d'une façon toute particulière ; il est tellement contraire à l'esprit du monde, que, même dans des cœurs croyants et bons, tout ce qui reste de mondanité se soulève en armes contre cette haine de l'hérésie ; c'est un levain qui aigrit les caractères les plus doux, et qui corrompt plus d'une œuvre glorieuse de la grâce. Maint converti, dans l'âme duquel Dieu aurait voulu faire de grandes choses, marche vers son tombeau comme un exemple d'avortement spirituel, parce qu'il n'a pas voulu haïr l'hérésie. Le cœur qui balance dans sa haine de l'hérésie n'est pas encore converti. Dieu est encore loin d'y régner avec une souveraineté sans partage. Les routes d'une sainteté plus élevée sont fermées devant lui. Suivant le jugement du monde et celui des chrétiens mondains, cette haine de l'hérésie est exagération, aigreur, indiscrétion, elle est immodérée, déraisonnable, exigeante, bigote, intolérante, étroite, stupide, immorale. Que pouvons-nous dire pour la défendre ? Rien qu'ils puissent comprendre. Ce que nous avons de mieux à faire est donc de nous taire. Si nous comprenons Dieu et qu'il nous comprenne, il ne nous est

pas si difficile de parcourir la vie soupçonnés, mal compris et impopulaires. L'opinion doucereuse de certaines bonnes gens sans discernement spirituel adopte aussi les vues du monde, et nous condamne ; car la timide bonté a une assurance et un semblant de douceur qui sont loin de Dieu, et leurs instincts de charité portent de préférence vers ceux qui sont le moins hardis pour Dieu, tandis que leur timidité est assez hardie pour censurer impitoyablement. Il y a des conversions dans lesquelles les trois quarts du peuple restent en dehors de l'Église, sans partage, tandis que l'hérésie ne peut être haïe que par un cœur. Si cette dernière nécessité est pénible, il nous faut cependant la subir. On ne peut guère, en jouissant du plein usage de ses sens, s'attacher à prouver au monde, à l'ennemi de Dieu, qu'une haine complète et catholique de l'hérésie est le fait d'un esprit droit. Nous pourrions aussi bien chercher à forcer un aveugle à juger d'une question de couleurs. L'amour divin nous place dans un cercle différent de vie, de motifs, de principes, qui non-seulement n'est pas celui du monde, mais qui est en inimitié directe avec lui. Au point de vue mondain, les cratères de la lune sont des choses moins inexplicables que nous, chrétiens, ne le sommes avec nos instincts surnaturels. De l'horreur de l'hérésie, nous arrivons à un autre de ces instincts : l'horreur du sacrilége. La peine que nous font éprouver des paroles profanes ne semble au monde qu'une sentimentalité exagérée. L'esprit de pénitence et de réparation dont toute l'Église est pénétrée est, au yeux du monde, superstitieux ou faux. La douleur immense que ressentent les serviteurs de Dieu lorsque le Saint-Sacrement a subi un contact profane, provoque soit la colère, soit la dérision du monde. Les hommes considèrent cette douleur, soit comme tout à fait absurde en elle-même, ou du moins hors de toute proportion, et s'ils ont, d'ailleurs, des preuves de notre bon sens, ils sont disposés à attribuer notre douleur à une pure hypocrisie. Le fait même qu'ils ne croient pas comme nous croyons nous met encore

hors de portée pour être compris charitablement. S'ils ne croient pas même à l'existence de nos mystères sacrés, comment jugeront-ils de la douleur extrême d'une âme à laquelle ces objets sacrés sont de beaucoup plus chers qu'elle-même?

Or, il est important d'avoir tout cela présent à notre esprit, tandis que nous considérons la sixième douleur. Le cœur de Marie était rempli, comme jamais cœur de saint ne le fut, de ces trois instincts touchant les âmes, l'hérésie et le sacrilége. Il y avait dans son cœur trois grands abîmes de grâce, d'où naissaient continuellement de nouvelles facultés de souffrir. D'ordinaire, la Passion nous oppresse; c'est une dévotion fatigante. Il en est nécessairement ainsi à cause de l'effort qu'elle exige de l'âme, aussi bien par ses horreurs que par l'adoration profonde qu'elle excite en nous à chaque instant. Ainsi, lorsque Notre Seigneur meurt, nous éprouvons un sentiment de repos. Pendant un moment, nous sommes tentés de penser que les douleurs de la sainte Vierge auraient dû se terminer là, que la sixième et la septième douleur sont presque de notre invention, et que nous mettons notre imagination à contribution pour remplir le tableau, suivant les règles, avec les ombres foncées de l'affliction. Mais ce tableau est seulement une des manières par lesquelles notre dévotion aux douleurs élève et rend plus profonde notre dévotion à la Passion. Ce n'est pas notre imagination que nous mettons à contribution, mais notre discernement spirituel. Dans ces deux dernières douleurs, nous sommes conduits à des raffinements plus grands de souffrances, à des délicatesses plus incompréhensibles d'affliction, parce que nous avons à nous mettre en rapport avec une âme rendue encore plus merveilleuse qu'elle ne l'était auparavant, par la grandeur des afflictions qu'elle a souffertes. Ainsi, le coup de lance donné dans le côté de Notre-Seigneur était bien le plus épouvantable sacrilége qu'il fût alors au pouvoir de l'homme de commettre sur la terre. Pénétrer par force dans le saint des saints du

temple, profaner sa sainteté redoutable par toutes sortes d'abominations païennes, qu'était-ce que tout cela en comparaison de l'outrage fait au corps adorable de Dieu? Ce serait en vain que nous essayerions de nous élever à une juste appréciation de l'horreur dont cet outrage remplit le cœur de Marie. Notre amour de Dieu manque de pénétration, et notre perception des choses divines, de subtilité. Nous ne pouvons sentir que d'une manière approximative, et c'est déjà bien assez terrible.

Nous avons déjà parlé de mères veillant au lit de mort de leurs fils. C'est là la forme de la douleur humaine qui se présente le plus naturellement à nous, quand nous sommes avec Marie sur le Calvaire. Lorsque la longue lutte est enfin terminée, et que le cœur brisé a trouvé au moins une sorte de soulagement parce que l'objet de son amour n'a plus à souffrir, lorsque ce cœur s'est doucement emparé de la forme inanimée qui lui reste pour s'en faire un sanctuaire, et presque un refuge contre la douleur, alors la moindre rudesse, le moindre manque de respect, le plus trivial déshonneur pour le corps inanimé ne serait-il pas, pour la mère, une douleur nouvelle et terrible? Y a-t-il sur la terre une mère qui pourrait supporter de voir de ses propres yeux même la main bienfaisante de la science, qu'elle aurait elle-même invoquée, s'efforcer de découvrir dans quelle retraite résidait le mal mystérieux qui a enlevé son enfant? Ne serait-ce pas pour elle comme si elle voyait un objet sacré profané devant ses yeux? La peste avec ses cruelles exigences, avec sa prompte sépulture, ses rudes serviteurs, son horrible tombereau et sa fosse à chaux vive, a des outrages plus cruels encore. La pauvre mère, dans le délire de son amour, croit trouver encore tout chaud de vie le cadavre qu'elle ne se lasse point de dévorer du regard, et avant que le sang ait eu le temps de se figer ou les membres de se refroidir, ce corps lui est arraché, comme s'il ne lui appartenait pas, par des employés qui ne sont pas les plus tendres des hommes, car leur office est des plus rudes, rude même dans l'œuvre de sage pitié qu'ils rem-

plissent; puis il est jeté sur le tombereau des morts, avec un monceau d'autres victimes de la peste, et porté ainsi à une tombe ignoble, et jeté pêle-mêle avec les autres dans le charnier. Un chagrin récent est si tendre, si sensible et si peu capable d'endurer qu'on le touche! La pensée de la douleur dont nous venons de parler n'est-elle pas terrible? Et cependant cette douleur est peu de chose si on la compare à l'agonie que souffrit la sainte Vierge lorsque le corps de Jésus fut outragé par la lance; elle est incommensurablement moins grande en elle-même, et tombe sur un cœur qui, bien que plein de douceur et d'amour, est incommensurablement moins capable de souffrir que ne l'était celui de Marie. Mais elle approche de la douleur de Marie, et c'en est comme une ombre.

Élevons-nous encore plus haut. Un saint est à l'autel, accablé par l'acte redoutable qu'il accomplit. Son cœur est près de se rompre d'amour pour Dieu, pour ce Dieu incarné qui est devant lui sur le corporal. Des hommes pécheurs et farouches se jettent sur lui, soit par suite d'un tumulte populaire, soit pour toute autre cause. Tout revêtu de ses vêtements sacrés, il est entraîné avec violence, loin de cet autel auquel il s'attache comme l'animal s'attache à ses petits qu'on veut lui ravir. Il voit le Saint-Sacrement jeté à terre, le Précieux Sang coulant sur les marches de l'autel, le Corps et le Sang foulés avec mépris et blasphèmes, sous les pieds des scélérats. Le spectacle de cette heure a été marqué, comme en traits de feu, dans l'âme du saint prêtre. Il n'en oubliera jamais rien. Aucun excès de pénitence ne sera suffisant pour satisfaire son ardent désir de réparation. De longues années plus tard, il frémira au milieu de ses prières, et les larmes couleront en abondance sur ses joues, lorsqu'il se rappellera l'horreur infinie de cet effroyable péché. C'est là un chagrin au-dessus des chagrins ordinaires, un chagrin placé comme dans un sanctuaire, et auquel les âmes saintes et choisies peuvent seules participer. Et cependant qu'est-il comparé à la douleur de

Marie lorsqu'elle vit la lance atteindre le flanc inanimé, et le mouvement, semblable à celui de la vie, que fit le corps quand le cœur fut percé, et la palpitation semblable au battement du pouls, avec laquelle le sang et l'eau suivirent la lance qui se retirait? Autant le saint est inférieur à Marie en sainteté, autant l'est-il dans ses douleurs. Un ange dit à sainte Brigitte que le choc fut si terrible pour la sainte vierge que, sans un miracle, elle serait morte à l'instant. Une épée plongée dans son propre cœur aurait été mille fois moins douloureuse.

Il est étrange combien les grandes grâces sont souvent voisines des grands péchés. Longin avait péché sans connaître toute l'horreur de son crime. Néanmoins c'était une action cruelle, et plus cruelle encore s'il savait que la Mère était présente. La cruauté était surtout moins excusable en lui, s'il est vrai, comme la tradition le dit, que la main de Dieu pesait lourdement sur lui. On rapporte qu'il souffrait d'un mal d'yeux qui le menaçait d'une cécité totale, et il se peut que cette imperfection de sa vue ne lui permettant pas de s'assurer autrement de la mort de Jésus, il dépassa les limites de sa charge et perça le corps de sa lance. Quelques gouttes de sang tombèrent sur son visage, et la tradition rapporte que non-seulement l'infirmité de ses yeux fut instantanément guérie, et que l'usage complet de la vue lui fut rendu, mais encore, que par un miracle plus merveilleux, la vue de son âme devint brillante et claire, et qu'il confessa sur-le-champ la divinité de celui dont il avait ainsi osé insulter le corps, au risque de devenir lui-même le meurtrier de Notre-Seigneur. Personne ne s'étonnera d'entendre dire à Marie d'Agréda que chez Longin, comme chez le larron pénitent, la grâce de la conversion fut la réponse à la prière de Marie. Le fait même d'avoir servi d'instrument pour accroître la douleur de Marie, lui donnait un titre spécial aux prières de notre sainte Mère.

Une autre petite troupe d'hommes s'approche maintenant du Calvaire, et, à leurs regards fixes, il est facile

de voir que Jésus est l'objet de leur arrivée. Apportent-ils quelque nouvel outrage, quelque nouvelle douleur pour Marie ! Ils apportent une nouvelle douleur pour Marie, mais non un nouvel outrage. Ce sont Joseph d'Arimathie et Nicodème, accompagnés de leurs serviteurs. Tous les deux étaient des disciples de Notre-Seigneur, mais en secret; car c'étaient des hommes timides; Joseph était « un sénateur, homme de bien et juste, » qui n'avait pas « consenti au dessein ni aux actions » des autres, parce qu'il « attendait aussi le royaume de Dieu. » Nicodème était un homme instruit dans les Écritures, le même qui venait trouver Jésus pendant la nuit, de peur des Juifs, et qui avait appris de lui la doctrine de la régénération. Joseph était allé trouver Pilate, auprès duquel il avait probablement accès en sa qualité de sénateur, et il lui avait demandé le corps de Jésus qui lui avait été accordé. Il avait alors, comme saint Matthieu nous l'apprend, « apporté un linceul blanc » pour en envelopper le corps, et il était allé prier Nicodème de l'accompagner au Calvaire. Nicodème, comme le dit saint Jean, apportait avec lui « environ cent livres d'une composition de myrrhe et d'aloès. » Suivis de leurs aides, ils s'approchèrent de la sainte Vierge avec la vénération et la sympathie les plus profondes, lui dirent ce qu'ils avaient fait, et lui demandèrent la permission de descendre le corps de la croix. Avec des cœurs remplis de la plus tendre dévotion aux douleurs de la Mère Immaculée, ils s'approchèrent de la croix et firent leurs préparatifs. Ils dressèrent l'échelle contre la croix. Joseph monta le premier et Nicodème le suivit. Marie, Jean et Madeleine restèrent immédiatement au-dessous d'eux. Il semblait que quelque grâce surnaturelle s'échappât du corps adorable et les environnât, calmant et subjuguant toutes leurs pensées, enflammant leur cœur d'amour divin, et les tenant en silence dans l'adoration la plus vive et la plus profonde. Les anciens jours se représentèrent au cœur de la Mère, ainsi que le souvenir de l'autre Joseph qui avait eu si souvent le privilége de toucher aux

membres et à la chair sacrée du Verbe incarné. C'eût été de son office descendre Jésus de la croix. Mais il était allé au lieu de son repos, et un homme qui portait son nom prenait sa place, et il était à la fois doux et pénible pour Marie qu'il en fût ainsi. Un Joseph avait donné à Jésus ses bras pour s'y reposer, l'autre allait lui donner son propre sépulcre pour y demeurer; et l'un et l'autre le firent passer de leurs bras dans ceux de Marie. Il est étrange combien les hommes timides deviennent souvent tout à coup pleins de hardiesse. Ces deux disciples qui craignaient de confesser leur maître quand il vivait, bravent maintenant la publicité, tandis que les apôtres demeurent cachés dans leur retraite. Heureux l'un et l'autre! Par quelles douces familiarités et par quel précieux rapprochement de lui-même, Jésus ne récompense-t-il pas à cette heure dans le ciel leurs pieux services!

D'une main douce, hardi et tremblant à la fois, comme si sa timidité naturelle s'était développée en une vénération surnaturelle, Joseph saisit la couronne d'épines, et la soulève délicatement de la tête sur laquelle elle était fixée, la détache de la chevelure entremêlée, et, sans oser la baiser, il la passe à Nicodème. Celui-ci la tend à Jean de qui Marie la reçoit, en tombant à genoux, et avec une dévotion telle que nul autre cœur que le sien ne pouvait en contenir de semblable. Chaque pointe, teinte de sang, paraissait comme douée de vie, et, en pénétrant dans le cœur de Marie, elle inoculait en elle de plus en plus profondément l'esprit de la Passion de Jésus. Qui pourrait dire avec quelle vénération, tandis que le corps glacé était une fournaise d'amour céleste brûlant contre son cœur, Joseph détachait les clous de manière à ne pas meurtrir ni mutiler les mains et les pieds sacrés qu'ils perçaient? C'était une tâche si pénible que nous sommes porté à croire que les anges lui prêtèrent leur assistance. Chaque clou était passé en silence à Marie. C'étaient des grâces étranges que celles qui découlaient alors vers elle par les mains de son nouveau fils; et ce-

pendant c'étaient des grâces qui ne manquaient pas d'analogie avec les dons que Jésus avait faits à Marie durant ces trente-trois années. Jamais encore la terre n'avait vu une adoration de douleur telle que celle avec laquelle la sainte Mère se penchait sur ces muettes reliques à mesure qu'elles descendaient de la croix, couvertes comme d'une croûte, peut-être même encore mouillées par ce Précieux Sang qu'elle adorait dans son union indissoluble avec la personne du Verbe incarné. Mais de quelle agonie toute cette adoration n'était-elle pas accompagnée; quelles nouvelles blessures tous ces instruments de la Passion ne faisaient-ils pas dans ce cœur; quelles anciennes blessures n'y rouvraient-ils pas !

Il devait venir encore une plus grande douleur. Le corps fut détaché de la croix. La foule des anges se pressait de plus en plus alentour, et des transports d'amour pénétraient d'une félicité extatique leur grande intelligence. Marie est agenouillée sur le sol; ses doigts sont tachés de sang; elle place le linceul blanc sur ses bras et les étend pour recevoir son Fils, son Enfant Prodigue, qui lui est revenu, et revenu ainsi ! Et n'était-il pas un Enfant Prodigue ? n'avait-il pas quitté volontairement sa demeure paisible pour aller dans le plus sauvage et le plus farouche des mondes, à des milliers de lieues de la pureté et de l'amour immaculé de sa Mère? N'avait-il pas dépensé tout son bien pour des compagnons indignes et méprisables? Ne l'avait-il pas dissipé dans une espèce de débauche qui avait duré dix-huit heures? N'avait-il pas été prodigue de son précieux sang, de sa beauté, de son innocence, de sa vie, de sa grâce, de sa divinité même? Et maintenant dans quel état revenait-il auprès de sa Mère ? Peut-il y avoir un nom pour une telle accumulation de douleurs concentrées? Marie pourra-t-elle en supporter le poids? Mais quel poids ? celui de la douleur ou celui du corps ? N'importe; elle peut les supporter l'un et l'autre. D'en haut, le corps descend lentement; Marie se rappelle l'heure de minuit à laquelle le Saint-Esprit la couvrit de son ombre à Nazareth. Main-

tenant, c'est le Fils éternel qui couvre si étrangement de son ombre sa Mère à genoux. Joseph tremblait sous le fardeau, même tandis que Nicodème l'aidait. Peut-être aussi n'était-ce pas le fardeau seul qui le faisait trembler; il fallait que la grâce le soutînt d'une manière merveilleuse pour qu'il pût remplir son office. Voici que le corps est à portée; Jean peut toucher la tête sacrée et la recevoir dans ses bras pour qu'elle n'éprouve aucune secousse, et Madeleine soutient les pieds. C'est là son ancien poste. C'est maintenant votre poste dans les cieux, ô la plus sublime des pénitentes, la plus belle des âmes qui ont reçu leur pardon! Pendant un moment, Marie se prosterne dans une agonie de muette adoration, et l'instant d'après, elle reçoit le corps sur ses bras étendus. Le petit Enfant de Bethléem est de nouveau sur le sein de sa Mère. Quelle réunion! dans quel état lui est-il rendu! Pendant quelques moments, elle reste agenouillée, tandis que Jean et Madeleine, Joseph et Nicodème et les pieuses femmes adorent. Ensuite, elle passe de l'attitude du prêtre à celle de la Mère; elle se relève, portant toujours le fardeau aussi légèrement que quand elle s'enfuyait avec Jésus en Égypte, et elle s'assied sur l'herbe, avec Jésus étendu sur ses genoux.

Avec la tendresse la plus minutieuse, elle lisse ses cheveux; elle ne lave pas le sang de son corps, ce sang est trop précieux; et bientôt Jésus aura besoin de l'avoir tout entier, aussi bien que celui qui est sur les chaussures des hommes, sur le pavé de Jérusalem et sur les racines des oliviers de Gethsémani. Mais elle ferme chaque plaie, chaque marque de la flagellation, chaque piqûre des épines, avec un mélange de myrrhe et d'aloès que Nicodème a apporté. Il n'y avait pas un trait du visage sacré de Jésus, pas une marque sur sa chair sacrée qui ne fût à la fois pour Marie une nouvelle douleur et tout un volume des méditations les plus profondes. L'âme de Marie parcourut la Passion sur le corps de son Fils, comme le voyageur suit ses excursions sur la carte. Le calme même de son occupation, la concentration même

de ses pensées que rien ne distrayait, semblaient la rendre capable de descendre de plus en plus profondément dans les souffrances de son Fils, et de les plaindre avec une amertume plus intérieure qu'auparavant. Dans aucune des premières scènes de sa douleur, elle n'avait jamais eu un plus grand besoin de pouvoir sur elle-même pour réprimer les gestes et les explosions naturelles du chagrin, que depuis qu'elle était assise à la lueur de cette soirée de printemps avec le corps inanimé de son Fils sur ses genoux, pansant, remettant en ordre les innombrables traces d'ignominie et de souffrance qui y étaient si profondément empreintes. C'était en vain que les oiseaux faisaient entendre leurs chants du soir, depuis que le poids de l'éclipse n'appesantissait plus leurs petits cœurs; elle n'accordait d'attention ni aux parfums que les pousses des figuiers laissaient s'échapper dans l'air rafraîchi, ni aux bourgeons verts qui s'ouvraient, ni à la beauté printanière des tendres rameaux. Car sa Fleur avait été cruellement cueillie et gisait flétrie sur ses genoux.

Elle accomplit sa tâche comme un acte de religion, avec une assiduité grave, sans s'arrêter pour satisfaire la douleur dont son cœur était rempli. Le corps inanimé semblait aussi obéissant envers elle que l'avait jamais été le petit Enfant à Bethléem; il était obéissant en toutes choses, excepté en une seule. Elle dit à sainte Brigitte que les bras étendus ne pouvaient se fermer, qu'ils restaient de côté ou en travers sur la poitrine. Nous devrions dire qu'ils ne *voulaient* pas, plutôt que de dire qu'ils ne *pouvaient* pas se fermer. Il ne veut pas cesser de tenir étendus ces bras qui, par leur vaste embrassement, semblent appeler le monde entier à venir s'y jeter. Dans ces bras, il y avait place pour tous; c'était un asile assez vaste pour tout l'univers. Si, en tenant ses mains élevées sur la croix, Jésus faisait un *sacrifice du soir* au Père éternel, en les étendant il faisait, pour ainsi dire, aux hommes le signe sacramentel que nul n'était exclu de son invitation ni de son accueil; il voulait porter avec

lui au tombeau la forme et la figure du crucifié; et Marie comprit pourquoi les bras étaient roides, et elle s'abstint de la douce violence qu'elle allait employer. Il faut qu'il soit enveloppé dans le linceul sous cette forme autant que possible, prêchant un amour vaste et immense, et nous invitant jusqu'à la fin. Maintenant Marie doit jeter son dernier regard sur ce visage inanimé. Pour les mères, il y a toute une longue vie dans le dernier regard. Qui nous dira ce que fut celui de Marie? qui eût été surpris si les yeux de celui qui était mort se fussent ouverts et si ses lèvres se fussent séparées sous la flamme de ce regard vivifiant? Avec quel effort héroïque Marie a noué le linge autour de la tête de Jésus, et a fermé le linceul sur son doux visage! Et maintenant il y a, en vérité, des ténèbres autour d'elle. Ce corps inanimé était lui-même pour elle une lumière et un soutien. Ce sont ses propres mains qui ont éteint la lampe, et maintenant elle se tient en face de la nuit épaisse. O femme courageuse! des heures de contemplation extatique sur cet éloquent et silencieux visage se seraient écoulées comme des instants. Mais pour Marie, c'était là un temps de religion, et non le temps de s'abandonner à sa tendresse ; et elle perça son propre cœur de part en part, de la même main avec laquelle elle voilait le visage de son Fils. Mais, ô Marie! vous voyez ce visage maintenant, et vous vous rassasiez de sa beauté, et vous vous en rassasierez éternellement, et ne serez jamais satisfaite, même lorsque vous le serez toujours, ô Mère heureuse et bénie!

Lorsque nous passons du récit aux caractères particuliers de la sixième douleur, nous sommes frappés tout d'abord d'un trait particulier, qui ne cesse de se montrer partout dans cette douleur, et qui nous entoure continuellement d'images de la sainte Enfance et du Saint-Sacrement. La Passion semble disparaître à nos yeux, comme si elle n'était que le fondement de l'édifice dont la partie supérieure est toute sculptée de symboles de Bethléem et de l'autel. Dans toute cette douleur il y a à peine une action ou une attitude de Marie

qui ne nous rapelle aussitôt les anciens jours de la Mère et de l'Enfant, ou les jours à venir du prêtre et de l'Hostie. Lorsque Marie tombe à genoux pour recevoir le Corps, et qu'elle reste agenouillée en le tenant dans ses bras pour que les autres l'adorent, quand elle le sert et le touche avec la plus tendre vénération, lorsque la sollicitude et la responsabilité à l'égard du corps de Notre-Seigneur sont la préoccupation de son cœur, et que sa douleur vient de la crainte du sacrilége, nous ne saurions nous empêcher d'avoir le Saint-Sacrement présent à la pensée. La conduite extérieure de Marie paraît comme le modèle d'où l'Église a tiré ses rites pour la messe, la bénédiction ou la procession; son état intérieur semble l'idéal de ces dispositions intérieures qui devraient appartenir à tous les bons prêtres comme gardiens du Saint-Sacrement. En une certaine mesure, la même ombre prophétique de l'adoration du Saint-Sacrement est visible dans les actions et dans les gestes de Joseph et de Nicodème, de Jean et de Madeleine. Ainsi, une série entièrement nouvelle d'idées se présente avec cette sixième douleur. Tandis qu'elle semble n'être que le complément du crucifiement et n'en pouvoir être séparée que par une ligne imaginaire, nous trouvons que l'esprit intérieur, les exemples, les allusions, la doctrine et les figures de cette douleur appartiennent à une région entièrement différente de celle de la Passion. Cela nous révèle la différence réelle qui existe entre cette douleur et les deux qui l'ont précédée. La liaison mystique du Saint-Sacrement avec la Sainte Enfance a été traitée longuement ailleurs[1]. Le Saint-Sacrement est, pour ainsi dire, la continuation réelle de la sainte Enfance de Jésus, en mémoire de sa Passion. Ainsi, dans la sixième douleur, il semble que Notre-Seigneur n'eut pas plus tôt consommé l'œuvre de sa Passion, qu'il commença de présenter quelques traits de l'état où il plaisait à son amour de demeurer à jamais avec

[1] *Saint-Sacrement*, livre second.

son Église dans le sacrement de l'autel. A compter de cet instant, les anciennes images de Bethléem reparaissent, comme si elles avaient été tenues en arrière pour un certain temps; et elles reviennent plus claires et plus précises sous la forme de présages du Saint-Sacrement. Ce n'est pas une circonstance isolée de la sixième douleur : c'est plutôt l'idée vitale qui nous donne le mot des détails, et caractérise les dispositions de Marie, ainsi que les leçons que nous devons en retirer.

Il se trouve une particularité qu'il nous est impossible de comprendre entièrement, mais que nous devons avoir constamment présente à l'esprit, parce qu'elle indique le plus grand abîme de douleur auquel ce mystère ait atteint dans l'âme de notre sainte Mère. Ce fut l'éloignement de la vie en Jésus. Peut-être Marie ignorait-elle jusqu'alors combien cette vie l'avait soutenue, et combien elle en avait reçu de services. Pendant trente-trois ans, elle avait vécu de la vie de Jésus; cette vie avait été son atmosphère. Il y avait eu une sorte d'unité de vie entre Jésus et Marie : le cœur de la Mère avait battu dans celui de son Fils. C'était par les yeux de son Fils qu'elle avait vu, par ses oreilles qu'elle avait entendu; elle avait, pour ainsi dire, parlé par ses lèvres et pensé avec ses pensées, comme elle l'avait fait en composant et en chantant le *Magnificat*. Jamais auparavant mère et fils n'avaient été ainsi fondus l'un dans l'autre. Jamais deux vies n'avaient paru tellement identifiées. Et comment l'une d'elles, la moindre et la plus faible, demeurera-t-elle seule? La séparation du corps et de l'âme paraît moins réelle que la séparation de la vie de Marie de celle de Jésus. Peut-être fut-ce à cause de cela, et pour suppléer à ce manque mystérieux de la vie humaine de Jésus, que les espèces de l'Eucharistie restèrent en Marie sans se corrompre durant le reste de sa vie, d'une communion à une autre. Nous avons quelquefois vu des mères et des fils approcher de cette unité de vie, surtout lorsque le fils était le seul enfant et que la mère était veuve. Chez ces mères, comme chez la

sainte Vierge, c'était la vie de la mère qui était attirée dans la vie du fils, et non celle du fils dans celle de la mère. Le tableau d'une telle mère et d'un tel fils est un des plus touchants que la terre puisse offrir ; touchant parce que les racines de leur amour ont poussé non sous le ciel découvert de la prospérité, mais dans l'abîme secret des chagrins domestiques. La grandeur et la beauté du tableau sont en proportion de l'ardeur de cette fournaise d'agonie dans laquelle les deux vies se sont fondues en une seule. Mais, si nous y portons nos regards, nous tremblons en nous demandant comment l'inévitable séparation de la mort sera supportable. Et cependant quelle ombre faible de Jésus et de Marie que ces unions des filles et des mères de la terre !

Afin donc de comprendre la souffrance intolérable que l'absence de la vie en Jésus causa dans le cœur de Marie, il faudrait savoir ce que la vie de son Fils avait toujours été pour Marie. Mais cela est hors de notre portée. Nous ne pouvons à cet égard que faire des conjectures et des calculs, et alors, soyons certains que la réalité dépasse de beaucoup les calculs les plus hardis. Ici encore les annales de la douleur humaine nous aident à établir une comparaison. Qui n'a pas connu des exemples de cette perfection d'amour conjugal où l'époux et l'épouse ont tellement vécu l'un dans l'autre, que la vie de l'un est inhérente à la vie de l'autre ? Chacun a supporté les soucis de l'autre ; un cœur se reposait sur l'autre, et ils palpitaient ensemble d'une seule pulsation. — Ils se servaient même des sens l'un de l'autre, en les empruntant si affectueusement, que l'on était porté à sourire en voyant une telle simplicité et une telle confiance d'amour. La voix, l'expression, les gestes, la démarche, les manières et mille autres petites choses sans nom n'étaient que la révélation extérieure de l'unité intense de l'intérieur. De longues années ont formé des habitudes dont la rupture serait une véritable mort. Les expériences de la vie, ses alternatives de jours sombres et de jours sereins, leurs larmes et leurs sourires, leurs

pertes et leurs compensations ont achevé de mouler ces deux cœurs en un seul. Les deux personnalités sont confondues; Dieu seul les voit d'une manière claire et distincte, et les juge chacune dans sa sphère de louange et de blâme, de mérite et de démérite. La mort vient. Nul pouvoir dans la nature, si ce n'est l'inexorable mort, n'oserait dissoudre violemment une union si exquise et si délicate. — Et quelles en ont été les conséquences? Il est devenu évident qu'il existait presque une réalité physique dans cette unité de deux personnes très-aimantes; car maintenant que l'une d'elles reste seule, le courant en est presque interrompu. Elle s'amoindrit et se dessèche, comme une fontaine pendant l'été; elle ne peut se suffire à elle; elle ne peut s'alimenter elle-même. La source qui est seule ne peut tenir lieu de deux. Le survivant est donc incapable de faire face à la vie. Son esprit succombe accablé sous le moindre fardeau. Ce n'est pas seulement que la moitié de sa force l'a quitté; c'est quelque chose de plus. Il est, à la vérité, aussi faible et aussi défaillant qu'un homme que la perte de son sang fait mourir; il n'est plus complet. Il ne peut plus faire face aux flots ordinaires de la vie de chaque jour, ni leur résister au besoin. Peu importe avec quel calme la vie puisse couler, elle est trop pour lui. Il s'affaisse, languit et meurt en autant de mois que la décadence physique peut le demander; et sa mort est en elle-même moins une mort qu'une partie et un complément de la mort d'un autre. Ces deux vies n'en étaient qu'une, les deux morts n'en sont qu'une non plus. C'est là une chose dont nous avons été tous témoins; mais elle ne faisait plus verser de larmes, car elle ne faisait que parfaire et compléter. Ici encore nous n'avons qu'une ombre imparfaite de l'union de Jésus et de Marie; cependant elle nous aide à pressentir quelle douleur accablante doit avoir été pour son tendre cœur la cessation de la vie de Jésus. Ce fut l'abîme le plus profond auquel atteignit la sixième douleur.

Une autre particularité de cette douleur est la respon-

sabilité, qui formait une part si lourde de la troisième, mais qui ne s'était nullement présentée durant la quatrième ou la cinquième. C'est le sentiment de la responsabilité de Marie touchant le corps sacré de son Fils, maintenant réduit à une impuissance plus grande que celle de la première enfance. Personne ne comprend comme elle combien ce corps est adorable. Qui en prendra soin si ce n'est elle? Mais, elle aussi est réduite à l'impuissance. C'est le même sentiment qui pénètre l'Église tout entière touchant le Saint-Sacrement. Dans l'Église c'est un sentiment d'anxiété; c'est aussi un sentiment de joie suprême. Mais en Marie c'était une douleur multiple. Au milieu de l'affliction, la responsabilité est une peine nouvelle. Cependant c'est une des lois providentielles de l'affliction que celle-ci nous met toujours devant les yeux de nouveaux devoirs, et cela précisément au moment où nous semblons le moins capables d'y satisfaire convenablement. Le chagrin est une de ces choses qui concentrent, et qui cependant ne simplifient point, comme la concentration le fait le plus souvent. Il est une perplexité plutôt qu'une lumière. Il multiplie nos occupations, et non nos loisirs. Rien ne condense autant la vie que la douleur. Rien ne précipite autant le grand travail de l'expérience. Rien ne dote notre nature d'accroissements plus magnifiques dans nos facultés. Une vie de joie est pour la plupart du temps superficielle et sans solidité. Peu d'héroïsmes se produisent dans la joie, quoique celle-ci ait aussi ses profondeurs lumineuses qui sont pleines de Dieu. Mais c'est l'affliction qui fait les saints; voilà le véritable procédé de la transmutation de la terre impure en un métal pur et céleste. Voilà pourquoi Dieu nous traite si durement dans l'affliction. Sa sagesse rend son amour cruel. Cette responsabilité nouvelle et intolérable dont l'arrivée, en apparence inopportune, dans les temps d'affliction, est si accablante, est l'un de ses dons les plus precieux. Chaque responsabilité de cette nature renferme peut-être une crise de vie. Les obligations de Marie,

touchant le corps de Notre-Seigneur, furent aussi une douleur pour elle, à cause de la circonstance du temps et du lieu. La violence et la cruauté régnaient souverainement. De barbares exécuteurs et des soldats brutaux étaient les rois du Calvaire. L'outrage et la souillure n'étaient pas à proprement parler des chances, mais, selon les probabilités humaines, elles étaient d'inévitables nécessités. La rupture des jambes, la lance de Longin, la précipitation à faire tout disparaître pour le commencement du sabbat, la malice des Juifs, la manière dont Pilate leur avait cédé, le sort ordinaire des corps de ceux que la justice avait mis à mort, la commodité même du Golgotha où les croix avaient été élevées, le fait qu'il y avait à disposer des trois corps et non d'un seul; — toutes ces choses étaient autant de risques terribles pour la sécurité du dépôt gardé par Marie. Une troisième circonstance pénible de cette responsabilité était le sentiment de sa complète impuissance. Que pouvait-elle faire? Était-il en son pouvoir d'éloigner ou même de détourner, dans une autre direction, aucun des dangers qui l'entouraient? Et cependant, les conséquences du moindre faux pas étaient trop effroyables pour qu'on puisse les contempler. Même pour nos pensées, au milieu d'une calme méditation, il y a quelque chose de plus horrible, en quelque sorte, dans l'idée que le corps de Jésus tombât dans les mains souillées de ces hommes féroces, après sa mort, que pendant sa vie. Nous frémissons à l'idée de cette possibilité. Quelle doit donc avoir été l'agonie du cœur si pieux de Marie, pour lequel ces horreurs étaient visibles et imminentes, lorsqu'à cela se joignait le sentiment que le soin du corps lui appartenait, et la connaissance qu'elle était aussi impuissante que l'était la moindre mère d'un odieux criminel, que même, tout bien considéré, elle était plus impuissante, car ses réclamations auraient provoqué l'insulte, tandis que celles d'une mère ordinaire auraient excité la compassion!

De cette responsabilité provenait encore la détresse de

la terreur. C'était une nouvelle sorte de terreur, la crainte du sacrilége. Nulle personne attentive, et l'amour nous rend tous attentifs, ne peut s'empêcher d'être frappé du rôle que joue la terreur dans les douleurs de notre sainte Mère. Ce sentiment se montre en relief presque partout dans les douleurs de Marie. En traitant de la seconde douleur de notre Mère, nous avons vu quel énorme surcroît d'affliction la crainte nous amène. Essayons maintenant de conjecturer pourquoi la crainte remplit une fonction si éminente dans les afflictions de Marie. En premier lieu, la crainte peut avoir été une épreuve spéciale de sa grâce spéciale : la tranquillité. Cette tranquillité, comme nous l'avons déjà vu, est un élément essentiel dans la véritable idée de Marie. Elle n'est peut-être pas tant une grâce distincte, que le firmament, nommé à juste titre un firmament, dans lequel sa pureté, son humilité et sa générosité étaient placées pour briller. Dans chacune de ses douleurs, et la même remarque est aussi bien applicable à ses joies, il y avait toujours quelque chose qui éprouvait particulièrement sa tranquillité, depuis l'Annonciation jusqu'à la descente du Saint-Esprit, quelque chose qui, par sa soudaineté, sa véhémence, son horreur, ou par le frémissement et l'effort qu'il provoquait dans la nature humaine, paraissait devoir particulièrement troubler la paix intérieure de Marie, et diminuer et faire cesser pendant un moment la majesté calme et progressive de son repos de reine. Mais la crainte est, de toutes choses, la plus opposée à la tranquillité ; de là ces variétés de la terreur, que nous avons découvertes dans les douleurs de Marie, tantôt commençant à poindre dans le lointain, tantôt menaçant de près, quelquefois visibles à la surface, d'autres fois agissant en dessous dans les replis de son cœur ; peut-être toutes ces terreurs lui étaient-elles envoyées pour éprouver, et par suite perfectionner et exalter sa céleste tranquillité. En second lieu, il était nécessaire qu'une sainteté comme celle de la sainte Vierge fût mise au creuset par des épreuves proportionnées à sa gran-

deur. Or, il y avait plusieurs zones des tentations les plus affligeantes, tandis que la sensibilité consommée de sa belle et délicate nature devait rendre la terreur une épreuve très-poignante pour elle aussi bien que pour Jésus qui « commença à craindre et à être appesanti, » lorsque le crucifiement de son âme atteignit à son paroxysme dans le jardin de Gethsémani. Ainsi, en ce qui concerne Marie, il se peut que la terreur eût à condenser en elle-même l'énergie, les propriétés et les peines de tentations innombrables, dont Marie n'eût pu recueillir les fruits, à cause de son entière impeccabilité. Telle fut peut-être, nous pouvons le supposer en toute vénération, la raison de l'étendue de la terreur dans les afflictions de la sainte Vierge ; mais, advienne que pourra de cette explication, le fait même est l'un de ceux que nous ne devons jamais perdre de vue, si nous voulons nous former une idée juste de ce que souffrit Marie.

La responsabilité n'amène pas seulement la crainte; elle produit aussi l'isolement. Nous pouvons être isolés dans le monde, sans savoir combien nous le sommes en effet. Nos parents peuvent nous avoir délaissés, et le lien qui nous unit à ceux qui nous entourent immédiatement, peut être formé de substances beaucoup plus fragiles que le sang de la parenté. Mais nous sommes robustes et en bonne santé. Si jusqu'à présent la vie nous a épargné ses plus grands maux, nous sentons que nous pouvons assez bien nous suffire. Dans un bel endroit, par un beau jour, en parfaite santé, le sentiment de la solitude n'est guère que de la poésie. Mais que la douleur arrive, — et sans nous dépouiller de notre monde domestique, qui depuis longtemps est dépeuplé et forme un désert triste et accablant; qu'elle nous montre que nous sommes dépouillés, et nous fasse sentir l'horreur de la solitude; qu'elle nous fasse sentir que nous sommes seuls, peut-être sans la consolation de Caïn, celle de pouvoir errer en liberté: alors il suffit qu'une nouvelle responsabilité vienne se joindre à notre affliction pour que le sentiment de notre désolation soit complet. A chaque moment nous avons

besoin de quelqu'un. Nous attendons, mais on ne vient pas. C'est une folie d'attendre; ils ne peuvent venir, ceux qui devraient venir. Nous le savons, et néanmoins nous attendons. Il y a des voix qui devraient maintenant nous parler, nous donner des conseils comme autrefois, mais elles sont muettes. Il y avait des bras sur lesquels nous avions coutume de nous appuyer; nous les cherchons à tâtons dans les ténèbres, et ils n'y sont pas. A chaque instant un nouveau besoin frappe à la porte, mais c'est comme s'il heurtait la dalle d'un tombeau depuis longtemps fermé, et le cœur se sent défaillir en entendant les échos profonds que nous avons éveillés en frappant. Et cela est d'autant plus pénible à supporter qu'il s'agit des profondeurs intimes de l'âme. Nous voilà seuls. Pour nous ce fait est ancien et familier, mais le sentiment en est nouveau et terrible. Ainsi la solitude forme une partie de la sixième douleur. Ce n'était pas cependant une solitude complète. Marie ne devait atteindre à ce point que dans la septième douleur. Mais la solitude commence pour elle dans la sixième. Quand l'âme de Jésus quitta Marie, le monde lui parut un effroyable désert. Le sentiment de ses obligations touchant le corps de son Fils, rendit encore plus vif ce sentiment de solitude; il la pénétra plus profondément, et avec plus d'angoisse, du sentiment de son impuissance, et elle le sentit qui la perçait comme de traits aigus et rapides, par la terreur qu'elle ressentait en songeant que quelque sacrilége pouvait être commis. Et malgré les terreurs de cette solitude, elle avait à se répandre sur tous ceux qui l'entouraient, pour être leur consolation et leur soutien. Comme la vie de Jésus avait été la vie de Marie, ainsi la sienne était-elle alors la vie de Madeleine et de Jean. Mais elle n'était pas entièrement seule. Elle avait toujours le Corps adorable. Tout mort qu'il était, il était pour elle une compagnie merveilleuse. Tout mort qu'il était, il ne ressemblait à nul autre, car il était toujours uni à une Personne éternelle et vivante. Ce n'était pas une de ces reliques auxquelles l'amour s'attache et sur

lesquelles il pleure ; c'était un objet saint, digne de culte et d'adoration. Aussi la solitude de Marie n'était-elle pas encore la désolation. Mais, telle qu'elle était, elle était un poids d'affliction que nulle âme que celle de Marie n'aurait pu supporter.

Une autre particularité de cette souffrance, c'est qu'elle était plutôt une prostration qu'une agonie. Elle suivait immédiatement les scènes accablantes de la Passion. Cette souffrance attaquait une nature qui était d'elle-même sur le point de mourir par l'excès de son martyre, et dont le soutien miraculeux ne se fit jamais sentir sous la forme de soulagement ou de consolation sensible. La main qui soutenait Marie était un soutien caché, tel que celui que la nature divine donna à la nature humaine dans Notre-Seigneur durant la Passion. Ainsi, Marie sentait à chaque moment comme si elle eût atteint au dernier terme de ce que sa nature pouvait endurer. La souffrance avait entièrement épuisé son âme, et une nouvelle pression devait être la mort. Elle sentait dans son âme cette douleur et cette agitation, qu'une fatigue extrême produit dans le corps. Son esprit était littéralement, et sans figure, fatigué jusqu'à la mort. La vie lui était devenue comme un fardeau étranger. Elle supportait la vie ; ce n'était pas la vie qui la supportait. Cet épuisement était plus accablant que la peine, et lui faisait éprouver une détresse plus grande que n'eût pu le faire une souffrance aiguë. C'était l'affaissement qu'on éprouve après avoir subi la torture, et qui n'apporte nul soulagement, parce que la cessation de la souffrance n'est pas sensible lorsqu'on est entièrement écrasé. On a alors comme une nouvelle existence, capable de souffrir d'une manière tout à fait différente. Cependant le calme de Marie supporta encore cette épreuve sans être ébranlé. Ce calme ne devint ni stupide, ni passif, ni inerte, comme les victimes de la cruauté le deviennent quelquefois sous l'action de la torture. Il s'acquitta des devoirs qui se présentaient, sans l'énergie fiévreuse ni la précipitation impatiente commune à la fatigue. C'é-

tait la paix d'un cœur brisé, mais une paix douce, recueillie, attentive, désintéressée, pleine de majesté, et agissant avec la promptitude silencieuse et la lente assiduité qui indique toujours la présence de Dieu dans l'âme. Et, de même qu'au crucifiement Marie était restée debout trois heures au-dessous de la croix, ainsi maintenant elle restait agenouillée et tenait le corps pesant sur ses bras étendus, avec le même courage, la même bienséance et la même réserve. Jamais âme ne fut aussi abattue que celle de Marie dans la sixième douleur; jamais il n'y en eut qui demeurât ainsi debout dans son abattement. Ne tremblons-nous pas de froid sur les rivages de cette mer glaciale de douleur?

Dans cette situation la bonté même était cruelle, non dans son intention, mais dans ses effets. Ainsi, quand Joseph et Nicodème, Jean et Madeleine, s'assemblèrent silencieusement autour de Marie, pendant qu'elle disposait et embaumait le corps, leur bonté même pouvait lui faire mieux sentir la perte de la compagnie de Jésus. Tandis qu'elle se tenait au-dessous de la croix, elle n'avait aucune pensée pour elle-même. Elle donnait toute sa compassion à son Fils, voyant dans ses propres douleurs le contre-coup ressenti par le cœur divin, et non la compassion qu'elles obtenaient pour elle. Mais elle découvrait maintenant quel soutien cette compassion avait été pour elle pendant tout ce temps-là. Comme il arrive dans toutes les opérations divines, maintenant qu'elle était passée, cette compassion lui apparaissait plus clairement, et le souvenir lui en restait comme une source abondante de douleur et de joie. Celui qui seul pouvait comprendre son cœur était parti. Lui-même l'avait accablée de douleur par la comparaison tacite qu'il avait faite entre lui-même et Jean, quand il avait donné pour fils à Marie l'apôtre en sa propre place. Et maintenant la douceur, la gracieuse tendresse, la douleur affectueuse et la compassion filiale, que Jean montrait, en remplissant le cœur de Marie de l'amour de cette âme virginale, réveillaient des souvenirs, et, mal-

gré elle, établissaient des comparaisons qui la remplissaient de tristesse, et qui étaient accompagnées de ce triste sentiment qui est en nous le regret, mais qui ne pouvait l'être en elle, parce que, dans les regrets les plus saints, il y a quelque chose qui ne s'accorde pas entièrement avec la volonté de Dieu. En outre, le passé se reflétait sur tous ces visages bienveillants qui entouraient Marie. Jean tenait la place de Jésus, et lui ressemblait comme de vrais amis ressemblent toujours à leurs amis. Jésus se lisait dans les yeux de l'affligée et enthousiaste Madeleine, et Marie l'y voyait. Une âme aussi élevée en grâce que cette pénitente séraphique, ne peut manquer de ressembler, même par les traits du visage, à son divin époux. Joseph était ressuscité en Joseph d'Arimathie qui se tenait où l'ancien Joseph s'était tenu si souvent, tout près de Marie tenant Jésus couché sur ses genoux et regardant, comme le premier Joseph, Jésus et non Marie. Nicodème aussi, avec sa myrrhe et son aloès, avait renouvelé l'offrande des trois Rois, non plus en prophétie, mais lorsque les aromates étaient nécessaires pour sa sépulture. Et tandis que Marie elle-même oignait le corps de Jésus, elle n'oubliait pas comment Madeleine lui avait déjà oint les pieds « par avance pour sa sépulture. » Jésus mort faisait le centre de ce groupe, d'où s'élevait comme un nuage de tristes souvenirs, qui enveloppaient l'âme de Marie de leurs ombres touchantes.

Il y avait réellement dans cette douleur une intensité paisible bien en rapport avec un état de prostration, et qui contrastait visiblement avec les peines plus actives et plus mobiles d'un grand nombre des douleurs passées. C'était la première douleur, qui, après avoir suivi son cours dans un canal souterrain, sous toutes les autres, revenait alors à la surface, avec son volume permanent d'afflictions, sans se détourner, sans impétuosité, dans le simple recueillement de la souffrance. On croirait revoir cette ancienne douleur arrivée à son plus haut point, et s'arrêtant un instant avant de se retirer; cette même douleur qui renfermait en elle les Trente-trois années

tout entières, reliait l'enfance à la Passion, et confondait harmonieusement Bethléem et le Calvaire, et la vie que Jésus menait sur la terre dans sa chair visible avec la vie qu'il mène maintenant dans la chair et le sang invisibles de son adorable Sacrement. Bien plus, dans la scène actuelle, l'enfance et la Passion sont présentes et visibles à l'œil, palpables au toucher, et se réunissent pour former le mystère unique de ce Corps qui est couché sur les genoux de Marie. Sa Passion était écrite, gravée, ou plutôt profondément sculptée sur ses membres. Chaque péché y avait cruellement inscrit sa propre réparation. De la tête aux pieds, des pieds à la tête, on pouvait monter et descendre en suivant le chemin de la croix. Chaque station y avait laissé ses marques, ses monuments d'horreur, ses plaies visibles. Chaque mystère y était représenté. Et l'ardente contemplation de Marie donnait la vie à chaque marque, la plainte à chaque blessure, et rallumait dans son cœur désolé et saignant, ces feux de la cruauté humaine qui s'étaient éteints par leur propre violence, même avant la mort et la délivrance de la victime. Oui, voilà bien la sainte Enfance; l'Enfant sur les genoux de sa Mère, l'assistance d'un vrai Joseph, des soins maternels, tels qu'il en faut à un enfant dans sa muette impuissance. C'est la même grâce à séparer la chevelure, à manier légèrement les membres, à les envelopper dans leurs derniers langes. L'affliction est maintenant la contre-partie des anciennes joies, ou plutôt la continuation et le complément des anciennes afflictions. A Bethléem, en Égypte, à Nazareth, Marie avait depuis longtemps prévu l'heure présente. Et maintenant cette heure est venue. Marie est plongée dans des abîmes incommensurables de douleur, où l'œil peut à peine l'atteindre, mais c'est visiblement la même Mère. C'est indubitablement le même Enfant. C'est là le salaire de Marie pour ses soins d'autrefois. Étrange salaire! Mais c'est là la voie de Dieu, et Marie la comprend mieux que personne. Hélas! la beauté de la douleur nous en fait presque perdre de vue l'amertume.

Tels furent les caractères particuliers de la sixième douleur. Avant tout, parmi les dispositions de l'âme de Marie dans sa patience à endurer cette douleur, nous devons compter la paisible clarté avec laquelle elle voyait et suivait la volonté de Dieu au milieu des ténèbres. Le chagrin auquel on s'abandonne, trouble la vue de la foi. C'est parce que nous nous abandonnons à la tendresse de la nature que nous sommes si peu habiles à discerner la volonté de Dieu, et si peu intelligents pour en interpréter le sens. Lorsqu'au milieu de ses peines, l'affligé appelle les voies de Dieu inscrutables, c'est là le résultat d'un obscurcissement pardonnable dans la lumière de sa foi; pardonnable parce que nous sommes faibles, et personne ne connaît aussi bien notre faiblesse que Dieu. Les voies de Dieu sont la plupart du temps inscrutables dans la joie, inscrutables surtout pour nous, qui savons ce que nous sommes, et ce que nous méritons. Mais elles sont rarement inscrutables dans la douleur. C'est dans la douleur que nous voyons Dieu le plus clairement. Jamais les nuages qui entourent son trône ne s'écartent autant qu'alors. Un chagrin, considéré avec calme, est en général une révélation. Mais avec la plus légère connaissance de soi-même, comment peut-on n'y voir qu'un mystère? Les merveilles de la Passion nous étonnent toujours de nouveau, quoique nous les connaissions depuis notre enfance. Mais Marie ne trouvait rien d'étrange, même dans les réalités terribles qui étaient présentes pour elle et dont la violente pression mettait sa vie en péril. Sa vue était simple; elle se portait seulement sur la volonté de Dieu, et cette volonté venait toujours en temps et en lieu convenables. C'est une habitude particulière de la foi, de voir cette divine volonté comme une chose infiniment naturelle. Pour la foi cette volonté semble toujours si convenable que nous ne pouvons concevoir rien de plus convenable que ce qui arrive. Il semble presque étrange que nous ne l'ayons pas prévu d'avance. Nous voyons, dans la vie d'un grand nombre de saints, des exemples merveilleux de cette ha-

bitude, mais jamais rien de si merveilleux que chez la sainte Vierge. La volonté de Dieu la plus exigeante, la plus extraordinaire, la plus inopportune en apparence, la trouve toujours préparée, comme si cette volonté était une orbite tracée par une loi connue, de sorte qu'elle n'eût rien à faire que d'y avancer comme une étoile dans la carrière qui lui est propre. C'est pourquoi Marie ne perd pas de temps; elle ne manque de correspondre à aucune grâce, ni d'y correspondre avec générosité et promptitude. La volonté de Dieu était sa seule théologie mystique. Ce fut sa route abrégée vers cette perfection pour laquelle la théologie mystique la plus abstruse ne peut trouver de nom.

Une autre disposition que la sainte Vierge manifesta d'une manière admirable dans cette douleur, c'était l'union de la vénération et de la familiarité. Il n'y a pas de marque plus sûre d'union avec Dieu. Cette familiarité ne peut venir que d'une grande sainteté. On ne peut la soumettre à des règles, pas plus qu'on ne peut établir de lois précises pour les bonnes manières. C'est l'instinct, ou l'éducation, ou une délicatesse naturelle, qui rend un homme capable de se comporter d'une manière parfaite; ainsi c'est une éducation céleste, un instinct du Saint-Esprit, un raffinement de grâce élevée et extraordinaire qui rend un homme capable d'unir la familiarité à la révérence dans ses rapports avec le Très-Haut, mais cela ne peut s'apprendre. Tout au plus peut-on nous former à éviter une familiarité à laquelle, dans notre humble condition, nous n'avons nul droit. Il faut que nous soyons depuis longtemps consommés dans l'amour de Dieu et dans le sentiment de notre néant, avant que les premières indications de cette grâce si rare et si belle puissent se discerner à la surface de notre conduite. Mais quel admirable exemple de cette grâce dans notre sainte Mère, embaumant le corps de son Fils! Nous pouvons dire combien ce corps lui est cher, quoiqu'elle ne se laisse entraîner à aucun signe extérieur de tendresse. Nous pouvons dire combien ce corps est sacré

pour elle, quoiqu'elle ne fasse aucune démonstration visible d'adoration. Nous pourrions presque deviner que c'était le corps de Dieu, au recueillement et à la réserve de ses manières, où elle combine si parfaitement la familiarité et la révérence dues seulement à un objet d'adoration. Voyez le visage de Marie, regardez ses doigts, sondez son cœur, et vous trouverez partout la même grâce! Cependant il y a dans le monde de l'Incarnation peu de leçons plus profondes que celles-ci. — Marie savait que Jésus était Dieu, et cependant elle osait user envers lui des droits de la tendresse maternelle; elle vécut avec lui comme sa Mère, pendant trente-trois ans, dans les plus étonnantes relations d'amour familier, et cependant elle ne cessa jamais un seul instant d'avoir présent à l'esprit qu'il était Dieu, et elle n'oublia jamais ce qui lui était dû comme Dieu. Ces deux vérités seules suffisent pour lui ériger un piédestal dont le sommet s'élève même malgré nous au-dessus de la portée de notre vue. Comment atteindre Notre-Dame elle-même?

Nous devons aussi remarquer son esprit de réparation, combien il fut attentif, exact, minutieux. Tout l'amour de tous les mondes possibles ne suffirait pas à payer Jésus de retour pour la moindre peine qu'il a soufferte pour nous, ni pour une seule goutte de ces ruisseaux abondants de sang qu'il avait daigné répandre. Comme Dieu, la moindre de ses humiliations est tout à fait hors de la portée de nos compensations. Les saints de tous les siècles ont aimé et adoré d'une manière merveilleuse la Passion de Jésus, et par des pénitences surnaturelles aussi bien que par une conformité mystique, ils en ont imité les terribles mystères. Cependant tout leur amour réuni n'approche pas autant d'une juste réparation envers Jésus que l'adoration de Marie, tandis qu'elle préparait tout pour le sépulcre. Voir de près ce que Jésus avait réellement enduré était tout différent d'une présence à distance aux diverses scènes de la Passion. A cette vue, Marie descendait dans les abîmes de ce mystère, tout près de Notre-Seigneur lui-même, là où nul saint contemplatif n'a

jamais pénétré. La science et son cœur de mère se combinaient pour lire et interpréter, comme ange ni saint ne pouvaient le faire, ces terribles documents écrits en dehors et en dedans du corps de Jésus, comme le livre d'Ézéchiel « des lamentations, des chants et des douleurs. » A mesure que ses mains agissaient en embaumant le corps de Jésus, en même temps naissaient de la magnificence intérieure de son âme des actes d'adoration et d'amour réparateur. Elle voyait le nombre, le poids, l'espèce et l'aggravation de tous ces péchés, dont chacun trouvait là son expiation propre et distincte, et, pour chacun d'eux et pour tous ensemble, elle faisait la réparation la plus merveilleuse. L'esprit de réparation est l'un des instincts de l'amour divin. Tandis que les anges remplissent à nos côtés leurs fonctions d'affection vigilante, ils ne cessent jamais de contempler Dieu. C'est ainsi que les serviteurs de Dieu s'avancent dans le monde à la recherche des outrages faits à la gloire divine, afin de les réparer tout en ne s'écartant jamais du sentiment de leur propre culpabilité, qui est comme l'atmosphère de la véritable humilité. Mais Marie, sans avoir le sentiment du péché, avait une humilité plus profondément enracinée que celle de saint Michel lui-même, le plus zélé des anges, parce qu'il en était aussi le plus humble. C'est pourquoi la réparation, pour elle, était dans une sphère qui lui était propre. Dans une certaine mesure, les saints expient leurs péchés en même temps qu'ils expient ceux des autres. Mais la réparation de Marie était l'adoration d'une âme innocente. De même que le Christ satisfit pour nous, parce que nous ne pouvions satisfaire nous-mêmes, ainsi Marie adorait sa Passion, pour nous aussi bien que pour elle-même, parce que nous ne pouvions le faire dignement et qu'elle est notre mère, et que, par le don de Notre-Seigneur, ce qui est à elle est aussi à nous dans un sens tout à fait réel. Jusqu'alors le temps de la réparation n'était pas arrivé. La place naturelle de la réparation est dans la sixième douleur, alors que l'œuvre de cruauté a cessé et que l'énorme péché du monde est

consommé. Tandis que d'autres auraient fait entendre des plaintes, montré une vertueuse indignation ou fait à grands cris appel à la justice divine, la réparation de Marie était active, silencieuse et tendre. Oh! c'est une joie pour nous de penser que si nos péchés étaient dans les coups de lanière de la flagellation et dans les pointes de la couronne d'épines, nos mains étaient aussi dans les mains de notre Mère, disposant et embaumant le corps de notre Sauveur, et faisant entrer une sorte de guérison posthume dans ces hiéroglyphes rouges et profonds que le péché y avait laissés!

Nous avons déjà parlé de la persévérance de la tranquillité de Marie à travers les phases variées de son martyre; mais nous ne devons pas négliger de compter ce calme parmi les dispositions héroïques dans lesquelles elle endura sa sixième douleur. Ce calme est de beaucoup la chose la plus merveilleuse dans la vie intérieure de son âme, autant du moins qu'il est permis à nos regards d'y pénétrer. Il semble n'y avoir aucune louange de sainteté qui ne convienne à une si merveilleuse tranquillité, qui est moins une sanctification en voie de progrès qu'une déification complète de l'âme humaine. De toutes les grâces, cette tranquillité est celle qui approche le plus du renoncement aux imperfections de la créature. L'inégalité, la surprise, la mutabilité, l'inconstance, l'hésitation, le doute, l'instabilité, les chutes, l'étonnement, toutes ces choses sont ce que les géologues appelleraient les *pailles* de la sainteté dans la créature. Ce sont les empreintes que la faiblesse humaine a laissées sur l'œuvre, avant qu'elle fût achevée et consolidée. Ce sont les marques d'une catastrophe qui est en elle-même une marque de faiblesse. Autant que nous pouvons le voir, la tranquillité incomparable de la sainte Vierge la préserva de toutes ces imperfections. Il semble qu'il lui ait été communiqué quelque portion de cette paix de Dieu qui, dit l'Écriture, « surpasse toute intelligence, » et dont l'office spécial envers nous est « de garder nos cœurs et nos esprits en Jésus-Christ. » Rien n'explique

aussi bien que ce calme céleste la grandeur de la sainte Vierge. Des exagérations apparentes nous laissent comprendre leur sens et leur liaison, quand on les considère au point de vue de cette tranquillité. Des grâces qui semblent impossibles, quand on en parle isolément, cessent de nous éblouir si on les considère à la lumière de cette paix qui les fait trouver claires, naturelles et douces à force de beauté. Le cœur de Jésus peut seul lire comme il faut l'énigme de Marie; mais nous former une idée juste de cette paix de colombe, de cet esprit presque divinement pacifique, c'est lire, aussi bien qu'il nous est donné de le faire, l'énigme de l'immense sainteté de Marie. Il semble que Dieu l'ait revêtue, par amour pour nous, de son attribut de miséricorde, et, par amour pour elle, de son attribut de paix.

La sixième douleur nous donne à nous-mêmes deux leçons : Marie est à la fois pour nous un modèle de dévotion au Saint-Sacrement et un modèle de conduite dans le temps de l'affliction. Nous avons déjà vu comment des allusions au Saint-Sacrement passent continuellement devant nous dans cette douleur. De la conduite de Marie, nous pouvons maintenant conclure ce que doit être notre dévotion à ce redoutable mystère; car la sixième douleur se perpétue, pour ainsi dire, dans l'Église jusqu'à la fin des temps. Comme Notre-Seigneur est chaque jour offert dans la messe, et que le sacrifice même du Calvaire se continue et se renouvelle jour et nuit sans interruption dans tout le monde, de même les services de Marie pour le corps muet et adorable de Jésus se continuent sans cesse sur des milliers d'autels dans la chrétienté et par les mains de milliers de prêtres. Cependant, comme il arrive toujours dans les choses qui nous viennent de Jésus et de Marie, ce qui était pour Marie cruelle souffrance, est pour nous joie, privilége et amour. Lorsqu'elle eut doucement mis de côté, comme de précieuses reliques, la couronne et les clous, avec quelle profonde vénération ne s'agenouilla-t-elle pas pour recevoir le corps de son Fils! Ce n'était pas

l'attitude d'une mère devant un fils, mais plutôt celle de la créature devant le Créateur. Ce fut d'une adoration divine qu'elle adora ce corps. Elle le tint dans ses bras jusqu'à ce que les autres l'eussent adoré aussi. Ses droits comme mère étaient absorbés dans ses services comme créature. Cependant, le Saint-Sacrement est le Jésus vivant, âme aussi bien que corps, Divinité aussi bien qu'Humanité. Tout adorable qu'était le corps mort de Jésus, à cause de son union indissoluble avec la personne du Verbe Éternel, cependant, le Saint-Sacrement demande de nous, s'il est possible, une adoration plus craintive, plus humble, plus profonde. Nous n'avons pas les droits d'une mère. Nous ne rendons pas un service à Jésus, comme le faisait Joseph d'Arimathie, en lui donnant des soins. C'est nous qui sommes les obligés. Jésus est de nouveau descendu du ciel pour nous trouver. Avec quelle immense vénération devrions-nous donc adorer ce divin Sacrement ! Notre préparation à la sainte communion devrait être pleine du grand esprit de l'adoration. Recevoir la communion devrait être pour nous un acte de saint empressement mêlé de crainte et de silencieuse adoration ; dans nos actes de remercîment, nous devrions être perdus dans la condescendance de Dieu et ne pas nous presser de demander des grâces avant de nous être prosternés devant ce Dieu vivant et incarné qui vient de s'unir si intimement à nous. Nous devrions nous conduire à la messe comme, avec notre foi et notre connaissance actuelle, nous nous serions comportés au Calvaire. A la Bénédiction et quand nous prions devant le Tabernacle, le Saint-Sacrement devrait produire en nous un esprit d'adoration incessante, incessante comme le cri que les Séraphins et les Chérubins étonnés profèrent continuellement en la présence de l'inaccessible sainteté de Dieu. A cette révérence il faut que nous ajoutions le calme, ou plutôt le calme naîtra de cette vénération. Nous ne devons pas sortir de notre calme afin de rendre notre vénération plus profonde. Nous ne devons pas nous troubler en faisant

des efforts. Il faut que nous nous soumettions doucement à être subjugués et captivés dans une paix toujours plus profonde par la Majesté présente de Dieu. Il ne faut pas non plus que nous portions nos regards sur nos âmes pour voir si nous adorons, ni nous livrer à aucune réflexion sur les opérations qui se produisent alors en nous. Sous le prétexte de soutenir notre attention, tout cela n'est que de l'occupation avec nous-mêmes, et ne sert qu'à nous distraire de la présence de Jésus. De là vient que tant de communions produisent si peu de fruit. Ce résultat est dû au manque de calme. Une communion faite sans préparation peut à peine jamais être une communion calme. L'objet de la préparation est de débarrasser nos cœurs des images mondaines qui les occupent, et qui, si elles ne sont chassées d'avance, deviendront des distractions importunes au moment même où l'adoration devrait régner en nous, calme et seule. De là résulte que la meilleure préparation à la communion ne consiste nullement dans des efforts pour stimuler nos affections par des considérations dévotes, afin d'échauffer la froideur de nos cœurs et d'élever notre ferveur au degré convenable. Par le fait, il n'est pas en notre pouvoir d'atteindre à ce dernier résultat ; car l'ardeur, ou l'ardeur apparente que nous produisons n'est pas naturelle parce qu'elle est violente : aussi est-elle non-seulement de courte durée, mais même suivie d'une réaction proportionnée aux efforts que nous avons faits. Un faible feu s'éteint sous l'action du soufflet; lors même que, sous l'action du soufflet, il produit une flamme vive et pétillante, il ne brûle encore pendant longtemps qu'avec lenteur et sans éclat, aussitôt que le souffle artificiel cesse d'agir. La meilleure préparation est d'un caractère négatif; elle consiste à éloigner la préoccupation de nous-mêmes, à bannir les distractions, à reconnaître nos besoins, notre pauvreté, notre néant et notre malice, et à venir trouver Jésus dans les mêmes dispositions que dans l'Évangile nous voyons les humbles malades venir le trouver afin

d'être guéris de leurs infirmités. Tout ce qui est vide dans nos cœurs, il le remplira quand il y entrera. Plus il s'y trouvera de place pour Jésus, plus il y aura de grâces pour nous. Une communion calme qui n'est accompagnée que de peu de ferveur sensible nous pénètre beaucoup plus profondément que ne le fait une communion qui produit en nous une agréable agitation de grandes pensées. Le calme nous pénètre d'une manière plus élevée et plus surnaturelle. Une préparation de paix est le plus bel ornement d'un cœur dans lequel nous devons renfermer la communion, car en elle-même la présence de Jésus est la paix, et elle opère de plus grandes choses là où elle trouve déjà la paix et où elle n'a pas besoin de perdre de temps à se faire de la place et à chasser des images importunes.

C'est de la paix que naîtra l'amour, cet amour brûlant et pourtant humble que demande l'adoration de l'Eucharistie. Notre respect n'était pas ce qu'il devait être, si l'amour ne vient pas à la suite. Mais l'amour de l'Eucharistie doit être le fruit de la paix intérieure et de la tranquillité spirituelle. Très-souvent nous aimons moins que nous n'aimerions si nous faisions moins d'efforts pour aimer. Notre foi nous dit des choses si étonnantes de ce divin mystère, qu'il semble que ce soit une honte et presque un péché de ne pas brûler visiblement du matin à la nuit.

Jésus lui-même si près de nous, s'unissant si intimement à nous, Bethléem, Nazareth, le Calvaire actuellement ici, et nous si froids, si modérés et remplis de sentiments si communs ! Assurément nous devrions être consumés comme par les feux des séraphins. Cela est vrai. Cependant, malgré cela, nous ne pouvons nous forcer nous-mêmes. Il vaut mieux changer notre mauvaise humeur en haine et en mépris de nous-mêmes que de nous efforcer de créer une véhémence intérieure qui, après tout, n'est point l'amour divin. L'amour du Saint-Sacrement est de tous les jours et de toute la vie. Assurément il n'est pas vraisemblable qu'un tel amour

dût paraître toujours, ou même le plus souvent, d'une manière sensible. Allons-nous à la messe les jours de la semaine, quoique cela nous cause du dérangement; sommes-nous ponctuels et respectueux dans notre visite journalière au Saint-Sacrement; entendons-nous la messe avec une attention dévote; notre préparation à la communion et nos actions de grâces après l'avoir reçue sont-elles parmi ces actions que nous reconnaissons d'une manière pratique comme étant au nombre des plus importantes de la vie; renonçons-nous aux promenades, aux plaisirs, aux visites, à l'étude et aux autres choses semblables, ou du moins les interrompons-nous pour aller à la Bénédiction lorsque cela nous est possible : assurément tout cela est une meilleure preuve que l'on plaît à Dieu par son amour pour le Saint-Sacrement que les transports vifs ou le feu le plus ardent du cœur. La persévérance est le véritable feu divin des cœurs.

Mais de l'amour doit naître la familiarité. Cependant, comme l'amour lui-même naît de la vénération, il faut que la familiarité soit d'une nature toute spéciale; cette familiarité ne doit avoir rien de hardi, de présomptueux, de négligent, d'indifférent, ni de trop libre. Elle implique un esprit accoutumé aux visites divines, et qui, par conséquent, lorsqu'elles arrivent, ne se trouve pas surpris à l'improviste, n'est pas troublé, excité, intimidé, et n'oublie pas les convenances. Quelques ecclésiastiques sont très-versés dans la science si douce des rites et du cérémonial de l'Église, de sorte que s'ils sont appelés soudainement à prendre part à quelque grande fonction, ils ne sont sujets ni à la confusion, ni à l'oubli. Ils savent ce qu'ils font. Ils se mettent à leur place naturellement. Ils sont des parties d'un tout, et ne causent aucun trouble, ni d'un côté ni de l'autre, par ignorance ou par précipitation. Ils sont lents, et cependant toujours prêts; ils sont calmes, malgré l'intérêt qu'ils éprouvent, pleins de dignité et cependant modestes. Leur plus grand mérite est qu'ils se conduisent au milieu du cérémonial d'une manière si naturelle et si peu

affectée, que personne ne remarque avec quelle perfection ils ont rempli leur office et combien ils sont parfaitement à l'aise au milieu de leurs fonctions. C'est là un exemple de la familiarité spirituelle. La familiarité spirituelle est à l'aise avec Dieu, non qu'elle se sente libre et sans gêne, mais parce que, comprenant son rôle, elle reçoit Dieu avec les honneurs convenables, accomplit avec calme et attention tout le cérémonial que sa présence exige, s'oublie ainsi d'une manière pratique parce qu'il n'y a pas besoin qu'elle songe à elle-même et s'occupe avec vénération, amour et calme de Dieu seul. C'est là la véritable idée de la familiarité sainte. Et, en considérant combien sont fréquentes et ordinaires, la messe, la bénédiction, la communion et la visite, nous verrons aussitôt combien la familiarité dont nous avons parlé est un élément essentiel de notre dévotion au Saint-Sacrement. Marie ne fut jamais présente qu'une fois à la descente de la croix, et cependant, avec quelle admirable familiarité tous les soins qu'elle donna au sacré corps n'eurent-ils pas lieu, comme si c'étaient encore des incidents journaliers de ses fonctions maternelles de Bethléem et de Nazareth !

Enfin, un esprit continuel de réparation doit régner sur toute notre dévotion : c'est le fruit immédiat de la familiarité, en plutôt c'est la familiarité dans l'exercice de cet amoureux respect qui est la base d'où naît toute dévotion. Pour l'esprit dévot, Jésus se présente habituellement comme quelqu'un qui est privé de ses droits. Il subit l'injure et les torts avec les circonstances les plus aggravantes de l'injustice la plus révoltante. Or, en aucun temps, l'amour ne s'échappe des sources profondes et pures du cœur avec un plus généreux abandon que quand l'objet de notre amour a souffert l'injustice. La seule pensée de cette injustice nous affecte si vivement qu'elle donne naissance à un amour tout nouveau, à un amour tel que nous n'en avons jamais senti auparavant, et au sein duquel l'esprit d'abnégation bat comme dans un cœur. Ce que nous éprouvons n'est plus une simple joie qui nous

appartienne en particulier, un luxe et un roman de sentiment qui, en enveloppant l'objet de notre amour, reflète aussi sur nous un éclat extraordinaire. L'amour-propre est plus chez lui dans l'amour que dans les autres affections. C'est là une vérité humiliante et peu poétique, mais néanmoins, c'est une vérité. Mais que l'objet de notre prédilection soit injurié, aussitôt il nous devient sacré. L'affection prend parfois alors la nature de l'adoration, et alors l'égoïsme ne peut plus y vivre parce qu'avec lui l'adoration est la seule incompatibilité réelle. De là vient que l'amour de réparation est un amour pur et désintéressé. Mais ce n'est pas tout. Non-seulement Jésus se présente habituellement comme une personne qui souffre, parce qu'il est privé de ses droits, mais encore comme quelqu'un qui, de quelque manière mystérieuse, a besoin de notre compassion pour le consoler, et de notre réparation pour le dédommager de ses pertes. Cette situation de Jésus décuple la tendresse de notre amour, et si l'on se retrouve soi-même, c'est seulement pour le sacrifice, la générosité, l'action, la douleur et l'abandonnement. L'esprit de réparation est un esprit admirable ; c'est dans notre nature une beauté particulièrement propre au service de l'humanité de Notre-Seigneur bien-aimé. C'est le vrai giron de Marie dans nos âmes, le giron dans lequel devrait toujours reposer le Saint-Sacrement, le corporal pur et blanc de notre amour le plus désintéressé.

Telle devrait être notre dévotion pour le Saint-Sacrement, telle elle nous est enseignée par notre Mère, donnant ses soins au corps de Jésus sur le sommet du Calvaire. Elle devrait consister dans la vénération, la tranquillité, l'amour, la familiarité et le désir de réparation, chacun de ces sentiments naissant par ordre l'un de l'autre, en raison de la logique surnaturelle de l'esprit de dévotion.

Mais Marie est aussi le modèle de notre conduite dans l'affliction. L'affliction peut être le solide fondement sur lequel un vaste édifice de sainteté surnaturelle doit s'élever, mais elle peut être aussi la plus faible et la plus pâle de toutes les affections humaines, un égoïsme naïf

et maladroit, le moins désintéressé de tous les amours; car on ne peut guère douter que l'affliction ne soit une sorte d'amour. Ainsi l'on peut en dire les choses les plus sublimes comme les plus basses; tout dépend de notre manière de la supporter. L'affliction est une chose difficile à traiter. En aucun temps, notre correspondance à la grâce n'a besoin d'être plus active, plus vigilante, plus remplie d'abnégation que dans les temps d'affliction. Si, une fois, nous nous abandonnons à notre douleur, nous mettons obstacle à une grande œuvre de Dieu. Tout ce qui arrive dans le monde a son utilité pour notre âme. Mais l'affliction est l'instrument avec lequel Dieu finit la statue, et l'anime d'une belle expression. Il est malheureux pour nous de prendre l'instrument dans nos propres mains. Si Dieu condescend à reprendre son œuvre où nous avons cessé, il faut qu'il nous défigure de nouveau par la souffrance afin que nous nous trouvions dans une condition qui lui permette de recommencer son œuvre de grâce. Or, nous avons tous une grande tentation, une tentation qui est d'autant plus grande que nos cœurs sont plus tendres, c'est de nous passionner pour notre douleur, et d'en faire une idole. Souffrir avec patience, nous tenir ferme à Dieu, remplir nos devoirs, rendre notre adversité surnaturelle, porter nos croix, diriger nos aspirations vers le ciel, toutes ces choses sont fatigantes. La sensation qu'elles font éprouver, est la même que celle que l'on ressent à gravir un lieu escarpé. On a toute la fatigue d'une ascension, sans la satisfaction de s'élever sensiblement; car il semble qu'on n'avance nullement. Au lieu que, s'abandonner à l'affliction, céder sans réserve à l'inondation de larmes consolantes, se plaindre, surtout quand on mêle à ces plaintes un grain de religion, comme un grain de poésie, — tout cela amène la sensation de soulagement que l'on éprouve en descendant une colline. Et c'est là, en vérité, le chemin le plus directement dirigé vers la terre, qu'un cœur puisse suivre. Ainsi, un homme dont le cœur est tendre devrait autant se tenir en

garde contre l'affliction qu'un homme intempérant contre le vin. Il y a dans la douleur une fascination qui peut facilement devenir la ruine de celui qu'elle atteint. Ce qui rend la tentation plus dangereuse, c'est que, lorsqu'on s'abandonne à la douleur, le monde applaudit comme si c'était là une beauté morale, et, qu'au contraire, il regarde avec défiance les efforts que nous faisons pour nous contraindre comme de la dureté et de l'insensibilité. D'autre part, être soupçonné de froideur et d'indifférence, c'est plus qu'un cœur tendre puisse supporter. Il ne sert de rien de nous faire violence pour chercher à retenir nos larmes. Un tel effort nous rendrait malades, sans aucun profit ni pour le corps ni pour l'âme. Il ne déplaît pas à Dieu de voir pleurer ses créatures. Nous-mêmes, nous aimons parfois à voir pleurer ceux que nous aimons. Tout ce que nous conseille l'exemple de la sainte Vierge, c'est la modération. Soulageons nos cœurs, cela nous rendra moins égoïstes. Mais n'entretenons ni ne caressons, ni ne ravivons notre affliction, et ne nous y abandonnons pas. Car, alors, notre douleur deviendrait une fiction égoïste et voluptueuse, un terrain que le Saint-Esprit ne remuerait pas, parce qu'il sait qu'il n'y a pas d'or en dessous.

L'abandon au chagrin ne se contente pas de s'arrêter à une simple débauche de sentiment : il va jusqu'au mal réel. Il nous excite à nous dispenser des devoirs que nos mains trouvent à remplir. Il nous semble pénible de travailler lorsque nous sommes dans l'affliction; et c'est justement cette peine qui rend le travail si céleste. Nous pensons que la douleur nous rend privilégiés, oubliant que nos priviléges ne sont qu'une augmentation de devoirs, et que l'idée la plus solide et la plus vraie que nous puissions nous faire de nos obligations est de les regarder toujours comme des priviléges. Les affaires du monde ne doivent pas s'arrêter à cause de notre douleur. Nous ne sommes que des unités dans une multitude. Nous devons nous mouvoir de l'ouest à l'est avec nos semblables; il faut que nous rencontrions la

vie comme la vie nous rencontre; il nous faut prendre la joie et le chagrin comme ils viennent; la plupart du temps ils viennent ensemble : l'un et l'autre toujours en mouvement, toujours sans importance; mais tous les deux sont placés sur la seule route qui nous conduise à l'unique chose qui soit importante pour nous, c'est-à-dire à Dieu. L'idée exagérée de sa propre importance est le ver rongeur de la douleur chrétienne. Il ne faut pas que nous ayons une idée trop grande de nous-mêmes; cependant c'est là ce que les consolations stupides du monde tendent à produire chez ceux qui sont dans l'affliction. Les dispenses que nous nous accordons tendent à un abaissement moral; elles déprécient surtout la souffrance et l'affliction. Notre affliction est une partie du mouvement du monde, parce qu'elle est une partie de notre route vers Dieu : c'est une impulsion et non un temps d'arrêt; c'est une nouvelle activité imprimée à la marche de la vie, et nous ne devons pas laisser notre horloge sans la monter, car la grande horloge marche toujours pendant que la nôtre s'arrête; de sorte que nous ne gagnons rien, mais que nous perdons beaucoup. Nous baissons les jalousies, nous jonchons les rues de litière, nous condamnons les sonnettes, nous marchons doucement, nous foulons le sol légèrement, lorsqu'un malade est dans la maison; mais gardons-nous d'agir de même à l'égard de l'affliction qui est dans nos âmes; car l'affliction n'est nullement une maladie de l'âme : elle en est la santé, la force et la vigueur. Les péchés d'omission peuvent être plus véniels dans les temps d'affliction, mais ils n'en ôtent pas moins les joyaux de notre couronne et n'en entravent pas moins la générosité de Dieu.

La douleur est un sanctuaire aussi longtemps que le *moi* est tenu dehors. Le *moi* est le principe profanateur. Si le temps de l'affliction n'est pas le temps de la moisson de la grâce, assurément il sera un temps de moisson pour le *moi*. Aussi, lorsque nous trouvons des gens qui s'abandonnent à la sentimentalité de leur douleur, est-il presque certain que nous les trouverons inconsidérés

envers les autres. Ils sont les centres autour desquels tout doit se mouvoir. Tout doit se subordonner à leur chagrin. Ainsi ils ne font aucune attention aux heures. Ils troublent les arrangements de leur famille; ils font porter aux serviteurs une partie du fardeau de leur misère; ils répandent une sombre atmosphère autour d'eux; ils acceptent les services des autres de mauvaise grâce, comme s'ils y avaient droit parce qu'ils sont dans l'affliction, ou bien comme si c'étaient des indiscrétions que la politesse seule les forçât à endurer. Si cela continue, les progrès de la corruption sont si rapides quand l'égoïsme a infecté la douleur, que l'enfance se reproduit dans l'âge mûr ou dans la vieillesse. Nous laissons voir le mauvais caractère, la maussaderie, l'emportement, la vivacité de parole, les répliques puériles, les plaintes insensées, les exagérations emphatiques, les attitudes et les gestes de désespoir; bref, les fantômes de notre enfance, qui étaient bannis depuis longtemps, reparaissent à mesure que nous permettons au chagrin de nous dépouiller littéralement de notre dignité d'homme. Le chrétien affligé remarque les moindres marques de sympathie et en éprouve de la reconnaissance. Il sent plus que jamais qu'il ne mérite rien, et il est surpris des témoignages de bonté qu'il reçoit. Il pense toujours aux autres dans sa maison, il règle tout en leur faveur et tâche de faire en sorte que le poids de sa croix soit concentré sur lui seul. Il sourit à travers ses larmes, éloigne avec soin le chagrin du son de sa voix, et rend les autres presque gais tandis que son propre cœur est brisé. La douleur d'un saint n'est jamais gênante. Pour les autres c'est quelque chose de doux, de noble et de beau; ce n'est une croix que pour lui-même.

Nous devons aussi éviter soigneusement de demander la sympathie d'autrui, et même, s'il est possible, ne pas la désirer. Quand elle nous arrive, quel en est le prix si nous l'avons demandée? Assurément la valeur de la sympathie consiste dans sa spontanéité. Elle ne renferme pas de baume si elle est payée comme une taxe. Non

que ce soit un mal d'avoir soif de sympathie quand nous sommes dans l'affliction. Nous parlons moins de ce qui est bien et de ce qui est mal que de ce qui est le plus convenable et le meilleur, de ce que Dieu aime le plus, de ce qui rend notre chagrin le plus céleste. Plus nous recevons de consolations des créatures, moins nous en recevons de Dieu; c'est là une règle invariable. Dieu aime la réserve; il aime à venir trouver des cœurs solitaires que d'autres amours ne remplissent pas. C'est là la raison pour laquelle les cœurs délaissés, outragés, méconnus, des cœurs qui se sont détachés de leurs parents et de leurs alliés, du lieu de naissance et du tombeau de leur père et de leur mère sont les cœurs de sa prédilection. Nous achetons chèrement la sympathie humaine, quelque peu qu'elle puisse nous coûter. Dieu attend dehors que notre compagnie se soit retirée. Peut-être ne peut-il attendre si longtemps, car les visites qu'on fait aux affligés sont sujettes à être longues, et il s'en va non courroucé, mais triste, et alors — combien nous avons perdu!

Là où se glisse le *moi* s'introduisent les chimères. De là vient parfois notre horreur de certaines choses qui peuvent être pénibles à voir ou à entendre, mais qui sont nécessaires ou inévitables. De là résulte souvent une grande incommodité pour les autres, et le généreux accomplissement de leurs devoirs dans la maison de douleur devient pour eux plus pénible qu'il n'était nécessaire. Ce sont justement ceux dont l'imagination malade recherche avec plus d'avidité le bruit et la distraction qui repoussent avec plus de dégoût la réalisation de ce qu'ils avaient rêvé avec le plus d'amertume. Il n'y a rien de cette indigne mollesse de la douleur chez ceux qui sont tout en Dieu. De tels hommes ne cherchent ni n'évitent les ombres de leurs chagrins lorsqu'elles traversent leur âme. Ils sont surnaturellement naturels; et c'est là la perfection de l'affliction. Il faut aussi que nous montrions la dernière docilité à nous soumettre aux arrangements d'autrui. Si cette vertueuse abnégation nous

est difficile, elle est, après tout, une partie légitime du sacrifice. L'affliction tend à la bizarrerie, et les efforts sur nous-mêmes nous rendent singulièrement fantasques. Il faut que nous réprimions tout cela, que nous en fassions une partie du sacrifice que nous offrons à Dieu. Si notre douleur pèse une once, joignons-y une livre de sacrifice personnel. Soyons plus sévères que Dieu ne l'est pour nous. C'est là la magnanimité du cœur. Toute la théologie de la douleur peut être réduite à cet argument. Tout nous est donné pour notre sanctification, et la douleur par-dessus tout; mais la douleur égoïste est étrangère à la sainteté; l'abnégation doit donc être le fruit de la douleur fécondée par la grâce.

A tous ces conseils, il faut que nous en ajoutions encore un autre. Dans notre affliction, nous devons nous abstenir totalement d'attribuer la méchanceté et la négligence à des agents humains. Personne que Dieu n'est en faute, et Dieu ne peut être en faute; c'est pourquoi la faute n'est nulle part; il y a seulement la volonté divine. La foi ne doit rien voir de plus. Il faut qu'elle ignore les causes secondaires. Elle ne reçoit ses croix que de Jésus, et directement de lui. Elle ne voit, n'entend, ne sent, ne connaît que Dieu seul. L'âme et son Père ont le monde pour eux-mêmes. Oh! quel pouvoir herculéen de patience à souffrir n'y a-t-il pas dans cette sublime simplicité de la foi! Mais ce sont là des leçons pénibles; et l'affliction, à moins d'une aptitude spéciale, est ce que l'on apprend le moins. Cependant, nous ne pouvons guère nous attendre à ce que les leçons de Marie soient faciles, surtout quand elle les donne du sommet du Calvaire.

Contemplons-la encore une fois, pendant qu'elle enveloppe le Corps dans le linceul. Combien elle ressemble à un prêtre! combien elle ressemble à une mère! Et toutes les mères ne sont-elles pas des prêtres? Car, à la bien considérer, toute maternité est un sacerdoce. O Marie, votre maternité était un sacerdoce tel que le monde n'en avait jamais vu auparavant!

CHAPITRE VIII.

SEPTIÈME DOULEUR.

La Sépulture de Jésus.

Les ombres du soir tombaient rapides et silencieuses autour de cette Mère, assise au pied de la croix, tenant sur ses genoux la tête couverte de son Fils inanimé. La terre même est accablée sous le poids de ce jour si fécond en événements. Les animaux étaient fatigués après la terreur de l'éclipse, dont ils avaient pris les ténèbres pour celles de la nuit; les bêtes se réfugiaient dans leurs repaires; les oiseaux restaient perchés sur les arbres, et les lézards allaient se reposer dans les crevasses des rochers. Les hommes eux-mêmes étaient épuisés par le péché et par l'activité impétueuse de leurs mauvaises passions, tandis que le petit nombre des fidèles éparpillés, qui composaient l'Église, étaient accablés par la honte, la crainte, la douleur et l'agitation de pensées accumulées. Les sons bien connus de la nuit commençaient à succéder aux bruits plus aigus et plus fréquents du jour. Il régnait dans le cœur de Marie une nuit divine, plus dorée que les dernières lueurs de l'astre disparu, qui semblait s'être couché avec plaisir après la fatigue d'une telle journée. Marie se repose un moment avant de rappeler toutes les forces de son être pour faire face à sa septième et dernière douleur.

C'était un poste étrange qu'une mère pût choisir pour son repos le pied même de cet arbre cruel sur lequel son Fils était mort, et qui était encore humecté de son

précieux sang. Cependant c'est précisément au même endroit que, avec un instinct semblable à celui de Marie, les affligés de dix-huit siècles sont venus se reposer, et trouver la paix, quand il n'y avait nulle paix, au moins pour eux, dans aucun coin de la terre. C'est un lieu d'enchantement, depuis que Jésus y a été attaché et que Marie s'y est assise. Là ont été séchées des larmes qui avaient semblé ne pouvoir jamais cesser de couler. Là ont consenti à vivre des cœurs qui, peu de temps auparavant, voulaient mourir. Là, la veuve a trouvé un autre époux, un époux céleste. La mère y a retrouvé les enfants qu'elle avait perdus. Les orphelins y sont allés dans les ténèbres, et quand ils eurent cessé leurs sanglots, ils se sont trouvés entourés dans les bras de leur nouvelle mère Marie. Là des milliers de cœurs ont découvert combien il était bon d'avoir le cœur brisé; car la déchirure de leurs cœurs leur faisait voir Dieu. Assise sur le sommet de la colline et portant le Christ mort sur ses genoux comme sur un trône, Marie a laissé après elle un héritage inépuisable de bénédictions à toutes les générations, en attachant à leur félicité la condition de résider sur le sommet du Calvaire.

Ce n'est donc pas pour elle-même, mais pour nous, qu'elle s'assit et se reposa en ce lieu. Mais le temps était venu, et elle invita avec calme et recueillement les disciples qui étaient alentour à former le cortége vers le tombeau. Il y avait Joseph d'Arimathie et Nicodème, Jean et Madeleine, les saintes femmes qui étaient venues auprès de la croix, quelques-uns des fidèles serviteurs de Joseph et de Nicodème; et à ceux-ci s'ajoutait alors le centurion converti qui, au moment de la mort de Notre-Seigneur, avait confessé qu'il était le Fils de Dieu. Peut-être aussi quelques-uns des apôtres et des autres disciples étaient-ils en ce moment, comme quelques saints l'ont supposé, rassemblés autour de la croix. Il semblait triste de mettre fin à une si belle scène de douleur sublime, mais il était temps d'accomplir l'Écriture. Avec un héroïsme calme, mais non cependant sans

subir le plus cruel martyre, Marie céda le Trésor qui était couché sur ses genoux. Quelle autre qu'elle-même avait le droit de toucher le corps de Jésus? Ah! Mère bien-aimée, vous savez que nous avons tous maintenant ce droit; il est devenu la propriété du monde, l'héritage des pécheurs, et vous êtes vous-même la Mère universelle. Ce nom qu'anciennement le pauvre païen donnait à la terre, vous le réalisez pour nous, et au delà. Mais après avoir porté Jésus en Égypte, ne devez-vous pas le porter au tombeau? Non, Mère affligée, Dieu vous a donné miraculeusement de la force afin que vous puissiez souffrir; mais il ne vous la donnera pas pour faire ce qui soulagerait vos maux! Il y a cet autre Joseph dont le regard de vénération et d'amour vous a suivie pendant les deux derniers mystères de votre douleur. Lui et Nicodème porteront le fardeau, tandis que Jean et Madeleine les accompagneront.

La foule grossière n'interrompit pas le silence de cette merveilleuse procession; elle s'était retirée depuis longtemps de cette colline sacrée, comme le reflux de la mer. Le tremblement de terre avait calmé un grand nombre de cœurs, que la possession diabolique avai rendus insensés le matin. La cité populeuse avait assez à penser à elle-même. Car il y avait eu aussi dans les rues de Jérusalem des processions, d'étranges processions, propres à faire rentrer les hommes dans leurs demeures, pour s'y renfermer, parlant bas et pensant à Dieu. Une ombre de tristesse voilait tous les cœurs. Les morts avaient marché. Le tremblement de terre avait ouvert les tombeaux et en avait réveillé les hôtes, et, comme ces préludes impatients, qui souvent nous indiquent d'avance une œuvre divine, il y avait une résurrection avant le temps. Les vieux saints de la Judée, les morts des vieilles générations avaient parcouru la cité et y avaient été vus d'un grand nombre, avec leurs visages majestueux et menaçants, et terriblement éloquents dans leur silence. Le souvenir de ce jour était suspendu comme la froide pierre du sépulcre pour l'âme de plusieurs. Pour

d'autres, c'était un feu actif et brûlant, avant-coureur d'une grâce de conversion. Un grand nombre pleuraient, un plus grand nombre étaient tristes, tous étaient fatigués, assombris et accablés d'une terreur divine. L'enfer avait, durant cette matinée, allumé un volcan parmi le peuple. Maintenant, ce volcan était éteint, et, dans un grand nombre de cœurs, la nature humaine, si violemment bouleversée, pouvait à peine retrouver sa place. Du côté de la cité, il n'y avait donc nulle interruption à craindre. La cité s'attristait sur elle-même, tel qu'un oiseau désolé au-dessus de son nid qu'une main cruelle a rendu vide. Il semble que les trompettes de Titus retentissaient déjà dans ses murs, et qu'une oreille de prophète eût pu les entendre. Pauvre Jérusalem ! il y a longtemps que Dieu t'aime, et qu'il t'aime d'une tendresse mystérieuse; mais la déloyauté de ce jour a comblé la mesure; ton sort est décidé et va bientôt t'atteindre. Du sommet de cette colline que noircit le sombre crépuscule, on porte à son tombeau le corps de ton roi rejeté.

Quelles formes et quelles ombres terribles d'histoire, de prophéties, de mystérieux décrets divins se rassemblent au milieu des ténèbres, comme les bannières flottantes de cette procession sacrée ! Est-ce là que devait aboutir la création, à voir un petit nombre de créatures fidèles portant le Créateur mort à une tombe taillée dans le roc, et une mère mortelle qui compte moins de cinquante années, menant le deuil comme la Mère véritable de l'Éternel ? Les anges silencieux sont rangés alentour en phalanges serrées, presque effrayés de leur science, tant le mystère est accablant. Ils viennent de passer sur le tombeau d'Adam, le premier homme, tombeau sur lequel la croix a été élevée. L'âme de Jésus est déjà allée trouver Adam pour lui donner la Vision béatifique, et les descendants de ce père des hommes foulent aux pieds son tombeau. Sa fille, la seconde Ève, y était assise avec le second Adam sur ses genoux. Les os et les crânes des malfaiteurs, indices malheureux du péché, jonchaient le chemin, à demi cachés dans les touffes de gazon

fané, ou gisant éparpillés sur l'herbe tendre que les chèvres avaient broutée. Le cortége descend maintenant dans un jardin, un autre Éden, pour y planter dans le roc un arbre incomparablement plus précieux que tous les arbres de l'ancien paradis, plus précieux même que l'arbre de vie, un arbre qui devait dans trois jours fleurir avec une beauté inconcevable. C'était un jardin où croissait la vigne, où les oliviers laissaient tomber leurs fruits en abondance. Mais le nouvel arbre devait produire un vin plus réjouissant pour le cœur de l'homme que jamais n'en avait exprimé le pressoir du fruit de la vigne, fût-ce même des grappes les meilleures d'Engaddi. Il devait donner l'huile comme jamais olivier n'en avait donné, une huile qui devait guérir toutes les douleurs et être le baume inépuisable du monde, il n'y avait sur la terre aucune fleur comparable à la fleur flétrie qu'emporta le funèbre brancard, nulle qu'on pût y comparer pour la beauté et le parfum, nulle qui dût avoir un printemps si beau, après que le soleil se serait couché encore une fois. Ils continuèrent donc à s'avancer vers le jardin, sous la douce lumière de la lune pascale qui s'abaissait à l'occident, comme si c'était une lumière échappée du cœur de Marie, et qui rendît toute cette scène si profondément triste, si tristement belle !

Ils s'avançaient lentement et aussi silencieusement que la nuit dans son cours. S'ils avaient chanté des psaumes, la cité inquiète aurait pu les entendre. Mais, en vérité, y avait-il des psaumes qu'ils pussent chanter? Même la harpe inspirée de David n'aurait pu produire de sons assez doux pour le chant funèbre de telles funérailles. Dans toute cette compagnie personne ne parlait. Qu'auraient-ils dit ? quelles paroles auraient pu exprimer leurs pensées ? « La bouche parle de l'abondance du cœur. » Mais il y a des temps où le cœur est trop plein, et alors il ne peut parler. Il en était ainsi de ce cortége. Jamais ombre plus profonde d'affliction n'était tombée sur les hommes, que l'obscurité qui régnait sur la voie du Calvaire à la tombe. Dans le seul cœur de Marie, il y avait assez d'af-

fliction pour obscurcir tout un monde. La souffrance humaine n'est pas sans limites; cependant, celle de Marie était alors arrivée sur les limites de l'infini. Il n'y avait plus maintenant qu'un seul sacrifice qu'elle pût faire, et elle était occupée alors à l'accomplir. Ce corps glacé était pour elle plus que la vie, mais elle allait l'éloigner d'elle et le mettre hors de son propre pouvoir, le cacher dans le roc, et laisser les soldats romains venir le garder. Alors, en vérité, elle allait être placée sur le plus haut pinacle de la pauvreté évangélique à laquelle Dieu avait promis de si grandes choses. Elle allait seulement garder pour elle-même ce dont elle ne pouvait se séparer, et dont elle n'aurait pas voulu se séparer si elle l'avait pu, un cœur brisé, submergé dans des eaux d'amertume plus que ne le fut jamais aucune créature vivante. Il n'y aurait plus eu de joie sur cette planète, si les maux accumulés de Marie avaient été fractionnés et distribués, lors de leur naissance, à chacun des enfants d'Adam. On regarde avec des yeux d'étonnement et d'admiration les voyageurs aventureux et ceux qui ont réussi à explorer des terres inconnues. Regardons maintenant Marie, lorsqu'elle ferme le cortége funèbre. Cette femme est une créature de Dieu plus élevée qu'aucun ange dans le ciel. Le trône qui l'attend est une des merveilles de la cour céleste. Elle est aussi pure que les rayons du soleil, et son empire s'étend sur tout l'univers. Les trois personnes de la Trinité indivisible veulent elles-mêmes la couronner. Mais elle a maintenant exploré tous les vastes royaumes de la douleur. Elle a sondé les profondeurs de toutes les souffrances du cœur que l'homme puisse connaître. Elle avait parcouru d'immenses régions d'afflictions que nul avant elle n'avait encore traversées, et où personne ne peut la suivre. Elle a été avec le Verbe incarné dans les abîmes de sa Passion, que la théologie n'a jamais nommés parce que les saints mêmes n'en ont jamais imaginé l'existence. Elle a épuisé toute la possibilité de l'angoisse mortelle. Ses douleurs ont dépassé la vaste science des anges. Elles ne sont connues que de Jésus et d'elle-

même. En ce moment, elle s'approche du terme si voisin de l'infini. La frontière mystique est tout près. Les limites de la souffrance possible, comme celles de l'espace, sont inconcevables. Encore quelques degrés, et Marie aura atteint à ce point indescriptible de la vie humaine. Aurait-on imaginé une souffrance pire pour elle que la vue du corps inanimé du Dieu vivant? Il y en avait cependant une autre qui la dépassait : c'était de se séparer de ce corps adorable et de s'en retourner seule dans le monde, dans une solitude telle qu'aucune créature n'en a jamais connu de semblable.

Mais on vient d'arriver à la tombe du jardin, au nouvel Éden du second Adam. Le sépulcre était neuf et taillé dans le roc. Joseph se l'était destiné à lui-même. Mais nul homme ne s'y était encore couché. Tout y était préparé d'une manière convenable ; tout y était emblématique. La tombe de ce nouveau Joseph allait être pour Jésus ce que les bras de l'autre Joseph avaient été si souvent, son lieu de repos pour le moment où Marie le quittait. Mais dans ces anciens jours, il n'y avait jamais eu de séparation telle que celle-ci. Marie entre dans la tombe avec Joseph. Ce fut l'aide qu'elle choisit. Les mains de Marie disposèrent tout. Combien elles placèrent doucement la tête de Jésus dans la tombe ! Quant à ses bras, peut-être ne se laissèrent-ils pas approcher du corps : — peut-être, s'il y eut de la place, Jésus resta-t-il dans le tombeau les bras étendus dans ce vaste embrassement du crucifiement, prêt à recevoir un monde entier de pécheurs. On ne nous l'a point appris. Marie ajuste et dispose le linceul, met ensemble les pieds qui avaient été si cruellement joints pendant trois heures sur la croix. Elle prend aussi les instruments de la Passion, les baise et les dépose dans la tombe. Elle n'apporte à chaque action aucun retard inutile, signe de la faiblesse de l'affliction ordinaire. Tout se fait avec ordre, assiduité et silence. Peut-être fut-ce alors le moment du dernier regard. Peut-être souleva-t-elle le linceul pour voir si, dans quelque mouvement, on n'avait rien dérangé dans

les traits vénérables de Jésus. Qu'il devait paraître pâle, à la faible lueur de la torche qui éclairait le sépulcre! Ils étaient clos, ces yeux dont un seul regard avait converti Pierre. Elles étaient fermées, ces lèvres qui, peu de temps auparavant, avaient proféré sur la croix ces sept paroles merveilleuses, dont le son n'était pas encore éteint pour l'oreille attentive de Marie. Le linceul fut replacé lentement; et, tombant à genoux, Marie adora pour la dernière fois ce corps inanimé. Assurément nulle angoisse si terrible, nul malheur aussi entièrement surhumain, n'avaient encore désolé l'âme d'une créature vivante. Il y a eu dans le monde beaucoup de derniers regards; bien des tombeaux se sont clos, se sont clos sur des mondes d'espérance et d'amour, enfermant souvent plus de la vie du survivant que la mort n'en avait enlevé à celui qui n'était plus. Cependant, jamais douleur n'approcha de celle de Marie. Elle est unique et sans égale; parce que celle qui pleurait et celui qui était pleuré étaient également incomparables. Peut-être, dans aucune des douleurs de Marie, n'y eut-il pas un seul moment isolé qui, par l'accumulation et l'intensité des souffrances, pût être comparé à celui-ci. Elle était veuve et délaissée comme nulle autre ne l'avait été auparavant: veuve et délaissée dans des conditions inouïes. Que sont un père, une mère, un époux et un enfant, comparés à un Dieu incarné? Être sans père, sans mère, sans époux et sans enfant, ce sont de bien tristes expressions: mais qu'elles sont faibles si l'on compare leur portée ordinaire à l'affliction pour laquelle il n'y a pas d'expression réelle! Pour une âme, être sans le Christ, c'est simplement le paganisme et l'enfer. Pour Marie, pour sa propre mère, être sans le Christ, et pendant la nuit qui suit un tel jour. — Oh! cette affliction se déroule devant nous dans l'obscurité, comme la mer pendant la nuit, et c'est tout ce que nous savons!

Tous ceux qui étaient présents à la sépulture, fléchirent le genou devant le corps sacré, et l'adorèrent profondément; puis ils s'en arrachèrent à regret, et s'éloi-

gnèrent en silence. Joseph, comme saint Matthieu nous le dit, roula une grosse pierre à l'entrée du sépulcre, et s'en alla aussi. Marie, Jean et Madeleine, retournèrent lentement sur le Calvaire. Marie aurait sans doute besoin de repos après l'agonie terrible de ce moment passé au tombeau. Mais le repos est encore bien loin de son cœur brisé. Accablée par ce dernier assaut de la souffrance, elle doit encore passer par une cruelle épreuve, avant de parvenir à la maison de Jean, à Jérusalem. Après cela, il y aura un répit à l'angoisse de sa désolation pendant trois jours, suivant le style de l'Écriture, c'est-à-dire depuis le vendredi soir jusqu'à l'aube du dimanche, jusqu'à l'aurore de la résurrection.

La croix est gisante dans leur chemin lorsqu'ils traversent le Calvaire. On peut encore discerner l'arbre fatal dans l'obscurité, car la lune est maintenant descendue; sa lumière, rasant la terre, éclaire les objets en dessous, mais son disque paraît plus grand et plus plein. Marie s'arrête quelques instants et tombe à genoux pour adorer la croix teinte de sang. Elle baise le bois, partie en signe de réconciliation avec cet instrument de tant de miséricordieuses cruautés, partie par vénération pour l'objet le plus précieux qu'elle pût toucher maintenant que le corps qui y avait été attaché était couché dans le tombeau, partie en signe d'adoration et d'amour pour le précieux Sang. Lorsqu'elle se leva, ses lèvres étaient empourprées. Terrible sceau d'amour que le Fils avait empreint sur la bouche et sur les joues de sa Mère, à l'image de ses propres lèvres, qui étaient « comme du muguet distillant la myrrhe franche. » O Mère ! « vos joues sont comme l'écorce d'un grenadier, outre ce qui est caché en vous ! » O bouche teinte de sang ! organe de cette âme céleste, combien de choses se sont passées depuis que vous chantiez votre admirable *Magnificat !* Votre silence est maintenant aussi éloquent devant Dieu que votre cantique d'alors !

Elle s'éloigne de la croix. Au-dessous d'elle est la cité coupable, indistincte et grossie par les vapeurs, avec

ses quelques lumières qui scintillent, et les sons brisés et irréguliers de la nuit, s'élevant dans les airs. Il n'y avait nul reproche sur ses lèvres, nul reproche dans ses yeux. Elle embrassait tout d'un seul coup d'œil, depuis le temple majestueux jusqu'aux portes extérieures. Elle voyait l'armée de Titus assiéger les murs, et les mères égorger leurs enfants pour se nourrir de leur chair. Elle voyait l'antique prédilection de Dieu se retirer de son ancienne Sion, comme un nuage doré suit le soleil sous l'horizon après son coucher. Elle gémissait donc sur Jérusalem. Une semaine ne s'était pas écoulée depuis que celui qu'elle venait d'ensevelir s'était arrêté pour verser des larmes de tendresse et d'amour affligé sur cette cité choisie du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Depuis lors comment cette cité avait-elle fait pénitence? Hélas ! elle avait crucifié celui qui l'avait pleurée, celui que, dans la pureté de leurs cœurs, les jeunes enfants de Jérusalem avaient salué par leurs *hosanna*. Malheureuse Jérusalem ! Marie savait qu'elle était condamnée. Mais dans son cœur brisé, il y avait de la place pour la cité coupable aussi bien que pour le Fils immolé. Encore aujourd'hui, un nuage de souvenirs historiques plane au-dessus des sanctuaires désolés de la ville déchue ; et l'entrée que fit Marie cette nuit-là même est, après les larmes de Jésus, au nombre des annales les plus touchantes de Jérusalem. Nul endroit sur la terre n'est si cher au cœur du fidèle que cette cité à demi ensevelie dans ses ruines, cette cité qu'il doit voir assurément au jour du grand rendez-vous de son Sauveur, quand la victime viendra juger les tribus humaines dans la vallée de Josaphat, presque au lieu de son immolation. Marie entra, cette nuit-là, par la même porte par laquelle elle était sortie le matin. Comme on compte le temps, dix heures s'étaient écoulées depuis lors ; mais dans les desseins de Dieu, dans les annales de la grâce, dans les chroniques de ce cœur brisé, c'était une *longue* époque séculaire, plus longue que les années qui s'étaient écoulées depuis le jour d'Abraham. C'était ce

vendredi que nous nommons Saint, en partie pour voiler l'action coupable qu'il a renfermée, en partie parce que de cette injustice résulte pour nous une miséricorde infinie.

Pour comprendre l'agonie que notre sainte Mère eut alors à souffrir, il faut que nous considérions plusieurs circonstances. Son âme était trop rassasiée d'amertume pour qu'elle pût éprouver sensiblement la souffrance de la faim, qu'elle n'avait pas ressentie durant les trois jours d'absence. Mais son long jeûne agissait cruellement sur ses forces. Aucune nourriture n'avait passé par ses lèvres depuis le jour précédent. Le sommeil n'avait pas visité ses paupières le jeudi soir, et il n'y avait guère à espérer qu'elle pût dormir maintenant que Jésus était couché dans le tombeau. En outre, les vingt-quatre heures précédentes avaient été remplies par les événements les plus étonnants, par des mystères inouïs se succédant avec une rapidité qui ne permet presque pas de les distinguer les uns des autres. Pendant tout ce temps, son âme avait été soumise à la plus cruelle torture. Son âme, toute sereine et toute vaste qu'elle était, avait été tendue et fatiguée sans relâche par la compréhension même de ce qui se passait autour d'elle. Son être avait été ébranlé par la terreur jusque dans son centre. Elle était épuisée par la fatigue corporelle, pour être restée debout pendant tant d'heures. L'intensité même de son adoration soutenue avait miné sa vie. Le moment indescriptible qu'elle avait passé au tombeau avait été à la fois une éclipse et un tremblement de terre dans son âme. Maintenant, tourmentée par la faim et la soif, les pieds blessés, les yeux enflammés par les veilles, les membres accablés de fatigue, l'esprit consummé de souvenirs et de réflexions plus terribles encore, le cœur brisé et désolé, véritable débris qu'une tempête de maux surnaturels n'avait pu engloutir, Marie entre, à la porte de Jérusalem, dans une nouvelle série des douleurs les plus cruelles et les plus déchirantes.

Marie recommence le pèlerinage du matin, et fait les

stations de la croix depuis la dernière jusqu'à la première, au lieu de les faire de la première à la dernière. Elle traverse à pas lents les scènes intolérables du matin. Pas un geste n'avait échappé, ce soir-là, à la mémoire fidèle de Marie, de même qu'aucun n'avait auparavant échappé à son œil vigilant. Elle entendait, sur le vent de la nuit, les faibles et légers soupirs de Jésus. Son beau visage défiguré lui apparaissait à travers les ténèbres. C'est ici qu'il était tombé, et les pieds de Marie brûlaient et tremblaient en se posant sur cet endroit. Elle savait qu'elle foulait le pavé teint du sang de Jésus, quoique la nuit en voilât à ses yeux les traces rougeâtres. Là, le Cyrénéen avait pris sa croix. Là, Jésus avait dit ses douces paroles, et cependant les paroles de la plus triste condamnation, aux filles de Jérusalem, dont les cœurs de femmes s'étaient attendris à la vue de la cruauté dont il était la victime. Là, il avait empreint de ses traits adorables le linge que lui avait apporté Véronique. Là, était le coin de la rue où, elle-même, elle avait rencontré Jésus. Il semblait que des siècles s'étaient écoulés depuis, et, cependant, elle sentait encore le divin regard fixé sur elle, et consumant son âme d'un feu d'amour, vrai tourment pour sa faible mortalité. Là, était la salle des gardes où il avait été couronné ; et là le poteau de la flagellation. Ce qui se trouvait au pied de ce poteau, Marie le savait, et les ténèbres ne pouvaient le voiler aux regards de son âme. Plus loin étaient les degrés de la salle de Pilate, de cette salle du jugement, où Jésus avait été montré avec une pitié dérisoire au peuple en fureur. Malgré le silence, l'air semblait encore tout vibrant de la voix du peuple criant Barabbas ! Le sang de Jésus était en vérité maintenant sur eux et sur leurs enfants. Quel pèlerinage pour Marie, et combien son cœur saignait en le faisant ! C'est toujours une grande épreuve pour l'amour, de revoir les scènes d'une douleur profonde. C'est toujours là, même quand le temps a fermé la plaie, une peine cruelle à supporter, cruelle quoique notre amour nous excite à la chercher

de nous-mêmes. Alors s'épanchent des larmes retenues depuis longues années. Des hommes vigoureux sanglotent comme de faibles femmes, et ont raison de n'en pas ressentir de confusion. Alors les plaies de leurs cœurs bandées tant bien que mal par la patience, se rompent de nouveau : de vieilles sources d'amertume depuis longtemps cachées, et dont on ne soupçonnait plus guère l'existence, s'ouvrent violemment un passage, coulent et inondent l'âme de fiel. Tout cela arrive quand l'habitude a émoussé le tranchant de la douleur, de sorte que les blessures que nous en recevons ne peuvent être aussi profondes ni aussi douloureuses qu'elles l'eussent été auparavant. Mais qu'est tout cela comparé au retour de Marie dans le chemin de la croix? L'horreur particulière des mystères, la violence incomparable de l'angoisse, le cœur brisé, écarté de celle qui souffre, sa fatigue extrême de corps, sa lassitude accablante, et enfin la vivacité de souvenirs si récents, portent cette douleur bien loin au delà des limites de toute comparaison.

Tel était l'état pitoyable dans lequel les rues de Jérulem virent cette nuit-là leur reine inconnue se diriger péniblement vers la maison de Jean. C'était la demeure qu'elle avait reçue en échange de la maison de Nazareth. Jean est maintenant son fils au lieu de Jésus. Il est l'homme et Marie la femme. Mais il faut qu'il s'appuie sur elle, et non elle sur lui. Lui qui la nuit dernière reposait sa tête fatiguée sur le sacré Cœur de Jésus, il faut maintenant, en esprit du moins, qu'il trouve son repos sur le cœur immaculé de la Mère affligée. La porte se referme sur elle. Elle est maintenant chez elle; elle a un asile. Un asile ! Ce mot n'est-il pas une dérision ? C'est un asile, moins que le premier couvert qui se trouve sur le passage de la biche blessée. Comment pouvait-elle avoir un asile, si ce n'est là où était Jésus ? Bethléem avait été pour elle un asile, comme aussi la lointaine et étrangère Héliopolis, et la cité retirée de Nazareth, et le sommet découvert du Calvaire, et l'intérieur du tombeau du jardin. C'étaient des asiles, parce que, partout

où il était, Jésus faisait pour elle un asile. C'était lorsqu'elle avait quitté le tombeau qu'elle avait réellement commencé à se sentir sans asile. Le premier pas qu'elle avait fait hors de ce second Éden avait été le commencement de son exil. Et la demeure de Jean, elle aussi, ne renfermait-elle rien qui pût réveiller des souvenirs pénibles, assombrir l'âme, et peser trop pour un cœur brisé ? Qui ne sait que, dans l'excès de l'affliction, l'œil et l'esprit s'occupent, d'une manière distraite, des moindres détails du lieu où nous sommes ? L'ameublement, sa disposition, les tableaux qui sont suspendus aux murs, le dessin du tapis, les plis réguliers des rideaux, les lignes qui traversent le plafond, les moulures de la corniche, de petits objets irréguliers, mis de travers ou hors de leur place, tout cela grave son image en traits ineffaçables dans nos âmes, et chaque détail peut, dans la suite, devenir une occasion de sombres rapprochements, une source intarissable de larmes. Il en était ainsi pour Marie. Dans cette chambre, elle avait passé les trois heures de l'agonie, et bien qu'en ce temps, son esprit eût été tout à fait à Gethsémani, la seule vue de l'appartement lui rappelait toute la scène dans son intolérable vérité. De cette chambre, elle était partie avec Jean et Madeleine pour tâcher d'obtenir accès dans la maison du grand-prêtre. C'est dans cette chambre qu'elle était revenue, lorsque Jésus avait été jeté en prison pour la nuit. Dans cette chambre, elle avait passé une veille telle que n'eût pu le faire aucune autre Mère, sans perdre, soit la raison, soit la vie. Et maintenant, elle y était revenue, la plus abandonnée, la plus désolée des créatures innombrables de notre Père céleste, et tout cela, parce qu'elle était la plus proche de lui, et celle qu'il aimait le plus.

Là, avec Jean et Madeleine, dont la compagnie silencieuse assombrissait encore sa solitude complète, elle resta pendant plus de vingt-quatre heures. Pendant ce temps, son affliction resta à sa hauteur d'une manière surnaturelle, parce que l'habitude, le temps, le calme

n'y pouvaient rien. Nul, si ce n'est Dieu, ne pouvait la soulager, et son temps n'était pas encore venu. En réalité, cette affliction grandit plutôt que de rester stationnaire ou de diminuer. Comme toutes les œuvres divines, les dimensions de cette affliction étaient dans une proportion si admirable, qu'elle n'étonne point le regard et que l'immensité ne s'en révèle qu'à l'œil de l'expérience. La tempête aussi s'étendait et se grosissait dans son âme, sans éclair ni bruit; cependant, c'était une tempête véritable et terrible, produisant d'une manière invisible des éclairs au centre même de sa tranquillité inébranlable, une tempête renfermée, mais accompagnée d'une peine et d'une désolation excessives. Elle soutenait la vivacité, l'énergie et la vitalité de la souffrance de Marie, afin de pouvoir pénétrer plus profondément dans chaque partie de son être. Cette tempête s'établissait dans les profondeurs de l'âme de Marie, y remplissant tout le vide, transformant et absorbant tout. De sorte que la foi de Marie, son amour et même son espérance étaient une agonie. Chaque faculté de son esprit était à la torture; sa raison souffrait profondément. L'exercice de son imagination était accompagné de la souffrance la plus aiguë. Sa mémoire se pressait dans les avenues de chacun de ses sens, en les remplissant de feu, d'amertume et de terreur. Sa volonté, chargée de toutes ces douleurs mystérieuses, était comme attachée à la roue, sous l'action de la tension la plus cruelle; cependant, toujours calme et courageuse, sans proférer aucun cri, sans laisser aucun signe d'angoisse passer sur ses traits, mais paisible et passive, elle demeurait tout en Dieu. Il n'est pas non plus impossible que l'abandonnement divin et extérieur auquel Marie était soumise, ait eu sa terrible contre-partie intérieure, comme cela avait eu lieu durant les trois jours d'absence, dont cette septième douleur est en bien des points la contre-partie. Cest une complète possession de douleur; la transfiguration d'une vie humaine, plus

grande et plus puissante que les autres, devenant la personnification vivante d'une douleur inexprimable.

Tel était le mystère de la septième douleur ou plutôt de quelques traits de cette douleur, qui laissent apercevoir le secret du cœur de Marie, et qui sont à la portée de notre vue limitée. Si le récit en a été difficile à faire, il est encore plus difficile d'en préciser les particularités. La plus grande particularité de cette douleur consistait en ce qu'elle était la dernière. Cela dit beaucoup. Personne n'a manqué de remarquer que les douleurs de la sainte Vierge sont un système divin, un monde gouverné par des lois dont nous n'avons qu'une intelligence très-partielle. Nous les avons déjà classées d'après différents principes, et il semble que par là nous ayons obtenu quelque lumière. Néanmoins, la vue que nous en avons n'est nullement complète. Peut-être ne peut-elle l'être. Nous sentons comme par instinct ou par divination qu'il y a dans ces douleurs une unité que nous n'avons pu saisir, et qu'elles ne forment qu'un tout, de la même manière que la Passion est une, quoique son système d'unité soit au delà de notre portée. Dans ces régions obscures, il y a, çà et là, d'assez vives lumières. Mais ces lumières nous prouvent seulement que nous ne voyons pas le tout. Comme dans une scène de la nature éclairée par la lune, tout y est varié d'une manière fantastique, les ombres et les objets s'y confondent, les hauteurs et les distances y sont trompeuses : une clarté douteuse donne l'apparence d'un rêve même aux objets les plus réels et les plus reconnaissables. Les afflictions de Marie étaient, sans nul doute, une œuvre divine tout à fait spéciale ; car l'Église ne nous laisse aucune incertitude à cet égard. Or, la fin d'une œuvre divine doit être digne de son commencement, être conséquente avec lui, et, pour ainsi dire, être pour lui une couronne de grandeur. Ainsi, il faut que la septième douleur, quelle que soit sa nature particulière, soit une consommation proportionnée et conséquente des autres douleurs. Nous

avons vu ce qu'étaient celles-ci; que doit donc avoir été la dernière?

De cela, il résulte encore que la septième douleur était une affliction sans nom, et telle qu'on ne peut la classer comme appartenant à la famille d'aucune autre affliction connue. A elle seule, elle forme une classe. Si nous lui donnions un nom, ce serait un nom arbitraire, car nous n'avons rien de semblable ni d'analogue pour nous guider en cela. Les points nombreux de ressemblance que nous pouvons remarquer entre la septième et la troisième douleur suffisent pour nous convaincre que la dernière douleur de Marie doit avoir été incomparable. Nous ne pouvons dire à quoi ressemble la souffrance quand le cœur a dépassé le point compatible avec la vie, et que la victime reste vivante, non point grâce à des adoucissements ou à des consolations qui rendraient la peine moins grande ou plus tolérable, mais par l'action extérieure d'un pouvoir simplement miraculeux. C'est là ce que nous avons vu, même dans les premières affections de Marie. Maintenant, de la même manière, nous ne pouvons dire ce qu'est l'affliction quand elle a outre-passé toute expérience des hommes et atteint au terme solitaire que la douleur ne peut dépasser. Toute possibilité est finie; par conséquent la possibilité de l'affliction l'est aussi. Celui-là seul est infini, qui n'est pas une possibilité, mais un simple acte éternel. Mais que pouvons-nous connaître des régions les plus reculées de l'affliction possible? Nous pouvons seulement savoir que la Mère de Dieu a été jusque-là, et qu'elle en était à ce point lorsqu'elle se prosternait pour faire sa dernière adoration au corps dans le tombeau. Nous l'appelons la septième douleur, et nous ne pouvons lui donner d'autre nom! Autant que notre intelligence nous permet de comprendre, la troisième douleur de Marie fut sa plus grande douleur. Mais sa septième douleur dépasse notre intelligence, à la fois en nature et en mesure, et par conséquent fut la plus grande dans un autre sens. Les circonstances qui formèrent la substance de cette dou-

leur ne trouvent point d'objets de comparaison sur la terre. Elles ne sont arrivées qu'une seule fois, et, abandonnée à elle-même, la science de l'ange le plus éclairé n'aurait jamais rêvé que de telles choses pussent arriver dans le sein de l'univers de Dieu, tout rempli qu'il est de merveilles imprévues. Le cœur de Marie aussi était un instrument qui n'avait rien de semblable sur la terre, pas même le sacré Cœur que son union avec la Personne divine mit toujours au-dessus de toute comparaison, et qui, pour le moment, se trouvait froid et inanimé dans le tombeau. L'état de Marie, au terme de ce vaste système de douleurs qu'elle avait traversées, n'avait non plus rien à quoi on pût le comparer, sous le rapport de la sainteté, des facultés de souffrir ni de la conservation miraculeuse de sa vie brisée. Ainsi, tout, dans cette douleur, est sans objet de comparaison. Nous ne pouvons que nous représenter quelque immensité de douleur sans nom, et dire que ce fut la septième douleur qu'endura notre Mère.

Une autre particularité de cette douleur, liée d'une manière immédiate avec ce qui a été dit auparavant, c'est qu'elle était placée au delà de toute consolation. C'était là ce qui en tenait les vagues amères et orageuses suspendues dans les airs en dépit des lois de la nature, durant ces vingt-quatre heures passées dans la maison de Jean. Cette douleur ne pouvait être calmée. C'était un flux qui ne pouvait se retirer de lui-même et qui était au-dessus des lois auxquelles sont soumises les afflictions ordinaires. Cette douleur restait étrangère aux créatures, et, par conséquent, les créatures ne pouvaient y apporter de consolation. La cinquième douleur était encore du ressort de la cruauté des hommes et de la rage des démons; ils purent aller jusqu'à la mort sur la croix : dans la sixième, on ne voit plus guère, comparativement parlant, qu'un faible reste d'action humaine, il n'y en a presque plus que le reflet et la peinture. Mais ces traces se sont évanouies avant la septième douleur et n'arrivent point en face du tombeau. L'affliction de

cette dernière douleur, comme celle de la troisième, était toute divine. Nous pouvons nous former une idée des proportions d'une affliction qui venait expressément de Dieu, et, de lui à une créature telle que Marie en la comparant aux afflictions que les hommes ou les démons peuvent infliger. Mais ici encore nous ignorons ce que c'est que d'être au delà de la portée des consolations humaines. On nous dit, avec la flatterie ordinaire de la consolation, ou en essayant un pieux jargon, que nos chagrins sont au-dessus de toute consolation humaine. Mais il n'en est pas réellement ainsi. Le temps nous console inévitablement, quoiqu'il puisse être lent dans son œuvre. La bonté nous console, même en nous irritant. La vie nous console par l'importunité même de ses distractions. Mais Marie ne pouvait même recevoir de semblables consolations. Elle était au-dessus des consolations, non-seulement de la grâce commune, mais encore de cette grâce prodigieuse qu'elle avait elle-même rapportée du sommet du Calvaire. A quoi ressemble une créature qui est au delà des consolations de la nature et d'une grâce incomparable, et que Dieu lui-même peut seul consoler par une union immédiate avec lui?

Nous pensons à ceux qui sont sur les sombres confins de l'univers, dans un éternel exil loin de leur Père! Oh! quelle misère que leur indestructible vie! Toutefois, là, le vaste nuage d'une justice irresponsable répand sur la solitude sans fin de leurs peines une sorte d'ombre qui la rend plus tolérable, en leur faisant sentir, malgré l'obscurcissement de leurs esprits, combien leur état est manifestement raisonnable. Mais Marie était au delà de toute consolation, même lorsqu'elle méritait de ressentir les effets de la douceur divine, mieux que tous les anges et tous les saints réunis. De sorte que, pour des maux de ce genre, elle ne peut non plus être mise en parallèle, même avec ceux qui sont perdus. En outre, si nous osons parler ainsi, l'amour est, dans un certain sens, un agent plus énergique que la justice. Ainsi, il y a un sens dans lequel une désolation sans remède, pré-

parée par l'amour éternel pour infliger la souffrance, doit être une chose plus pénétrante et plus accablante qu'une désolation sans remède préparée par la justice éternelle pour le châtiment du péché. Bien plus, le sang de Jésus calme quelque peu la violence des flammes de l'enfer; tandis que c'était ce sang lui-même qui allumait les flammes dans le cœur de Marie, et qui rendait la fournaise de son cœur dix fois plus brûlante qu'elle ne l'était auparavant. De sorte que, même la désolation des réprouvés ne peut, dans son excès, se comparer à cette affliction mystique et sans remède qui était la dernière épreuve de Dieu dans le cœur de sa Mère. Il semble que lui-même n'eût plus d'autres épreuves pour établir une sainteté inexprimable.

Sur les limites de cette septième douleur, se trouvent d'autres particularités moins importantes, que nous ne devons pas pourtant négliger de remarquer. Nous avons vu que, dans la sixième, la solitude de Marie n'avait pas encore atteint à la désolation, parce que la sainte Vierge avait encore la compagnie du corps. Mais cette solitude devint de la désolation lorsque la grosse pierre eut été roulée à l'entrée du sépulcre et que Marie sortit du jardin de la sépulture de Jésus. C'est là un moment que nous avons tous bien connu au jour de notre deuil. Tout n'était pas fini après la mort. Nous parlions de la forme inanimée, comme si le corps était en réalité la personne même que nous aimions. La maison, sombre et silencieuse, n'était cependant pas absolument déserte : le cher défunt y tenait lieu de tout. Meubles, vie, attraits mystérieux, rien n'y manquait. Nous nous trouvions chez nous, et non plus dans une demeure ordinaire, mais presque dans un sanctuaire. C'est que, ce cadavre, c'était pour nous une si grande compagnie! il y avait tant d'éloquence dans sa pâleur! Dans ses traits, il n'était plus question de souffrance, ni des ravages du mal, ni du danger de la peste; mais tout nous parlait des anciens jours, des simples années de l'enfance. Nous évoquions les regards passés, les expressions presque oubliées, les

agréments de l'innocente jeunesse, et tout cela se faisait jour à travers la mort comme les perce-neige au-dessus de la geléè. Ces yeux clos avaient pour nous un regard. Ces mains traversées de veines bleues avaient un langage. Quel moment funèbre que celui où se ferma le cercueil, et cependant le charme n'était pas encore rompu ! Le moment de la désolation ne vint pas même lorsque les spirales bleues de l'encens s'enroulèrent en se mêlant aux vapeurs de la fosse, ni lorsque les mottes de terre tombèrent sur le couvercle du cercueil avec un son creux, effrayant écho de l'éternité. Mais ce moment arriva quand l'affligé posa de nouveau le pied sur le seuil de sa porte, après avoir laissé derrière lui dans la tombe le compagnon ou la compagne de sa vie, ou l'enfant de ses espérances, ou la mère de son enfance. Alors la maison fut réellement vide, et le cœur de l'affligé se trouva également vide et désolé. Si, tout en admettant qu'il existe une disparité immense entre eux et nous, nous substituons Marie à notre place et Jésus à celle de celui que nous pleurons, nous reconnaîtrons que la douleur de Marie était semblable à celle que nous venons de décrire, lorsqu'elle s'éloigna du tombeau du jardin. Cela est à la portée de notre intelligence, et les jours sombres de notre passé témoignent de la réalité de cette douleur.

Il y a dans la septième douleur une autre particularité qu'elle partage avec la sixième, et dont nous avons déjà parlé, c'est que, dans la première de ces deux douleurs, Marie était entourée par des images de la sainte Enfance. Ces images étaient une double source d'affliction, à la fois par leur contraste et par leur similitude. La réclusion de Jésus dans le tombeau était pour Marie une image des neuf mois que Notre-Seigneur avait passés dans son sein béni. Mais elle avait elle-même porté Jésus sur les collines de la Judée, avec une joie vive, tandis que dans son âme chaque pensée était un *Magnificat*. Joseph d'Arimathie lui rappelait celui que le Père éternel avait choisi parmi tous les hommes pour être le père

nourricier de Jésus. Mais le premier Joseph était allé s'endormir paisiblement, reposant sa tête sur le sein de Jésus, tandis que la présence de Joseph d'Arimathie faisait contraste avec la tristesse pleine de douceur de cet ancien mystère. Lorsqu'elle vit déposer Jésus dans la tombe et qu'elle disposa le linceul, Marie se souvint du berceau de la crèche, dans lequel elle l'avait déposé à Bethléem. Mais entre le berceau et la tombe, il y avait tout le vaste intervalle qui s'étend entre les pôles de la dévotion chrétienne, Noël et la Passion. Ces deux mystères se ressemblent, et cependant combien ne sont-ils pas différents! Maintenant l'impuissance de Jésus était plus grande qu'elle ne l'était à Bethléem. Ce qui était alors la plus aimable obéissance, était maintenant roideur et passiveté. Alors le silence de Jésus était volontaire; il l'est encore maintenant, mais avec une volonté de différente nature. Il remarquait alors sa mère; il ne la remarque pas maintenant. Quand il dormait comme un petit enfant et que ses yeux étaient clos, elle savait que, pendant tout ce temps, il pensait, aimait et adorait; et son sommeil était en lui-même une beauté charmante! Mais alors le cœur de Jésus était froid et inanimé, toujours adorable à cause de son union avec Dieu, mais ne battant plus d'amour à sa présence. Depuis la mort, une union étrange s'était opérée entre Jésus et sa mère. Marie, agenouillée avec le corps de son fils étendu sur ses bras, formait avec lui la figure d'un seul crucifix, et ce n'était plus Jésus qui était tout à fait crucifié, ni tout à fait Marie; mais une seule victime de Dieu formée de deux vies. C'est là une image pleine de lumière divine et que nous ne devons pas oublier, dussions-nous bientôt perdre pied dans les eaux profondes de cette théologie d'amour. Cependant la Passion était là aussi bien que l'enfance. Elles se rencontraient sur ce terrain. Ce corps glacé sur lequel se croisaient en tous sens des lignes d'un rouge ou d'un bleu livide, ne rappelait guère Bethléem. La Passion tout entière était laborieusement écrite sur les membres de Jésus; maintenant même dans le

ciel elle brille d'un éclat immense sur ses mains, ses pieds et son côté. Ces instruments de la Passion aussi, ces précieuses reliques qui sont déposées dans la tombe, ne parlent ni de Bethléem ni de Nazareth, mais de Jérusalem et du Calvaire, du Prétoire et du Golgotha. D'autres personnes la remplacent pour toucher, remuer et porter Jésus; — ce trait pénible de la Passion, qui dans la quatrième douleur avait fait une blessure si profonde dans son âme, se renouvelle dans la sixième et dans la septième. C'est là une sorte de signe de la présence de la Passion. Mais les signes étaient à peine nécessaires, et, s'ils étaient présents, n'étaient que peu perceptibles dans un mystère, qui exhalait le parfum amer de la Passion dans tous ses points et dans chacun de ses moindres incidents. Dans la sainte Enfance, il n'y avait personne dont Marie dût soutenir le poids, malgré sa fatigue ou sa faiblesse. Car elle et Joseph s'appuyaient tous deux sur Jésus, et le repos, la paix, la joie sont le bien permanent de ceux qui s'appuient sur lui. Mais, à la Passion, Marie avait à porter l'Église dans son cœur. Quand Jésus mourut, Pierre appuya sur Marie sa foi repentante et son amour. Par son courage plein de douceur, elle soutint à la fois Jean et Madeleine. Joseph et Nicodème auraient à peine eu la force de détacher le corps de la croix, si Marie n'eût été présente pour leur communiquer son tendre courage. Cependant cet appui que Marie donnait aux autres faisait souffrir son cœur, et était en soi-même une nouvelle affliction qui multipliait le nombre des cœurs aimés dans lesquels elle avait à souffrir, tandis que c'était aussi une tension douloureuse pour le sien. La Passion atteignit à son plus haut point en Marie, non quand l'âme de Jésus pénétra la verte colline au pied de la croix, mais pendant le moment final passé au tombeau.

Ici encore le mystère des Trois jours d'absence, ce mystère à part, trouve quelque chose qui lui ressemble. L'essence de l'affliction est la même dans les deux cas: c'est l'absence de Jésus. Le temps que dure cette absence

est mystérieusement le même. L'action humaine et les causes secondaires y demeurent également étrangères. Les occupations de Jésus absent ne diffèrent pas dans les deux cas. Dans le premier, il éclairait les docteurs de sa nation. Dans le second, il répandait la lumière béatifique dans les limbes des patriarches, des anciens docteurs de son peuple. Il y avait un Joseph pour s'affliger avec Marie, au tombeau, comme il y avait eu un Joseph pour s'affliger avec elle dans le Temple; et les deux Joseph avaient été choisis par Dieu lui-même. La nature de la souffrance était la même dans les deux cas, parce qu'elle tenait d'un abandonnement divin. Comme autrefois, la désolation était encore maintenant la forme de l'affliction. La première et la seconde fois, Marie avait perdu Jésus au même endroit, juste en dehors des portes de Jérusalem. On ne peut guère douter que les Trois jours d'absence n'aient été une figure prophétique de la séparation présente, mais il y avait une exception remarquable dans toutes ces similitudes. Dans la septième douleur, les ténèbres tenaient de l'impossibilité de la consolation. Dans la troisième douleur, l'obscurité était une ignorance surnaturelle résultant d'un décret mystérieux. Ici Marie savait tout. Elle avait contemplé la Passion jusqu'à sa fin avec une héroïque fidélité; elle avait elle-même embaumé le corps de Jésus; elle avait aidé à le placer dans le tombeau; elle savait où il était, et comment il avait été perdu, et elle avait connaissance de la Résurrection qui devait avoir lieu le jour de Pâques au matin. Mais comme, dans les voies de Dieu, un abîme en appelle un autre, de même la troisième douleur appelle la septième, et les échos répondent. Les voix de ces deux douleurs s'accordent pour nous dire qu'il y a des abîmes que nous ne pouvons sonder, et qu'au delà des profondeurs où nous pouvons nous perdre, il s'en trouve de plus profondes encore que nous ne soupçonnons pas.

Mais la septième douleur a une prérogative qui lui est propre. L'union hypostatique était depuis longtemps pour Marie un objet de délicieuse contemplation, de

même que c'était l'œuvre de Dieu dans laquelle la science ravie des anges désirait le plus vivement pénétrer. L'union du corps de Notre-Seigneur avec son âme, et l'union du corps et de l'âme avec sa personne divine, comme Verbe éternel et seconde personne de la très-sainte Trinité, était pour Marie le symbole de toutes les unions, le monument de l'immutabilité dans les œuvres créées et sujettes au changement. De même que le mystère de la sainte Trinité lui-même, cette union lui paraissait ressembler à cette triple corde dont l'Écriture dit avec une modération pleine de sens, qu'elle n'est pas « aisément rompue. » Il s'y trouvait maintenant quelque chose comme une rupture, et la seule pensée d'une telle chose est trop terrible pour qu'on puisse l'exprimer par des paroles. Ce dont le Verbe s'est revêtu une fois, il ne s'en est jamais dépouillé. Il était de toute impossibilité que l'union hypostatique fût rompue. Le corps, l'âme, le sang, qui était sur la croix, sur le pavé, sur les chaussures des hommes et sur les vêtements de Marie, étaient tous, en attendant la résurrection, unis à la personne du Verbe éternel, et d'une manière égale, quoiqu'ils fussent séparés. Mais la chair et le sang étaient désunis, tous les deux adorables, mais séparés. Le sang précieux et divin était répandu dans toutes les directions, dans des lieux où on eût le moins soupçonné qu'il pût se trouver, dans les mélanges les plus dégradants, dans la confusion la plus compliquée et la plus inextricable, comme s'il n'était pas dans la nature de ce sang généreux et prodigue, destiné à sauver le monde, d'être renfermé dans un seul lieu, ni de rester inactif dans un tombeau. Sa couleur était une voix; cette pourpre muette devait prêcher d'une manière touchante partout où elle se trouverait semée. Mais cette séparation de la chair et du sang était une brèche terrible à cette union céleste. Cependant, plus épouvantable encore était la séparation du corps et de l'âme, ce vieux mystère de terreur que Dieu avait d'abord inventé comme un châtiment pour le péché. Maintenant, ce qu'il y avait de plus effroyable, c'est que cette sépara-

tion avait également lieu comme châtiment du péché. Dans les premiers moments de l'Incarnation, il n'y avait pas eu de succession. L'âme n'avait pas précédé le corps d'un seul instant, le corps n'existait pas avant l'âme, et ni l'un ni l'autre n'avaient précédé la Divinité. Mais l'union qui avait été effectuée dans le sein de Marie était rompue dans le tombeau, et Marie avait coopéré à l'un et à l'autre mystère. L'agonie que cette effroyable séparation causa dans le cœur immaculé, doit avoir ressemblé au brisement même qui causa cette séparation; et c'est là une de ces choses à part, dont Dieu a voulu faire des mystères sans égaux dans son vaste univers.

Ainsi, cette septième douleur était une sorte de centre, de port, vers lequel convergeaient toutes les lignes variées des Trente-Trois années. Bethléem et le Calvaire, Nazareth et Jérusalem, l'Enfance, la Passion et le Ministère, y étaient tous représentés. La possibilité de la douleur était épuisée. Le dernier glaive de Siméon était plongé dans le cœur de la mère. Si nul ne peut dire quelle affliction elle supporta, de même nul ne put dire à quelle sainteté elle atteignit. La rage du péché de l'homme et la pression de la justice divine avaient séparé le corps et l'âme de Jésus. Toutes deux combinées ne pouvaient faire plus, et ainsi la Passion se termina. Les maux de Marie ont été en croissant, variés dans leur cruauté, inventifs dans leurs tortures impitoyables, et pour Marie aussi cette séparation est la dernière. Elle est séparée de Jésus, d'abord de son âme, dans la cinquième douleur, et maintenant de son corps. La dernière séparation de Marie d'avec Jésus est la séparation de ce qu'elle lui avait donné elle-même, sa chair sacrée. Le péché de l'homme et la cruauté toujours bénie de l'amour divin ont séparé violemment la mère et le fils, quoique durant trente-trois ans leur union n'ait point eu d'égale dans le monde, si ce n'est celle de l'union hypostatique. Jésus était sans Marie et Marie était sans Jésus; l'Esprit du mal et l'hérésie n'ont rien pu imaginer de plus affreux et de plus désolant pour priver du

précieux Sang un malheureux monde qui périt. Ah! vénérable Siméon! ton dernier glaive est en vérité enfoncé dans le cœur de la mère. Tu es parti en paix, selon ta prière; tu te réjouis maintenant dans la lumière de Jésus. Cependant la paix dont tu jouis au delà du tombeau n'est pas plus glorieuse que la paix de Marie, que depuis tant d'années ta prophétie a changée en une inexprimable amertume.

De ces particularités de la septième douleur, nous pouvons maintenant passer aux dispositions dans lesquelles notre sainte Mère la souffrit. Le trait particulier de la sainteté de la sainte Vierge consistait en une correspondance parfaite à la grâce. Nul doute que toute sainteté ne soit simplement une correspondance à la grâce; mais les hommes ordinaires, et même les saints, font des chutes fréquentes, hésitent, tombent et se relèvent, et, par conséquent, correspondent imparfaitement à la grâce. La volonté propre détourne la grâce de son canal légitime, elle imprime son propre caractère à l'opération divine en nous. Le péché aussi laisse ses empreintes et ses vestiges jusque sur notre sainteté. Le caractère et les dispositions aussi se font clairement reconnaître dans l'édifice, quand il est achevé. Ainsi, il y a dans la sainteté des saints quelque chose d'humain, de spécial, quelque chose qui a une forte saveur de leurs inclinations naturelles et de leurs caractères individuels, quelque chose à quoi nous distinguons un saint d'un autre. C'est une attraction pour notre dévotion, un stimulant pour nous exciter, un modèle à copier. Cela résulte de ce que leur sainteté n'est pas simplement une correspondance à la grâce, mais un résultat de luttes, de tentations, de révolutions, de catastrophes et même d'accidents désastreux. Cette sainteté est une œuvre divine, mais mêlée d'une manière inextricable avec ce qui est humain, et ce caractère de la sainteté est presque une beauté à nos yeux. La sainteté de la sainte Vierge était d'un caractère tout à fait différent : c'était une transmutation de la grâce en sainteté, une transmutation

simple, sans mélange, sans entraves, parfaitement accomplie, accomplie sans délai, aussitôt que la grâce nouvelle arrivait. Ainsi, la sainteté de Marie est une œuvre tout à fait divine, soutenue par une volonté humaine; le péché n'y a laissé aucune trace; il ne s'y trouve aucun vestige de catastrophe, mais seulement la belle uniformité d'une loi calme et toujours égale, agissant avec un pouvoir irrésistible, avec une majesté ineffablement paisible sur le théâtre le plus glorieux. L'or pur de cette sainteté est sans alliage, et, autant que nos yeux obscurcis peuvent le voir, n'a que peu de caractère individuel; non que Marie fût sans un caractère qui lui fût propre, et même, sans aucun doute, un caractère très-marqué; mais il se rapproche trop de Dieu pour que nous puissions le voir. Il est caché dans la proximité d'une lumière intolérable, comme une planète qui serait placée tout près du soleil. C'est cette pureté toute divine de la sainteté de Marie qui, quand nous y réfléchissons mûrement, est bien plus merveilleuse que les proportions colossales de cette sainteté, et distingue Marie de tous les saints, en établissant entre elle et eux une différence presque infinie.

Une seule grâce de Dieu est une chose merveilleuse. Des théologiens ont dit qu'une seule communion suffit pour faire un saint. Même dans les grâces les plus communes, l'expérience nous rend quelquefois capables de découvrir la capacité la plus multiple, le pouvoir le plus incroyable de souffrir avec patience, l'empire le plus extraordinaire sur l'âme. Il semble qu'une seule grâce ait parfois été pour nous une source de miracles spirituels. D'autres fois elle a eu assez de pouvoir pour faire changer de direction le gouvernail de toute notre vie, et cette grâce renfermait en elle-même tout le ciel et toute l'étendue de l'éternité. Un saint correspond peut-être à la millième partie des grâces qu'il reçoit, et nous beaucoup moins encore. Toute notre petitesse est loin, même avec ses efforts, de correspondre avec la magnificence de Dieu. Mais une grâce à laquelle nous correspondons

en amène aussitôt une autre, et celle-ci une nouvelle, et ainsi de suite; et ces grâces forment une série sans fin qui s'accroît en nombre, en multitude, en beauté et en efficacité. Ainsi, la rapidité irrésistible des progrès de la sanctification se montre à nous presque comme un sujet d'effroi. On ne peut penser qu'avec un saint tremblement aux degrés de sainteté qu'il serait possible d'atteindre. La sainteté des créatures nous éblouit, tandis que celle du Créateur semble toujours s'éloigner de nous de plus en plus, lors même qu'elle nous attire à elle en nous inspirant un sentiment d'adoration craintive. Mais notre correspondance imparfaite à la grâce met obstacle à l'accomplissement de l'œuvre. Nous enchaînons la libéralité de Dieu. Nous dissipons, nous corrompons, nous affaiblissons sa grâce, même quand nous en faisons usage, et nous différons comme si nous désirions la laisser s'arrêter, s'évaporer, et perdre sa fraîcheur et son parfum céleste, avant de nous décider à nous en servir. Ainsi, si nous pouvons le dire avec révérence, Dieu, avec sa grâce dans nos âmes, est comme un homme dont les pensées sont belles et éloquentes, mais qui n'a pas le don de la parole, et ne peut les exprimer, si ce n'est par un bégayement qui en dissimule et en gâte la beauté. Dieu n'a pas sa liberté d'action avec nous. Il ne peut, tout au plus, produire qu'une œuvre très-imparfaite, parce que les matériaux dont il se sert le rendent volontairement incapable d'atteindre à un meilleur résultat. La grâce ne fut jamais plus glorieusement illimitée que dans l'âme de Marie, excepté dans l'âme humaine de Jésus, laquelle est en dehors de toute comparaison. Dans le cœur de Marie, la grâce s'étendait comme elle eût fait dans le ciel, et se développait dans toute sa magnificence, sans que rien vînt la restreindre. Marie correspondait à chaque grâce d'une manière complète. Ses grâces étaient incommensurables, même comparées à celles des apôtres, et cependant elle correspondait parfaitement à leur immensité. Ainsi, chaque moment de sa vie faisait descendre de nouvelles inondations de grâces qui deve-

naient feuillage, fleur et fruit presque au moment où elles touchaient le sol vierge de son cœur immaculé. Les jours s'ajoutaient les uns aux autres, les années succédaient aux années, et, comme une machine fabuleuse, d'une force accablante et d'une invisible rapidité, l'opération de la correspondance à la grâce et de la sanctification se poursuivait, se multipliant en peu de temps au delà du produit que pourraient former tous les chiffres humains. Sa vie aussi s'avançait au milieu de grands mystères, dont chacun était en lui-même un univers de sanctification. Son âme se mouvait parmi les conceptions immaculées, d'adorables incarnations, des vies cachées de Dieu, les souffrances de l'impassible, les défaites du Tout-Puissant, la naissance, la croissance et la mort de l'Immutable et éternel, le gouvernement d'un Dieu, les mystérieux prodiges de la douleur, les descentes du Saint-Esprit, les pouvoirs apostoliques supérieurs, et d'autres choses semblables. Quels océans de grâce une telle vie d'héroïsme surnaturel ne pouvait-elle absorber et convertir en une sainteté qui, modérément parlant, est inimaginable pour les anges ou pour les saints? Il n'est pas étonnant que nous parlions toujours de Marie d'une manière si peu digne. C'est là une de ces tristes infirmités humaines auxquelles nous ne pouvons jamais échapper; car tout langage est si inexprimablement indigne de Marie, que la louange la plus brillante et le lieu commun le plus froid paraissent au même niveau, si on les voit d'une distance telle que celle des montagnes inaccessibles de sa sainteté. L'amour seul peut trouver à tâtons son chemin vers Marie, et heureux celui dont l'amour pour elle s'accroît sans cesse. Il jouit dans le temps d'une des délices les plus rares de l'éternité.

Cette vue de la sainteté de Marie, considérée comme œuvre purement divine, parce qu'elle est réellement un effet de la grâce de Dieu, secondée par une entière correspondance, nous fait en mesurer la vraie hauteur : nous voyons que ce monde de sainteté n'a pas été grossi par les vapeurs d'une exagération affectueuse, et nous

reconnaissons que tout ce qui a été dit de Marie par saint Bernard, saint Bernardin et autres, est bien au-dessous du niveau de sa redoutable grandeur; ce point de vue de la sainteté de Marie nous rend compte également de la difficulté que nous éprouvons à concevoir clairement ses dispositions intérieures. En premier lieu, nous sommes obligés de nous servir des mêmes mots pour exprimer la correspondance à des grâces différentes. Nous parlons de la conformité de Marie à la volonté de Dieu, de sa générosité, de son courage ou de son union, tandis que le changement de circonstances et les raffinements différents de la grâce ont fait signifier aux mots des choses différentes dans des temps différents. Notre discernement spirituel n'a pas la pénétration ni la subtilité nécessaires pour distinguer les unes des autres ces grâces exquises, ces nuances de beauté céleste. Nous savons cependant qu'elles sont réelles, qu'une nuance des grâces de Marie produirait un saint différent de celui que produirait une autre nuance de la même grâce; et nous savons aussi qu'elles sont si grandes et si puissantes, qu'à elle seule chaque nuance de chacune des grâces de Marie pourrait remplir de splendeur les âmes d'une multitude de saints ou les esprits d'une hiérarchie d'anges. Mais il existe un éloquent bégayement pour discourir sur les choses de Dieu, et il faut que nous parlions, même lorsque ce que nous disons est bien au-dessous de ce que nous voulons dire, et que ce que nous voulons dire n'est qu'une ressemblance imparfaite de la réalité, que nous ne voyons que d'une manière indistincte dans les feux brûlants de la majesté de Dieu.

En second lieu, si la sainteté de Marie consiste en une correspondance à la grâce, tranquille, égale, et suavement docile, c'est cette correspondance qui doit donner à ses dispositions leur nom et leur caractère. Mais, si les grâces sont bien loin au delà de la portée de notre vue, si leurs abîmes ne sont pas enregistrés dans notre théologie (et qui pourrait sonder ce qui est incommensu-

rable ?), alors il faut aussi que la correspondance de Marie à la grâce soit loin au delà de la portée de notre vue, ainsi que ces dispositions plus faciles à concevoir qui forment sa beauté intérieure et sa grandeur. Nous ne pouvons faire plus que de hasarder des conjectures et d'imaginer des ombres qui tiennent lieu de ces réalités invisibles. Mais nous pouvons faire des calculs, tout en nous résignant à faire des erreurs relativement à notre appréciation de l'excellence si grande de la Mère de Dieu, et ensuite regarder notre résultat, non comme exact, mais seulement comme une aide pour nous former une idée juste de la vérité. A mesure qu'une douleur a succédé à une autre, la difficulté de parler des dispositions de Marie est devenue plus grande ; et cependant nous ne pouvions garder le silence, parce que ces dispositions étaient les grâces de ses douleurs, grâces en fleurs, et que ces fleurs devenaient le fruit d'une sainteté solide. Car Marie n'était pas un simple monument merveilleux auquel Dieu eût suspendu des dignités extérieures, des bannières sans nombre, des emblèmes figuratifs, et les dépouilles extérieures d'un monde racheté. La gloire éblouissante du dehors, et, en vérité, elle était éblouissante, n'était rien, comparée à celle qui était à l'intérieur. Marie était une créature universelle, une mère, un être souffrant, et, par une correspondance prodigieuse aux dons de Dieu, elle en avait fait ses propres dons. Ils ne sont en ce moment ni de simples ornements, ni des priviléges, ni des décorations, ni des offices conférés, ni des prérogatives communiquées, ni même des joyaux inaliénables ; ce ne sont pas non plus de simples attributs, ni des perfections qui lui aient été accordées, ni une gloire qui puisse être séparée d'elle, ni des merveilles racontées d'elle, ni des mérites qui lui soient imputés ; dans le ciel, ces dons sont la personne même de Marie, sa personne humaine, sa personne de mère, son individualité douce et aimante ; une personne qui est dans la gloire ce que Dieu l'a faite en deux coups, par nature et

par grâce. Oh ! il est doux de penser que notre Père céleste a une telle fille, toujours prosternée à ses pieds et l'adorant avec l'humble grandeur de son amour !

De toutes les dispositions intérieures des saints, celle qui nous frappe le plus comme la plus magnifique, plus magnifique même que l'esprit de martyre, c'est celle de la persévérance dans un sacrifice complet. La persévérance est en elle-même, de toutes les grâces, celle qui paraît le moins tenir de la créature. On dirait même que c'est son immutabilité même que le Créateur a laissé tomber sur la créature, et que ce manteau lui sied bien. Car il y a dans les mouvements quelque chose de plus gracieux, et dans la démarche quelque chose de plus noble que dans la ferveur même avec laquelle l'âme s'était dévouée généreusement, et d'une manière irrévocable, au premier sacrifice. Sa majesté tient davantage du ciel, quoique le courage et l'effort soutenu supposent que l'homme y met plus du sien. Mais la gloire de la persévérance devient beaucoup plus grande quand il est question d'un sacrifice complet. Car alors l'unité et la perfection de l'offrande semblent la rendre digne de la compassion divine. Il est étrange que, tandis que tant d'âmes succombent sous l'effort lorsque le sacrifice est encore incomplet, il y en ait un grand nombre qui le déshonorent lorsqu'il est atteint. La nature cède et cherche le repos lorsqu'elle a atteint au sommet qui était devant elle, et il arrive rarement sur la terre qu'il n'y ait pas quelque chose de bas et d'indigne dans le repos. D'autres portent leurs regards en arrière avec un lâche regret sur ce qu'ils ont déjà fait; car il arrive rarement qu'aucun sacrifice, à rigoureusement parler, soit complet en lui-même. Par le sacrifice, on s'engage à quelque chose de plus, à quelque chose de plus élevé. Tous les efforts de la vie spirituelle, à proprement parler, doivent être soutenus jusqu'à la fin. La difficulté, et partant le prix de la persévérance, consiste à ne jamais se relâcher. C'est à cause de cela que la persévérance est une grâce qui n'a pas de ressemblance avec les créatures, mais

dont le type surnaturel est en Dieu. D'autres encore ne regrettent ni les efforts, ni les sacrifices qu'ils ont faits; mais ils portent aussitôt leurs regards vers leur récompense. Ils rabaissent la noblesse de ce qu'ils ont fait par le manque de désintéressement. Nous ne nous offensons pas lorsque de petits services attendent leur récompense. Mais les grands services nous élèvent à Dieu, et, n'étant pas si évidemment indignes de lui, nous choquent en parlant de récompense. Aussi arrive-t-il, d'une manière ou d'une autre, qu'il y a peu d'âmes qui ne défigurent et n'amoindrissent quelque peu leur sacrifice, et qui n'en éloignent la fraîcheur céleste. Ainsi, lorsque nous voyons quelqu'un persister dans son sacrifice complet avec la même ardeur, le même courage, la même magnanimité, la même patience et la même grâce, presque sans s'apercevoir qu'il fait quelque chose de grand, non qu'il ne comprenne ce qu'il a fait, mais parce que toutes ses pensées sont fixées sur Dieu, et qu'il n'en reste aucune pour occuper sa propre attention, alors nous appelons ce que nous présente un tel tableau, la plus magnifique de toutes les dispositions intérieures, une ombre du repos du Créateur, lorsque le septième jour succéda à la création du monde. Telle était la disposition de Marie dans la septième douleur. Cette disposition était le jour de repos dans son monde d'affliction. Mais quand nous pensons au sacrifice qu'elle avait fait, à la plénitude avec laquelle elle l'avait fait; et puis au courage tranquille de cette âme désolée, solitaire au milieu des créatures qui l'entouraient, nous pouvons concevoir combien il est au delà de notre pouvoir de nous former une idée vraie de la grandeur intime d'une telle disposition, et combien nous la rabaisserions en essayant de la comparer aux dispositions analogues que l'on rencontre chez les saints, et que la pauvreté du langage nous force d'appeler des mêmes noms. Dieu se reposa sur lui-même dans les profondeurs de son éternité sans bornes, lorsqu'arriva son redoutable sabbat. Une créature peut-elle prendre part à un tel repos? Et cependant, à quelle autre chose com-

parerons-nous Marie dans son repos, lorsque ses douleurs furent terminées ?

Une autre disposition de l'âme de Marie dans cette septième douleur, était son détachement de toute consolation spirituelle et de la douceur des choses divines. C'est là, dans l'amour, une sublimité à laquelle il faut atteindre sur la terre, sous peine de ne le pouvoir jamais; car il n'y a pas de tel amour dans le ciel. Nous parlons si souvent de l'amour des souffrances, en y excitant les autres et nous-mêmes, que nous oublions presque combien cet amour est une grâce rare et élevée, et combien la poursuite en est téméraire pour les âmes ordinaires. Il y a peu de personnes, assurément, pour qui une telle grâce soit une réalité, et moins encore en qui cette grâce soit à l'aise, ou trouve sa place parmi les autres grâces. Même des saints qui ont aimé toutes les souffrances que la créature pouvait leur infliger, ont frémi à la vue des épreuves crucifiantes que Dieu imposait lui-même immédiatement à l'âme. Plusieurs, qui se sont privés volontairement de la lumière de la terre, ont reculé en tremblant devant les ténèbres du ciel, lorsqu'elles menaçaient de descendre sur eux, et les ont éloignées par l'énergie de leurs prières. Il y a eu des saints qui, pour l'amour de Dieu, ont renoncé à sa douceur et à ses consolations spirituelles, et qui, cependant, n'ont pu supporter d'avoir sa personne sacrée placée sur eux comme un instrument redoutable de peine mystérieuse. Très-peu de personnes ont parcouru les sombres solitudes de l'abandonnement divin, et, pour la plupart, après être rentrées dans l'obscurité, elles nous ont fait connaître jusqu'où elles s'étaient avancées dans l'obscurité, par des cris d'angoisse semblables à ceux d'aigles blessés qui leur échappaient dans leur torture. Jésus lui-même poussa un grand cri en succombant sous l'étreinte de cette mort effroyable. Dans sa septième douleur, il fut permis à Marie de tenter cette périlleuse descente et de participer, encore plus qu'elle ne l'avait fait au-dessous de la croix, à l'abandonnement de

Notre-Seigneur. De même que cet abandonnement atteignit Jésus à la fin de sa Passion, comme la douleur qui devait la couronner, juste au moment où il était le moins possible à la nature de l'endurer, ainsi celui de Marie l'atteignit à la fin de sa Compassion, comme la douleur qui devait la couronner, lorsque la souffrance avait fait de son être un débris de naufrage au milieu des eaux abondantes de la grâce la plus divine. Ces deux douleurs, celle de Jésus et celle de Marie, se terminèrent par la même affliction divine et mystérieuse; affliction à laquelle notre intelligence ne peut atteindre, quoique nous sachions que du sein de ces maux endurés en silence, s'élève cette lumière admirable de l'adoration la plus parfaite dont les créatures soient capables, et dont des vagues puissantes et irrésistibles portent l'offrande de l'amour humain bien loin au delà du plus haut point auquel le flot de l'intelligence angélique eût jamais atteint.

Il y a aussi deux fruits de la douleur héroïque que nous ne devons pas oublier de remarquer, et qu'assurément nous pouvons compter parmi les dispositions de Marie dans sa septième douleur, savoir : l'esprit d'intercession et l'esprit d'actions de grâces. Les produits de la grâce sont souvent contraires à ceux de la nature, même lorsqu'ils sont greffés sur ces derniers. Il semblerait que le résultat naturel de l'affliction dût être de nous rendre égoïstes, en nous forçant à nous occuper de nous-mêmes, et en concentrant notre attention sur nos souffrances. Cependant nous savons que la grâce particulière de l'affliction est le désintéressement. Il semblerait que la multitude même des objets que nous avons à supporter agrandît nos cœurs, et y fît naître une tranquillité, exempte de hâte, qui nous rendît capables de penser aux autres, et de tout régler avec la réflexion la plus minutieuse et la plus prévoyante pour leur bien-être. L'esprit d'intercession est une partie du désintéressement produit par la douleur sanctifiée. Notre bonté envers les autres prend surtout une forme religieuse et surnaturelle

parce que nos afflictions supportées, en présence de Dieu, donnent à tout notre être plus de douceur, et nous placent dans des relations plus étendues et plus célestes avec Dieu. L'esprit d'intercession appartient à des cœurs qui sont victimes, victimes volontaires ou involontaires de l'amoureuse justice de Dieu. Tout chrétien qui est dans l'affliction est, sous ce rapport, une copie vivante du Christ crucifié, et l'esprit d'expiation est dans sa grâce un élément inévitable. En outre, ordinairement les agents humains exercent dans nos peines une action plus ou moins grande, et ils ne le font pas, la plupart du temps, innocemment ou sans intention; et alors nos pensées étant occupées de nous-mêmes, sont nécessairement occupées d'eux. Ainsi Jésus priait sur la croix pour ses meurtriers. Ainsi les martyrs priaient pour leurs bourreaux. Ainsi encore le mal qu'on a fait à un saint a été ordinairement la grande route qui conduisait à ses plus grandes prières. Qui pourrait donc douter que surtout, dans ces circonstances critiques du monde, et du sein des abîmes mêmes de la grâce de la Rédemption, l'âme de Marie ne se répandît sur les autres avec d'autant plus d'abondance et de paix, qu'elle était la plus accablée par les eaux de l'amertume; et comme ces prières étaient ses trésors, trésors qui pouvaient enrichir le monde au delà de toute croyance, l'immensité et l'exubérance de son amour devaient trouver dans l'intercession leur grande écluse, d'autant plus que cet exercice était en même temps la réparation la plus efficace envers Jésus pour les persécutions qu'il avait endurées.

Mais tandis que l'affliction sanctifiée attendrit le cœur et en fait naître la bonté envers les autres, cette affliction, en le liquéfiant d'une manière encore plus absolue, pour employer l'expression favorite des écrivains mystiques, le change en une source de tendresse pour Dieu; et, dans le même esprit de contradiction à la nature, ce sentiment prend la forme d'actions de grâces. D'après les principes naturels, les temps d'affliction sont ceux

pour lesquels nous devons le moins de reconnaissance à Dieu, mais pour une foi éclairée et douée de discernement, ce sont les temps dans lesquels les bénédictions abondent miraculeusement tant en nombre qu'en grandeur. Et cependant, ici même, il y a quelque chose qui est parfaitement naturel. Lorsque un ami nous a blessé de quelque manière que ce soit, son changement de conduite fait renaître dans notre cœur le souvenir de son amour, et, vu à travers le nuage présent, le passé nous paraît plus grand et plus brillant. Ainsi dans nos relations avec Dieu, l'affliction nous fait sentir plus profondément notre indignité, de sorte que la contemplation des miséricordes passées nous remplit d'un noble étonnement dont la seule voix est la louange accompagnée des larmes de la joie et de la reconnaissance. C'est cet élan à glorifier Dieu du milieu des flammes qui fait une des magnificences des âmes éprouvées. Comme nous écrasons les feuilles aromatiques du cyprès et le laurier pour en extraire leur parfum, de même Dieu presse nos cœurs jusqu'à ce qu'ils saignent pour qu'ils l'adorent avec le parfum de leur reconnaissance et qu'ils l'attirent plus près d'eux, par les délices nouvelles, et l'amour nouveau qu'ils inspirent à sa compassion et à sa tendresse. Qui pourrait douter qu'à mesure que Marie descendait de plus en plus profondément dans ces gouffres effrayants de ses douleurs, son *Magnificat* ne se fît entendre plus clairement à l'oreille ravie de Dieu, n'y pénétrât plus profondément et plus rapidement comme la voix d'une adoration de plus en plus grande ?

Enfin la grandeur de la foi de Marie à l'heure ténébreuse de sa septième douleur, était en elle-même l'adoration la plus incomparable de la sainte Trinité. Une autre des ressemblances nombreuses entre la septième et la troisième douleur consiste dans l'immensité et le calme de la foi au milieu des ténèbres inexprimables, d'une foi sans la lumière de la foi, sans le sens de la foi, sans les délices de la foi, sans la récompense qu'elle trouve toujours en elle-même, ni la conviction de sa

propre présence qui l'accompagne toujours. Ici encore trouvons-nous le même esprit de contradiction envers la nature non régénérée. Nous croyons Dieu avec d'autant plus de promptitude, de fermeté et d'amour, qu'il daigne se rendre plus incroyable à nous. Il ne nous semble jamais meilleur que quand nous avons nous-mêmes le moins de motifs pour le regarder comme bon, jamais plus juste que lorsqu'il semble positivement injuste. La foi est un don qui croît à volonté, et qui devient d'autant plus inépuisable que ses eaux ont le plus de liberté. Elle est par elle-même une adoration de la vérité de Dieu, et peut-être est-ce là pourquoi elle est, d'une manière en apparence inexplicable, si agréable à Dieu. De là résulte que plus nous voyons clairement cette vérité éternelle au milieu des ténèbres épaisses, plus nous y adhérons fermement, malgré l'évidence qui y semble contraire, et moins les difficultés ont d'effet sur nous; ou plutôt, moins nous les craignons comme difficultés, plus notre foi renferme d'adoration. « Quand il me tuerait, je ne laisserais pas d'espérer en lui; » telles étaient les grandes paroles de Job. Il suit de là aussi que le calme accroît la foi. Le calme est un témoignage de la réalité de la foi et une preuve de son empire. La foi calme est l'adoration la plus douce, parce qu'elle semble dire que tout est en paix lorsqu'il s'agit de Dieu. Il n'y a pas besoin d'agitation, de trouble ni d'aucune sorte d'inquiétude; Dieu est son propre garant; il faut que toutes choses soient justes, qu'elles soient les meilleures et les plus belles, parce qu'elles viennent de lui. Sa parole est plus chère que la science; plus aisée à lire que les preuves, et repose plus profondément dans nos cœurs qu'une conviction. Cependant, jamais la foi ne fut mieux mise en pratique, sous de telles circonstances, qu'elle ne le fut par Marie dans cette douleur. Jamais foi ne fut plus grande, et jamais foi ne fut plus tranquille. La foi entière de la petite Église éparpillée était en Marie, et il n'y a pas aujourd'hui, dans l'Église

militante du monde entier plus de foi qu'il n'y en avait cette nuit-là dans son seul cœur.

Tout cela ne nous donne qu'une bien faible idée de la beauté intérieure de la sainte Vierge, dans sa patience à endurer la septième douleur. Alors, en elle, des grâces inconnues étaient accompagnées de dispositions inconnues. Les hauteurs auxquelles elle avait atteint, sont inaccessibles à notre théologie mystique. Dieu seul pourrait dire combien Marie était belle à l'intérieur, et dans quelle nouvelle union avec lui cette dernière douleur lui avait permis d'entrer. C'est assez pour nous de savoir qu'après le corps de Jésus, le cœur immaculé de Marie était la chose la plus merveilleuse cette nuit-là sur la terre.

La septième douleur contient aussi pour nous-mêmes de nombreuses leçons, qui sont tout à fait à la portée de ceux qui s'efforcent de servir Dieu d'une manière ordinaire, tandis qu'en même temps, comme toutes les autres douleurs de notre sainte Mère, elle nous engage à servir Dieu avec un amour plus élevé, plus détaché et plus désintéressé que nous ne l'avons jamais fait auparavant. La promptitude avec laquelle elle quitta la tombe pour se livrer à ses occupations et pour accomplir, dans sa complète désolation, la volonté de Dieu, nous enseigne que nous devons placer nos devoirs avant toute autre considération, et, en comparaison de ces devoirs, compter pour rien les consolations spirituelles. Or, comme si la Providence eût ainsi disposé les choses à dessein, le devoir semble souvent éloigner de nous la joie vive que nous trouvons en Jésus. Même dans la vie commune et domestique, le désintéressement de la charité journalière nous conduit à sacrifier ce qui nous paraît être un avantage religieux et ce qu'il nous est difficile de ne pas regarder comme un progrès spirituel, de sacrifier cela, disons-nous, à une aménité que les autres n'apprécieront peut-être pas beaucoup, et qu'ils attribueront à l'éducation, à la bonté naturelle, mais nulle-

ment à une obéissance surnaturelle, à l'impulsion de la grâce. Dans tous les temps, il nous est difficile de nous persuader qu'il n'y ait pas d'avantage spirituel comparable au renoncement de notre propre volonté, et que de petites mortifications qui concernent notre manière particulière d'agir, l'emploi de notre temps et même nos habitudes de dévotion, soient, aussi longtemps qu'elles nous sont pénibles, au nombre des moyens de sanctification les plus élevés. Il est nécessaire d'ajouter, *aussi longtemps qu'elles nous sont pénibles;* car contrairement aux autres mortifications, lorsqu'elles cessent d'être pénibles, elles cessent d'être des mortifications, et deviennent des symptômes de l'empire que le monde a acquis sur nous, et alors, malheureusement, il ne nous reste plus d'autre ressource que cette rudesse en apparence égoïste, nécessaire à ceux qui ont réellement à craindre pour leurs âmes. Si la civilité ordinaire de la société peut souvent réclamer notre temps et notre attention, avec le sacrifice apparent des délices spirituelles et de la communion avec Notre-Seigneur, combien plus impérieux ne seront pas pour nous les droits de la charité! Malheureusement, la spiritualité a une tendance à l'égoïsme. Notre nature est si mauvaise, que les bonnes choses acquièrent des dispositions perverses par suite de leur union avec nous, et ce sont les meilleures choses qui tendent à ce qu'il y a de pire. Ainsi, lorsque la discrétion ne nous guide pas, l'amour même pour Notre-Seigneur peut se mettre à la traverse de la charité due au prochain, et, ainsi, devenir à la fin un faux amour pour Jésus. Faux, parce qu'il est purement sentimental; car il n'y a pas d'amour divin qui ne soit en même temps de l'abnégation. Faire céder nos inclinations à celles des autres, avoir nos heures de prières à des moments qui nous déplaisent, accommoder nos habitudes de piété aux habitudes des autres, est certainement une manière d'agir délicate et périlleuse, qui demande une grande discrétion, un tact sûr, et une crainte habituelle de l'esprit du monde. Néanmoins, c'est souvent là un moyen

très-utile de sanctification, surtout pour ceux auxquels leurs devoirs, leur santé ou leur position ne permettent pas de mener une vie mortifiée et pénitente. L'emploi du temps, soit que nous considérions les ennuis de la ponctualité, et la captivité surnaturelle des heures régulières, ou que nous regardions les interruptions fâcheuses et l'abus que font de nos moments l'étourderie et l'importunité d'autrui; l'emploi du temps, disons-nous, est une source abondante de mortifications salutaires pour ceux qui essayent d'aimer Dieu purement, au milieu des inévitables folies et des distractions du monde. C'est là la mortification spéciale des prêtres. Mais si les coutumes de la société et de la charité sont des mots légitimes pour nous priver de la jouissance sensible de Jésus, comment nier que le devoir ait le droit de nous demander le même renoncement? Cependant, c'est un point sur lequel des personnes pieuses et surtout les commençants échouent presque invariablement. Il y a peu de maisons ou de voisinages dans lesquels la vie spirituelle soit l'objet d'injustes préventions, où le mal n'ait été causé par l'indiscrétion d'une piété mal réglée à cet égard; sans doute, nous regardons de telles maisons et de tels voisinages avec une froideur entièrement dépourvue de sympathie, mais il n'en est pas moins triste que le mal s'y trouve, parce qu'après tout c'est Notre-Seigneur qui en souffre. Les commençants ont de la peine à se persuader que Jésus puisse se trouver quelque part plus réellement que dans la joie de nos relations avec lui. Les âmes plus avancées savent bien que ne pas sentir la présence de Jésus est, dans une foule de cas, une grâce plus grande que celle de la sentir; cependant, même chez ces âmes, la pratique n'est guère à la hauteur de la science, parce que la nature se révolte jusqu'à la fin contre tout ce qui limite les prérogatives de la partie sensible.

Si Marie ne chercha aucune consolation dans la maison de Jean, mais s'y abandonna à sa désolation jusqu'au matin du jour de Pâques, ne semble-t-il pas qu'il y ait

là une sorte de justification pour ceux qui se plaisent dans leur chagrin et qui en repaissent leurs pensées? Mais il nous faut distinguer : dans les choses divines, la tristesse diffère tellement de celle qui résulte des pertes et des privations terrestres, que nous n'avons pas le droit de l'éloigner de nous, ou de chercher de la consolation, tant que les impulsions de la grâce ne nous y engagent pas. La souffrance d'une affliction divine est une chose si différente de celle d'une affliction ordinaire, qu'il n'y a aucun danger qu'elle produise la sentimentalité, la faiblesse ou l'égoïsme. Endurer l'affliction divine n'est pas s'y abandonner, mais c'est la continuation d'un crucifiement; au lieu qu'endurer une affliction ordinaire cesse bientôt d'être une affliction, et qu'en nous y abandonnant avec complaisance, nons la changeons en une pose noble et exagérée où l'âme se dissipe et s'admire dans la langueur de ses rêveries mélancoliques. Ainsi, la douleur du péché, la tristesse à cause des péchés d'autrui, le chagrin à cause des vicissitudes de l'Église, l'affliction à cause de la Passion de Notre-Seigneur ou une affliction sympathique pour les douleurs de la sainte Vierge, sont moins des incidents de la tristesse humaine qui nous atteint, que des opérations directes de la grâce, et, en conséquence, tendent à des buts différents et agissent suivant d'autres lois. Nous devons alimenter de tels chagrins, en raviver les souvenirs; et nous devrions peut-être en retenir les ombres avec quelque violence, lorsqu'elles semblent prêtes à s'éloigner. Dans les afflictions ordinaires, cela est illégitime. Cependant, même à l'égard des afflictions divines, rappelons-nous que toute grâce soustraite au contrôle de la direction est un phénomène entièrement inconnu à la théologie la plus élevée des saints.

Puisqu'il y a tant de points de ressemblance entre la septième douleur et la troisième, il n'est pas surprenant qu'à certains égards elles nous donnent les mêmes leçons. Cette dernière douleur nous apprend qu'il n'y a pas de ténèbres semblables à celles d'un monde sans

Jésus, tel que l'était le monde de Marie dans cette nuit terrible. Ce sont des ténèbres plus épaisses que celles du Calvaire; car celles-ci raniment, vivifient et inspirent. Jésus y est. Il est le cœur même de ces ténèbres. On l'y sent d'une manière plus évidente que si on le voyait. On l'entend plus distinctement, parce que tout est si sombre autour de lui, que toute autre voix se tait. Il semble qu'on soit dans le nuage avec Dieu, comme y sont souvent les âmes éprouvées. Ce sont véritablement des ténèbres qui amènent avec elles la peine des ténèbres; cependant à peine y a-t-il sur la terre une âme aimante à laquelle elles ne fussent plus agréables que la lumière. A la vérité, les ténèbres qui résultent de l'absence de Jésus sont comme une participation à la peine plus cruelle de l'enfer. Si nous nous y trouvons par notre faute, elles deviennent pour nous une peine incomparable. Si elles sont une épreuve envoyée par Dieu, c'est la plus grande des souffrances. Mais dans l'un et l'autre cas, nous ne devons pas souffrir que ce soit la lumière du monde qui nous fasse sortir de ces ténèbres. Sans doute, il est terrible de demeurer dans une telle obscurité; mais en la quittant volontairement, nous nous exposerions à des conséquences encore plus terribles. Dans ce sanctuaire de Dieu seul, il n'y a pas de sécurité à penser aux créatures : nous n'y devons penser qu'à Dieu seul, « Dieu seul, » la devise des saints et de ceux qui vivent saintement. Nous n'y devons avoir de rapports qu'avec ce qui est surnaturel, et laisser à celui qui nous y a conduits pour nous châtier ou pour exciter notre ferveur, le soin de nous en tirer quand ce sera sa volonté de le faire. Pendant ce temps-là nous devons nous unir aux dispositions dans lesquelles Marie endura sa septième douleur, ce qui nous mettra dans une union plus étroite avec Dieu.

Il est une autre leçon qu'elle nous enseigne encore. Elle se livrait dans le monde à ses occupations, en apparence avec tout son cœur, et cependant son cœur n'était pas présent, mais il était dans le tombeau avec Jésus.

C'est là la grande œuvre que l'affliction accomplit pour nous tous. L'affliction nous enferme dans la volonté de Dieu, comme dans une tombe. Elle ensevelit notre amour avec nos souffrances, dans le Saint-Sacrement. L'affliction est, pour ainsi dire, le missionnaire de la volonté divine; elle est le prince des apôtres. L'Église est bâtie sur elle. Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Notre-Seigneur sera avec elle jusqu'à la fin. C'est l'affliction qui creuse la tombe du soi, la bénit, y brûle de l'encens, y enterre le soi, la remplit et fait croître les fleurs dessus. Le grand secret de la sainteté consiste à n'avoir jamais notre cœur dans notre poitrine, mais de l'avoir toujours vivant et battant dans le cœur de Jésus; et cela peut rarement s'accomplir autrement que par l'opération d'une affliction sanctifiée. Heureux donc celui qui a en tout temps une affliction à sanctifier!

Nous avons maintenant amené notre sainte Mère au seuil des quinze années mystérieuses qui suivirent ses douleurs et l'Ascension de Notre-Seigneur. Elle avait commencé la vie en passant quinze années sans lui; elle l'acheva par quinze autres années sans lui. Toutefois, comme dans les quinze premières années elle avait eu l'image du Messie gravée sur son cœur, et l'ombre de sa venue pour féconder ses progrès, de même dans les quinze dernières années Jésus demeura corporellement en Marie sous les espèces non consommées de l'Eucharistie, d'une communion à une autre, et fut la source vive de progrès inimaginables et sans nom qui durant tout ce temps poursuivirent leur œuvre dans son âme. La destinée de la Mère de Dieu était une destinée d'affliction inexprimable et épuisant à la fois la possibilité de la souffrance et les capacités de la création. C'est là ce à quoi on pouvait s'attendre, puisque ce fut par l'affliction, l'ignominie et la Passion que le Dieu incarné vint pour sauver le monde. C'est pourquoi les douleurs de la sainte Vierge sont inséparables de sa Maternité divine. Elles ne sont pas des accidents de sa vie, une des nombreuses manières que Dieu aurait pu choisir pour la sanctifier.

Elles étaient inévitables pour Marie comme Mère de Dieu, de Dieu qui prit chair pour souffrir et mourir. Ainsi, bien considérées, les douleurs de Marie sont sa personne même. Les quinze premières années, commençant à l'Immaculée Conception, étaient une préparation à ses douleurs. Ses quinze dernières années, commençant à la descente du Saint-Esprit, étaient la maturité de ses douleurs. Pendant cette dernière période la mer de ses afflictions se calma et devint un abîme clair, profond et limpide, d'amour sans mélange, dont le dernier acte, celui qui consiste à prendre tranquillement pleine possession de sa glorieuse victime, eut lieu en retirant l'âme de Marie de son corps, par la mort la plus belle et la plus merveilleuse dont une créature pût jamais mourir. Un édifice d'afflictions tel que celui dont la Maternité divine devait être accompagnée, ne pouvait reposer sur des fondements moins larges et moins profonds que les grâces incommensurables des quinze premières années de la vie de Marie. Quelle doit donc avoir été la grandeur des grâces qui descendirent sur cet édifice lorsqu'il fut achevé avec ses dômes, ses tours et ses pinacles? Nous nous sommes souvent demandé ce qui pouvait être fait en Marie, sous le rapport de la sanctification, à la descente du Saint-Esprit. Que restait-il à faire? Dans quelle direction Marie devait-elle croître? le simple fait du délai fixé pour l'Assomption avait un sens; et que pouvait-il signifier, si ce n'est un accroissement de sainteté et une multiplication de grâce? Si Marie était retenue sur la terre pour prendre soin de l'enfance de l'Eglise, comme elle avait pris soin de l'enfance du Sauveur; pour être elle-même une Bethléem vivante avec le Saint-Sacrement à jamais en elle, et avec son titre de Reine des apôtres comme un office extérieur de Bethléem pour l'enfance de l'Église, en même temps une augmentation inouïe et incalculable de grâce et de mérites était impliquée dans cet office même aussi bien que dans le fait que c'était la Mère de Dieu qui le remplissait. C'étaient les douleurs de Marie qui ouvraient, dans son âme, de nouveaux abîmes pour que

la grâce s'empressât de les combler. Ce furent ses douleurs qui la rendirent capable de recevoir ce nouveau monde de grâce dans la descente du Saint-Esprit. Les grâces du Saint-Esprit sont absolument inépuisables; les capacités de Marie pour la grâce sont, en pratique, inépuisables aux yeux de notre intelligence limitée. La grâce qui la prépara à sa Maternité divine la prépara aussi au martyre extraordinaire de toute sa vie. Son martyre la prépara à ces ineffables augmentations de grâce et de mérites que renfermèrent ses quinze dernières années. Ainsi, les douleurs de Marie sont, pour ainsi dire, le centre de sa sainteté. Plus qu'aucun autre des mystères de Marie, ses douleurs nous la font connaître telle qu'elle était en elle-même. A peine devrait-on même les appeler des mystères; ils sont plus que cela; ils sont sa vie, sa personne, sa maternité. Ils nous rendent capables de comprendre sa sainteté. Ils nous aident à voir que ce que des théologiens disent de l'accumulation instantanée de ses mérites n'est pas si incroyable qu'il le paraît souvent à ceux qui n'ont pas suffisamment aimé ni examiné la voie qui conduit à ses grandeurs. Rien de tel que le système de ses douleurs pour présenter dans leur unité la part de Marie dans l'Incarnation, sa sainteté particulière et personnelle, et sa similitude avec Dieu. C'est à la fois la révélation la plus claire, la plus complète, la plus tendre et la plus touchante, de la Mère de Dieu. Comme ses quinze premières années avaient été secrètes, ainsi le furent ses quinze dernières; mais au-dessus des opérations merveilleuses de la grâce, qui remplissent ces deux périodes, demeure l'ombre de ses douleurs, l'ombre d'un temps à venir, dans le premier cas, et l'ombre d'un passé immense et sublime, dans le second. Il faut que celui qui veut apprendre Marie entre, pour le faire, dans son cœur brisé. « Mère de douleurs », d'un côté ses rayons éclairent l'Immaculée Conception, de l'autre, la pompe magnifique de l'Assomption.

Contemplons encore une fois cette Mère si grande, lorsqu'elle quitte le jardin de la sépulture. En sortant de

l'Éden, Ève était-elle plus accablée de douleur? portait-elle dans nos déserts un cœur plus brisé, plus désolé? Cette Femme épuisée par la souffrance est la force de l'Église, la Reine des apôtres, la vraie Mère de tout ce vaste monde sur lequel le manteau bleu des ténèbres tombe rapidement et en silence. Continue à dormir, monde fatigué! continue à dormir sous la lune pascale et sous les étoiles qui brillent lorsqu'elle disparaît à l'horizon; le cœur de ta Mère veille pour toi!

CHAPITRE IX.

LA COMPASSION DE MARIE.

Nous nous sommes tenus d'abord sur le rivage des douleurs de Marie, et nous les avons contemplées comme un seul vaste océan. Nous avons ensuite sondé les uns après les autres les sept abîmes de cet océan, que l'Église a choisis et offerts à nos regards. Nous allons maintenant considérer ces douleurs comme se réunissant pour n'en faire qu'une seule, et comme allant verser leurs eaux, après avoir passé par le détroit du Calvaire, dans l'océan plus vaste du Précieux Sang. Ce point de vue particulier est appelé la *Compassion de Marie*, qui, bien comprise, renferme sept graves questions théologiques, et qui, d'ailleurs, est tout à fait nécessaire pour rendre notre dévotion aux douleurs réelle et profonde. Il y a en effet pour nous sept questions à considérer : le but divin de la Compassion de Marie; la nature et les traits caractéristiques de cette Compassion; quels en furent les effets réels; la relation qu'a notre propre Compassion avec celle de Marie; la comparaison de la Passion avec la Compassion; l'excès apparent de la Compassion sur la Passion, et enfin la mesure et les dimensions de la Compassion.

I

But divin de la Compassion de Marie.

En premier lieu, nous avons à considérer le but divin de la Compassion de Marie. Il est douteux que nous puis-

sions jamais rien regarder comme un simple ornement dans les œuvres de Dieu. Il y a dans l'idée de simple ornement quelque chose d'opposé, ce semble, à l'actualité de Dieu, à la magnificence de sa simplicité, à son adorable réalité. La supposition que les douleurs de la sainte Vierge ne sont qu'un ornement pathétique de plus à ajouter à l'Incarnation, même dans le pieux dessein d'accroître notre amour, renfermerait encore d'autres questions sur le caractère et les perfections de Dieu, sur sa tendresse envers ses créatures, et sur le sens miséricordieux qui se trouve dans chaque peine et dans chaque affliction par tout l'univers. Il n'est pas facile de voir comment celui qui considérerait de cette manière les afflictions de la sainte Vierge, pourrait se justifier contre l'accusation de la plus grande irrévérence ou même d'un blasphème implicite. Dans ces afflictions, Dieu avait certainement un dessein. Il en a un dans tout ce qu'il ordonne. Mais son dessein dans une circonstance de l'Incarnation, aussi remarquable que la destinée ineffablement douloureuse de sa Mère, doit avoir été proportionné à la grandeur du mystère lui-même, et à celle du mystère plus grand dont cette destinée est une partie. La destinée de Marie ne peut avoir été un simple sujet de pathétique. Dieu n'aurait pu faire souffrir le martyre à une de ses créatures, uniquement pour entourer d'une auréole poétique la réalité frappante du Calvaire. Cette destinée ne pouvait pas être non plus simplement une leçon pour nous. Car une grande partie de la Compassion de Marie est non-seulement inimitable, et par conséquent au delà de notre portée, mais aussi incompréhensible pour nous, et, par conséquent, elle surpasse notre intelligence. Il est vrai que la Compassion nous donne plusieurs leçons, parce que tout ce que fait Dieu renferme un enseignement. Mais cela diffère de la simple intention qu'aurait eue Dieu de faire d'un mystère une leçon pour nous. La Compassion de Marie ne peut avoir eu non plus pour but unique sa propre sanctification, quoique sans doute ce dessein y soit entré pour une

grande part. Marie était devenue mère de Dieu avant le commencement de ses douleurs, qui furent une conséquence de sa maternité divine, mais non une préparation. Elles la sanctifièrent. Elles furent, en effet, dans un sens spécial, les moyens de sanctification d'une créature qui, étant sans péché, ne pouvait être sanctifiée comme les saints l'ont été, par la lutte contre leurs mauvais penchants, ou par la tentation intérieure. Mais il est difficile de contempler ces douleurs avec quelque soin, et de croire que là se bornèrent les desseins de Dieu à leur égard. Nous espérons qu'elles ont eu lieu dans un dessein plus profond et plus divin, un dessein plus étroitement lié à tout le plan de l'Incarnation, et nous pouvons être certains qu'un tel dessein existe, même quand nous ne pourrions le découvrir.

Si donc nous rejetons comme fausses et indignes toutes les manières de considérer la Compassion, que nous venons de mentionner, et si nous les regardons comme en désaccord avec les faits qu'il s'agit d'expliquer, d'un autre côté ne devons-nous pas supposer que la Compassion de la sainte Vierge fut une partie de la Rédemption du monde; que, par sa Compassion, Marie mérita le salut des âmes et expia le péché? Un grand nombre d'écrivains se sont servis d'un langage qui ne semble pas impliquer moins que cela. Des saints et des docteurs se sont accordés à appeler la sainte Vierge *corédemptrice* du monde. Nul doute qu'on ne puisse légitimement se servir d'un tel langage, lorsqu'il y a une autorité si puissante pour le faire. La question consiste dans le sens qu'on doit y attacher. Est-ce simplement l'hyperbole du panégyrique, l'exagération affectueuse de la dévotion, le langage nécessaire d'une vraie intelligence de Marie qui trouvent le langage ordinaire insuffisant pour exprimer toute la vérité? ou l'expression de *corédemptrice* est-elle littéralement vraie et d'une exactitude rigoureusement théologique! C'est là une question qui s'est présentée à la plupart des esprits, comme liée à la dévotion à notre sainte Mère, et il y a peu de questions

auxquelles plus de réponses vagues et insuffisantes aient été faites qu'à celle-ci. D'un côté, il semble téméraire d'affirmer que le langage dont se sont servis à la fois des saints et des docteurs, n'est que de l'exagération et de l'hyperbole, une phraséologie fleurie destinée à nous émouvoir, sans renfermer d'ailleurs aucun sens réel. D'un autre côté, qui peut douter que Notre-Seigneur ne soit le seul Rédempteur du monde, que son précieux Sang ne soit la rançon unique du monde, et que Marie elle-même, quoique d'une manière différente, n'eût besoin de la Rédemption aussi bien que nous, et n'en ait reçu le bienfait d'une manière plus abondante et plus magnifique dans le mystère de son Immaculée Conception ? Ainsi, dans l'étendue littérale du sens de cette expression, il paraîtrait que le terme de *corédemptrice* n'est pas théologiquement vrai, ou du moins n'exprime pas la vérité qu'il renferme certainement avec une exactitude théologique. Nous sommes partagés entre le désir d'attribuer plus de grandeur à notre sainte Mère, l'autorité des saints et des docteurs, et les décisions suprêmes et souveraines d'une saine théologie. Nous sommes disposés à nous abstenir d'affirmer que le langage des saints n'a pas de sens et qu'il est inadmissible, et en même temps nous sommes certains que la sainte Vierge n'est pas la corédemptrice du monde, dans le sens qu'elle serait strictement une autre rédemptrice, dans le sens indivisible dans lequel Notre-Seigneur est le Rédempteur du monde ; elle est *corédemptrice* dans le sens de ce mot composé. Mais nous ne vivons pas dans un temps où nous devions employer des termes dont nous n'avons pas déterminé distinctement le sens réel. Aussi, tandis qu'il serait triste de tenter de priver Marie d'un titre que des saints et des docteurs lui ont conféré, puisque nous vivons dans des jours où l'accroissement de la dévotion à notre sainte Mère est notre présage le plus sûr d'un avenir meilleur, en même temps il est important pour nous, même au point de vue de la dévotion, de savoir ce que nous entendons par un titre

qui nous présente certainement une vérité réelle, et une vérité qu'il ne serait guère facile d'exprimer autrement. Peut-être les conclusions suivantes peuvent-elles être acceptées comme vraies, et comme, tout en exprimant la vérité, évitant les deux alternatives quelque peu violentes de censurer les saints, ou de porter atteinte aux prérogatives de Notre-Seigneur.

1. Notre-Seigneur est le seul Rédempteur du monde dans le sens propre et véritable de ce mot; dans ce sens, nulle créature, quelle qu'elle soit, ne partage cet honneur avec lui, et il ne peut être dit de lui sans impiété qu'il soit corédempteur avec Marie.

2. Dans un sens secondaire et dépendant, et par participation, tous les élus coopèrent avec Notre-Seigneur à la Rédemption du monde.

3. Dans le même sens, mais à un degré dont nul autre n'approche, la sainte Vierge coopéra avec Notre-Seigneur à la Rédemption du monde.

4. En outre, et indépendamment de ses douleurs, Marie coopéra à la Rédemption du monde dans un sens et d'une manière tels, qu'aucune autre créature ne l'a fait ou ne l'a pu faire.

5. De plus, par ses douleurs, elle coopéra à la Rédemption du monde d'une manière particulière, distincte tant de la coopération ordinaire des élus que du genre spécial de coopération qui lui est propre en dehors de ses douleurs.

Ces cinq propositions semblent placer toute la question sous un jour assez clair. Il ne paraît pas nécessaire de parler de la première. La foi nous fait assez connaître que Notre-Seigneur seul racheta le monde. Ses élus coopérèrent avec lui dans cette œuvre, comme ses membres. Ils sont devenus ses membres par la grâce de la Rédemption, c'est-à-dire par l'application à leurs âmes de la seule Rédemption de Notre-Seigneur. Par ses mérites, ils ont acquis la capacité de mériter. Les œuvres des élus peuvent satisfaire pour le péché, pour les péchés des autres aussi bien que pour les leurs, par leur

union avec les œuvres de Notre-Seigneur. Ainsi, pour nous servir du langage de saint Paul, par leurs souffrances sanctifiées ou par leur pénitence volontaire, ils « suppléèrent dans leurs corps ce qui manquait aux souffrances du Christ, pour l'amour de son Corps, qui est l'Église. » Ainsi, par la communion des saints dans leur Tête, Jésus-Christ, l'œuvre de la Rédemption se poursuit perpétuellement par l'accomplissement et l'application de la Rédemption effectuée sur la croix par Notre-Seigneur. Ce n'est pas une coopération figurée et symbolique, mais une coopération réelle et substantielle des élus avec notre Rédempteur. Il y a un sens vrai et secondaire dans lequel les élus méritent le salut des âmes des autres, et dans lequel ils expient le péché et en détournent le jugement de Dieu. Mais, pour les élus, cela n'a lieu que par permission, par adoption divine, par participation et en subordination à la Rédemption unique et complète de Jésus-Christ. Mais la sainteté de tous les saints réunis n'approche même pas de la sainteté de Marie. Comparés aux mérites des saints, ceux de Marie ont une sorte d'infinité. Leur martyre et leur douleur ne sont guère plus que des ombres, si on les place à côté des siens. Ainsi, dans le sens de leur coopération, elle les outre-passe à un degré incommensurable, de sorte que sa coopération avec Notre-Seigneur place la leur dans l'ombre. Pour cette raison, elle pourrait être appelée corédemptrice avec une vérité qui serait bien moins applicable aux saints.

Mais ce n'est pas tout. Elle coopéra avec Notre-Seigneur à la Rédemption du monde, dans un sens tout à fait différent, dans un sens qui, à l'égard des saints, ne put jamais être vrai que dans un sens figuré. Le libre consentement de la sainte Vierge était nécessaire à l'Incarnation, aussi nécessaire que la libre volonté l'est pour mériter conformément aux conseils de Dieu. Elle donna le sang pur dont le Saint-Esprit forma sa chair, ses os et son sang. Elle le porta dans son sein pendant neuf mois, le nourrissant de sa propre substance. Il naquit

d'elle et il lui dut tous ces soins maternels qui, suivant les lois ordinaires, étaient nécessaires pour la conservation de sa vie inestimable. Marie exerça sur lui la plénitude de la juridiction d'une mère. Elle consentit à sa Passion, et si elle n'eût pu, en réalité, retenir son consentement, parce qu'il était déjà compris dans son consentement originel à l'Incarnation, néanmoins, en fait, elle ne le retint pas, et, ainsi, Jésus alla au Calvaire comme l'offrande libre et volontaire que Marie faisait au Père. Or, ceci est une coopération dans un sens différent du premier, et, si nous comparons cette coopération à celle des saints à leur propre coopération dans laquelle Marie elle-même les surpassa seule tous, nous verrons que cette autre coopération particulière de Marie était indispensable à la Rédemption du monde, comme effectuée sur la croix. Les âmes pouvaient être sauvées sans la coopération des saints. L'âme du larron pénitent fut sauvée sans autre coopération que celle de Marie, et, si Notre-Seigneur l'eût voulu ainsi, aurait pu être sauvée, même sans cette coopération. Mais la coopération de la maternité divine était indispensable. Sans elle, Notre-Seigneur n'aurait pu naître quand il naquit, ni comme il le fit; il n'aurait pas eu ce Corps dans lequel il put souffrir; la série entière des desseins divins aurait été détournée ou frustrée, ou conduite dans un autre canal. Ce fut au moyen de la libre volonté de Marie et du consentement plein d'amour qu'elle y donna, que les desseins divins suivirent un cours conforme à la volonté de Dieu. Bethléem, Nazareth et le Calvaire vinrent du consentement de Marie, consentement que Dieu ne la contraignit en aucune manière d'accorder. Non-seulement la coopération des saints n'est pas en elle-même indispensable, mais aucun saint n'est, par lui-même, indispensable à cette coopération. Un autre apôtre aurait pu tomber, la moitié des martyrs aurait pu sacrifier aux idoles, les saints auraient pu, dans chaque siècle, être un tiers moins nombreux qu'ils ne le furent, et cependant la coopération des saints n'aurait pas été

anéantie, quoique la magnificence en eût été diminuée. L'existence de cette coopération dépend du corps, et non des individus séparés. On ne pourrait citer aucun saint, si ce n'est peut-être, en un certain sens, saint Pierre, qui fût nécessaire à l'œuvre, si nécessaire que sans lui l'œuvre n'eût pu être accomplie. Mais dans cette coopération de Marie, elle-même était indispensable. Enfin, la coopération de Marie fut d'une nature tout à fait différente de celle des saints. Leur coopération ne fut que la continuation et l'application d'une Rédemption suffisante déjà accomplie, tandis que la sienne fut une condition nécessaire à l'accomplissement de cette Rédemption. L'une était la simple conséquence d'un événement dont l'autre assura les effets, et qui ne devint un événement qu'au moyen de cette coopération. Il résulte de là que la coopération de Marie était plus réelle, plus présente, plus intime, plus personnelle et renfermait plus de ce qui tenait de la nature d'une cause, qu'on ne pourrait en aucune manière le dire de la coopération des saints. Tout cela est vrai de la coopération de Marie, sans aucune relation avec ses douleurs.

Mais les douleurs de Marie furent par elles-mêmes une autre coopération encore plus particulière. L'Incarnation aurait pu avoir lieu sans les mystères d'affliction. Et même s'il n'y avait pas eu de péché, elle aurait eu lieu dans une chair glorieuse et impassible; elle aurait eu lieu dans la même mère avec une destinée différente, une destinée de joie aussi merveilleuse et aussi inexplicable que le fut en réalité la destinée d'affliction de Marie. Les joies de Marie sont comme les éclats de lumière d'un autre système de décrets divins qui n'étaient pas entièrement obscurcis par le nouvel ordre de choses, et c'est là leur caractère particulier. Elles sont les signes d'un mystère existant dans l'esprit de Dieu, mais qui, pour nous, n'est rien de plus qu'un monde possible, ou plutôt qu'un monde auquel notre péché n'a pas permis de se réaliser. Ainsi, il est impossible de séparer les douleurs de Marie de sa maternité divine. Elles en dé-

coulent comme une conséquence aussi nécessaire que, dans le conseil divin et indépendant, l'Incarnation d'ignominie et de souffrance, résulta de la nécessité d'expier le péché. Les afflictions de Marie furent causées par celles de Jésus, avec lesquelles elles furent mêlées d'une manière pour ainsi dire inextricable. Elles vinrent de la même source; elles conduisirent dans les mêmes abîmes; elles furent liées aux mêmes circonstances. Les afflictions de Jésus et celles de Marie ne furent qu'une seule affliction qui faisait souffrir deux cœurs. En outre, comme nous le verrons plus tard, il y eut entre les souffrances de Jésus et celles de Marie un grand nombre de points particuliers, non-seulement de ressemblance frappante, mais d'union actuelle. Cependant, quoique nous ne puissions séparer, en fait, les douleurs de Marie de la maternité, la maternité peut absolument se concevoir sans les douleurs, et la coopération de cette maternité avec Notre-Seigneur dépend d'autres choses que les douleurs, de choses auxquelles les douleurs ne sont nullement indispensables. Ainsi, de la même manière, ou plutôt comme une conséquence, la coopération des douleurs de Marie fut distincte de celle de la maternité, et eut un caractère propre.

Ainsi, Marie a trois droits distincts au titre de corédemptrice. Elle y a d'abord un premier droit à cause de sa coopération avec Notre-Seigneur, dans le même sens que les saints, mais à un degré singulier et superlatif. Elle y a un second droit qui lui est particulier, à cause de la coopération indispensable de la maternité. Elle y a un troisième droit, à cause de ses douleurs, pour des raisons que nous verrons bientôt. Ces deux derniers droits ne sont partagés par aucune autre créature, ni par toutes les créatures prises collectivement. Ils appartiennent à la magnificence incomparable de la mère de Dieu.

Plus d'une fois, durant le cours de nos investigations dans les douleurs de la sainte Vierge, nous avons eu le

privilége de monter sur quelque nouvelle hauteur d'où une nouvelle perspective de sa grandeur se présentait à nous. Comme les grands sommets des chaînes des Alpes, des Andes, ou de l'Himalaya, chaque nouvel aspect de la gloire de Marie paraît plus grand que les autres. Il en est, en effet, de la grandeur de Marie, comme du spectacle sublime des montagnes, dont notre esprit ne peut emporter tout le grandiose avec lui. Nous le voyons et nous l'apprécions au moment même où nous la contemplons; mais lorsque nous nous éloignons, l'image qui en reste dans notre esprit est moindre que la réalité; et lorsque nous revoyons les mêmes images, de quelque côté que nous les contemplions, elles nous paraissent plus grandes qu'elles ne nous l'avaient paru auparavant, parce qu'elles dépassent l'idée qui en est restée dans notre esprit. Il en est ainsi de la sainte Vierge. Du moment que nous cessons d'arrêter nos regards sur elle dans nos profondes méditations, l'idée que nous en avons est moindre qu'elle ne devrait être. Nous ne lui rendons jamais justice, si ce n'est quand nous la contemplons. Peut-être en est-il ainsi de toutes les grandes œuvres de Dieu, comme nous savons qu'il en est ainsi de Dieu lui-même. De là résulte que nous entendons si souvent des objections faites même par de pieux croyants, à ce qu'on raconte de la gloire de Marie. Leurs regards ne sont pas dirigés sur elle, et c'est pourquoi ce qu'on dit d'elle paraît incroyable, parce que l'idée qu'on se fait de ces exagérations supposées est proportionnée à l'impression que l'on a d'avance dans l'esprit. Ces personnes croient plus de choses au sujet de Marie, et les croient plus promptement, lorsque ses fêtes reviennent, car alors leurs regards sont dirigés sur elle, et leurs idées de son immensité sont plus justes. Ce qui rend Marie le plus semblable à Dieu, c'est qu'elle doit être étudiée pour être comprise, et qu'il faut la placer devant nos yeux, parce que notre mémoire n'est pas assez vaste pour contenir ses immenses proportions, lorsqu'elle est hors de vue.

La coopération de la sainte Vierge est donc un de ces sommets qui nous présentent un nouvel aspect de sa magnificence. C'est le plus grand privilége de la créature, que d'être associée au travail du Créateur, de même que ce sera notre félicité d'être associés à son repos éternel. Mais que dirons-nous d'une coopération avec Dieu dans une œuvre telle que la Rédemption du monde, d'une coopération à cette Rédemption, avec une telle efficacité, une telle intimité, une telle réalité; bien plus, d'une coopération tout à fait indispensable à l'accomplissement de cette Rédemption? Quelle idée de sainteté incommensurable une telle coopération ne nous présente-t-elle pas? Quels dons et quelles grâces ne présuppose-t-elle pas? Quelle union merveilleuse avec Dieu n'implique-t-elle pas? Il semble qu'il ait daigné choisir en lui les choses qui sont le plus incommunicables pour les communiquer à Marie d'une manière réelle et mystérieuse. Il semblerait que même pour les choses dans lesquelles il demeure seul et unique, il l'ait attirée si près de lui, qu'il ne semble plus y être solitaire en sa société. Voyez comme il l'a déjà mêlée aux desseins éternels de l'univers dont il la rend presque cause et type partiel. Cela, cependant, tout en expliquant la part de Marie dans la Rédemption, ne rend pas la coopération de Marie moins merveilleuse. Les œuvres divines deviennent plus merveilleuses à nos yeux à mesure que nous en discernons mieux l'harmonie et l'unité. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que les saints aient cherché à créer un mot, un mot hardi et étonnant pour exprimer dans une créature une grandeur aussi indescriptible que celle qui est renfermée dans cette triple coopération de Marie dans la Rédemption du monde. Notre-Seigneur a revêtu une créature créée afin de pouvoir par là accomplir cette grande œuvre; ainsi il a semblé que l'honneur le plus grand et l'union la plus étroite d'une créature sans péché avec lui-même, ait pu s'exprimer par le titre de corédemptrice. En effet, il n'y a pas d'autre mot simple par lequel la vérité puisse être exprimée, et la coopéra-

tion de Marie, bien éloignée de la Rédemption unique et suffisante de Dieu, demeure unique et à distance de toute la coopération des élus de Dieu. Il en est de la coopération de Marie comme de plusieurs autres de ses prérogatives, il ne suffit pas de la mentionner simplement pour lui rendre justice; il faut nous l'approprier par la méditation avant de pouvoir comprendre tout ce qu'elle renferme. Mais, ni l'Immaculée Conception, ni l'Assomption ne nous donneront une plus haute idée de l'exaltation de Marie que ce titre de corédemptrice, quand nous en aurons déterminé la signification d'une manière théologique. Marie est vaste de toutes parts, et, à mesure que notre connaissance et notre appréciation de Dieu s'accroîtront, en même temps s'accroîtront aussi notre connaissance et notre appréciation de sa créature choisie. Nul ne pense indignement de Marie, si ce n'est parce qu'il pense indignement de Dieu. La dévotion aux attributs de Dieu est la meilleure école dans laquelle on puisse apprendre la théologie de Marie, et la récompense de l'étude que nous faisons de Marie consiste dans mille nouvelles échappées qui nous sont ouvertes dans les perfections divines dans lesquelles, excepté des hauteurs de Marie, nos regards n'auraient jamais pu pénétrer.

Quelle est donc la place qu'occupe dans les desseins de Dieu la Compassion de la sainte Vierge ? La grandeur de la coopération de Marie répond en grande partie à cette question. Ses douleurs n'étaient pas nécessaires à la rédemption du monde, mais dans les conseils de Dieu, elles en étaient inséparables. Elles appartiennent à l'intégrité du plan divin, et elles remplissent sans doute de nombreuses fonctions que nous sommes incapables de comprendre, et que peut-être même nous ne soupçonnons pas. Conformément aux décrets de Dieu, sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission pour le péché. Une seule des larmes de l'enfance de Notre-Seigneur avait en elle assez de prix, d'humiliation, de mérite et de satisfaction pour racheter les péchés de tous les mondes possibles. Cependant, en fait, nous n'avons pas été ra-

chetés par ces larmes, mais seulement par son sang. De là il résulte que Bethléem n'était pas nécessaire à notre salut, ni l'adoration des trois mages, ni la présentation dans le Temple, ni la fuite en Égypte, ni la discussion avec les docteurs. Nazareth n'était pas nécessaire à notre salut, avec tous les beaux mystères de ces dix-huit années de la vie cachée. Le ministère public, avec ses trois années de miracles, de paraboles, de sermons, de conversions et de vocation des apôtres, n'étaient pas nécessaire à notre salut. Et même Notre-Seigneur aurait pu souffrir étant enfant, ou il eût pu, comme Adam, venir immédiatement dans toute sa croissance, et simplement souffrir aussitôt la mort. Son sang était tout ce qui était absolument nécessaire. Mais Bethléem, Nazareth et la Galilée appartenaient à l'intégrité du plan divin. Elles étaient, non-seulement en harmonie avec les autres parties de ce plan, non-seulement pleines de beauté, de sens et d'enseignement ; mais il s'y trouve des mystères plus profonds et une réalité plus divine, simplement parce qu'il entrait dans les desseins de Dieu qu'il en fût ainsi. Toutes les œuvres de Dieu participent en leur degré de ses perfections ; à quel degré les mystères des Trente-trois années ne doivent-ils donc pas participer de ces perfections? La création du monde ne fut, pour ainsi dire, rien comparée à la cosmogonie spirituelle de ces trente-trois années, si ce n'est qu'elles y trouvèrent leur racine. Personne ne songerait à regarder d'une manière peu respectueuse les mystères de la sainte Enfance de Notre-Seigneur, par la raison que ces mystères ne nous ont point rachetés. Ils sont une partie d'un tout, d'un tout divin. Nous ne savons pas ce qui serait arrivé, ni ce que nous aurions perdu, ni quelles conséquences éternelles auraient pu arriver sans ces mystères. Il en est ainsi des douleurs de la sainte Vierge. Sa maternité était indispensable à la Passion. Il ne nous paraît pas que ses douleurs l'aient été. Mais elles étaient, dans les circonstances de la chute, une conséquence inévitable de sa maternité. Elles prennent place parmi les mystères de l'Évangile,

et vont de pair avec les mystères de Bethléem et de Nazareth, non peut-être par leur importance intrinsèque, mais par leur relation avec la Rédemption du monde. On peut même nous permettre de dire que par leur importance intrinsèque ces mystères peuvent être comparés avec quelques-uns des mystères particuliers de Notre-Seigneur. Car est-il tout à fait clair que les mystères de Jésus et de Marie puissent se diviser de cette manière : Les mystères de Jésus ne sont-ils pas ceux de Marie, et les mystères de Marie ne sont-ils pas ceux de Jésus ? L'Immaculée Conception n'est-elle pas une gloire de la grâce de Rédemption ? La Purification de Marie n'est-elle pas autant le mystère de Jésus que sa propre Présentation ? Et en ce qui concerne les douleurs de Marie, l'union de la Mère et du Fils est plus grande que dans aucun autre mystère. Jésus lui-même est la douleur de Marie sept fois répétée, sept fois modifiée, sept fois agrandie. Suivant notre croyance, les douleurs de la sainte Vierge se placent bien haut parmi les mystères divins, et s'y trouvent dans un ordre de privilége plus élevé qu'on ne le soupçonne communément. Mais, dans tous les cas, en tant qu'il s'agit de leur relation avec la Rédemption du monde, ils ne sont pas plus éloignés de cette Rédemption que les mystères non sanglants de Jésus, ils en sont même peut-être plus rapprochés, à cause du caractère immédiat de leur liaison. La vérité paraît être que tous les mystères de Jésus et ceux de Marie n'étaient dans les desseins de Dieu qu'un seul mystère. Nous ne pouvons le briser, le diviser, le morceler, ni classer l'importance de ses beautés nombreuses. C'est là une tâche au delà de notre science. Qui pourrait douter qu'il ne soit vrai de dire qu'un grand nombre d'âmes, qui sont maintenant sauvées, auraient été perdues sans les douleurs de Marie, et cela, quoique ses douleurs n'aient pas avec nous la même relation que la Passion de Notre-Seigneur, même dans leur degré subordonné ? La période des Trente-trois années, et les cœurs de Jésus et de Marie, dans tous les mystères

de ces années, sont tout saturés des teintes de la Passion; cependant, en dehors de la Passion elle-même, où les couleurs sont-elles plus vives et les traits plus animés que dans les douleurs de la Mère? La Compassion de Marie était la Passion de Jésus, pour ainsi dire, sentie et devenue réelle dans le cœur de sa Mère.

L'examen de ce sujet conduit-il donc à cette seule conclusion que la Passion était nécessaire, et que la Compassion ne l'était pas? Qui oserait le dire? Qui oserait dire que la vie cachée de Nazareth n'était pas nécessaire? A coup sûr il est d'un grand sens de regarder toutes les parties composantes d'une œuvre divine comme nécessaires; car Dieu n'est pas un artisan tel que l'homme. Si nous nous appuyons simplement sur la doctrine que ce fut précisément par l'effusion du sang que notre rédemption fut accomplie, alors ne peut-on pas dire que dans la Passion elle-même il y avait beaucoup de choses qui n'étaient nullement nécessaires? Il s'y trouva l'agonie mentale, l'ignominie publique, les variétés de la torture corporelle, les insultes, la lassitude, la soif, la crainte, l'abandonnement sur la croix. Dans le sens dont nous venons de parler, aucune de ces choses n'était nécessaire à notre rédemption. Même, à l'égard de l'effusion du sang, une seule goutte eût suffi; pourquoi fut-il répandu en entier? Pourquoi la sueur, la flagellation, le couronnement, l'enlèvement violent des vêtements, le coup de lance après la mort? la profusion de l'infini n'était sans doute pas nécessaire dans notre sens de ce mot. Or, ces mystères sont précisément ceux parmi lesquels nous devons placer les douleurs de Marie. Ils appartiennent à la classe de ce que nous appelons les souffrances non nécessaires de la Passion [1]. Et ces souffrances furent en effet littéralement les souffrances non nécessaires de Notre-Seigneur; car les afflictions de Marie ne furent-elles pas les instruments de beaucoup les plus cruels de

1 Pour un récit de ces souffrances, voir le second chapitre du *Traité sur la Passion*, dont l'auteur prépare en ce moment la publication.

la Passion de Notre-Seigneur? La coopération de Marie avec la Passion, au moyen de ses douleurs, manque certainement de cette nécessité indispensable qui caractérise la coopération de sa maternité. Mais ce manque de nécessité est beaucoup plus que compensé par la patience héroïque de Marie à endurer ses souffrances, par la source toujours abondante de sa libre et prompte volonté, par ses afflictions pures et désintéressées, et par les rapports intimes de cette coopération avec la croix du Christ. Dans sa maternité Marie eut de la joie aussi bien que de la douleur, et une dignité sans exemple. Elle y donna son consentement une fois pour toutes; et la coopération de sa maternité avec la Passion fut plus matérielle que formelle. Cette seconde coopération de ses douleurs renferma une plus grande dépense de sa personne et plus de similitude avec son Fils; elle lui coûta davantage, et l'absence même de nécessité rendait le sacrifice plus généreux et plus merveilleux. La maternité était liée directement à l'Incarnation comme Incarnation; ses douleurs se rattachèrent à l'Incarnation comme faisant partie de la Rédemption.

II

Nature de la Compassion de Marie.

Ayant ainsi considéré le dessein divin de la Compassion de Marie, autant qu'il était en notre pouvoir de le faire, nous pouvons maintenant passer à notre seconde question, la nature et les traits caractéristiques de la Compassion. Que faut-il entendre par le mot Compassion? Toute douleur que l'on ressent pour la Passion de Notre-Seigneur est Compassion avec lui. Les contemplations des saints, leurs extases chaleureuses, leurs stigmates et leurs couronnes d'épines, les marques des emblèmes de la Passion sur la chair de leurs cœurs, et les sympathies intérieures et miraculeuses de leurs âmes

avec la Passion, sont autant de formes nombreuses de Compassion, dans le sens théologique de ce mot. Les larmes aussi, les prières et les pieuses méditations des chrétiens ordinaires, les pénitences de la Semaine-Sainte, tant parmi les séculiers que parmi les religieux, l'exercice fréquent des stations ou l'union à d'autres dévotions pour la Passion, peuvent être appelés Compassion, dans le même sens exact. Il semble donc que toute affliction dont la Passion est la cause, toute affliction qui est dans nos cœurs l'écho de la Passion, que cette affliction prenne la forme de prière, de pénitence, ou d'œuvres de miséricorde envers autrui, ce que nous entendons par le mot Compassion, c'est une grande partie et véritablement une partie indispensable de la vie profondément intérieure d'un vrai fidèle. Plus le cœur dans lequel elle existe est saint, plus en est étroite l'union avec la Passion vivifiante de Notre-Seigneur. L'intimité et la beauté mystique de cette union dépendent de la vigueur des opérations de la grâce, de l'intensité de la volonté qui s'identifie à la volonté de notre Sauveur, de l'absence de tout péché et de l'amour de soi-même qui seraient des obstacles à la plénitude de l'union, ou un retard aux opérations de la grâce, et enfin de la tendresse du cœur et de l'oubli de soi-même résultant de l'amour extatique qui accompagne cette union. En tous ces points, la Compassion de la sainte Vierge est au delà de toute comparaison avec la Compassion des saints, et tellement au delà, que nous pouvons réserver ce mot pour elle, et employer des mots différents et plus ordinaires pour exprimer l'union des saints avec les souffrances de Notre-Seigneur.

Mais, en fait de coopération, comme non-seulement la sainte Vierge coopéra avec Jésus dans le même sens que les saints, quoique à un degré bien supérieur, et comme elle coopéra aussi plus intimement avec lui par des moyens auxquels les saints ne pouvaient participer, ainsi en est-il de sa Compassion. Celle-ci fut simultanée avec la Passion; elle eut lieu en présence même de la

Passion. Il est assurément remarquable que toutes les douleurs de la sainte Vierge sont comprimées dans les Trente-trois années. Aucune d'elles n'arriva dans les quinze premières années, ni pendant les quinze dernières. Elles vinrent de la présence de Jésus. Elles étaient le contact même du cœur de Jésus avec celui de Marie. La présence actuelle de la Compassion de la sainte Vierge au temps et au lieu de la Passion, donne à la Compassion une union avec la Passion, dont nulle autre douleur ressentie, à cause de notre-Seigneur, ne peut participer. La Compassion fut une partie du mystère vivant lui-même. Elle ne fut pas le résultat graduel d'une longue méditation. Elle ne fut pas l'affliction ressentie dans la calme réclusion d'un cloître sans distraction, ni une pieuse émotion excitée par le cérémonial merveilleux d'une Église croyante. Elle ne venait pas de la littérature, ni du Rituel, ni de l'histoire, ni d'une révélation particulière, ni du mysticisme, ni de l'art, ni de la poésie; mais du spectacle et des bruits de la Passion elle-même, dans laquelle elle était immergée, et de laquelle elle formait une partie intégrante. La Compassion fut une partie de la vie de notre sainte Mère. Elle fut une série d'événements qui lui arrivèrent à elle-même, de douleurs extérieures résultant de ces blessures intérieures qu'elle se faisait à elle-même. Marie avait des droits distincts qui lui donnaient un titre pour participer à la Passion. La Compassion n'avait pas besoin de lui être transférée par la grâce, l'amour, par participation ou par le pouvoir de la foi. Elle lui appartenait déjà comme mère. Dans sa Compassion Marie souffrit dans leur réalité tous les maux et toute l'ignominie de la Passion. Elle était au milieu de la foule; elle y était coudoyée et raillée; elle était effrayée par le tumulte; sa tranquillité intérieure était assaillie par l'agitation et l'horreur qu'éprouvaient ses sens. Tout cela est vrai de la Compassion de Marie, et de la sienne seulement.

De plus, sa Compassion fut une partie de la Passion, en ce sens que l'une accroissait réellement l'autre. Avec

Judas, Anne et Caïphe, avec Pilate et Hérode, avec les soldats romains et la populace juive, il nous faut compter Marie parmi ceux qui déchirèrent le cœur de notre Sauveur par l'affliction. Nous sommes en droit de supposer qu'excepté l'abandonnement de son Père, il n'y eut pas, dans toute la Passion de Jésus, une peine égale à celle que lui causait la vue du cœur brisé de sa Mère. Ainsi, la Compassion de Marie était partie intégrante des souffrances de Jésus. Toute belle, toute sainte qu'était la Compassion qui était par elle-même une adoration et un véritable fruit du ciel, pour Jésus elle n'était simplement qu'une angoisse. Quoique Jésus aimât ardemment l'âme de chaque homme, et que, par conséquent, il aimât collectivement toutes les âmes, d'un amour brûlant dont l'immensité dépasse nos conjectures, néanmoins, l'âme de sa Mère était pour lui un objet d'amour prodigieux et bien loin au delà de ce qu'il sentait pour toutes les autres créatures ensemble. Aussi, la voir, au sein de la tempête, le jouet des flots sur un sombre océan de maux sans nom, cela seul était pour lui une cruelle torture ; mais lui-même était la cause de ses maux ; c'était lui qui les versait de son âme dans la sienne à chaque moment séparé, à chaque ignominie, à chaque peine, à chaque outrage, à chaque indignité. C'était lui qui étendait les membres de sa Mère sur l'instrument de torture, c'était lui qui la soumettait sans cesse à une torture passant de bien loin les limites de ce que la nature humaine peut endurer, c'était lui qui épaississait autour d'elle les plus tristes ténèbres. Et tous ces maux, c'était lui seul qui les lui faisait souffrir. Sans Jésus, Marie n'aurait pas eu de douleurs à endurer. C'était l'embrassement de Jésus qui était l'agonie de Marie. Pour celui de tous les cœurs qu'il aimait le mieux, il était une croix brûlante. Et puis, toute cette amertume immense qu'il avait versée de lui-même en Marie, il la reversait en lui-même sans l'enlever de Marie. Cette amertume rentrait dans le cœur sacré de Jésus, comme une autre Passion, un autre monde d'affliction, un autre déluge de

douleurs. Ainsi, la Compassion de Marie sortait de la Passion et y rentrait, de sorte qu'entre les deux il y avait plutôt une identité qu'une union. La Compassion de Marie était la Passion sous une de ses formes. C'est ce qu'expriment ces paroles de la sainte Vierge adressées à sainte Brigitte : « L'affliction du Christ était mon affliction, parce que son cœur était mon cœur. Car, comme Adam et Ève ont vendu le monde pour une seule pomme, mon Fils et moi nous avons racheté le monde avec un seul cœur[1]. »

Par suite de la simultanéité de la Compassion de Marie avec la Passion, par suite de ce qu'elle en fut même une partie intégrante, il y entra le caractère de sacrifice et d'expiation qui appartenait à la Passion, et cela à un degré et d'une nature qui n'appartiennent pas aux afflictions des saints. Comme la Passion fut le sacrifice que le Christ fit sur la croix, de même la Compassion fut le sacrifice de Marie au-dessous de la croix. Ce fut l'offrande faite par Marie au Père éternel. Ce fut une offrande faite par une créature sans péché, pour expier les péchés de ses semblables. Leur gain était pour elle une perte. En allégeant leurs cœurs, elle surchargeait le sien. Ses ténèbres étaient leur lumière. Leur paix était son agonie. Son Fils était leur victime. Leur vie était son terrible martyre. Son offrande montait au ciel avec celle de Jésus. Ces deux offrandes étaient comme deux grains d'encens sur les charbons brûlants d'un seul encensoir. Elles s'élevaient comme un parfum varié vers le trône de Dieu, en formant les mêmes spirales légères d'une fumée azurée évidemment différentes, et pourtant tout à fait inséparables. Les soupirs étouffés du cœur de Marie, de ce cœur qui se brisait, s'élevèrent vers le ciel en même temps que le bruit de la flagellation. Quand la multitude demanda Barabbas et que les cris qu'elle poussa retentirent avec force dans les profondeurs du ciel, l'agonie de Marie s'éleva aussi

[1] Rév., liv. I, ch. XXXV.

comme une douce musique, au milieu de la clameur féroce, jusqu'à l'oreille du Père. Avec les bruits sourds du marteau, les palpitations du cœur de Marie montaient et se déposaient au pied du trône, et ne passaient pas inaperçues. Ses aspirations secrètes fendaient l'air et montaient aussi rapidement que les sept paroles que prononça Jésus sur la croix. Le cri qu'il fit entendre en expirant fut entendu deux fois dans le ciel; la seconde fois, ce fut lorsqu'il y retentit comme un écho en sortant du cœur de Marie. Ainsi, durant les heures de la Passion, chaque oblation était double : l'offrande de Jésus et celle de Marie étaient réunies en une seule. Allant du même pas, composées de la même substance, embaumées des mêmes parfums, censurées par le même feu, elles étaient offertes avec des dispositions semblables. Ainsi, la Compassion de Marie a un caractère particulier de sacrifice et d'expiation. Le monde a été racheté par la Passion de Notre-Seigneur ; mais il n'y eut jamais de séparation dans les décrets de Dieu entre la Passion de Jésus et la Compassion de Marie. Ces deux choses n'étaient qu'une oblation simultanée, entrelacée dans le tissu serré des mystères de ce temps redoutable; cette oblation était faite au Père éternel par deux cœurs sans tache, les cœurs du Fils et de la Mère, pour les péchés d'un monde coupable, dont ils avaient librement accepté les démérites. Il n'y eut jamais aucune douleur humaine sanctifiée, unie et mêlée avec la douleur de Jésus qui rachetait le monde, comme le fut la Compassion de sa Mère.

La Compassion de Marie était, en outre, un exemple pour l'Église entière. C'est là une partie de l'enseignement des quatre Évangiles. La Compassion remplit une fonction pour tous les âges du monde ; c'est une source continuelle de sainteté au milieu de chaque génération des fidèles. C'est une puissance vivante et qui répand la grâce parmi les enfants de Dieu. Elle conduit réellement des multitudes d'âmes à Jésus. Elle brise les liens du péché et des mauvaises habitudes. Elle fond la froi-

deur de nos cœurs et stimule les affections tièdes des âmes engourdies et mondaines. Elle répand la lumière et la tendresse, l'esprit de prière, l'amour de la souffrance, la soif de la pénitence dans des âmes sans nombre; entre l'aurore et le crépuscule de chaque jour, et dans tout l'espace du monde, d'un pôle à l'autre. Elle forme des saints; elle anime des ordres religieux; elle est le modèle d'une vie spirituelle spéciale pour chaque âme. Elle monte au ciel comme un cantique angélique et sans fin. Elle résonne partout dans l'Église. Elle répond éternellement comme un écho, de sept endroits profonds. Le temps et l'espace lui sont tout à fait étrangers. Siméon annonce toujours ses prophéties, et nous les entendons; et c'est pourquoi une tristesse, qui dure toute notre vie, accompagne notre persévérance dans les voies de la grâce. Marie s'enfuit encore en Égypte et y demeure; et auprès coule le Nil et les ombres, qui sont dans nos âmes les substances de la grâce. Encore, pendant trois jours, la Mère, privée de son Enfant, erre, l'esprit rempli de ténèbres, cherchant son enfant, et le trouvant enfin dans le temple. Puis encore, elle le retrouve avec la pesante croix sur ses épaules, et, pendant ce temps-là, nous rencontrons Jésus en Marie. Elle est encore au pied de la croix, appelant tous ses enfants vers elle. Elle est encore à la descente de la croix et à l'Ensevelissement, répétant, mainte et mainte fois, ces mystères pathétiques dans les cœurs nouveaux que les enfants de toutes les générations lui donnent. Ainsi, la Compassion de Marie ne lui appartient pas à elle seule. Elle représente authentiquement, et avec autorité, l'Église entière sur le Calvaire. Marie était présente à la Passion, pour ainsi dire, officiellement, et dans une double qualité, comme coopérant, avec le Rédempteur, et comme représentant les âmes rachetées.

La Compassion de la sainte Vierge peut encore être étudiée sous un double point de vue; selon que nous considérons Notre-Seigneur comme Dieu ou comme homme. Comme Dieu, sa nature divine fut horriblement

outragée par la Passion. Tous les péchés du monde, mis ensemble, ne voilèrent pas la gloire de Dieu d'une manière aussi affreuse ni aussi sacrilége que le péché qui servit à Jésus à accomplir la rédemption du monde. Jamais la déloyauté des créatures rebelles ne fit une si profonde impression sur l'honneur divin ni ne sembla mettre en danger, d'une manière si inexprimable, la souveraineté de Dieu. Ceci est une manière d'envisager la Passion, que nous ne devons jamais perdre de vue. La Passion aurait eu besoin d'une autre Passion pour être expiée. Il aurait fallu une seconde Passion afin de satisfaire à Dieu pour la première. La Compassion de Marie remplit cette fonction. Le péché produisit une double Passion : une en Jésus, et une en Marie ; mais la produisit sans un double péché. De sorte que la Compassion n'avait pas besoin d'expiation ; quoique, s'il en eût été autrement, il y avait assez d'expiation dans la Passion pour expier celle-ci et la Compassion. Mais Marie se tint au pied de la croix comme le ministre de la gloire de Dieu. Les douleurs de Marie, même quand elles sont de nouvelles douleurs pour Jésus, sont aussi la réparation qui se rapproche le plus de la perfection qu'y puissent apporter les créatures. Nous avons vu, dans les chapitres précédents, que la réparation est un élément essentiel dans toute sainteté. Or, si la sainteté réunie de tous les apôtres, des martyrs, des confesseurs, des vierges, s'était vouée sur la terre, jusqu'au jour du jugement, à l'œuvre unique de réparation pour la Passion (et, bien considérée, toute l'action de l'Église est en effet une réparation pour la Passion), alors même, disons-nous, la sainteté ne pourrait, à la fin du monde, avoir produit une réparation qui se rapprochât d'une réparation aussi complète que la Compassion de Marie. Cette Compassion surpassa, en sainteté efficace, toute autre réparation ; elle fut offerte à la nature divine de Notre-Seigneur instantanément, et même simultanément, avec l'outrage, et d'une manière en quelque sorte *coextensive* avec l'excès de cet outrage. La réparation

venait de la propre Mère de Dieu, ce qui la rendait incomparablement plus agréable que toute autre. Elle s'accordait, avec la Passion, en nature, en manière, en méthode et en degré, comme toute autre chose n'eût pu le faire. Enfin, la Compassion tirait son efficacité de son union réelle et vitale avec la Passion plutôt que de sa propre valeur. La Compassion de Marie était la réparation qu'elle faisait à son Fils comme Dieu.

Si Marie, au pied de la croix, fut le ministre de la gloire de Notre-Seigneur, elle ne fut pas moins le ministre de son Humanité sacrée. A un point de vue purement humain, nous pourrions être surpris de la présence de Marie sur le Calvaire. L'échafaud de son Fils n'était pas la place convenable pour une mère; nous aurions pu nous attendre à ce que le Fils pût épargner cette agonie à sa Mère. Mais elle était le ministre de l'Incarnation. Elle était sa seule parente humaine. Elle représentait dans sa personne l'obéissance humaine dans laquelle le Verbe incarné avait vécu, et qui devait, comme l'Apôtre l'a remarqué, caractériser la mort de Jésus aussi parfaitement qu'elle avait marqué sa vie. Jésus avait demandé le consentement de Marie pour prendre sa vie en elle. Quand Jésus lui infligea sa douleur la plus cruelle, en la quittant à l'âge de douze ans, il montra en même temps son obéissance à sa Mère en retournant à Nazareth pour dix-huit ans. Ce fut à sa prière qu'il commença ses miracles. Il avait obtenu sa permission pour exercer son ministère public. Il avait daigné demander à sa Mère son consentement et sa bénédiction pour sa Passion. Peut-être le cœur de Jésus a-t-il demandé silencieusement au cœur de Marie la permission de mourir. Dès le commencement, Jésus et Marie n'avaient jamais été séparés. Il semble qu'il y ait eu dans l'Incarnation une sorte de loi qui s'y opposait. L'Assomption de la sainte Vierge, son couronnement et son trône de médiation ne devaient être que les dernières applications de cette loi. Maintenant que Dieu nous a fait voir les Trente-trois années dans leur per-

fection comme un tout, nous voyons que l'absence de Marie, du Calvaire, aurait blessé nos instincts chrétiens autant que si elle eût été absente de Bethléem ou de Nazareth. Elle était le ministre de l'Incarnation : tout repose là-dessus. Marie n'avait pas plus le droit de descendre du Calvaire, qu'un prêtre n'aurait celui de quitter l'autel au milieu du sacrifice de la messe. Il y aurait eu en cela une inconvenance. Le vingt-cinquième jour de mars, Jésus avait reçu son précieux Sang de Marie ; il faut qu'une seconde fois, le vingt-cinq du mois de mars, elle préside à l'effusion de ce même sang. Il faut qu'elle enveloppe l'Homme comme elle a enveloppé l'Enfant. Il faut qu'elle le couche dans le tombeau, elle qui l'avait couché déjà dans la crèche. Il faut que Marie préside à la fin comme elle a présidé au commencement. Il faut que le Saint-Esprit l'enveloppe de son ombre à la fin comme il l'a fait au commencement. De même qu'elle avait attendu quinze années pour la venue de Jésus, elle devait attendre aussi quinze années après son départ. Le sacerdoce de Marie consistait dans cette continuité de ministères envers Jésus. Sa maternité n'était pas pour Jésus seulement un moyen, une occasion, un instrument, un accès, mais un ministère durable, sous lequel s'accomplit l'obéissance de Jésus. La maternité de Marie était sa Compassion de Bethléem; et sa Compassion fut sa maternité du Calvaire.

III

Effets actuels de la Compassion de Marie.

Nous sommes maintenant en état de diriger nos investigations sur les effets actuels de la Compassion de Marie. Ces effets peuvent être classés sous trois titres ; ainsi on peut dire que la Compassion était elle-même une partie de la Passion, que cette Compassion convenait à l'office de Marie dans l'Église, enfin qu'elle tou-

chait à la coopération de Marie dans l'œuvre de la Rédemption. Cependant, quoique ces trois choses puissent être conçues comme séparées, elles sont en réalité si entrelacées, que, si nous les classions séparément, nous courrions le risque de tomber dans des répétitions, risque cependant que, par égard pour la clarté, on peut s'exposer à encourir.

Comme la Compassion de Marie était une partie de la Passion de Notre-Seigneur, elle participe aux effets que la Passion a produits; elle y participe, quoique sans doute dans un degré bien inférieur, dans le même sens que l'abandonnement de Jésus par le Père aida à produire les résultats de la Passion. Ce n'est qu'une coopération matérielle; mais, comme fait, elle sert à nous montrer la réalité de la Compassion et du dessein qui faisait partie du plan divin. Les effets de la Compassion sur Notre-Seigneur furent si terribles, qu'il semble probable que l'agonie qu'elle lui causa aurait mis fin à sa vie, si sa Divinité ne l'avait miraculeusement soutenu, afin qu'il pût souffrir davantage. La sainte Vierge révéla à sainte Brigitte [1] que, quand Jésus vit la violence de ses angoisses maternelles, il en fut si affecté, qu'il devint comparativement insensible à la souffrance de ses plaies, à cause de la peine beaucoup plus grande que cette vue lui causait. Saint Bernard appelle la vision que Jésus eut de la douleur de Marie « une affliction inexplicable, une réciprocité ineffable de saint amour. » Ainsi la Compassion de Marie n'était pas seulement une partie intrinsèque de la Passion, mais elle en était un des éléments principaux les plus efficaces. En outre, les douleurs seules de Marie s'approchaient du point suffisant, après l'abandonnement du Père, pour satisfaire cette soif de souffrance que l'amour immense de Jésus sentait encore, même sur la croix; c'était là en soi une des fonctions les plus remarquables des douleurs de Marie. Tout cela est très-clair; et nous rendons à peine justice aux

[1] Rév., l. I, chap. VI.

douleurs de la sainte Vierge, comme mystères divins, en les regardant trop exclusivement comme les siennes, et non aussi comme celles de Jésus, ou peut-être plutôt celles de Jésus que les siennes... Nous avons déjà exprimé un doute sur la question de savoir si nous pouvons, sans péril d'inexactitude ou de fausse appréciation, séparer les mystères de la sainte Vierge de ceux de Notre-Seigneur; car l'esprit tout entier du récit évangélique, aussi bien que ce qui paraît être une loi de l'Incarnation, semble nous montrer Jésus et Marie ensemble, et les rendre inséparables. Or, si nous détachons les mystères de Marie de ceux de Jésus, ou si nous considérons pendant un moment Marie comme séparée de Jésus et comme possédant quelque chose d'une façon indépendante de lui, nous courons un des deux risques qui se présentent à nous : le premier nous expose à nous écarter du langage et des vues des grands saints et des docteurs de l'Église, parce que déjà, dans nos esprits, nous avons fait de Marie quelque sainte gigantesque, au lieu de la Mère Divine, de la «Femme revêtue du soleil,» dont il est parlé dans l'Apocalypse, et ainsi, la regardant isolément, nous n'osons pas employer à son égard les expressions presque divines qui sont communes chez les saints; le second risque auquel nous sommes exposés est, en nous laissant dominer par l'autorité des saints, de nous habituer à leur langage, et de nous faire violence pour adopter leurs croyances sans les comprendre; de sorte qu'ainsi nous puissions peut-être attribuer à la sainte Vierge seule ce qui appartient seulement à Notre-Seigneur, troubler l'analogie de la Foi, et jeter du discrédit sur la dévotion à notre sainte Mère, en nous livrant à ce qui est manifestement une exagération, aussi bien qu'une atteinte à l'honneur de Notre-Seigneur.

Dans un certain sens, les saints peuvent être isolés, chacun avec son caractère individuel; Marie ne le peut : elle est trop près de Dieu pour cela. S'il existe, avec un caractère spécial et une individualité propre, une sainte

dont le nom est Marie, cachée sous la maternité divine, et se dérobant pour ainsi dire au fond des mystères de Bethléem, de Nazareth et du Calvaire, cette sainte du moins ne peut nous apparaître distinctement, à cause de l'excès de la lumière du Soleil éternel dont elle est revêtue. Il n'est pas en notre pouvoir de détacher cette sainte de la maternité divine. Elle ne s'ouvre jamais un chemin jusqu'à la surface. Si elle existe, elle est connue de Dieu seul. Si nous devons jamais la connaître, ce doit être à la lumière de la vision béatifique, et non ici, ni maintenant. Pour nous, Marie doit être simplement la Mère de Dieu ; elle ne doit pas être plus semblable à Jean qu'elle ne l'était à Pierre, ni avoir une plus grande ressemblance avec saint François qu'avec saint Dominique, avec sainte Thérèse qu'avec sainte Catherine de Sienne, avec saint Philippe qu'avec saint Ignace. Nous ne pouvons la considérer séparément comme sainte et comme Mère de Dieu. Si nous essayons de le faire, l'un ou l'autre de ces deux caracères suffit. Le résultat inévitable de notre tentative serait de faire descendre Marie des hauteurs sur lesquelles les grands docteurs de l'Église ont coutume de contempler sa grandeur, une grandeur qui non-seulement est solitaire, mais incomparable et incommunicable. Ils ne la regardèrent jamais comme séparée de Jésus. A leurs yeux, elle se mêlait avec lui, et ce qu'elle possédait, elle le possédait en commun avec lui. Elle était remplie de la lumière de Jésus, revêtue de sa magnificence, et, pour ainsi dire, enclavée dans le mystère de l'Incarnation. La chose qui nous étonne véritablement en Marie et qui fait dire à saint Denis qu'il avait douté pendant un moment si elle n'était pas un Dieu, c'est cette similitude avec Dieu qu'elle paraît recevoir de la nature divine de son Fils, en retour de la nature humaine qu'elle lui a donnée. Ce qui a toujours été pour moi la chose la plus remarquable en elle, c'est sa ressemblance avec le Verbe comme Dieu, tandis que le Verbe est si semblable à elle-même comme homme. C'est ce privilége de la divine maternité qui semble quelquefois

élever Marie au-dessus de la sphère de l'Incarnation, et qui la place à une si inexprimable proximité du Dieu invisible. Les saints paraissent avoir regardé Marie comme une nature créée, une personne créée, sur laquelle était répandue la splendeur communicable de Dieu lui-même, autant que, dans les limites de l'économie divine, une simple créature créée pouvait être rendue capable d'en endurer. C'est pourquoi ils la regardent comme étant si complétement en Dieu dans le giron de sa divine magnificence, qu'ils ne craignent pas de se servir à son égard d'un langage qui ne peut manquer d'être mal compris par ceux qui la contemplent à un point de vue différent. Il est très-important d'avoir cela présent à l'esprit, car, à première vue, ceux qui aiment la sainte Vierge sentent une sorte de chagrin en voyant le refus apparent qu'on lui fait d'un caractère individuel qui devrait lui être distinctif et propre. Cette manière de considérer Marie semble l'éloigner de nous, et témoigner peu d'amour. Mais à ceux qui aiment Marie, uu peu plus de réflexion montrerait que, dans les difficultés religieuses aussi bien que théologiques, l'autre manière de voir ne manquerait pas de les embarrasser à la fin.

A l'égard de ses douleurs, nul doute cependant qu'elles ne soient tout simplement inintelligibles, si nous considérons Marie comme séparée de Jésus. Quoi qu'on puisse dire des autres mystères, les douleurs de Marie sont incontestablement celles de Jésus autant qu'elles sont celles de sa Mère; et nous ne parviendrons jamais à nous en former une idée juste, si nous ne les regardons comme des douleurs dans le cœur de Jésus aussi bien que dans celui de Marie, et si nous ne croyons que par là elles aidèrent à accomplir la Passion, dans laquelle elles eurent la place éminente et particulière qui leur était assignée. La Compassion de Marie était le moyen par lequel sa maternité était liée avec la Passion.

La Compassion eut aussi pour effet de rendre la sainte Vierge propre à remplir l'office de Mère des hommes, de Reine de miséricorde et de Refuge des pécheurs.

Comme nous l'avons dit au premier chapitre, elle acquit une sorte de droit à cet office par ses douleurs, qui étaient des sacrifices volontaires et héroïques bien au-dessus des sacrifices absolument indispensables auxquels l'obligeait sa divine maternité. Jésus était pour ainsi dire redevable envers Marie, à cause des douleurs qu'elle avait endurées. Ce fut par là que le glorieux empire qu'elle exerce aujourd'hui sur le Sacré Cœur, lui fut octroyé et prit des racines profondes. Ce fut en elle que sa dernière identité avec Jésus atteignit à son plus haut point et à son union la plus étroite. Nous ne pouvons non plus douter que sa patience à souffrir des chagrins si terribles et en même temps si variés n'ait agrandi son cœur, et ne l'ait rendue plus capable qu'elle ne l'eût été autrement de sympathiser avec les afflictions de l'humanité. Les saints tirent du péché un grand enseignement. Le zèle apostolique et la charité ont des racines dans l'expérience du péché aussi bien que dans le pur amour de Dieu. Notre sainte Mère fut absolument exclue d'un tel enseignement. C'est pourquoi l'affliction avait à lui enseigner ce qu'il ne lui était pas permis d'apprendre du péché. Cette perte de Jésus qui est le premier malheur du péché, nulle science de la malice du péché ou de la nécessité de la grâce n'aurait pu la lui faire sentir comme le firent les Trois jours d'absence. L'expérience qu'elle a de l'affliction et l'union de ses afflictions avec celles de Jésus ont pour effet de donner à l'intercession de Marie un immense pouvoir d'impétration, et de rendre son esprit plus sensible à la réalité. Même, si nous les regardons simplement comme une accumulation énorme de mérite, les douleurs de Marie prennent à nos yeux une importance considérable en ce qui concerne son office envers nous. Il y a à peine l'ombre d'une affliction humaine qui ne soit familière à son cœur. Les formes multiples de la souffrance lui sont connues. Les secrets de l'alliance des afflictions avec la grâce, aussi bien que leur tendance à conspirer avec l'indigne faiblesse de notre nature, ne sont point des

secrets pour Marie. Prophétesse d'une race affligée, elle est, par sa propre expérience, le grand docteur dans la science de l'affliction. Sans sa Compassion, Marie n'eût peut-être pas eu toute l'ardeur de son désir d'accroître la moisson de la Passion, désir qui ressemble à l'amour extrême du Sacré-Cœur pour les âmes. Les souffrances de Marie sur le Calvaire furent réellement les douleurs de l'enfantement dans lesquelles tous les hommes naquirent de Marie. Et ainsi, non-seulement sa Compassion la rendit propre à devenir notre Mère, mais c'est encore par sa Compassion que nous sommes devenus réellement ses enfants. De même que ce fut dans sa Compassion que nous naquîmes pour elle, ainsi c'est dans sa Compassion que nous atteignons à ces fondements vastes et profonds sur lesquels peut se construire notre confiance filiale. Si notre Mère bien-aimée était seulement la merveille brillante et heureuse qu'elle serait avec son Immaculée Conception, sa maternité divine et sa glorieuse Assomption, notre confiance en elle ne serait pas si complète qu'elle l'est pour la Mère au cœur brisé qui se tient au-dessous de la croix. Elle semblerait plus éloignée de nous. Nos sentiments envers elle seraient de la même nature que ceux avec lesquels nous regardons les anges, pour lesquels nous sommes pleins d'amour et de vénération, de tendresse et de révérence, d'étonnement et de congratulation, et d'un saint désir d'union avec eux; mais nous ne sentirions pas, comme nous le faisons maintenant, qu'elle nous appartient, qu'elle est près de nous, et qu'elle est notre vraie Mère. C'est la Compassion qui fait entrer ce caractère filial dans notre dévotion à la Mère puissante de Dieu. Mais ce n'est pas là tout. De même que ce fut dans sa Compassion que nous naquîmes pour elle, comme c'est dans sa Compassion que nous trouvons nos motifs d'amour filial en elle durant notre vie, ainsi ce fut dans sa Compassion que nous gagnâmes notre droit à mourir dans ses bras maternels : car ce fut alors qu'elle reçut le droit de patronage sur les lits de mort, à cause des soins qu'elle donna

à Notre-Seigneur sur son lit de mort ; et les services que Marie nous rend, comme elle le fit pour Jésus, à l'heure de la mort, forment une partie de l'office de Marie, sur lequel l'Église s'appuie le plus, en les mentionnant dans l'*Ave Maria.* Ainsi sa Compassion est liée d'une manière inséparable aux nombreuses fonctions de miséricorde dont, conformément aux décrets de Dieu, Marie s'acquitte envers nous.

Le troisième effet de la Compassion de Marie est sa coopération avec Jésus à la rédemption du monde. Nous en avons déjà parlé, mais il nous reste encore quelque chose à dire. La coopération de Marie a un grand nombre de traits caractéristiques que nous ne devons pas perdre de vue en considérant cette question. C'était la coopération d'une créature sans péché avec le Créateur incarné, pour racheter le monde du péché. Marie n'avait par elle-même aucun péché, et cependant elle souffrait, et de plus souffrait pour le péché. Cette condition est particulière à Marie, et distingue sa coopération de celle des saints qui avaient péché et des anges qui ne pourraient souffrir. Outre cela, la Compassion de Marie fut, comme nous l'avons dit, un sacrifice unique, simultané, et identique avec celui de Jésus ; de sorte qu'un des anciens théologiens a dit ; « La volonté du Christ et celle de Marie n'en formaient qu'une, et leurs deux holocaustes n'en formaient qu'un seul ; Jésus et Marie offraient d'une manière semblable leur sacrifice à Dieu : Jésus dans le sang de sa chair et Marie dans le sang de son cœur[1]. »

De là résulte que le trésor de l'Église réunit les satisfactions de Marie avec celles de Jésus dans une place qui n'appartient pas aux satisfactions des saints. Les premières portent mieux le cachet du Christ, en même temps qu'elles sont plus abondantes et plus précieuses. Lorsque nous offrons Notre-Seigneur à son Père, nous offrons ce que, dans aucun sens propre, il ne nous ap-

[1] Arnold Carnot ap. Novatum, I, 380.

partient pas d'offrir, mais qui nous appartient seulement par les artifices de la grâce et par la communion des saints. Par ces moyens, il est vrai, ce sacrifice nous appartient réellement dans un sens chrétien, dans un sens surnaturel; mais Jésus appartenait à Marie, et était obéissant envers elle, dans un sens tout à fait différent. Elle avait, pour l'offrir, un droit auquel nous ne pouvons participer. Tandis que nos offrandes spirituelles ne nous coûtent rien, celles de Marie lui coûtaient le brisement de son cœur. Elle s'appauvrissait pour nous enrichir. En outre, en offrant Jésus à son Père, elle fit plus que l'univers tout entier n'aurait pu faire pour effectuer la réparation envers sa Majesté à jamais bénie que le péché avait outragée. Le résultat des efforts de tous les saints ne peut que rester infiniment au-dessous de ce que fit Marie, parce que son offrande était infinie, et que, par conséquent, elle effectuait une ample réparation, une réparation égale à Dieu et digne de Dieu; parce que ce qu'elle offrait était le Dieu incarné, qui était également son Fils obéissant et aimant. Quand Marie eut fait son offrande, nul vestige de l'outrage du péché ne resta sur la gloire du Créateur. Toute plaie fut guérie, tout vide fut comblé, toutes ténèbres furent éclairées, si, pour parler d'un tel mystère, nous osons employer des expressions humaines, insuffisantes, comme elles doivent nécessairement l'être. Ce ne fut même pas là tout : — par l'offrande de Marie, offrande qui lui appartenait et qu'elle avait le droit de faire, Dieu vit son trône entouré d'un véritable monde de gloire, qu'il n'aurait peut-être pas eu si le péché n'avait pas existé. Le péché devint pour ainsi dire une immensité de nouvelle matière, d'où le sacrifice de Jésus et l'offrande de Marie firent sortir un monde nouveau, plus vaste que tous les mondes matériels, un monde de gloire pour la majesté du Très-Haut. Mais cela n'est même pas encore assez : Marie descendit encore plus profondément dans le sacrifice; elle en devint partie vivante et crucifiée. Ses douleurs après l'abandonnement du Père furent la partie la plus profonde,

la plus amère, et la plus étendue de la Passion de notre Sauveur, et, par conséquent, coopérèrent avec l'abandonnement divin et la cruauté coupable des hommes à rendre Jésus capable d'offrir au Père cette satisfaction magnifique et plus que suffisante que renfermait le sacrifice de la croix. Tels furent les meilleurs effets de la Compassion de Marie. Nous tremblons presque en les retraçant, parce que nous savons trop bien que, par suite de notre peu de lumière spirituelle et par manque d'un amour assez vrai pour notre Mère bien-aimée, nous en donnons une description bien au-dessous de la splendeur de leur réalité.

IV

Notre Compassion avec la Compassion de la sainte Vierge.

Nous avons maintenant à parler de notre compassion avec Marie, comme étant une imitation de sa Compassion avec Jésus, ou, en d'autres termes, à montrer que notre compassion avec Marie est elle-même une adoration de Jésus et une vraie compassion avec lui. D'abord, la dévotion aux douleurs de la sainte Vierge est très-agréable à Notre-Seigneur lui-même. Nous avons cité, dans le premier chapitre, la révélation faite par Jésus à la bienheureuse Véronique de Binasco, révélation dans laquelle il lui dit que les larmes versées sur les douleurs de sa Mère étaient plus précieuses à ses yeux que celles qui étaient versées en mémoire de ses propres douleurs. Peut-être nous sera-t-il permis d'expliquer que ceci nous enseigne ce qui, de soi-même, paraît certainement vrai; savoir : que la dévotion aux sept douleurs amène avec elle, par une sorte de nécessité, la dévotion à la Passion, tandis que la dévotion à la Passion ne semble pas comprendre si nécessairement la dévotion aux douleurs de la sainte Vierge. La dévotion à la Passion, dans laquelle une place et une participation convenables ne sont pas

assignées à Marie, n'est pas une dévotion conforme à l'Écriture, et indique de plusieurs manières, dont ce n'est pas ici le lieu de s'occuper, une vue imparfaite et indigne de la Passion elle-même. Cependant, il n'est pas rare de rencontrer cette dévotion partielle, qui tend plutôt à nous tenir à quelque distance des douleurs de Marie, qu'à nous conduire vers elle. Le caractère de cette dévotion est basé sur une méprise : par un raffinement prétendu théologique, mais en réalité indigne de la théologie, et croyant faire une merveille de controverse, quelques-uns affectent un soin d'ignorance jalouse à tenir Jésus et Marie séparés, à ne pas les laisser empiéter l'un sur la sphère de l'autre; c'est ainsi qu'ils s'imaginent qu'en parlant aussi légèrement qu'ils l'osent de la Mère de Dieu, ils rendront la vérité plus attrayante aux yeux d'un monde incrédule, pour lequel l'abaissement incroyable de Jésus dans son sacrement est déjà une pierre d'achoppement beaucoup plus grande que l'incroyable exaltation de sa Mère. D'un autre côté, nous croyons que la dévotion aux douleurs de la sainte Vierge amène avec elle, comme résultat invariable et pratique, une dévotion profonde, tendre, exacte, soigneuse et révérente pour la Passion. Nous oserons encore lire, dans les paroles de Notre-Seigneur, l'intention affectueuse qu'une réparation soit faite à Marie pour sa Compassion, de même que sa Compassion était la grande réparation de la Passion de Jésus. En inspirant cette dévotion à des saints et à des ordres religieux, et en envoyant sa grâce puissante et efficace pour l'accompagner, Jésus récompense Marie pour la réparation si belle de sa Compassion. Mais quels que puissent être les autres sens de la révélation faite à la bienheureuse Véronique, pour son avantage personnel, comme toute autre révélation privée, du moins, prouve-t-elle que la dévotion aux douleurs de la sainte Vierge est particulièrement agréable aux yeux de Notre-Seigneur.

Cette dévotion a aussi une liaison remarquable avec une grande sainteté intérieure, c'est ce que prouve l'expé-

rience. Et il ne faut pas s'en étonner; car c'est, en effet, une dévotion qui, naturellement, nous rend pieux, parce qu'elle nous fait vivre et respirer dans une atmosphère d'affliction. Elle montre la vanité des joies de ce monde; elle ramène nos pensées à la raison; elle les tient près de Jésus-Christ, et près de Jésus-Christ crucifié; elle communique à nos âmes l'esprit de la Croix, et le don enviable de l'amour des souffrances, très-souvent, commence dans une dévote familiarité avec les afflictions de notre sainte Mère. Plus que la plupart des dévotions, elle tend à rendre l'esprit surnaturel, parce qu'elle le tient dans une sphère de beauté céleste dont l'aspect et le parfum passent en nous. C'est une sphère dans laquelle les opérations divines les plus merveilleuses se mêlent avec les maux et les afflictions ordinaires d'un monde souffrant, de manière à exprimer cette union d'humilité et d'abnégation dans laquelle les plus grandes grâces de la vie spirituelle prennent racine. En outre, les idées dominantes auxquelles cette dévotion attache nos esprits sont justement celles qui sont les plus solides et les plus essentielles dans tous les efforts persévérants que nous faisons pour atteindre à la sainteté; car elle nous unit à une douleur permanente du péché, du péché, qui a causé la souffrance de Marie; du péché, qui a causé la souffrance de laquelle Marie s'affligea; de notre propre péché, qui était réellement présent et exerçait son influence sur l'une et l'autre de ces deux souffrances, en offensant à la fois la Mère et le Fils. Cette même dévotion nous unit au sentiment perpétuel de la nécessité de la grâce, au sentiment qui nous fait compter d'une manière absolue sur la grâce, et reconnaître cette prompte abondance de la grâce, sur laquelle repose notre confiance filiale. Cette dévotion est toute teinte du précieux Sang, et, ainsi, nous place au fond même du sacré Cœur de notre Sauveur. Il n'y a aucune âme que la mondanité attaque plus difficilement que celle qui est retranchée derrière les douleurs de la sainte Vierge. Il n'y a dans cette dévotion rien sur quoi le monde puisse se greffer.

Il n'y a en elle rien qui soit de la même nature que l'esprit ou les voies du monde, rien même que le monde puisse falsifier pour ses propres fins, ou détourner frauduleusement pour ses desseins. De plus, ce fut dans ses douleurs que les grandeurs de la sainteté de Marie se formèrent, et se formèrent d'éléments qui nous sont communs avec elle, proportion gardée. Il est difficile de vivre au milieu de grands exemples sans en recevoir l'influence. Les leçons que les douleurs de Marie nous enseignent sont utiles à presque chaque pas de la vie, et sont très-appropriées aux temps même où la grâce a coutume d'être le plus active en nous; et elles nous sont données avec une si vive tendresse, avec une si touchante simplicité, et au milieu de tant de rapports entre notre Mère immaculée et nos âmes coupables, qu'il est difficile de concevoir une école dans laquelle tant de sagesse céleste soit enseignée d'une manière si attrayante que dans la Compassion de Marie.

En outre, cette dévotion aux douleurs de Marie est comptée, par les théologiens, comme un des signes de la prédestination. Certainement une attraction spéciale de la grâce est comme une douce prophétie de notre persévérance finale, et c'est par une attraction spéciale de la grâce que nous nous livrons à cette dévotion. Nous avons cité, dans le premier chapitre, une révélation par laquelle Notre-Seigneur fit connaître à saint Jean l'Évangéliste les quatre grâces que c'était sa sainte volonté d'attacher à cette dévotion. L'une desquelles concernait le don de la contrition parfaite avant la mort, et une autre, la protection de la sainte Vierge à l'heure de la mort; peut-être cette révélation a-t-elle conduit à comprendre la dévotion aux douleurs de Marie dans le catalogue des signes de la prédestination. Car nous nous rapprochons bien près de la Reine des grâces, lorsque nous ressentons la douleur du péché, qui renferme en elle la grâce et plus que la grâce des sacrements. La contrition est la plus proche parente de la persévérance, et la promesse de l'assistance de la sainte Vierge à l'heure

de la mort n'est pas fort éloignée d'une assurance de salut. Cartagena dit : « Un homme peut regarder comme le signe le plus assuré de sa prédestination, d'avoir ressenti de la compassion pour cette mère très-affligée ; car les anciens nous disent qu'il a été accordé à la sainte Vierge, par le Christ, Notre-Seigneur, que quiconque méditerait sur cette douleur maternelle pourrait être sûr d'obtenir toute faveur concernant le salut de son âme, et, en particulier, la grâce du vrai repentir de ses péchés avant la mort [1]. »

Ainsi, la dévotion aux douleurs de Marie est une des meilleures préparations à la mort, non-seulement à cause de la grâce spéciale promise pour l'heure de la mort, mais encore parce qu'elle concerne les soins donnés par la sainte Vierge à Notre-Seigneur à l'heure de sa sainte mort. De là, il y a un rapport entre cette dévotion et la mort. Et, après tout, que devrait être la vie, si ce n'est une préparation à la mort ? Et quelles grâces devraient mieux attirer notre humilité que celles qui nous promettent leur secours à cette heure redoutable ? Hélas ! ce n'est pas à des êtres tels que nous à attendre la mort d'un air de triomphe ou même avec impatience. Nous ne sommes pas des saints. C'est pourquoi le triomphe semblerait en nous inconvenant, et l'impatience est assurément prématurée. C'est assez pour nous, avec nos faibles vertus, d'être résignés à mourir, et de craindre courageusement ce que nous sommes résignés à endurer. De belles paroles sont faciles à dire, et l'amour en est très-prodigue, quand nous ne sommes pas tentés et que Dieu nous inonde de cette douceur intérieure qui nous donne tant de facilités dans la prière. Mais quand nous sommes tentés, nous devenons silencieux ; et, quand à notre tentation, s'ajoute la sécheresse spirituelle, non-seulement nous restons taciturnes, mais nous nous abandonnons aux plaintes et à une humeur chagrine. Alors nous sommes bientôt abattus, et nous apprenons par là la le-

[1] Ap. Sinischalch., XVI.

çon utile de la réalité de notre misère intérieure et de notre impuissance. Mais si la sécheresse et la tentation apportent de tels changements, qu'amènera la mort? Elle nous montrera la nécessité de la grâce, et nous demeurerons terrifiés et sans voix à la vue de cette nécessité, qui sera alors pour nous si poignante, qu'il est effroyable d'y songer, lorsque nos pensées s'y appliquent sérieusement. Et combien ne nous sera pas précieuse alors une dévotion à laquelle sont attachées deux promesses spéciales pour le lit de mort? L'or et les perles ne pourraient suffire à en compter le prix. Mais il faut que la dévotion ait duré toute la vie, afin d'hériter légalement des promesses faites pour le lit de mort.

Il n'est pas nécessaire, parce que nous nous en sommes déjà occupé dans le premier chapitre, de parler de l'autorité de l'Église, de la libéralité de ses indulgences, des exemples des saints, ni des annales des conversions innombrables, qui attestent toutes combien cette dévotion est puissante et combien elle est agréable à Dieu. Mais nous ne devons pas oublier que la sainte Vierge a un droit spécial à notre dévotion à ses douleurs. C'est une partie des devoirs des fils envers leurs mères d'avoir de la compassion pour elles dans leurs épreuves et dans leurs afflictions, de quelque nature qu'elles puissent être ou de quelque cause qu'elles puissent provenir. Mais cela est encore bien au-dessous de nos devoirs envers les douleurs de Marie. Nous avons été nous-mêmes une partie de ses douleurs. Nous avons été les causes de ses souffrances. Ce n'est pas seulement pour notre bien qu'elle a souffert, mais aussi à cause de notre méchanceté. C'est pourquoi il n'y a aucune dévotion envers elle à laquelle nous soyons obligés d'une manière si étroite qu'à la dévotion aux douleurs de la sainte Vierge. Il n'y a aucune expression de notre amour qui soit plus convenable ni qui soit pour nous un devoir plus impérieux que la compassion avec la Compassion de Marie. De toutes les dévotions envers elle, il n'y en a pas de plus compréhensible. Elle comprend le plus grand nombre

des mystères de la sainte Vierge et nous tient le plus près de notre sainte Mère, tandis qu'elle-même est dans l'union la plus étroite avec Jésus. Cette dévotion pénètre profondément dans le Cœur Immaculé de Marie. Elle jette la lumière la plus vive sur les sommets de sa maternité divine et est en même temps la dévotion spéciale de sa maternité pour nous. Cette dévotion nous permet de nous acquitter le mieux de nos obligations envers elle, et en même temps fait brûler nos cœurs de la flamme la plus vive. Elle convient à la fois aux nécessités de notre bassesse et aux splendeurs de celle qui en est l'objet.

A la perfection de cette dévotion comme dévotion envers Marie, si nous ajoutons la perfection qu'elle renferme comme dévotion envers Jésus, le tableau sera complet. La dévotion la plus grande envers Notre-Seigneur est de prendre nous-mêmes possession de son esprit, de l'apprécier, de l'accueillir, de sentir, d'agir et de souffrir dans cet esprit. Nous sommes les disciples de Jésus d'une manière d'autant plus excellente que nous faisons et souffrons tout dans une union plus grande avec lui. Nous avons à devenir chrétiens. C'est l'affaire de la grâce de multiplier dans tout le monde les copies et les ressemblances du Verbe Incarné. L'union avec Jésus est la plus courte définition de la sainteté, une définition qui est également applicable aux variétés innombrables de cette union dont Marie est le modèle. La grâce spéciale de toutes dévotions envers Marie est l'union avec Jésus. C'est là ce qu'elles enseignent toutes : et avec cette leçon, elles apportent dans nos âmes un esprit réel et prédominant, une grâce substantielle qui nous transforme. Marie est inséparable de Jésus. L'esprit de Marie est la communication de l'esprit de Jésus, la plus grande qui puisse exister. Jésus est le sens, la signification, le motif, le but, la vie de Marie. L'action de Jésus et celle de Marie approchent aussi près que possible d'être une action unique. Jésus est notre modèle, mais nous devons le copier comme Marie le copiait. C'est l'office de Marie de nous enseigner ce devoir et d'être notre modèle d'imita-

tion. Nous devons tout faire en union avec Marie, et c'est alors que nous ferons tout mieux en union avec Jésus. Mais la dévotion aux douleurs de Marie nous conduit très-directement, très-promptement et très-universellement à faire toute chose en union avec elle, car ses douleurs durèrent toute sa vie; elles furent les plus constantes de toutes ses dispositions, les dispositions dans lesquelles elle fut unie le plus étroitement avec Jésus, le suivant avec la fidélité la plus docile dans tous les mystères des Trente-Trois années. Ainsi arrive-t-il que cette dévotion aux douleurs de Marie nous conduit très-directement, très-promptement et très-universellement à faire toute chose en union avec Jésus, et qu'elle est par conséquent la dévotion la plus élevée envers Jésus, la perfection de la dévotion envers Jésus aussi bien que la perfection de la dévotion envers Marie. Ainsi notre compassion avec Marie participe de la beauté, du pouvoir et de la bénédiction de sa Compassion avec Jésus; elle en fait partie, et nous enlace dans les tendres embrassements de ce divin Maître, qui est tout tendresse et tout amour.

V

Comparaison de la Passion et de la Compassion.

Notre cinquième point avait pour objet de comparer la Compassion à la Passion. Mais nous l'avons déjà fait en grande partie d'une manière implicite dans le cours des investigations précédentes. Le premier point de similitude se trouve dans le caractère intérieur de la Compassion. Les souffrances mentales de la Passion dépassèrent de beaucoup les tortures corporelles, non-seulement parce que l'angoisse du cœur est plus difficile à supporter que la peine du corps, mais aussi parce que ces souffrances mentales furent d'une nature beaucoup plus terrible et qu'elles furent d'une plus longue durée. L'agonie intérieure par laquelle l'ignominie et la mé-

chanceté du péché étaient expiées était bien plus cruelle que les coups, les blessures et les atrocités que la cruauté des pécheurs pouvait faire souffrir au corps de Jésus. Ses peines intérieures furent plus nombreuses, plus variées, plus violentes, brûlèrent plus profondément et durèrent plus longtemps. L'abandonnement du Père et le poids de sa justice courroucée étaient assurément les souffrances les plus intolérables de la Passion, et l'une et l'autre de ses souffrances étaient intérieures. Après elles nous devons placer les douleurs de Marie, et celles-ci surtout affectaient Jésus intérieurement. Le péché, le troisième des bourreaux de Jésus, torturait son âme plus que son corps. Ainsi, quoique notre attention soit naturellement attirée d'une manière particulière sur sa Passion extérieure, cependant nous n'aurons jamais une idée juste de celle-ci, si nous ne nous rappelons que, dans une grande mesure, la plus grande portion de sa Passion était intérieure. La Passion visible n'était que la surface agitée d'un océan invisible. La Compassion de Marie était également intérieure, dans son cœur aussi bien que dans celui de Jésus. Elle venait aussi des mêmes sources d'affliction et passait par le cœur de l'un avant d'arriver au cœur de l'autre. En même temps, il y a assurément à cet égard un contraste aussi bien qu'une similitude. Car Marie n'avait pas de Passion extérieure pour correspondre avec celle de Jésus. Sans doute son agonie intérieure était accompagnée d'un épuisement douloureux de son être, d'une torture qui brisait son cœur matériel, et d'une ardeur intolérable qui lui brûlait le cerveau. Son corps souffrait aussi bien que son âme. Il était obligé de renfermer du feu, et ce feu le brûlait de part en part. Néanmoins il n'y avait rien en Marie pour correspondre à la Passion extérieure de Notre-Seigneur. La Passion extérieure de Marie consista dans les quinze années d'attente douloureuse et accablante, qui devinrent sa destinée quand Jésus fut monté au ciel.

On peut aussi comparer ensemble la Passion et la

Compassion dans le sens que l'une était la cause de l'autre. Toutes les deux étaient des causes et toutes les deux étaient des effets. C'était la Passion de Notre-Seigneur qui remplissait jusqu'aux bords le cœur de la sainte Vierge d'amertume ; et c'était la Compassion de la sainte Vierge qui était un des principaux ingrédients de la Passion de notre Sauveur. Seulement, la Compassion de la sainte Vierge n'était cause de la Passion que d'une manière restreinte, tandis que, comme effet, elle lui était plus proportionnée, la saisissant dans son ensemble, l'embrassant, se l'assimilant et se l'appropriant tout entière. Le contenu du cœur de la sainte Vierge ne pouvait remplir le cœur de Notre-Seigneur, mais le cœur de Marie pouvait contenir ce que renfermait celui de Jésus. La Mère crucifiait le Fils, et le Fils, crucifié comme il l'était, allait se placer avec tous les instruments de la Passion dans le cœur de sa Mère, qu'il agrandissait en le brisant. Ce n'est pas seulement que chaque peine de la Passion fût représentée dans la Compassion de Marie. Il est très-vraisemblable que Marie la sentait telle qu'elle était, sinon dans toute sa réalité, du moins dans la mesure effrayante de sa capacité pour la souffrance. C'est ce que les saints ont aussi éprouvé dans leur mesure. Ils ont été stigmatisés invisiblement, et, au milieu de tortures intérieures, horribles et inimaginables, ils ont été conduits à travers tous les mystères de la Passion, pendant qu'un pouvoir miraculeux était souvent nécessaire pour empêcher la séparation du corps et de l'âme. Pourrions-nous nous imaginer que cette Compassion intérieure et réelle leur fut accordée sans l'avoir été à Marie ? Une autre similitude entre la Compassion et la Passion consiste en ce que, comme il a été permis à des saints de ressentir d'une manière mystérieuse les souffrances de Notre-Seigneur, de même il leur a été permis de participer d'une manière mystique aux douleurs de Marie. La Compassion et la Passion ont toutes deux été reconnues comme les sources d'où ont coulé les merveilles les plus singulières, et en

même temps les mieux accréditées de la théologie mystique.

VI

Excès apparent de la Compassion.

Mais il y a entre la Passion de Jésus et la Compassion de Marie un autre point de ressemblance que nous ne devons pas passer sous silence. C'est l'excès apparent des douleurs de Marie sur celles de Jésus. Nous l'appelons apparent parce que nulle personne sensée ne songerait à dire que les souffrances de Marie égalèrent celles de notre divin Sauveur. Mais la Compassion, comme nous l'avons vu, est une œuvre divine, un mystère divin, et, comme la ressemblance dont nous venons de parler en est un trait incontestable, il faut qu'elle ait eu lieu à dessein. Dans une œuvre divine tout est remarquable, et tout ce que nous y remarquons est instructif, même lorsqu'il est au-dessus de notre pouvoir de l'expliquer. Ce fut dans le mystère conjoint de la Compassion et de la Passion, que la Mère et le Fils s'affligèrent l'un l'autre. Or, le pouvoir qu'avait Jésus d'accroître les afflictions de Marie surpassait le pouvoir qu'elle avait d'augmenter les siennes dans la même proportion que la beauté de l'un surpassait celle de l'autre. Ce fut pour la Mère une chose plus terrible de voir son Fils expirer sur la croix, que pour le Fils de voir sa Mère avec un cœur brisé au pied de la croix. Mais quand nous nous rappelons que Jésus était Dieu, et que la nature de tout l'amour de Marie pour lui venait de ce que Jésus était Dieu, les souffrances de la sainte Vierge nous paraîtront encore plus disproportionnées avec les siennes, en raison de ce qu'elle était un vaisseau plus faible et moins capable d'endurer l'extrême agonie du Calvaire. Nous devons nous rappeler aussi que la peine intérieure est plus grande que la peine extérieure, et que, comme

Marie n'avait pas de Passion visible comparable à celle de Jésus, la douleur de chaque peine et de chaque outrage extérieur de son Fils devenait intérieure pour elle. Nous voyons en elle la contre-partie mentale de la Passion. Elle était intérieurement flagellée, couronnée d'épines, dépouillée de ses vêtements, clouée à la croix; elle mourait intérieurement. Tout ce qui était extérieur en Jésus était nécessairement intérieur en Marie; de même aussi quand la Passion fut terminée, la Compassion eut encore à subir au moins trois heures, peut-être six d'agonie remplie de mystères effrayants. La crainte que les membres de Jésus ne fussent brisés, la blessure de la lance, la descente de croix, l'embaumement, la sépulture et la désolation, toutes ces douleurs crucifiaient le cœur de Marie pendant que Jésus répandait la lumière, la beauté et la gloire dans les abîmes des limbes, et était adoré par les congratulations de tous les patriarches, de tous les rois, de tous les prophètes des temps anciens. En outre, Marie restait après Jésus pour s'attrister pendant quinze années; et qu'était ce délai, sinon une prolongation pendant laquelle Marie devait, pendant plus de deux fois sept ans, continuer à supporter ce qu'il y avait de plus pénible dans chacune de ses sept douleurs? Ces paroles sont faciles à écrire, mais quels mondes cachés d'héroïque patience, et quelle vie d'angoisses n'indiquent-elles pas! Et il y avait une pensée dans toute la scène du Calvaire, que Marie seule pouvait avoir, pensée qui a dû régner dans son esprit d'une manière suprême, en lui inspirant une haine incroyable du péché, et en jetant sur la Passion une lumière particulière, et difficile pour nous à concevoir. C'était la connaissance que Jésus payait en ce moment le prix de son Immaculée Conception, — que la Passion était pour la rédemption de Marie, et cela d'une manière si principale, — que la Passion avait lieu pour la rédemption de Marie plus que pour celle du reste du monde entier. Qui pourrait dire alors ce qu'était la Passion pour l'œil de Marie?

VII

Grandeur de la Compassion de Marie.

Enfin, il nous faut dire quelques mots de la mesure et des dimensions de la Compassion de Marie. Nous en avons tracé le tableau aussi bien que nous l'avons pu; non-seulement il reste bien au-dessous de la vérité, mais il reste sensiblement inférieur à l'image réelle de la Compassion telle qu'elle est dans nos esprits. Mille pensées nous assiégent à ce moment, mais comment les exprimer convenablement? Les paroles semblent insuffisantes pour cela : ce sont des pensées d'amour, et l'amour ne parle pas; il brûle. En outre, il faut qu'il y ait des limites à tout, excepté à l'amour. Il n'y a pas de limites à l'amour. L'amour est une œuvre éternelle. L'amour seul peut mesurer la Compassion de Marie. Pensons aux souffrances de Jésus; elles s'ouvrent à nos pieds comme un abîme immense. En sonderons-nous la profondeur, ou, dans la conscience de notre néant, ne reculerons-nous pas devant une tâche si téméraire et qui présente si peu d'espoir de succès? Cependant la Compassion contient cet abîme, le mesure et le contient miraculeusement dans ses propres dimensions. Si nous parlons de la beauté de Jésus, aussitôt se présente à nos regards la vision d'une mer sans rivage, qu'aucun horizon ne limite, et sur laquelle le soleil se lève et se couche au même moment avec son disque, à moitié chaché à l'ouest, se levant déjà à l'est d'une mer dont les eaux sont éternelles. Semblables à cet océan de beauté étaient les eaux de l'amertume de Marie. Par un miracle opposé à celui de Moïse, le bois de la croix jeté dans ces eaux de beauté les a changées en amertume. Si nous pensons à la cruauté des hommes dans la Passion, cette cruauté est un mystère plus rapproché de notre intelligence, et cependant cette proximité n'est-elle pas une distance pres-

que infinie? Pour l'expliquer ne sommes-nous pas obligés d'appeler à notre aide la théorie de la possession diabolique? Et même alors les horreurs de la Passion sont presque incroyables, parce qu'elles sont presque inconcevables. Cependant ces horreurs n'étaient que la moindre partie de la Compassion, si on les compare avec le courroux du Père et la beauté de Jésus. Si nous pensons à l'amour profond de Marie pour Jésus, c'est seulement pour nous réjouir dans la magnificence sans bornes de cet amour. Cet amour est au-dessus de nos définitions et en dehors de la sphère de notre intelligence. Nous faisons des comparaisons bizarres sur tous les anges et sur tous les saints; nous nous livrons à des calculs au gré de notre imagination, nous répétons nos superlatifs, mais nous ne le faisons que pour nous convaincre d'une manière plus satisfaisante que tout cela est au-dessus de nous, de même qu'un homme use de violence avec lui-même pour s'assurer qu'il est éveillé. Cependant les dimensions de cet amour n'atteignent pas à celles de la Compassion, parce qu'il y a là encore un autre amour, une autre source d'expansion merveilleuse. C'est le profond amour de Jésus pour Marie; qui pourrait le décrire? Qui pourrait en parler même d'une manière figurée, car d'où tirerions-uous nos figures? Cependant la largeur, la profondeur et la hauteur de cet amour de Jésus pour sa Mère sont les seules véritables dimensions de la Compassion de Marie. Voici cinq abîmes, cinq mesures, cinq poids, les souffrances de Jésus, sa beauté, la cruauté des hommes, l'amour profond de Marie pour Jésus, l'amour profond de Jésus pour Marie.

De toutes ces choses il nous faut, autant que notre infirmité nous le permet, tirer le meilleur parti possible, et nous nous formerons, sur la Compassion de notre sainte Mère, des idées qui seront salutaires pour nous et agréables à Marie, mais qui toutefois resteront toujours en dessous de la vérité. Une œuvre que Jésus et Marie ont accomplie ensemble, une œuvre formée du courroux de Dieu, du péché de l'homme, de l'union hy-

postatique et de l'innocence d'une créature pure, ce doit être une merveille au sujet de laquelle nous pouvons tout au plus bégayer et dire d'amoureuses folies : telle est l'œuvre de la Compassion de la sainte Vierge. Notre tâche est achevée, et l'amour donnera à nos pauvres pensées une vérité à lui pour les rendre utiles aux âmes.

C'est un beau et terrible tableau que celui de toutes les afflictions d'une terre déchue réunies dans le cœur brisé de notre Mère. Ce spectacle nous a-t-il émus? S'il l'a fait, pourquoi ne pas aller, dans un sage effroi du monde et de la mondanité, nous asseoir pour le reste de notre vie aux pieds de notre Mère et méditer sur ses douleurs? Y a-t-il un travail plus propre à ramener les enfants prodigues à leur Père céleste? La Compassion avec Marie est déjà la Compassion avec Jésus. Nous pouvons dire que la Compassion avec le Créateur invisible lui-même est le sentiment de dévotion qui nous fait servir Dieu le plus généreusement, et qui nous le fait reconnaître le plus tendrement comme notre Père éternel, — éternel parce qu'il l'a été, bénie soit sa majesté! parce qu'il l'a été de toute éternité; éternel parce que nous serons, bénie soit sa Compasssion! parce que nous serons, avec Dieu, ses fils heureux, ses fils rentrés en grâce pour l'eternité. En vérité, c'est Marie qui nous place pour toujours dans le sein de Dieu. Par une certaine logique céleste, qui leur est propre, toutes les choses chrétiennes, doctrines ou dévotions, se résument enfin dans ce mot abrégé, mélodieux, et à lui seul suffisant : le Père éternel !

FIN

TABLE.

28

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

Saint-Germain. — Imprimerie D. BARDIN.

